

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

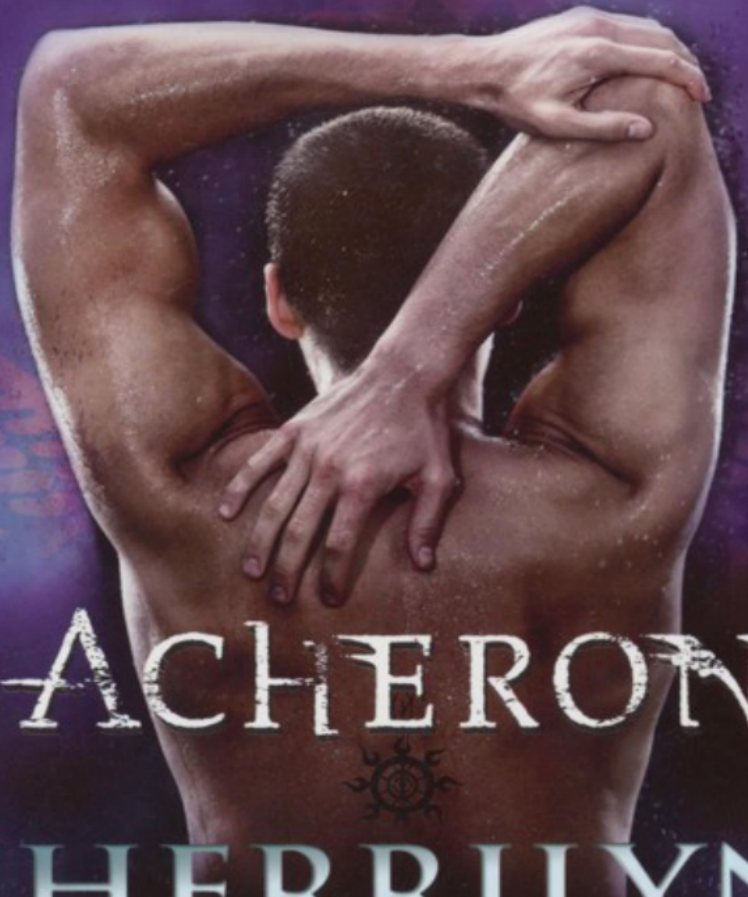
Acheron

**Sherrilyn Kenyon - Le
cercle des immortels
(Dark Hunters) - 12**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

LE CERCLE DES IMMORTELS



ACHERON



SHERRILYN
KENYON

DARK-HUNTERS-12



Du même auteur aux Éditions J'ai lu

LE CERCLE DES IMMORTELS

Dark-Hunters

- I - L'homme maudit № 7687
- 2 - Les démons de Kyrian № 7821
- 3 - La fille du Shaman № 7893
- 4 - Le loup blanc № 7979
- 5 - La descendante d'Apollon №8154
- 6 - Jeux nocturnes № 8394
- 7 - Prédatrice de la nuit №8457
- 8 - Péchés nocturnes №8503
- 9 - L'homme-tigre №8534
- 10 - Lune noire №9216
- Il - Le dieu déchu № 9828

Dream-Hunters

- 1 - Les chasseurs de rêves №9278
- 2 - Au-delà de la nuit № 9890
- 3 - Le traqueur de rêves № 9834
- 4 - Le prédateur de rêves №'100Il

Sherrilyn Kenyon

LE CERCLE DES IMMORTELS

DARK-HUNTERS – 12

Acheron

Onze mille ans en arrière, un dieu est né. Maudit dans le corps d'un humain, Acheron a enduré une vie de haine. Sa mort humaine a déchaîné une horreur sans nom qui a quasiment détruit la terre. Ramené contre son gré, il est devenu le seul défenseur de l'humanité.

Mais tout n'est pas aussi simple...

Durant des siècles, il s'est battu pour notre survie et a caché un passé qu'il n'aurait jamais voulu révélé.

Désormais, sa survie et la nôtre dépendent d'une seule femme qui le menace. De vieux ennemis s'éveillent et s'unissent pour les détruire.

La guerre n'a jamais été aussi mortelle... ou amusante.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Dany Osborne

Titre original ACHERON

Éditeur original

St. Martin's Paperbacks published by St. Martin's Press, New York

© Sherrilyn Kenyon, 2008

Pour la traduction française © Éditions J'ai lu, 2012

Remerciements

À tout le personnel de St. Martin qui a été tellement formidable, en particulier à Monique et à Matthew, qui ont tenu bon jusqu'à la fin de ce livre. Aucun auteur ne peut rêver meilleure équipe. Merci d'avoir travaillé si dur.

À Dianna Love, pour avoir préservé ma santé mentale au cours de ces longues journées d'écriture et du délire qui en découle souvent. À Alethea Kontis, qui a veillé sur moi pendant les longs week-ends de claustration et m'a nourrie. À Kim, à Loretta et à Tish pour leur soutien, et à Pam et à Kim pour m'avoir fait rire. À Steven pour avoir écrit la chanson d'Acheron et être la crème des petits frères. À Jack, à Cari, à Aimée, à Ed, à Alex, à Soteria, à Bryan, à Judy et à tous ceux qui font marcher le site de façon que je puisse travailler. Sans oublier Zenobia, le meilleur des devins.

Merci à Pam Gardner, qui a gagné aux enchères le personnage de la meilleure amie dans le livre, et à Jessica Hayes. Grâce à vous deux, nous avons réuni quatre mille dollars pour aider la recherche sur l'autisme et le diabète. Merci, mesdames !

Aux lecteurs qui aiment la série et ses personnages autant que moi. À tous ceux qui se sentent chez eux sur Dark-Hunter.com et font des incursions sur ma page MySpace et sur le site YearofAcheron.com. Et aussi aux femmes de la RBL qui ont été mes fidèles dès le début, bien avant même que n'existe la série des Chasseurs de la Nuit. Merci à tous, vous êtes géniaux !

Enfin, Merrilee, à toi pour tout le dur travail que tu as accompli pour moi et pour avoir fait des Chasseurs de la Nuit une série manga ! Le rêve de ma vie est devenu réalité.

Note de l'auteur

Tout d'abord, je tiens à dire que je suis parfaitement consciente que le calendrier antique est très différent du nôtre. Mais, dans la mesure où je traite d'une période inconnue de l'histoire, je me suis servie de notre calendrier pour que les dates permettent au lecteur de situer les événements dans le temps. J'espère que ceux d'entre vous qui sont très pointilleux sur ce genre de chose comprendront pourquoi je ne pouvais faire autrement.

Cela étant précisé, j'ai également pris des libertés dans la description de l'Antiquité à ses débuts, en octroyant à la Grèce antique et à l'Atlantide davantage d'avances technologiques que n'en mentionnent les archives historiques concernant l'époque à laquelle se situe l'action du livre.

Dans mon monde, les gens disposaient d'outils et de techniques performants jusqu'à ce que l'Atlantide soit engloutie dans la mer et que la colère d'Apollymi ait renvoyé l'espèce humaine à l'âge de pierre.

Je ressens un étrange effet maintenant que ce roman est terminé. Je me rappelle la première fois que j'ai écrit un roman sur les Chasseurs de la Nuit. Acheron faisait partie des personnages, mais à ce moment-là, il était le chef des Démons et non des Chasseurs de la Nuit.

Au fil des années, il a beaucoup changé, mais ce qui n'a pas changé, c'est mon amour pour lui.

Je tiens à avertir mes fidèles lecteurs : la première moitié de ce livre diffère énormément des autres romans. La vie humaine d'Acheron n'a été que douleur, et le texte est très dur. Je vous avais promis toute la vérité, même la plus sordide, et j'ai tenu parole. Je n'ai pas pris de gants.

Ayant moi-même été victime d'abus dans mon enfance, je sais quelle force il faut pour ne plus entendre les voix qui résonnent dans sa tête et son cœur même après qu'on s'est libéré. Ce n'est pas facile. Dès que l'on pense avoir enterré les démons, ils reviennent se venger.

Quand on a été blessé par ceux qui vous étaient proches et dont on croyait qu'ils vous protégeaient, accorder sa confiance à un étranger demande courage et force. Mais j'ai appris que l'on pouvait y parvenir. Que nous avons tous de la valeur et de l'importance. Je ne remercierai jamais assez mon mari d'avoir été au fond de lui tel qu'il le paraissait. Merci, mon chéri, de m'avoir sauvée et de m'avoir montré

qu'il y a dans le monde des gens tels que toi.

Comme le dit mon amie Trish : « *Digmus sum.* » Merci, Trish.

Donc, si vous êtes en quête de l'humour de mes livres précédents, sachez qu'on le retrouve dans la seconde partie du livre, lorsque Acheron est de retour à La Nouvelle-Orléans, à l'époque contemporaine. Vous y retrouverez la légèreté et le ton humoristique pour lesquels cette série est célèbre et verrez qu'ils se portent bien.

Mais j'insiste : pour bien connaître et comprendre la personnalité et l'état d'esprit d'Acheron, il est impératif de connaître son passé.

Le voilà donc, brut de décoffrage. Il est d'acier forgé par les feux de l'enfer.

Nous le laisserons pour rejoindre Stryker dans *One Silent Night* avec Jaden. Les Chasseurs de la Nuit évoluent, mais Acheron et les autres reviendront toujours et conserveront leur place dans l'univers.

9 mai, an 9548 avant Jésus-Christ

— Tue ce bébé !

L'ordre rageur lancé par Archon résonnait encore dans les tympans d'Apollymi alors qu'elle longea les couloirs dallés de marbre de Katoteros. Un vent violent plaquait sa robe noire sur son ventre gonflé, fouettait sa chevelure bouclée d'un blond de lin. Quatre de ses Démons la suivaient. Ils étaient là pour la protéger des autres dieux, qui se seraient empressés d'exécuter l'ordre d'Archon. Avec ses Démons charontes, elle avait déjà foudroyé la moitié des membres de son panthéon. Et elle était bien déterminée à tuer l'autre moitié.

Ils ne prendraient pas son enfant !

La trahison lui brûlait le cœur comme un acide. Elle avait toujours été fidèle à son mari. Même après avoir appris qu'il la trompait, elle avait continué à l'aimer, accueillant ses bâtards dans sa propre maison.

Et voilà que maintenant il voulait tuer l'enfant qu'elle portait.

Pourquoi ? Des siècles durant, elle avait essayé de concevoir le fils d'Archon. Jamais elle n'avait désiré quelque chose aussi ardemment. Avoir un bébé bien à elle...

Il avait suffi de la prophétie de trois gamines, les bâtardes jalouses d'Archon, pour que le sacrifice de son enfant soit décidé. Les mots chuchotés par ces petites saletés allaient donc condamner son bébé à mort ? Jamais !

Elle tuerait sans hésiter n'importe quel dieu atlante pour le protéger.

Elle appela sa nièce à tue-tête.

— Basi !

Immédiatement, Basi se téléporta dans le corridor et flotta quelques instants de manière désordonnée avant de heurter le mur. Etant la déesse des excès, elle était rarement sobre, ce qui convenait parfaitement au dessein d'Apollymi.

Basi éructa puis se mit à rire.

— Tu as besoin de moi, tantine ? Au fait, pourquoi est-ce que tout le monde est si contrarié ? J'ai manqué quelque chose ?

Apollymi l'attrapa par le poignet et se téléporta avec elle hors des murs de Katoteros, le royaume des dieux atlantes, jusqu'à Kalosis, celui de son frère.

Elle était née là, en ce lieu sacré. Ce royaume était le seul que craignît Archon. Malgré ses incommensurables pouvoirs, il savait

qu'ici, Apollymi le dominait. À Kalosis, sa force décuplait, et elle pouvait le détruire sans peine.

En tant que déesse de la guerre, de la mort et de la destruction, Apollymi avait pu conserver ses appartements dans le somptueux palais noir de son frère.

Apollymi ferma portes et fenêtres, puis convoqua ses deux plus fidèles Démon.

— Xiamara, Xedrix, j'ai besoin de vous !

Les Démon qui vivaient dans les tatouages d'Apollymi en sortirent et se matérialisèrent devant elle.

La plupart du temps, Xiamara avait la peau rouge marbrée de blanc. De longs cheveux noirs encadraient son petit visage de fée illuminé d'attentifs yeux écarlates. Xedrix, son fils, lui ressemblait, mais c'était de l'orange qui marbrait sa peau.

— Que pouvons-nous faire pour toi, *akra* ? demanda Xiamara. Apollymi ignorait pourquoi sa Démone l'appelait *akra*, soit « maîtresse ». Leurs rapports étaient ceux de deux sœurs plutôt que ceux d'une maîtresse et de sa servante.

— Empêche quiconque d'entrer dans cette pièce. Même Archon. S'il se présente, tue-le. Compris ?

— Ta volonté est la nôtre, *akra*. Personne ne viendra te déranger.

— Est-il nécessaire que la couleur des cornes soit assortie à celle des ailes ? demanda Basi. Ce serait bien si elle était différente. Xedrix serait beaucoup plus joli, avec de l'orange.

Apollymi ne répondit pas. Elle avait mieux à faire que se pencher sur les suggestions de Basi. La vie de son fils était en jeu. Et elle était déterminée à faire tout, absolument tout, pour la préserver.

Le cœur battant à tout rompre, elle alla prendre sa dague atlante dans le tiroir de sa commode. Le manche d'or fut tout de suite chaud dans sa main. Elle le regarda. Des roses noires étaient gravées sur l'acier de la lame qui scintillait dans la pénombre. Cette dague avait été conçue pour tuer.

Aujourd'hui, elle servirait à donner la vie.

La perspective de ce qui allait se passer lui arracha une grimace, mais elle tint bon : il n'existait pas d'autre moyen de sauver le bébé.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle les écrasa en plissant les paupières. Toutes, sauf une qui roula sur sa joue. Elle se morigéna aussitôt : l'instant n'était pas à la faiblesse ! Il était à l'action, non à l'émotion.

Tremblant de colère et de peur, elle s'allongea sur le lit, souleva sa robe pour exposer son ventre gonflé et le caressa doucement. Son fils était là, bien à l'abri et pourtant en danger. Jamais

plus il ne serait aussi proche d'elle. Jamais plus elle ne le sentirait bouger, donner des coups de pied. Jamais plus elle ne sourirait en attendant patiemment qu'il ait fini de s'agiter. Elle allait se séparer de lui, même si le moment de naître n'était pas arrivé pour Apostólos.

Elle n'avait pas le choix.

— Sois fort, mon fils. Pour moi, murmura-t-elle avant de s'ouvrir le ventre d'un coup de dague.

— Mais c'est dégoûtant ! geignit Basi. Je...

— Tu ne bouges pas d'ici ! rugit Apollymi. Sinon, je t'arrache le cœur !

Basi se figea sur place.

Comme si elle avait compris ce qui se passait, Xiamara se plaça à côté d'Apollymi. La Démone à la peau rouge et blanc était la plus belle et la plus loyale de tous les soldats d'Apollymi. En silence, elle sortit le bébé du ventre de sa mère, puis aida celle-ci à refermer l'effroyable entaille.

Elle enveloppa le bébé dans son châle, le tendit à Apollymi et s'inclina respectueusement.

Négligeant la douleur qui lui ravageait l'abdomen, Apollymi prit l'enfant, et la joie qui la submergea alors fut indicible. Il était intact, bien vivant, parfait et si beau. Et elle l'aimait de toute son âme.

— Vis pour moi, Apostólos, murmura-t-elle en sanglotant. Lorsque tout ira bien, tu reviendras ici et revendiqueras la place qui est la tienne, sur le trône du dieu d'entre les dieux. Je veillerai à ce que cela se passe ainsi.

Elle pressa les lèvres sur le front bleu de l'enfant. Il ouvrit les yeux. Ils étaient semblables à ceux de sa mère : argent, animés de tourbillons pareils à du mercure. Ils fixaient Apollymi avec tant d'intensité qu'elle sut qu'il comprenait. Ce regard était grave et sage. Ceux qui le croiseraient y reconnaîtraient la divinité et agiraient en conséquence.

Apostólos caressa la joue d'Apollymi du bout de son minuscule index. Oui, il comprenait, se répéta-t-elle, rassérénée. Mais, grands dieux, que c'était difficile... Ce bébé était le sien, elle l'avait attendu des siècles et des siècles, et maintenant...

— Sois maudit, Archon, sois maudit ! s'écria-t-elle. Jamais je ne te pardonnerai.

Elle serrait le bébé contre son sein, incapable de se séparer de lui. Et pourtant, il le fallait.

— Basi ?

Sa nièce errait dans la chambre, vacillant sur ses jambes.

— Mmm?

— Prends-le et va le mettre dans le ventre d'une reine enceinte.

— Que je... Oh, d'accord. Mais qu'est-ce que je fais du mouflet

de cette reine ?

— Fusionne la force d'Apostólos avec celle de l'enfant royal. Et dis à la mère que si mon fils meurt, elle mourra aussi.

Une assurance imparable. Mais il restait un détail.

Apollymi retira la *sfora* blanche qu'elle portait autour du cou et la pressa contre la poitrine d'Apostólos. Quiconque, homme ou dieu, le soupçonnerait d'être son fils ou décèlerait sa présence dans le monde des humains le détruirait immédiatement. Il fallait donc que ses pouvoirs soient scellés en lui jusqu'à ce qu'il soit assez âgé et assez fort pour se défendre.

Les pouvoirs héréditaires d'Apostólos se transférèrent de son petit corps à la *sfora*, et sa peau perdit sa teinte bleue, devint blanche.

Voilà. Maintenant, il ne risquait plus rien. Aucun dieu ne saurait ce qu'avait fait sa mère.

Serrant fort la *sfora* dans sa paume, elle embrassa son fils une dernière fois avant de le tendre à sa nièce.

— Prends-le et ne me trahis pas, Basi. Si tu le fais, Archon sera le dernier de tes soucis, crois-moi. Je te garantis que je me baignerai dans ton sang et tes entrailles !

Les yeux écarquillés, Basi énonça :

— Bébé dans un ventre. Chez les humains. Ne rien dire à personne. Ne pas me tromper. OK, pigé.

Et Basi disparut.

Apollymi s'assit dans le lit, le regard rivé sur l'endroit où, quelques secondes auparavant, se trouvaient sa nièce et son fils. Son cœur était en miettes. Elle voulait son enfant.

— Xiamara, suis-la et assure-toi qu'elle fait ce que je lui ai ordonné.

La Démone disparut à son tour. Apollymi resta seule sur sa couche rougie de sang. Elle n'avait qu'une envie : s'abandonner à son chagrin, pleurer, hurler sa douleur. Mais à quoi bon ? Son désespoir n'empêcherait pas Archon de tuer Apostólos.

Ses trois filles l'avaient persuadé que son fils détruirait le panthéon et le supplanterait sur le trône.

— Xedrix ? appela Apollymi en se levant. Le fils de Xiamara se matérialisa devant elle.

— Oui, *akra* ?

— Va me chercher un caillou dans la mer.

Bien qu'étonné, il s'exécuta aussitôt et ne tarda pas à revenir. Apollymi enveloppa le caillou dans les plis de sa robe et ordonna :

— Conduis-moi à Archon.

Elle s'appuya sur le bras du Démon, et quelques instants plus tard, ils surgissaient à Katoteros, au centre de la salle du trône d'Archon, qui se tenait là avec ses filles Chara et Agapa, déesses de la

joie et de l'amour. Quelle ironie... songea Apollymi. Toutes deux étaient nées par parthénogénèse la première fois qu'Archon avait posé les yeux sur Apollymi. Les deux déesses avaient jailli de la poitrine d'Archon. Il avait adoré Apollymi, jusqu'au jour où il avait détruit cet amour en demandant la seule chose que jamais elle ne pourrait lui donner : la vie de son fils.

Doté de magnifiques traits réguliers, Archon était grand, bien découplé, blond. C'était indéniablement le plus beau de tous les dieux. Dommage que cette beauté ne fût pas également intérieure.

Il plissa les yeux en voyant le paquet que tenait Apollymi.

— Il était temps que tu reprennes tes esprits ! s'écria-t-il. Donne-moi cet enfant.

Apollymi plaça le paquet dans les bras d'Archon, qui sursauta.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce que tu mérites, salaud. Et tout ce que tu auras de moi. A en juger par la lueur dans ses yeux bleus, il avait envie de la frapper. Mais il n'en ferait rien, songea-t-elle. Il savait bien que des deux, le dieu le plus fort, ce n'était pas lui. Il ne régnait sur le panthéon que parce qu'elle était auprès de lui. Se dresser contre elle aurait été la pire erreur qu'il eût pu commettre.

La loi chthonienne interdisait qu'un dieu en tue un autre. La transgresser entraînait la colère des autres dieux sur le fou qui avait osé les défier, et le châtement était effroyable.

Apollymi se rendait compte qu'en cet instant la partie rationnelle de son être avait du mal à contenir ses émotions. Si Archon la frappait, elle ne se maîtriserait plus, et il le savait. Elle oublierait la loi et laisserait sa fureur se déverser sur lui, sans se soucier de savoir qui serait puni et qui mourrait. Sa propre mort lui serait indifférente.

La patience de l'araignée... L'un des dictons favoris de sa mère, se rappela-t-elle.

Elle rongerait donc son frein jusqu'à ce qu'Apostólos soit assez grand pour veiller sur lui-même. À ce moment-là, il prendrait la place d'Archon et montrerait au roi des dieux ce qu'était la vraie puissance.

Pour la sécurité de son fils, Apollymi se garderait de déclencher l'ire des lunatiques Chthoniens, qui étaient bien capables de se ranger du côté d'Archon et de la tuer, elle. Eux seuls étaient à même de la priver de ses pouvoirs et de détruire Apostólos. Après tout, les trois bâtardes que Thémis avait données à Archon avaient bien reçu le pouvoir de jeter des sorts à n'importe qui. Ces idiots de Moires grecques avaient accidentellement maudit son fils. Cela seul suffisait à donner envie à Apollymi de tuer ce mari qui la fixait, l'air perplexe.

— Tu nous damnerais donc tous pour un seul enfant ? lui demanda-t-il.

— Tu damnerais mon bébé pour trois bâtardes à moitié grecques ?

Les narines d'Archon frémissent.

— Pour une fois, sois raisonnable ! Les filles ne se sont pas rendu compte qu'elles le condamnaient, quand elles ont parlé ! Elles sont encore en plein apprentissage de leurs pouvoirs. Elles ont eu peur qu'il ne les supplante dans notre cœur. C'est pour cela qu'elles se tenaient par la main en exprimant leurs craintes. Et c'est à cause de cela que leur parole fait office de loi que nul ne peut enfreindre. S'il vit, nous mourrons.

— Alors nous mourrons. Parce que lui, il vivra ! J'y veillerai. Archon jeta rageusement le caillou contre un mur, puis ordonna à Chara et à Agapa de psalmodier avec lui. Apollymi vit rouge quand elle comprit ce qu'ils faisaient : la psalmodie était un enchantement de séquestration qui lui était destiné. En unissant leurs pouvoirs, ils étaient capables de la réduire à merci. Pourtant, elle rit. Mais sans perdre de vue les dieux qui venaient à la rescousse pour aider son mari à la neutraliser.

— Vous regretterez tous ce que vous avez fait aujourd'hui ! Lorsque Apostólos reviendra, vous le paierez très cher !

Xedrix s'interposa. Apollymi posa une main sur son épaule pour l'empêcher d'attaquer.

— Ne t'inquiète pas, ils ne vont pas nous toucher, Xedrix.

— En effet, confirma Archon. Mais tu resteras enfermée à Kalosis jusqu'à ce que tu révèles où se cache Apostólos ou jusqu'à ce qu'il meure. À ce moment-là seulement tu pourras rentrer à Katoteros.

— Une fois adulte, mon fils viendra me chercher, répliqua Apollymi. Et lorsque je sortirai, le monde tel que vous le connaissez disparaîtra. Vous serez emportés dans sa chute. Tous !

— Nous le trouverons, rétorqua Archon, et nous le tuerons.

— Vous échouerez et moi, je danserai sur vos tombes.

Journal de Ryssa, princesse de Didymos

23 juin, an 9548 avant Jésus-Christ

Ma mère, la reine Aara, était allongée sur son lit doré, en nage, le visage gris cendre. De la main, un serviteur dégageait de son front ses cheveux collés par la transpiration, révélant ses yeux bleu clair. Elle souffrait, et pourtant je ne l'avais jamais vue aussi heureuse que ce jour-là. Je me demandais même si elle l'avait été autant lorsque j'étais née.

Il y avait foule dans la chambre. Des officiels et mon père, le roi. Il se tenait près du lit avec son Premier ministre. Les grandes baies étaient ouvertes, laissant l'air frais de la mer adoucir la touffeur de cette journée d'été.

— C'est un autre beau garçon, proclama la sage-femme en enveloppant le nouveau-né dans une couverture.

— Par Artémis la Douce, Aara, tu me rends bien fier ! s'exclama mon père. Des jumeaux pour gouverner nos îles jumelles !

Je n'avais que sept ans. Je sautais sur place, folle de joie. Enfin, après tant de fausses couches de ma mère, j'avais non pas un frère mais deux !

Elle riait tout en berçant le second bébé contre son sein. Je me frayai un chemin à travers la foule pour approcher de l'autre bébé, celui que tenait la sage-femme. Il était tout petit et très beau. Et il se manifestait déjà bruyamment. Il venait de pousser un cri encore plus perçant que les précédents quand l'accoucheuse s'exclama, épouvantée :

— Zeus ait pitié de nous, il n'est pas normal, Majestés !

Ma mère leva la tête, l'air incrédule.

— Comment cela ?

L'accoucheuse lui amena le bébé. J'étais affolée. Quelque chose n'allait pas ? Mais cet enfant me paraissait parfait !

Ma mère le prit contre elle, et aussitôt il tendit les bras vers son jumeau, celui avec lequel il avait partagé la chaleur du ventre maternel, comme s'il cherchait du réconfort.

— Ce n'est pas possible ! gémit ma mère après l'avoir examiné. Il est aveugle !

— Pas aveugle, Votre Majesté, rectifia la plus âgée des sages-femmes. Il vous a été envoyé par les dieux.

Mon père, le roi, fronça les sourcils et regarda durement ma mère.

— M'aurais-tu été infidèle ?

— Jamais.

— Alors, comment se fait-il que cet être soit sorti de tes entrailles ? Nous en avons tous été témoins.

L'assemblée fixait la sage-femme pendant que le bébé pleurait, en manque de soins et de tendresse. Ce que personne ne lui donna.

Soudain, une femme en robe blanche rebrodée d'or et aux cheveux gris coiffés d'une couronne énonça d'une voix claire :

— Cet enfant sera un destructeur. Son seul contact déclenchera la mort de nombreux êtres. Les dieux eux-mêmes ne seront pas à l'abri de sa colère.

J'étais horrifiée, bien que je ne n'aie pas vraiment compris le sens des paroles de la femme. Un bébé, faire du mal à quelqu'un ? Mais il était minuscule, inoffensif !

— Dans ce cas, tuez-le tout de suite, ordonna mon père. Il fit signe à un garde de sortir son épée du fourreau.

— Non ! cria la femme. Si vous le tuez, votre autre fils mourra aussi ! Leurs forces sont liées. C'est la volonté des dieux, qui exigent que vous l'éleviez jusqu'à l'âge adulte.

— Je n'élèverai pas un monstre, répliqua mon père.

— Vous n'avez pas le choix.

Elle se tourna vers ma mère.

— Il est né de vous, Majesté. Il est votre fils.

Le bébé hurla de plus belle, agrippé à son frère. Il appelait sa mère, qui n'étreignait que son jumeau.

— Je ne le nourrirai pas. Je ne le toucherai pas. Ôtez-le de ma vue !

La femme le prit et s'adressa à mon père.

— Et vous, Majesté ? Ne le reconnaissez-vous pas comme vôtre ?

— Jamais. Cet enfant n'est pas mon fils.

La femme soupira et brandit l'enfant afin que toute l'assemblée le voie.

— Alors, il s'appellera Acheron, en hommage au fleuve des Enfers, et comme le fleuve des Enfers, son voyage sera long, difficile et ténébreux. Il donnera la vie et la prendra. Il sera seul, abandonné de tous et cherchera éternellement la bonté, mais ne trouvera que la cruauté.

Elle baissa les yeux sur le nourrisson et lui adressa les mots qui allaient le hanter jusqu'à la fin de son existence :

— Que les dieux aient pitié de toi, petit, car personne d'autre n'en aura.

30 août, an 9541 avant Jésus-Christ

— Pourquoi me hait-on, Ryssa ?

J'interrompis mon travail sur le métier à tisser et considérai Acheron. À l'âge de sept ans, il était incroyablement beau. Sa chevelure dorée brillait comme si elle avait été enchantée par les dieux. Lesquels semblaient pourtant l'avoir abandonné.

— Personne ne te hait, *akribos*.

Un mensonge. Et il le savait fort bien.

Il se rapprocha de moi, et je vis la marque rouge d'une main sur sa figure. Il n'y avait pas de larmes dans ses yeux argent. Il était tellement habitué à être battu qu'il ne semblait même plus y faire attention - en apparence. Dans son cœur, il devait en aller tout autrement.

— Que s'est-il passé ? lui demandai-je.

Il détourna les yeux.

Je me levai et allai m'agenouiller devant lui. Puis je repoussai ses cheveux pour examiner sa joue enflée.

— Dis-moi, Acheron.

— Elle faisait un câlin à Styxx.

Inutile de demander qui était « elle ». Notre mère. Je ne comprenais pas comment elle pouvait se montrer aussi tendre avec Styxx et moi et aussi cruelle avec Acheron.

— Moi aussi, je voulais un câlin.

J'avais devant moi un petit garçon assoiffé d'amour. De l'amour de sa mère. De près, je distinguais les signes qui trahissaient sa détresse : lèvres légèrement tremblantes, yeux humides.

— Comment ça se fait que je sois exactement comme Styxx et pourtant pas normal ? Je ne me sens pas monstrueux, Ryssa.

J'étais bien incapable de lui répondre, car je ne voyais rien de monstrueux en lui. J'aurais donné n'importe quoi pour que notre mère soit aussi aimante avec Acheron qu'avec moi.

Mais tous le qualifiaient de monstre.

Pour moi, il était un garçonnet avide de faire partie d'une famille qui n'avait d'autre désir que de se débarrasser de lui. Pourquoi mes parents ne se rendaient-ils pas compte qu'il avait une belle âme ? Il était paisible, respectueux ; il ne faisait jamais de mal à personne. Nous jouions ensemble et nous riions. Et lorsqu'il était malheureux, je le consolais.

Je pris sa petite main dans la mienne. Elle était si douce. Une

main d'enfant innocent, dénué de malice, de mauvais instincts. Acheron avait toujours été sensible et affectueux. Si Styxx faisait des caprices, se plaignait, s'appropriait mes jouets et ceux de ses camarades, Acheron, lui, était plein de respect.

Il paraissait plus âgé que ses sept ans. Parfois, il me semblait même plus âgé que moi. Ses yeux étaient très étranges. Leur couleur argent, les tourbillons dans ses iris lui avaient valu la haine des dieux. Selon moi, cela le rendait différent, mais pas monstrueux pour autant.

Je lui souris, dans l'espoir d'atténuer sa tristesse.

— Un jour, Acheron, le monde saura quel être très spécial tu es. Ce jour-là, plus personne n'aura peur de toi, tu verras.

Je m'approchai pour le prendre dans mes bras, mais il se déroba : d'habitude, les gens ne s'approchaient de lui que pour le frapper. Il avait beau savoir que je n'allais pas faire cela, il se méfiait quand même.

La porte de ma chambre s'ouvrit à ce moment-là, et des gardes entrèrent. Effrayée, je reculai : que voulaient-ils ? Les poings serrés, Acheron se réfugia dans les plis de ma jupe.

Mon père et mon oncle apparurent devant leurs hommes.

Tous deux se ressemblaient à s'y méprendre. Mon oncle avait trois ans de plus que mon père, mais cela ne se remarquait pas. Ils auraient pu passer pour des jumeaux.

— Je t'avais bien dit qu'il serait avec elle, lança mon père à oncle Estes. Il recommence à la corrompre.

— Ne t'en fais pas, je vais régler ça. Tu n'auras plus jamais à t'en inquiéter.

— Que veux-tu dire, oncle Estes ? intervins-je.

Son intonation m'avait terrifiée : projetait-il de tuer Acheron ?

— Cela ne te regarde pas, Ryssa, me dit mon père.

Jamais il ne m'avait parlé aussi durement. J'en fus pétrifiée d'effroi.

Il attrapa Acheron et le poussa violemment vers mon oncle. Acheron semblait terrorisé. Il voulut revenir vers moi. Mon oncle le bloqua d'un bras et le rejeta en arrière. Je criai, Acheron aussi, qui m'appela désespérément.

— On va le conduire dans un meilleur endroit, dit mon père.

— Où cela ?

— Sur l'Atlantide.

Épouvantée, je suivis Acheron des yeux pendant qu'on l'emmenait. Il m'appelait à l'aide.

L'Atlantide était très loin. Peu de temps auparavant, nous avions été en guerre avec les Atlantes. Je n'avais entendu dire d'eux que des choses terribles. En sanglots, je me tournai vers mon père.

— Il va avoir peur !

— Ceux de son espèce n'ont jamais peur.

Les hurlements et les supplications d'Acheron démentaient cette affirmation. Mon père était peut-être un roi très puissant, mais il se trompait. Je savais le cœur d'Acheron habité par la peur.

Et moi aussi, j'étais effrayée. Reverrais-je jamais mon frère ?

3 novembre, an 9532 avant Jésus-Christ

Je n'avais pas vu Acheron depuis neuf ans. Et tous les jours au cours de ces neuf années, je m'étais interrogée : que faisait-il ? Comment le traitait-on ?

Chaque fois qu'Estes venait nous rendre visite, je lui posais la question.

— Il va bien, Ryssa. Il est en pleine forme. Je m'occupe de lui comme s'il était l'un des miens. Il a tout ce dont il a besoin. Il sera content que tu aies demandé de ses nouvelles.

J'aurais dû être rassurée, mais mon angoisse persistait. J'avais harcelé mon père pour qu'il invite Acheron, au moins pendant les vacances. Étant un prince, jamais il n'aurait dû être éloigné. Or il se trouvait dans un pays en permanence au bord de la guerre avec le nôtre. Si le conflit éclatait, Acheron, en tant que prince grec, serait tué.

Mon père refusait obstinément d'accéder à mon souhait.

J'entretenais une correspondance régulière avec Acheron. Ses lettres étaient brèves, pauvres en détails, mais je chérissais chacune d'elles. Aussi, lorsque m'arriva une nouvelle missive, je ne m'alarmai pas.

Tout changea quand je la lus.

Très estimée et respectée princesse Ryssa,

Pardonnez mon impertinence, mais j'ai trouvé l'une de vos lettres adressées à Acheron et décidé, en prenant de grands risques, de vous écrire. Je ne puis vous révéler ce qui le menace. Sachez toutefois que si vous aimez votre frère autant que vous le dites, vous devriez venir le voir.

Je ne parlai de cette lettre à personne. Elle n'était même pas signée, et pour ce que j'en savais, il s'agissait peut-être d'un canular. Pourtant, j'étais très perturbée : je sentais qu'Acheron avait vraiment besoin de moi. Des jours durant, je réfléchis, jusqu'à ce que je n'en puisse plus.

Accompagnée de mon garde personnel, Boraxis, je sortis discrètement du palais, après avoir demandé à mes servantes de dire à mon père que j'étais allée rendre visite à ma tante à Athènes. Boraxis pensait que j'étais folle de vouloir faire le voyage jusqu'à l'Atlantide à cause d'une lettre anonyme. J'ignorai ses arguments. Si Acheron avait besoin de moi, je devais me rendre auprès de lui.

Toutefois, mon courage faiblit quelques jours plus tard, lorsque

je fus devant la maison de mon oncle, sur l'Atlantide. L'immense bâtiment rouge brillant était bien plus intimidant que notre palais de Didymos. Il semblait n'avoir été construit que pour inspirer la crainte. Estes étant notre ambassadeur, il fallait que sa résidence impressionne nos ennemis.

Le royaume insulaire de l'Atlantide était le berceau d'une civilisation bien plus avancée que celle de mon pays, la Grèce. Une foule de gens s'activait autour de moi. Jamais je n'avais vu de cité aussi dynamique.

Je ravalai mes craintes et me tournai vers Boraxis. Mon garde était un colosse bâti pour tuer. Et il m'était très loyal, même s'il n'était qu'un serviteur. Il veillait sur moi depuis toujours. Jamais il ne laisserait quiconque toucher à un seul cheveu de ma tête.

Réconfortée par cette certitude, je gravis les marches de marbre du perron et me dirigeai vers les portes d'or. Un domestique les ouvrit avant que je les aie atteintes.

— Madame, puis-je vous aider ?

— Je suis venue voir Acheron.

Il inclina la tête puis m'invita à entrer. Je trouvai étrange qu'il ne me demande ni mon nom ni mon lien avec Acheron. Chez moi, nul ne pouvait approcher un membre de la famille royale sans passer au préalable par une multitude de contrôles. Laisser pénétrer dans la résidence royale un étranger était puni de mort. Or cet homme nous conduisait, Boraxis et moi, à Acheron.

Néanmoins, il se retourna et regarda mon garde.

— Va-t-il rester avec vous lors de l'entrevue avec Acheron ?

La question était bizarre. Je fronçai les sourcils.

— Je suppose que non.

— Princesse... souffla Boraxis, visiblement contrarié.

Je posai la main sur son bras.

— Tout se passera bien. Attends-moi ici, je ne serai pas longue.

Il secoua la tête, mais je n'en tins pas compte : que pouvait-il m'arriver dans la maison de mon oncle ? Je le laissai donc derrière moi pour suivre le serviteur le long d'un couloir.

Ce qui me frappa alors, ce fut le silence qui régnait là. Pas un murmure, pas un rire, pas un mot. Seulement l'écho de nos pas sur le marbre noir du couloir qui paraissait ne devoir jamais s'achever. Nos silhouettes se reflétaient sur les dalles aussi brillantes qu'un miroir. De somptueuses statues, des plantes exotiques et des fleurs bordaient le chemin.

Nous arrivâmes enfin devant une porte. Le serviteur s'effaça après l'avoir ouverte. J'entrai et compris tout de suite que je me trouvais dans la chambre d'Acheron. Comme c'était étrange que ce domestique m'ait laissée arriver jusqu'à Acheron alors qu'il ignorait

que j'étais sa sœur... Mais peut-être le savait-il, ce qui aurait tout expliqué. Oui, ce devait être cela.

À l'exception des yeux d'argent, Acheron et moi nous ressemblions beaucoup.

Je me détendis et regardai la chambre. Elle était exceptionnellement vaste, dotée d'une gigantesque cheminée et de deux canapés devant l'âtre de pierre, séparés par un pilier qui me rappela les poteaux de torture. Je ne m'en étonnai pas vraiment. J'avais lu que les Atlantes avaient de drôles de coutumes.

Comparé à la taille de la pièce, le lit était petit. Aux angles se dressaient quatre pilastres ornés d'un oiseau sculpté au sommet, tête en bas, dont le bec faisait office de crochet pour les rideaux, qui manquaient.

Je me reflétais sur les murs de marbre noir poli. Il n'y avait pas de fenêtres. La seule source lumineuse était des appliques garnies de bougies. Il y en avait peu, donc il faisait sombre.

Trois servantes préparaient le lit d'Acheron. Une quatrième les surveillait, une quadragénaire très mince et élancée.

— Le moment ne convient pas, lança-t-elle au domestique qui m'avait amenée. Il est encore en train de se préparer.

— Aurais-tu voulu que je dise à Gerikos que je faisais attendre un client pendant qu'Acheron prenait son temps ?

— Il n'a pas encore mangé ! Il a travaillé toute la matinée sans s'arrêter une seconde !

— Va le chercher.

Que se passait-il ? Ce dialogue me troublait. Quelque chose n'allait pas. Pourquoi mon frère, un prince, aurait-il travaillé ?

La femme marcha vers une porte au fond de la chambre. Je la retins.

— Un instant. Moi, je vais le chercher. Où est-il ?

La femme lança un regard angoissé à l'homme, qui déclara :

— C'est son tour, maintenant. Laisse-la faire ce qu'elle veut.

La femme recula après avoir ouvert la porte d'une antichambre. Je franchis le seuil. Tout le groupe de serviteurs s'éclipsa. J'étais de plus en plus perplexe. Mais je m'attendais à trouver dans cette pièce le jumeau de Styxx, un garçon arrogant encore adolescent, trop gâté, persuadé de tout savoir, qui me rirait au nez lorsque je lui expliquerais être venue parce que je m'inquiétais pour lui.

Ce que je vis me pétrifia.

Acheron était assis, seul, dans une grande baignoire. Penché en avant, il me tournait le dos. Ses cheveux blonds touchaient la surface de l'eau, comme s'il était trop las pour se tenir droit. Le cœur battant, je m'approchai et sentis une odeur d'orange dans l'air. Par terre, sur un petit plateau, du pain et du fromage, intacts.

— Acheron ? chuchotai-je.

Il se redressa, rinça son visage puis sortit en hâte du bain et se sécha à petits gestes rapides avant de jeter la serviette dans un coin, sur un tas d'autres. L'atmosphère était imprégnée de la puissance qui émanait de tout son être. J'étais fascinée par l'indicible beauté de son corps de jeune homme et interloquée qu'il ne fasse rien pour voiler sa nudité. Il ne portait rien d'autre qu'un lien autour du cou, auquel était accroché un pendentif, et des bracelets d'or autour des biceps, de l'épaule au coude, ainsi qu'aux chevilles.

Alors qu'il s'approchait de moi, je notai les différences qu'il y avait entre lui et Styxx.

Styxx se déplaçait vivement ; Acheron avec lenteur, posément. Ses mouvements fluides et gracieux mettaient en valeur son harmonieuse musculature. Il était plus mince que son jumeau. Trop mince. Comme s'il était sous-alimenté. Néanmoins, ses muscles étaient impressionnants.

Il avait toujours ces étranges yeux argent habités de tourbillons. Je ne pus croiser son regard qu'un bref instant : il le baissa en hâte vers le sol.

Son expression désabusée, presque désespérée, me serra le cœur. Je l'avais vue sur tant de visages de malheureux mendiants qui tendaient la main aux portes du palais.

— Pardonnez-moi, madame, murmura-t-il, j'ignorais que vous veniez.

Bien qu'étouffée, sa voix était enjôleuse. Ses bracelets cliquetèrent lorsqu'il passa derrière moi pour détacher ma cape et me la retirer. Abasourdie, je sentis sa main sur mes cheveux. Elle descendit vers ma nuque, passa sur mes épaules dénudées...

— Mais que fais-tu ? m'écriai-je.

Il parut soudain aussi déconcerté que moi, mais ne détacha pas son regard du sol.

— On ne m'a pas dit pour quoi vous aviez payé, madame. J'ai déduit de votre attitude que vous souhaitiez de la douceur. Me suis-je trompé ?

Pourquoi s'exprimait-il entre ses dents serrées ?

— Pour quoi j'ai... payé ? Qu'aurais-je payé ? C'est moi, Ryssa, Acheron.

Il fronça les sourcils comme si mon nom n'évoquait rien pour lui et reprit son manège avec ses mains. Je reculai, récupérerai ma cape par terre.

— Je suis ta sœur, Acheron. Ne me reconnais-tu pas ?

— Je n'ai pas de sœur ! répliqua-t-il durement.

L'esprit enfiévré, j'essayais de comprendre. Ce garçon n'était pas celui qui m'avait écrit des lettres chaque jour, qui m'avait raconté

mille et une choses de sa vie.

— Comment peux-tu me dire cela, Acheron, après tous les cadeaux et les lettres que je t'ai adressés ?

Son expression s'éclaira.

— Ah, il s'agit d'un jeu ! Vous voulez que je fasse comme si j'étais votre frère !

— Mais non, Acheron ! Ce n'est pas un jeu. Tu es mon frère. Je t'ai écrit chaque jour, et tu m'as répondu.

— Je ne sais ni lire ni écrire, madame.

La porte de la chambre s'ouvrit soudain à la volée, et un petit homme corpulent en longue robe atlante entra. Occupé à lire un parchemin, il ne nous prêta aucune attention.

— Acheron, pourquoi n'es-tu pas dans ton... commença-t-il avant de s'interrompre : il avait levé les yeux et m'avait vue.

Ses yeux se plissèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? gronda-t-il. Tu prends des clientes sans m'en informer, maintenant ?

La peur se peignit sur les traits d'Acheron.

— Non, maître. Jamais je ne ferais une chose pareille.

L'homme était furieux. Il attrapa Acheron par les cheveux et le contraignit à s'agenouiller.

— Alors que fait-elle ici, hein ? Tu te donnes gratuitement ?

— Non, maître, assura Acheron en serrant les poings, visiblement pour s'empêcher de repousser l'homme qui le tenait par les cheveux. S'il te plaît, maître. Je te jure que je n'ai rien fait de répréhensible.

— Lâchez-le ! criai-je en agrippant la main de l'homme. Comment osez-vous agresser un prince ? J'aurai votre tête pour cela !

L'homme me rit au nez.

— Il n'est pas un prince, n'est-ce pas, Acheron ?

— Non, maître. Je ne suis rien.

L'homme appela les gardes pour qu'ils me reconduisent. Ils furent là dans la seconde.

— Je ne partirai pas ! lançai-je à l'homme après avoir jeté aux gardes un regard hautain. Je suis la princesse Ryssa, de la maison d'Arikles de Didymos. J'exige de voir mon oncle Estes. Immédiatement.

Pour la première fois, je lus le doute dans les yeux de l'homme.

— Pardonnez-moi, princesse, dit-il d'un ton qui démentait l'humilité de ses paroles. Je vais vous conduire dans le salon de réception de votre oncle.

Il fit un signe aux gardes. Choquée par son arrogance, je m'apprêtais à m'en aller quand l'homme souffla quelque chose à l'oreille d'Acheron, qui blêmit et protesta :

— *Idikos* m'avait promis que je ne serais jamais obligé de le revoir !

De nouveau, l'homme attrapa les cheveux d'Acheron.

— Tu feras ce que je t'ordonne. Va te préparer.

Les gardes m'escortèrent fermement jusqu'à la porte, la refermèrent derrière nous et me conduisirent à travers la maison jusqu'à une petite salle de réception simplement meublée de trois sièges.

J'étais en pleine confusion. Si quelqu'un avait porté la main sur moi ou *Styxx* comme l'avait fait l'homme sur Acheron, mon père l'aurait tué dans la seconde. Notre entourage devait nous parler avec respect.

— Où est mon oncle ? demandai-je aux gardes qui commençaient à se retirer.

— En ville, Votre Altesse. Il ne va pas tarder à revenir.

— Allez le chercher. Tout de suite.

Le dernier garde inclina la tête puis se retira. Peu après, une porte près de la cheminée s'ouvrit, livrant passage à l'une des femmes que j'avais trouvées dans la chambre d'Acheron à mon arrivée, celle qui surveillait les trois autres servantes.

— Votre Altesse ? C'est bien vous ? me demanda-t-elle, hésitante.

La lumière se fit dans mon esprit.

— C'est toi qui m'as écrit ! Qui m'as demandé de venir !

Elle acquiesça.

Je lâchai un soupir de soulagement. J'allais enfin avoir des explications.

— Que se passe-t-il ici ?

La femme soupira aussi, mais avec une mimique de douleur, avant de déclarer :

— Ils vendent votre frère, madame. Ils lui font subir des sévices que nous n'oseriez infliger à votre pire ennemi.

— Que... que veux-tu dire ?

— Quel âge avez-vous, madame ?

Elle se tordait nerveusement les mains.

— Vingt-trois ans.

— Êtes-vous vierge ?

Qu'elle me pose une question aussi personnelle m'offensa.

— Cela ne te regarde pas.

— Pardonnez-moi, madame. Je ne voulais pas vous froisser. Je cherchais seulement à m'assurer que vous compreniez bien ce qu'ils lui font. Savez-vous ce qu'est un *tsoulus* ?

— Bien sûr que je...

Je m'interrompis, horrifiée. *Tsoulus* était un terme atlante dont

je connaissais le sens : on appelait ainsi les jeunes gens, hommes ou femmes, dressés à devenir des esclaves sexuels pour le bon plaisir des riches et des nobles. À la différence des prostitués, ils étaient séquestrés et entraînés dès leur plus jeune âge.

L'âge qu'avait mon frère quand il avait quitté la maison.

— Acheron est un *tsoulus* ?

— Oui.

La tête me tournait. Non, ce n'était pas possible.

— Tu mens.

— Non. Et c'est pour cela que je vous ai envoyé ce message, madame. Je savais que vous ne me croiriez pas tant que vous ne l'auriez pas vu de vos propres yeux.

Oui, je l'avais vu, et pourtant, je n'y croyais pas.

— Mon oncle ne tolérerait pas pareille abomination.

— C'est votre oncle qui vend Acheron. Comment a-t-il payé cette maison, d'après vous ?

J'avais la nausée. En dépit de toutes les preuves, je persistais à nier l'évidence.

— Je ne te crois pas, répétais-je.

— Alors suivez-moi, je vais vous montrer.

Réticente, je suivis la femme à travers la maison, et nous regagnâmes la chambre d'Acheron. Là, elle posa l'index sur ses lèvres pour m'intimer le silence.

J'avais beau être vierge, je ne pouvais me méprendre sur les cris que j'entendis. Des cris de douleur. Et c'était mon frère Acheron qui les poussait. En revanche, l'homme qui lui faisait écho criait de plaisir.

J'allais pousser la porte quand la femme m'en empêcha. Elle ne s'était pas trompée jusque-là. Si elle jugeait que je ne devais pas ouvrir, elle avait certainement d'excellentes raisons pour cela. Qu'elle m'énouça.

— Si vous les interrompez, madame, votre frère subira des tortures que vous n'imaginez même pas.

Je ne voulais à aucun prix que mon frère souffre davantage. Je restai donc figée, le souffle suspendu, pendant ce qui me sembla durer une éternité. Puis je perçus des pas lourds qui s'éloignaient, et le bruit d'une porte qui claquait.

La femme ouvrit alors, et je pus voir Acheron enchaîné au lit. Les maillons des chaînes fixées à ses poignets et à ses chevilles avaient été accrochés aux becs des oiseaux qui ornaient les poteaux.

Grands dieux, que j'avais été sotte. J'avais cru ces becs destinés à retenir des rideaux.

On ne m'a pas dit pour quoi vous aviez payé, madame. J'ai déduit de votre attitude que vous souhaitiez de la douceur. Me suis-je trompé ?

Maintenant, les mots d'Acheron prenaient tout leur sens.

La femme détacha mon frère. Je ne parvenais pas à détourner le regard de ce corps nu martyrisé, sanguinolent, allongé sur le lit.

Les larmes me montèrent aux yeux quand je me rappelai Acheron tel qu'il était la dernière fois que je l'avais vu. Son visage aux joues pleines avait été molesté, mais pas à ce point, loin s'en fallait. Aujourd'hui, il avait les lèvres tuméfiées, l'œil gauche enflé, et du sang coulait de son nez. Des marques rouges et des hématomes marquaient tout son corps.

Je m'avançais vers lui lorsque la porte du fond livra passage à quelqu'un.

Terrifiée, je me glissai dans un recoin sombre d'où j'allais pouvoir écouter sans être vue.

— Noms de dieux, que s'est-il passé ici ? tonna la voix d'oncle Estes.

— Je vais bien, *idikos*, dit Acheron d'un ton qui démentait son affirmation.

Il semblait avoir quitté le lit. Il s'exprimait avec peine, d'une voix brisée par la douleur.

J'avais cru mon oncle en colère contre l'homme qui avait battu mon frère, mais non. C'était contre ce dernier qu'était tournée sa rage.

— Tu ne vaux rien ! Regarde-toi. Une épave.

— Mais si, je vais bien, insista Acheron, pitoyable dans son obséquiosité. Je peux nettoyer mes...

Il ne poursuivit pas. Sa voix, tout à coup, fut étouffée, comme si on l'avait bâillonné. J'aurais voulu avoir le courage de me montrer et d'exiger qu'on laisse mon frère tranquille, mais mes pieds ne m'obéissaient pas. L'épouvante me pétrifiait. J'entendis cliqueter les chaînes, puis le sifflement d'une lanière de fouet. Acheron cria sous son bâillon. Les coups de fouet continuèrent jusqu'à ce qu'Acheron se taise. Je m'effondrai par terre, en larmes, le poing dans la bouche pour bloquer mes gémissements. Que faire ? Mais que faire pour arrêter cela ?

Si je racontais ce dont je venais d'être témoin, personne ne me croirait. Estes était le frère bien-aimé de mon père. Quoi que je dise, sa parole aurait plus de poids que la mienne.

— Mets-le dans la boîte, ordonna Estes.

— Pendant combien de temps ? interrogea la femme qui m'avait accompagnée.

— Même avec sa capacité de guérison ultra-rapide, il faudra au moins une journée avant qu'il soit de nouveau présentable et bon pour le service, dit mon oncle. Va trouver Ores et fais-lui payer notre manque à gagner. Annule les rendez-vous d'Acheron et laisse-le là jusqu'à demain matin.

— Et la nourriture ?

— Pas de travail, pas de nourriture. Il n'aura pas gagné sa pitance, aujourd'hui.

La porte s'ouvrit puis se referma.

— Maintenant, où est ma nièce ?

— Dans le salon de réception, répondit un homme dont je reconnus la voix : c'était celui qu'Acheron avait appelé « maître ».

— Elle n'y était pas quand je suis arrivé.

— Elle a dit qu'elle allait faire des courses en ville. Elle ne va pas tarder à revenir.

— Dès qu'elle sera là, fais-le-moi savoir. Et dis-lui qu'Acheron est sorti, qu'il est allé rendre visite à des amis.

Derechef, la porte s'ouvrit puis se referma. Apparemment, mon oncle était parti en compagnie de l'homme. De là où je me trouvais, je voyais la baignoire qui se reflétait sur les murs de marbre poli. Je m'interrogeai : combien de clients mon frère avait-il... divertis ? Depuis quand vivait-il ainsi ? Il avait été emmené par mon oncle neuf ans plus tôt. Il ne subissait tout de même pas cette existence de cauchemar depuis toutes ces années... si ?

Cette idée me rendait malade.

La femme qui m'avait accompagnée me rejoignit. Je lus l'horreur dans ses yeux et songeai qu'il devait y avoir la même dans les miens.

— Depuis combien de temps le traitent-ils ainsi ? lui demandai-je.

— Je travaille ici depuis un an, madame. Ils avaient commencé bien avant.

Je réfléchis intensément, en quête d'une idée. Je n'étais qu'une femme. C'est-à-dire rien dans ce monde d'hommes. Mon oncle ne m'écouterait pas, mon père non plus. Il ne croirait jamais son frère capable de telles ignominies. N'avais-je pas moi-même du mal à croire ce dont j'avais été témoin ? Mon oncle adoré ne pouvait se comporter ainsi. Et pourtant...

Comment Estes avait-il osé venir au palais familial, partager mon repas et celui de Styxx, tout en sachant que, pendant ce temps, il vendait un garçon identique physiquement à Styxx, à l'exception des yeux ? Cela n'avait pas de sens.

Mais je savais une chose : je ne pouvais laisser Acheron entre ses griffes.

— Peux-tu amener mon garde ici sans être vue ? demandai-je à la femme.

— Oui.

Elle s'en alla et je restai dans mon coin, trop effrayée pour en sortir. Je ne trouvai le courage de me remettre debout que lorsqu'elle

réapparut avec Boraxis. Il m'aida à me relever, visiblement très inquiet.

— Ça va, madame ?

— Mmm.

Puis je demandai à la femme :

— Où est Acheron ?

Elle me conduisit jusqu'à une porte dérobée. Au passage, je vis le lit ensanglanté et les larmes m'assaillirent de nouveau.

Elle ouvrit la porte. Acheron était là, agenouillé sur une planche constellée de nœuds qui lui meurtrissaient douloureusement les genoux. La pièce était si exiguë que je compris qu'elle avait été conçue dans le but de servir de cachot. Acheron était nu, le corps couvert de sang et de plaies. Les anneaux qui ceignaient ses poignets avaient été liés ensemble derrière son dos, mais ce qui capta principalement mon attention, ce fut le dessus de ses pieds.

Ils étaient noirs. D'hématomes.

Ce que j'avais entendu, c'étaient des coups portés sur ses pieds. Le châtiment parfait pour le bourreau qui ne veut pas abîmer le corps de sa victime.

Avec toute la douceur possible, la servante et moi sortîmes Acheron du cachot.

Il avait une étrange sangle autour de la tête. Lorsque la servante la retira, je découvris qu'il s'agissait d'un système destiné à maintenir une grosse boule de métal hérissée de piquants qui avait été coincée sous sa langue. Voilà pourquoi il parlait aussi peu distinctement.

Du sang coula aux commissures de sa bouche. Il gémit.

— Remettez-moi là-bas, dit-il avec peine pendant que la servante déliait ses mains.

— Non. Je vais te sortir d'ici.

— Je n'ai pas le droit de partir, madame. Je vous en prie, ramenez-moi au cachot. C'est pire si je me rebelle.

Que lui avaient-ils fait pour réussir à briser sa volonté, à le plonger dans une panique permanente ?

De lui-même, il essaya de regagner la petite pièce. Je l'en empêchai.

— Je ne permettrai pas qu'ils te touchent encore une fois, Acheron. Je te ramène à la maison.

Il me regarda comme si je m'étais exprimée dans une langue qui lui était étrangère.

— Je dois rester ici. Je ne suis pas en sécurité, dehors.

— Où sont ses vêtements ? demandai-je à la servante.

— Il n'en a pas, madame. Pour ce qu'il a à faire, les vêtements sont inutiles.

Je l'enveloppai de ma cape, et avec l'aide de Boraxis, nous le fîmes sortir de la maison. Il protesta à chaque pas. Moi, je tremblais, craignant qu'Estes ou l'un de ses serviteurs ne nous surprennent. Mais, par chance, nous atteignîmes la rue sans rencontrer personne. La servante connaissait tous les couloirs secrets de la bâtisse.

Nous trouvâmes un attelage de louage. Boraxis monta à côté du cocher. Je m'assis à l'intérieur avec mon frère.

Je ne retrouvai un souffle normal qu'après que la maison d'Estes eut disparu de mon champ de vision. Nous franchîmes les murs de la cité, passâmes le pont et empruntâmes la route qui conduisait au port.

Acheron s'était rencogné dans un angle de la voiture. Il regardait sans mot dire par la fenêtre. Ses yeux semblaient privés de vie, comme tués par toutes les horreurs qu'ils avaient vues.

— As-tu besoin d'un médecin, Acheron ? Il secoua la tête.

Je brûlais d'envie de le prendre dans mes bras, de le consoler, mais je doutais que cela suffît à le soulager. Nous roulâmes sans rien dire jusqu'à un petit village, où le cocher changea de chevaux. Nous l'attendîmes dans le relais. Je louai une chambre. Ainsi, nous allions pouvoir nous laver et nous reposer.

Boraxis se débrouilla pour trouver des vêtements à mon frère. Ils étaient un peu petits pour lui et faits d'une étoffe grossière, mais il ne se plaignit pas. Il les regarda à peine avant de les enfiler.

Lorsqu'il sortit de la chambre et me rejoignis dans le couloir, je remarquai qu'il boitait légèrement. La tristesse me noua la gorge. Il marchait avec peine à cause de ses pieds blessés mais n'émettait aucune plainte.

— Viens, Acheron, nous allons manger.

Aussitôt, la peur marqua ses traits. Puis la résignation.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? m'enquis-je.

Il ne répondit pas et remonta la capuche de ma cape sur sa tête - il avait peut-être ainsi l'impression d'être protégé du monde extérieur. Il me suivit jusqu'à la petite salle à manger, où je choisis une table à l'écart, près de l'âtre.

— Qui dois-je payer pour la nourriture ? me demanda-t-il.

— Tu as de l'argent ?

Il parut aussi étonné par ma question que moi par la sienne.

Pas de travail, pas de nourriture. Il n'aura pas gagné sa pitance, aujourd'hui.

Mon estomac se serra quand je me souvins de la réflexion d'Estes. Ainsi, Acheron pensait que je voulais qu'il me... Ô grands dieux !

— C'est moi qui vais payer ton repas, Acheron. Avec mon argent.

Son soulagement visible acheva de m'attrister. Je m'assis, mais Acheron contourna la table et alla s'agenouiller sur le sol, à côté de moi.

— Qu'est-ce que tu fais ? m'écriai-je.

— Pardonnez-moi, madame, je ne voulais pas vous offenser. Sur les genoux, il recula d'un bon mètre. J'étais complètement égarée.

— Pourquoi es-tu par terre ?

— Oh... Je vais vous attendre dans la chambre.

— Attends, je ne comprends pas. N'as-tu pas faim ? Il me semblait avoir entendu dire que tu n'avais pas mangé.

— Si, j'ai faim.

— Alors assieds-toi.

Il s'agenouilla de nouveau.

— Mais enfin, Acheron, mets-toi à table !

— Les prostitués ne s'assoient pas à table avec les gens respectables.

Son ton était ferme. J'eus l'impression qu'il venait de répéter une phrase qu'on lui avait répétée si souvent qu'il ne s'interrogeait plus sur son sens. Moi, elle m'avait bouleversée.

— Tu n'es pas un prostitué, Acheron.

Il ne réfuta pas mon affirmation, mais son regard était explicite : il était convaincu du contraire. Je tendis la main vers sa joue. Il se crispa. Je laissai retomber ma main.

— Viens, dis-je doucement. Assieds-toi avec moi.

Il m'obéit, mais était manifestement très mal à l'aise. Il se comportait comme s'il était persuadé que quelqu'un allait le soulever par les cheveux d'un instant à l'autre. Il ramenait constamment la capuche sur sa tête.

Je compris alors qu'il y avait un autre endroit où pouvait frapper un tortionnaire désireux de ne pas laisser de marques. La tête. Combien de fois Acheron avait-il reçu des coups sur le crâne, combien de fois s'était-il fait tirer les cheveux ?

Une serveuse vint prendre notre commande. Je demandai à Acheron ce qu'il voulait.

— Ce qu'il vous plaira, *idika*.

Idika. Le féminin d'*idikos*, le mot atlante pour désigner le maître d'un esclave.

— Tu n'as pas de préférence ?

Il secoua la tête. Je commandai de la viande. Il garda les yeux rivés par terre, les bras collés au buste. Puis il toussa, et je remarquai quelque chose d'étrange dans sa bouche.

— Qu'est-ce que c'est, Acheron ?

Il serra les mâchoires et me demanda en retour entre ses dents

:

— Qu'est-ce qui est quoi, idika ?

— Je suis ta sœur, Acheron. Tu peux m'appeler Ryssa. N'obtenant que le silence, je revins à ma question précédente.

— Qu'as-tu sur la langue ? Fais-moi voir.

Il ouvrit les lèvres. De petites billes d'or étaient incrustées dans sa langue.

— Mais... de quoi s'agit-il ? demandai-je, effarée.

Il referma la bouche, et à la façon dont il bougeait légèrement les lèvres, je me rendis compte qu'il frottait les boules contre son palais.

— *Sfairi erotiki*, me répondit-il laconiquement.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Boules érotiques, *idika*. Grâce à elles, ma langue est plus stimulante lors des ébats.

Je n'aurais pas été plus étonnée s'il m'avait giflée. La décontraction avec laquelle il abordait ce sujet tabou heurtait ma pudeur.

— Cela fait-il mal ?

— Non. Il faut juste que je fasse attention qu'elles ne touchent pas mes dents. Elles pourraient les casser.

Voilà pourquoi il gardait les dents serrées lorsqu'il s'exprimait.

— C'est incroyable que tu arrives à parler quand même.

— Personne ne paie un prostitué pour qu'il parle, *idika*.

— Tu n'es pas un prostitué !

Plusieurs clients se tournèrent vers moi, et je m'empourrai. J'avais presque crié. Acheron, lui, ne paraissait pas le moins du monde embarrassé mais résigné. Il acceptait sa condition comme s'il ne pouvait rien attendre d'autre et, de toute façon, ne méritait pas mieux.

— Tu es un prince, Acheron !

— Alors, pourquoi m'avez-vous jeté dehors ? *Idikos* m'a expliqué que ma famille m'avait chassé de la maison.

Par « *idikos* », il faisait manifestement référence à Estes.

— Estes est ton oncle, pas ton maître. Que t'a-t-il raconté exactement ?

— Que le roi voulait que je meure. Que l'on ne m'avait gardé en vie que parce que si je mourais, son fils bien-aimé mourrait aussi.

— Ce n'est pas vrai. Mon père a dit qu'il t'exilait parce qu'il avait peur qu'on te fasse du mal. Tu es son héritier.

— D'après *idikos*, je ne suis qu'une charge et une source d'ennuis pour la famille. C'est pour cela que j'ai été envoyé loin de la maison et que le roi a dit que j'étais mort. Je ne suis bon qu'à une chose...

Il n'avait nul besoin de préciser ce qu'était cette « chose ».

— Estes t'a menti, assurai-je, le cœur brisé. Comme il nous a

menti, à mon père et à moi. Il nous a raconté que tu allais très bien, que tu étais heureux, que tu suivais un bon enseignement.

Il eut un rire amer.

— Oh, mais j'ai eu un bon enseignement, *idika*. Croyez-moi, dans la spécialité qu'ils m'ont enseignée, je suis le meilleur.

Comment pouvait-il plaisanter à propos d'une chose aussi horrible ? Bouleversée, je me penchai sur l'assiette apportée par la serveuse et mangeai en silence. Puis je m'aperçus que celle d'Acheron demeurait intacte, qu'il ne la dévorait que des yeux.

— Mange, Acheron.

— Vous ne m'avez pas donné ma part, madame.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, vous mangez, et si je vous fais plaisir pendant votre repas, vous déterminerez combien de nourriture je puis avoir.

— Je... je ne... Non, pas de précision, je t'en prie. Je ne veux rien savoir. Tout le contenu de cette assiette est à toi. Mange autant que tu le voudras.

Il dirigea son regard sur le sol, derrière moi. Grands dieux ! D'ordinaire, il mangeait à même le sol ! Comme un chien ou un rat. Voilà pourquoi il s'était agenouillé !

— Tu manges... par terre ? C'est cela ?

— Oui. Et si je donne particulièrement satisfaction, *idikos* me nourrit parfois à la main.

Mon appétit me quitta.

— Mange en paix, petit frère. Et à satiété, dis-je d'une voix tremblante.

Je bus une gorgée de vin dans l'espoir d'apaiser mon estomac agité par la nausée, puis considérai Acheron, qui s'était résolu à s'alimenter normalement. Il avait des manières parfaites, très lentes, méticuleuses. Chacun de ses gestes était harmonieux. Et était exécuté dans un unique but : séduire.

Il agissait bel et bien comme un prostitué, calculant le moindre de ses mouvements. Pourquoi avait-il subi tant d'humiliations, lui qui était l'aîné des fils jumeaux du roi, celui qui était destiné à monter sur le trône ? Pour quelle raison ? C'était épouvantable et incompréhensible. Étaient-ce ses yeux si particuliers qui lui avaient valu ce traitement immonde ? Parce qu'ils mettaient les gens mal à l'aise ? Mais il n'y avait rien d'effrayant en lui ! Styxx, en revanche, avait une mauvaise nature. Il faisait enfermer et battre ceux qui l'avaient offensé. Un jour, un pauvre paysan avait été durement puni pour avoir osé se présenter pieds nus au palais. Le malheureux ne pouvait se payer des souliers. Acheron était tout autre que son jumeau. Il ne se moquait ni de moi ni de personne d'autre, il n'était pas sarcastique, il ne jugeait pas autrui et ne donnait pas l'impression

à ses interlocuteurs qu'ils n'étaient, comparés à lui, que de misérables vers de terre.

Une famille vint s'asseoir à la table voisine. Acheron cessa de manger quand il nota la présence des enfants, un garçon un peu plus jeune que lui et une fille de son âge. À son expression, je compris qu'il n'avait jamais vu de famille réunie. Il les observait avec curiosité.

— Puis-je parler, madame ?

— Évidemment.

— Styxx et vous, prenez-vous vos repas ainsi, avec vos parents ?

— Ce sont tes parents aussi, Acheron.

Il ne releva pas. Je répondis donc.

— Oui, nous mangeons parfois avec eux.

Mais Acheron n'avait jamais partagé nos repas. Même lorsqu'il était au palais avec nous, il était banni de la table familiale.

Il ne reprit pas la parole et cessa de regarder nos voisins. Moi, je pignochais dans mon assiette. Je n'avais plus faim.

Le repas achevé, nous regagnâmes notre chambre pour y attendre que le cocher soit prêt. Le crépuscule approchait, et je m'interrogeais : allions-nous voyager de nuit ou non ? Assise sur une petite chaise, je fermai les yeux pour me reposer un peu. La journée avait été longue. Je n'étais arrivée sur l'Atlantide que ce matin et n'avais pas prévu d'en partir si tôt et si précipitamment. En outre, je souffrais du stress d'avoir enlevé mon frère. Pour le moment, je n'avais qu'une envie : dormir.

Soudain, je perçus une présence. Je rouvris les yeux. Acheron se tenait devant moi, de nouveau nu, à l'exception de ses anneaux.

— Que fais-tu ? lui demandai-je en fronçant les sourcils.

— Je vous suis redevable de mes vêtements et de mon repas, madame.

Il s'agenouilla et souleva le bas de ma robe. Je me levai d'un bond et lui agrippai la main.

— On ne touche pas ainsi un membre de sa famille, Acheron ! C'est mal !

La confusion se peignit sur son visage. La sinistre vérité se fit alors jour dans mon esprit.

— Dieux du ciel... Estes... Est-ce qu'il... As-tu...

Je n'arrivais pas à prononcer les mots terribles.

— Je lui ai remboursé chaque nuit mon gîte et mon couvert.

Jamais de ma vie je n'avais eu autant envie de pleurer. Pourtant, mes yeux demeuraient secs. La colère et le dégoût grondaient en moi. Si j'avais pu poser la main sur mon oncle, je l'aurais tué.

— Rhaille-toi, Acheron. Tu n'as aucune dette envers moi.

Il obéit. Ensuite, tout le reste de la soirée, il resta assis dans un coin, sans bouger. Manifestement, il avait également été entraîné à cela. Je ne songeais qu'aux atrocités dont il avait été victime, au cauchemar qu'avait été son existence. Mon pauvre Acheron... Je lui dis combien notre père serait heureux de le retrouver, notre mère folle de joie. Je lui parlai de notre maison, lui décrivis sa chambre qui serait immense. Il m'écouta en silence mais ses yeux furent éloquents : il n'en crut pas un seul mot.

Les prostitués ne vivaient pas dans des palais. Voilà ce qu'il pensait, et je l'entendais aussi clairement que s'il l'avait exprimé à voix haute.

Et je finissais par douter moi aussi.

4 novembre, an 9532 avant Jésus-Christ

Acheron resta muet pendant tout le voyage jusqu'au port. Je finis par m'en inquiéter. Il semblait malade et avait le teint grisâtre. Par moments, il transpirait et tremblait. Je lui demandai à plusieurs reprises ce qui n'allait pas, et il me répondit que ce genre de problème l'affectait de temps à autre.

Qu'il y ait maintenant davantage de gens autour de nous le rendait nerveux.

— Estes ne te retrouvera pas, lui assurai-je, dans l'espoir d'apaiser son anxiété.

Peine perdue. En fait, il se tendit encore plus.

Boraxis chargea nos affaires sur le bateau. Nous allions traverser la mer Egée jusqu'à Didymos. Je compris qu'Acheron ne se détendrait que lorsque nous aurions levé l'ancre. Et moi aussi : j'avais peur que mon oncle nous rattrape et reprenne Acheron.

Nous ne fûmes autorisés à monter à bord qu'à midi. Boraxis passa en premier, et je le suivis, Acheron derrière moi. Un officier prit nos affaires et indiqua à mon serviteur où se trouvaient nos quartiers. Nous passions devant lui quand il arrêta Acheron.

— Enlève ta capuche, lui ordonna-t-il.

Quand Acheron s'exécuta, je lus la panique dans ses yeux. Dès qu'il eut la tête dégagée, tous, passagers comme membres d'équipage, rivèrent leur regard sur lui.

— Madame, dit l'officier, nous ne permettons pas aux esclaves de voyager sur le pont supérieur.

— Ce n'est pas un esclave, répliquai-je avec autorité.

Cela fit rire l'homme. Il saisit le lien que portait Acheron autour du cou et brandit la médaille gravée d'un soleil. Acheron resta figé.

— Je comprends que vous teniez à garder votre *tsoulus* auprès de vous, madame, mais c'est impossible. Il voyagera dans la cale avec les autres esclaves.

Pas une seconde je n'avais pensé à enlever ses bracelets ou son collier à mon frère. Ils étaient en or, m'étais-je dit, donc ils ne trahiraient pas sa condition : les esclaves grecs ne portaient pas d'or.

L'officier appela un marin.

— Nexus, conduis-le en bas.

— Je vous en supplie, *idika*, me souffla Acheron, ne m'envoyez pas en bas tout seul.

— Je paierai ce qu'il faut, dis-je à l'officier.

— Désolé, madame, mais la règle est très stricte. Les autres passagers seraient fort mécontents si nous la transgressions pour vous.

Je capitulai.

— Écoute, Acheron, tout se passera bien. Ce n'est que pour peu de temps. Nous serons vite à la maison.

Mes mots parurent décupler son affolement, mais il se laissa emmener par Nexus, après avoir remonté sa capuche.

— Il n'y aura pas de problème, Votre Altesse, me dit Boraxis. Il ne bénéficiera pas d'un grand confort mais sera dans un endroit propre.

Boraxis savait de quoi il parlait : il avait été esclave jusqu'à ce que mon père l'affranchisse. Je le remerciai, mais j'avais le cœur gros. Comment Acheron allait-il réagir au cours de ces quatre jours de voyage ?

8 novembre, an 9532 avant Jésus-Christ

Le souffle court, j'attendis sur le pont le retour d'Acheron. Au cours des quatre jours de traversée, j'avais essayé d'aller le voir, mais on ne m'avait pas laissée faire. Les passagers n'étaient pas plus autorisés à descendre dans la cale que les esclaves à monter sur le pont.

Le bateau s'était vidé. Même les marins étaient partis. Ne restaient que Boraxis et moi, qui patientions.

Enfin, Acheron apparut, capuche descendue jusqu'aux yeux, tête basse. Je ne distinguais rien de son visage, ni d'ailleurs de son corps, que la cape cachait totalement.

— Te voilà enfin ! m'écriai-je, heureuse de le retrouver.

Il ne me dit rien en retour, se déroba lorsque je voulus l'étreindre et passa devant moi. Cela m'agaça. Était-ce donc là le seul remerciement auquel j'avais droit pour l'avoir arraché à la folie de mon oncle et ramené chez lui ? La cale remplie d'esclaves n'avait peut-être pas été le summum du confort, mais elle était certainement préférable à sa chambre sur l'Atlantide !

— Ne sois pas aussi susceptible, Acheron. Je n'avais pas le choix.

Il ne répondit pas, et j'eus envie de l'attraper et de le secouer. Pour la première fois, par son attitude butée, il me rappelait Styxx.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as ?

— Je veux rentrer chez moi.

Une réponse formulée dans un murmure, dans lequel j'entendis pourtant vibrer de la colère. C'était incompréhensible.

— As-tu perdu la tête ? Pourquoi voudrais-tu retourner sur l'Atlantide ?

Derechef, il garda le silence. Je le poussai vers la passerelle. Dès que nous serions sur le quai, Boraxis nous trouverait un attelage de louage pour regagner le palais.

Acheron ne regardait pas autour de lui, ne semblait curieux de rien et ne paraissait pas le moins du monde soulagé d'avoir échappé aux griffes de notre oncle.

— Nous sommes en Grèce, maintenant, dis-je. Pas très loin de la maison.

L'arrivée de l'attelage me soulagea. J'espérais qu'Acheron aussi se sentirait mieux.

La voiture s'arrêtait à notre hauteur lorsqu'un gentilhomme me

salua.

Il n'était guère plus âgé que moi. Sa mise indiquait sa richesse et son rang social élevé. Ce devait être un aristocrate ou un dignitaire, mais je ne le connaissais pas.

Il me regarda à peine. Son attention était concentrée sur Acheron, qui parut se recroqueviller sur lui-même et s'écarta.

— Est-il à vous, madame ?

Embarrassée, j'éludai la question.

— Que voulez-vous savoir ?

— J'aimerais l'acheter. Votre prix sera le mien.

— Il n'est pas à vendre ! protestai-je avec colère.

L'homme me regarda enfin en face, et dans ses yeux bleus, je vis une lueur de folie.

— Je paierai n'importe quoi.

Boraxis nous rejoignit et jeta un coup d'oeil menaçant à l'homme.

— Montez dans la voiture, dit-il à Acheron, qui s'exécuta dans la seconde.

Lorsque je voulus monter à mon tour, l'homme me bloqua le passage.

— Je vous en prie, madame, il me le faut ! Je vous rétribuerai au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

Boraxis obligea l'homme à reculer, et je montai dans la voiture alors que l'homme continuait à essayer de me circonvenir.

— Je n'arrive pas à y croire, marmonnai-je. Ce genre de chose arrive-t-il souvent ?

Acheron hocha la tête. Boraxis verrouilla la portière, me tendit une outre de vin et un pain enveloppé dans un linge puis me dit :

— Je vais aller m'asseoir avec le cocher, madame. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi.

Je le remerciai. Il sortit de la voiture et s'installa auprès du cocher.

J'avais pris un copieux petit déjeuner sur le bateau. Je n'avais donc pas faim. Consciente du regard d'Acheron sur le pain, je lui proposai :

— Un petit morceau, cela te tente ?

Il prit le linge, l'écarta et mordit voracement dans le pain. Ce fut parce qu'il bougeait pour manger que je vis son avant-bras. Des croûtes de sang étaient collées autour de l'anneau d'or.

— Vas-tu bien, Acheron ?

Sans répondre, il continua de dévorer le pain. Il le finit et s'empara de l'outre avec la même ferveur. Enfin, il l'écarta de ses lèvres en poussant un long soupir. Je lui pris alors le poignet, repoussai le bracelet d'or et découvris une plaie et des hématomes plus

haut. Horrifiée, je levai les yeux vers son visage, qu'il avait dénudé en buvant, et ne pus retenir un cri : il était couleur de cendres, encadré de cheveux poisseux. Ses yeux étaient cernés de noir, comme s'il n'avait pas dormi une seule seconde durant la traversée, et ses joues écarlates. On eût dit que quelqu'un l'avait giflé maintes fois à toute volée. Ses vêtements sous la cape étaient crasseux et déchirés.

— Grands dieux... Que t'est-il arrivé ?

Il me jeta un regard féroce et insolent qui me laissa sans voix.

— Je suis un *tsoulos* bien dressé, *idika*, que vous avez laissé sans protection pendant quatre jours. Que croyez-vous qu'il me soit arrivé, hein ?

Épouvantée, j'appelai Boraxis. Acheron remonta la capuche sur sa tête. Le cocher arrêta les chevaux, et Boraxis entra dans la voiture.

— Oui, Votre Altesse ?

— Fais-moi ramener au bateau.

— Pourquoi ?

— Ils... ils ont... Je veux que tous ceux qui ont touché Acheron soient mis aux fers ! Regarde ce qu'ils lui ont fait !

Je rabattis la capuche. Acheron leva les yeux vers Boraxis, et je me rendis compte qu'une communication muette s'établissait entre eux.

— Votre Altesse, me dit Boraxis d'un ton calme, je vais vous ramener au port si vous le souhaitez, mais seul le propriétaire d'Acheron peut exiger réparation pour les dommages.

— Il n'est pas un esclave !

— Il porte les marques d'un esclave, Votre Altesse. Et cela seul compte.

— Et cela leur donne le droit d'abuser de lui ?

— Je vous le répète, Votre Altesse, seul son propriétaire peut se plaindre. Tout ce que la loi peut faire, c'est donner une amende à ceux qui se sont servis de lui sans autorisation. Aucun homme libre ne saurait être puni pour avoir profité d'un esclave.

— Mais dans la cale, c'étaient des esclaves ! On peut les battre ! Boraxis secoua la tête.

— Votre Altesse, un esclave n'aurait jamais osé le toucher.

— Que... qu'est-ce que tu racontes ? Boraxis s'adressa à Acheron.

— Qui vous a fait du mal ?

— Les membres de l'équipage. Et quand ils en ont eu fini avec moi, ils ont fait descendre des passagers de noble extraction et m'ont vendu à eux.

Boraxis se tourna vers moi.

— Madame, vous êtes une aristocrate, mais une femme, et je suis votre serviteur. Personne ne nous écouterait ni n'attacherait

d'importance à ce qui a été fait à un esclave.

Une peur affreuse m'arracha soudain un frisson.

— Boraxis, savais-tu ce qui allait se passer ?

— Non, Votre Altesse. Je pensais qu'il ne côtoierait que les autres esclaves. Si j'avais craint que quelqu'un d'autre ne l'approche, je vous aurais avertie du risque.

Je ne mis pas en doute les paroles de mon fidèle serviteur.

J'étais ivre de rage. Si nous nous étions trouvés dans le royaume de mon père... Mais nous n'y étions pas. Ici, je n'avais aucun poids, aucune autorité.

— Trouve-nous un endroit où nous pourrions lui faire enlever ses bracelets, Boraxis.

— Je ne peux pas les retirer ! s'écria Acheron, effrayé. Tout *tsoulus* qui fait cela est condamné à mort ! Il n'y a que son *idikos* qui a le droit de...

— Tu n'es pas un esclave, l'interrompis-je, et tu ne peux pas être marqué comme tel.

Il se rencogna dans l'angle.

— Boraxis, il a besoin de plus de nourriture et de vêtements. Il nous faut un lieu sûr où il pourra se reposer et se laver.

— Je vais demander au cocher de nous en indiquer un, Votre Altesse.

Peu après, les chevaux repartaient.

— Plus personne ne te fera souffrir, Acheron.

Il remit sa capuche, mais j'eus le temps de voir ses yeux brillants de larmes. Après un moment, je lui demandai doucement :

— Parle-moi, petit frère. Dis-moi ce que tu penses.

— Votre volonté est la mienne, *idika*.

— Arrête de m'appeler comme ça ! Je suis Ryssa, je ne suis pas ta maîtresse !

N'obtenant rien de lui, je renonçai à l'interroger, et nous roulâmes une heure durant, jusqu'à ce que Boraxis nous trouve une grande auberge où je pus louer une chambre pour Acheron et lui commander un bain. Peu après, Boraxis amena un forgeron.

J'allai frapper à la porte d'Acheron, puis, comme il ne répondait pas, je la poussai. Il était allongé nu sur le lit et dormait. Je fis signe à Boraxis et au forgeron d'attendre, puis j'entrai. Je murmurai son nom avant de me taire, horrifiée : son corps était constellé de marques de mains et de doigts. Grands dieux, quels sévices avait-il subis dans les entrailles du navire ?

Je fus incapable de poursuivre mon examen. J'étais trop bouleversée. Honteuse de ma pusillanimité, j'étendis une couverture sur mon pauvre frère tout en me promettant de ne plus jamais laisser personne lui faire du mal.

Il se réveilla en sursaut, l'air épouvanté.

— Tout va bien, lui assurai-je.

Il me renvoya un regard dubitatif. J'appelai Boraxis, qui entra, suivi du forgeron. Dès qu'Acheron vit les outils que tenait ce dernier, il tenta de s'enfuir. Boraxis l'arrêta et l'obligea à s'asseoir par terre. Le forgeron brandit de grandes pinces coupantes. Acheron hurla et se débattit comme un diable.

— Arrêtez ! Je vous en prie, arrêtez ! cria-t-il.

Ses supplications me brisaient le cœur, mais il fallait couper les anneaux. Il n'était plus question qu'on le prenne pour un esclave. Je m'évertuai à le calmer pendant que le forgeron œuvrait, mais il resta sourd à mes paroles d'apaisement. Enfin, le dernier anneau céda, et le forgeron se redressa. Acheron se laissa aller par terre, telle une poupée de chiffons. Toutefois, ses yeux argent lançaient des éclairs dans ma direction.

— Tu es libre, lui dis-je.

Puis j'ajoutai à l'adresse du forgeron :

— Gardez l'or.

Il me remercia, ramassa les précieux débris et s'en alla.

— Boraxis, pourquoi ne voulait-il pas qu'on retire ses anneaux ? demandai-je.

— Vous avez pris sa plaque d'identification. Désormais, si un marchand d'esclaves le trouve, rien ne l'obligera à le rendre à son propriétaire. N'importe qui pourra le prendre.

— Il n'est pas un esclave, répétai-je pour la énième fois.

— Il porte sur la main la marque des esclaves, Votre Altesse. Il suffit de la voir pour savoir qu'il n'est pas un homme libre.

— Quelle marque ?

Boraxis leva la main droite d'Acheron et me montra un X dans un triangle, gravé dans sa paume. Je ne l'avais pas remarqué.

— Personne ne saura, affirmai-je catégoriquement.

— Le forgeron sait. Pour cette raison, je suggère que nous partions aussi vite que possible et regagnions le royaume de votre père.

— Quoi ? Tu n'es pas sérieux, Boraxis ?

Son expression m'apprit que si, il l'était.

— S'il vous plaît, Votre Altesse, faites ce que je vous demande. Je ne voudrais pas qu'il arrive malheur à l'un de vous. Il faut que nous partions.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cette marque avant l'intervention du forgeron ?

— Votre Altesse, je suis un esclave émancipé. Je reste à ma place. Je me borne à vous aimer et à vous servir, et si les dieux en décidaient ainsi, je donnerais ma vie pour vous.

Je comprenais. J'avais trop souvent vu mon père ou Styxx battre des serviteurs qui n'avaient pas obéi assez promptement aux ordres donnés.

— Viens, Acheron. Dépêchons-nous.

— *Idikos* me punira durement pour cela ! Avez-vous la moindre idée de la gravité de vos actes ?

— Estes ne te touchera plus. Je suis ta sœur. Fais-moi confiance, tu es en sécurité.

— Non. Il me retrouvera. Il me retrouve toujours.

— Combien de fois t'es-tu échappé ?

— Assez pour savoir que cela n'en vaut pas la peine.

— Cette fois, ce sera différent.

Du moins l'espérais-je. Par tous les dieux, je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour que ce soit le cas. Personne ne méritait de vivre ce qu'avait vécu mon frère. Surtout pas un garçon né prince.

Je me fis la promesse de veiller sur lui, mais me demandai si je serais capable de la tenir. Moi aussi, comme Acheron et Boraxis, j'étais prisonnière de ma condition. Et souvent, contre ma volonté, mes ailes étaient attachées.

15 novembre, an 9532 avant Jésus-Christ

Nous avions quitté l'Atlantide depuis une semaine au cours de laquelle j'avais voyagé avec ce frère qui ne parlait ni ne souriait. Quelle que soit la question que je lui posais, il répondait : « Votre volonté est la mienne, *idika*. »

J'avais envie de hurler.

La dernière partie de notre voyage se fit également par bateau, mais cette fois, j'affrétai un navire privé pour rejoindre l'île de mon père, son royaume. Je ne voulus pas faire prendre d'autres risques à Acheron. Plus je passais de temps avec lui, plus je comprenais : il possédait un magnétisme sexuel qui confinait à la magie.

Tous ceux qui le voyaient brûlaient de le toucher, de le posséder. C'était pour cela qu'il gardait la cape et la capuche remontée sur la tête en public et s'écartait dès que quelqu'un l'approchait. Même moi, sa sœur, je n'étais pas totalement immunisée contre cette vénéneuse attirance, et cela me rendait malade. Le pire, c'était qu'il en était conscient, et près de moi, il se tendait, comme s'il se préparait à repousser mes avances. Jamais je n'aurais cédé à ces pulsions immondes, mais je ne pouvais lui reprocher de se méfier de moi.

Il disait qu'oncle Estes le protégeait, ce qui ne pouvait être plus éloigné de la vérité. Mon oncle ne le protégeait pas le moins du monde. Simplement, il empêchait les gens de se jeter sur Acheron.

Que les dieux punissent Estes, priais-je in petto.

Mon aveuglement m'effarait : comment avais-je pu ne pas voir quel monstre était Estes ? Et comment mon père s'était-il laissé duper ? Je préférais croire qu'il n'était au courant de rien. Et j'espérais ne jamais, de ma vie, me trouver de nouveau face à mon oncle.

Le cinquième jour de voyage, Boraxis m'expliqua pourquoi Acheron était si pâle et souffrait de nausées et d'accès de transpiration excessive.

Estes le droguait pour garder le contrôle sur lui. Le parfum d'orange que j'avais senti sur lui était celui d'un puissant aphrodisiaque qui le rendait fou de sexe et de, ce fait, très complaisant avec ceux qui le satisfaisaient.

Maintenant, il était si faible que je m'inquiétais. Il fallait trouver un médecin. Boraxis me répétait qu'il valait mieux nous procurer la drogue, laisser Acheron en état de dépendance et l'accepter ainsi. Mais j'étais incapable de me résoudre à le maintenir dans son addiction. Il fallait qu'il soit libre.

Bien sûr, il allait être malade pendant encore longtemps.

Chaque jour il semblait plus faible. Mais nous étions enfin arrivés à la maison.

Nous vîmes le palais se dresser devant nous tandis que nous approchions dans notre chariot couvert. J'avais jugé prudent de garder la capote relevée. Ainsi, Acheron ne risquait pas de prendre froid, et personne ne le voyait. A plusieurs reprises, Boraxis avait dû repousser violemment des passants par trop émoustillés.

Nous franchîmes les grilles, et l'angoisse me serra la gorge. J'avais assuré à mon frère que sa famille l'accueillerait à bras ouverts, mais je n'en étais plus aussi sûre. Et si c'était lui qui avait raison ? me demandais-je. Si père se montrait totalement indifférent ? S'il savait depuis le début ce qu'Estes faisait subir à son fils et s'en lavait les mains ? Cette idée me bouleversait, mais c'était une éventualité à ne pas écarter.

Le problème, c'était qu'Acheron avait déjà été tellement blessé que j'avais peur qu'il ne le soit davantage. La confiance entre nous était ténue. Je craignais qu'elle ne soit brutalement réduite à néant.

Et que mon frère le soit aussi.

Dès que nous fûmes à l'intérieur du palais, je m'empressai donc de le conduire discrètement dans ma chambre, où nul ne viendrait le déranger.

— Attends-moi là, Acheron. Je vais voir père. Je reviendrai vite.

Il ne dit mot. Il tremblait de nouveau de tout son corps. Il alla s'asseoir par terre dans un coin et s'adossa au mur. La cape qui le recouvrait entièrement lui donnait l'apparence d'un sac de grain. Je posai une urne vide près de lui.

— Au cas où tu serais malade, lui dis-je.

Puis j'ordonnai à Boraxis :

— Reste avec lui et veille à ce que personne n'entre.

— Oui, Votre Altesse.

Espérant que tout irait bien, je partis à la recherche de mon père pour lui parler seul à seule. Je le trouvai dans le jardin avec Styxx. Etendus sur des chaises longues, les deux hommes prenaient un repas léger de miel et de pain pendant que père enseignait à mon frère les arcanes de la politique. Ils étaient entourés de serviteurs prêts à satisfaire le moindre de leurs désirs. Les cheveux blonds de Styxx brillaient dans le soleil, son teint était éclatant de santé. Personne ne l'avait drogué pour abuser de lui. Même de loin, je percevais son arrogance pendant qu'il distribuait des ordres aux domestiques. Je songeai à Acheron, et tant d'injustice me donna envie de hurler.

— Hé, voilà Tête de Mouton ! lança-t-il quand il me vit.

Le surnom dont il m'avait affublée à cause de mes cheveux bouclés.

— Où étais-tu ? continua-t-il.

— Loin. Père, j'aimerais t'entretenir de quelque chose d'important.

Pas question que mon troll de frère soit au courant.

— Ryssa, quoi que tu aies à dire, cela peut être dit devant ton frère. Un jour, Styxx sera ton roi et tu seras sous son autorité.

Cette perspective me faisait froid dans le dos.

— C'est exact, confirma Styx. C'est-à-dire que tu devras me baiser les pieds comme tous les autres.

— Tu es une sacrée fripouille, dit mon père en riant.

Je ne relevai pas, consternée qu'il ne se rende pas compte que Styxx était un garçon gâté et antipathique. Père avait toujours été aveugle aux défauts de son fils.

— Alors ? Pourquoi es-tu ici, ma minette ? me demanda mon père. Tu voudrais de nouveaux vêtements ? Un petit bijou ?

Il avait toujours été très indulgent avec moi, du moins tant qu'Acheron n'était pas concerné.

— Non. Ce que je veux, c'est ramener Acheron à la maison.

Mon père sursauta.

— Quelle mouche t'a piquée, ma fille ? Je t'ai déjà dit que ce monstre n'était plus des nôtres.

— Pourquoi vouloir qu'il revienne ? ajouta Styxx. Il est un danger pour nous tous.

— Mais quel danger ?

Question superflue : le sujet avait déjà si souvent été débattu que je savais d'avance ce qu'ils allaient répondre.

— Tu ignores de quoi est capable un demi-dieu, dit mon père. Il tuerait Styxx pendant son sommeil, il me tuerait, il te tuerait... il nous tuerait tous !

Comment osait-il dire cela ? Pas une seule fois Acheron n'avait tenté de s'en prendre à moi. Il n'avait même pas élevé la voix !

— Pourquoi n'as-tu pas peur pour Estes, père ?

— Estes le garde sous contrôle.

Oui, avec des drogues. Ainsi, père était au courant d'une partie de l'histoire. Et que savait-il d'autre ?

J'avais un mal fou à réprimer ma colère, à ne pas la montrer.

— La place d'Acheron est ici, affirmai-je.

Mon père se mit debout.

— Tu es une femme, Ryssa, et fort jeune. Occupe donc ton esprit avec des envies de toilettes et de décoration. Songe à une robe pour la prochaine fête. Non, la place d'Acheron n'est pas dans cette famille et ne le sera jamais. Maintenant, va bavarder avec ta mère. Styxx et moi avons à discuter de sujets importants.

Par exemple, quelle serait la prochaine servante que mon frère

mettrait dans son lit...

— Y a-t-il des sujets plus importants que la vie de ton fils aîné, père ?

— Il n'est pas mon fils !

Je secouai la tête, incapable de croire qu'il puisse nier ainsi la vérité. Acheron avait raison. Père l'avait intentionnellement exilé et ne l'autoriserait jamais à rentrer. Et moi, j'avais été incapable de voir les choses en face. Sans doute parce que j'aimais mon père, qui s'était toujours montré tendre avec moi.

Maintenant, je connaissais la vérité. Et je le voyais tel qu'il était : sans cœur.

— Quand tu as raconté que tu n'aspirais qu'à protéger Acheron, c'était donc un mensonge.

— De quoi parles-tu, Ryssa ?

— Tu m'as dit, quand ils ont emmené Acheron, que tu faisais cela pour son bien, que deux héritiers ne pouvaient être élevés ensemble car tes ennemis auraient alors une double cible, mais qu'Acheron reviendrait dès qu'il serait assez âgé. En réalité, tu n'as pas envisagé une seconde de le faire revenir, n'est-ce pas ?

— Laisse-nous !

J'obtempérai. Ces deux-là me rendaient malade. J'avais perdu tout respect pour mon père. Et j'étais en pleine confusion : comment cet homme si affectueux avec Styxx et moi pouvait-il se montrer si cruel avec son héritier ?

Je regagnai ma chambre. Acheron était allé s'asseoir sur le balcon. Les genoux remontés contre sa poitrine, les bras croisés autour de ses mollets, la tête baissée, il transpirait de nouveau, et ses yeux étaient hagards. Il semblait si fragile, si désemparé. Mon père avait peur d'un jeune garçon qui n'était même pas capable de soutenir son regard. C'était incompréhensible.

Je m'accroupis auprès de lui et tendis la main vers son bras. Il se crispa, comme chaque fois qu'on essayait de le toucher. Je laissai retomber ma main.

— Père n'est pas là, dis-je.

Mieux valait mentir. Cette confiance que je suppliais Acheron de m'accorder, je l'avais déjà trahie en me leurrant sur les réactions de mon père vis-à-vis de lui. Je ne pouvais lui dire que son père était prêt à le renvoyer à Estes ou à le vendre au plus offrant.

Mais je ne pouvais pas davantage le ramener sur l'Atlantide.

— Nous allons nous rendre au palais d'été. Nous l'attendrons là-bas.

Il ne posa pas de questions. Au palais d'été, il serait en sécurité.

Je me relevai et lui fis signe de me suivre. Il m'emboîta le pas en silence.

Nous empruntâmes les couloirs dérobés à l'arrière du palais, comme des voleurs et non comme la princesse et l'héritier du royaume. Acheron ignorait que nous nous cachions et que j'étais terrifiée à l'idée qu'on nous voie.

Par chance, nous passâmes inaperçus et nous nous en allâmes. Je me demandais avec angoisse combien de temps je pourrais rester loin de la maison avant que mon père m'y ramène de force.

Et à ce moment-là, qu'arriverait-il à Acheron ?

18 novembre, an 9532 avant Jésus-Christ

A cette époque de l'année, le palais d'été était désert. Seuls quelques serviteurs y résidaient – la cuisinière, Petra, son mari le jardinier et leur fille, ainsi qu'une gouvernante et un intendant.

Tous m'étaient loyaux. Jamais ils ne disaient à mon père que j'hébergeais un hôte à la ressemblance hallucinante avec l'héritier du royaume. Je ne donnai aucun détail concernant Acheron, et ils ne me demandèrent rien. Ils lui préparèrent une chambre près de la mienne.

Il entra dans la pièce avec hésitation, puis regarda autour de lui et je compris qu'il pensait à sa chambre chez notre oncle, où il avait subi toutes les avanies possibles et imaginables.

— Puis-je m'exprimer, *idika* ?

— Oui, mais je te répète que je ne veux plus t'entendre m'appeler « *idika* » ni que tu me demandes l'autorisation de parler, Acheron. Dis spontanément ce qui te passe par l'esprit, d'accord ? Et tutoie-moi.

— Avec qui vais-je partager cette chambre ?

Grands dieux... Il était toujours persuadé que mes gentillesse exigeaient une rétribution en nature.

— C'est ta chambre, Acheron. Tu ne la partageras avec personne.

— Merci, *idika*.

Je ne savais pas ce qui me perturbait le plus : qu'il persiste à me donner de l'« *idika* » ou qu'il me remercie de ne pas le vendre.

Je soupirai et lui tapotai doucement le bras.

— Je vais te faire apporter des vêtements de Styxx.

— Mais il sera en colère s'il apprend que je les ai touchés !

— Il ne sera pas en colère. Crois-moi.

— Comme il te plaira, *idika*.

Face à une telle servilité, je grinçai des dents. Pour Styxx, l'exercice de l'autorité était sans limite. Il lui arrivait d'exiger d'un serviteur qu'il recommence un travail bien fait pour le seul plaisir de prouver sa supériorité. Acheron, lui, tolérait tout en courbant l'échiné.

Espérant qu'il se sentirait bien et rassuré, j'allai me reposer dans ma chambre. J'avais besoin de faire une pause. Trop de stress. Les serviteurs étaient tous relativement vieux, et j'avais remarqué que les personnes âgées semblaient immunisées contre les ondes très spéciales qu'émettait Acheron. Ou alors, elles n'avaient plus envie de sexe. De toute façon, les domestiques avaient compris qu'il faisait partie de ma famille, ce qui devrait suffire à les empêcher de tenter

quoi que ce soit.

Je m'installai à mon bureau et écrivis une courte lettre à mon père pour l'informer que j'avais besoin de m'éloigner quelque temps de Didymos. Il était habitué à ce que je voyage. Je rendais souvent visite à ma tante veuve, à Athènes. Ou bien je me retirais dans le palais d'été pour y jouir de la solitude, que je prisais autant qu'Acheron. Dans la mesure où j'avais Boraxis auprès de moi pour garantir ma sécurité, mon père tolérait bien mes voyages et mes absences.

Le seul endroit où il m'eût interdit de me rendre était l'Atlantide. Et je comprenais maintenant pourquoi. Pourtant, je l'avais cru lorsqu'il m'avait dit que c'était un voyage trop long et trop dangereux pour une jeune fille sans escorte appropriée.

Jamais je n'aurais imaginé que ce qu'il craignait réellement, c'était que je découvre la vraie nature de son frère, que je sois témoin de ses turpitudes.

Ma missive achevée, je me levai, et mon regard capta aussitôt une image incongrue par la fenêtre : Acheron ! Dans le jardin !

Cela ne lui ressemblait vraiment pas d'être sorti sans permission. Je n'en croyais pas mes yeux. Mais c'était bien lui.

La température automnale avait beau être clément, le port d'une cape n'était pas superflu. Pourtant, mon frère marchait pieds nus dans l'herbe. Il se dirigeait vers la fontaine. La tête baissée, il semblait observer ses orteils et, bien qu'il ne sourît pas, prendre du plaisir à fouler le gazon.

Pourquoi cette escapade ?

Je revêtis ma cape et courus le rejoindre.

Dès qu'il m'aperçut, il recula et ne s'arrêta que lorsqu'il fut bloqué par le mur de clôture. Là, il tomba à genoux et leva les bras devant son visage comme pour se protéger des coups que j'allais lui donner.

— Pardonne-moi, *idika*... Je... je ne voulais pas t'offenser.

Je m'agenouillai à mon tour et pris son visage entre mes mains. Il tremblait si violemment que je le crus sur le point de se briser.

— Tout va bien, Acheron. Personne n'est en colère contre toi. Tu n'as rien fait de mal. Calme-toi.

Il déglutit avec peine et me regarda, désorienté. Que lui avaient donc fait ces monstres pour qu'il ait aussi peur alors qu'il ne s'était rendu coupable d'aucune faute ?

— Je ne suis venue que parce que tu m'as intriguée, à marcher pieds nus dans l'herbe. Je craignais que tu ne prennes froid.

Mon inquiétude le stupéfia. D'un geste, il montra le balcon de sa chambre, qui donnait sur le jardin. La porte-fenêtre était entrouverte.

— Il n'y avait personne, alors j'ai pensé que je ne risquais rien. Je voulais juste sentir l'herbe sous mes pieds. C'est tout. J'allais rentrer, *idika*. Je te le jure.

— Je sais, assurai-je en lui caressant brièvement la joue.

Je le lâchai, et il se détendit un peu.

— Je ne te fais aucun reproche, Acheron. Mais je ne comprends pas pourquoi tu tenais à marcher sur l'herbe par ce froid. D'autant qu'à cette période de l'année, elle est toute rêche et desséchée.

Il passa la paume sur le sol.

— Ah bon ? Elle n'est pas comme cela, d'habitude ?

— Acheron, n'as-tu jamais touché d'herbe ?

— J'ai dû le faire étant petit mais je ne me rappelle pas. Je ne quitterai plus ma chambre sans permission, *idika*. J'aurais dû demander l'autorisation. Pardonne-moi.

Il baissa humblement la tête.

— Tu n'as pas besoin de ma permission, Acheron. Tu peux venir ici à ta guise. Tu es libre, maintenant.

Il ouvrit sa main pour me montrer sa paume marquée.

— *Idikos* a dit que le roi lui a fait jurer de ne jamais me laisser sortir de la maison.

— Que... Quoi ? Tu étais enfermé dans cette chambre depuis ton arrivée sur l'Atlantide ?

— Pas toujours. Quand *idikos* rentre de voyage, je vais l'accueillir dans la salle de réception. Je suis le premier qu'il demande à voir. Et parfois, il m'enchaîne à son bureau ou à son lit. Quand il donne des soirées, je reste dans la salle à manger ou la salle de bal.

Et chaque nuit, il dormait dans le lit d'Estes... songeai-je, ulcérée et dégoûtée.

— Mais tu n'es jamais allé dehors ?

Il me regarda, mais détourna vite les yeux. Estes avait dû lui ordonner de faire cela, à cause de ses prunelles habitées de tourbillons argent qui mettaient les gens mal à l'aise.

— J'ai l'autorisation de m'asseoir sur la terrasse pour que ma peau ne soit pas trop pâle. Meara me laisse même y manger, de temps en temps.

Meara. La servante qui m'avait écrit et aidée à faire évader Acheron. Elle avait été bonne avec lui, avait veillé à le nourrir : Estes se servait de la nourriture pour avoir la haute main sur lui. Il ne lui accordait un repas que lorsqu'il faisait plaisir aux... clients. La quantité dépendait de leur satisfaction et de leur nombre quotidien.

Grands dieux, quelle abomination...

— Tu aimes Meara, n'est-ce pas ?

— Elle est toujours gentille avec moi. Même quand je suis mauvais.

Mauvais. C'est-à-dire, pour Estes, chaque fois qu'un client brutal lui laissait des marques sur le corps. Acheron devait tout accepter des clients, même la violence si telle était leur prédilection, et ensuite, Estes le punissait de s'être laissé « abîmer ». Mais si Acheron refusait ces sévices, les clients étaient mécontents, et Estes le punissait alors doublement car il n'avait pas donné à ces sauvages ce qu'ils attendaient.

Acheron était toujours perdant.

Je serrai les poings pour m'empêcher de le prendre dans mes bras et de l'y garder jusqu'à ce que le cauchemar qui avait été son existence ait totalement disparu de sa mémoire. Hélas, il refusait tout contact. Je n'avais aucun moyen de lui faire comprendre qu'il était sauvé, libre, qu'il n'avait plus de maître et que personne ne le châtierait pour sa conduite. Il pouvait marcher pieds nus dans le jardin sans crainte. Mais pour lui, être touché n'avait qu'une signification : sexuelle.

L'apprivoiser prendrait du temps.

— Je rentre dans ma chambre, lui dis-je. Tu peux rester là aussi longtemps qu'il te plaira. Quand tu auras faim, appelle Petra, la grande femme que tu as vue en arrivant. Elle te préparera ce dont tu auras envie. Si tu as besoin de moi, n'hésite pas, viens me trouver. Sinon, fais ce que tu veux de ta journée. Simplement, j'aimerais bien que tu te chausses pour ne pas attraper froid.

Il acquiesça d'un hochement de tête mais ne bougea pas. Du coin de l'œil, je le vis se relever lorsqu'il estima que j'étais trop loin pour le battre. Quelle tristesse...

Peu après, de ma fenêtre, je l'observai pendant qu'il mettait ses souliers. Il avait dû les cacher sous sa cape. Cela fait, il entreprit de découvrir le jardin. Il l'explora pendant quatre heures, touchant, humant toutes les plantes. Il ne remonta dans sa chambre qu'au crépuscule. J'attendis quelques minutes avant de me rendre à la cuisine où je demandai à Petra de lui monter un plateau.

— Votre Altesse ? appela-t-elle alors que je sortais.

— Oui, Petra ?

— Votre invité... va-t-il bien ?

— Oui. Il est simplement timide et paisible.

Elle garnit le plateau. Sa fille, dont le nom m'échappait, me sourit du coin où elle jouait, près de la cheminée.

— Votre ami a l'air perdu, Votre Altesse, me dit l'enfant. Comme le chiot que j'ai trouvé l'été dernier. Au début, il avait peur de tous ceux qui l'approchaient, mais je lui parlais et je lui laissais à manger.

Du doigt, elle montra le chien couché à ses pieds.

— Maintenant, poursuivit-elle, il ne me quitte plus. C'est le

meilleur chien du monde.

— Tout être a besoin de bonté et de gentillesse, mon petit.

Elle approuva puis retourna à ses jeux. Je la considérai un moment, soudain assaillie par les souvenirs. Mes parents n'avaient jamais donné de jouets à Acheron. Je lui prêtais les miens.

La fillette avait raison : il était pathétiquement perdu. Je ne pouvais qu'espérer qu'avec le temps, comme le chien, il trouverait l'équilibre et la sérénité. Qu'il apprendrait à se sentir bien dans ce monde qui manifestement le haïssait.

19 novembre, an 9532 avant Jésus-Christ

Je m'éveillai tard ce jour-là, et il était presque midi lorsque j'émergeai. Et ce qui m'avait tirée du sommeil était stupéfiant.

Le son d'un rire d'enfant.

Je me levai, m'emmitouflai dans ma cape de laine rouge puis marchai jusqu'à la fenêtre.

Dans le jardin, Acheron était en compagnie de la fillette de la cuisinière. Ils étaient assis sur une couverture, avec du pain, de la viande, des olives et des figues, et ils riaient en jouant aux dés. Je n'entendais pas ce qu'ils se disaient, mais la petite riait fréquemment.

Soudain, elle se mit debout et posa la main sur l'épaule d'Acheron, qui ne se déroba ni ne se crispa. Emmerveillée, je le vis se lever à son tour, la prendre par la main et courir avec elle vers la maison.

Pour la première fois depuis que je l'avais retrouvé, il était détendu, ses traits étaient sereins, et il regardait l'enfant bien en face.

La fillette revint avec une poupée qu'elle tendit à mon frère. Il la prit et feignit de lui faire manger une olive. La fillette éclata de rire.

Enchantée par ce spectacle inattendu, je descendis les rejoindre.

Dès qu'Acheron me vit, il se rembrunit, et ses yeux perdirent leur éclat. Il se renferma en lui-même.

Il avait peur.

— Tu devrais t'en aller, Maia, souffla-t-il à la fillette :

— Mais j'aime jouer avec toi ! Tu ne te mets pas en colère quand je pose des questions bêtes !

— Elle peut rester, intervins-je. Je n'avais pas l'intention de vous déranger.

Acheron garda les yeux rivés sur le sol. Je soupirai, puis me tournai vers la fillette.

— Maia, veux-tu aller me chercher un verre de vin à la cuisine ?

— Oui, Votre Altesse. Je reviens tout de suite.

Elle fila en courant.

— Acheron, t'es-tu souvent trouvé en compagnie d'enfants ?

— Non. C'est interdit.

— Pourtant, tu semblés tellement à l'aise avec Maia... Pourquoi ?

Il serra étroitement sa cape autour de lui avant de répondre :

— Elle ne voit en moi qu'un compagnon de jeux. Pour elle, je

ne suis pas différent des autres adultes. Mes yeux ne la gênent pas, et elle ne pense pas que je suis anormal.

— Tu n'es pas anormal, Acheron.

Il eut assez de cran pour me regarder sans ciller de ses étranges yeux argent.

— Je t'attire, *idika*. Tu ne l'as pas montré jusqu'à maintenant, mais tu réagis exactement comme les autres. Dès que tu es près de moi, ton poul s'emballe, tu as la gorge sèche, tes yeux s'écarquillent... Je connais les signes. Je les ai vus trop souvent pour me méprendre.

C'était la vérité, et je détestais qu'il lise si clairement en moi.

— Jamais je ne te toucherai de cette façon, Acheron.

— Gerikos et les autres disaient cela eux aussi. Et lorsqu'ils ont été incapables de résister à leur pulsion, ils m'ont haï et m'ont puni. Comme si je pouvais contrôler cet effet que j'ai sur les gens. Comme si c'était volontairement que je les séduisais.

Maintenant, la colère faisait vibrer sa voix.

— Tôt ou tard, ceux qui sont près de moi finissent par me baiser, *idika*. Tous.

Sa colère enflamma la mienne.

— Moi, jamais je ne te toucherai ainsi, répétais-je.

Il n'en crut rien.

— Et Meara ? dis-je, espérant lui démontrer que tout le monde ne succombait pas à son charme fatal. Elle ne t'a rien fait, elle !

Son expression m'apprit que je me trompais. J'étais consternée.

— Elle était plus gentille que les autres, fit-il d'un ton morne.

Pas étonnant qu'il ne me fasse pas confiance. Mais comment le convaincre qu'il n'avait rien à craindre de moi ? Que je n'étais pas un animal incapable de dominer ses instincts ?

— Je te prouverai que tu as tort, Acheron. Tu peux avoir confiance en moi.

Maia était de retour avec le vin. Je la remerciai d'un sourire, puis me préparai à regagner ma chambre pour prendre mon bain et m'habiller.

Acheron et la fillette reprirent leur partie de dés. Maia serrait sa poupée contre elle.

J'analysai ce que je ressentais et dus admettre que les émotions qui agitaient mon corps n'étaient pas normales. En dépit de son air maladif, Acheron demeurait merveilleusement beau et attirant.

Il me jeta un coup d'œil avant que je m'éloigne.

— Tu es mon frère, Acheron. Je ne te causerai aucun tort.

Une promesse que je lui faisais, mais que je me faisais également à moi-même.

15 décembre, an 9532 avant Jésus-Christ

Le temps continuait à être doux. Il faisait assez chaud certains jours pour sortir sans cape.

Un mois s'était écoulé depuis que j'avais ramené Acheron sur notre terre natale. Les lettres que j'envoyais à mon père, en mentant sur mon lieu de résidence, nous assuraient la sécurité. Il ne me restait plus qu'à espérer que ma ruse tiendrait jusqu'au printemps, où nous pourrions voyager sans risque.

Le corps de mon frère s'était désintoxiqué des drogues, et j'avais de la peine à reconnaître le garçon que j'avais trouvé enchaîné à un lit sur l'Atlantide. Il avait forci, la blondeur de ses cheveux irradiait. Il était redevenu semblable à Styxx.

Il demeurait respectueux et peu bavard, mais reconnaissant de la moindre faveur qu'on lui accordait. Il pouvait rester assis des heures sans bouger, sans parler. Ce qu'il adorait, c'était s'asseoir sur la terrasse et contempler la mer avec une fascination qui m'étonnait. Sinon, il jouait aux dés ou aux dames avec Maia. Tous deux s'entendaient si bien que cela me faisait chaud au cœur. Jamais Acheron ne la grondait ni n'élevait la voix contre elle. Face à ses avalanches de questions, il était d'une patience inouïe. Petra était ravie que sa fille ait un compagnon de jeu d'aussi bonne volonté.

Ce jour-là, nous allâmes dans le verger pour essayer d'y trouver quelques pommes encore bonnes : mon frère avait enfin avoué avoir un faible pour ce fruit Cela m'avait pris des semaines pour connaître un peu ses goûts.

— Penses-tu que père va bientôt venir ? me demanda-t-il.

L'angoisse me serra aussitôt la gorge. Je ne savais pas pourquoi je persistais à cacher la vérité à Acheron. Sans doute parce que je pensais que connaître les vrais sentiments de notre père à son égard ne lui ferait aucun bien. Il m'était plus facile de lui assurer que toute sa famille l'aimait.

— Peut-être, répondis-je.

— J'aimerais le voir, dit-il en épluchant une pomme passablement abîmée avec son couteau. Mais c'est Styxx que j'aimerais le plus retrouver. Je me souviens à peine de lui avant.

« Avant. » C'était ainsi qu'il se référait à sa vie avant l'Atlantide. Mais il ne faisait jamais allusion au temps qu'il avait passé là-bas.

Il avait cessé de se qualifier de prostitué. Il ne parlait pas des tortures ni des abus qu'il avait subis. Si je l'interrogeais, ses yeux

brillaient soudain d'une lueur hantée et il baissait la tête. J'avais donc appris à ne pas poser de questions, à ne rien dire qui lui rappelât les années passées chez notre oncle.

Le seul signe rémanent de cette époque était la façon dont il bougeait : avec lenteur, séduction. Le résultat d'un sinistre entraînement intensif. Il ne parvenait pas à s'en défaire. Quoique... il y avait aussi ces boules hérissées de picots dans sa bouche. Il refusait de les retirer, ainsi que de faire effacer la marque dans sa paume.

— Cela a été trop douloureux, lorsqu'on m'a percé la langue, m'expliqua-t-il. Elle a tellement enflé que je n'ai pu manger pendant des jours. Je ne veux pas renouveler l'expérience.

— Plus personne ne t'infligera ce supplice, Acheron. Jamais tu ne repartiras là-bas.

Lorsque je disais cela, il me regardait avec la même indulgence qu'il avait eue pour Maia quand elle lui avait assuré que les chevaux pouvaient voler. A la manière d'un gentil papa qui ne voulait pas décevoir son enfant en lui apprenant la vérité.

Les boules restèrent donc en place.

20 janvier, an 9531 avant Jésus-Christ

J'étais restée assise des heures à observer mon frère. Il s'était réveillé tôt, selon son habitude, et était allé sur la plage. Il faisait un froid de loup et j'avais eu peur qu'il n'attrape mal, mais je l'avais laissé jouir de sa liberté. Il avait plus besoin de cela que d'être protégé d'un éventuel rhume. Sa santé mentale me semblait plus importante que sa santé physique.

De là où il se trouvait, il ne me voyait pas. Il marchait depuis près d'une heure dans les vagues mourantes, et je me demandais comment il pouvait supporter la morsure de l'eau glacée. Il paraissait même y prendre plaisir.

Chaque fois qu'un petit animal marin était rejeté sur la grève, il le ramassait avec précaution et le renvoyait vers le large.

Peu après, il escalada les rochers et s'y assit, jambes remontées contre son buste, menton appuyé sur les genoux. Puis il fixa la mer comme s'il attendait quelque chose. Le vent plaquait ses cheveux en arrière, s'engouffrait dans ses vêtements, et l'eau collait ses poils dorés sur la peau de ses mollets.

Pourtant, il demeurait immobile.

Il revint vers midi et se joignit à moi pour le déjeuner dans la salle à manger. Je remarquai alors une profonde coupure sur sa main gauche.

— Oh, Acheron, que t'est-il arrivé ? demandai-je en lui prenant la main pour l'examiner.

— Je suis tombé sur les rochers.

— Mais pourquoi étais-tu assis là-haut ?

Il retira sa main, manifestement mal à l'aise, ce qui acheva de me navrer.

— Dis-moi ce qu'il y a, Acheron.

— Tu vas penser que je suis fou, dit-il, les yeux rivés au sol.

— Non, jamais je ne penserai cela.

— Eh bien... j'entends parfois des voix, Ryssa. Quand je suis près de la mer, elles sont plus fortes.

— Quelles voix ?

Il ferma les yeux.

— Dis-moi, Acheron.

Il rouvrit les yeux, et dans ses prunelles argent, je vis de la peur et de la souffrance.

— Ce sont les voix des dieux atlantes.

Je ne m'étais pas attendue à cette explication.

— Oui ?

— Elles m'appellent, Ryssa. Même en ce moment, je les entends dans ma tête.

— Et que te disent-elles ?

— De venir les retrouver dans le domaine des dieux, que j'y serai accueilli à bras ouverts. A une exception près : l'une des voix, plus forte que les autres, m'ordonne de ne pas approcher. Elle me répète que les autres me mentent, veulent me tuer, et elle m'exhorte à ne pas céder à ce chant de sirènes. Elle dit qu'elle viendra un jour et me conduira chez moi.

Voilà qui était fort préoccupant. Ses yeux étranges avaient appris à tout le monde qu'Acheron était le fils d'un dieu. Mais, à ma connaissance, aucun demi-dieu n'avait jamais entendu les voix des autres divinités.

— Mère dit que tu es certainement le fils de Zeus. Qu'il a dû lui rendre visite une nuit, sous les traits de père, mais qu'elle l'ignorait et ne l'a compris qu'après ta naissance. Pourquoi entendrais-tu des voix de dieux atlantes si ton père est soit Zeus, soit un roi de Grèce ?

— Je ne sais pas. *Idikos* me drogue dès que le phénomène se produit, et j'ai ensuite l'esprit trop confus pour continuer à les entendre. Il dit que c'est mon imagination qui se déchaîne. Et que...

— Et que quoi ?

— Que tous les dieux m'ont maudit, que c'est par leur volonté que je suis un esclave. Que cela explique que tout le monde veuille coucher avec moi. Les dieux me haïssent et me punissent ainsi d'être venu au monde.

— Les dieux ne te haïssent pas, Acheron ! Pourquoi feraient-ils cela, voyons ?

Il me décocha un regard d'une arrogance qui me choqua. Jamais il ne m'avait montré cet aspect de sa personnalité.

— S'ils ne me haïssent pas, alors pourquoi suis-je ainsi ? Pourquoi mon père m'a-t-il renié ? Ma mère oublié ? Pourquoi ai-je été gardé en cage comme un animal destiné à obéir à tous les caprices de son maître ? Pourquoi les gens sont-ils incapables de me regarder sans se jeter sur moi ?

Je pris son visage entre mes mains, heureuse qu'il ne se dérobe plus à mon contact.

— Cela n'a rien à voir avec les dieux, Acheron. Seulement avec la stupidité des gens. N'as-tu jamais songé que les dieux m'avaient envoyée à toi parce qu'ils ne supportaient plus que tu souffres ?

— Je ne peux pas concevoir cet espoir, Ryssa.

— Pourquoi ?

— Parce que l'espoir me terrifie. J'ai peur d'être bien ce que je suis : une putain à vendre et à acheter. Ce sont les dieux qui font les

rois et les putains. Le sort qu'ils m'ont destiné est clair.

J'étais consternée qu'il se traite de nouveau de « putain ». Je détestais ces évocations de ce qu'il avait subi, je détestais ces boules dans sa bouche qui témoignaient de son calvaire en luisant à chaque mouvement de ses lèvres.

— Tu n'es pas maudit, Acheron !

— Non ? Alors pourquoi, lorsque je me suis arraché les yeux, ne sont-ils pas restés hors de leurs orbites ?

— Que... Quoi ? Qu'as-tu fait ?

— Par trois fois j'ai tenté de m'arracher les yeux afin que leur vue n'offense plus les autres. Et chaque fois, ils sont rentrés d'eux-mêmes dans leurs orbites. Si je ne suis pas maudit, pourquoi cela est-il arrivé ?

Il me montra la coupure sur sa main qui avait déjà commencé à cicatriser.

— Une plaie pareille, chez les autres, met des semaines à guérir ! Chez moi, cela ne prend que quelques heures.

Je ne sus qu'objecter. Les larmes aux yeux, je bredouillai :

— Il t'arrive d'être malade. Je l'ai vu.

— Mais je ne le suis pas longtemps. Pas comme une personne normale. Sais-tu que je peux passer trois semaines sans manger quoi que ce soit ni boire une goutte d'eau et rester en vie ?

Qu'il sût combien de temps il pouvait jeûner sans mourir me confirmait qu'il avait enduré cette épreuve. Mais il avait quand même eu faim et soif, à l'instar de n'importe qui d'autre !

Je serrai sa main dans la mienne.

— J'ignore quelle est la volonté des dieux, Acheron. Personne ne la connaît. Mais je refuse de croire qu'elle est de t'infliger de la souffrance. Tu as été un don des dieux jeté aux chiens par ceux qui auraient dû t'adorer. Les prêtres disent que les cadeaux des dieux sont parfois difficiles à accepter ou à reconnaître. Dans mon cœur, je sais que tu es très spécial, Acheron. Un cadeau pour l'humanité. Je ne doute pas que tu aies été choisi pour une destinée prodigieuse et non pour que l'on se serve de toi de façon ignominieuse.

J'embrassai sa main blessée.

— Je t'aime, petit frère. Et je ne vois en toi que bonté, intelligence, compassion et chaleur. J'espère qu'un jour tu les verras aussi.

Il posa son autre main sur la mienne.

— Je donnerais n'importe quoi pour cela, Ryssa. Mais tout ce que je vois, c'est une putain fatiguée dont on abuse.

15 février, an 9531 avant Jésus-Christ

Le temps avait passé pendant que j'assistais à la lente métamorphose de mon frère. Le jeune garçon timide et effrayé était devenu un homme assez sûr de lui pour exprimer ses opinions. Il ne se recroquevillait plus dans les coins, ne baissait plus la tête. Lorsque je lui parlais, il me regardait bien en face. J'étais émerveillée.

J'ignorais si cette évolution s'était produite grâce à moi ou à Maia : la fillette et Acheron étaient inséparables.

Ils se trouvaient en ce moment dans la cuisine pendant que Petra s'activait aux fourneaux. Je m'attardai un instant sur le seuil pour les observer.

— Il faut pétrir le pain comme ça, dit Maia, agenouillée sur un tabouret pour être à hauteur de la table. Tu n'as qu'à faire comme si c'était quelqu'un que tu n'aimes pas.

— Je ne pensais pas qu'il y avait des gens que tu n'aimais pas, répliqua Acheron en riant.

— Oh, moi, non, mais toi, je crois que si.

Je vis l'émotion troubler les yeux de mon frère et me demandai qui était en tête de liste : notre oncle ou notre père ?

— Il faut un peu plus de lait, dit Maia.

Obligemment, Acheron lui tendit le broc. Petra leur lança un regard amusé pendant que Maia ajoutait aussi du sel, bien plus que nécessaire. Maia replongea les doigts dans la pâte après avoir essuyé son nez qui coulait, et je me fis *in petto* la promesse de ne pas manger de ce pain. Acheron, lui, ne serait pas aussi délicat : la semaine précédente, il avait avalé une bouchée de gâteau de boue pour faire plaisir à la petite fille.

— Maintenant, il faut faire les miches. Des petites. C'est comme ça que je les préfère.

Derechef, Acheron obéit.

Le chien aboya soudain.

— Chut ! lui ordonna Maia avant de donner à Acheron une boule de pâte. On travaille !

Le chien bondit et bouscula Maia, qui perdit l'équilibre. Acheron la rattrapa mais le chien heurta violemment sa jambe, le déséquilibrant aussi. Acheron tomba sur le dos, et Maia s'affala sur sa poitrine. Le chien aboya de plus belle en tournant joyeusement autour d'eux. Ce faisant, il cogna la table, et le bol de farine se renversa sur mon frère et Maia. Je m'esclaffai en voyant leurs visages blancs d'où ne ressortaient que leurs yeux écarquillés.

Entendre Acheron joindre son rire au mien et à celui de Petra me bouleversa. Mon frère était si beau quand il riait !

Ses yeux pétillaient d'allégresse lorsqu'il entreprit de s'épousseter le visage, avant d'aider Maia à nettoyer le sien.

— Vous ressemblez à des fantômes, tous les deux ! s'exclama Petra en mettant le chien dehors. Vous allez me faire mourir de peur.

— Nous allons tout ranger, Petra, assura Acheron.

Il releva Maia.

— Tu ne t'es pas fait mal ?

— Non, mais nos miches sont perdues !

— Exact, mais on peut en faire d'autres.

— Elles ne seront pas aussi bonnes.

Je retins un rire. Sans aucun doute, sans la morve de Maia, le pain serait moins goûteux.

Acheron emmena la fillette dans le jardin pour la consoler pendant que Petra remettait la cuisine en état. Quelques minutes plus tard, Acheron et Maia revinrent lui prêter main-forte. Cela m'émouvait de voir ce prince faire le ménage. Mais il aidait toujours Petra. Il était profondément gentil. Et il s'occupait de Maia comme un frère aîné.

— Acheron, pourquoi tu as ces boules d'or sur la langue ? demanda Maia peu après en lui tendant une nouvelle jatte de farine.

— Elles ont été placées là quand j'avais à peu près ton âge.

— Pourquoi ?

— Pour faire peur aux petites filles ! rugit-il en affectant une mine féroce.

— Tu ne me feras jamais peur, rétorqua Maia. Tu es trop gentil pour ça. Dis, les boules, elles te font mal ?

— Non.

Acheron préparait soigneusement des mesures de farine.

— Et tu ne les enlèves jamais ?

Petra se détourna quelques instants de l'agneau qu'elle assaisonnait pour morigéner sa fille.

— Maia, je ne pense pas qu'Acheron ait envie de parler de ça.

— Pourquoi ? C'est joli. Est-ce que je pourrais en avoir aussi ?

— Non ! s'exclamèrent Petra et Acheron en chœur.

— Ah bon ? Je ne vois pas pourquoi. La princesse Ryssa a de petites boules dans les oreilles, et elles sont jolies aussi.

— C'est très douloureux quand on les place, *akribos*. Crois-moi, tu n'as pas envie d'avoir aussi mal. C'est pour cela que je ne veux pas qu'on me les enlève.

— Oh... Ça t'a fait aussi mal que la brûlure sur ta main ?

— Quelle brûlure ? demanda Petra.

— Celle qu'on lui a faite quand il était petit, expliqua Maia. C'est joli aussi. Un triangle. Il dit qu'on la lui a faite parce qu'il

n'écoutait pas sa maman. Et que c'est pour ça que moi, je dois écouter la mienne.

Le regard soudain intrigué de Petra n'échappa pas à Acheron. Il baissa la tête, murmura quelques mots d'excuse à l'adresse de Maia et se retira. Je le suivis.

— Acheron ?

Il s'arrêta et se retourna.

— Oui ?

— Les questions de Maia n'avaient aucun sens caché.

— Je sais. Mais cela ne rend pas la situation moins pénible pour autant.

— Acheron, écoute-moi. On peut faire enlever les boules et modifier la marque dans ta main. Alors, plus personne ne remarquerait quoi que ce soit ni ne s'interrogerait.

— Moi, je saurais quand même, dit-il dans un petit rire amer. Je ne puis changer le passé, Ryssa. Qu'il y ait des marques sur mon corps ou non, il est là, toujours aussi violent. Tu connais cette incroyable capacité de guérison que j'ai. Imagines-tu combien de fois et jusqu'à quelle profondeur dans les chairs ils ont été obligés de me brûler pour qu'une cicatrice demeure ?

Grands dieux... Je n'avais jamais songé à cela.

— La page est tournée, Acheron. Le passé est révolu.

Il secoua tristement la tête.

— Non. Tout ce que je vis actuellement n'est qu'un rêve. Un jour ou l'autre, je vais me réveiller et tout sera fini. Je serai de nouveau sur l'Atlantide, je ferai des choses répugnantes, je subirai des caresses immondes, je serai exhibé et battu. C'est ainsi, et il ne sert à rien de prétendre le contraire.

Je ne savais comment l'amener à modifier cette certitude, à se sentir en sécurité.

— Acheron, pourquoi ne peux-tu prendre ma parole pour argent comptant ? Pourquoi ne peux-tu simplement me croire ? Le passé est mort, l'avenir est à toi. Boraxis est en route pour Sumer. Il va remettre à une amie une lettre de ma main. Dès qu'elle m'aura répondu, tu auras un endroit où t'installer, et plus jamais personne ne te fera de mal.

— Je ne sais pas comment on fait confiance, Ryssa. Pas plus à toi qu'à quelqu'un d'autre. Les gens sont imprévisibles, et les dieux encore plus. On ne contrôle rien. Je voudrais te croire, mais je n'entends que les voix des dieux et la tienne. Et je vois des choses... que je ne voudrais pas voir.

— Quel genre de choses ?

Il pivota sur ses talons et partit vers sa chambre. Je courus derrière lui et l'arrêtai.

— Dis-moi. Que vois-tu ?

— Je me vois en appeler à une pitié qui ne m'est jamais accordée. Je me vois errer dans les rues sans nulle part où me reposer, sans personne autour de moi pour m'aider si je ne paie pas le service en nature.

J'étais effondrée.

— Acheron, tu ne vis pas un rêve. Tout est vrai. Tu ne retourneras pas sur l'Atlantide. Ton havre de paix, nous le trouverons.

Le regard soudain vague et lointain, il me demanda :

— Pourquoi père n'est-il pas venu ? S'il m'aime, comme tu le prétends, pourquoi, alors que je suis ici depuis tant de mois, ne s'est-il pas montré ?

— Il est... très occupé.

— Tu répètes cela sans cesse et j'essaie de te croire, mais sais-tu ce que je me rappelle de lui ?

— Quoi ? m'enquis-je, inquiète.

— Je le revois t'emmenant loin de moi pendant *qu'idikos* m'entraînait hors du palais. Je n'oublierai jamais le regard haineux que père a posé sur moi à ce moment-là. Ce regard m'a donné des cauchemars des années durant. Et maintenant, tu affirmes qu'il m'aime... Dois-je vraiment te croire, Ryssa ?

Non, bien sûr que non. Je mentais, mais j'étais incapable d'être sincère.

— Un jour, tu auras confiance en moi, Acheron.

— Je l'espère de tout mon cœur, mais être une nouvelle fois déçu est un luxe que je ne puis m'offrir. Je suis fatigué d'être trompé.

Cette fois, lorsqu'il repartit, je ne le retins pas, mais je le suivis des yeux. Il était si beau. Grand, fier. En dépit de tout ce qui lui était arrivé, il conservait une dignité extraordinaire.

— Je t'aime, murmurai-je.

Si seulement je n'avais pas été la seule de tous les membres de notre famille à éprouver ce sentiment... Pourquoi les autres ne voyaient-ils pas en lui ce que moi, je voyais ?

Tôt ou tard, père arriverait, et il ne me pardonnerait pas d'avoir ramené mon frère de l'Atlantide. Il ne me pardonnerait pas non plus mes lettres destinées à le duper ni la tâche dont j'avais chargé Boraxis. J'étais certaine que père et oncle Estes nous cherchaient partout pendant que mon fidèle serviteur essayait de trouver un refuge dans un autre pays ou un autre royaume pour mon frère.

Mais j'étais déterminée : je ferais ce que je pensais être le mieux pour Acheron. Pour tenir ma promesse de lui assurer sécurité et bonheur. Une fois qu'il serait enfin à l'abri, je rentrerais à Didymos et affronterais la colère de mon père.

Pour Acheron, j'étais prête à risquer ma liberté.

Je priais pour que Boraxis revienne avec de bonnes nouvelles,
avant que mon père ait l'idée de se rendre au palais d'été.

Que les dieux aient pitié de nous et exaucent mon souhait !

18 mars, an 9531 avant Jésus-Christ

Le beau temps qui s'installa enfin fut pour moi, comme d'habitude, un miracle. Toute ma vie, j'avais adoré le printemps, la renaissance de la terre, sa beauté. Notre île, en particulier, était merveilleuse, avec les ouvriers agricoles qui travaillaient en chantant.

Mais cette année, je me sentais angoissée, dans l'attente de nouvelles de Boraxis. Il n'avait envoyé une lettre que quelques jours auparavant, expliquant qu'il y avait un endroit dans le royaume de Kiza susceptible de convenir à Acheron. On disait que la reine était âgée et bonne. Ses fils étaient morts. Peut-être accueillerait-elle un prince exilé à bras ouverts.

Je l'espérais de tout mon cœur.

Les jours passant, je redoutais de plus en plus l'arrivée de mon père. Mais peut-être m'annoncerait-il qu'il m'avait trouvé un mari, et je pourrais alors prendre Acheron dans ma nouvelle maison, avec mon époux, et le protéger, le garder définitivement hors de portée de mon père et d'oncle Estes.

Dans l'immédiat, je ne nourrissais pas trop d'illusions sur ce point.

Le plus plaisant dans l'île, c'était que les serviteurs avaient tous accepté sans broncher Acheron et ses particularités.

Ainsi, nous formions une sorte de grande famille. Acheron était le frère dont j'avais toujours rêvé. Il avait fini par savoir rire, et c'était un bonheur.

Un jour, je l'avais trouvé avec Maia dans le jardin. La fillette traçait des lettres dans la terre avec un bâton et les apprenait à mon frère. Je m'étais rappelé alors ce que m'avait dit Acheron, sur la honte qu'il éprouvait à être analphabète.

— Puis-je vous aider ? avais-je demandé.

— Oh oui ! s'était enthousiasmée Maia. Ryssa serait une bien meilleure maîtresse que moi ! Elle connaît *toutes* les lettres, elle ! Et elle sait comment on fait les mots. Moi, je n'en connais que quelques-uns.

Acheron s'était tourné vers moi.

— Tu veux bien ?

J'étais bouleversée : jamais encore il ne m'avait demandé quelque chose.

— Bien sûr.

Et, à l'aide du bâton, j'avais poursuivi la leçon.

Au fil des jours, Maia et Acheron avaient appris à lire. Mon

frère était un étudiant brillant qui absorbait tout comme une éponge. Il faisait preuve d'aptitudes sidérantes.

— Est-ce que les lettres atlantes sont différentes des grecques ? demanda-t-il ce jour-là.

Je lui expliquai que les sonorités de la langue étaient quasiment similaires, ainsi que l'alphabet. Que Grecs et Atlantes n'avaient aucun problème pour se comprendre. L'atlante, cependant, était plus mélodieux que le grec. Une vraie musique.

— Les Atlantes et les Grecs ont-ils aussi les mêmes dieux, Ryssa ?

— Tu ne connais pas les dieux, Acheron ? demanda Maia.

— Seulement Zeus parce que beaucoup de gens jurent en utilisant son nom, et deux autres, Archon et Apollymi.

Le roi et la reine du panthéon atlante !

— Comment se fait-il que tu connaisses leur nom ?

À son expression, je compris qu'ils faisaient partie de ceux qu'il entendait dans sa tête.

— Moi, j'aime Artémis, intervint Maia. C'est la déesse de la chasse et de l'enfantement. C'est elle qui a sauvé ma maman quand je suis née et qu'on était si malades. La sage-femme disait qu'on allait mourir, mais mon papa a fait des sacrifices et des offrandes à Artémis et elle nous a sauvées toutes les deux.

— Ce doit être une grande déesse, remarqua Acheron en souriant. Je lui suis très reconnaissant de t'avoir permis de vivre.

Dans l'après-midi, j'essayai d'apprendre à mon frère les noms de tous les dieux, mais, étrangement, alors qu'il avait su lire et écrire si vite et si facilement, il buta sur les membres du panthéon grec. Nous consacrâmes bien des heures à ce sujet, sans grand résultat. Acheron mémorisait mal, confondait constamment noms et fonctions. La leçon dura si longtemps que Maia finit par s'endormir dans ses bras.

— Elle fait cela souvent, commenta-t-il en la regardant d'un air attendri. Elle s'agite, elle bavarde comme une pie, et tout à coup elle s'endort. Je n'avais jamais rien vu de pareil.

Comme il était émouvant de le voir bercer doucement et tendrement la fillette contre lui ! Son épouvantable passé aurait dû l'endurcir. Mais non. Il n'était que gentillesse et affection.

— Tu aimes beaucoup Maia, n'est-ce pas ?

Une expression d'horreur pure et de colère mêlées se peignit soudain sur son visage.

— Jamais je ne la toucherais de cette façon ! rugit-il.

Je ne compris pas tout de suite la raison de sa fureur. Il me fallut quelques secondes pour me rappeler que, dans son monde, l'amour était un acte physique dénué d'émotion. Grands dieux, que c'était triste...

— L'amour n'est pas que sexuel, Acheron. Il peut être infiniment pur, sans aucun rapport avec les relations charnelles.

Il fronça les sourcils, perplexe.

— Que veux-tu dire, Ryssa ?

— Lorsque tu poses les yeux sur Maia, tu ne ressens que douceur, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tout ce à quoi tu aspires alors, c'est à la protéger, à prendre soin d'elle.

— Oui.

— Tu n'attends rien d'elle, tu ne veux que la rendre heureuse.

— Comment sais-tu cela ?

— Je le sais parce que c'est ce que j'éprouve vis-à-vis de toi, petit frère.

— Oh... Tu... m'aimes ?

— De tout mon cœur, de toute mon âme. Je ferais n'importe quoi pour toi.

Pour la première fois depuis que je l'avais amené ici, je sentis que j'avais touché le cœur d'Acheron. Il prit ma main, et quelque chose d'extraordinaire se passa alors.

— Je t'aime, me dit-il.

Les yeux noyés de larmes, je lui répondis :

— Moi aussi. Et je ne supporterais pas que tu en doutes jamais.

— Je n'en douterai pas. Et merci d'être venue me chercher.

Il lâcha ma main pour soulever Maia quand il se mit debout.

Il alla porter la fillette à sa mère, et mon regard l'accompagna jusqu'à la porte de la cuisine. Je me surpris à prier pour que ce qu'il m'avait dit éprouver ne soit pas remis un jour en question. J'étais capable de tout supporter, sauf la haine de mon frère.

19 mars, an 9531 avant Jésus-Christ

Je donnais une leçon de lecture à Acheron lorsque je me rendis compte que quelque chose avait changé.

Les boules dans sa bouche avaient disparu.

— Tu les as retirées ! Mais comment as-tu...

Il afficha une expression mi-timide, mi-orgueilleuse.

— Je te fais confiance. Tu dis qu'ici je ne risque rien, que personne ne va m'enlever. Alors, j'ai retiré les boules et décidé de croire que les dieux vont me laisser auprès de toi.

Je pris son visage entre mes mains, émerveillée qu'il ne se dérobe pas, et l'attirai près du mien. Il noua les bras autour de mon buste et me serra contre lui. Ce n'était jamais arrivé. Je me délectais de ce moment quand quelqu'un s'éclaircit la gorge. Je me retournai. Petra se tenait sur le seuil, avec du raisin et du fromage.

— J'ai pensé que vous auriez faim.

— Oh, merci.

Elle posa le plateau sur une petite table. Acheron attendit qu'elle se soit retirée pour m'interroger.

— Songes-tu parfois à te marier, Ryssa ?

Pour gagner du temps, je remplis lentement deux gobelets de vin.

— Cela m'arrive, dis-je enfin. Et je me demande pourquoi père ne m'a pas encore proposé un mari. La plupart des princesses se marient bien plus jeunes que moi. Mais père a dit qu'il ne trouvait aucun parti convenable. Ce n'est pas grave, je ne suis pas pressée. J'ai vu autour de moi trop de princesses mariées à des ogres. Si père souhaite prendre le temps de me trouver le mari idéal, je suis d'accord. Pourquoi cette question ?

— Je pensais à Petra et à son mari. As-tu déjà remarqué comme ils rient quand ils sont ensemble ? Et comme ils sont tristes lorsqu'ils sont séparés ? On dirait qu'ils ne peuvent pas rester loin l'un de l'autre plus de cinq minutes.

— Ils se vouent un immense amour. C'est dommage que tous les couples ne soient pas comme cela.

— Nos parents, le sont-ils ?

Je m'abîmai dans mes souvenirs et revis mes parents tels qu'ils étaient avant la naissance de Styxx et d'Acheron. En ce temps-là, ils s'adoraient. Puis les jumeaux étaient nés, et mon père s'était révélé incapable de rester auprès de ma mère. Il lui reprochait d'avoir donné le jour à Acheron. L'accusait d'avoir été la maîtresse d'un dieu. Pour

lui, cela seul expliquait qu'elle ait conçu mon frère. Plus ma mère protestait de son innocence, plus mon père la haïssait. Finalement, elle avait prétendu que Zeus l'avait dupée, qu'elle n'avait pas été consciente de sa présence dans son lit. Mais cette confession, au lieu de rapprocher mon père d'elle, l'avait encore plus éloigné.

— Non, Acheron, ils se fréquentent à peine. Uniquement pour les affaires d'Etat. Père reste avec Styxx et ses sénateurs pendant que mère vide des bouteilles.

Et je détestais cela. Autrefois, j'avais une mère merveilleuse. Aujourd'hui, ce n'était qu'une pocharde.

— Oh. Penses-tu qu'une femme pourrait m'aimer ?

— Evidemment. Pourquoi en douterais-tu ?

Après un silence et un long soupir, il murmura :

— Comment une femme pourrait-elle m'aimer ? *Idikos* dit que je fais honte aux gens respectables. Je suis un bâtard et une putain. Aucune femme décente ne voudra de moi.

— C'est archi-faux ! Tu es meilleur que n'importe qui. Je t'assure que tu trouveras une femme qui, comme moi, verra tout ce qu'il y a de bon en toi.

— Mmm. Si un jour j'ai cette chance, je fais le serment que jamais elle n'aura à douter de mon amour pour elle.

— Tu l'auras, cette chance.

Il eut un sourire sans joie qui me donna envie de pleurer.

— Allons, revenons à notre leçon, Acheron.

Il se concentra et travailla avec une ferveur qui m'éblouit. De temps à autre, il me posait une question, et je soupirais d'aise en l'entendant parler normalement, maintenant que sa diction n'était plus gênée par les boules fichées dans sa langue.

J'étais confiante. Un jour, il ne penserait plus à son passé. J'étais déterminée à déclarer la guerre à ses souvenirs et à la gagner.

9 Mai, an 9531 avant Jésus-Christ

J'étais seule dans ma chambre lorsque Maia en poussa la porte.

— Est-ce qu'Acheron est malade, Ryssa ?

— Je ne l'ai pas vu de la journée. Pourquoi cette question ?

Elle se gratta le nez, manifestement perplexe.

— Je suis allée le chercher pour qu'on fasse de nouveau du pain, et il n'avait pas l'air bien. Il a dit qu'il avait mal à la tête. Et il n'a pas été très gentil avec moi. Il est toujours gentil, d'habitude. Et puis après, je suis allée lui apporter un peu de vin, mais il n'était plus là. Je dois m'inquiéter, Ryssa ?

— Non, *akribos*, assurai-je dans un sourire forcé. Va à la cuisine. Moi, je chercherai Acheron.

— Merci, princesse.

Je descendis dans le jardin. Acheron y passait beaucoup de temps. Mais pas aujourd'hui, apparemment. Je gagnai donc le verger, toujours sans résultat. Au terme d'une rapide inspection de la maison, qui se révéla également vaine, je commençai à m'inquiéter. Jamais Acheron ne s'éloignait ni n'évitait Maia.

Un début de panique m'assaillit. Où pouvait-il bien être ? J'aurais aisément retrouvé Styxx. Il aurait été dans sa chambre, occupé avec une servante. Mais pas Acheron.

La mer... songeai-je alors.

Il n'était pas allé sur la plage de tout l'hiver. Oui, il devait être là-bas.

Je descendis jusqu'à la grève, à travers les rochers où il avait l'habitude de s'asseoir.

En pure perte.

Du moins le croyais-je, car soudain je le vis, allongé sur le dos dans les vagues qui venaient mourir sur le sable. Mon souffle se bloqua dans ma poitrine : les yeux fermés, il ne bougeait pas du tout. Les vagues allaient et venaient sur lui, et il ne réagissait pas.

Je me précipitai vers lui. Son beau visage me sembla d'une pâleur anormale.

— Acheron ! criai-je, épouvantée, persuadée qu'il était mort.

Mais il ouvrit les yeux, et je faillis défaillir de soulagement.

Néanmoins, il resta immobile.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demandai-je en m'agenouillant dans l'eau.

Ma robe fut trempée en quelques secondes, mais cela m'importait peu. Mon seul souci, c'était mon frère.

— La douleur est moins forte si je m'allonge ici, dit-il d'une voix étouffée par le grondement du ressac.

— Quelle douleur ?

Il me prit la main. La sienne tremblait.

— Les voix dans ma tête. Chaque année, le même jour, elles sont insupportables.

— Je ne comprends pas.

— Elles répètent que c'est mon anniversaire et que je dois aller les rejoindre. Mais Apollymi me crie de me cacher, de ne pas les écouter. Elles hurlent toutes. C'est atroce. Je deviens fou, n'est-ce pas ?

Je lui caressai la joue et me rendis compte qu'il ne s'était pas rasé. Or, jamais il n'avait négligé de le faire. Son apparence était toujours irréprochable.

— Ce n'est pas ton anniversaire aujourd'hui. Tu es né en juin.

— Je le sais, mais les voix vocifèrent que c'est aujourd'hui.

Après une pause, il ajouta :

— Je suis tombé en gravissant un rocher, et c'est comme cela que j'ai découvert que, dans la mer, les voix étaient assourdies.

— Je ne saisis pas pourquoi, puisqu'elles sont dans ta tête.

— Moi non plus, mais le fait est là.

Une vague plus puissante que les autres le submergea. Je me relevai vivement, mais Acheron demeura immobile. L'eau se retira ; il toussa, en recracha.

— Tu vas attraper la mort si tu restes là.

— Cela m'est égal. Je préfère être malade plutôt que d'entendre ces voix.

Consternée de ne pas pouvoir l'aider, je m'assis et appuyai sa tête sur mes genoux.

Il noua ses doigts aux miens puis pressa ma main sur son cœur, si fort que je compris quel calvaire il endurait.

Nous restâmes ainsi pendant des heures. Mes jambes s'engourdirent. Nous étions absents depuis si longtemps que Petra, alarmée, finit par arriver. Acheron lui expliqua ce qui se passait, et Petra fut aussi déconcertée que moi. Elle n'insista pas pour nous faire rentrer et nous apporta du vin et du pain. Acheron se sentait trop mal pour avaler davantage qu'une bouchée ou boire plus qu'une gorgée.

Au crépuscule, les voix s'apaisèrent, et Acheron se leva en chancelant. Il passa un bras autour de mes épaules, et nous rentrâmes ensemble dans la maison. Tandis que Petra lui préparait un bain chaud dans sa chambre, Maia déboula, deux verres de lait chaud dans les mains.

— Je me suis inquiétée, Acheron !

— Je suis désolé, petit chou.

— Tu te sens mieux ?

— Oui.

— File, Maia, intervint Petra. Laisse Acheron prendre son bain.

La fillette s'en alla après avoir souhaité à mon frère un prompt rétablissement.

Touchée par sa gentillesse, je la suivis. Je franchissais le seuil quand Acheron m'appela.

— Ryssa ?

— Oui ?

— Merci de t'être souciée de moi et d'être restée avec moi. Maintenant, va te sécher et te changer, sinon c'est toi qui t'enrhumeras.

— Bien, monsieur, acquiesçai-je en riant.

Je tirai la porte derrière moi et me rendis dans ma chambre, où j'allai fermer les fenêtres.

Survint alors quelque chose d'étrange.

J'entendis un murmure.

— Apostólos.

Je regardai autour de moi. Personne. D'où diable cette voix pouvait-elle venir ? Et qui appelait-elle ? Je ne connaissais pas d'Apostólos. Voilà que je me mettais à avoir des hallucinations auditives, moi aussi !

Le phénomène ne se renouvela pas, et je m'obligeai à l'oublier. Mais une partie de mon cerveau continuait à l'analyser. Et une crainte se fit jour en moi : et s'il s'agissait d'une nouvelle menace pour Acheron ?

Seul l'avenir me le dirait.

23 juin, an 9531 avant Jésus-Christ

Enfin la réponse tant attendue ! La reine de Kiza était d'accord pour accueillir Acheron. Le message était arrivé la veille, ainsi que l'information selon laquelle Boraxis était sur le chemin du retour et qu'il accompagnerait mon frère vers la sécurité. Mon serviteur serait là dans trois jours.

J'avais projeté de l'annoncer dans la soirée à Acheron. C'était son anniversaire.

Nous nous trouvions dans le verger depuis le matin, où nous cueillions dans l'allégresse les fruits exquis. Il y faisait si bon, l'endroit était tellement paisible. Le feuillage des arbres était d'un vert éclatant, rompu par les taches dorées des pommes. Les vignes grimpantes sur les murs regorgeaient de grappes sucrées.

Rien d'étonnant à ce que mon frère aime tant cet endroit. L'air estival était chaud et parfumé. J'aurais pu passer des heures à regarder Acheron savourer la caresse du soleil sur sa peau ou marcher pieds nus dans l'herbe grasse.

Je n'aspirais qu'à lui donner une vie meilleure, auprès de gens qui sauraient apprécier sa beauté physique comme celle de son âme.

Il venait de mettre une pomme dans son panier après l'avoir humée. Il avait tant changé au cours des derniers mois ! C'était désormais un vrai jeune homme de dix-sept ans, et non un être vieilli avant l'heure. Il avait appris à me faire confiance, à admettre qu'ici, il ne risquait rien, que nul ne chercherait à le séduire. Il n'avait plus besoin d'être obséquieux ni servile. Il n'avait plus aucune raison d'avoir peur. J'espérais qu'il trouverait la même paix à Kiza.

Songer à ce qu'il avait vécu sur l'Atlantide me mettait toujours au supplice. Comment mon oncle avait-il osé lui infliger un traitement aussi immonde ? Je revoyais mon frère enchaîné, les yeux vides, égaré, ignorant qui j'étais, qui *il* était.

En cet instant, il me faisait songer à un écureuil heureux bondissant d'arbre en arbre, accumulant les trésors. Il était tellement beau... Il avait beau être le jumeau de Styxx, je distinguais entre eux une infinité de différences. Acheron se mouvait avec bien plus de grâce, avec une fluidité de danseur. Il était plus élancé, ses cheveux étaient bien plus dorés, sa peau plus douce. Et puis, il y avait ses yeux... Hypnotiques. Terrifiants.

Sa cueillette terminée, il m'apporta son panier, puis répartit les pommes en cercle autour de moi afin que je choisisse celle qui me plaisait le plus. Il était toujours prévenant.

— Penses-tu que père va bientôt venir, Ryssa ? me demanda-t-il pendant que je mangeais ma pomme.

Je me rendis compte qu'il me testait, qu'il cherchait à savoir si j'allais mentir. Ses prunelles d'argent me fouillaient jusqu'au fond de l'âme. Rien d'étonnant à ce qu'oncle Estes l'ait battu pour avoir regardé ainsi ses interlocuteurs. C'était déconcertant et effrayant.

Mais cela ne justifiait en aucun cas un châtiment corporel !

— Je pense que toi et moi, dans les jours à venir, nous irons rendre visite à une reine.

Il eut l'air déçu. Je tendis la main et fourrageais dans ses cheveux.

— Ryssa, est-ce là ce que tu appelles de l'affection ? Quand les gens qui t'aiment te touchent sans attendre la réciprocité ?

— Oui.

Il me sourit. Un beau sourire lumineux d'enfant joyeux.

— Alors j'aime ça.

J'entendis soudain un bruit de pas. Je me raidis. Personne n'aurait dû venir. Maia et Petra étaient dans la cuisine, le mari de Petra en ville, et les autres domestiques occupés ailleurs.

Je n'eus pas besoin de me retourner pour savoir qu'il s'agissait de père : Acheron s'était mis debout, une expression radieuse sur le visage.

Je fermai brièvement les yeux, horrifiée. Puis je me levai à mon tour et m'obligeai à pivoter sur mes talons.

Les traits déformés par la colère, mon père s'était immobilisé devant la colonnade qui marquait la limite du verger. Styxx était auprès de lui. J'eus la sensation que mon sang se glaçait dans mes veines. J'aurais voulu crier à Acheron de s'enfuir en courant, mais il était trop tard. Il était déjà trop près de père.

Trois jours... Il aurait suffi de trois petits jours de plus, et nous n'aurions plus été là...

— Bonjour, père, dis-je calmement. Que fais-tu ici ?

— Où étais-tu passée ? gronda-t-il. Je t'ai cherchée partout avant que me vienne l'idée du palais d'été !

— Je t'ai dit que j'avais besoin de temps pour...

— Père ? coupa Acheron d'une voix empreinte d'allégresse, avant de s'avancer vers lui pour l'étreindre.

Mon père le repoussa brutalement, une mimique de dégoût sur les lèvres. Acheron fronça les sourcils, désorienté, puis me regarda, interrogateur. Grands dieux... Comment lui avouer maintenant que je lui avais menti ?

— Ryssa, comment as-tu osé lui faire quitter l'Atlantide ? rugit mon père.

Je fus incapable de répondre. J'observais la manière dont les

frères jumeaux se considéraient. Chacun d'eux connaissait l'existence de l'autre, mais ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Ils ne se rappelaient pas combien il était étrange de se retrouver face à son double.

Acheron rayonnait de bonheur. Il brûlait de serrer Styxx contre lui, c'était évident, mais après le rejet de père, il hésitait.

Styxx le fixait comme s'il faisait un mauvais rêve.

— Gardes ! cria tout à coup père.

— Mais... que fais-tu ? demandai-je, incapable de comprendre pourquoi il appelait les gardes pour son propre fils.

— Je vais le renvoyer d'où il vient.

Bouche bée, Acheron me décocha un coup d'œil terrifié. Grands dieux ! me dis-je. Il allait être ramené sur l'Atlantide.

— Tu ne peux pas faire cela, père, protestai-je.

Je reculai sous la férocité de son regard haineux. Il allait reprendre Acheron !

— Es-tu devenue folle, femme ? Pourquoi dorlotes-tu un tel monstre ?

— Père, je t'en prie, intervint Acheron en tombant à genoux devant lui.

Il enserra les chevilles de notre père entre ses bras, dans une posture d'extrême soumission. Depuis l'Atlantide, jamais je ne l'avais vu aussi veule.

Mon père le releva par les cheveux et le fit pivoter face à moi.

— Regarde, Ryssa ! Ce ne sont pas mes yeux ! Ce ne sont pas les yeux d'un humain !

Je me tournai vers Styxx. Si je réussissais à le gagner à ma cause, il saurait fléchir mon père.

— Il est ton frère ! Il te ressemble comme deux gouttes d'eau.

— Je n'ai pas de frère.

Mon père repoussa Acheron, qui se figea sur place, l'air hébété. Je voyais sur son visage qu'il pensait avec épouvante à tous les cauchemars vécus sur l'Atlantide. Et je voyais aussi s'effacer lentement le garçon qu'il était devenu au fil des mois, auquel j'avais appris, à force de tendresse, à sourire, à faire confiance. Il redevenait celui que j'avais arraché aux griffes de son tortionnaire : un être vaincu et désespéré, aux yeux vides.

Je lui avais menti, et il le savait. Il s'était fié à moi. Maintenant, le lien ténu qui nous unissait était rompu.

Il baissa la tête et noua les bras autour de son buste comme pour se protéger de la brutalité de ce monde qui le haïssait.

Lorsque les gardes entrèrent dans le verger et que mon père leur ordonna de ramener Acheron sur l'Atlantide, mon frère les suivit en silence. De nouveau, il était un vaincu dépourvu de volonté. En

quelques mots cruels, mon père avait réduit à néant tout mon patient travail de plusieurs mois.

Je le regardai, pleine de haine.

— Estes abuse de lui, père. En permanence. Il le vend à...

— C'est de mon frère que tu parles ! Comment oses-tu ?

Je reçus cette rebuffade comme un soufflet. Mais qu'importait ? J'étais incapable de rester sans réagir. Je refusais de laisser des monstres saccager l'âme d'un garçon innocent qui aurait dû être aimé et choyé et non rejeté.

— Et lui, c'est *mon* frère, père ! Comment oses-tu ? le singeai-je.

Je n'attendis pas sa réponse. Je courus rejoindre Acheron. Les gardes l'avaient fait arrêter devant la grille du palais, où ils attendaient l'arrivée des chevaux. Sa tête était tellement rentrée dans ses épaules qu'il me fit penser à une tortue cherchant à se réfugier dans sa carapace. Ses doigts serraient si fort ses avant-bras qu'il avait les phalanges blanches. Il était aussi immobile qu'une statue.

— Acheron ?

Il ne leva pas les yeux.

— Acheron, je t'en prie, j'ignorais qu'ils viendraient aujourd'hui ! Je pensais que nous étions en sécurité !

— Tu m'as menti.

Une constatation énoncée d'un ton plat.

— Tu m'as dit que mon père m'aimait, poursuivit-il de la même voix sans relief, que personne ne m'obligerait jamais à partir d'ici. Tu me l'as juré.

Des larmes roulèrent sur mes joues.

— Je sais, murmurai-je.

Il me regarda enfin. Des spirales tourbillonnaient dans ses yeux argent.

— Tu as voulu que je te fasse confiance.

Mortifiée, je cherchai que lui dire, mais ne trouvai rien, hormis :

— Je suis désolée.

De bien piètres excuses.

— Jamais je n'ai eu le droit de quitter ma chambre sans escorte, ni de sortir de la maison. *Idikos* va me punir très durement pour avoir désobéi. Il va...

L'horreur voila ses yeux. Il serra davantage ses bras autour de son buste. Je n'osais imaginer le sort qui l'attendait sur l'Atlantide.

Les chevaux furent amenés.

Acheron reprit la parole dans un chuchotement qui me déchira le cœur.

— Je regrette que tu ne m'aies pas laissé là où j'étais... tel que

j'étais.

Il avait raison. Tout ce que j'avais fait, dans ma bêtise, c'était le blesser davantage. Je lui avais offert une vie meilleure, une vie dans laquelle il était respecté, libre de ses choix, et maintenant, il allait en être dépossédé. Sur l'Atlantide, il ne serait plus rien.

Je me mis à sangloter lorsqu'un garde l'agrippa violemment par le bras et le précipita dans un chariot. Il ne me jeta pas un regard. Sans doute me haïssait-il, et je ne pouvais le lui reprocher.

Le cœur au bord des lèvres, je restai figée quand le chariot s'ébranla.

— Acheron !

Maia arrivait en courant. Pour la fillette, mon frère se retourna. Son expression était impénétrable, mais des larmes embuèrent ses yeux quand il agita la main en signe d'au revoir.

Je tombai à genoux et attirai Maia contre moi. Je sanglotais, anéantie par le chagrin. Acheron était parti, et je n'avais aucun espoir de le délivrer de nouveau. Père y veillerait.

Je me souvins tout à coup des mots de la vieille prêtresse, le jour de la naissance de mon frère. « Que les dieux aient pitié de toi, petit, car personne d'autre n'en aura... »

Comme elle avait eu raison ! Et Acheron aussi, quand il avait dit que les dieux l'avaient maudit.

23 juin, an 9530 avant Jésus-Christ

Cela faisait un an que je n'avais pas vu Acheron. J'étais assise avec Maia dans le verger du palais d'été depuis des heures, cet après-midi-là, et je pensais à mon frère. Que devenait-il ? J'avais assuré à Maia qu'il allait bien, mais dans mon cœur, je savais qu'il n'en était rien. Pendant que nous grignotions des olives et du fromage dans la chaleur du soleil, il devait endurer les dieux seuls savaient quels sévices.

J'avais envoyé un nombre incalculable de lettres, qui étaient toutes restées sans réponse. Personne ne m'avait informée de quoi que ce soit. La servante qui autrefois m'avait alertée était morte dans des circonstances troubles, d'après ce que j'avais surpris d'une conversation entre mon père et mon oncle, peu de temps après qu'Acheron avait été ramené sur l'Atlantide.

Depuis ce jour, Estes ne m'avait plus adressé la parole. J'avais pourtant essayé de l'interroger, mais il m'avait congédiée sèchement. Il savait que je savais et n'avait pas l'intention d'en discuter. Pour moi, il était mort. Non que cela changeât quelque chose : je ne le considérais plus comme mon oncle depuis le jour où j'avais vu Acheron attaché aux montants d'un lit, et ce par sa volonté.

Mais je me demandais ce que mon frère pensait de moi. S'il pensait à moi. Me haïssait-il ? Ou bien était-il tellement drogué qu'il ne se souvenait même pas de mon nom ?

Je n'avais plus d'espoir de le sauver. A cause de ce que j'avais fait, mon père me gardait sous haute surveillance. Je n'avais plus la liberté de voyager sans sa permission. Boraxis avait été affecté aux étables et remplacé par un autre garde qui ne m'adressait pas un mot.

Même Styxx agissait comme si j'étais invisible.

— Comment oses-tu laisser ton jumeau souffrir comme cela ? lui avais-je demandé une semaine après le départ d'Acheron.

— Jamais Estes ne ferait ce que tu dis. C'est encore un de tes mensonges pour nous obliger à aller chercher Acheron. Tu devrais être reconnaissante que je ne sois pas encore roi ! Je t'aurais fait fouetter.

L'envie de le frapper me dévorait.

Plus troublantes encore étaient les rumeurs que j'entendais à propos de troubles politiques entre l'Atlantide et la Grèce. La trêve était apparemment menacée. Qu'adviendrait-il d'Acheron si la guerre était déclarée ? Père et Styxx avaient beau le nier, Acheron était toujours un prince grec. Il pouvait être fait prisonnier et exécuté.

Père avait-il songé que si mon frère était tué, il perdrait

fatalement son bien-aimé Styxx dans la foulée ? Il avait certainement oublié la prophétie. Mais pas moi, et je souffrais pour mon frère. J'avais peur de ne jamais le retrouver.

Acheron était perdu pour moi.

Si seulement j'avais pu le revoir une dernière fois...

21 septembre, an 9530 avant Jésus-Christ

Estes était mort deux jours plus tôt, alors qu'il séjournait chez nous, à Didymos. Bien entendu, Styxx et mon père avaient eu le cœur brisé. Moi, loin s'en fallait. J'étais un peu triste, car c'était une mort prématurée, mais surtout contente. Je soupçonnais les dieux d'avoir puni Estes pour son attitude ignoble envers Acheron. Sans doute n'était-ce pas charitable de ma part de penser cela. Tant pis.

Enfin, nous allions nous rendre sur l'Atlantide pour y chercher Acheron et le ramener à la maison. Chez lui.

A cause de la guerre imminente avec l'Atlantide, père voulait fermer la maison d'Estes et la vendre. Un projet qui m'enchantait et qui, j'en étais convaincue, enchanterait aussi Acheron.

Avant que nous quittions notre palais, une suite avait été préparée pour lui. Je brûlais d'impatience de le revoir.

Le plus drôle, c'était que père et Styxx, après m'avoir mise au ban si longtemps, tenaient à ce que je les accompagne. Je supposais que c'était parce qu'ils pensaient que je garderais mon frère loin d'eux. Peu importait. Une seule chose comptait : que je le retrouve enfin.

Encore quelques jours, et nous serions sur l'Atlantide. Cette fois, je saurais mettre Acheron en sécurité.

Lorsque je lus devant la maison d'Estes, une folle excitation s'empara de moi. Presque rien n'avait changé depuis ma dernière visite. Le même domestique ouvrit la porte et parut étonné de nous voir tous les trois. Mon père surtout le laissa bouche bée.

— Je suis venu chercher Acheron, annonça-t-il. Conduis-moi à lui.

Sans mot dire, le serviteur s'exécuta. Il nous fit longer ce même couloir sombre qui avait hanté mes nuits et mes pensées. Mon allégresse se réduisit comme peau de chagrin. Tout était pareil. Aussi sinistre. Aussi angoissant.

Je sus avant d'ouvrir la porte de la chambre d'Acheron que, là non plus, rien n'aurait changé.

Mes pires craintes furent confirmées dans la seconde.

— Mais qu'est-ce que c'est ? gronda mon père, effaré.

Je me couvris la bouche de la main pour retenir un cri quand je vis Acheron dans le lit avec un homme et une femme. Tous trois étaient complètement nus. Et ce qu'ils faisaient à mon frère... Ce que lui leur faisait...

Grands dieux ! Jamais, de toute mon existence, je n'avais été témoin d'une telle dépravation.

L'homme repoussa brutalement Acheron en répliquant à mon père sur le même ton féroce :

— Que signifie cette intrusion ? Comment osez-vous nous interrompre ?

Son allure et sa façon de s'exprimer m'apprirent qu'il s'agissait d'un Atlante riche et puissant.

Acheron donna un ultime coup de boutoir à la femme, puis lui lécha le buste avant de rouler sur le dos et de rester étendu tranquillement sur le lit, souriant.

— Prince Ydorus, dit-il à l'homme en colère, je vous présente le roi Xerxes de Didymos.

L'homme se calma un peu, mais à peine.

— Laisse-nous, lui ordonna mon père.

L'air offensé, le prince rassembla ses vêtements et sortit de la pièce avec sa compagne.

Acheron s'essuya la bouche avec le drap. Sa peau affichait de nouveau une teinte grisâtre malade. Il était encore plus mince que la première fois que je l'avais vu dans cette chambre et avait le visage décharné. Il portait de nouveau des bracelets d'or autour du cou, des chevilles, des poignets et des avant-bras. Pire que tout, des boules avaient été replacées sur sa langue. Elles brillaient quand il ouvrait la bouche. Il ne serrait plus les dents avec honte, au contraire : il semblait fier de ce que cet ornement disait de sa condition.

— Alors ? Qu'est-ce qui vous amène, Majesté ? demanda-t-il d'un ton moqueur et glacial. Auriez-vous envie de passer un peu de bon temps avec moi ?

Je compris que le jeune garçon en détresse que j'avais sauvé avait définitivement disparu et laissé la place à un homme aigri, en colère et provocant. Mon frère n'avait plus rien de l'adolescent timide qui était sorti en catimini de sa chambre pour aller marcher pieds nus dans l'herbe.

On avait abusé un nombre incalculable de fois de cet homme, et il montrait bien au monde qu'il le vomissait, le honnissait de tout son être.

— Lève-toi, ordonna mon père, et couvre-toi.

Acheron eut un sourire sarcastique.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Les gens paient cinq cents pièces d'or pour une heure avec moi, juste pour me voir nu ! Tu devrais être flatté que je t'accorde ce droit gratuitement.

Père fondit sur lui, l'agrippa par le bras et le fit descendre du lit de force. Acheron posa la main sur la sienne en faisant claquer sa langue.

— Pour me violenter, c'est mille pièces d'or l'heure.

La bile m'envahit la gorge.

Père gifla Acheron si violemment qu'il tomba par terre. Là, il resta allongé, hilare, en léchant le sang sur ses lèvres. Puis il l'essuya du revers de sa main marquée.

— Mille cinq cents pièces pour me faire saigner.

— Tu es répugnant.

Gracieusement, Acheron roula sur lui-même et se releva.

— Attention, père, tu pourrais me vexer.

Il marcha autour de mon père, tel un lion fier et dangereux, tout en le considérant de haut en bas.

— Oh, mais attends... Les putains n'ont pas de sentiments, pas de dignité que l'on risque d'offenser.

— Je ne suis pas ton père.

— Je sais. Je connais bien l'histoire. Cela fait des années qu'on me la rabâche. Tu n'es pas mon père, et Estes n'est pas mon oncle. Cela sauve sa réputation que tout le monde pense que je suis un pauvre hère qu'il a ramassé dans le ruisseau et recueilli. C'est beau, de s'occuper d'un mendiant à la rue, d'un bâtard sans valeur. En revanche, les aristocrates plissent le nez de dégoût devant l'individu qui ose vendre ceux de son sang.

Père le souffleta de nouveau.

Acheron éclata de rire, indifférent au fait que maintenant son nez saignât, en plus de ses lèvres.

— Si tu tiens vraiment à me brutaliser, je vais faire apporter les fouets. Mais si tu continues à m'abîmer le visage, tu vas mettre Estes très en colère. Il déteste que l'on endommage ma beauté.

— Estes est mort.

Acheron se pétrifia, puis cilla, comme s'il n'arrivait pas à y croire.

— Estes est mort ? répéta-t-il d'une voix sourde.

— Oui. Et j'aurais préféré que ce soit toi et non lui.

Acheron lâcha un long soupir. Son soulagement était presque tangible. J'avais l'impression d'entendre ses pensées.

C'est terminé. C'est enfin terminé.

Le voir si soulagé accrut la fureur de mon père.

— Tu ne le pleures même pas ? Lui qui t'a hébergé et protégé ?

— Crois-moi, répliqua Acheron en le regardant sans aménité, je lui ai largement remboursé son hébergement et sa protection, chaque nuit où il m'a pris dans son lit ! Chaque jour où il m'a vendu à ceux qui en payaient le prix !

— Menteur !

— Je suis une putain, père. Pas un menteur.

Père se jeta sur lui et le battit comme plâtre. Acheron ne fit rien pour se défendre ni parer les coups. Je me précipitai pour tenter de faire bouclier.

Styxx repoussa père.

— Je t'en prie, calme-toi ! Je ne veux pas que tu te fatigues le cœur et que tu meures comme oncle Estes !

Acheron était de nouveau assis par terre, le visage en sang et contusionné. Il m'écarta lorsque je m'approchai de lui et cracha du sang sur le sol.

— Dehors ! lui cria père. Je ne veux plus jamais te voir.

— Ah, ce sera difficile, ironisa Acheron en regardant Styxx, son double, lequel appela les gardes, qui apparurent aussitôt.

— Renvoyez cette ordure dans son monde, c'est-à-dire dans la rue ! ordonna Styxx.

Acheron se mit debout.

— Je n'ai nul besoin de leur aide. Je peux marcher.

— Tu as besoin de vêtements et d'argent ! m'écriai-je.

— Il n'aura rien d'autre que notre mépris, intervint mon père.

— Dans ce cas, je suis riche, répliqua Acheron, imperturbable, vu l'abondance de mépris dont vous m'avez déjà gratifié.

Il alla à la porte, s'arrêta sur le seuil et lança à mon père :

— J'ai mis bien longtemps à comprendre que tu me haïssais. Mais ce n'est pas vraiment moi que tu hais, n'est-ce pas ?

Son regard dériva un bref instant vers Styxx, et il ajouta :

— Ce qui te révulse le plus, c'est ton envie de baiser ton fils.

La fureur défigura presque mon père. Acheron sortit, la tête haute.

— Comment as-tu pu ? criai-je à mon père. Je t'ai dit il y a des années à quel immonde manège se livrait oncle Estes, et tu as nié ! Et maintenant, tu blâmes Acheron pour être ce qu'il est ?

— Estes n'a pas fait ce dont tu l'accuses ! Acheron l'a fait de lui-même ! Estes m'a raconté comment il se donnait en spectacle et aguichait tout le monde. Il détruit tout et tous, ainsi que cela a été annoncé à sa naissance. Il ne s'arrêtera que lorsqu'il aura anéanti jusqu'au dernier de ceux qui l'auront approché.

J'étais sidérée. Comment un homme connu pour son bon sens pouvait-il se montrer aussi stupide et aveugle ?

— Ce n'est qu'un garçon égaré, père. Il a besoin d'une famille.

Comme à l'accoutumée, mon père m'ignora.

Je quittai la chambre. Mon père et Styxx m'écœuraient. Je courus rejoindre Acheron.

Je le rattrapai alors qu'il quittait la maison. Le tourment qui voilait ses yeux me bouleversa. Cette fois, il n'attendait rien de moi. Il n'avait pas de questions à me poser. Il était résigné.

— Où vas-tu, Acheron ?

— Quelle importance ?

Cela en avait pour moi. Infiniment. Mais il n'allait pas le croire.

J'enlevai ma cape et la drapai sur ses épaules, masquant ainsi sa nudité, et remontai la capuche sur sa magnifique tête pour la cacher – une bien piètre protection contre le monde cruel qui l'entourait.

Il posa la main sur ma main droite et la porta à ses lèvres pour en embrasser les phalanges. Puis, sans mot dire, il tourna les talons et s'en alla.

Je restai figée, à le suivre des yeux. Il s'éloigna dans la rue encombrée. Je me rendis alors compte qu'il était très grand et très fort Et digne. Il fendait la foule avec le port altier d'un roi.

17 mai, an 9529 avant Jésus-Christ

Ce matin-là, je faisais le marché avec ma servante Sera lorsqu'un homme exceptionnellement grand passa à ma hauteur. Dans un premier temps, je pensai qu'il s'agissait de Styxx : un soudain souffle de vent souleva sa capuche, et j'entrevis un visage incroyablement beau.

J'allais l'appeler quand je remarquai qu'il portait le chiton rouge des prostitués. La loi obligeait les gitons et les catins à sortir habillés ainsi et leur tête devait être couverte. Ceux qui ne se pliaient pas à cette exigence destinée à avertir les personnes décentes de la nature de leur activité pouvaient être exécutés sur-le-champ.

Oui, c'était bien Acheron. Il rabattit la capuche sur son front et continua de marcher dans la foule.

Il avait bien meilleure allure que la dernière fois où je l'avais vu. Son teint était bronzé, il avait forci. Son chiton couvrait une épaule et laissait l'autre nue. Un bracelet d'or travaillé encerclait un très impressionnant biceps droit.

Grands dieux, il était l'homme le plus beau que j'eusse jamais eu sous les yeux ! Il avait beau être mon frère, je ne pouvais pas ne pas le remarquer.

Je lui emboîtai le pas, heureuse de le retrouver vivant et en excellente forme. Bémol : manifestement, il faisait toujours commerce de ses charmes.

Devant un éventaire, il s'arrêta à la hauteur d'une jolie femme plus âgée que lui. Elle lui tendit une bague.

— Cela te plaît-il ? lui demanda-t-elle.

— Je ne veux pas de bague, Catera, dit-il en lui rendant le bijou. Mais je te remercie pour l'attention.

La femme remit la bague sur l'éventaire, puis leva la main et caressa lentement le bras d'Acheron.

Une caresse intime, une caresse d'amante. Qui le laissa de marbre.

— Mon précieux Acheron, dit-elle dans un petit rire. Tu es tellement différent de mes autres employés. Tu ne prends que ce que tu gagnes et rien d'autre. Tu donnes même des pourboires aux serveurs du lupanar, et c'est pour cela qu'ils sont si gentils avec toi. Je crois que je ne te comprendrai jamais.

Elle le prit par la main et l'entraîna à travers les étals.

— Laisse-moi te donner un sage conseil, *akribos*, poursuivit-

elle. Il faut que tu apprennes à accepter les cadeaux.

— Les cadeaux, cela n'existe pas, répliqua-t-il, railleur. Si j'en acceptais un de toi, tôt ou tard tu me demanderais une faveur en retour. Rien dans la vie n'est jamais gratuit.

— Mais tu es trop jeune pour être cynique ! Que t'a-t-on fait pour que tu sois aussi désenchanté ?

Il ne répondit pas. Moi, je savais quelles horreurs il avait connues, et que ces horreurs avaient détruit sa capacité de se fier à autrui. Je faisais hélas partie des épreuves qui avaient fait de lui cet étranger amer que je reconnaissais à peine.

Ils continuèrent à cheminer. La femme parlait à bâtons rompus, essayant d'attirer l'attention de mon frère sur des babioles exposées. Il ne leur jetait qu'un bref coup d'œil et ne disait mot.

Je restai derrière eux, veillant à ce qu'il ne me remarque pas. Ce n'était pas difficile dans la mesure où Acheron gardait les yeux baissés, comme si rien ni personne ne l'intéressait, alors que Catera ne voyait que lui. Ce petit manège dura jusqu'au moment où un homme arriva à leur hauteur et écarta la femme pour discuter avec mon frère.

Cela me brisa le cœur de constater que les marchands le regardaient avec mépris, que les chalands « décents » détournaient les yeux ou bien le fixaient sans vergogne. Ses vêtements dénonçaient sa condition.

Le pire, c'était quand les gens découvraient son visage. Ils affichaient alors des expressions de concupiscence écoeurante, tellement intense que c'en était effrayant. Ils n'imaginaient pas que, sans sa tache originelle et la haine de mon père, il aurait été leur futur roi. Cela me mettait en rage, mais il n'y avait rien que je pusse faire. Grands dieux, comme je détestais être née femme dans ce monde où mon sexe était méprisé, impuissant, privé de droits !

Catera se rapprocha d'Acheron. L'homme dardait sur lui des yeux affamés. Ceux de mon frère étaient vides.

— Il voulait m'acheter, dit-il à la femme d'un ton plat, se bornant à énoncer un fait habituel.

Elle éclata de rire.

— Ils veulent tous t'acheter, *akribos*. S'il me prenait l'envie de te vendre comme esclave, nul doute que je serais aussi riche que Midas.

— Je devrais rentrer et me préparer pour...

J'avais noté la fugace tristesse qui avait assombri son visage après la réflexion de la femme.

— Mais non, l'interrompit-elle. Cette journée est à toi. Tu en fais ce que bon te semble. Tu travailles trop, voyons. Tu ne peux pas rester constamment entre quatre murs.

— Je n'aime pas être au milieu des gens.

— Et pourtant, cela t'est égal de te livrer à des activités sexuelles avec eux. Je ne te comprends pas.

Acheron s'éloigna. La femme le rattrapa et l'obligea à s'arrêter en lui prenant la main, qu'elle caressa doucement.

— Je suis désolée. Je voulais juste... Ecoute, tu ne peux pas continuer comme cela. Personne ne reçoit des clients du matin au soir, sans répit, jour après jour. D'accord, j'apprécie l'argent que tu me rapportes, mais au train où tu vas, tu tomberas raide mort avant d'avoir vingt et un ans.

Il eut un rire amer.

— Je te l'ai déjà dit, c'est ce que je suis habitué à faire.

— Et moi, je t'ai dit que je ne permettrais pas que tu souffres dans ma maison. Je suis très vigilante en ce qui concerne mes pensionnaires, surtout ceux qui sont aussi populaires que toi.

Elle glissa une petite bourse dans la main de mon frère.

— Prends le reste de ta journée, profite-en. Va t'amuser, boire, profiter de ta jeunesse tant qu'il en est encore temps. Je te reverrai ce soir.

Elle tourna les talons et s'en fut.

Acheron serra brièvement la bourse entre ses doigts avant de la glisser sous son chiton, puis partit dans la direction opposée à celle qu'avait prise Catera. J'hésitai : lequel des deux suivre ?

J'envoyai mon garde du corps derrière la femme : il m'était impossible de parler à cette dernière en public – il n'aurait pas fallu qu'on nous voie et que cette rencontre soit rapportée à mon père. Je chargeai donc mon garde de lui demander de m'accorder une entrevue dans une petite auberge que je lui indiquai.

Je m'y rendis, payai une chambre au tenancier et, quelques instants plus tard, mon garde du corps apparut avec Catera. Il la fit entrer, puis ferma la porte et resta dans le couloir.

— Madame, que puis-je faire pour vous ? me demanda Catera, manifestement mal à l'aise.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Bien que très nerveuse, elle obéit. Je m'obligeai à afficher une expression bienveillante pour l'apaiser.

— Eh bien... je voulais vous demander... euh... Acheron, où l'avez-vous trouvé ?

Je n'avais pas osé dire « mon frère ».

Elle eut un sourire entendu.

— Il est beau, n'est-ce pas ? Hélas, il n'est pas à vendre. Si madame est intéressée par ses services, je...

— Non ! m'écriai-je avant de me reprendre : il était normal que la femme ait pensé cela. Il... il me rappelle quelqu'un.

— Ah oui. Il ressemble à s'y méprendre au prince Styxx.

Beaucoup de mes clients s'en rendent compte, et c'est très lucratif pour Acheron.

Lucratif mais destructeur...

— Où l'avez-vous trouvé ? répétais-je.

— Pourquoi tenez-vous à le savoir ?

Il était hors de question que je révèle la vérité.

— S'il vous plaît, repris-je calmement, je paierai ce que vous voudrez. J'ai simplement quelques questions à vous poser à son sujet.

Je mis une douzaine de pièces d'or dans sa main. Elle les fit prestement disparaître puis répondit :

— Je ne sais pas d'où il vient. Il refuse de dire quoi que ce soit, mais à son accent, je présume qu'il est d'origine atlante.

— C'est lui qui est venu à vous ?

— Oui. Il a frappé à ma porte de service il y a plusieurs mois. Il était en loques et pieds nus. Il avait tout d'un mendiant, sauf qu'il était propre et que ses hardes avaient manifestement été lavées. Il était pâle, maigre et affaibli par la faim. Il tenait à peine sur ses jambes.

Quelle horreur...

— Il m'a dit qu'il cherchait du travail. Je lui ai répondu que je n'embauchais pas pour le moment, mais il a ajouté qu'il avait entendu dire dans un autre lupanar que j'étais en quête de nouveaux éléments, hommes comme femmes. J'ai failli lui rire au nez : qui aurait payé pour forniquer avec une aussi pitoyable créature ? Mon premier réflexe a été de le renvoyer.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Je ne sais pas. Son apparence était lamentable, mais il y avait quelque chose de spécial en lui. Quelque chose qui m'a attirée, m'a donné envie de le toucher. Alors, il m'a fait une déclaration incroyable : si je lui accordais cinq minutes de mon temps, il me donnerait trois orgasmes.

Je ne pus cacher mon effarement. La femme éclata de rire.

— Moi aussi, j'ai été ébahie. J'ai connu assez d'hommes à l'époque de ma splendeur pour savoir qu'un tel prodige est impossible. Mais entendre une telle affirmation dans la bouche de quelqu'un d'aussi jeune m'a intriguée. J'ai pensé que, à l'instar d'autres jouvenceaux qui venaient me trouver, il était sans expérience et persuadé que la prostitution était un moyen facile de gagner de l'argent. Ils n'ont pas idée de la pénibilité du travail, de la difficulté qu'il y a à l'assumer psychologiquement. J'ai supposé qu'il avait quitté une ferme, mû par l'idée qu'il s'enrichirait rapidement à la ville.

— Et... vous lui avez permis de prouver ce qu'il avançait ? demandai-je d'un ton hésitant.

— Madame, à mon âge, si j'ai trois orgasmes par an, je peux m'estimer heureuse ! Alors, je lui ai dit que s'il était aussi bon qu'il le

prétendait, je l'embaucherais. Et là, je n'ai pas été déçue : même à moitié mort de faim, il était encore meilleur que ce qu'il avait prétendu. J'ai eu les plus fameux amants, mais lui, il les dépasse tous de cent coudées.

Evidemment, songeai-je, l'estomac serré. Acheron avait été à très bonne école.

— Donc, vous l'avez pris chez vous.

— Oui, et je ne l'ai jamais regretté. Je n'imaginais pas combien, une fois correctement nourri et reposé, il serait beau. Ni qu'il ressemblerait autant au prince Styxx. Je l'ai gardé trois semaines avant de le mettre au travail. Dès la première nuit, il a eu tant de succès auprès des clients que j'ai dû établir une liste d'attente. Si vous souhaitez passer une heure avec lui, je peux vous inscrire sur cette liste, mais il va vous falloir patienter au moins dix semaines.

J'étais pétrifiée. Par les mots que cette femme prononçait, par ce qu'était devenu le petit garçon gentil et rieur que je prenais autrefois sur mes genoux. Que lui avaient-ils fait pour qu'il en arrive là ? me demandai-je pour la millième fois. Ils avaient saccagé sa vie, et j'en avais les larmes aux yeux.

— Me serait-il possible de lui parler en privé ?

— Mmm... Je ne sais pas. Il préfère ne pas discuter avec les clients.

— Je ne veux pas être sa cliente. Il se trouve que je le connais personnellement.

— Oh ? Êtes-vous une de ses amies ?

— Quelque chose comme cela.

Je sortis plus de pièces d'or de ma poche et les lui tendis.

— Je vous en prie. Je suis prête à payer n'importe quelle somme, simplement pour quelques minutes en tête à tête avec lui.

Elle prit le temps de la réflexion avant de répondre :

— Très bien. Si vous pouvez venir ce soir...

— Personne ne doit me voir dans un lieu pareil.

— Je comprends, mais je doute qu'Acheron accepte de sortir pour vous rencontrer. Il refuse de voir quiconque en dehors de son activité. Aujourd'hui, c'est la première fois depuis son arrivée que j'ai réussi à l'arracher à sa chambre. Mais... si vous veniez juste à l'aube, quand il n'y a plus personne, que nous faisons le ménage, vous pourriez le rencontrer.

Soulagée, je souris.

— Merci. Je serai là au lever du soleil.

18 mai, an 9539 avant Jésus-Christ

L'aube était aussi glacée que moi. L'anxiété me faisait frissonner. Seule, je me faufilai silencieusement hors du palais et parcourus la ville, suivant les indications de Catera, jusqu'à ce que je trouve le lupanar.

Comme annoncé, il était désert.

Catera me laissa entrer par la porte de service, puis m'amena dans une chambre sur l'arrière du bâtiment. Je gardai la tête et le visage bien couverts et marchai sans regarder les pauvres créatures que je croisais.

Elle ouvrit une porte. Je franchis le seuil, espérant voir immédiatement Acheron. Mais il n'était pas là. J'entendis un bruit d'éclaboussements dans la pièce voisine et compris qu'il prenait un bain.

Une lourde odeur de sexe imprégnait l'atmosphère. J'essayai de ne pas poser les yeux sur le lit refait de frais. Je les fermai et songeai à Styxx, à sa vie dans le confort et la paix pendant qu'Acheron était obligé de se livrer à la prostitution.

Comme il devait souffrir ! Jour après jour, nuit après nuit. Sans répit.

Il entra dans la chambre, complètement nu, en se séchant les cheveux dans un linge. Dès qu'il me vit, il se figea.

— Pardonnez-moi, madame, me dit-il d'un ton sirupeux que marquait un léger accent atlante, je pensais en avoir fini pour cette nuit.

Il n'avait plus de boules sur la langue, et j'en étais heureuse.

J'abaissai ma capuche. Il me reconnut immédiatement et fronça les sourcils.

— Eh bien, mais n'est-ce pas sœur Ryssa ? Dis-moi, es-tu là pour me sauver ou me baiser ?

Qu'il se montre méprisant et hostile me fit monter les larmes aux yeux. Mais comment le lui reprocher ?

— Il n'est pas nécessaire que tu sois aussi cru, Acheron !

— Oh, pardon pour mes mauvaises manières. Mais, étant une putain, je ne m'exprime pas comme les gens bien. Les seuls moments où ces personnes-là s'adressent à moi, c'est pour me donner des instructions quant à la meilleure manière de les satisfaire.

Il jeta le linge sur le lit et tira une chaise devant la fenêtre. Sans plus s'occuper de moi, il s'assit et ouvrit un coffret sur la table. Je l'observai en silence pendant qu'il mettait plusieurs étranges graines et

fleurs dans un bocal. Il les enflamma puis ferma le couvercle de terre cuite perforé, le plaqua contre son visage, couvrant sa bouche et son nez, et inhala profondément.

— Que fais-tu, Acheron ?

Il prit plusieurs longues inspirations avant de me répondre.

— Je me drogue, Ryssa.

— Es-tu malade ?

Il rit, inhala de nouveau, puis déclara :

— C'est une façon de voir les choses.

Un petit tic faisait tressauter sa mâchoire.

— Je m'en sers pour oublier combien de paires de mains se sont posées sur moi cette nuit. Cela me permet de dormir paisiblement.

J'avais entendu parler de ce genre de chose, mais dans le monde où je vivais, on ne le voyait pas. J'étais sûre que c'était Estes qui l'avait initié à cette drogue. Quelle tristesse ! Où était l'Acheron qui pétrissait du pain et jouait aux dés avec Maia ?

— Alors ? Pourquoi es-tu ici, princesse ?

— Je voulais te parler.

— Pourquoi ?

— Je me faisais du souci pour toi. Je t'ai vu, au marché. Je voulais savoir ce que tu devenais.

Il ajouta des herbes dans le pot puis souffla dessus pour qu'elles brûlent.

— Je vais bien. Tu peux rentrer chez toi et dormir sur tes deux oreilles, la conscience tranquille.

Le sarcasme dans sa voix me déchira le cœur. Je secouai la tête, les yeux embués.

— Comment peux-tu te faire cela ?

— Je suis un chien bien dressé, Ryssa. Je ne fais que ce que l'on m'a appris.

— Mais c'est tellement avilissant ! Je ne comprends pas que tu aies replongé.

Je lus dans ses prunelles argent toute la rancœur qu'il me vouait.

— Que j'aie replongé ? Pour toi, la vie que je mène est une mauvaise chose, mais pour moi, c'est le paradis ! Il me suffit de forniquer avec une douzaine de personnes par nuit, et ensuite j'ai le droit de manger à table et non par terre ou sur les genoux de quelqu'un ! Personne ne m'oblige à mendier ma nourriture ni ne me punit si d'aventure je suis malade et ne peux travailler ! Si un client me bat, Catera le bannit à jamais du bordel. En plus, elle me paie, et j'ai un jour de repos par semaine ! Pour couronner le tout, j'ai un lit bien à moi, où je dors tout seul. Je n'ai jamais aussi bien vécu.

J'étais anéantie. Savoir toute la vérité me faisait encore plus mal que de m'interroger.

— Tu es donc heureux de cette existence.

Il posa le pot sur la table et darda sur moi son regard mercure.

— Qu'est-ce que tu crois, princesse ?

— Je crois que tu mérites infiniment mieux que cela.

— Tu dois être exceptionnelle, si tu vois en moi autre chose qu'une putain. Laisse-moi t'apprendre ce que les autres voient. Quand j'ai quitté l'Atlantide, j'ai été malade pendant des semaines à cause des drogues qu'Estes m'avait forcé à avaler.

Je me rappelai comme il était mal en point lorsque je l'avais sauvé.

— Je ne possédais rien, à part la cape que tu m'avais donnée. Je n'avais pas d'argent.

— Alors, tu as recommencé à te prostituer.

— Avais-je le choix ? En chemin, j'ai essayé de trouver du travail. Personne n'a voulu m'embaucher. Dès que les gens me voyaient, ils voulaient me mettre dans leur lit, et il se trouve que je suis très doué pour cela. Dis-moi, princesse, si père te jetait dehors demain, nue dans les rues, que ferais-tu ?

— Je trouverais quelque chose, assurai-je en relevant le menton.

— Vas-y, essaie, me défia-il en me montrant la porte de la main. Moi, je ne sais même pas balayer. Tout ce que je sais faire, c'est me servir de mon corps pour donner du plaisir aux autres. J'étais seul, malade, sans références, sans amis ni famille ni argent. La faim me tenaillait. J'étais si faible qu'un mendiant m'a volé ta cape tandis que j'étais étendu par terre, n'aspirant qu'à mourir, et que je n'ai pas été capable de l'arrêter. Alors, ne viens pas ici avec tes airs supérieurs et ton regard méprisant ! Je n'ai pas besoin de ta charité, pas davantage de ta pitié. Je sais exactement ce que tu vois quand tu me regardes.

— En es-tu sûr ?

Il se leva, écarta les bras, exhibant la perfection de son corps nu.

— C'est écrit sur ta figure : tu vois le pathétique adolescent qui a embrassé les pieds de son père en le suppliant de ne pas le renvoyer tapiner. La putain qui s'offrait à un prince et a été renvoyée de sa maison.

— Non, Acheron. Je vois l'enfant qui venait vers moi en toute confiance et me demandait pourquoi ses parents ne l'aimaient pas. Le chérubin aux cheveux bouclés qui chassait les rayons de soleil dans ma chambre et riait quand ils se posaient dans sa main. Tu es mon frère, et jamais je ne verrai quoi que ce soit de mauvais en toi.

Il parut soudain si en colère que je le crus sur le point de me

frapper.

— Sors d'ici !

Je remontai ma capuche sur ma tête et m'en allai. J'espérais qu'il m'arrêterait, mais il n'en fit rien. A chaque pas que je fis, mes larmes redoublèrent. Ce que je venais de découvrir était effroyable. Mon précieux Acheron avait disparu, et à sa place, il y avait un homme qui refusait d'avoir le moindre rapport avec moi. Et le pire, c'était que je ne pouvais pas le lui reprocher. Quelle injustice ! Il aurait dû être dans les appartements royaux, avec des domestiques prêts à lui obéir au doigt et à l'œil. Au lieu de cela, il était enfermé dans un cauchemar. Mais il était fait pour mener une autre vie.

Je ne pouvais pourtant pas nier ce que je venais de voir. Acheron avait raison, les gens n'attendaient qu'une chose de lui. Dans la mesure où père refusait de le protéger, cette vie chez Catera valait mieux que rien.

Mon petit frère était une putain. Il était temps que je me résolve à l'accepter.

20 mai, an 9529 avant Jésus-Christ

Le jour s'est levé sur le plus épouvantable des matins : on m'a informée que mon père et ses sénateurs avaient décidé d'essayer de calmer le dieu Apollon en lui offrant un sacrifice.

Moi.

La guerre avait éclaté entre la Grèce et l'Atlantide. Les rois grecs tentaient de trouver un moyen de l'arrêter. Mais les Apollites qui régnaient sur l'Atlantide nous haïssaient et étaient déterminés à faire de la Grèce une province atlante.

Craignant d'être réduits en esclavage par les Atlantes au niveau de civilisation bien supérieur au nôtre, les gouverneurs des cités grecques luttaienent avec les maigres moyens en leur possession. Malheureusement, ils ne semblaient pas suffisants. Apollon favorisait les Atlantes, et les Apollites qu'il avait créés aidaient ces derniers. Tant qu'ils combattaient à la lumière du jour, ils étaient invincibles. Les rois grecs étant dépassés, les prêtres et les oracles s'étaient réunis pour réfléchir à une action susceptible de ramener les bonnes grâces du dieu vers le peuple qui l'avait adoré.

— Seule une belle princesse pourrait l'attendrir, avait proclamé l'oracle de Delphes.

Et un fou avait proposé mon nom. Cet homme, je l'aurais volontiers tué !

— Père, je t'en prie, suppliai-je alors qu'il se dirigeait avec Styxx vers le sénat et n'avait pas une minute à m'accorder, comme d'habitude.

— Cela suffit, Ryssa. La décision a été prise : tu seras offerte à Apollon. Nous avons besoin qu'il se range à nos côtés pour gagner cette guerre contre les Atlantes. Tant qu'il continuera à les épauler, nous n'aurons aucune chance. Si tu deviens son amante, il se montrera indulgent envers notre peuple, se ralliera peut-être à nous.

J'allais être vendue, exactement comme mon frère. Je comprenais maintenant exactement ce que cela faisait de ne pas être propriétaire de son corps. C'était une sensation abominable. Pas étonnant qu'Acheron m'ait renvoyée. Je m'étais montrée suffisante par méconnaissance.

Je n'en avais pas terminé avec mon père. Avec détermination, je le suivis le long des couloirs. Nous étions près de la grande salle, et le son de conversations parvenait à mes oreilles. Les sénateurs discutaient. Je me figeai soudain.

— Il ressemble à Styxx comme deux gouttes d'eau, avais-je

entendu.

Mon père et mon frère, comme moi, s'étaient arrêtés.

— Comment cela ? demanda un autre sénateur.

— Ils ne pourraient pas être plus semblables s'ils étaient jumeaux. La seule différence, c'est la couleur de leurs yeux.

— Oui, ses yeux ne sont pas naturels, confirma un troisième sénateur. Il a tout l'air d'être le fils d'un dieu, mais duquel ?

— Et il est dans un lupanar ?

— Oui. Il faut que tu ailles le voir, Krontès. Va passer une heure avec Acheron à genoux devant toi, et la prochaine fois que tu seras face à Styxx, tu considèreras les choses tout à fait différemment. Prétendre qu'il s'agissait de Styxx m'a beaucoup aidé pour négocier avec le connard royal.

Tous éclatèrent de rire.

J'avais vu le sang se retirer du visage de mon père. Styxx, lui, s'était empourpré sous l'effet de la fureur.

— Tu aurais dû assister à notre banquet, hier, reprit le premier sénateur. Nous l'avons habillé de vêtements royaux, et il est passé de l'un à l'autre des commensaux comme une chatte en chaleur.

La bile m'avait envahi la gorge.

Père fit irruption dans la salle et appela les gardes en hurlant pour qu'ils arrêtent les sénateurs qui avaient osé diffamer Styxx.

Un rire hystérique monta en moi, prenant le pas sur ma détresse. Selon les ordres de Zeus, Styxx ne devait jamais être insulté. Peu importait que ce fût Acheron qui avait en réalité subi les quolibets et reçu les injures.

Acheron n'avait aucune importance.

Sauf pour moi.

23 juin, an 9529 avant Jésus-Christ

Je quittai le palais à l'aube, seule. Ce que j'entreprenais relevait de la folie. Tant pis. Aujourd'hui, Acheron avait dix-neuf ans.

J'étais sûre que jamais personne ne lui avait fait de présent pour son anniversaire. Je me demandais s'il connaissait même sa date de naissance. Je me préparais à fêter cet anniversaire oublié de tous par la faute de mon père qui avait renvoyé Acheron sur l'Atlantide.

Mon cadeau caché sous ma cape, je me dirigeais par les rues encore désertes vers le lupanar.

Je frappai à la porte de service. Catera m'ouvrit.

— Madame ? Pourquoi êtes-vous ici ?

— J'aimerais voir Acheron, lui dis-je en souriant. Juste quelques minutes.

La tristesse voila soudain son regard.

— J'aurais souhaité vous aider, madame, mais il n'est plus ici.

— Quoi ? Mais où est-il allé ?

— J'ignore où on l'a emmené.

— Emmené ? murmurai-je, espérant qu'elle n'avait pas employé le bon terme.

Hélas, si.

— Il a été arrêté il y a plusieurs semaines. Les gardes du roi sont arrivés un après-midi et ont exigé que leur soit remis l'imposteur. Acheron a été arraché à son lit et enchaîné, puis traîné hors d'ici. Depuis, je n'ai plus entendu parler de lui.

Mes doigts brusquement engourdis lâchèrent le cadeau, qui tomba par terre. J'étais pétrifiée par un froid mortel. Mon père avait enlevé Acheron ? Bien sûr qu'il l'avait fait. J'aurais dû le prévoir. Il avait envoyé les gardes qui, plus tôt, s'étaient occupés des sénateurs trop bavards. Quelle sottise j'avais été de n'avoir pas envisagé cela !

Ma seule excuse était que j'étais trop préoccupée par le sort qui me menaçait, à savoir devenir la maîtresse d'Apollon.

Mon unique réconfort était qu'en aucune façon mon père ne pouvait tuer Acheron, puisque s'il mourait, Styxx mourrait aussi.

Catera ramassa mon cadeau et me le rendit. Je la remerciai et repartis.

Acheron devait se trouver quelque part dans le palais. Peu importait ce que cela me coûterait, mais j'allais le retrouver et le faire évader.

23 juin, an 9529 avant Jésus-Christ

Ce ne fut qu'à midi que je découvris où se trouvait Acheron. Je m'étais bien gardée d'interroger mon père. Il m'en voulait déjà tellement. Mes questions auraient simplement jeté de l'huile sur le feu. Mieux valait interroger les gardes du palais. Cela s'était révélé assez difficile, la plupart d'entre eux ne sachant rien, et les autres ayant trop peur de la colère de mon père pour révéler quoi que ce fût.

Mais, enfin, j'avais obtenu la réponse. Mon frère avait été relégué dans la partie la plus retirée du palais, au sous-sol, là où l'on gardait les criminels : voleurs, assassins, traîtres.

Et un jeune prince que mon père haïssait simplement parce qu'il était né.

Je n'avais pas la moindre envie de descendre dans ces caves qui empestaient la chair putride et où résonnaient les cris et les gémissements des condamnés. Seule la certitude d'y trouver mon frère me donna le courage de m'y aventurer. S'il avait eu le choix, nul doute que, pas plus que moi, il n'aurait eu envie d'aller là.

Je suivis les corridors, resserrant le plus possible ma cape autour de moi pour me protéger du froid glacial. Ma torche perçait à peine les ténèbres. Lorsque je longeai les cachots, ceux qui étaient encore dotés de la vue en appelèrent à ma pitié, demandant à être libérés. Hélas, c'était celle de mon père qu'il fallait quémander.

Mon père, qui ne l'accorderait à aucun.

Le capitaine des gardes me conduisit devant une petite porte tout au fond du couloir. J'entendais de l'eau couler à l'intérieur, mais aucun autre son. Le remugle fétide qui flottait dans l'air me soulevait l'estomac. Je me demandai ce qui en était à l'origine. Cet endroit était effroyable.

— Donne-moi la clé, dis-je au garde, qui refusait d'ouvrir la porte. Personne ne le saura.

Il pâlit.

— Je ne peux pas, Votre Altesse. Sa Majesté a été très claire : quiconque ouvrira cette porte sera condamné à mort. J'ai des enfants à nourrir, moi.

Je comprenais sa peur et ne doutais pas que mon père le tuerait s'il désobéissait. Il avait déjà fait mettre à mort des gens pour des raisons bien plus futiles. Je le remerciai donc et attendis qu'il me laisse seule avant de m'agenouiller sur le sol froid et humide, puis j'ouvris la trappe ménagée dans le bois pour passer la nourriture.

— Acheron ? Es-tu là ?

Par la petite ouverture, j'essayai de distinguer quelque chose à l'intérieur, en vain. Il faisait trop sombre.

Enfin, j'entendis un grattement. Puis :

— Ryssa ?

Une voix faible, rauque, mais qui me combla de bonheur. Il était vivant ! Je passai la main dans l'ouverture.

— Oui, c'est moi, *akribos*.

Je sentis sa main prendre la mienne, la serrer doucement. Ses doigts étaient squelettiques.

— Tu ne devrais pas être ici, Ryssa. Personne n'a le droit de me parler.

Je fermai brièvement les yeux et soupirai. Je jugeai inutile de lui demander comment il allait : il vivait enfermé dans un cachot sombre, tel un rat dans une galerie.

Je serrai davantage sa main.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Je ne sais pas. Il n'y a pas de lucarne, donc j'ignore quand il fait jour ou nuit.

Il lâcha ma main et ajouta :

— Il faut que tu t'en ailles, princesse. Ce n'est pas un endroit pour toi, ici.

— Ni pour toi.

J'essayai de reprendre sa main, mais ne touchai que le sol de terre battue.

— Acheron ?

Il ne répondit pas.

— Acheron, je t'en prie. J'ai besoin d'entendre le son de ta voix.

Le silence. Je restai immobile un long moment, ma main posée par terre, espérant qu'il la saisirait, mais il n'en fit rien. Je continuai à lui parler. Il resta enfermé dans son mutisme. Je ne pouvais lui reprocher son attitude. Il avait tous les droits d'être en colère et maussade. Je n'arrivais pas à concevoir l'horreur de ce qui lui était arrivé. Arraché à son lit, traîné par les rues enchaîné, puis mis aux fers dans ce cachot. Et pour quelle raison ? Pour un prétendu affront fait à mon père ? A Styxx, qui s'estimait offensé dans sa dignité ? C'était écœurant.

Je ne me décidai à m'en aller que lorsqu'un serviteur lui apporta son dîner. Un bol de soupe malodorante et de l'eau croupie. L'épouvante me gagna. Ce soir, Styxx se gaverait de ses plats favoris, se gorgerait des flatteries et des bons vœux des courtisans. Père lui apporterait des présents, lui témoignerait tout son amour, lui souhaiterait le meilleur en ce jour d'anniversaire. Pendant ce temps, Acheron resterait dans son immonde cellule, seul, affamé, enchaîné.

Sous mes yeux noyés de larmes, le serviteur referma la trappe et partit.

— Heureux anniversaire, Acheron, murmurai-je afin qu'il ne m'entende pas.

22 octobre, an 9529 avant Jésus-Christ

Au cours des mois précédents, j'avais préparé mon union avec Apollon.

Le matin, quand le palais dormait encore, j'allais voir Acheron. Il n'était guère loquace, mais j'arrivais néanmoins à le faire parler un peu. Et je chérissais chaque mot qu'il prononçait.

J'aurais préféré qu'il accepte de discuter. Je lui en voulais un peu de son quasi-mutisme : je prenais tellement de risques pour lui rendre visite ! Je lui apportais du pain et des friandises. Il aurait pu faire l'effort de me montrer un minimum de cordialité.

Mais apparemment, c'était trop demander.

Dans l'après-midi, j'eus une réunion avec père, Styxx et le grand prêtre dans le bureau de mon père pour décider de la tenue que je porterais lors de la cérémonie qui me lierait à Apollon.

Au début, les membres du Conseil avaient voulu m'offrir complètement nue au dieu, mais, à mon grand soulagement, le prêtre les en avait dissuadés, et maintenant, ils débattaient des bijoux et de la robe idoines.

Le scribe prenait des notes lorsque, soudain, Styxx se sentit mal. Ses jambes se dérochèrent sous lui et il s'effondra par terre, où il resta comme un petit enfant tremblant. Il devenait de plus en plus pâle, et manifestement plus faible. Père le souleva dans ses bras et le porta jusqu'à sa chambre. Je les suivis, effrayée : qu'avait donc mon frère ? Nous nous disputons souvent, mais je l'aimais et ne voulais vraiment pas le voir malade.

Père l'étendit sur le lit puis fit appeler les médecins. Styxx ne pouvait même plus parler. Il respirait avec peine, comme si quelque chose bloquait sa gorge et que ses poumons étaient abîmés. Il dardait sur moi des yeux écarquillés de terreur. Bouleversée, je pris sa main comme j'avais souvent pris celle d'Acheron. Il était rarissime que Styxx me laisse faire ce geste, une preuve de la gravité de son état. Le temps qu'arrivent les médecins, son teint était devenu livide.

Je m'écartai afin de laisser la place aux hommes de l'art.

— Alors ? Qu'a-t-il ? leur demanda mon père d'une voix tremblante.

— Jamais je n'ai vu cela, sire, répondit l'un d'eux.

Le médecin en chef soupira lourdement.

— On dirait qu'il est en train de mourir de faim et de soif alors que je sais qu'il n'a jamais manqué un seul repas. D'après ce que je

constate, je dirais qu'il ne passera pas la journée. Cela n'a pas de sens. Comment un prince peut-il présenter ces symptômes ?

Immédiatement, je compris l'origine de la maladie de Styxx.

— Père, Acheron est mourant.

Il ne m'entendit pas. Il était trop occupé à crier aux médecins de guérir son fils.

— Père ! répétais-je tout en lui secouant le bras pour attirer son attention. Styxx est mourant parce qu'Acheron est mourant ! Ne te rappelles-tu pas les paroles de la sage-femme à la naissance des jumeaux ? Elle a dit que si Acheron mourait, Styxx ferait de même ! Acheron périt de faim et de soif dans son cachot. Si nous le sauvons, Styxx vivra.

Les traits déformés par la fureur, mon père ordonna aux gardes d'amener Acheron dans la salle du trône. Je les suivis dans les couloirs sombres et humides. Je haïssais cet endroit. Cela me donnait la nausée qu'Acheron y soit confiné depuis des mois.

Devant le cachot, le cœur battant à tout rompre, j'attendis que les gardes ouvrent la porte. J'allais enfin revoir mon frère.

Ils reculèrent, et un juron m'échappa lorsque je découvris dans quelles conditions ils avaient gardé Acheron.

Le cachot était encore plus exigu que celui dans lequel l'enfermait Estes sur l'Atlantide pour le punir. Acheron était contraint de rester en position assise, replié sur lui-même. Il n'y avait aucune source de lumière. Il vivait dans l'obscurité totale depuis maintenant un an, dans l'impossibilité de bouger, de s'étirer. Aucun animal n'était traité aussi cruellement. Pourquoi ne m'avait-il rien dit, lorsque je lui parlais de l'autre côté de la porte ?

Un garde le traîna dans le couloir. Acheron était trop faible pour protester. Le remugle qui s'échappait de son corps se mêlait à celui de l'atmosphère. Mon estomac faillit se retourner.

Acheron gisait sur le dos, respirant faiblement et avec peine. Il était si maigre que je le reconnaissais à peine. Tous ses os saillaient. Une épaisse barbe couvrait son visage, ses cheveux longs formaient comme une gigantesque toile d'araignée autour de sa tête. Il avait l'air d'un vieillard et non d'un jeune homme de dix-neuf ans.

Je m'agenouillai et pris sa tête sur mes genoux.

— Acheron ?

Il ne me répondit pas. Comme Styxx, il était trop faible pour réagir autrement qu'en me fixant sans me voir.

— Porte-le jusqu'à ma chambre, ordonnai-je au garde.

Il eut une moue de dégoût.

— Il empeste, madame.

— Pose-le sur mon lit, sinon tu seras battu pour ton insolence.

Il hésita, puis s'exécuta. J'appelai un autre garde et lui

demandai de faire monter à boire et à manger.

Chaque pas derrière l'homme qui portait mon frère me parut durer une éternité. Je n'arrivais pas à croire que la pitoyable enveloppe humaine qu'il avait dans les bras était mon magnifique frère, celui qui jouait dans le jardin du palais d'été avec Maia. Comment mon père avait-il pu lui faire subir cela ? Comment Acheron avait-il pu en arriver là ?

Le garde entra dans ma chambre, posa Acheron sur mon lit, puis se retira en hâte. Je demandai à mes servantes de préparer de l'eau et des linges pour le nettoyer.

Il semblait si affaibli, il sentait si mauvais... C'était abominable. Face à cette tragédie, je me sentais impuissante. Avec le coin du drap, j'essayais d'enlever la crasse sur son visage quand mes servantes arrivèrent avec la nourriture. La tête d'Acheron contre mon giron, je fis glisser de petits morceaux de pain dans sa bouche, mais il ne les mâcha pas. J'ignorais si c'était parce qu'il était trop faible ou parce qu'il avait atteint un tel degré d'asthénie qu'il ne savait même pas qu'il s'agissait de pain.

— Madame, vous allez ruiner vos habits si vous le touchez comme ça, remarqua Kassandra.

— Cela m'est égal.

Une seule chose comptait : lui sauver la vie. Je versai un peu de vin entre ses lèvres.

— Bois, Acheron. Mange.

Il détourna la tête et murmura :

— Non. S'il te plaît, laisse-moi mourir.

Les larmes me montèrent aux yeux quand je compris qu'il s'était volontairement affamé. Il n'avait pas d'autre chance de s'évader du trou à rats dans lequel il était piégé que de se suicider. Par charité, j'aurais dû accéder à son souhait, mais j'en étais incapable. Je ne voulais pas le perdre, ni perdre Styxx. J'aimais mes deux frères.

— Reste avec moi, Acheron.

Il ne céda pas. Il lutta pour mourir et, des jours durant, les médecins envoyés par mon père, avec brutalité, le forcèrent à se nourrir et à s'abreuver. Avec une volonté de fer, il tenta de rejeter tout ce qu'on lui mettait dans la bouche.

Alors, ils le ligotèrent au lit et lui écartèrent les mâchoires de force afin de faire couler dans sa gorge du lait, du vin, du miel, tout en lui pinçant le nez. Ils ne le laissaient respirer qu'une fois qu'il avait dégluti. Il les maudissait et me maudissait aussi. Et je ne pouvais lui en faire grief.

Chaque jour était pour lui un cauchemar. En revanche, Styxx, dont tout le monde s'occupait, reprenait des forces à vue d'œil. Acheron, lui, avait de nouvelles lésions autour de sa pauvre bouche

que l'on maintenait ouverte : les médecins exigeaient qu'il soit nourri toutes les deux heures. Chaque fois que gardes et servantes apparaissaient pour accomplir cette tâche, Acheron se crispait et me jetait des regards assassins.

Néanmoins, bien malgré lui, il reprit des forces, et la lutte s'amplifia, jusqu'au jour où il renonça à résister. Les regards haineux furent remplacés par une résignation désespérée qui me faisait encore plus mal. Il était toujours attaché, et je pris conscience que rien n'avait changé pour lui, hormis le lieu.

La réalité, pour mon frère, était toujours la même.

1^{er} novembre, an 9529 avant Jésus-Christ

Ce jour-là, père fit installer mon frère dans une chambre qui donnait sur le même couloir que la mienne. Une fois encore, il fut ligoté serré sur le lit, mais au moins était-il habillé. Si on continuait à le nourrir de force, ce n'était plus que toutes les cinq heures, maintenant.

Je saisisais la moindre occasion de le voir, et chaque fois mon cœur se serrait. Jamais il ne bougeait ni ne m'adressait la parole. Il restait immobile, les yeux rivés au plafond comme s'il n'était pas conscient de ce qui se passait autour de lui.

— J'aimerais que tu me parles, Acheron.

Il fit comme si je n'étais pas là.

— Il faut que tu saches que je t'aime, repris-je. Je suis navrée de te voir ainsi. Je t'en prie, petit frère. Ne pourrais-tu au moins me regarder ?

Il ne cilla même pas. Son mutisme m'irrita et j'eus envie de laisser libre cours à ma colère, mais m'en abstins. Il n'avait que trop été injurié par mon père, les gardes, les serviteurs.

Je ne pouvais rien faire d'autre. Je le laissai donc et allai continuer mes préparatifs pour mon union avec Apollon.

20 novembre, an 9529 avant Jésus-Christ

Une fois encore, Acheron était tel un gisant sur le lit, les yeux au plafond.

— Nos bavardages d'autrefois me manquent, dis-je. Tu étais mon meilleur ami, la seule personne à laquelle je pouvais me confier, qui n'allait pas répéter mes confidences à père.

Silence. Que faire pour l'obliger à réagir ? Il n'allait tout de même pas rester allongé ainsi éternellement. Mais il avait passé tant de temps roulé en boule dans son cachot qu'il avait dû s'habituer à ne pas bouger.

Je commençais à m'éloigner lorsque je remarquai un détail étrange. Les sourcils froncés, je revins sur mes pas et examinai la colonne du lit à laquelle était attachée sa cheville avec un anneau de métal. Il me fallut une seconde pour comprendre ce qui m'avait alertée : du sang frais et du sang sous forme de croûtes tachaient le métal. Il s'était agité et blessé ! Lorsqu'il était seul, il tentait de se libérer. Il n'était pas privé de toute réaction. Il feignait.

Je vis rouge. J'en avais assez de cette comédie.

Je sortis en trombe de la chambre et cherchai mon père. On me dit qu'il se trouvait dans la salle d'armes, où Styxx s'entraînait à l'épée.

— Père ?

Il me jeta un coup d'œil d'avertissement : que je ne le dérange pas pendant qu'il encourageait Styxx. Toutefois, il me demanda :

— Y a-t-il un problème ?

— Oui. Je veux qu'Acheron soit libéré.

— Pff... Dans quel but ? Dans son état, que ferait-il de la liberté ?

Si seulement il avait pu comprendre qu'il faisait du mal à quelqu'un qui ne lui en avait jamais fait... Qu'Acheron était sa chair, son sang.

— Tu n'as pas le droit de le laisser enchaîné comme une bête, père. C'est cruel. Il ne peut même pas satisfaire seul ses besoins naturels.

— Ni nous faire honte.

— Nous faire honte de quelle manière ?

— Ah, les femmes... Tu es aveugle, ma fille. Tu ne vois donc pas ce qu'il est ?

Je savais exactement ce qu'étaient mes deux frères.

— C'est un jeune homme, père.

— C'est une putain.

Il y avait dans l'intonation de mon père plus de venin que s'il avait parlé de son pire ennemi. Ce qui amplifia ma colère.

— C'était un esclave martyrisé que tu as envoyé dans la rue ! Qu'était-il censé faire ?

Il me répondit par un grognement féroce.

— Non, père, je ne céderai pas. Je ne supporterai pas cette situation une minute de plus. Si tu refuses d'accéder à ma demande, je me raserai la tête et me scarifierai le visage à un point tel que pas plus Apollon qu'aucun autre homme ne voudra de moi.

— Tu n'oserais pas !

Pour la première fois de mon existence, j'affrontais mon père pied à pied. Je me sentais tout à fait capable de mettre ma menace à exécution.

— Je te jure que ce ne sont pas des paroles en l'air, père. Pour le salut d'Achéron, je le ferai. Il mérite un autre sort que d'être gardé attaché.

— Il ne mérite rien.

— Alors, trouve une autre catin pour Apollon.

Je le crus sur le point de me frapper. Mais la bataille, ce fut moi qui la gagnai.

Cet après-midi-là, Achéron fut libéré.

Lorsque l'on ouvrit les anneaux, je vis la suspicion dans ses yeux. Il s'attendait que quelque chose de pire lui arrive. Une fois Achéron libéré, j'ordonnai aux gardes de sortir. Mon frère attendit que nous soyons seuls pour bouger. Lentement, il tourna les yeux vers moi, l'air rageur. Ses mouvements étaient mal assurés, ses muscles manifestement ankylosés.

Ses longs cheveux blonds étaient noués et grasseyés, son teint blafard, sa barbe épaisse. Il avait de grands cernes noirs mais n'était plus décharné. L'épouvantable gavage avait produit ses effets. Il avait repris un peu de poids et donc apparence humaine.

— Tu n'es pas autorisé à quitter cette chambre, l'avertis-je. Père a été très clair : tu n'es libre qu'ici, et tu ne dois pas te montrer.

Son expression se durcit.

— Au moins, tu n'es plus attaché, Achéron.

Il ne dit rien. Il ne me disait jamais rien. Mais les spirales dans ses prunelles argent tourbillonnèrent encore plus vite. Elles charriaient toutes les souffrances de sa vie, elles accusaient et me faisaient mal.

— Ma chambre est deux portes plus loin et...

Il m'interrompit.

— Il m'est interdit de sortir d'ici, n'est-ce pas ce que tu viens de dire ?

Il avait parlé. Enfin.

— C'est vrai. Donc, c'est moi qui te rendrai visite.

— Inutile.

— Acheron...

— Te souviens-tu de tes paroles la dernière fois que tu es venue jusqu'à ma cellule ?

Je me rappelais avoir été furieuse parce qu'il m'opposait un mutisme obstiné, mais c'était tout.

— Non, avouai-je.

— « Meurs si c'est ce que tu veux, je m'en moque, je ne veux plus me faire de souci pour toi. »

C'était exact. Et ces mots, j'aurais donné n'importe quoi pour ne les avoir jamais prononcés. Ils me brisaient le cœur, et je n'osais imaginer l'effet qu'ils lui avaient fait. Si seulement j'avais su dans quelle détresse il se trouvait, de l'autre côté de cette porte...

— J'étais en colère.

— C'est ça. Et moi, trop faible pour répliquer. Ce n'est pas facile de s'exprimer après avoir passé des jours dans le noir, avec les rats pour seule compagnie. Mais, évidemment, tu ignores ce que c'est que d'être mordu par les rats et rongé par la vermine, n'est-ce pas ? D'être assis dans ses propres déjections...

— Acheron...

— Laisse-moi, Ryssa. Je n'ai nul besoin de ta charité. Je ne veux rien de toi.

— Mais...

Il me chassa de la chambre et claqua la porte derrière moi. Je restai figée devant le battant jusqu'au moment où je me rendis compte que deux gardes avaient été postés par mon père dans le couloir. Le sort d'Acheron était donc bien le même, où qu'il se trouvât. Sa prison avait simplement changé de nature. Il était toujours privé de liberté. Oh, il était en vie. Mais à quoi bon ? C'eût peut-être été plus généreux de le laisser mourir. Le problème, c'était que j'en avais été incapable. Ce frère qui me haïssait, moi, je l'aimais.

Je regagnai ma chambre, mais n'y trouvai aucune paix. Je m'étais montrée dure avec mon frère, sans indulgence. Rien d'étonnant à ce qu'il ne veuille pas me parler.

Je n'allais pourtant pas renoncer à le ramener à de meilleurs sentiments à mon égard. Cela demanderait beaucoup de temps et de patience, mais je réussirais, du moins l'espérais-je. Acheron trouverait en lui la force de me pardonner de l'avoir blessé au lieu de me battre pour lui.

1^{er} décembre, an 9529 avant Jésus-Christ

Les jours passant, j'en appris davantage au sujet des volontés de mon père concernant Acheron : personne n'était autorisé à pénétrer dans sa chambre, sauf moi, qu'il refusait de voir. Tout ce qu'il touchait devait être brûlé. Ses couverts, ses assiettes, ses draps. Même ses vêtements. Une humiliation publique que mon père infligeait à mon frère et qui me révoltait.

Puis je fis une effrayante découverte.

Un après-midi, j'étais allée assister avec des amies à une représentation théâtrale. Ce n'était pas dans mes habitudes, mais Zateria s'était entichée de l'un des acteurs et avait voulu que je le voie.

Nous riions et plaisantions lorsque je remarquai un homme assis deux rangs derrière nous, dans la section réservée au gens du peuple. Il était seul, enveloppé dans une cape dont il avait rabattu si bas la capuche sur sa tête que je ne distinguais rien de ses traits. Pourtant, il y avait en lui quelque chose de familier qui m'intriguait. Ce ne fut qu'à la fin de la pièce, lorsqu'il se leva, que je compris d'où me venait cette impression.

C'était Acheron.

Pas un instant je n'imaginai que ce fût Styxx : jamais il ne serait allé au théâtre dans l'après-midi, et jamais il ne se serait assis au milieu du *vulgum pecus*.

Je m'excusai auprès de mes amies et allai le rejoindre.

— Acheron ?

Il eut une hésitation, puis rabattit encore davantage la capuche sur sa figure et continua de marcher. Je l'arrêtai en lui attrapant le bras. Il me jeta un regard glacial.

— Vas-tu le lui dire ?

Je compris qu'il parlait de notre père.

— Pourquoi ferais-je cela ?

Il se remit à marcher, et je l'arrêtai de nouveau.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ryssa ? me demanda-t-il, irrité.

— Comment as-tu réussi à venir ici ? Les gardes...

— Je les ai corrompus.

— Avec quoi ? Tu n'as pas d'argent !

Son expression m'apprit la nature du pot-de-vin. Quelle horreur ! Il s'était vendu pour pouvoir sortir du palais.

— N'aie pas l'air aussi écoeurée, Ryssa. On m'a déjà acheté pour moins qu'un après-midi de liberté. Au moins, eux, ils sont doux

avec moi.

— Tu ne peux pas continuer à faire cela, dis-je, les larmes aux yeux.

— Pourquoi pas ? C'est la seule chose que les gens attendent de moi.

— Ce n'est pas vrai.

— Ah bon ?

Il abaissa la capuche, dévoilant son visage, et la réaction des gens autour de nous quand ils le découvrirent me laissa sans voix. Tous s'étaient tus et semblaient fascinés. Ils le fixaient. Oui, tous sans exception.

Puis des murmures s'élevèrent. Des femmes parlaient entre elles en chuchotant, en gloussant. Les hommes se montrèrent moins discrets. Ils dardaient sur mon frère des regards carrément libidineux, rivaient sur lui des yeux embués de désir.

Je n'étais moi-même pas immunisée contre sa diabolique séduction, mais me bornais à en faire la constatation car Acheron était mon frère.

— Veux-tu vraiment savoir pourquoi ton père me hait, Ryssa ?

Non. Je connaissais la réponse : parce que lui aussi était irrésistiblement attiré par Acheron et qu'il lui en voulait à mort d'avoir fait naître cette ignominieuse émotion en lui.

Mon frère passa devant moi et sortit du théâtre, submergé d'offres et d'invitations de la part des gens autour de lui. Même lorsqu'il eut remonté sa capuche, ils continuèrent à le harceler dans la rue.

— Hé, ne boude pas, lui lança un homme qui le suivait comme un chien une proie. Je serai un très généreux mentor !

— Je n'ai pas besoin d'un mentor.

L'homme lui agrippa le bras.

— Alors, de quoi as-tu besoin ?

— Qu'on me laisse seul.

— Dis-moi ton prix. Il sera le mien.

Le regard de mon frère fut soudain habité de ce vide que je connaissais si bien, tandis qu'il repoussait l'importun.

— Que se passe-t-il ? gronda tout à coup une voix bien trop familière.

Mon sang se glaça. Père ! Préoccupée par mon frère, je n'avais pas remarqué que mon père et sa suite passaient près de nous. Et maintenant, il rivait sur mon frère, dont l'expression s'était faite de marbre, des yeux luisants de rage.

Père le poussa brutalement vers l'escorte qui l'accompagnait. Acheron fut ramené au palais. Mon père avait ordonné qu'il soit battu pour avoir désobéi.

Je tentai d'adoucir sa punition, mais mon père demeura inflexible. Acheron fut traîné dans la cour, où les gardes lui arrachèrent ses vêtements et lui donnèrent soixante-cinq coups de fouet. Je fus incapable de regarder, mais j'entendis chaque claquement de la lanière qui déchirait les chairs.

À plusieurs reprises, un choc sourd m'apprit qu'Acheron était tombé. Chaque fois, mon père cria aux gardes de le relever. Mon frère n'émit pas une plainte.

Lorsque, enfin, le supplice s'acheva, je me précipitai vers le poteau auquel Acheron était ligoté par les poignets. Il était en sang. Les gardes jetèrent une couverture sur son dos, coupèrent les cordes, puis le ramenèrent dans sa chambre, où ils l'enfermèrent.

Tout ce que je pus faire ensuite fut de prendre sa tête sur mes genoux, comme autrefois, quand il me demandait pourquoi nos parents le haïssaient. Et j'attendis que quelqu'un vienne soigner son dos massacré.

Personne ne se montra.

Je n'appris que plus tard que père avait interdit que tout soin lui soit prodigué. Je restai des heures sans bouger pendant qu'Acheron pleurait de douleur. Je ne savais pas si sa souffrance venait de ses plaies ou de son cœur. Dieux, que j'aurais aimé remonter le temps et être de nouveau dans le verger avec lui et Maia. Ou bien loin d'ici. Dans un endroit où il aurait été libre, comme tout jeune homme de dix-neuf ans.

Quand il finit par s'endormir, je continuai de caresser ses cheveux, bouleversée par le spectacle de son dos ravagé. Il devait avoir si mal...

— Je t'aime, Acheron, murmurai-je, en priant pour que mon amour suffise à lui épargner de telles tortures.

Vaine prière.

10 décembre, an 9529 avant Jésus-Christ

Après ce funeste jour, je gardai le silence chaque fois qu'Acheron sortit du palais pour aller au théâtre. Je me contentais de le suivre pour m'assurer que personne ne lui créait d'ennuis.

Il se déplaçait dans l'ombre, sa beauté et son identité farouchement cachées. La tête basse, le regard rivé au sol, il fendait la foule. Il prenait de grands risques en sortant. Je lui demandai pourquoi, et il me répondit que les pièces de théâtre étaient son seul réconfort. Qu'il s'imaginait être l'un des personnages. Comment aurais-je pu l'empêcher de chercher à mettre un peu de joie dans son existence ?

La date de mon union avec Apollon approchait. Je passais de plus en plus de temps avec Acheron dans sa chambre. Lui seul ne prétendait pas que cet événement serait merveilleux et qu'il me fallait l'attendre avec enthousiasme. Il se rendait bien compte que c'était épouvantable. J'allais être vendue comme une catin. Il n'y avait que mon père pour s'en réjouir.

— Aurai-je très mal lorsqu'il me prendra ? demandai-je à Acheron alors que nous étions assis sur la terrasse surplombant la mer.

Mon frère, comme à l'accoutumée, était juché sur la balustrade, dangereusement penché vers la mer. Moi, j'aurais eu le vertige. Lui semblait indifférent.

— Cela dépendra d'Apollon et de son humeur. En fait, cela dépend toujours de l'amant. Il peut prendre plaisir à te faire mal.

Voilà qui ne me rassurait guère.

— Au moins, poursuivit Acheron, n'auras-tu pas un public.

— Toi, tu en as eu un ?

Il ne répondit pas, mais son expression le fit mieux que des mots. Le cœur serré à l'idée de ce qu'il avait enduré, je baissai les yeux sur la corde que je tortillais entre mes doigts.

— Apollon est-il le genre d'être qui tire du plaisir de la douleur d'autrui ? demandai-je.

— Je ne sais pas, Ryssa.

Un ton sec, irrité. Celui qu'il employait toujours lorsque nous parlions de sexe, sujet qu'il détestait. Cela m'ennuyait d'insister, mais il le fallait. Mon frère était la seule personne susceptible de m'éclairer.

— Jusqu'à quel point cela peut-il faire mal ?

Il détourna le regard, le dirigea vers la mer.

— Essaie de ne pas y penser, Ryssa. Contente-toi de fermer les yeux et d'imaginer que tu es un oiseau, que tu voles au-dessus des

nuages et que rien ne peut t'atteindre. Que tu es libre d'aller où tu veux.

— Est-ce ce que tu fais ?

— Parfois.

— Et les autres fois ?

Silence.

Nous restâmes donc assis sans parler, à écouter les vagues s'écraser sur les rochers. Pour la première fois, je comprenais pleinement sa détresse, ses humiliations. Qu'elles fassent partie de mon avenir me révoltait, mais aucun choix ne s'offrait à moi.

Le grondement du ressac me rappela tout à coup ces jours où Acheron restait seul, allongé sur la grève, à écouter des voix qui l'appelaient.

— Entends-tu encore les dieux ?

— Oui.

— En ce moment ?

— Oui.

A l'époque, il m'avait dit que les dieux l'exhortaient à rentrer à la maison.

— Penses-tu finalement faire ce qu'ils te demandent ?

— Non. Jamais je ne retournerai sur l'Atlantide. Je hais cet endroit.

C'était compréhensible. Mais ici, n'était-ce pas aussi épouvantable ? Où qu'il aille, il souffrait, sans avoir jamais commis de faute méritant un châtement. Il ne pouvait nulle part montrer son visage sans qu'on l'agresse, le harcèle. Il vivait un cauchemar permanent. Même moi, je le désirais ! Grâce aux dieux, il ne semblait pas se rendre compte que ces émotions impures m'habitaient. Jamais je ne les lui dévoilerais. Il était mon frère, et je ne voulais que le protéger. Il me connaissait mieux que personne et m'aimait telle que j'étais, en dépit de mes défauts et des fautes que j'avais commises. Exactement comme moi je l'aimais en dépit des siens.

— Viendras-tu au temple avec moi, demain ?

La question l'étonna tant qu'il resta sans voix.

— S'il te plaît, Acheron, insistai-je, j'ai tellement peur de ce qu'ils ont concocté ! Je ne veux pas être la maîtresse d'un dieu. Aucun homme ne m'a jamais touchée. Pas même embrassée ! Je crains que le courage ne me manque.

— Ce n'est pas difficile, Ryssa. Tu t'allonges et tu fais comme si tu appréciais.

— Et si je n'apprécie pas ?

— Tu fais semblant. Il sera tellement concentré sur son propre plaisir qu'il n'y verra que du feu. Même si tu fais la grimace ou que tu pleures. Dis-lui simplement qu'il est fabuleusement viril et que tu

adores l'avoir en toi.

Je lui pris la main. Mon frère n'avait que trop souffert. Je n'avais pas le droit de me plaindre de mon sort, c'eût été indécent. J'attendais de lui qu'il me réconforte et me rassure, alors qu'il avait toujours été seul pour affronter les épreuves.

Mais je n'étais pas aussi forte que lui. J'étais incapable de faire face sans soutien à ce qui me menaçait. J'avais besoin d'être épaulée, besoin de quelqu'un qui me dise la vérité et soit bien conscient de l'horreur qui m'attendait.

— Je t'en prie, Acheron, viens avec moi.

Je lus dans ses yeux qu'il n'en avait pas la moindre envie, et pourtant il acquiesça d'un hochement de tête. Éperdue de reconnaissance, je lui embrassai la main puis la tins étroitement serrée dans la mienne. Mon frère était le seul à comprendre ma peur. Le seul à savoir l'effet que cela faisait d'être vendu.

Sur ce point-là, nous étions des âmes sœurs.

11 décembre, an 9529 avant Jésus-Christ

Je dormis mal. Tout au plus m'assoupis-je par moments. La journée qui s'annonçait serait la pire de ma vie. Mon père allait me lier à un dieu...

A l'heure du départ pour le temple, je trouvai Acheron dans le vestibule. Il portait l'himation de couleur terne qu'il mettait pour aller au théâtre. Comme d'habitude, il en avait remonté la capuche sur sa tête pour cacher son visage.

Quel acte généreux de sa part que de m'accompagner, fût-ce à contrecœur ! Je brûlais de lui prendre la main pour le remercier de son courage, mais m'en abstins, de peur que ce geste n'attire l'attention sur lui. Pour rien au monde je n'aurais voulu lui créer plus d'ennuis qu'il n'en avait déjà.

Sans mot dire, il suivit le groupe que je formais avec mes servantes lorsque nous quittâmes le palais. Je pensais que père m'attendait dehors, mais l'on m'apprit qu'il m'avait devancée au temple. Je marchai donc dans la rue sur mes jambes tremblotantes : le peu de courage que j'avais m'abandonnait.

— Devrais-je m'enfuir, Acheron ?

— Chaque fois que j'ai essayé de m'enfuir, ils m'ont rattrapé et fait amèrement regretter ma tentative.

L'estomac noué, je me rappelai le jour où je lui avais fait quitter l'Atlantide. Il m'avait dit qu'il serait puni à cause de ce que j'avais fait, mais jamais n'avait expliqué la nature de la punition.

— Que t'a fait oncles Estes après que tu...

Il tendit la main et la posa sur ma bouche.

— Ne demande pas. Tu n'as pas besoin de savoir.

Ses yeux d'argent étaient hantés par le chagrin. Il n'avait pu oublier ce que notre oncle lui avait infligé.

Je me souvins alors de quelque chose qu'il m'avait dit au lupanar. Que, sans compétences professionnelles, ni lui ni moi ne serions en mesure de nous assumer. Des mots qui maintenant me hantaient.

Il avait raison. Ils me retrouveraient et me feraient payer très cher ma tentative de rébellion.

Je pris une profonde inspiration et avançai plus vite.

Une foule attendait mon arrivée sur le parvis du temple. Je fus acclamée, alors même que j'étais vendue contre ma volonté à un dieu. Six jeunes filles se mirent à répandre à mes pieds des pétales de roses blancs et rouges quand j'avançai vers l'entrée du temple d'Apollon.

Mon père était à la porte. Il me sourit, un sourire qui s'éteignit quand il vit qui était mon « garde ».

— Que fait-il là ?

— Je lui ai demandé de venir.

Père repoussa Acheron d'une violente bourrade.

— Il n'a pas le droit d'être là. Il est souillé.

— Je veux qu'il reste.

— Non !

Acheron releva fièrement le menton, comme si le refus de mon père ne le touchait pas, mais son regard disait le contraire.

— Je t'attendrai dehors, Ryssa.

Père eut une grimace de dégoût. Seule la crainte qu'Apollon soit témoin d'une altercation entre Acheron et lui le retenait. Mais il punirait Acheron plus tard, c'était certain.

Je voulus prendre la main de mon frère, mais père, d'une poussée, me fit franchir le seuil. Les larmes aux yeux, j'essayai d'appeler Acheron. Aucun son ne sortit de ma gorge, et mon frère se perdit dans la foule, alors que j'avais tant besoin de lui, de sa force ! Hélas, il n'y avait rien que je puisse faire.

Contrainte et forcée, je fus tramée dans le temple, vers une destinée dont je ne voulais à aucun prix.

Acheron

9529 – 7382 avant Jésus-Christ

11 décembre, an 9529 avant Jésus-Christ

Acheron s'éloigna du temple d'Apollon. La colère grondait en lui. Il en avait assez qu'on lui rappelle où était sa place dans ce monde. Qu'on lui répète qu'il n'était rien.

Son père allait le punir pour avoir osé le défier, mais cela ne le traumatisait pas outre mesure. Depuis longtemps, il ne ressentait plus la douleur. Il avait été tellement martyrisé qu'il était devenu quasiment insensible. Il n'éprouvait désormais que de la haine et de la colère. Deux émotions qui bouillaient constamment en lui.

On avait fait de lui une putain, et voilà qu'on lui reprochait d'en être une ! Comme s'il avait eu le choix ! Comme s'il avait pris plaisir à cette condition, à être battu et victime des pires sévices !

Furieux, assoiffé de vengeance, il traversa la rue sans s'en rendre compte et entra dans le temple en face de celui d'Apollon.

Le bâtiment était vide. Ses occupants et son personnel étaient allés assister au sacrifice de Ryssa. Salauds. Les gens adoraient les humiliations publiques, surtout lorsque la personne concernée appartenait à l'aristocratie. Cela leur donnait une sensation de supériorité, même s'ils n'étaient pas dupes. Ils étaient contents de ne pas être la victime

Il traversa un vestibule bordé de colonnes si hautes qu'elles semblaient s'étirer jusqu'au ciel. Cette colonnade aboutissait à la statue d'une femme. Acheron n'était encore jamais entré dans un temple. L'accès en était interdit aux putains abandonnées des dieux et maudites par les hommes.

Fièremment, il abaissa sa capuche et considéra la statue de la déesse. Elle était d'or, et superbe. Son péplum semblait délicatement soulevé par la brise. Dans sa main droite, elle tenait un arc. Un carquois plein de flèches était accroché sur son dos. Sa main gauche était posée sur la tête d'un grand cerf appuyé contre sa jambe.

Il essaya de lire ce qui était gravé sur le panneau à la base du socle, sans succès. Ryssa avait tenté de lui apprendre à lire des années plus tôt, mais, n'ayant jamais eu sous les yeux le moindre mot écrit depuis, il manquait de pratique.

Il suivit du doigt les contours de la première lettre du nom de la déesse. Un A. Ryssa lui avait expliqué que son propre nom commençait pas un A. Il passa mentalement en revue les noms des divinités qu'il connaissait, puis énonça à voix haute :

— J'y suis ! Vous devez être Athéna.

C'était logique : Athéna était la déesse de la guerre, et la statue

avait un arc et des flèches.

— Je te demande pardon ? *Athéna* ?

La voix courroucée provenait de derrière lui. Il se retourna et resta bouche bée en découvrant une femme d'une beauté irréelle aux longs cheveux roux et aux yeux verts. S'il avait été capable de ressentir du désir sexuel, il en aurait eu pour cette femme. Mais il avait connu tant de corps qu'il espérait ne plus en approcher un seul jusqu'à la fin de sa vie.

Les mains sur ses voluptueuses hanches rondes, elle portait une longue robe blanche vaporeuse que la brise faisait voleter.

— Es-tu aveugle ? Ou tout simplement idiot ? reprit-elle sèchement.

— Ni l'un ni l'autre ! répliqua Acheron.

Elle s'approcha de lui, les yeux plissés, et montra de la main la statue.

— Alors, comment se fait-il que tu ne reconnais pas l'image d'Artémis quand tu la vois ?

La sœur jumelle d'Apollon ! La proximité des deux temples aurait dû lui mettre la puce à l'oreille.

— Est-elle aussi nulle que son frère ?

L'insultante question laissa la déesse pantoise.

— Que... quoi ? bredouilla-t-elle.

Acheron fulminait : il venait de découvrir les offrandes sur l'autel derrière la déesse. Il les balaya du bras. Plateaux et récipients divers atterrirent par terre. Un nombre incalculable d'objets roula sur le sol de marbre.

— Pourquoi les hommes se donnent-ils la peine de vous honorer quand personne sur l'Olympe n'est là pour les écouter, parce que les dieux se rient d'eux ?

— Es-tu fou ?

— Oui, je le suis. Fou à cause de ces dieux pour lesquels nous ne sommes rien. Fou à cause des Moires qui nous ont mis ici dans le seul but de s'amuser ! J'aimerais que tous les dieux meurent ! Disparaissent à jamais !

Artémis poussa un rugissement avant de se jeter sur Acheron, la main levée pour le gifler. Il lui attrapa le poignet. Elle cria et il chancela, heurté par il ne savait quoi, qui le souleva de terre et le précipita contre le mur. Le souffle coupé, il resta cloué contre la paroi, à trois mètres du sol, comme un insecte épingle.

— Je devrais te tuer, remarqua Artémis en levant les yeux vers lui.

— Ne t'en prive pas.

Artémis réprima son envie de lui expédier une ultime décharge de foudre qui l'aurait expédié au Tartare. Au lieu de cela, elle le laissa

choir sur le dallage.

Jamais encore elle n'avait rencontré quelqu'un qui ne la connût pas de vue, qui fût inconscient de l'immensité de ses pouvoirs.

Elle l'observa lorsqu'il se remit debout et la défia d'un regard plein de morgue.

Il était d'une beauté sidérante, ce jeune homme, elle devait lui accorder cela. Des cils blond foncé incroyablement longs ombrayaient des yeux d'une inouïe couleur argent, qui la fixaient avec un aplomb confondant. Personne n'avait jamais osé la regarder de cette façon.

Ses cheveux blonds, longs et ondulés, encadraient un visage parfait. Quant à son corps... Ah, son corps... il était élancé, musclé, bronzé. Irrésistible. Au point qu'elle en avait l'eau à la bouche. Jamais, de toute son existence, elle n'avait été attirée de la sorte par un homme. Et il était plus grand qu'elle, chose rarissime chez les humains, et qu'elle appréciait.

— Sais-tu qui je suis ? lui demanda-t-elle.

— Si je me base sur ta colère et ce que tu viens de me faire, je dirais que tu es Artémis.

Ainsi, il n'était pas aussi stupide qu'elle l'avait cru.

— Dans ce cas, incline-toi et présente-moi tes excuses.

Il n'en fit rien, se contentant de lui décocher un coup d'œil si lourd d'intensité qu'elle fut chavirée. Il se dirigea vers elle d'une démarche arrogante et souple qui évoquait celle d'une panthère.

Artémis frémit. Un trouble qu'elle ne comprenait pas s'était emparé d'elle. Elle avait le souffle court, le cœur qui battait trop vite.

Il tendit la main et lui caressa la joue, ses yeux hypnotiques rivés aux siens.

— Alors, vous êtes une déesse, dit-il d'une voix envoûtante.

Ses pupilles se dilatèrent, et des tourbillons apparurent dans ses yeux. Artémis se sentit encore plus émue. Il était si proche d'elle... Mais que lui arrivait-il ?

Sans crier gare, il l'enlaça et l'embrassa.

Elle crut défaillir de plaisir en découvrant les saveurs de sa bouche. Elle aurait dû le repousser, mais elle en fut incapable, à la fois outrée qu'il ose prendre une telle liberté et subjuguée par la sensualité torride de cette langue qui fouillait sa bouche.

Il raffermir son étreinte. Par réflexe, elle inclina la tête en arrière, et il en profita pour faire dériver ses lèvres vers son cou. Elle frissonna. Un feu ardent s'était allumé dans son bas-ventre. Un feu que seul cet homme pourrait éteindre en lui faisant l'amour, en lui permettant de toucher jusqu'au moindre atome de son corps.

— Tu as vraiment un goût délicieux, murmura-t-elle.

Il s'agenouilla devant elle.

— Mais... que fais-tu ? demanda-t-elle, éperdue, quand il prit

l'un de ses pieds dans ses mains.

Elle ne résista pas. Elle ne s'appartenait plus. Ne se maîtrisait plus. Cet homme... Non, cette créature la bouleversait d'une manière surnaturelle.

— Je vais embrasser tes pieds, déesse. N'est-ce pas ce que je suis censé faire ?

Oui, bien sûr... Sauf qu'elle n'éprouvait rien lorsque ses adorateurs lui baisaient les pieds, sinon de l'ennui. Alors que là... elle gémissait de plaisir !

Elle se laissa aller contre le mur quand la bouche magique lui prodigua ses sortilèges. Elle avait l'impression que son sang bouillait dans ses veines. La tête se mit à lui tourner lorsque, du pied, il entreprit de faire courir sa langue sur son mollet, son genou...

Elle haletait. Il déplaça encore sa bouche. Vers la cuisse. Il la fit légèrement pivoter, et soudain, elle se rendit compte que son souffle chaud caressait ses fesses.

— Que... que fais-tu ? répéta-t-elle.

— Je vais t'embrasser le cul. N'est-ce pas ce que je suis censé faire ? répéta-t-il d'un ton ironique.

— Pas de cette façon ! protesta-t-elle.

Il fallait qu'elle l'arrête immédiatement. Personne n'avait le droit de s'autoriser pareilles libertés ! Le problème, c'était qu'elle ne parvenait pas à se dérober, encore moins à lui ordonner de cesser son manège. Au contraire, elle aspirait à ce qu'il dure éternellement.

Il lui écarta les jambes, et les cuisses d'Artémis s'ouvrirent docilement, comme dotées d'une volonté propre. Elle baissa les yeux sur lui. Les paupières closes, il la tourmentait de la manière la plus exquise qui fût. Ses mains s'activaient sur des parties de son corps qu'aucun homme n'avait jamais touchées.

Lorsque, du bout de la langue, il stimula son clitoris, elle geignit, enfouit les doigts dans les cheveux blonds de ce sorcier du sexe et s'abandonna à une jouissance si dévorante qu'elle crut mourir. L'orgasme déclenché par les savantes caresses d'Acheron faillit la terrasser. Quand le plaisir reflua, elle prit brusquement conscience de la situation. Mortifiée, elle se volatilisa.

Incrédule, Acheron s'assit par terre. Les saveurs, les parfums d'Artémis l'avaient profondément troublé. Il avait envie d'elle à en hurler. Lui qui ignorait tout du désir, qui avait toujours eu besoin de drogues pour s'exciter, voilà qu'il brûlait pour cette déesse, sans avoir eu recours au moindre artifice. Il désirait une femme. Cette femme. Et il ne parvenait pas à y croire.

Il eut un petit rire amer avant de crier :

— Le minimum que tu aurais pu faire, c'était me tuer, Artémis.

C'était ce qu'il avait cherché en l'approchant, en la défiant.

Mais rien ne s'était ensuite déroulé comme prévu. Il avait ressenti du désir dans la seconde. Bon sang...

Il se releva, adressa à la statue qui ne rendait pas justice à la beauté de la déesse un salut moqueur puis quitta le temple, mal dans sa peau, comme affamé, et regagna le palais. De nouveau, il était en proie à une colère dévastatrice qui allait croissant à chacun de ses pas.

Les couloirs du palais étaient silencieux. Il les emprunta au hasard, sans destination précise en tête. La demeure de son père était déserte. Tout le monde assistait au sacrifice de Ryssa. Le résultat escompté serait-il au bout du chemin ? Apollon prendrait-il le parti des Grecs contre les Atlantes ?

Il s'interrogeait sur ce point, tout en songeant que, quoi que fasse Apollon, cela lui serait égal. Les Atlantes et les Apollites ne s'étaient pas montrés plus charitables envers lui que les Grecs. Tous sans exception n'avaient eu qu'une idée : le violenter.

Il soupira.

Ses pas l'avaient conduit dans la salle du trône de son père, une immense pièce très impressionnante. C'était la première fois qu'il y pénétrait seul et de son propre chef. Les autres fois, il avait été traîné par terre, enchaîné.

Il se figea lorsqu'il vit les deux trônes. Ceux de son père et de sa mère. Mais cette dernière ayant été bannie pour lui avoir donné le jour, Styxx avait pris sa place. Dommage que la vieille sorcière soit morte pendant son exil. Elle aurait été ravie de voir son bien-aimé Styxx devenir roi.

Styxx... Son frère cadet.

Bons dieux ! Sans ses yeux d'argent, c'était lui qui aurait été assis à la droite de son père ! Personne ne se serait moqué de lui, ne l'aurait forcé à s'agenouiller pour...

Saletés de souvenirs.

Quelle injustice !

Il n'avait pas demandé à venir au monde, jamais demandé à être un demi-dieu. Il entendait encore Estes dire :

— Regardez-le. Le fils d'un Olympien. Combien êtes-vous prêts à payer pour goûter à un dieu grec ?

Acheron ne savait même pas qui était son vrai père. Sa mère avait clamé haut et fort qu'elle était innocente, et aucun dieu ne s'était manifesté pour le reconnaître comme son fils. Cette idée ajouta encore à sa fureur et le poussa à aller s'asseoir sur le trône. Son père serait tombé raide mort s'il l'avait vu ! Et il aurait fait brûler le trône souillé.

Il savoura ce moment. Et s'il restait là ? se demanda-t-il. S'il attendait que son père découvre une putain sur son trône ?

Une putain. Alors que, par sa naissance, il aurait dû être l'héritier du royaume. Quelle eût été sa vie s'il avait été doté des

mêmes yeux bleus que Styxx ? On l'aurait respecté...

Du respect.

Le mot resta dans son esprit, y flotta. Le respect était la seule chose qu'il eût jamais désirée.

— N'as-tu pas aussi souhaité être aimé ?

Il sursauta. Artémis se tenait au milieu de la salle.

— Tout le monde prétend m'aimer, rétorqua-t-il en ricanant.

Du moins pendant qu'ils le baisaient. Après l'orgasme, ils l'aimaient nettement moins.

— J'ai eu ma dose d'amour. Je suis prêt à m'en passer pendant un sacré bout de temps, ajouta-t-il amèrement.

Artémis fronça les sourcils, une mimique qu'il trouva charmante.

— Tu es un bien étrange humain.

— Je suis un demi-dieu. Tu ne l'aurais pas deviné, hein ?

Le froncement de sourcils s'accrut.

— Quel sang coule en toi ?

— Celui de Zeus, m'a-t-on dit.

— Impossible. Tu n'es pas le fils d'un Olympien. Si tu l'étais, je le saurais. Nous percevons toujours nos semblables.

Il eut l'affreuse sensation d'avoir soudain une lame fichée dans le cœur.

— Mais alors, de qui suis-je le fils ?

Elle s'approcha et prit son menton dans sa paume, une paume si chaude, si douce qu'il plongeait sans hésiter ses yeux dans ceux de la déesse, lui qui haïssait ces prunelles argent qui lui avaient causé tant d'ennuis, qui avaient gâché sa vie.

— Tu es un humain.

— Mais mes yeux...

— Ils sont étranges, mais les tares de naissance sont légion chez les humains. Il n'y a aucun pouvoir divin en toi, rien qui montre la moindre divinité. Oui, tu es humain.

Ainsi, le roi était vraiment son géniteur, songea Acheron, désespéré. Il aurait donné n'importe quoi pour ne pas entendre cela. Il avait une banale tare qui l'avait privé de tout. Il en aurait hurlé de douleur.

— Pourquoi es-tu là ? demanda-t-il enfin à la déesse.

Elle éluda la question et l'interrogea à son tour.

— Pourquoi n'as-tu pas peur de moi ?

— Je devrais ?

— Je pourrais te tuer.

— Je t'ai demandé de le faire.

Elle secoua la tête, incrédule.

— Tu es vraiment beau, pour un humain.

— Je sais.

Artémis était perplexe. Il n'avait fait qu'admettre une évidence dont il ne concevait manifestement aucun orgueil. Au contraire. Il semblait en colère, comme si sa beauté était un lourd handicap. Il ne ressemblait à aucun homme qu'elle eût connu. Pour un peu, elle aurait cru à sa divinité : il devait posséder quelque chose de surnaturel pour avoir fait naître en elle pareil désir. Mais les dieux et ceux de leur sang possédaient une essence qui ne trompait pas, et cette essence, elle ne la sentait pas en lui. Elle ne percevait que du désespoir, de la haine, de la rancœur et de la douleur. Il souffrait tellement que rester auprès de lui était éprouvant.

— Pourquoi es-tu si triste ?

— Tu ne comprendrais pas.

Effectivement, la tristesse lui était inconnue. Quant au désespoir, ce n'était pour elle qu'une notion abstraite.

De toute l'éternité, jamais elle n'avait éprouvé le besoin de réconforter quelqu'un. Aujourd'hui, elle en avait envie et ne comprenait pas ce qui l'y poussait.

— T'arrive-t-il de sourire ?

Il secoua la tête.

— Jamais ? insista-t-elle.

— Non. Sourire ne fait qu'attirer encore plus les gens, les amène à me désirer encore plus ardemment.

— Mais je pensais que les humains adoraient être désirés.

— Ah ! Connais-tu le terme atlante « *tsoulus* » ?

— Esclave sexuel ?

Il acquiesça en silence.

— Que... quoi ? Tu es... cela ?

— J'étais.

Elle vit rouge.

— Et tu as osé poser les mains sur moi ?

— Vas-tu me tuer, maintenant ?

De nouveau, Artémis était en pleine confusion. Sa colère retomba dans l'instant. Mais qui était donc cet homme qui la bravait comme aucun autre avant lui ?

— Si tu as tant envie de mourir que cela, pourquoi ne te suicides-tu pas ?

— Parce que chaque fois que j'ai tenté de me supprimer, j'ai été ramené à la vie et puni ! Il semble bien que les dieux ne veuillent pas mort. Mais je me dis que si l'un d'entre eux me tuait, j'aurais une chance de trouver enfin la paix.

— Cela signifie que ta destinée n'est pas de mourir.

Il bondit du trône et émit un grondement si féroce qu'Artémis recula, effrayée.

— Ne me parle pas de destinée ! rugit-il. Je refuse de croire que cette vie est ma destinée ! J'étais promis à...

Il n'acheva pas. La détresse qu'Artémis lut dans ses yeux lui serra le cœur.

— Ce n'est pas possible, reprit-il d'un ton calme après une pause. Je ne peux pas être né que pour le malheur.

— C'est le sort des humains, de souffrir. Pourquoi serait-ce différent pour toi ?

Des images de son passé défilaient dans l'esprit d'Achéron, des images d'horreur, de torture, de dégradation. S'y mêlaient des visions d'avenir issues de son imagination et qui n'étaient guère différentes. Toujours on se servirait de lui, toujours on le traiterait comme de la vermine.

Trop en colère pour parler, il sortit en trombe de la salle du trône et monta dans sa chambre, sa prison. Oui, sa prison, car même s'il n'était plus confiné dans le trou à rats où son père l'avait précédemment jeté, il était emprisonné. Et il était condamné à rester cloîtré jusqu'à la fin de ses jours.

Aujourd'hui, il n'y avait pas de gardes à la porte. Même eux avaient eu droit à une journée de liberté, une journée bien à eux, pour faire ce qui leur chantait.

— Pourquoi es-tu parti ?

Effaré, il vit Artémis se matérialiser devant lui.

— Pourquoi m'as-tu suivi ?

— Tu as aiguisé ma curiosité.

— A quel sujet ?

— A ton sujet.

Quelle pitié ! Une déesse n'était pas différente des humains. Elle aussi le harcelait.

— Veux-tu que je me mette nu ? Ainsi, tu pourras explorer mon corps.

Les joues d'Artémis s'empourprèrent, mais ce qu'il remarqua surtout, ce fut la lueur de convoitise dans ses yeux. Il nota également qu'elle n'avait pas refusé quand il lui avait proposé par défi de se dévêtir.

Eh bien, qu'il en soit ainsi.

Artémis riva les yeux sur l'humain quand il détacha lentement la fibule de son himation. Elle voulut lui ordonner d'arrêter, mais s'en découvrit incapable. Tremblant d'excitation à la perspective d'avoir ce corps bientôt dénudé sous les yeux, elle comprit tout à coup pourquoi son frère aimait tant les humaines : si elles étaient ne fut-ce qu'à moitié aussi attirantes que cet homme...

L'himation tomba sur le dallage.

L'esprit en déroute, Artémis déglutit avec peine face au

spectacle. Acheron était encore plus beau qu'elle ne l'avait supposé.

Sa peau de satin doré tendue sur des muscles puissants mais fins et harmonieux appelait les caresses. En dépit de sa volonté de ne pas céder à la tentation, la déesse baissa les yeux sur la partie du corps propre aux mâles. Grands dieux, il était admirablement doté ! Son membre impressionnant se mit à gonfler, à se raidir, jusqu'à se dresser parallèlement à l'abdomen, où il resta, frémissant d'impatience.

Artémis n'avait jamais rien vu de pareil. Cet homme était totalement désinhibé. Et il n'avait pas peur d'elle. Au point de se rapprocher d'elle et de lui demander :

— Ne veux-tu pas me toucher ?

Oh si, elle le voulait. Mais elle était paralysée. Elle respirait à peine. La tête légère, elle baignait dans la chaleur qui émanait du corps d'Acheron, se grisait de la douceur de son souffle sur son visage. Une puissante drogue ne lui eût pas fait davantage d'effet.

Il lui prit la main et la posa sur son sexe en érection. Elle laissa échapper un petit hoquet. C'était si doux, et en même temps si dur.

Elle déglutit avec peine lorsqu'il lui fit lentement glisser les doigts sur la peau d'une extrême finesse. Puis il les détacha pour caler son pénis dans sa paume. Comme c'était étrange, songea-t-elle. Ce corps était tellement différent du sien. Etrange et étranger, et en même temps si attirant... Elle voulait en connaître le moindre détail. Il s'offrait complaisamment à sa curiosité, et elle allait la satisfaire.

La bouche sèche, le cœur battant la chamade, elle laissa sa main droite fermée autour du membre turgescent et déplaça la gauche vers son bas-ventre. La toison qui paraissait de copeaux d'or se révéla si délicate au toucher qu'elle s'en étonna. Le ventre et les pectoraux, qu'elle palpa sans hâte, étaient d'une dureté d'airain.

Il resta immobile, sans faire mine de vouloir la toucher en retour. Il la considérait en silence. Ses yeux argent ne trahissaient rien de ses pensées, l'expression de son visage était indéchiffrable.

Jamais elle n'avait vibré de la sorte, jamais elle n'avait rien connu de plus ensorcelant que le contact de sa main sur cette peau masculine. Elle fondait de désir.

— Veux-tu que je te baise ? demanda-t-il soudain.

La question aurait dû l'offenser, mais il n'en fut rien. Elle acheva simplement de l'allécher.

La voix d'Acheron était grave, suave, grisante. Dieux, comme elle voulait cet homme ! A en devenir folle de frustration.

Hélas, elle ne pouvait accepter l'offre.

— Non. Je veux seulement que tu recommences ce que tu as fait tout à l'heure. Rends-moi de nouveau heureuse.

Il lui prit la main et la guida vers le lit. Artémis savait qu'elle aurait dû protester. Elle était une déesse vierge. Aucun humain ni

aucun dieu n'avait porté atteinte à sa pureté. Du moins, jusqu'à aujourd'hui. Tous la savaient capable de tuer quiconque l'aurait simplement vue nue. Et pourtant, maintenant, elle aspirait de tout son être à se laisser séduire par Acheron.

Quel mystère que sa réaction ! Ce jeune inconnu la rendait incroyablement heureuse, bouillante de vie et désirable.

Acheron l'allongea sur le matelas. Il la sentait nerveuse, ce qui ne le gênait pas. Les femmes inexpérimentées l'étaient toujours. Il la trouvait belle. Ses cheveux couleur fourrure de renard s'étaient étalés sur l'oreiller. La voir ainsi exacerba son excitation, à sa grande surprise. Il n'était pas habitué à désirer ses partenaires.

Un parfum de rose montait de sa peau. Il se pencha pour l'embrasser, tout en remontant son péplum jusqu'aux hanches. Elle se crispa puis se détendit. Elle était timide. Il glissa le long de son buste, en quête de son mont de Vénus.

Artémis comprit qu'il se cachait dans les plis de son péplum pour ménager sa pudeur. L'étoffe blanche bougeait au rythme des mouvements de sa tête. Sa barbe naissante picotait le haut de ses cuisses pendant que sa langue courait sur sa peau et se rapprochait insidieusement de l'endroit magique. Elle gémit à l'instant où sa bouche le toucha et renouvela l'ensorcellement précédent. Lorsque le plaisir monta en elle, il fut si ardent qu'elle se mordit la main. Rien d'étonnant à ce qu'humains et dieux soient prêts à se damner pour cela, songea-t-elle. D'autant que ces sensations étourdissantes semblaient n'avoir pas de limite. Elle jouit encore et encore.

Les saveurs intimes d'Artémis enivraient Acheron. Mais il adorait aussi entendre ses gémissements d'extase, sentir sa main dans ses cheveux. Il se perdait dans les délices, si nouveaux pour lui, du désir lorsqu'elle frappa le matelas de sa main libre.

— Il faut que tu arrêtes. Je t'en prie. Je n'en peux plus.

Il la lécha une dernière fois puis se redressa.

— En es-tu sûre ?

— Oui.

A contrecœur, il obéit et s'étendit à côté d'elle, le corps vibrant de frustration. Artémis se lova contre lui et écouta sa respiration précipitée.

— Cela ne te fait pas mal, de rester comme cela ? demanda-t-elle en posant les doigts sur son sexe toujours tendu.

Il poussa un long soupir avant d'avouer :

— Si.

— Ne peux-tu te donner du plaisir seul ?

— Si. Aimerais-tu regarder ? Et m'aider ?

Il n'attendit pas sa réponse. Il lui enserra les doigts des siens et les fit aller et venir le long de son membre. Les yeux fermés, il savoura

la chaleur de la main de la déesse. Et se morigéna : le sexe n'avait aucune importance pour lui. Qu'il soit performant était tout ce qui intéressait les gens. Il s'était déjà masturbé devant des foules ou des amants, si souvent qu'il en avait perdu le compte. Les voyeurs appréciaient le spectacle. Quant à lui, ce bref instant de jouissance le soulageait.

Depuis une éternité, il aspirait à connaître autre chose, mais s'était résigné à ne jamais voir son vœu réalisé. Artémis était comme les autres. Elle cherchait à se satisfaire, était curieuse. Elle ferait peut-être de nouveau appel à ses services. Ou peut-être pas. Autrefois, le fait qu'un client ne demande pas d'autre rendez-vous avec lui lui aurait valu une sévère punition. Sur l'Atlantide, toute sa vie était conditionnée par ses performances : son temps de sommeil comme la quantité de nourriture qui lui était octroyée. Si un client le quittait insatisfait, il recevait une avalanche de coups de fouet.

D'autres coups de fouet lui seraient infligés par son père s'il avait vent de son intermède avec Artémis, cette déesse avec laquelle il se sentait si bien, dont il aimait tant la peau douce et crémeuse, les caresses délicates.

Il se prit à rêver de lui faire vraiment l'amour, de la pénétrer, de la sentir le serrer tendrement contre lui. L'idée d'avoir une amante qui tînt à lui lui arracha presque un sourire. Presque, oui. Parce qu'il n'y croyait pas. Ces rêves stupides avaient été nourris par Ryssa et Maia en un temps où il était vulnérable. Des illusions brisées depuis belle lurette. Artémis était une déesse, et il pouvait s'estimer chanceux qu'elle daigne rester dans la même pièce que lui. Il allait lui donner du plaisir, ce pour quoi il avait été dressé. Jamais leur relation ne serait autre que celle d'une maîtresse et de son esclave. Dès qu'elle aurait eu son content de sexe, elle s'en irait, et il serait de nouveau seul.

Rien dans son existence n'avait changé.

Artémis observait son expression pendant qu'il maintenait sa main sur son sexe en érection. C'était étrange de caresser un homme de cette façon, et elle se demandait ce qu'il pensait. D'ordinaire, elle parvenait sans peine à lire dans l'esprit des humains, mais avec Acheron, elle n'y arrivait pas. Bizarre.

Il se raidit lorsque sa semence s'échappa à travers les doigts de la déesse. Il ne cria pas comme elle l'avait fait. Il se contenta de soupirer, puis il lâcha sa main. Elle baissa les yeux sur le fluide chaud.

— C'est donc cela qui rend les femmes enceintes, commenta-t-elle.

— Dans la plupart des cas.

— La plupart ?

— Mon sperme a été stérilisé quand j'ai atteint la puberté. C'est normal pour ceux de mon espèce. Personne ne voudrait d'un enfant

conçu par une putain.

— Oh. Les humains peuvent faire ce genre de chose ?

— Non, mais les Atlantes, si. Ils ont appris la procédure aux Apollites.

— C'est triste qu'ils t'aient fait cela. Tu es trop beau pour qu'on t'ait rendu stérile. Veux-tu que j'arrange cela ?

— Inutile. Je t'ai dit qu'aucune femme ne voudrait porter un enfant de moi.

Le chagrin qu'elle discerna dans ses yeux argent la bouleversa. Son pauvre humain... Il était tellement spectaculaire, étendu ainsi sur les draps dont la blancheur rehaussait le doré de sa peau. Le moindre de ses muscles était une perfection. Il était si attirant ! Son impudeur était confondante. Il exhibait sa nudité sans le moindre complexe. Il ne tirait pas fierté de ses prouesses de mâle, alors qu'il aurait pu se rengorger de l'avoir séduite. Il la traitait comme si elle était une simple humaine.

Sa famille la détestait, les humains la craignaient, ses serviteurs courbaient l'échiné quand elle approchait.

Mais cet homme...

Il était différent. Il semblait n'avoir peur de rien ni de personne. Tel un animal puissant et redoutable, il était provocant et courageux. Pour l'instant, il était docile, mais sa force rentrée était indéniable. Même elle le trouvait effrayant.

— As-tu des amis ? demanda-t-elle.

— Non.

— Pourquoi ?

— Je suppose que je n'en mérite aucun.

— Ce ne peut pas être cela. Moi-même, je n'en ai pas, et pourtant je mériterais d'en avoir. Peut-être notre nature comporte-t-elle un défaut quelconque. Quoique, non. Je n'ai pas de défauts, or je suis aussi seule que toi.

Jamais auparavant Artémis n'avait songé à sa solitude. Apollon, son frère jumeau, avait des amis, des amantes. Pour elle, il était ce qui se rapprochait le plus d'un ami, mais même lui se tenait sur la réserve avec elle. Jamais il ne l'invitait où que ce soit, sauf si des destructions ou des punitions étaient à l'ordre du jour. Il ne plaisantait pas avec elle, ne la conviait à aucune fête, ne partageait aucune distraction avec elle.

— Voudrais-tu être mon ami ? demanda-t-elle.

La question sidéra Acheron.

— Toi, voudrais-tu être la mienne ?

Elle hocha la tête, ses ravissants sourcils légèrement froncés. Elle avait quelque chose d'aérien, d'éthéré. Une créature hors de portée pour un être tel que lui...

— Oui, et il n'est pas question que les autres l'apprennent, mais j'aime ce que tu m'as montré. Cela me plairait d'en apprendre davantage sur le monde des humains et sur toi.

Elle lui offrit un grand sourire chaleureux, comme si elle était vraiment sincère, ce qui rappela à Acheron combien la sincérité était rarissime. Quant à l'amitié... c'était un sentiment qui appartenait au domaine des illusions. Les gens de son espèce n'avaient pas d'amis, pas plus qu'ils ne recevaient d'amour ou de gentillesse. Ce qui ne l'empêchait pas d'en rêver jusqu'à en avoir mal.

Il rêvait aussi de posséder cette femme.

— Alors, d'accord ? dit-elle. Pacte conclu, nous sommes amis ? Je te promets que tu ne le regretteras jamais.

Acheron songea qu'il vivait là le moment le plus étrange de son existence. Une putain amie avec une déesse ? Inconcevable.

Il se nettoya avec le drap tout en déclarant :

— Je pense que tu regretteras d'être mon amie.

Elle haussa les épaules.

— Cela m'étonnerait. Tu es humain. Tu vas vivre encore combien de temps ? Vingt et quelques années ? Si peu de temps que c'est sans importance. Et puis, dès que tu seras vieux et laid, je ne serai plus ton amie. De surcroît, le regret ne fait pas partie des sentiments olympiens.

Elle sourit une nouvelle fois et suivit du bout de l'index le dessin des lèvres d'Acheron.

— Embrasse-moi, que je sois sûre que nous sommes amis.

Il s'exécuta.

La déesse et la putain, amis... Il y avait de quoi rire. Mais il resta sérieux, ferma les yeux et inspira profondément le parfum d'Artémis dont les sublimes mains fourrageaient dans sa chevelure. Il renouvela le baiser. Oh oui, il voulait être ami avec elle. De toute son âme, de tout son cœur. Il espérait mériter cette amitié.

13 décembre, an 9529 avant Jésus-Christ

— Que fais-tu ?

Achéron ouvrit les yeux. Artémis se tenait sur la terrasse, à quelques mètres de lui. Il faisait un froid de loup, mais il était assis sur la rambarde, adossé à une colonne, et il écoutait le grondement des vagues.

— Je prends l'air, répondit-il. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'ennuie, dit-elle en affichant une moue boudeuse.

— Comment ça, tu t'ennuies ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai rien pour me distraire. Mon frère s'occupe de ta sœur, Zeus tient un conseil et je ne suis jamais invitée à y participer, Hadès est avec Perséphone... Mes servantes prennent leur bain en cancanant et ne font même pas attention à moi... Alors je m'ennuie. Je me suis dit que tu aurais peut-être quelque chose à me proposer qu'on pourrait faire ensemble.

L'amusement d'Achéron fut remplacé par de la lassitude. Il lâcha un long soupir. Il savait où allait conduire cette discussion.

— Bon, me laisses-tu le temps de rentrer au chaud avant de retirer mes vêtements, Artémis ?

— Est-ce cela que font les humains quand ils s'ennuient ?

— C'est ce que toi, tu fais avec moi.

— Et cela te plaît ?

— Pas vraiment.

— Oh... Alors, comment te distrains-tu ?

— Je vais voir des pièces de théâtre.

— Ces histoires où des gens se déguisent pour se faire passer pour d'autres gens ?

— Oui.

Il était clair qu'Artémis ne comprenait pas ce que ce genre de spectacle pouvait avoir de divertissant.

— Et tu préfères cela à être nu ?

Il n'y avait jamais songé, mais...

— Oui. Cela me permet d'oublier ce que je suis pendant un moment.

— Tu aimes t'oublier ?

— Oui.

— Et tu ne te sens pas désorienté ?

— Non.

Artémis posa la main sur son bras.

— Je crois que si je n'étais pas une déesse, je chercherais moi aussi à oublier ce que je suis. Je comprends qu'on ait envie de s'évader de soi-même. Bon. Y a-t-il une pièce à laquelle nous pourrions assister ?

— Il y en a une chaque après-midi, en ville.

— Dans ce cas, allons-y.

Si seulement les choses avaient pu être aussi simples...

— Je ne peux pas partir d'ici, Artémis.

— Pourquoi ?

Il jeta un coup d'œil à la porte de sa chambre. Elle avait été fermée à double tour depuis son retour du temple, la veille.

— Mes gardes ont été décapités pour m'avoir laissé sortir. Ceux qui les remplacent sont beaucoup plus vigilants. Dès que j'essaie de leur dire un mot, ils sortent leur épée et me repoussent de la pointe, puis verrouillent de nouveau la porte.

— Ce n'est pas un problème pour moi. Je peux t'amener en ville.

Le cœur soudain empli d'espoir, Acheron descendit de son perchoir. Il détestait être coincé comme un animal au fond d'un piège. Depuis toujours. Ces deux derniers jours, il n'avait cessé de rêver de quitter cette geôle, ne fût-ce que pour un bref moment. Mais les seuls moyens de s'esquiver à sa portée étaient de se faufiler à l'extérieur caché derrière Artémis, ou de sauter du balcon qui surplombait les rochers de trente mètres.

— C'est vrai ? Tu le pourrais ?

— Si tu as envie d'y aller, bien sûr.

Tout à coup, il se sentait très léger. Pour un peu, il aurait embrassé la déesse.

— Je prends ma cape !

Elle l'observa pendant qu'il sortait la cape de sous le matelas de paille.

— Pourquoi la gardes-tu là ? demanda-t-elle, intriguée.

— Par prudence. Si les servantes la trouvent, elles la brûleront.

— Je ne comprends pas.

— Je t'ai dit que je n'avais pas le droit de sortir d'ici.

Artémis était perplexe. Pourquoi gardait-on Acheron enfermé à double tour dans cette petite chambre ?

— As-tu commis quelque acte répréhensible qui te vaille d'être emprisonné ?

— Non. Mon seul crime est d'être né de parents qui n'avaient nul besoin de moi. Mon père ne veut pas que quiconque sache que son fils aîné est anormal, alors je dois rester là jusqu'à ce que la mort m'emporte.

Quelle tristesse, songea Artémis en s'étonnant d'être aussi

émue. Parfois, il lui arrivait d'avoir l'impression d'être emprisonnée, bien que personne ne l'ait jamais considérée comme un monstre.

Il s'enveloppa étroitement dans sa cape, remonta la capuche sur sa tête puis déclara :

— Je suis prêt.

Artémis baissa les yeux sur les pieds nus d'Acheron.

— Tu ne mets pas de souliers ?

— Je n'en ai pas. Je n'ai pas l'autorisation de sortir.

Maintenant qu'elle y réfléchissait, effectivement, dans son temple, il était également pieds nus.

— N'auras-tu pas froid ?

— Je suis habitué.

La seule idée de marcher pieds nus dans la rue lui fit crisper les orteils dans ses chaussures. Que c'était triste ! Et humiliant.

Elle secoua la tête, et une paire de souliers apparut sur les pieds d'Acheron.

— Voilà qui est mieux, approuva Artémis.

Il regarda avec émerveillement les chaussures marron fourrées. Elles étaient incroyablement chaudes et douces. La sensation était étrange.

— Merci, Artémis.

Elle sourit largement, comme si elle était aussi heureuse que lui.

— Je t'en prie.

Une fraction de seconde plus tard, ils étaient en ville, au milieu de la foule. Acheron, effaré, constata que personne ne faisait attention à eux alors qu'ils venaient de surgir du néant. Néanmoins, prudent, il ajusta sa capuche pour dissimuler son visage.

— Pourquoi fais-tu cela ? lui demanda Artémis.

— Je ne veux pas qu'on me voie.

— Oh, quelle bonne idée ! s'exclama-t-elle joyeusement.

Et elle fit apparaître sur ses épaules une cape richement ornementée, dont elle mit la capuche.

— De quoi ai-je l'air ? s'enquit-elle en minaudant.

Un sourire se forma sur les lèvres d'Acheron. Il se hâta de l'effacer. Sourire lui avait toujours créé de terribles problèmes.

— Tu es belle.

— Et cela semble te mettre mal à l'aise. Pourquoi ?

— Les gens détruisent la beauté lorsqu'ils l'ont devant eux.

— Ah bon ? Comment cela ?

— Par nature, ils sont mesquins et jaloux. Ils envient ce qu'ils n'ont pas, et quand ils ne parviennent pas à s'emparer de ce qu'ils convoitent, ils détruisent ceux qui possèdent ce trésor. La beauté est l'une des choses qu'ils haïssent le plus chez les autres.

— Tu penses vraiment cela ?

— J'ai suffisamment été agressé parce que j'étais beau pour savoir que, hélas, c'est la règle. Ce que les gens ne peuvent avoir, ils s'évertuent à le supprimer.

Tant de cynisme sidérait Artémis. Mais elle avait déjà entendu pareil raisonnement, dans la bouche de Zeus, son père. Toutefois, qu'il soit énoncé par quelqu'un d'aussi jeune qu'Achéron...

Par moments, il était étrangement avisé, au point qu'elle était encline à croire à sa divinité. De temps en temps seulement. En général, elle le trouvait simplement un peu plus psychologue que la plupart des humains.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, préférant changer de sujet.

— L'entrée du peuple est par là.

Il la conduisit vers une petite porte devant laquelle était agglutinée une foule d'humains sales et dépenaillés. Une moue de dégoût sur les lèvres, Artémis l'obligea à s'arrêter.

— Tu souhaites entrer par l'entrée du peuple, *avec* le peuple ?

— Il faut payer, aux autres guichets.

Mais comment cela pouvait-il être un problème ?

— N'as-tu pas d'argent ?

— Non.

Elle leva les yeux au ciel, agacée, et fit apparaître une petite bourse dans sa main. Elle la lui tendit.

— Voilà. Trouve-nous des places correctes. Je suis une déesse. Je ne puis m'asseoir avec le peuple.

Il hésita puis s'exécuta. Artémis n'en revenait pas qu'il ait hésité. Bien qu'il fût conscient qu'elle était une déesse, il l'insultait en se montrant aussi cavalier. Pourtant, cela ne lui déplaisait pas d'être considérée comme une femme normale. Surtout par un homme aussi beau.

Il fallait néanmoins qu'il respecte sa divinité. Elle était la fille de Zeus, tout de même. Si l'envie lui en prenait, elle pouvait le tuer en un éclair.

Alors, pourquoi ne le faisait-elle pas ?

Elle le revit dans son temple, si fier, si insolent. C'était vraiment un curieux humain. Somptueusement séduisant.

Elle resta auprès de lui pendant qu'il achetait les places, puis se laissa escorter jusqu'aux tribunes réservées à l'élite. Ici, les sièges étaient confortables, il y avait moins de monde. On n'y trouvait que des aristocrates et des familles de sénateurs. Achéron paya un supplément pour qu'elle ait un coussin bien rembourré, qu'il posa sur le banc de pierre.

— Ne vas-tu pas en prendre un pour toi ? demanda-t-elle quand il lui rendit la bourse.

— Je n'en ai pas besoin.

Elle plissa le nez lorsqu'il s'assit à même la pierre glacée.

— Ne vas-tu pas être mal installé ?

— Pas vraiment. Je suis habitué.

Il était habitué à bien des choses anormales. Et cela déplaissait à Artémis. N'aurait-il pas dû comprendre qu'il la mettait mal à l'aise ? Qu'il fasse selon ses habitudes, mais pas lorsqu'il était avec elle !

D'un claquement de doigts, elle fit apparaître un coussin sous ses fesses.

Il la regarda avec tant d'incrédulité qu'il en était presque comique, puis tapota le coussin d'un air ébahi.

Seule Ryssa s'était souciée de son confort. Catera aussi, de temps à autre, à cette différence près qu'elle voulait qu'il se sente bien pour lui rapporter davantage d'argent. Artémis n'avait aucune raison de s'en soucier, elle. Il n'était rien pour elle, et pourtant elle était gentille. Il réprima un sourire : il était trop tôt pour qu'il lui fasse vraiment confiance. Il avait trop souvent été dupé par des gens dont la gentillesse n'était motivée que par l'égoïsme.

Le cœur serré, il se rappela l'époque où il s'était retrouvé à la rue, après que son père l'avait fait sortir de la maison d'Estes. De soi-disant bonnes âmes lui avaient assuré :

— Je te donnerai du travail, petit...

Et il les avait crues aveuglément. Pour tomber dans l'horreur. Il haïssait vraiment les humains. Ils se servaient des autres, ils étaient cruels. Tous l'avaient été avec lui.

— Du vin pour monsieur et madame ?

Quelques instants lui furent nécessaires pour comprendre que le vieux vendeur s'adressait à lui. La marque de respect le laissa sans voix.

— Oui ! répondit impérieusement Artémis, en lui tendant une pièce en échange de deux gobelets de vin.

L'homme s'inclina très bas devant elle.

— Merci, madame, merci, monsieur. J'espère que vous apprécierez le spectacle.

Acheron prit le gobelet, très touché : personne ne l'avait traité ainsi, à part Maia et Ryssa.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Artémis, qui l'observait.

Il secoua la tête. Il ne parvenait pas à croire qu'il se trouvait en public, habillé, auprès d'une déesse. Quelle drôle de tournure avaient prise les événements !

— Pourquoi fuis-tu mon regard ? insista Artémis.

— Je ne le fuis pas.

— Oh que si. Tu le détournes dès que quelqu'un approche.

— J'y vois quand même très distinctement. J'ai appris, il y a

longtemps, à voir sans focaliser sur quelque chose de précis. Je ne regarde qu'à la dérobée.

— Explique-toi.

— Mes yeux mettent les gens mal à l'aise, alors je les cache. Cela m'évite d'attirer la colère des autres sur moi.

— Les gens se mettent en colère quand tu les regardes ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que cela te fait ?

— Mal.

— Alors, dis-leur d'arrêter.

Si cela avait été aussi simple...

— Je ne suis pas un dieu, Artémis. Personne ne m'écoute ni ne m'obéit.

— Moi, je t'écoute.

C'était vrai, et cela signifiait beaucoup pour lui.

— Tu es exceptionnelle.

— C'est exact. Peut-être devrais-tu passer davantage de temps avec les dieux.

— Je les hais, l'aurais-tu oublié ?

— Mais tu ne me hais pas.

— Non.

Elle sourit, rassérénée. Ses mots la rassuraient, sans qu'elle comprenne bien pourquoi. Elle posa la main sur son dos, mais il se déroba et inspira entre ses dents serrées.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Mon dos est encore très sensible.

— Pour quelle raison ?

— Je t'ai qu'il m'était interdit de quitter ma chambre. Ma petite incursion dans ton temple m'a coûté cher.

— Qu'est-ce que cela t'a coûté ?

La pièce commençait.

— Laisse-moi, veux-tu, Artémis ?

La déesse concentra son attention sur les acteurs et l'insipide histoire qu'ils jouaient. En revanche, l'humain à côté d'elle n'avait rien d'insipide... et il l'intéressait, il l'intriguait.

Chaque fois qu'elle avait approché un humain par le passé, il avait rampé devant elle, mendié son approbation, ou l'avait fixée avec des yeux écarquillés parce qu'il la trouvait sublime. Ce qui, bien sûr, était le cas. Mais cet homme-là ne paraissait même pas inquiet à l'idée qu'elle pouvait le tuer d'un simple clignement de paupière. En ce moment même, il ne lui accordait aucune attention. C'était étrange et incompréhensible.

— Pourquoi ce groupe chante-t-il constamment ?

— C'est le chœur, dit Acheron sans lui accorder un coup d'œil.

— Ils chantent faux.

— Faux ? Non. Ils sont dans la note.

Incroyable ! Il osait lui dire qu'elle avait tort !

— Oserais-tu argumenter ?

— Je n'argumente pas, déesse. J'essaie simplement d'entendre ce qu'ils déclament. Chut...

Quoi ? Il lui avait ordonné de se taire ?

— Acheron, ai-je bien entendu ? « Chut » ?

Il se tourna brièvement vers elle, et elle n'eut plus aucun doute en croisant les prunelles argent. Furieuse, elle tendit la main vers lui et rabattit sa capuche en arrière afin de capter son attention.

Elle comprit aussitôt son erreur.

Tous les gens qui les entouraient parurent soudain fascinés par Acheron, qui avait blêmi. Il remonta vivement la capuche sur sa tête, se leva et fonça vers la sortie. Plusieurs personnes se ruèrent à sa suite. Incrédule, Artémis fit de même et rattrapa Acheron à l'extérieur du théâtre. Une petite foule l'entourait ; il semblait en proie à la panique. Il essayait de repousser les gens qui se faisaient pressants et de continuer à marcher alors qu'ils s'accrochaient à sa cape, tentant d'attirer son attention. Un homme l'agrippa par le bras.

— Lâche-moi ! cria Acheron en s'efforçant de se dégager.

L'homme ne céda pas, et Acheron chancela, ce qui mit Artémis en rage. Elle enfonça les ongles dans la main du fâcheux, qui grimaça de douleur. Il laissa partir Acheron. Artémis lui prit aussitôt la main et le transféra avec elle dans sa chambre.

Il allait lui manifester de la reconnaissance, elle en était persuadée.

Mais non. Il était visiblement fou de colère.

— Comment as-tu pu ?

— Je t'ai sauvé.

— Tu m'as exposé aux yeux de tous !

Quoi ? Mais que lui reprochait-il ? Elle n'avait rien fait !

— Tu m'ignorais.

— J'essayais de regarder la pièce ! C'est pour cela que nous étions au théâtre, non ?

— Non. C'était pour que je me distraie, l'aurais-tu oublié ? Et je recommençais à m'ennuyer.

— Alors, va t'ennuyer ailleurs.

— Que je... Me renvoies-tu ?

— Oui.

La fureur aveugla Artémis. Personne ne lui avait jamais parlé ainsi !

— Mais pour qui te prends-tu donc ?

— Pour celui qui s'est fait agresser parce que tu es

inconséquente.

— Je ne suis pas inconséquente.

De la main, il lui montra la porte.

— Va-t'en. Je préfère être seul.

— Tu m'en veux vraiment, n'est-ce pas ?

Il roula des yeux exaspérés. Artémis était effarée.

— Les humains ne peuvent pas être en colère contre moi !

— Celui que je suis, si. Maintenant, va-t'en, s'il te plaît.

C'était ce qu'elle aurait dû faire, mais elle n'y parvenait pas.

Cet homme qui l'exaspérait comptait trop pour elle. De toute façon, elle n'était pas vraiment en colère. Elle avait même envie de lui présenter des excuses. Mais une déesse ne s'excusait jamais auprès d'un humain.

— Pourquoi tous ces gens t'ont-ils entouré ?

Il fallait qu'elle comprenne, qu'elle sache ce qu'il lui reprochait.

— C'est toi la déesse. A toi de me le dire.

— Normalement, les humains ne font pas cela à ceux de leur espèce sans raison. Serais-tu victime d'un mauvais sort ?

— Manifestement oui, acquiesça-t-il d'un ton amer.

— De quoi t'es-tu rendu coupable ?

— D'être né. Apparemment, les dieux n'ont pas besoin d'autre raison pour ruiner l'existence de quelqu'un.

Il ôta ses souliers et les lui tendit.

— Prends tes chaussures et pars.

— Je te les ai données.

— Je ne veux pas de ton cadeau.

— Pourquoi ?

Il fixait le sol, mais elle voyait bien qu'il bouillait de fureur.

— Parce qu'un jour ou l'autre tu me le feras payer, et j'en ai assez de payer.

Il lâcha les chaussures et gagna la terrasse. Artémis le suivit.

— On s'amusait bien ! J'étais ravie jusqu'à ce que tu te mettes en colère.

L'expression d'Acheron s'adoucit.

— Pardonne-moi. Je ne voulais pas t'offenser.

Il tomba à genoux devant la déesse.

— Mais que fais-tu ? s'exclama-t-elle.

— Tes désirs sont les miens, *akra*.

Elle lui retira sa cape. Il ne tressaillit même pas. Il resta figé dans sa posture de suppliant.

— Pourquoi te comportes-tu ainsi, Acheron ?

— C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ? Un serviteur qui te distraie ?

Oui, mais ce n'était pas ce qu'elle attendait de lui.

— Des serviteurs, j'en ai. Je pensais que tu étais mon ami.

— Je ne sais pas être un ami. Seulement être un esclave ou un amant.

Artémis n'eut pas le temps de répondre : la porte derrière elle s'était ouverte à la volée. Elle se rendit invisible dans la seconde.

Deux gardes pénétrèrent dans la pièce. Dès qu'il les vit, Acheron se remit debout, une expression insondable sur les traits. Les gardes s'emparèrent de lui et l'emmenèrent dans le couloir. Intriguée, Artémis leur emboîta le pas.

Acheron fut conduit dans la salle du trône, où ils le contraignirent à s'agenouiller devant les deux trônes occupés par un homme entre deux âges et un autre, très jeune et ressemblant à s'y méprendre à Acheron. Seules différences entre eux : les yeux du sosie d'Acheron n'étaient pas argent, et il était dénué de charisme. Immédiatement, Artémis le détesta.

— Nous avons suivi vos instructions, Majesté, dit l'un des gardes. Il n'est pas sorti de sa chambre.

Les yeux bleus du roi étaient perçants.

— Tu n'étais pas sur la place, un peu plus tôt, *teritos* ?

Le terme, qui signifiait « pute », sidéra Artémis.

Acheron défia son père du regard.

— Pourquoi aurais-je été sur la place, père ?

Le roi retroussa les lèvres, comme prêt à mordre, et éructa :

— Trente-six coups de fouet pour son insolence ! Ensuite, renfermez-le dans sa chambre !

Acheron ferma les yeux lorsqu'on lui fit franchir la porte à double vantail qui donnait sur une petite cour. Les sourcils froncés, Artémis vit les gardes lui arracher ses vêtements puis l'attacher à un poteau par les poignets. Son magnifique dos était déjà marbré d'hématomes, de cicatrices rouges et d'entailles. Pas étonnant qu'il ait sursauté de douleur lorsqu'elle l'avait touché, au théâtre.

Sans détecter sa présence, le plus jeune des gardes passa tout près d'elle pour aller décrocher un fouet d'un crochet puis revint à côté d'Acheron, qui se tendit, tous muscles bandés, prêt à subir ce qui allait suivre.

La lanière du fouet siffla dans l'air avant de lacérer le dos déjà tellement meurtri. Acheron étreignait le poteau comme s'il tentait de se confondre avec le bois. Fascinée, Artémis regardait pleuvoir les coups qui, avec une régularité de métronome, fendaient peau et muscles. Le supplice semblait ne jamais devoir s'arrêter. Pas une seule fois Acheron n'en appela à la pitié. Il se borna à lancer quelques jurons et à maudire ses bourreaux.

Les coups cessèrent enfin, et on le détacha. Le visage couleur

de cendre, il ramassa son chiton par terre mais n'eut pas le temps de l'enfiler : les gardes l'entraînèrent vers sa chambre, le jetèrent à l'intérieur et fermèrent la porte avec fracas.

Artémis franchit le battant verrouillé et trouva Acheron sur le sol, là où les gardes l'avaient précipité. Immobile, le dos ensanglanté, il n'essaya pas de se couvrir. Il ne gémit pas, ne se plaignit pas. Il resta figé, les yeux perdus dans le vide.

— Acheron ?

Comme il ne répondait pas, elle s'agenouilla auprès de lui.

— Pourquoi t'ont-ils battu ?

Il serra rageusement les doigts autour de son chiton.

— Arrête de me poser des questions auxquelles je n'ai pas envie de répondre !

Le cœur serré, Artémis effleura du bout de l'index l'une des profondes lacérations qui barraient son épaule droite. Il sursauta, et Artémis retira en hâte son doigt maculé de sang. Puis elle recula et considéra le corps nu martyrisé.

Une vague de honte la submergea.

Il avait été puni par sa faute. Si elle ne l'avait pas poussé à quitter sa chambre, il n'aurait pas été châtié.

— Je n'aime pas te voir comme cela, Acheron.

— S'il te plaît, laisse-moi seul.

Non. Elle voulait rester et le reconforter.

Elle posa de nouveau la main sur son épaule, se concentra... Il se tétanisa lorsqu'une douleur intense se répandit dans tout son être. La fulgurance ne dura qu'une seconde. L'instant suivant, il n'avait plus mal. Il attendit, craignant que le phénomène ne se renouvelle. Il n'en fut rien.

— Est-ce mieux ainsi, Acheron ?

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il, ébahi.

— Je suis une déesse de la guérison, alors je t'ai guéri.

Il ne parvenait pas à y croire. Au cours des jours précédents, il avait été régulièrement fouetté parce qu'il avait osé accompagner Ryssa au temple. Sa peau était tellement abîmée qu'il avait peur qu'elle ne guérisse jamais totalement.

Mais Artémis l'avait aidé.

— Merci.

Elle lui sourit et dégagea de son front ses cheveux humides de transpiration.

— Je ne voulais pas que tu sois battu.

Il lui prit la main, en embrassa la paume, huma son parfum de miel et de rose, et, incrédule, sentit le désir monter en lui. Artémis allait le chevaucher sans perdre de temps, songea-t-il.

Au lieu de cela, elle baissa les yeux sur son sexe tendu et

demanda :

— Cela t'arrive-t-il toujours ?

— Non.

Seulement lorsqu'on attendait cela de lui ou quand il était drogué.

Artémis lui caressa la poitrine. Il avait l'habitude d'éveiller la curiosité des gens. Dès qu'ils apprenaient qu'il était, disait-on, fils d'un dieu, ils brûlaient d'explorer son corps. Toutefois, Artémis hésitait. Comme si elle avait peur de toucher ce qu'elle regardait.

— Je ne te ferai rien contre ton gré, tu sais, dit Acheron.

— Bien sûr que non ! Je te tuerais si tu l'osais !

Personne ne s'était jamais montré aussi direct, mais c'était un risque qu'Acheron avait toujours eu présent à l'esprit. Après son départ de l'Atlantide, nombre de clients l'avaient menacé, pour diverses raisons. Des personnages en vue ou des jaloux, qui ne voulaient pas que l'on apprenne ce qu'ils avaient envie de faire au prince Styxx ou ne supportaient pas de le partager avec quiconque.

Trois fois, il avait été à deux doigts de se faire tuer.

Il n'avait jamais compris ce qui motivait ces gens. Bien qu'elle fût une divinité, Artémis ne semblait pas différente d'eux. Sauf que, dès qu'elle posait la main sur lui, il s'embrasait.

Il ferma les yeux lorsqu'elle caressa l'extrémité de son pénis. Il la désirait si ardemment que c'en devenait douloureux. Il avait été puni à cause d'elle. Il aurait dû lui en vouloir et ne ressentait pourtant plus aucune colère, seulement l'envie de lui apporter du plaisir. C'était incompréhensible.

Du bruit monta soudain du vestibule. Artémis s'écarta vivement de lui.

— On "pourrait nous voir...

Et elle les transféra aussitôt dans une magnifique chambre lumineuse pavée de marbre blanc.

Acheron se mit lentement debout, hébété. Où se trouvait-il ?

Contre un mur se dressait un immense lit aux draps d'un blanc immaculé. Tout était blanc : les rideaux du baldaquin, le mobilier, les murs. La seule note de couleur était le doré.

— Où suis-je, Artémis ?

— Sur le mont Olympe.

— Quoi ? Mais comment...

— Je t'ai amené dans mon temple. Ne t'inquiète pas, personne n'entre jamais dans mes appartements. Ils sont sacrés.

Elle s'approcha de lui, un sourire coquin sur les lèvres, pressa la joue contre la sienne, et un instant plus tard, Acheron était vêtu d'un chiton rouge.

— Nous sommes tranquilles, ici, lui dit Artémis.

Il regarda autour de lui sans en croire ses yeux. La splendeur de l'endroit était inouïe. Le plafond était d'or, sculpté de paysages sylvestres. Comment une putain comme lui pouvait-elle se trouver dans la chambre d'une déesse célèbre pour sa virginité ?

Artémis le prit par la main et l'amena sur la terrasse, qui s'ouvrait sur un jardin regorgeant de fleurs aux couleurs éblouissantes, presque aussi belles que la déesse.

— Qu'est-ce que tu en penses, Acheron ?

— C'est merveilleux.

— Je me doutais que tu aimerais.

— Ce qui m'échappe, c'est que tu puisses t'ennuyer ici.

Elle se détourna, mais il eut le temps de voir la soudaine tristesse de son expression.

— Je suis seule. Il est rare que quelqu'un ait envie de venir bavarder avec moi. Parfois, je vais dans les bois et les biches m'approchent, mais elles n'ont pas grand-chose à dire.

— Moi, je pourrais m'enfoncer dans ces bois et ne plus jamais parler à personne jusqu'à la fin de mes jours.

— Mais tu ne vivras que quelques années encore, Acheron. Tu n'as pas idée de ce qu'est l'éternité. Le temps n'a pas de signification. Il s'étire à l'infini, immuable...

— Cela ne me gênerait pas de vivre éternellement, à condition d'être maître de mon existence.

Elle approuva en souriant.

— Je te vois très bien tel que tu es maintenant dans un millier d'années.

Son regard s'éclaira, et elle ajouta :

— Oh, attends, il y a quelque chose que j'aimerais partager avec toi.

Elle claquait des doigts, et un petit bloc marron apparut dans sa main. Elle le lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est, Artémis ?

— Du chocolat. Une barre Hershey. Goûte.

Il prit la barre et la porta à son nez. L'odeur était douce. Il s'apprêtait à mordre dans la friandise quand Artémis la chassa de sa main.

— Il faut d'abord la sortir du papier, bête !

Elle déchira l'emballage, coupa un morceau de son contenu et le lui donna. Il le fit fondre sur sa langue et crut goûter au paradis.

— C'est délicieux !

— Je sais. Cela vient du futur. Nous ne sommes pas censés y aller, mais je ne peux pas m'en empêcher : il y a dans l'avenir certaines choses extraordinaires, et le chocolat est l'une d'elles.

— Peux-tu me transporter dans l'avenir ? demanda Acheron en

se léchant les doigts.

— Oh non ! Mon père me tuerait s'il savait que j'ai amené un mortel là-bas.

— Un dieu ne peut en supprimer un autre.

— Détrompe-toi. Les dieux sont censés ne pas le faire, mais cela ne les arrête pas toujours.

Acheron prit une nouvelle bouchée de chocolat tout en réfléchissant. Il avait très envie de voyager dans le futur, de changer de siècle pour une époque où personne ne connaîtrait ni son frère ni lui. Une époque où il serait libéré de son passé et pourrait se bâtir une vie débarrassée de ceux qui essayaient de le posséder. Oui, ce serait merveilleux. Mais il savait de longue date qu'une telle perfection n'existait pas.

Artémis lui prit la barre, en préleva un morceau. Un peu de chocolat fondu coula sur son menton. Acheron l'essuya du bout du doigt.

— Comment cela se fait-il ? interrogea la déesse.

— Quoi donc ?

— Que tu me touches sans crainte. Tous les humains tremblent devant les dieux, mais pas toi. Pourquoi ?

— Probablement parce que je n'ai pas peur de mourir.

— Vraiment pas ?

— La mort me libérerait à jamais de mon passé. Elle me soulagerait.

— Tu es un homme bien étrange, Acheron. Tu ne ressembles à aucun autre.

Elle le prit par la main et l'amena dans la chambre. Il se laissa docilement faire.

Sans mot dire, elle s'agenouilla sur le lit, ouvrit les bras et prit Acheron contre elle pour un baiser torride. Il ferma les yeux, subjugué. C'était tellement bizarre. Lorsqu'il étreignait Artémis, il n'avait pas la sensation d'être une putain. Peut-être parce qu'elle ne lui demandait rien d'autre que de lui tenir compagnie. Il n'y avait pas d'échange d'argent entre eux. L'un comme l'autre ne cherchaient qu'une chose : combler leur solitude. Voilà à quoi cela devait ressembler, d'être normal. Du moins le supposait-il.

— Promets-moi que tu ne me trahiras jamais, Acheron.

— Pour rien au monde je ne te ferais du mal.

Elle eut un sourire si radieux qu'il cilla, aveuglé par son éclat. Elle le tira sur le lit et le fit rouler sur le dos, puis s'installa à califourchon sur son bassin.

— Tu es si beau... dit-elle en le considérant.

Acheron resta silencieux. Avec ses yeux vert émeraude, elle l'hypnotisait, et sa peau était si douce qu'il en avait la tête qui

tournait... jusqu'au moment où il aperçut ses crocs.

Une seconde plus tard, une douleur térébrante lui vrilla le cou. Il tenta de bouger, en vain. Plus aucun de ses muscles ne lui obéissait.

Le cœur battant à tout rompre, il sentit la douleur refluer et un plaisir paroxystique la remplacer. Il put alors bouger. Sa main se referma sur le dessus de la tête d'Artémis, qu'il maintint pressée contre son cou pour qu'elle continue à mordre, à lécher, à aspirer, jusqu'à ce qu'il ait l'impression que son corps explosait en myriades de particules d'extase, en un orgasme comme jamais il n'en avait connu.

Ses paupières se fermèrent d'elles-mêmes, et il sombra dans les ténèbres.

Artémis se redressa et lécha le sang sur ses lèvres lorsqu'elle fut certaine qu'Acheron avait perdu connaissance. C'était la première fois qu'elle goûtait du sang humain. Le bonheur total. Pas étonnant que son frère en soit si friand. Il y avait chez les humains une vitalité extraordinaire, si grisante qu'il devait être facile d'en devenir dépendant. Il fallut qu'elle s'empêche de boire davantage, de peur de tuer Acheron.

Sa mort était la dernière chose qu'elle voulût. Acheron lui était devenu très précieux. Bien que simple mortel, il la traitait comme une égale. Elle adorait cela.

Enchantée de son nouveau chouchou, elle s'allongea et se nicha dans ses bras.

Une grande histoire d'amitié venait de commencer...

14 décembre, an 9529 avant Jésus-Christ

Acheron se réveilla avec un mal de tête épouvantable. Il ouvrit les yeux et se découvrit nu dans son lit. Ce ne lui que lorsqu'il bougea et constata qu'il ne ressentait aucune douleur qu'il se rappela ce qui s'était passé la veille.

Il tâta son cou et trouva une petite croûte de sang séché là où Artémis l'avait mordu. En dehors de cette croûte, son corps était vierge de toute trace. Toutes les marques de coups avaient disparu.

Il regarda autour de lui et se demanda comment il était revenu dans sa chambre. Cette partie-là de son aventure, il l'avait oubliée. Ses souvenirs s'arrêtaient à l'instant où Artémis avait plongé ses canines dans sa gorge et qu'une irrésistible léthargie s'était emparée de lui.

Quelqu'un frappa à la porte avant de la pousser. Il sut immédiatement qu'il s'agissait de Ryssa. Personne d'autre ne se donnait la peine de frapper avant d'entrer dans sa chambre. Il rabattit vivement ses cheveux sur son cou avant que la jeune femme blonde s'approche de lui.

Il la serra contre lui et se rendit compte qu'elle avait les joues trop rouges et portait d'épaisses jupes pourpres qui dissimulaient son corps menu. C'était la première fois qu'il la revoyait depuis qu'Apollon avait exigé qu'elle lui soit donnée.

Elle éclata en sanglots.

Bouleversé, il la serra davantage.

— Que s'est-il passé, Ryssa ? T'a-t-il brutalisée ?

— Non, il a été gentil, répondit-elle entre deux sanglots. Mais il m'a fait peur et aussi mal par moments. Oh, Acheron, comment supportes-tu cela ?

Il s'était posé cette question maintes fois.

— Ça va aller, Ryssa.

Elle recula et chercha son regard afin de déterminer s'il lui disait la vérité.

— En es-tu sûr ? Que se passera-t-il s'il veut que je revienne ?

— Tu le supporteras, dit-il en lui prenant le visage entre les mains, et tu survivras.

Elle serra les dents. Acheron parlait par expérience.

— Je ne veux pas retourner auprès de lui ! Je me suis sentie trop vulnérable, même s'il n'a pas été particulièrement désagréable ni méchant. Mais tu avais raison : il ne s'est pas soucié le moins du monde de ce que je pouvais éprouver ou penser. Tout ce qui l'intéressait, c'était son plaisir.

Elle secoua tristement la tête, comme pour signifier que, désormais, elle comprenait mieux son frère. Pourtant, elle n'avait subi la honte qu'une fois, alors qu'Acheron avait perdu le compte de ses humiliations. C'était horrible de n'être pas maître de son corps, de ne pouvoir dire non, d'être utilisé comme un objet.

— Je veux m'enfuir.

— Je sais, Ryssa, mais tout va s'arranger, je te le promets. Tu vas t'habituer.

Ryssa avait du mal à le croire. Elle se sentait fourbue et saignait encore, bien qu'Apollon eût été assez délicat. A sa façon, c'est-à-dire mêlée de dureté. Plus jamais elle ne voulait être à sa merci.

— Ryssa !

La voix de son père avait tonné dans les profondeurs du palais. La jeune femme s'arracha aux bras d'Acheron, qui lui dit :

— Tu devrais partir.

Elle n'en avait nulle envie mais craignait, si elle restait, de créer des ennuis à Acheron. Elle ravala donc ses larmes. Les yeux argent de son frère étaient empreints de commisération.

— Je t'aime, Acheron.

Comme il goûtait ces mots ! Ryssa était la seule personne qui l'eût jamais aimé. Il lui était arrivé de haïr cet amour parce qu'il avait poussé sa sœur à commettre des actes qui l'avaient blessé. Mais il savait que Ryssa, à la différence des autres, n'avait agi que poussée par la gentillesse.

Elle se dirigea vers la porte de la chambre. Les cris furieux de son père résonnaient dans toute la maison.

— Ryssa ! Qu'est-ce que tu fais là-haut ?

C'était un soulagement de savoir qu'elle ne risquait pas d'être battue. Jamais leur père n'avait porté la main sur elle.

— Tu es désormais la maîtresse d'un dieu, Ryssa ! C'est indécent que tu tiennes compagnie à une créature comme Acheron ! Que penserait Apollon s'il le savait ? Il te jetterait dehors et te cracherait dessus !

Acheron n'entendit pas clairement la réplique de Ryssa. Les invectives de son père le mettaient très mal à l'aise. Il devait garder ses distances avec sa sœur, mais il pouvait être l'ami d'Artémis. Qu'aurait pensé son père s'il l'avait su ? Peut-être l'aurait-il considéré différemment. Sans se moquer de lui.

Ou en se moquant mille fois plus.

Le roi fit irruption dans sa chambre, fou de rage. Acheron détourna la tête. Si son père avait envie de le haïr, qu'il le haïsse ! Il en avait assez de se cacher, de pleurer, de se faire insulter et battre.

Il l'affronta du regard sans ciller.

— Bonjour, père.

La gifle fut tellement violente que la bouche d'Acheron s'emplit de sang. Il secoua la tête pour chasser l'étourdissement causé par le coup et riva les yeux à ceux de son père, qui cria :

— Je ne suis pas ton père !

— Oh. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour t'aider ?

— Père, je t'en prie, intervint Ryssa.

Elle lui prit le bras afin qu'il cesse de frapper Acheron.

— C'est moi qui suis venue ici, père. Acheron n'a rien fait de mal. Tout est ma faute, pas la sienne.

Le roi brandit impérieusement l'index.

— Tu restes loin de ma fille, m'entends-tu ? Si je te surprends encore une fois avec elle, je te ferai regretter d'être né !

— Trop tard, rétorqua Acheron en ricanant. Il ne se passe pas un jour sans que je le regrette.

Ryssa s'interposa entre les deux hommes.

— Cesse, père, s'il te plaît. Tu voulais me poser des questions sur Apollon. Concentrons-nous là-dessus, d'accord ?

Le roi ne lui accorda pas un regard. Il fixait Acheron.

— Tu ne mérites pas que je perde une seconde de mon temps avec toi !

Là-dessus, il fit sortir Ryssa de la pièce et ordonna aux gardes :

— Enfermez-le à double tour ! Qu'il soit privé de nourriture.

Acheron s'appuya au mur et secoua la tête. Si son père avait l'intention de le maîtriser en lui faisant un chantage à la nourriture, c'était peine perdue. Il aurait dû se renseigner auprès d'Estes. Il aurait appris de son frère comment l'affamer de façon efficace.

Son estomac se serra quand il se remémora ces moments terribles où il mendiait un peu de nourriture ou de l'eau.

— Tu n'as rien gagné, alors tu n'auras rien. Maintenant, mets-toi à genoux et donne-moi du plaisir. Nous verrons ensuite si tu mérites quelque récompense.

Il chassa ces importuns souvenirs. Dieux, qu'il détestait supplier ! Heureusement, il avait quelque chose pour le reconforter, aujourd'hui : penser à la déesse qui voulait être son amie.

— Artémis ? murmura-t-il.

C'était sans espoir. Elle allait ignorer son appel à l'aide. Comme tous les autres.

Mais non.

Elle apparut devant lui. Il resta bouche bée en la voyant, avec ses longs cheveux roux qui scintillaient dans la pénombre. Ses yeux étaient emplis de chaleur, d'inquiétude. Rien dans son attitude ne laissait penser qu'elle se moquait de lui.

— Comment vas-tu, Acheron ?

— Bien mieux depuis que tu es là.

— Vraiment ? demanda-t-elle en souriant.

— Vraiment.

Son sourire s'élargit. Elle s'approcha du lit et vint se nicher contre lui. Il inspira profondément, s'imprégnant des fragrances de son corps. Il brûlait d'enfouir son visage dans sa chevelure luxuriante et de se griser de son parfum.

Elle posa les doigts sur son cou, à l'endroit qu'elle avait mordu.

— Tu es très fort, pour un humain.

— On m'a entraîné à l'endurance.

— Tu as les yeux fermés ! Tu ne me regardes pas.

— Je te vois quand même, Artémis.

Et c'était vrai. Il voyait chaque courbe de son corps voluptueux.

Elle encadra son visage de ses mains et l'obligea à tourner la tête jusqu'à ce qu'il lui fît face. Mais il garda le regard rivé sur ses genoux.

— Acheron !

Il avait soudain envie de fuir. De sa vie, il n'avait jamais regardé quelqu'un droit dans les yeux, mis à part les fois où il avait voulu que ses interlocuteurs sachent qu'il les défiait. Et il avait toujours été molesté pour avoir osé le faire.

— Acheron, regarde-moi.

Il s'exécuta. Son cœur palpitait d'angoisse dans sa poitrine, dans l'attente du châtiment. Mais Artémis se posa sur son bassin, se cala sur son sexe, l'air ravi. Il se résigna à la regarder en face.

— Parfait. Ce n'était pas si difficile, finalement, n'est-ce pas, Acheron ?

Oh si. Infiniment plus difficile qu'elle ne l'imaginait. Il attendait le coup qui n'allait pas manquer de venir. Mais, les secondes s'écoulant sans que rien ne se passe, il se détendit.

— J'aime tes yeux, Acheron. Ils sont étranges mais superbes.

Superbes ? Ils étaient répugnants ! Tout le monde, même Ryssa, les trouvait effrayants !

— Cela ne te dérange donc pas que je te regarde en face ?

— Pas du tout. Au moins, ainsi, je sais que tu m'écoutes. Je n'aime pas quand tu regardes tout autour de toi, comme si tu pensais à autre chose.

Voilà qui était très nouveau pour lui.

— Comment pourrais-je penser à autre chose quand tu es auprès de moi ? Je n'aurais jamais cru que tu viendrais. J'ai seulement murmuré ton nom... sans y croire.

— Pourquoi m'as-tu appelée ? s'enquit Artémis, manifestement enchantée.

— Je ne sais pas exactement. Je te l'ai dit, je ne pensais pas

que tu viendrais.

— Tu es un humain très sot. T'ont-ils de nouveau enfermé ?

— Oui.

— C'est insupportable. Viens.

Un instant plus tard, ils étaient dans la chambre de la déesse, et Acheron était de nouveau habillé d'un chiton rouge, qui contrastait avec l'or et le blanc qui l'entouraient.

— Pourquoi m'habilles-tu toujours en rouge, Artémis ?

Elle tourna autour de lui en se mordillant la lèvre, suivant du doigt les contours de son corps.

— Je trouve que cela te va bien.

Elle s'arrêta, se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa.

Aussitôt, Acheron lui donna ce qu'elle voulait. Réflexe conditionné, résultat de l'entraînement intensif auquel il avait été soumis. Faire plaisir sans s'interroger sur la personne qui souhaitait qu'il l'honore, ne rechercher aucune satisfaction personnelle. Il n'était qu'un outil efficace que l'on jetait dans un coin quand on n'en avait plus besoin.

Mais Artémis n'attendait pas cela, il s'en rendait compte. Avec elle comme avec Ryssa, il avait l'impression d'être une personne à part entière, un individu qui avait le droit de penser par lui-même. Et il pouvait la regarder en face, elle ne le maudissait pas.

Elle soupira lorsqu'il l'attira contre lui. Elle adorait la façon dont il l'enlaçait, se délectait de sentir ses muscles contractés. Il était si beau et si fort. Si séduisant. Elle n'aspirait qu'à une chose : être seule avec lui, sentir battre son cœur contre ses seins douloureux de désir, mêler son souffle au sien. Ses canines s'allongeaient sous l'effet de l'excitation, de la faim qu'elle avait de lui.

Elle recula afin qu'il puisse l'observer et voir ce qu'il y avait tout au fond d'elle. Il ne cilla pas lorsqu'elle exhiba ses crocs, au contraire : il lui offrit sa gorge. Jamais personne ne s'était montré aussi accommodant. D'ordinaire, elle se nourrissait sur son frère ou ses servantes. Ils restaient de glace durant l'opération, alors qu'Acheron semblait l'apprécier.

Elle enfonça profondément ses canines.

Acheron gémit de douleur, puis très vite de plaisir. Son sexe se gonfla, une érection qui prit des proportions sidérantes. Ivre de bonheur, il flageola sur ses jambes. Artémis s'agrippa à ses épaules, la tête rivée à son cou, mordant voracement. Il battit des paupières, et soudain tout s'éclaircit autour de lui. Il se découvrit doté d'une lucidité surnaturelle. Il entendait son sang vrombir dans ses veines. Jamais il ne s'était senti aussi vivant, aussi fort. Et pourtant, ses jambes continuaient à le trahir. Il chancela, heurta le mur derrière lui.

— Acheron ?

Il ne put émettre un son.

Artémis retira sa bouche, se lécha les lèvres et considéra la peau soudain bleuâtre d'Achéron. Il respirait avec peine. Elle songea, effrayée, qu'il allait mourir. Ses yeux étaient à peine entrouverts. Il ne la reconnaissait manifestement plus.

Elle lui avait fait du mal !

Epouvantée, elle le téléporta jusqu'au lit et l'y étendit avec précaution avant de prendre sa main et de la caresser doucement.

— Acheron, s'il te plaît, parle-moi.

Il murmura quelques incompréhensibles mots en atlante, puis poussa un long soupir et s'évanouit. Artémis fit un bond en arrière quand elle vit sa peau entièrement bleu vif, ses lèvres et ses ongles noirs.

Cela ne dura qu'un instant. Il redevint normal en un éclair.

Par tous les dieux, jamais elle n'avait assisté à un tel phénomène. Le fait qu'elle se soit nourrie sur lui en était-il à l'origine ?

Elle revint prudemment vers lui, le toucha du bout de l'index. Il était toujours inconscient.

Elle fit apparaître une épaisse couverture de fourrure et l'en recouvrit. Il dormait en respirant faiblement. Du bout de l'index, elle suivit les contours de son visage. Ses traits étaient sublimes, mais cela n'expliquait pas qu'elle soit aussi subjuguée par cet homme. Enfant, craignant d'être un jour dominée, elle avait demandé à son père de l'immuniser contre l'amour et de lui garantir une éternelle virginité. Zeus avait accédé à sa requête.

Alors, qu'étaient ces émotions qu'elle éprouvait tandis qu'elle regardait Acheron dormir ? Elle n'avait jamais rien ressenti de tel.

Elle aimait la manière dont il s'adressait à elle, l'enlaçait, la faisait crier de plaisir... Elle éprouvait un bonheur inimaginable quand elle se nourrissait sur lui.

Allons, il n'était que son chouchou du moment, rien d'autre...

C'était évident. Elle n'éprouvait rien pour cet humain. Il était comme le daim qui habitait la forêt : beau à regarder, infiniment plaisant à toucher. Lui aussi quêtait ses caresses, se frottait contre elle. Jusqu'à ce qu'elle en ait assez. Elle en aurait assez d'Achéron très bientôt. Elle se lassait de tout.

En attendant, elle comptait bien profiter de son chouchou aussi longtemps que possible.

A son réveil, Acheron était affamé. A tel point qu'il se crut enfermé depuis des jours dans le cachot sous le palais où le jetait son père. Mais lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit le plafond blanc et doré et se

rappela qu'il était auprès d'Artémis.

Il s'assit dans le lit. Des voix s'élevaient à l'extérieur. Il commença à se lever pour aller rejoindre les gens qui parlaient, puis se ravisa. Si Artémis l'avait laissé dans sa chambre, elle avait certainement une bonne raison. Ouvrir la porte n'apporterait rien de bon.

Il resta donc assis dans le lit, l'estomac à la torture, tout en tendant l'oreille. Il ne comprenait pas ce qui se disait. Les murs de marbre et d'or étouffaient les paroles. Quelle heure était-il ? Combien de temps avait-il dormi ? se demanda-t-il.

Artémis apparut après ce qui lui sembla avoir duré une éternité.

— Tu es réveillé ! lança-t-elle, tout sourire.

— Oui. Je ne voulais pas te déranger. Tu avais l'air occupée.

Elle s'approcha et lui caressa la joue.

— As-tu faim ?

— Je suis affamé.

Elle tendit le bras, et une table couverte de mets se matérialisa à côté du lit. Un festin qui mit aussitôt l'eau à la bouche d'Achéron.

— Si tu veux autre chose, dis-le-moi.

— Non. C'est tout simplement magnifique.

Il sortit du lit pour prendre une tranche de pain chaud tartinée de miel. Grands dieux, que c'était bon !

Artémis lui servit un verre de vin et secoua la tête, amusée.

— Tu avais vraiment faim.

Eperdu de reconnaissance, il but le vin au parfum grisant.

— Merci, Artie.

Elle haussa les sourcils.

— Artie ?

— Pardon. Artémis. C'est cela que je voulais dire. Artémis.

— Non, non, j'aime bien Artie. Personne ne m'a jamais appelée comme cela.

Achéron se pencha en avant pour lui embrasser la main. Un baiser qui bouleversa la déesse. Mais qu'avait donc cet homme de si spécial pour la mettre dans cet état ? Pour lui donner envie de le protéger, de le serrer dans ses bras ? Elle se laissa aller contre lui, respirant à plein nez le parfum de sa peau.

— Mange, Achéron. Je ne veux pas que tu aies faim.

Il revint vers la table, et elle vécut son brusque éloignement comme une insupportable privation. Fascinée, elle l'observa pendant qu'il étalait du miel sur le pain, mettait la tartine dans sa bouche, mâchait et avalait... Puis il lui sourit, un sourire si beau qu'elle sentit son cœur s'emballer.

Il prépara une autre tartine et se tourna vers elle.

— En veux-tu un peu ?

Elle hocha la tête. Il approcha le pain de sa bouche, qu'elle ouvrit, et le posa délicatement sur sa langue. Elle lécha ses doigts couverts de miel et crut défaillir de plaisir quand la saveur sucrée salée se diffusa dans ses papilles.

Il plongea les doigts dans le pot tout en dardant sur elle des yeux voilés de désir, un désir qui exacerba le sien. Du bout de son index couvert de miel, il suivit le dessin de ses lèvres, puis l'embrassa longuement, avec une ardeur si brûlante qu'elle en eut le vertige. Le goût d'Acheron, mêlé à celui du miel, était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Elle l'attira sur le lit, s'allongea sur le dos et le fit basculer sur elle.

— Tu es si belle... dit-il en la détaillant avidement.

Artémis se découvrit incapable de prononcer un mot. La tendresse qu'elle lisait sur le visage d'Acheron la bouleversait. Personne ne l'avait jamais regardée ainsi. Lorsqu'il pressa ses lèvres sur son cou, toute pensée rationnelle disparut de son esprit, carbonisée par le feu qui grondait en elle.

C'était la première fois de sa vie qu'elle se trouvait nue avec quelqu'un. Il avait écarté les pans de sa robe, et elle n'avait pas protesté. Lui ne s'était pas déshabillé.

Il recula doucement en glissant sur elle pour aller prendre l'un de ses pieds, dont il entreprit de sucer les orteils. Elle gémit. Il était donc possible d'avoir du plaisir de cette façon...

Puis il lui écarta les jambes, les lécha de la cheville au haut de la cuisse, et se livra à des caresses buccales approfondies qui la mirent en transe. Soumise à la plus exquise des tortures, elle se mordillait la lèvre, les doigts fourrageant dans les cheveux d'Acheron.

— Veux-tu que j'arrête ? lui demanda-t-il lorsqu'elle poussa un long gémissement.

— Non. J'aime que tu me touches.

Il reprit son ensorcelant manège, l'amenant au paroxysme de l'extase. Elle frémit, en proie à des spasmes de plaisir si violents qu'elle crut mourir.

Acheron poussa soudain un cri de douleur et redressa la tête.

— Que... qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, revenant brutalement à la réalité.

— S'il te plaît, ne me tire pas les cheveux. Je déteste que l'on me fasse cela.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai l'impression d'être un sac d'ordures.

— Je ne comprends pas.

Il semblait vraiment mortifié qu'elle l'ait traité de la sorte.

— Les gens m'ont toujours attrapé de cette façon pour

m'obliger à faire ce qui leur plaisait ou pour que je me prosterner à leurs pieds. C'est humiliant. Je n'aime vraiment pas cela.

Navrée, Artémis lui effleura doucement la joue.

— Pardonne-moi, je ne savais pas. Y a-t-il autre chose que tu n'aimes pas ?

Il se figea. On ne lui avait jamais demandé cela. Il n'arrivait pas encore à croire qu'il avait osé exprimer son mécontentement à propos de ses cheveux. Il s'était toujours tu. Mais elle lui avait posé une question. Il se sentait donc obligé d'y répondre.

— Je n'aime pas non plus sentir un souffle sur ma nuque. Cela me rappelle trop l'époque où j'étais un esclave privé de tout droit. Rien que d'y songer, j'en ai la chair de poule.

— Alors, je ne te ferai jamais cela.

Cette affirmation l'émut tant qu'il en eut les larmes aux yeux. Quelques secondes lui furent nécessaires pour se ressaisir, puis il reprit ses caresses intimes avec une ardeur et un plaisir renouvelés. Il n'y avait rien qu'il ne voulût faire pour sa déesse. Artémis n'était que bonté. C'était incompréhensible qu'elle désirât être amie avec un ex-esclave, mais le fait était là, et il en était heureux et follement reconnaissant.

Il cherchait à la combler non parce qu'il y était obligé mais parce qu'il en avait envie. Il prit le temps nécessaire pour l'amener à un orgasme inoubliable. Elle cria, lui planta les ongles dans les épaules, mais ne lui tira pas les cheveux.

Très touché qu'elle ait tenu parole, il l'enlaça et la berça doucement jusqu'à ce qu'elle retrouve ses esprits.

Elle soupira, le regarda entre ses cils et constata qu'il était toujours habillé.

— Pourquoi ne cherches-tu jamais ton plaisir, Acheron ?

— Le sexe ne m'en apporte pas vraiment.

— Quoi ? Comment peux-tu ne pas aimer cela ?

Il jugea préférable de ne pas lui expliquer que tout ce qui avait trait aux relations charnelles le plongeait dans un profond malaise. La caresser lui procurait plus de plaisir que l'inverse. Jouir était agréable, mais bref, et il s'en passait fort bien.

— Mais si, j'aime cela, assura-t-il.

Un mensonge, pour qu'elle soit contente. La vérité, il la garderait bien cachée. Il appréciait la compagnie d'Artémis. Auprès d'elle, il avait l'impression d'être un homme normal, sans passé. Qu'une déesse le considère comme un ami, qu'elle l'estime le rassérénait : c'était le signe qu'il ne pouvait être aussi répugnant que son père et son frère l'avaient amené à le croire.

Artémis se pressa contre lui. Il ferma les yeux et savoura la sensation délicieuse de son corps nu et chaud.

— J'aimerais rester éternellement comme cela avec toi, Artie.

— Si tu étais une femme, ce serait possible, mais le seul homme admis dans mon temple, c'est mon frère.

— Pourtant, je suis là.

— Oui, et c'est notre secret. Tu ne dois jamais le révéler à personne.

— Je te le promets.

Elle se souleva sur un coude et le fixa, la mine sévère.

— Ce ne sont pas des paroles en l'air, Acheron. Même en dormant, tu ne dois pas murmurer mon nom.

— S'il est une chose que j'ai apprise dans ma vie, c'est à garder les secrets. Et je l'ai apprise très tôt. Je resterai bouche cousue. Et de toute façon, presque personne ne me parle.

— Parfait. Maintenant, il est temps que tu rentres chez toi.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'il se retrouva dans sa chambre, au palais, dans son propre lit et nu. Il jura entre ses dents : il n'avait pratiquement rien mangé du festin offert par Artémis ! La nuit tombait. La journée était pratiquement terminée. Si son père n'avait pas envoyé des gardes pour le battre, nul ne serait au courant de son escapade sur l'Olympe.

Il plaça son bras sur ses yeux. Peut-être pourrait-il dormir jusqu'à ce qu'Artémis revienne le chercher.

Vain espoir. Elle ne durerait pas, cette amitié avec Artémis. Une déesse n'était pas amie avec une putain. Tôt ou tard, sa bienfaitrice se comporterait avec lui comme tous les autres.

Il se tenait ce raisonnement, mais un petit espoir persistait dans son cœur. Peut-être... oui, peut-être la déesse se révélerait-elle différente...

— Je vendrais mon âme pour te garder et veiller sur toi, Artie, murmura-t-il.

Si seulement elle avait pu l'entendre... Si lui-même était né d'un dieu...

A quoi bon songer à cela ? Inutile de rêver. Il n'aurait jamais davantage avec Artémis que ce qu'il avait déjà. Tout ce qu'il devait faire, c'était s'assurer que personne n'apprendrait jamais la vérité. Car si elle était divulguée... que les dieux lui viennent en aide !

12 janvier, an 9528 avant Jésus-Christ

Acheron était assis sur la rambarde de la terrasse et se languissait d'Artémis. Elle s'était rendue à une fête organisée en son honneur, surtout pour y espionner en toute discrétion les gens présents. Elle adorait faire semblant d'être une mortelle et se mélanger à la foule.

Il venait de passer les plus belles semaines de sa vie. Artémis était la seule personne qui lui eût jamais permis d'être lui-même. S'il n'appréciait pas quelque chose, il le lui disait, et elle promettait que ce qui lui avait déplu n'arriverait plus. Et elle tenait parole, ce qui pour lui était extraordinaire.

Ils passaient beaucoup de temps ensemble. Acheron ne sortant plus clandestinement du palais et ne créant plus le moindre souci à son père, celui-ci le laissait tranquille. A l'exception de son séjour avec Ryssa au palais d'été, il ne se rappelait pas avoir vécu une aussi longue période sans être battu. L'absence de châtiment était merveilleuse.

Il soupirait d'aise en songeant à cela. Son soulagement fut de courte durée : quelqu'un ouvrait sa porte. Il crispa les doigts sur la rambarde de pierre, craignant de voir apparaître son père. Mais ce fut Ryssa qui entra, avec sur les lèvres le sourire le plus radieux qu'il lui eût jamais vu.

— Bonjour, petit frère !

— Bonjour, répondit-il, étonné par sa belle humeur et par le fait qu'elle ait laissé la porte grande ouverte derrière elle.

— Que se passe-t-il, Ryssa ?

Peut-être leur père était-il enfin mort... Il ne pouvait rêver mieux pour elle et pour lui.

Elle s'immobilisa devant lui et lui tendit une petite bourse.

— Tu es libre !

Oui, son père était mort, c'était certain.

Il posa les pieds par terre.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai découvert qu'il y avait des bénéfices à coucher avec Apollon. Maintenant, père m'écoute. Tes gardes ont été congédiés, et tu vas avoir droit à une rente mensuelle que tu dépenseras comme bon te semblera. Prends cette bourse. Je t'ai aussi acheté une place permanente au théâtre. Pour tous les spectacles. Personne n'aura le droit de s'y asseoir à part toi.

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Quelles sont les conditions, Ryssa ?

Le sourire de la jeune femme s'effaça.

— Que tu n'émettes pas le moindre commentaire sur père. Il t'est interdit de lui faire honte, de salir l'image de la famille. Il ne m'a pas donné davantage de détails, mais je pense que tant que tu ne commettras pas de folies en public, tu devrais être tranquille.

Aucun danger. Il y avait des lustres qu'il ne songeait plus à commettre de folies, et de toute façon, il détestait attirer l'attention.

— Acheron, aimerais-tu venir voir une pièce avec moi ? demanda Ryssa en lui tendant la main. Qu'en dis-tu, petit frère ? Célébrons-nous ta liberté ?

Il lui adressa un sourire sincère, chose qu'il ne faisait pratiquement jamais.

— Merci, Ryssa. Tu n'imagines pas ce que cela représente pour moi.

— Je crois que si.

Il prit sa cape... et les chaussures que lui avait données Artémis. Il les regarda pendant un moment. La déesse lui manquait. Il aurait tant aimé fêter sa nouvelle condition avec elle... Mais cela attendrait.

Il s'habilla en hâte puis suivit sa sœur. Dans le couloir, il marqua une pause pour regarder avec angoisse autour de lui. A l'exception du jour où il avait accompagné Ryssa au temple d'Apollon, il n'avait jamais franchi le seuil de sa chambre sans avoir payé en nature son passage auprès des gardes.

Il prit alors pleinement conscience du changement qui allait s'opérer dans son existence. Il n'était plus un esclave, n'était plus un prisonnier. Il était *libre* !

Il redressa fièrement la tête. Il avait de l'argent. Il n'aurait pas à se prostituer pour gagner quelques pièces. Mieux encore, il avait une amie et amante qui le traitait comme s'il était quelqu'un d'important.

Pour la première fois de sa vie, il se sentait humain, il n'avait plus l'impression d'être un objet. Et c'était sacrement agréable !

Ryssa le prit par la main et le conduisit le long des couloirs jusqu'à la grande porte, comme si elle n'avait pas du tout honte d'être avec lui. Mais une fois qu'ils se mêlèrent à la foule de la rue, Acheron comprit qu'il y avait une chose qui n'avait hélas pas changé : la réaction des gens quand ils le voyaient. Il baissa la tête et masqua son visage avec sa capuche, puis marcha les yeux rivés au sol. Il avait passé trop de temps avec Artémis. Il en avait oublié ses yeux et l'effet qu'ils produisaient sur autrui.

Ils traversaient la place quand il marqua un arrêt : un groupe d'enfants avec leur maître d'école se tenait devant un temple. Un garçonnet d'à peu près sept ans déchiffra l'inscription gravée au pied de la statue du dieu.

— « Modération en toute chose. La compréhension du passé est la clé de l'avenir. »

— Acheron ?

La voix de Ryssa le fit sursauter. Il se retourna. Elle le regardait, les sourcils froncés.

— Tous les enfants savent-ils lire ? lui demanda-t-il.

— Hein ? Non, pas tous. Ceux-là sont des fils de sénateurs. On les amène ici pour qu'ils découvrent leur panthéon, voient comment les prêtres servent les dieux, pendant que leurs pères élaborent les lois.

Acheron continua de fixer le texte gravé, qu'il ne comprenait pas. Il était trop honteux pour avouer à Ryssa qu'il avait pratiquement tout oublié de ses leçons avec Maia et elle.

— Tous les aristocrates lisent, n'est-ce pas ?

Elle lui caressa la main sans répondre à sa question.

— Nous allons être en retard au théâtre.

Elle se remit à marcher. Acheron l'imita.

— As-tu des nouvelles de Maia ?

— Oui. Elle s'est mariée l'an dernier et attend son premier enfant.

La nouvelle choqua Acheron. Il ne supportait pas l'idée d'un homme brutalisant la fillette qu'il avait tant aimée. Pourvu qu'elle ait un mari qui la traite avec les égards qu'elle méritait...

— N'est-elle pas trop jeune pour cela, Ryssa ?

— Pas vraiment. La plupart des filles sont données en mariage à son âge. J'ai fait partie des rares exceptions. Père a refusé tous les prétendants qui ont demandé ma main.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Il ne me l'a jamais expliqué. Je suppose que je devrais être reconnaissante envers Apollon. Sans lui, je serais restée vieille fille.

Acheron se fit la remarque qu'il y avait pire que ce sort-là.

— Apollon te rend-il heureuse, maintenant ?

— Il est gentil la plupart du temps, dit-elle d'un ton triste, ses yeux bleus soudain voilés.

— Mais...

Elle se toucha le cou d'un geste nerveux. Il comprit.

— Je n'ai pas le droit de parler de ce que nous faisons lorsque nous sommes seuls.

Ainsi, Apollon se nourrissait de la même manière qu'Artémis. Tous les dieux faisaient-ils cela, ou était-ce une particularité d'Artémis et de son frère Apollon ?

— Tu mérites d'être heureuse. Plus que n'importe qui.

— C'est faux, assura Ryssa en souriant. C'est toi qui mérites de l'être. J'aimerais bien punir père pour son aveuglement.

— Cela n'a plus d'importance, désormais. Je préfère encore être traité par le mépris que victime d'abus.

Ryssa secoua la tête. Ils remontaient la file des spectateurs vers le guichet réservé, l'accès qu'empruntaient les aristocrates. Ils entrèrent, et Acheron hésita. Une corde séparait les sièges de la foule de ceux de l'élite, lesquels étaient tous couverts de coussins. Ce qui dérangeait Acheron, c'était que cette partie des gradins était à découvert. Tout le monde pouvait voir qui était assis là. Or il détestait que les gens focalisent leur attention sur lui.

Mais il ne voulait pas offenser Ryssa qui lui avait fait cadeau de cette place... Alors, il ajusta encore plus étroitement sa capuche et la suivit jusqu'à leurs sièges.

Les acteurs arrivèrent sur scène. Acheron les regarda jouer d'un oeil distrait. Il pensait encore aux enfants devant le temple. Il voulait lire comme eux ! Artémis méritait un compagnon lettré.

Peut-être, s'il savait lire, ne serait-elle pas obligée de dissimuler leur amitié.

Artémis sentit la présence de son frère derrière elle aussi nettement que s'il l'avait touchée. En tant que jumeaux, ils partageaient un lien très spécial.

Et une haine très spéciale.

Elle ne se rappelait pas exactement pourquoi ils étaient devenus de si proches ennemis, mais cette animosité réciproque était désormais bien établie. Paradoxalement, il n'y avait rien qu'ils ne fussent prêts à faire l'un pour l'autre. Toutefois, ils avaient beaucoup de mal à rester ensemble dans la même pièce.

Elle le regarda à la dérobée. Indéniablement, son frère était l'un des dieux les plus séduisants. Ses cheveux blonds coupés court encadraient un visage aux traits sans défaut, sévères mais adoucis par un petit bouc. Dans ses yeux bleus on lisait l'intelligence, la puissance et un zeste de cruauté.

— Je suis étonné de te voir ici, Artémis.

— Je pourrais en dire autant de toi. Il était temps que tu sortes du lit de ta coquine humaine. Je commençais à penser que c'était elle le maître !

Apollon se crispa.

— Qu'est-ce donc qui t'a tellement occupée, Artémis ? Père a dit qu'il ne t'avait pas vue dans les couloirs de l'Olympe depuis des semaines.

— Pff... On s'y ennuie.

— Cela ne t'a jamais dérangée, avant.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? Bon, excuse-moi, mais

j'étais en train de surveiller les humains qui se livrent à mon culte.

Elle amorça un pas de côté. Apollon la retint par le bras et l'attira contre lui pour lui murmurer à l'oreille :

— Tu n'es pas venue te nourrir sur moi depuis un bout de temps. Qui me remplace ?

— En quoi cela te regarde-t-il ?

Il lui serra le cou entre ses doigts. Aussitôt, ses canines s'allongèrent.

— Si tu te nourris sur un humain, tu ne tarderas pas à avoir faim de quelque chose d'autrement substantiel.

Elle s'écarta.

— Je ne suis pas intéressée.

Des flammèches rouges s'allumèrent aussitôt dans les yeux d'Apollon.

— Ne te rappelles-tu pas ce qui est arrivé au dernier homme avec lequel tu as badiné ? tonna-t-il.

Orion. Quel affreux souvenir ! Il lui avait plu mais dès qu'elle avait commencé les manœuvres d'approche, Apollon, fou de jalousie, l'avait abattu d'une de ses flèches. Puis il avait incrusté l'image d'Orion parmi les étoiles de façon qu'elle n'oublie jamais qu'il était le seul homme sur lequel elle avait le droit de se nourrir.

— Je n'ai pas badiné avec Orion !

Il l'obligea à le regarder en face.

— Tu as besoin de te nourrir.

Oui, mais elle n'avait pas envie de le faire sur son frère. C'était Acheron qu'elle voulait.

Apollon la poussa à l'intérieur de son propre temple pendant que les humains se réunissaient sur le parvis de celui d'Artémis pour rendre hommage à la déesse. Elle regimba, mais se dit que si elle ne le suivait pas, il aurait la certitude qu'elle s'était trouvé un homme... et alors, Zeus protège Acheron ! Apollon le mettrait en pièces.

Il fallait donc en passer par les exigences d'Apollon.

Il baissa la tête, lui présentant son cou, qu'elle n'osa refuser. Elle n'avait qu'à se dire qu'il s'agissait d'Acheron... Difficile, dans la mesure où le goût de leur sang était si différent. Celui d'Apollon manquait de vigueur. Pendant qu'elle le buvait, elle ne ressentait aucun afflux d'énergie, elle ne se gorgeait pas de vitalité.

Ce n'était que du sang banal.

Lorsqu'elle eut suffisamment bu pour lui donner le change et le calmer, elle le repoussa et se lécha les lèvres.

Apollon se prépara donc à se nourrir à son tour. Il enfonça brutalement ses crocs à travers les tendons de sa gorge, et elle dut se retenir de le gifler. Maudite Héra qui avait jeté ce sort ! La garce, ivre de jalousie, avait essayé de les tuer tous les deux lorsqu'ils étaient nés.

Artémis avait aidé sa mère à accoucher d'Apollon, et cela lui avait valu cette punition. Il n'y avait rien de pire que d'être obligé de se nourrir sur son frère ou sa sœur, Apollon et elle en savaient quelque chose.

La tête légère, elle s'efforça de réunir ses idées. Apollon lui prenait trop de sang, comme chaque fois qu'il avait très faim et était furieux contre elle.

Elle serra les dents et lui donna un violent coup de genou à l'entrejambe. Il bondit en arrière en jurant, lui déchirant le cou au passage. Elle plaqua la main sur la plaie en jurant à son tour.

— Tu es un salaud !

Il lui agrippa le bras, si rudement que la marque de ses doigts s'imprima dans sa chair.

— Souviens-toi bien de ce que je t'ai dit, Artémis ! Si je t'attrape avec un mortel, je le tue !

Elle dégagea son bras.

— Va jouer avec tes humaines et fiche-moi la paix.

Sur ces mots, elle se téléporta dans son temple. Pour s'y faire aussitôt la réflexion qu'elle était bien seule, ici. Ses servantes avaient pris leur journée.

Elle regarda son lit et imagina Acheron étendu dessus, lui souriant avec chaleur, la comblant de baisers et de caresses.

Elle avait tant besoin de lui qu'elle se téléporta de nouveau, cette fois dans la chambre d'Acheron. Dès qu'elle le vit, assis en tailleur sur le sol, dos tourné, son cœur s'emballa. Sans plus réfléchir, elle se précipita pour l'étreindre.

Pris par surprise, Acheron sursauta. La déesse s'était jetée contre lui, l'enlaçait fébrilement. Son parfum le grisa instantanément.

— Tu m'as manqué, aujourd'hui, lui murmura-t-elle à l'oreille.

Il en eut la chair de poule.

— Tu m'as manqué aussi, Artie.

Elle appuya le menton sur son épaule.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Acheron s'empressa d'enrouler le parchemin posé par terre devant lui.

— Rien.

— Mais si, tu fais quelque chose !

Elle s'empara prestement du parchemin, le déroula, puis fronça les sourcils en découvrant les pattes de mouche dont il était couvert.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il se sentit s'empourprer, sous l'effet de la honte d'avoir été démasqué.

— J'essaie d'apprendre à écrire.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas écrire et j'aimerais savoir.

Incrédule, elle baissa derechef les yeux sur les gribouillis.

— Ne sais-tu pas lire non plus ?

— Non, avoua-t-il piteusement.

Elle lui prit gentiment le menton entre deux doigts et le tint jusqu'à ce qu'il soutienne son regard. Il frissonna sous l'effet de la chaleur que recelaient les yeux de la déesse.

— Maintenant, tu peux.

Il ressentit une fugace douleur. Artémis lui rendit le parchemin.

— Ecris ton nom.

Sans y croire, il prit sa plume et découvrit qu'il était capable de former les lettres. Il écrivit son nom avec aisance.

— Je... je ne comprends pas.

— Je suis une déesse, Acheron. Et je ne supporte pas que tu baisses la tête, mortifié. Es-tu content ?

— Plus que je ne saurais le dire.

Il cilla sous l'éclat du sourire qu'elle lui adressa.

— Viens avec moi. J'ai envie d'aller chasser.

— Mais je ne sais pas chasser !

— Tu vas savoir.

Et c'était vrai. Dès qu'ils furent dans la forêt, il mania l'arc et les flèches aussi aisément qu'il écrivait désormais. Quelle merveille que de posséder un savoir sans avoir eu à l'apprendre des années durant !

Mais il y avait un talent dont il avait plus envie encore que de savoir lire et écrire, ou chasser.

— Peux-tu m'enseigner la science du combat ?

— Quoi ? fit-elle, effarée.

— Je veux savoir me battre.

Elle posa l'inévitable question, celle qu'elle n'omettait jamais.

— Pourquoi ?

— J'en ai assez d'être la victime. Je veux pouvoir me défendre.

Cette requête inattendue laissa Artémis perplexe. L'image d'Apollon la frappant de toutes ses forces lui traversa l'esprit. A l'instar de la plupart des hommes qu'elle avait connus, son frère était une brute. Elle ne tenait vraiment pas à se placer en position de faiblesse avec Acheron. Apprendre à un homme à se battre ne pouvait rien apporter de bon.

— Je ne pense pas que ce soit possible, dit-elle. Mais ne t'inquiète pas, je ne laisserai personne te faire du mal. Tu n'as pas besoin d'autre protection. Je suis là.

— Et si tu te lasses de moi ?

— Comment pourrais-je me lasser de toi ? demanda-t-elle en

lui caressant la joue.

Il sourit, mais ses yeux restèrent sérieux.

— J'aimerais vraiment savoir me battre.

— J'ai dit non ! répliqua-t-elle sèchement.

L'hostilité contenue dans sa voix n'échappa pas à Acheron. La colère qui animait soudain la déesse lui était familière. Il en connaissait d'instinct l'origine.

— Qui te frappe, Artie ?

Artémis se détourna.

— Je crois qu'il y a des daims par là-bas.

Il l'obligea à pivoter face à lui.

— Artie, je connais cette intonation. Je l'ai trop souvent entendue dans ma voix pour ne pas savoir ce qu'elle signifie. Qui t'a battue ?

Elle resta muette si longtemps qu'il finit par penser qu'elle ne répondrait pas. Pourtant, elle le fit, dans un murmure à peine audible.

— Des dieux.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Pourquoi certains usent-ils de violence sur d'autres ? dit-elle d'une voix de nouveau bien forte et lourde de colère. Parce que cela leur donne une sensation de puissance ! Alors, je ne veux pas que tu me brutalises. Jamais.

— Et je ne le ferai pas, Artie. Je ne pourrais pas plus infliger ce que j'ai subi à quelqu'un que m'arracher le cœur. Tout ce que je veux, c'est être capable de me défendre.

— Je t'ai dit que je te protégerais.

Il lui caressa le bras, puis laissa retomber sa main et recula.

— Alors, je te fais confiance, Artie. Mais il faut que tu saches que je n'accorde que très parcimonieusement ma confiance. Ne sois pas comme les autres, je t'en supplie. Tiens ta parole. Je ne supporte pas que l'on me mente.

Elle lui effleura la joue d'un baiser.

— Allons chasser.

Il acquiesça et prit une flèche, geste qui apaisa la seule amie qu'il eût jamais eue. Ce qui lui faisait peur, c'étaient les sentiments qui l'agitaient dès qu'il était près d'elle. Il était en train de tomber amoureux d'une déesse ! Et il savait pertinemment que c'était stupide. Fou.

Mais Artémis le rendait heureux, et il tenait par-dessus tout à ce que cela dure.

Il chassa ces pensées de son esprit et visa un chevreuil. Artémis le chatouilla. La flèche partit, vola très loin de la cible et se ficha dans un tronc d'arbre, où elle dérangerait un écureuil qui lâcha sa noisette.

Acheron éclata de rire, abaissa son arc puis regarda Artémis

avec une feinte sévérité.

— Tu as fichu en l'air mon tir parfait ! Tu vas le payer.

La déesse s'enfuit en riant dans la forêt et disparut. Sa gaieté se communiqua à Acheron, qui la poursuivit et la rattrapa près d'un petit ruisseau. Il la prit par la taille et la fit pivoter dans ses bras.

Le souffle coupé, elle s'immobilisa dans les bras d'Acheron, tétanisée par l'intensité de son regard magique et l'éclat de son sourire. Elle n'avait plus qu'un désir : crier d'extase sous ses caresses. Les oiseaux dans les feuillages chantaient une mélodie spécialement pour eux. Artémis se sentait perdue dans une dimension qui n'appartenait qu'à Acheron et à elle. Cet homme était ce à quoi elle aspirait depuis toujours. Il l'étreignait, et elle avait l'impression qu'ils étaient seuls au monde, en parfaite osmose.

— Fais-moi l'amour, Acheron.

Il cessa de sourire.

— Quoi ? fit-il en la lâchant.

— Je veux te connaître en tant que femme, dit-elle en repoussant les cheveux qui retombaient sur son front. Je veux te sentir en moi.

— Ce n'est pas une bonne idée, dit-il en reculant, soudain sérieux.

— Pourquoi ?

Il déglutit avec peine, et elle vit la douleur envahir ses prunelles argent.

— Je ne veux pas que les choses changent entre nous. Cela me suffit que tu sois mon amie, Artie.

— Mais tu m'as déjà caressée en des endroits que nul n'avait jamais touchés ! Pourquoi ne pourrais-tu pas venir en moi ?

— Parce que tu es vierge.

— Oh, sur le plan technique seulement. Je t'en prie, Acheron. Je veux tout partager avec toi.

Il détourna le regard, en proie à un tourbillon d'émotions difficilement soutenables. Ce qu'Artémis lui offrait était inimaginable. Quoique... Bien des princesses et des aristocrates l'avaient déjà prié de prendre leur virginité, afin, ensuite, de faire l'amour avec d'autres partenaires.

Parthenopaeus, le briseur d'hymens... Tel était le nom que lui avaient donné Estes et Catera, celui sous lequel ils vendaient ses services auprès des clientes. Sa réputation d'amant doux et attentionné était légendaire. Il était connu pour être très généreusement doté par la nature et infiniment délicat avec ses partenaires. Jamais il n'avait fait mal à celles qui avaient partagé son lit.

Et maintenant, une déesse s'offrait à lui. N'importe quel homme aurait sauté sur l'occasion.

Mais il n'était pas comme les autres. Il était très conscient des conséquences d'un acte aussi intime, des liens qu'il créait. Même si elles avaient été demandeuses, si elles avaient payé pour cela, plusieurs femmes avaient pleuré la perte de leur innocence, d'autres l'avaient maudit pour la leur avoir prise, d'autres encore avaient amèrement regretté leur décision. Quelques-unes seulement s'étaient réjouies.

Il ignorait dans quelle catégorie Artémis se rangerait.

— Je ne veux pas te faire mal, Artie.

Elle se nicha dans ses bras.

— Je t'en prie, Acheron. J'ai envie de te sentir en moi lorsque je me nourris sur toi.

— Mauvaise idée, je te le répète.

La colère fit scintiller les yeux d'émeraude de la déesse.

— Très bien. Va-t'en, alors. Disparais de ma vue.

— Artie...

Trop tard. Il était de retour dans sa chambre. Seul.

— Je suis désolé, murmura-t-il en espérant qu'elle l'entendrait.

Si ce fut le cas, elle n'en montra rien.

Il aurait dû coucher avec elle... Quelle importance cela aurait-il eue, finalement ? Il avait eu des centaines de partenaires. Mais les autres n'avaient été que des corps qu'il devait combler de plaisir. Avec Artémis, c'était différent.

Elle, il l'aimait.

Non, ce n'était pas aussi simple. Ce qu'il éprouvait pour elle était plus complexe que l'amour. Il avait besoin d'elle à en hurler, et voilà qu'il l'avait irritée.

Il ne lui restait plus qu'à espérer trouver un moyen de la récupérer et de l'amener à lui pardonner son refus, songea-t-il, le cœur lourd.

26 janvier, an 9528 avant Jésus-Christ

Cela faisait deux semaines qu'Acheron n'avait pas vu Artémis. Chaque jour, il s'était découvert davantage en manque d'elle. Elle refusait de répondre à tous ses appels.

Il n'avait plus envie d'aller au théâtre. Rien n'apaisait sa détresse. Il n'aspirait qu'à une chose : la retrouver.

Il inclina la tête en arrière pour vider la cruche de vin. La dernière goutte bue, en colère et triste, il jeta la cruche sur les rochers puis alla en chercher une nouvelle, mais il était si ivre qu'il ne parvint pas à ôter le bouchon.

— Acheron ?

La voix qu'il appelait tant de ses vœux !

— Artie ?

Il essaya de se mettre debout, sans succès : il tomba en arrière. Il leva les yeux et vit la déesse dans la pénombre. Elle recula, le visage très pâle, l'air abattu. Son œil gauche était enflé, sa joue portait la marque d'une main.

Dans la seconde, la rage le dégrisa.

— Qui t'a frappée ?

Artémis recula encore. Elle avait peur de lui. Jamais elle ne l'avait vu souîl, mais chaque fois qu'Apollon buvait, il devenait violent.

— Je vais revenir. Je...

— Non, ne pars pas ! s'écria-t-il en lui tendant la main.

Son premier réflexe fut de s'en aller, mais elle se morigéna : elle était une déesse, lui, un humain. Il ne pouvait rien lui faire. Les jambes tremblantes, elle s'approcha et mit sa main dans la sienne.

Il la porta à sa joue et ferma les yeux, comme s'il avait désormais tout ce qu'il désirait et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir. Il huma longuement le parfum de la peau d'Artémis.

— Tu m'as tellement manqué...

Il lui avait manqué aussi. Chaque jour, elle s'était interdit de le revoir, mais aujourd'hui... Après l'attaque d'Apollon, elle avait eu besoin de quelqu'un dont elle savait qu'il ne lui ferait pas de mal.

— Tu es en piteux état, remarqua-t-elle en montrant du doigt l'épaisse barbe qui lui dévorait le menton et les joues. Et tu sens mauvais.

Il eut un rire amer.

— C'est ta faute, si j'ai si piètre apparence.

— Comment cela ?

— Je pensais t'avoir perdue.

Son ton était si triste qu'elle en eut les larmes aux yeux. Elle se laissa tomber à genoux et secoua la tête. Il se pencha vers elle et lui souffla à l'oreille :

— Je t'aime, Artie.

— Que... qu'as-tu dit ?

— Je t'aime.

Il s'effondra contre elle et perdit connaissance. Elle resta agenouillée, le serrant contre elle, se répétant mentalement les mots qu'il venait de prononcer. Il l'aimait... Acheron l'aimait...

Elle considéra son visage, si beau dans la charitable inconscience. Il l'aimait.

Elle se mit à pleurer comme elle n'avait pas pleuré depuis l'enfance. Elle détestait cela, qu'il soit capable de la bouleverser à ce point. Elle détestait l'incommensurable valeur qu'avait pour elle cet aveu. Il n'aurait rien dû signifier ! Mais le fait était là, indéniable.

Qu'Acheron l'aime était important pour elle.

— Je t'aime aussi, murmura-t-elle, profitant de ce qu'il ne pouvait l'entendre.

Il ne fallait pas qu'il le sache. Cela eût donné au mortel qu'il était trop de pouvoir sur elle. Mais, dans l'immédiat, rien ne l'empêchait de dire cette vérité qu'en d'autres circonstances elle eût niée avec véhémence. Comment une déesse pouvait-elle être amoureuse d'un homme ? Elle, surtout ? Elle était censée être immunisée contre l'amour. Le problème, c'était que, les dieux seuls savaient comment, ce mortel s'était insinué dans son esprit et son cœur.

Si seulement il avait été un dieu...

Hélas, il n'en était pas un et n'en serait jamais un. Il n'était qu'un humain, un esclave, une putain dont tous s'étaient servis avec brutalité. Ils s'étaient ri de lui et se riraient d'elle si elle étalait leur liaison au grand jour. Or, elle manquait déjà de crédibilité vis-à-vis des autres dieux. S'ils apprenaient cette aventure, ils la priveraient de ses pouvoirs et la banniraient en l'envoyant chez les humains.

Impossible d'accepter cela.

Même pour Acheron. C'était plus qu'elle ne pouvait donner, qu'elle ne pouvait supporter. Elle n'avait que trop vu combien les humains étaient cruels entre eux. A aucun prix elle ne voulait finir démunie dans leur monde, à la merci d'êtres sans cœur. Il lui suffisait de songer à ce qu'ils avaient fait à Acheron pour la conforter dans cette idée : il ne pouvait même pas sortir en public sans que quelqu'un l'agresse.

Inutile d'imaginer ce qu'ils lui feraient, à elle, s'ils avaient vent qu'elle avait été une déesse.

Ils la massacraient.

En sanglots, elle transféra Acheron dans son temple, sur l'Olympe.

Quand il fut dans sa chambre, sur son lit, d'un revers de main magique, elle lui fit sa toilette, afin de retrouver l'Acheron qu'elle aimait. Les cheveux de nouveau soyeux, les joues lisses, il reposait maintenant sur le lit, nu, exposant ses muscles au repos et pourtant si impressionnants, son abdomen d'une dureté de marbre recouvert d'une peau satinée...

Comment une femme aurait-elle pu ne pas aimer un visage et un corps aussi parfaits ?

Aspirant à être aussi proche de lui que possible, Artémis se défit de ses vêtements et s'allongea, moulant les déliés de son anatomie aux pleins de celle d'Acheron. Puis elle fit apparaître une couverture de fourrure sur eux et, immobile, se laissa bercer par le rythme de la respiration d'Acheron.

Pendant qu'il dormait, elle suivit du bout de l'index les reliefs de ses pectoraux. L'impression de puissance qui se dégageait de ce corps, même dans le sommeil, était sidérante. Et la chaleur qui en émanait la grisait.

Elle forma des spirales autour de ses mamelons et vit naître de la chair de poule. Amusée, elle sourit. Puis se demanda quel goût avaient les pointes de ses seins d'homme. Il embrassait et léchait les siens sans retenue. Jamais elle ne lui avait rendu la pareille. Par timidité. Mais il ne se rendrait compte de rien si elle satisfaisait sa curiosité...

Elle baissa la tête et fit courir sa langue sur les petites protubérances roses. Mmm... Divin. Sa peau avait un goût un peu salé et cette odeur exquise propre à Acheron. Elle s'enhardit, descendant jusqu'à son estomac, puis jusqu'au nombril et à la fine ligne de poils qui allait rejoindre la toison plus fournie de son bas-ventre.

Elle souleva doucement la couverture et regarda les boucles dorées sur lesquelles reposait le pénis. A peine l'eut-elle frôlé du plat de la main qu'il commença à grossir. Fascinée par cette partie du corps masculin si différente de sa propre anatomie, elle la toucha avec précaution et découvrit qu'elle pouvait la bouger à volonté vers la droite, la gauche, de haut en bas... pendant un court laps de temps : elle ne tarda à devenir si rigide, si dure qu'elle n'obéit plus à ses fantaisies.

Elle s'aperçut alors qu'en faisant glisser ses doigts le long du membre, elle obtenait des réactions. Son va-et-vient déclenchait de petits frissons, des palpitations sur la grosse veine qui s'étirait de la base à l'extrémité. Comme c'était étrange... Quelle était donc la saveur de cette chose que l'on appelait « verge » ?

Elle s'assura qu'Acheron avait les yeux toujours clos, que son

souffle était régulier. Oui. Bien. Elle approcha sa bouche. Le cœur battant à tout rompre, elle fit appel à toute son audace pour toucher le pénis de la pointe de la langue et...

Acheron émit un grognement, mais elle n'eut pas peur. Il n'y avait rien qui l'effrayât chez lui. Elle sourit et ferma la main autour du sexe frémissant. Puis elle s'assura une nouvelle fois qu'il ne s'était pas réveillé.

Apparemment, il ne se rendait pas compte qu'elle se livrait à sa petite exploration personnelle. Et, finalement, cela ne lui convenait pas. Elle voulait bien davantage.

Elle revint vers sa bouche, embrassa ces lèvres qui hantaient ses rêves et souffla :

— Réveille-toi, Acheron. Pour moi.

En pleine confusion, Acheron essaya de rassembler ses pensées et de focaliser son regard. Tout ce qu'il vit, ce fut Artémis sur lui, ses yeux verts brûlants rivés aux siens.

— Tu me coupes la respiration, se plaignit-il.

Elle lui sourit puis lui mordilla le menton. Il était déjà en pleine érection et ivre de désir. Était-ce un rêve ? Il avait l'esprit tellement embrumé qu'il n'en savait rien.

— Montre-moi ton amour, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Il le désirait de tout son être. La sentir sur lui le mettait dans un tel état qu'il en oubliait toutes ses objections. Il l'embrassa avec ferveur. Jamais il n'avait eu envie de faire l'amour avec quiconque, mais là, son désir confinait à la folie. C'était tellement inattendu qu'il avait l'impression d'être victime d'un enchantement.

Il la fit basculer sur le dos, lui prit les bras pour les étendre au-dessus de sa tête et se hissa sur elle. Les seins tant convoités étaient enfin à lui, et il les couvrit de baisers, de coups de langue enfiévrés.

Artémis crut défaillir de plaisir. Elle libéra ses bras et les referma autour de la tête d'Acheron pour l'empêcher de la retirer. Jamais elle n'aurait imaginé que se faire caresser les seins pût être aussi ensorcelant. Acheron savait, lui.

Il fit tout à coup peser son bassin sur le sien. Son membre se pressa contre le mont de Vénus d'Artémis, et il laissa échapper un gémissement. D'un genou, il lui écarta les jambes, et le contact entre le pénis tendu à craquer et le sexe moite de la déesse se fit plus étroit. Il frissonna sous l'assaut du plaisir qu'il éprouvait déjà alors qu'il n'en était qu'aux prémices.

— Touche-moi, Acheron. Montre-moi ce que tu peux faire.

Il se souleva un peu et, d'un doigt, la fit vibrer d'excitation.

Elle poussa un long râle. Il glissa alors sur elle pour ajouter sa bouche à son doigt et se gorgea des sucs de son sexe. Elle se cambra, ouvrit plus largement les cuisses, s'offrant sans retenue. Lorsque les

spasmes de la jouissance l'assaillirent, elle cria, les mains crispées sur les épaules d'Acheron.

Elle réagit vivement quand il enfonça son doigt plus profondément en elle.

— Que... que fais-tu ?

Il prit le temps de la lécher encore et de faire aller et venir son majeur avant de demander :

— As-tu changé d'avis ? Je te prépare pour que tu sois prête lorsque j'entrerai en toi.

— Je te veux, Acheron.

Il reprit ses caresses, avec la langue, avec le doigt, et elle eut un autre orgasme. Dès qu'il sentit le plaisir monter en elle, il retira son doigt, revint à sa bouche. Il marqua une pause, le temps de réunir tout son courage, puis, d'un coup de reins, la pénétra.

Elle lâcha un doux gémissement lorsqu'il bougea. Il veilla à se mouvoir avec douceur, sans interrompre la montée du plaisir qu'elle éprouvait. Avec succès : tout son corps réagit avec une intensité qui lui fit comprendre qu'elle vivait un moment d'extase absolue. La tête oscillant de droite à gauche, elle poussait de petits cris. Acheron se rendit compte que son propre corps était au diapason. Il accorda son rythme à celui de la déesse et fit avec elle le voyage le plus merveilleux qui soit.

Soudain, il vit les yeux verts grands ouverts dardés dans les siens et, la seconde suivante, sursauta : Artémis avait enfoncé ses canines dans son cou. Elle le mordit profondément, secouée par un autre orgasme. Il jouit à son tour, si violemment qu'il se crut sur le point de mourir. Son cœur n'allait pas résister, songea-t-il en s'effondrant sur Artémis, sans force. La tension sexuelle, jointe à la perte de sang, l'avait terrassé. Mais qu'importait ? Il était prêt à tout donner à la déesse. Y compris sa vie.

Lorsqu'elle eut fini de boire, les secondes s'écoulèrent dans un silence et une paix irréels. Puis Artémis bougea et sursauta : son genou venait d'entrer en contact avec quelque chose d'humide et de gluant. Elle se redressa. Une tache rouge maculait le drap.

La réalité de ce qu'elle venait de faire l'accabla en un éclair, effaçant tout son bonheur.

Elle n'était plus vierge !

Si Apollon apprenait cela...

Elle serait anéantie, ridiculisée, humiliée.

Mais qu'avait-elle fait ?

Tu t'es fait dépuceler par une putain humaine...

Acheron essaya de la prendre dans ses bras. Elle le repoussa durement.

— Artie... T'ai-je fait mal ?

Elle entendait son propre cœur battre à s'arracher de sa poitrine. C'était effroyable, horrible. Elle était épouvantée. Comment avait-elle pu laisser cela arriver ? Elle sortit du lit, en proie à la nausée.

Achéron la suivit.

— Artémis ?

— Ne me touche pas !

— T'ai-je fait mal ? répéta-t-il, si manifestement inquiet qu'elle en eut de la peine pour lui.

Mais qu'importait qu'il fut bouleversé ? Ce qu'il ressentait n'était rien comparé à ce qu'elle endurait, elle !

— Tu m'as saccagée !

En cet instant, elle le haïssait. Elle faisait peser sur lui tout le poids de ses regrets, de sa culpabilité. Il avait réussi le prodige de lui faire oublier ce qu'elle était, l'avait amenée à fouler aux pieds ce qui était si important pour elle : sa virginité.

Elle l'aurait volontiers tué pour le châtier, mais elle s'en découvrit incapable. C'était incompréhensible. Elle le détestait et ne parvenait pourtant pas à le supprimer.

— Pourquoi as-tu posé la main sur moi, Achéron ?

— Quoi ? Mais... mais tu me l'as demandé !

— Je ne t'ai pas demandé de m'embrasser, dans mon temple ! Jamais on ne m'avait embrassée. Et puis tu m'as touchée...

Elle le gifla à toute volée.

Achéron recula en titubant. Sa joue l'élançait. Il tentait de recouvrer son équilibre quand Artémis l'attaqua à coups de poing, de pied. Elle le battit comme plâtre, mais cela ne sembla pas la satisfaire. Alors, elle le projeta contre le mur et l'y maintint grâce à ses pouvoirs magiques.

Je te protégerai...

Elle avait menti !

Les mots passaient en boucle dans l'esprit d'Achéron tandis qu'il attendait le coup de grâce. Avec impatience. Il préférerait mourir plutôt que de continuer à vivre avec, dans le cœur, cette blessure béante que représentait la trahison d'Artémis.

Brutalement, il s'effondra sur le sol. La même force invisible qui l'avait collé au mur le plaquait par terre. Artémis s'approcha de lui, la mine féroce.

— Si tu révéles quoi que ce soit de ce qui vient de se passer, je te tuerai si lentement, si cruellement que tes appels à la pitié résonneront l'éternité durant !

Il sentit les larmes lui monter aux yeux : tant de gens qui l'avaient désiré lui avaient ensuite craché les mêmes menaces au visage. Des dignitaires, des aristocrates, qui avaient voulu de lui à en

perdre la tête et ensuite, leurs pulsions assouvies, l'avaient maudit. Ils l'avaient jeté à bas de leur lit en lui reprochant le désir qui les avait animés. Puis ils avaient repris le cours de leur existence dans la terreur que leur précieuse réputation soit ruinée s'il parlait.

Comment avait-il pu être assez stupide pour imaginer qu'Artémis se comporterait différemment ?

Une fois encore, il était ce qu'il n'avait jamais cessé d'être : rien.

— M'entends-tu ? lui hurla la déesse en pleine figure.

— Je t'entends.

— Je t'arracherai la langue !

Il se retint de rire : sa langue qui donnait tant de plaisir, la partie la plus précieuse de son anatomie...

— Ta volonté sera la mienne, *akra*.

Elle l'attrapa par les cheveux et lui releva la tête.

— Je suis la déesse Artémis !

Et lui était Acheron Parthenopaeus, putain maudite, esclave méprisé incapable de se faire aimer de quiconque. Pauvre sot qui s'était laissé berné par des mensonges, qui avait cru qu'une misérable créature comme lui pouvait avoir quelque valeur aux yeux d'une déesse.

Artémis lut la douleur dans les prunelles argent, et aussitôt, son cœur se serra. Elle ne voulait pas lui faire tout ce mal, mais avait-elle le choix ? Il serait mort dans une poignée de décennies. En revanche, sa honte à elle serait éternelle si les autres dieux apprenaient sa déchéance.

On ne pouvait faire confiance aux humains.

— N'oublie jamais que ma colère sera sans limite ! rugit-elle avant de le renvoyer dans son monde.

Effondré, Acheron se retrouva sur le sol de sa chambre. Hébété par ce renvoi et par les coups qu'il avait reçus, il rampa jusqu'à la terrasse qui surplombait la mer et appuya la tête contre la rambarde.

Il entendit alors les voix des Atlantes l'appeler.

Plus que jamais, il était tenté de leur obéir. Quelle importance, s'ils le tuaient ? S'il avait pu être sûr qu'ils n'abuseraient pas de lui, il serait immédiatement allé vers eux. Mais il avait peur qu'ils ne le convoquent que pour le torturer à leur tour. Il baissa la tête et se mit à pleurer, haïssant Artémis pour chaque larme qu'il versait.

Personne ne l'avait jamais fait pleurer ainsi depuis le jour où Estes avait vendu sa virginité au meilleur enchérisseur puis organisé un grand raout pour ceux qui voulaient assister à son viol brutal, à la suite duquel il avait saigné pendant des semaines. Encore aujourd'hui, les ricanements des spectateurs et leurs cruels quolibets le hantaient.

— Force la putain pour nous tous...

Il frappa du poing la balustrade de pierre, dans l'espoir que la douleur physique chasserait la douleur morale. Sans résultat. Rien n'allait le soulager ni l'aider. Pour lui, il n'y aurait pas de pitié.

La putain était fatiguée, brisée, et ce n'était pas à cause d'un maître ou d'un client, mais à cause de la seule personne qu'elle eût jamais aimée.

Anéanti, Acheron se laissa aller contre la rambarde froide et ferma les yeux, priant pour qu'enfin la mort l'emporte, mette un terme à ce cauchemar qu'était sa vie.

28 janvier, an 9528 avant Jésus-Christ

Ryssa se trouvait dans la salle du trône de son père, où ce dernier riait avec Styxx et Apollon sans se préoccuper d'elle. Rien que de très normal, finalement. Apollon la voulait près de lui chaque fois qu'il venait ici, ce qu'elle détestait. Il la traitait comme sa chose, dont la seule raison d'être était de lui sourire et de vénérer sa présence. Elle se demandait si Acheron avait ressenti le même malaise quand il était chez Estes.

Qu'Apollon soit exceptionnellement beau n'avait au bout du compte aucune importance. Il la renvoyait d'un revers de main, comme un insecte importun. Pour ne rien arranger, son père soulignait lourdement la chance qu'elle avait d'être auprès du dieu.

S'il s'agissait là de chance, alors que devait être une malédiction ?

Du coin de l'œil, elle aperçut une servante hésitante sur le seuil. Jolie et timide, la jeune fille avait un an ou deux de moins que Styxx.

— Un problème, Hestia ? demanda Ryssa.

Hestia lança un regard empreint de crainte aux hommes, puis se rapprocha de Ryssa afin de pouvoir lui parler à voix basse.

— Sa Majesté voulait que je l'en informe si... si le prisonnier royal cessait de s'alimenter.

Le prisonnier royal. Acheron.

— Est-il malade ? s'enquit Ryssa, son poulx s'emballant soudain.

— Je ne sais pas, Votre Altesse. Je ne l'ai pas vu depuis des jours. Je laisse des plateaux de nourriture et je les retrouve intacts. Et son lit n'est jamais défait.

Elle avait chuchoté, mais le roi avait entendu.

— Quoi ? s'écria-t-il. Gardes ! Venez avec moi.

Il sortit en trombe de la salle du trône et prit la direction de l'aile où se trouvaient les chambres d'Acheron et de Ryssa qui, terrifiée, le suivit.

— Que se passe-t-il ? demanda Apollon à Styxx, tandis qu'ils s'élançaient à leur tour à la suite du monarque.

Styxx produisit un bruit de gorge pour signifier son dégoût, puis expliqua :

— C'est Acheron. Un vaurien d'esclave qui était une putain. Malheureusement, ma vie est liée à la sienne, alors nous sommes obligés de le garder en bonne santé. Dans la mesure où je vais bien, je

suis sûr que c'est juste un stratagème de sa part pour attirer l'attention. Il ne nous laisse pas oublier un seul jour son existence !

Ryssa était outrée. Attirer l'attention de Styxx ou de son père était bien la dernière chose que voulût Acheron. Mais, dans l'esprit de l'égocentrique Styxx, il était inconcevable qu'Acheron n'aspirât qu'à se cacher de son glorieux père et de son jumeau.

Le roi déboula dans la chambre d'Acheron, puis s'immobilisa. Ryssa entra à son tour et découvrit la pièce vide. Aucun signe de son frère.

— Je t'avais bien dit qu'on ne pouvait lui faire confiance, Ryssa ! tonna le roi.

Sans lui accorder la moindre attention, elle gagna la terrasse, l'endroit favori d'Acheron.

Dans un premier temps, elle ne le vit pas, mais en se penchant par-dessus la balustrade, elle distingua une silhouette. Acheron était assis sur les rochers, les genoux ramenés contre son buste, les bras noués autour de ses mollets. Complètement nu, il fixait l'horizon, apparemment inconscient du froid et de la pluie. Ses cheveux étaient collés sur sa tête, et une barbe de deux jours noircissait ses joues.

Ryssa alla le rejoindre.

— Acheron ? appela-t-elle doucement, veillant à ne pas le brusquer.

Il ne répondit pas. Il y avait en lui quelque chose de bizarre, comme s'il était mort mais que son âme n'avait pas encore quitté son corps.

Elle s'agenouilla à côté de lui.

— Petit frère ?

Il tourna vers elle des yeux habités d'une fureur qu'elle n'y avait pas vue depuis le jour où il l'avait jetée hors du lupanar.

— Laisse-moi ! rugit-il, l'effrayant.

— Ne t'avise pas de lui parler comme ça ! cria le roi.

— Va te faire foutre, salopard !

Styxx poussa un grognement et se rua sur Acheron, qui se releva d'un coup, faisant basculer Ryssa en arrière. Comme fou de rage, il se précipita sur son jumeau. Horrifiée, Ryssa plaqua la main sur sa bouche lorsque les deux hommes entrèrent en contact sous la pluie battante. Jamais elle n'avait vu Acheron se montrer violent envers qui que ce soit. Il frappa Styxx de toutes ses forces.

Apollon tira Ryssa en arrière, de peur qu'elle ne prenne un mauvais coup.

Styxx avait été entraîné au combat dès l'âge de cinq ans par les meilleurs instructeurs. Le résultat se faisait sentir : il prit vite le dessus sur Acheron, qui se défendait avec l'énergie du désespoir.

Styxx le mit à terre et éructa en lui décochant un coup de pied

dans les côtes :

— Tu es pathétique.

Acheron roula dans l'eau puis se releva. Il se jeta de nouveau sur Styxx, qui le repoussa sans peine. La pluie ruisselait sur son visage, se mêlant au sang qui s'échappait de ses yeux, de son nez, de sa bouche. Pourtant, il revint à la charge, encore et encore, comme s'il était persuadé que sa volonté suffirait à vaincre Styxx.

— Gardes ! Emparez-vous de lui ! ordonna son père.

Acheron lutta, résista avec le peu d'énergie qu'il lui restait, mais Styxx l'avait par trop affaibli. Les gardes le ramenèrent dans sa chambre. Là, son père saisit violemment les cheveux trempés d'Acheron, lui tira la tête en arrière et ordonna aux gardes :

— Fouettez-le jusqu'à ce qu'il ne reste plus de peau sur son dos. S'il perd connaissance, ranimez-le et recommencez.

Acheron lâcha un rire amer.

— Je t'aime aussi, père.

— Allez ! Sortez-le d'ici !

— « Père » ? répéta Apollon, haussant un sourcil interrogateur.

Le roi haussa les épaules.

— Il m'appelle comme cela, mais il n'est pas mon fils. Ma précédente épouse m'a trompé et a mis au monde cette abomination.

Les larmes aux yeux, Ryssa protesta :

— Il est humain, père !

Tous rirent. Incapable de supporter cette ignoble hilarité, Ryssa partit derrière les gardes, pour reconforter Acheron. Il était déjà attaché au poteau et les coups pleuvaient. Son dos n'était plus qu'une plaie. Mais, à la différence des fois précédentes, il ne se résignait pas. Il hurlait, défiant ses bourreaux.

— Encore ! Plus fort !

Qu'il fît preuve d'une telle rage la stupéfia. Et il riait ! A croire qu'il prenait plaisir à cette torture. Que lui était-il arrivé ? Était-il devenu fou ?

Il harcela ses bourreaux jusqu'au moment où il s'évanouit. Les deux hommes échangèrent un regard perplexe avant que l'un d'eux aille chercher un seau d'eau, qu'il jeta sur Acheron pour le ranimer.

— S'il te plaît, arrête, le supplia Ryssa, la main posée sur son bras.

— Votre Altesse, votre père sera en colère s'il apprend que nous n'avons pas respecté ses ordres.

— Je ne lui dirai rien ! Je vous en prie. Acheron a assez souffert.

Le garde hocha la tête, puis détacha les liens d'Acheron. Ryssa lut la pitié dans les yeux des deux hommes lorsqu'ils transportèrent Acheron jusqu'à sa chambre. Elle leur demanda de l'allonger à plat

ventre. Ils obéirent puis se retirèrent. Elle resta seule avec son frère si dramatiquement vulnérable, inconscient, baignant dans son sang.

Ryssa ignorait où son père, Styxx et Apollon étaient allés et, de toute façon, s'en moquait. Qu'ils soient tous maudits pour leur cruauté !

Les mains tremblantes, elle dégagea la joue d'Acheron de ses cheveux emmêlés. Il était brûlant de fièvre.

— Ne t'inquiète pas, Acheron, je vais prendre soin de toi.

— Eh bien, voilà qui était fort distrayant, commenta Apollon.

Artémis détourna les yeux de ses servantes qui nageaient dans le grand bassin du jardin de son temple pour regarder son frère.

— Quoi donc ?

— Ma favorite humaine a un frère illégitime que tous haïssent.

Le cœur de la déesse se serra. Acheron...

— Vraiment ? fit-elle en espérant que son intonation était ferme.

Apollon opina, s'assit près d'elle et continua :

— Je n'avais jamais rien vu de pareil. Il était assis tout nu sous la pluie, il ne dérangeait personne, et ils l'ont quasiment battu à mort avant de le faire fouetter.

Artémis se rappela le nombre de fois où son frère l'avait traitée de la même manière. C'était curieux qu'il ne se rende pas compte que les humains agissaient comme lui. Son pauvre Acheron. Elle aurait voulu aller auprès de lui, mais n'osait le faire.

— Je dois dire que cet homme s'est défendu comme un lion, ajouta Apollon en riant. Il les a même exhortés à le frapper plus fort !

Artémis cilla pour écraser les larmes qui s'agglutinaient entre ses cils.

— Je ne comprendrai jamais les humains.

— C'est pour cette raison qu'un jour mes Apollites les domineront. Les humains sont des êtres inférieurs.

Artémis connaissait ce projet élaboré par son frère.

— Les humains grecs savent-ils que tu ne les soutiens pas dans leur guerre contre les Atlantes et les Apollites ?

— Es-tu folle ? Bien sûr que non, ils ne le savent pas. Qu'ils continuent à me donner leurs filles et à m'offrir des sacrifices ! Leur sort m'est complètement égal.

— Mais ta petite favorite ne te laisse pas indifférent, n'est-ce pas ?

— Mmm. Pour le moment, elle m'amuse, mais il y a tant d'exquises créatures féminines dans le monde... Elle vieillira, et je me débarrasserai d'elle.

— Les humains vieillissent trop vite, remarqua Artémis en songeant que dès qu'Acheron aurait pris de l'âge, que sa beauté se serait fanée, il ne l'intéresserait plus.

Qu'Apollon reste avec elle dans le jardin l'intriguait.

— Pourquoi n'es-tu pas avec ta favorite ?

— Elle est auprès de l'esclave. Elle le soigne. Quand ils se sont mis à le battre, elle est devenue trop sinistre à mon goût.

— Tu tolères cela ?

— Je crois que son frère illégitime lui a enseigné l'art de me plaire. Je la trouve très au fait de la pratique de l'amour. Styxx m'a raconté qu'ils vendaient le bâtard aux humains. Apparemment, c'est une tradition familiale.

L'information étonna Artémis. D'ordinaire, Apollon fuyait les femmes qui n'étaient pas chastes.

— Ryssa a donc eu d'autres amants ?

— Non. Sinon, je l'aurais tuée. Quand je ne suis pas avec elle, ils la surveillent étroitement. Je trouve extraordinaire qu'ils me l'aient donnée. Jamais je ne ferais cela à ma fille.

Artémis regarda Satara, la plus jeune enfant d'Apollon. Elle dansait dans le bassin avec une autre servante.

— Non. Tu te contenterais de me la donner comme servante.

— Je t'ai offert Satara pour que tu te nourrisses sur elle quand je ne suis pas là ! Pour te garder loin des humains, protesta Apollon. Aucun homme ne la souillera jamais.

— Elle est encore jeune. Que se passera-t-il quand elle sera assez âgée pour vouloir un compagnon ?

— Je les tuerai tous les deux !

Artémis était ébahie.

— Quoi ? Tu tuerais ta propre fille ?

Il la fusilla du regard.

— Je tuerais ma propre sœur jumelle si elle se laissait salir par un homme ! Satara n'est qu'un de mes nombreux enfants, mais aucun d'eux ne me fera honte impunément ! Si un homme la touche, il subira le poids de ma colère.

— Même si Satara l'aime ?

— Pouah ! Mais qu'es-tu donc, Artémis ? Une seconde Aphrodite ? Ne me parle pas d'amour. Tu es une déesse. Il n'y a pas d'amour pour les dieux. Seulement du désir, qui s'amenuise avec le temps. Un homme peut avoir maintes partenaires, mais une femme qui se conduirait de la même manière...

... *serait une putain*, acheva Artémis *in petto*. Elle connaissait par cœur ce refrain. Son frère le lui avait assez seriné.

Comme si elle avait entendu, Satara s'immobilisa et regarda son père.

— Je file, dit Apollon.

Et il disparut.

Artémis vit la déception se peindre sur le visage de la jeune fille quand elle comprit que son père ne voulait pas lui parler. Elle poussa brutalement la servante la plus proche d'elle, puis s'éloigna d'une démarche hautaine. Artémis secoua la tête. Décidément, la violence était bien ancrée dans leurs gènes.

Ses pensées revinrent vers Acheron, et la culpabilité la submergea. Ce qu'elle lui avait fait était affreux, et elle le savait. Comment le regarder en face maintenant, après la façon dont elle s'était comportée ?

Allons, elle était une déesse. Il aurait dû lui être reconnaissant d'avoir condescendu à poser les yeux sur lui... C'était là le raisonnement qu'elle s'était toujours tenu. Mais Acheron était différent des autres humains. Pour elle, il n'avait pas été un simple mortel. Il avait été son ami.

Et elle lui avait fait du mal, elle lui avait infligé ce qu'elle avait promis de ne jamais lui infliger. Elle l'avait blessé et humilié. Pourquoi ?

Elle ferma les yeux et le revit la poursuivant en riant dans la forêt, entendit son rire pendant qu'il la taquinait. Jamais elle ne s'était sentie aussi bien avec quelqu'un, et elle avait détruit cette merveilleuse entente. Par stupidité.

Et alors ? Il n'était qu'un humain ! Quelle importance ? Il lui suffisait de faire sienne la philosophie d'Apollon. Mais elle en était incapable. Au fond de son cœur, elle connaissait la vérité. Acheron lui manquait, et elle était malheureuse que son père l'ait de nouveau torturé.

Elle s'interdit de penser à tout cela... et se téléporta dans la chambre d'Acheron. Où elle se dissimula dans l'ombre en découvrant sa sœur penchée sur lui.

— Je t'en prie, mange, Acheron, murmura Ryssa. Il ne faut pas qu'ils recommencent à te battre ! Père a dit que si tu continuais à refuser de t'alimenter, il te nourrirait de nouveau de force.

Elle approcha un morceau de pain de sa bouche. Il détourna la tête. L'expression de détresse de Ryssa n'échappa pas à Artémis.

— Bon, très bien, dit Ryssa. Je vais faire en sorte qu'ils t'épargnent.

Et elle avala le morceau de pain. Puis elle mangea tout le repas.

— Je leur dirai que tu as mangé.

Elle voulut lui prendre la main, mais il la repoussa. Elle soupira tristement.

— Dors en paix, petit frère. Je veillerai à ce qu'on ne te

dérange pas.

Artémis attendit que Ryssa soit partie pour se montrer. Elle se matérialisa et sortit de l'ombre. Dès qu'il la vit, Acheron gronda :

— Va-t'en !

— Tu ne devrais pas employer ce ton avec moi.

Il rit puis fit la grimace.

— Ai-je l'air préoccupé parce que tu me fais ? Vire tes fesses d'ici et fiche-moi la paix.

— Acheron...

— Va-t'en ! répéta-t-il en claquant des doigts.

Puis il poussa un souffle tremblant, comme s'il souffrait beaucoup.

— Tu m'as bien fait comprendre ce que j'étais pour toi, Artémis. Ainsi que tu peux le constater, je n'ai pas besoin de toi pour me faire battre. Il y a foule pour revendiquer cet honneur.

Artémis s'agenouilla au bord du lit et examina avec consternation les traces de coups sur le visage d'Acheron et les profondes entailles sur son dos.

— Je peux te guérir.

— Je ne veux pas de ton aide. Je ne veux rien de toi, excepté ton absence.

— Ne fais pas cela, Acheron.

— J'en ai fini avec les appels à la pitié ! Personne ne les entend. Peut-être vaudrait-il mieux que je meure debout avec toute la dignité que peut réunir une putain plutôt que de me tramer à plat ventre comme un misérable esclave.

Artémis estima nécessaire de lui expliquer ce qui s'était passé. D'essayer, du moins.

— Ce que nous avons fait m'a terrifiée.

Il la transperça du regard.

— Et moi, j'en ai assez d'être le sujet des regrets de tout le monde. Ma mère est morte dans la honte pour m'avoir mis au monde. Mon père et mon frère me haïssent et me méprisent. Ma sœur a du mal à me regarder en face. Et toi... toi, tu m'avais amené à croire à quelque chose. Je t'ai fait confiance et tu m'as trahi.

— Je sais, et je suis désolée.

Elle posa la main sur sa joue noire de barbe, espérant lui faire comprendre qu'elle était sincère.

— Je suis ici maintenant, Acheron. Pas en tant que déesse mais en tant qu'amie. Quand tu n'es pas auprès de moi, tu me manques.

Acheron aurait voulu la rejeter, la haïr, mais il s'en découvrit incapable. Soutenir le regard des yeux émeraude de la déesse le mit au supplice, jusqu'à ce qu'elle les ferme et guérisse son corps martyrisé. Résigné, il lâcha un long soupir lorsque la douleur disparut et qu'il se

sentit régénéré.

— N'attends pas de remerciements !

— Ne sois pas comme cela, Acheron. Je ne présente pas d'excuses aux humains. Jamais. Et pourtant, je viens de le faire.

Il comprenait ce qu'elle lui disait, mais la détresse qu'elle avait fait naître dans son cœur ne s'atténuait pas pour autant.

— Je ne veux plus de ton amitié, Artie. Il va falloir que tu te trouves une autre putain pour te distraire.

Il n'eut même pas le temps de ciller : elle s'était jetée sur lui, l'obligeant à s'étendre sur le dos. En un éclair, elle plongea les canines dans son cou.

Cette fois, il n'éprouva aucun plaisir. Chaque gorgée de sang qu'elle aspira ne déclencha que douleur. Pire, Artémis le paralysa afin qu'il ne puisse la repousser ou se débattre.

C'était une sorte de viol. Il avait subi dans le passé trop de ces assauts pour ne pas en reconnaître un.

Implore ma pitié, pute. Dis-moi que tu aimes ce que je te fais.

Il luttait pour rester conscient alors que les voix du passé résonnaient dans sa tête. Douleur et frustration enflaient en lui, en même temps qu'une fureur aveugle.

Enfin, Artémis s'écarta. A son expression, Acheron comprit qu'elle était effarée qu'il soit toujours éveillé. Il la défia.

— Alors ? Sommes-nous quittes, maintenant, ou veux-tu violer mon corps comme tu as violé mon âme ?

Il ne put retenir un cri quand les plaies l'affligèrent derechef, accompagnées de leur cortège d'élancements, bien plus douloureux qu'avant.

Artémis le regarda de haut.

— Tu ne me nargueras pas, humain ! J'ai eu ma dose de railleries.

Sur ces mots, elle disparut.

Acheron ferma les yeux. Peut-être allait-on enfin le laisser en paix.

Il se concentra, cherchant du réconfort dans les quelques souvenirs plaisants qu'il avait, mais au lieu de revoir Maia et le verger du palais d'été, ce fut Artémis qui s'imposa à son esprit. Artémis et cette amitié qu'elle lui avait offerte, jusqu'à ce revirement et ce raz-de-marée de perversité.

Cette parenthèse de bonheur lui manquait atrocement.

— C'est terminé, murmura-t-il.

Il ne serait plus jamais son jouet. Sa vie était sous la coupe des autres depuis trop longtemps. Il était temps qu'il cesse de faire plaisir à autrui, temps qu'il apprenne à vivre pour lui-même. Il ne permettrait plus à personne d'avoir du pouvoir sur lui.

Surtout pas aux dieux.

13 février, an 9528 avant Jésus-Christ

Acheron traversait la ville en direction du théâtre, où l'on donnait une nouvelle pièce. Il pénétrait sur la place du marché quand il remarqua une ombre dans un coin. Il focalisa sa vision sur ce détail, mais ne vit rien de précis. Peut-être Artémis le suivait-elle ? Il se hâta de se fondre dans un petit groupe de gens.

Il était triste, sans ressort. Il n'avait sincèrement aucune envie de revoir la déesse, et sa colère se ranimait dès qu'il songeait à elle, mais il ressentait en même temps une profonde sensation de manque, de perte.

Mais il n'accepterait plus que l'on se serve de lui. Plus jamais.

Hélas, il sentait que sa détermination était fragile. Par le passé, il avait constamment plié sous le joug de la volonté des autres. On l'avait bien dressé.

Une réalité qu'il voulait oublier.

— Grand-mère, il nous vole.

La voix d'un petit garçon, provenant d'un éventaïre proche.

Une vieille femme aux cheveux poivre et sel tressés et aux yeux d'un blanc laiteux se tenait là, la main sur l'épaule de l'enfant. Il devait avoir sept ou huit ans. Sa chevelure de jais encadrait un visage si innocent que c'en était émouvant. La grand-mère et le petit-fils portaient des vêtements usés jusqu'à la corde mais propres.

Le vendeur, en guise d'avertissement, leva la main, comme prêt à frapper le petit garçon, qui recula, soudain blême.

— Merus ? Que se passe-t-il ? demanda la grand-mère.

— Euh... rien. Je... je me suis... trompé.

La peur de l'enfant frappa Acheron comme un coup de dague. Comment le marchand osait-il profiter d'une vieille pratiquement aveugle et de son petit-fils, alors qu'il était évident qu'ils étaient extrêmement pauvres ?

Sans réfléchir plus avant, Acheron fit un pas vers le marchand.

— Il faut que tu leur donnes ce pour quoi ils t'ont payé.

Le marchand commença à discuter, jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'Acheron le dépassait d'une tête. Il était mince mais très musclé, donc intimidant, et l'homme ignorait qu'il ne savait pas se battre.

Lorsqu'il considéra la mise d'Acheron, ses yeux s'élargirent : son himation était précieux, richement orné. C'était Ryssa qui le lui avait donné pour qu'il le porte quand il allait au théâtre.

— Je ne voulais pas, monseigneur.

— Qu'as-tu vu, petit ? demanda Acheron à l'enfant.

Sans mot dire, l'enfant agita le pouce. Acheron s'obligea à adoucir son expression pour ne pas l'effrayer avant de s'accroupir à sa hauteur. Le petit garçon lui souffla alors à l'oreille :

— Avec son pouce, il appuyait sur le plateau de la balance. Grand-mère m'a dit de toujours le lui rapporter quand je voyais faire ça. Elle dit que c'est du vol.

— C'est vrai, approuva Acheron avant de se redresser et de faire de nouveau face au marchand. Combien de farine voulais-tu acheter, Merus ?

— Trois livres.

— Je vais le surveiller pendant qu'il recommence à la peser.

L'homme s'empourpra lorsqu'il vida le sac sur la balance, révélant ainsi que la quantité pesée était bien inférieure à celle demandée. Il jura entre ses dents et ajouta de la farine jusqu'à ce que le balancier s'arrête sur trois livres. L'air mauvais, il referma le sac et le tendit à l'enfant.

— Merus ? dit Acheron sans cesser de fixer le marchand.

Toute la scène durant, il avait gardé sa capuche baissée, afin que l'homme ne puisse distinguer ses traits.

— Oui, monseigneur ?

— Si jamais ta grand-mère se fait encore voler ou si quelqu'un te fait du mal, je veux que tu te présentes au palais et que tu demandes la princesse Ryssa. Tu lui diras que c'est Acheron qui t'envoie. Elle veillera à ce que tu sois traité avec honnêteté et punira quiconque t'aura nui.

Les yeux de l'enfant s'illuminèrent et ceux du vendeur se ternirent.

— Merci, monseigneur.

La grand-mère posa la main sur le bras d'Acheron.

— Les dieux vous bénissent pour votre bonté, monseigneur. Vous êtes un être rare en ce monde. Merci.

Ces mots allèrent droit au cœur d'Acheron et lui nouèrent la gorge. Si seulement ce que venait de dire la vieille femme avait pu être vrai... Hélas, ce n'était pas le cas. Elle aurait hurlé d'horreur si elle avait su à qui appartenait le bras qu'elle touchait.

— Les dieux vous protègent, acheva-t-elle avant de s'éloigner avec son petit-fils.

A peine avaient-ils fait quelques pas que Merus revint en courant vers Acheron.

— Monseigneur ?

Comme c'était étrange de s'entendre appeler ainsi...

— Oui ?

— Je sais que nous sommes bien en dessous de votre condition,

monseigneur, mais ma grand-mère veut que je vous demande si vous accepteriez de venir partager notre pain, afin que nous puissions vraiment vous remercier. Elle est aveugle mais c'est une merveilleuse cuisinière. Elle fait le pain pour le boulanger qui le vend au roi et à la cour.

Acheron regarda la vieille femme fièrement dressée, même si elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. « Je sais que nous sommes bien en dessous de votre condition... » avait dit le garçonnet. Si cet enfant avait su qui il était, il l'aurait fui, comme tout le monde. Et sa grand-mère aussi.

Il hésita donc à accepter l'invitation. Mieux valait qu'il passe son chemin avant qu'ils découvrent la vérité. Mais refuser eût été les insulter, leur donner l'impression qu'ils étaient encore plus « en dessous »...

Alors il répondit :

— Je pense que j'aimerais vraiment cela, Merus. Merci.

Ravi, l'enfant l'amena jusqu'à la vieille femme, qui attendait au bout du marché.

— Il est avec moi, grand-mère !

Le visage ridé s'éclaira d'un grand sourire.

— Merci, monseigneur, dit-elle en regardant dans la direction opposée à celle où se trouvait Acheron. Ce ne sera sans doute pas aussi élégant que ce à quoi vous êtes habitué, mais je vous certifie que jamais vous n'aurez rien mangé d'aussi bon.

— Hé ! On est là, grand-mère !

Elle se retourna, les joues empourprées.

— Pardonnez-moi, monseigneur. Je crains d'être un peu désorientée.

— Je vous en prie, dit Acheron en déchargeant Merus des paquets. Je vais porter ceci pour vous.

Le poids des sacs le stupéfia. C'était bien lourd pour un si petit enfant...

Merus prit la main de sa grand-mère et la guida à travers la foule.

— Mon nom est Eleni, monseigneur.

— Je vous en prie, appelez-moi simplement Acheron. Je vis au palais mais je suis une personne sans importance.

— Oh si, grand-mère, il est important ! Il a de beaux habits et des souliers, et il est très, très grand !

— Allons, mon petit, ce n'est pas bien de contredire les gens. Souviens-toi de ce que je t'ai dit : il ne faut pas se fier aux apparences. Un pauvre peut porter des vêtements royaux et un prince aller pieds nus. On ne doit juger que d'après les actes.

Elle s'interrompt, le temps d'afficher un sourire serein, puis

ajouta :

— Les actes du seigneur Acheron aujourd'hui nous prouvent qu'il a l'âme noble et qu'il est bon.

Acheron était profondément ému. Jamais de toute sa vie il ne s'était senti autre chose que putain, et voilà qu'auprès de ces deux personnes en hardes, il se sentait soudain roi. Sensation étrange, qui l'amena à redresser fièrement les épaules.

Merus ouvrit la porte d'une petite maison encastrée dans une enfilade d'autres. Acheron dut presque se courber en deux pour passer par l'ouverture de la porte. La salle commune se révéla minuscule et très encombrée, mais elle avait tout d'un vrai foyer. L'atmosphère vibrante d'énergie apprit à Acheron que Merus et Eleni étaient heureux ensemble.

Toutefois, cela manquait vraiment d'espace : les poutres étaient si basses qu'il faillit s'assommer immédiatement après être entré.

— Allez-vous bien, seigneur Acheron ? lui demanda Merus.

La main sur le front, Acheron hocha la tête.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Eleni.

— Comme je te l'ai dit, grand-mère, le seigneur Acheron est très grand, et il s'est cogné le crâne au plafond.

Eleni s'approcha, bougeant devant elle une main qu'Acheron prit et posa sur son épaule afin que la vieille femme puisse se faire une idée de sa taille.

— Grands dieux, mais vous êtes immense ! Comme un dieu.

Un autre élément qui le différenciait des autres, le rendait anormal et avait permis à Estes et à Catera de se faire beaucoup d'argent avec les clients de petite taille désireux de dominer un géant.

Se déplaçant avec une grâce et une aisance incroyables, Eleni traversa la pièce pour aller chercher une chaise qu'elle lui offrit.

— Asseyez-vous, monseigneur. J'imagine combien notre humble demeure doit vous paraître étouffante.

— Pas du tout, assura Acheron, sincère : d'accord, il craignait de heurter quelque chose, mais il aimait cette maison paisible.

— Va chercher du lait, Merus.

Le garçonnet s'empressa d'obéir. Acheron observait la vieille femme qui ranimait le feu avec des gestes précis. Il était émerveillé par son adresse.

— Monseigneur ? dit-elle en sortant un couteau de son support. Puis-je vous poser une question ?

— Je vous en prie.

— Pourquoi êtes-vous si triste ?

Il faillit nier, puis se ravisa. Il ne connaissait pas cette femme, était un étranger pour elle. Il était stupéfait qu'elle ait deviné son humeur sans repères visuels.

— Comment savez-vous...

— Le son de votre voix. Je perçois le poids de la tristesse. Et aussi un fort accent atlante.

Habilement, elle coupa des tranches de pain et les mit à réchauffer.

— Est-ce la perte d'une personne qui vous afflige ?

Sa gorge se serra. Artémis...

— D'une amie.

— Alors, je partage votre chagrin. J'ai perdu beaucoup d'amis au fil des années, ainsi que mes enfants. Il est toujours difficile de perdre un être cher, mais j'ai Merus et je suis tellement fière de lui. C'est un bon garçon. Vous n'imaginez pas combien un fils peut compter pour des parents. Les vôtres doivent sourire chaque fois qu'ils vous regardent.

Elle avait involontairement rouvert des blessures si douloureuses qu'Acheron se leva.

— Il vaut mieux que je m'en aille.

— Oh... Ai-je dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Il ne voulait pas qu'elle soit mal à l'aise alors qu'elle n'avait cherché qu'à le réconforter. Elle n'y était pour rien si la seule personne qui l'aimait était sa sœur et si ses parents l'avaient maudit dès sa venue au monde.

— Je me rendais au théâtre lorsque je me suis arrêté au marché. Je dois me hâter, sinon je vais manquer le début de la pièce.

Elle prit les mains d'Acheron et se figea quand ses doigts touchèrent la marque d'esclave.

— Etes-vous... un esclave ?

Il sentit son visage s'empourprer sous l'effet de la honte. Il retint un juron. Quelle malchance qu'elle ait découvert la marque par hasard !

— J'en étais un, oui. Pardonnez-moi. Je n'aurais pas dû accepter votre invitation.

Elle ne lâcha pas ses mains, au contraire. Elle les enveloppa des siennes et sourit chaleureusement.

— Retirez votre cape et asseyez-vous, Acheron. Vous n'avez pas à vous excuser. Je ne vous admire que davantage de vous être arrêté pour nous aider. Faire ce geste est facile pour les aristocrates, mais ils ne se soucient guère d'aider les faibles. Qu'un affranchi intervienne pour défendre quelqu'un exige un grand courage et une rare force de caractère. Ce que vous avez fait est noble et généreux. Je serais honorée que vous acceptiez de vous asseoir à notre table.

L'émotion coupa le souffle d'Acheron. Il n'avait pas l'habitude qu'on le complimente en dehors d'un lit.

— Merci.

Elle lui tapota la main en souriant.

— Vous savez, mon père me disait toujours, lorsque j'étais enfant, que l'on ne se rappelle jamais ce qu'a dit ou ce que portait une personne la première fois qu'on l'a rencontrée. Ce dont on se souvient, c'est de ce qu'on a éprouvé. En le défendant, vous avez permis à mon petit-fils de se sentir important.

Je vous serai toujours reconnaissante pour cet acte désintéressé.

A lui, ce que la vieille femme et le petit garçon avaient donné, c'était de la dignité. Elle avait raison, il n'oublierait jamais.

Merus revint, chargé d'une cruche de terre cuite, hors d'haleine.

— J'ai plein de lait, grand-mère ! Le pain est-il prêt ?

— Presque, mon chéri.

Elle prit la cruche et remplit trois bols. Merus en tendit un à Acheron.

— Avez-vous mené beaucoup de batailles, monseigneur ?

L'innocente question le fit sourire.

— Non, Merus, aucune. Et je t'en prie, appelle-moi Acheron.

— C'est d'accord, *akribos*, dit gentiment Eleni. Acheron n'aime pas les titres.

Son bol à la main, Merus se jucha sur la chaise voisine d'Acheron.

— Savez-vous vous battre à l'épée ?

— Pas du tout.

— Oh... Mais alors, que faites-vous ?

— Merus, intervint la vieille femme, on n'interroge pas les invités ! Ne lui en veuillez pas, Acheron. Il n'a que sept ans. Il n'a pas fini d'apprendre.

— Il ne me gêne pas. J'ai dix-neuf ans et j'apprends encore moi aussi.

Merus éclata de rire. Eleni posa le pain sur la table devant Acheron, avec des jattes de miel et de beurre.

— Vous êtes généreux. C'est rare, de nos jours.

Merus se gratta l'oreille. Manifestement, les paroles de sa grand-mère le perturbaient.

— Et s'il n'est pas ce qu'il a l'air d'être, grand-mère ? Tu me dis toujours que les gens ont des masques et qu'on ne sait pas ce qu'il y a derrière.

— Tu as raison, petit coquin, dit la vieille dame en lui ébouriffant les-cheveux. On ne peut jamais être sûr de ce qu'il y a dans le cœur d'autrui. Quand j'étais à peine plus âgée que toi, mon père exigeait de mes frères qu'ils paient pour leur gîte et leur nourriture. Tout le monde pensait qu'il n'était pas gentil de demander cela à ses

enfants, et mes frères lui en voulaient.

— Il était pauvre ? demanda Acheron.

— Non. Ma famille ne l'était pas car mon père était très avare. Il économisait sou après sou. D'ailleurs, on lui en voulait pour cela aussi. Mais ce que personne ne comprenait, c'était que quand il était enfant, sa famille et lui avaient été jetés à la rue pour un sou de loyer qui manquait. Sa petite sœur, celle qu'il adorait, est tombée malade et est morte de faim dans ses bras, lia alors juré que plus jamais il ne perdrait un être cher à cause de la pauvreté.

Acheron se mettait aisément à la place de ce père économe et prudent. Lui-même avait tant souffert de la misère qu'il faisait sien le raisonnement de l'homme. Il n'y avait rien de pire que d'être affamé, de vivre dans la rue, à la merci des éléments... ou des gens.

— Pourquoi demandait-il de l'argent à ses fils, s'il en avait ? insista Merus.

— Il mettait de l'argent de côté pour le jour où mes frères seraient prêts à se marier.

— Pourquoi ?

La vieille dame faisait preuve d'une infinie patience avec le garçonnet.

— Parce que l'on ne peut se marier tant qu'on n'est pas capable de subvenir aux besoins d'une épouse et de lui offrir un toit. Quand mes frères ont trouvé leurs futures femmes, mon père leur a restitué l'argent qu'ils lui avaient donné et qu'il avait mis de côté au cours de toutes ces années. Chacun a pu disposer d'une petite fortune et a compris que notre père n'était pas un mauvais homme. Cet argent, ils l'auraient dilapidé. Comprends-tu maintenant, Merus, que nul ne peut savoir ce qu'il y a dans le cœur d'un homme ? Des actes qui paraissent négatifs ne le sont pas. Ceux qui nous aiment agissent pour notre bien sans que nous le sachions.

Tout sourire, Merus tendit à Acheron une assiette bien garnie.

— Ma grand-mère dit qu'un invité doit être le mieux servi.

— Merci, Merus, dit Acheron en souriant en retour.

Le garçonnet se servit puis ce fut au tour de la grand-mère. La normalité de la situation laissait Acheron pantois. Il était assis, la tête découverte, et ses hôtes n'étaient pas choqués. Ils ne lui jetaient pas de coups d'œil à la dérobée, ni de regards concupiscents. Ils ne montraient pas la moindre nervosité. A leurs yeux, il était une personne comme les autres, et pour lui, cela n'avait pas de prix.

— Tu avais raison, dit-il à Merus, ce pain est le plus exquis que j'aie jamais mangé.

La vieille dame releva fièrement le menton.

— Merci. J'ai appris cet art de ma mère. Elle était la meilleure boulangère de Grèce.

— Du monde entier, même, renchérit Acheron.

Bien qu'il eût la bouche pleine, Merus précisa :

— Les pâtisseries de ma grand-mère, c'est bon à en avoir les larmes aux yeux !

— Ce doit être drôle, quelqu'un qui mange en pleurant, remarqua Acheron en riant.

— C'est tellement délicieux qu'on s'en fiche d'avoir honte, nota Merus.

De nouveau, Eleni ébouriffa les cheveux de l'enfant.

— Mange, petit. Il faut que tu deviennes grand et fort comme Acheron.

Celui-ci fit durer le plaisir de ce repas inattendu. Hélas, il finit par le terminer, et il fut temps pour lui de s'en aller.

— Merci encore, dit-il en se levant.

— C'est nous qui vous remercions, dit Eleni. Revenez quand vous voudrez. Vous goûterez quelques-unes de mes pâtisseries.

— Je vous préparerai un mouchoir ! lança Merus.

— Je n'en doute pas, répondit Acheron en remontant la capuche-sur sa tête. Je vous souhaite une bonne journée.

— Que les dieux soient avec vous.

Si seulement Eleni avait pu imaginer...

Prudemment, Acheron franchit le seuil et reprit le chemin du palais en haut de la colline. Il l'avait quitté pour assister à une pièce de théâtre et, en fin de compte, avait trouvé du réconfort dans une rencontre de hasard avec des personnes bien réelles. Eleni et Merus lui avaient offert davantage qu'une évasion. Ils lui avaient permis de se sentir normal. Pendant un laps de temps trop court, mais ô combien précieux ! Oui, il se sentait bien.

Du moins jusqu'à ce qu'il rentre chez lui.

Il marqua une hésitation lorsque, dans le grand vestibule, il vit toute une foule d'aristocrates et de sénateurs accompagnés de leurs familles. Personne ne l'avait prévenu qu'il y aurait une réception aujourd'hui. S'il l'avait su, il serait resté cloîtré dans sa chambre. Par le passé, il avait été l'attraction et le sujet de fascination numéro un des invités lors de réceptions de ce genre. Un frisson glacé le parcourut quand il se rappela toutes ces horribles parades qu'on l'obligeait à faire. Il se pavanait jusqu'à ce que l'un des invités le jette par terre...

Il rabattit sa capuche au maximum sur sa figure et s'avança dans l'ombre jusqu'à l'escalier. Avec un peu de chance, personne ne le remarquerait.

Il était presque au bas des marches quand la voix de son père l'arrêta net.

— Merci à tous d'être venus vous réjouir avec moi ! Ce n'est

pas tous les jours qu'un roi est aussi béni des dieux !

Acheron vit son père sous son daïs. Ryssa se trouvait à sa gauche, Apollon à côté d'elle, un bras possessif enroulé autour de ses épaules menues. Styxx était à la droite du roi. Il tenait les mains d'une belle jeune femme brune.

— Levons nos verres en l'honneur de ma fille unique, qui porte l'enfant du dieu Apollon, et de mon fils unique, qui va épouser la princesse égyptienne Néfertari. Que les dieux les bénissent tous et gardent nos pays éternellement florissants.

Un accès de jalousie tordit l'estomac d'Acheron. Il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas abaisser sa capuche et crier à son père qu'il avait un autre fils. Il s'en abstint. A quoi bon ? Son père ne ferait que le rejeter et le battre pour le punir de cet affront.

La colère prit le dessus sur la jalousie quand il le vit embrasser Ryssa puis Styxx.

— Longue vie à mes enfants bien-aimés ! lança le roi.

De la foule s'éleva une acclamation de triomphe. Ecrasé par la détresse et le dégoût, Acheron était incapable de respirer.

Il était l'aîné.

Et, selon son père, un esclave et une putain dégénérée. Jamais il ne devait regarder quelqu'un en face. Il fallait qu'il soit reconnaissant d'être toléré au palais. Et qu'il s'agenouille pour remercier.

Il aurait voulu mourir tant il avait honte. Son père avait raison, il n'y avait rien d'aimable en lui, rien qui suscitât la fierté. La tête basse, il gagna sa chambre. Là, le cœur lourd, il enleva sa capuche, soulagé qu'il n'y ait aucun miroir pour lui rappeler qu'il ne méritait pas de figurer parmi les êtres humains dignes de ce nom.

— Acheron ?

Il sursauta.

— Que veux-tu, Artémis ?

— Je veux que mon ami revienne.

« Mon ami... » avait dit la déesse. Il ferma les paupières pour écraser les larmes qui affluaient. Il aurait donné n'importe quoi pour avoir une once de valeur aux yeux de quelqu'un. De n'importe qui. Non pour ce qu'il pouvait rapporter mais parce qu'on tenait un peu à lui.

Artémis vint se placer derrière lui, si près qu'il sentit sa présence aussi sûrement que si elle l'avait touché. Il aurait aimé l'invectiver, lui hurler combien il était encore en colère contre elle et la supplier de ne plus jamais lui faire de mal. Mais là encore, à quoi bon ? Tous les humains étaient les jouets des dieux. -Lui était simplement davantage un objet que les autres.

— Suis-je pardonné, Artémis ? demanda-t-il tout en se

reprochant de poser cette question servile.

— Oui, assura-t-elle en se pressant contre son dos et en nouant les bras autour de son buste.

Les dents serrées, il s'obligea à ne pas se crispier, à ne pas la repousser.

— Merci.

La joie d'Artémis était telle qu'elle faillit pleurer. Elle avait retrouvé Acheron ! Il lui avait tant manqué. Elle avait eu si peur qu'il ne la rejette définitivement.

Par-dessus tout, elle voulait qu'il sache à quel point elle était heureuse de leur amitié retrouvée.

— Je te promets que plus jamais tu ne seras dans la peine à cause de moi.

Il n'en croyait pas en mot. Le jour où elle l'avait attrapé par les cheveux alors qu'elle savait qu'il avait horreur de ce geste, elle avait brisé sa confiance. Si elle lui avait jeté des pièces à la figure avant de tourner les talons, il n'aurait pas été plus mortifié.

Elle l'attira contre elle et l'embrassa passionnément. Il lui rendit son baiser avec une égale chaleur... Celle d'un amant payé pour cela. Quelle tristesse qu'elle soit incapable de faire la différence entre un baiser sincère et un baiser donné par obligation... Mais, après tout, n'était-il pas la meilleure putain sur le marché ?

Lorsqu'elle recula, il lut l'allégresse dans ses yeux. Comme il aurait aimé éprouver la même...

— Plus jamais tu n'auras à douter de mon affection, Acheron, murmura-t-elle, sa bouche contre la sienne.

Il ne répondit pas. Elle tomba à genoux devant lui. En pleine confusion, il la vit porter les mains à son entrejambe, prendre son sexe entre ses lèvres et le lécher. Choqué mais saisi d'un indescriptible plaisir, il chancela. Personne ne lui avait jamais fait cela. Son métier, c'était de donner du plaisir, non d'en recevoir. Surtout de la part d'une déesse.

Toute colère en lui s'évanouit, effacée par la griserie du plaisir. Jamais il n'aurait imaginé que le sexe pût être aussi étourdissant. L'amour qu'il portait à Artémis, qu'il avait nié et cru enterré, resurgissait, ardent, dévorant. Si intense qu'il déclencha un orgasme immédiat.

Artémis recula, s'essuya la bouche d'un air écoeuré et rabattit en hâte l'himation d'Acheron.

— C'est dégoûtant ! Comment peut-on aimer cela ?

Elle se reprit vite, un sourire contraint se dessina sur ses lèvres, et elle ajouta, d'un ton plus doux :

— Tu as aimé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Suis-je pardonnée ?

Du bout du pouce, il acheva de lui nettoyer les lèvres. Elle fit de même avec son sexe, mais de la pointe de la langue. La voir faire cela le subjuga. Ce qu'il ressentait était indescriptible, inouï. Vidé de toute énergie, de volonté, il lui fit signe que, oui, elle était pardonnée.

Souriant largement, elle se releva et l'embrassa de nouveau. Une fraction de seconde plus tard, ils étaient dans la chambre d'Artémis, et Acheron, complètement nu, subissait les assauts enfiévrés de la déesse, qui couvrait sa poitrine de baisers.

— Fais-moi l'amour, Acheron.

Instantanément, il se glaça.

— Je ne veux pas être battu, Artie. J'ai eu ma dose d'humiliation pour aujourd'hui.

Elle éclata de rire, lui abaissa la tête d'une main autoritaire sur la nuque et lui dévora le visage de baisers, au point qu'il en eut la peau enflammée.

— Je ne te battraï pas, je te le promets.

Elle lui prit la main et le conduisit vers le lit, l'y jeta et se précipita sur lui.

La sensation était divine, mais Acheron se méfiait encore. Le problème, c'était que son corps menait une vie propre. Stimulé par une Artémis follement entreprenante, il réagissait comme il avait été dressé à le faire. Excité à en hurler, Acheron ferma les yeux, regrettant à part lui de ne pas avoir été castré enfant. Sa vie en eût été infiniment facilitée...

Elle l'inséra en elle, et il se demanda comment il était possible qu'une déesse ne soit pas capable de discerner ce qu'il éprouvait, comment il se pouvait qu'elle ne sût pas qu'en cet instant, il ne voulait pas d'elle. Bien qu'il fût terrifié par le souvenir de la réaction violente qu'elle avait eue après l'orgasme, il s'astreignit à la satisfaire de son mieux.

Lorsqu'elle fut enfin gorgée de plaisir, il était épuisé. Elle se laissa retomber sur le côté et soupira de contentement. Le cœur battant sous l'effet de l'anxiété, Acheron attendit.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

Il prit un oreiller et le glissa sous la tête de la déesse.

— Rien.

Elle se redressa et lui caressa le visage.

— Je crois que je vais te garder avec moi cette nuit.

Dans la seconde apparut un anneau autour de la cheville d'Acheron, relié par une chaîne à l'un des poteaux du lit.

— Pourquoi cela, Artémis ?

— Pour être sûre que tu ne partiras pas te balader pendant que je dors.

Acheron bougea le pied, faisant tinter l'anneau et la chaîne.

— Je n'aime pas ça, Artémis. Je ne suis pas un chien qu'on attache de peur qu'il urine sur le tapis !

— Ne sois pas contrariant. Je fais cela pour ta sécurité.

On l'avait également nourri de force pour son bien... Il ne supportait pas d'être de nouveau enchaîné. Cela lui donnait l'impression d'être redevenu une putain.

— Je t'en prie, Artémis, ne me fais pas cela. Je te promets que je ne quitterai pas ton lit pendant ton sommeil.

La déesse hésita. Elle essayait de déterminer s'il était en colère au point de la frapper. Pour ce qu'elle en savait, il était peut-être très rancunier. Les humains étaient tous des hypocrites.

Après réflexion, elle décida de lui faire confiance. La chaîne disparut.

— Acheron, si tu me trahis...

— Tu me martyriseras jusqu'à la nuit des temps, je sais. Tu me l'as déjà dit.

— Bien. Alors, sois gentil et donne-moi ton cou.

Obligemment, il repoussa ses cheveux en arrière, exposant au regard de la déesse la beauté de sa peau mate et les exquises courbes de sa gorge. L'eau à la bouche, Artémis se pencha, mordit et, cette fois, ne brida pas le plaisir que cet acte pouvait apporter à Acheron. Elle le laissa en profiter pleinement. Il jouit pendant qu'elle buvait.

Peu après, satisfaite et repue, elle le regarda. Il fermait les yeux.

— Tu seras mien, Acheron. Tant que tu seras beau. Je ne te partagerai avec personne. Jamais.

Plutôt le voir mort.

3 avril, an 9528 avant Jésus-Christ

Lentement, Acheron réapprenait à faire confiance à Artémis. Ou alors, il devenait un animal domestique obéissant. Homme ou bête... Parfois, il ne savait dans quelle catégorie se ranger.

Elle venait à lui lorsqu'elle s'ennuyait ou avait faim et l'ignorait quand elle était occupée ailleurs. Mais au moins, elle tenait parole : elle ne le battait plus.

Ce jour-là comme de nombreux autres jours, il était assis dans son temple, sur le siège blanc placé au milieu de la salle de réception. La déesse l'avait consigné là avant de partir, des heures auparavant. Mort d'ennui, il balaya la salle du regard, jusqu'à ce qu'il remarque une cithare d'or posée sur un coussin, par terre. Ravi, il prit l'instrument et le tint respectueusement entre ses mains. Il n'avait pas joué depuis son départ de l'Atlantide. La musique avait fait partie de l'enseignement qu'on lui avait prodigué, et il s'était révélé naturellement doué pour cet art. Il adorait l'humeur dans laquelle le mettait la musique. Il s'évadait dans la mélodie, comme dans l'intrigue des pièces de théâtre.

Il pinça les cordes et fit la grimace : il jouait faux. Mais il lui fallut peu de temps pour retrouver son habileté. Satisfait, il se mit à jouer.

Artémis marqua une pause avant de se matérialiser dans son temple. Elle crut d'abord que c'était sa nièce Satara qui jouait : la jeune fille avait l'habitude de distraire ainsi la déesse et ses servantes. Puis elle entendit la superbe voix de basse qui chantait une ballade si tendre et si enchanteresse qu'elle en eut les larmes aux yeux.

Jamais elle ne se serait doutée qu'Acheron possédait un tel talent. Aucune des muses ne pouvait rivaliser avec lui.

Elle prit forme humaine et l'écouta un moment sans qu'il la voie.

— Tu es extraordinaire, souffla-t-elle enfin en s'asseyant à côté de lui.

Il s'arrêta instantanément. Il s'apprêtait à poser la cithare quand Artémis lui caressa le bras.

— Je t'en prie, continue.

— Je n'aime jouer que lorsque je suis seul.

— Pourquoi ?

— Parce que m'entendre donne envie aux gens de me baiser.

— Tu ne devrais pas employer pareil vocabulaire avec moi, Acheron. Je suis une déesse. Tu me dois le respect.

— Pardonne-moi, *akra*.

Artémis s'assit en soupirant. Elle détestait qu'il se montre servile, ne supportait pas ce ton obséquieux. Elle aimait qu'il la brave, qu'il soit bouillant d'énergie et plein de morgue. Lorsqu'il se laissait aller, c'était cet aspect de sa personnalité qu'il lui montrait, mais dès qu'elle lui faisait un reproche, il rendossait immédiatement ce rôle de catin qu'elle haïssait.

Elle tapota la caisse de la cithare.

— Veux-tu jouer pour moi ? Nous ne sommes que tous les deux, et cela me plairait d'entendre ta voix.

Il cala l'instrument sur ses genoux et pinça paresseusement les cordes. Artémis s'appuya contre son dos et le serra dans ses bras.

— Quels autres talents cachés possèdes-tu, Acheron ?

— Je connais tout ce qui peut distraire les autres.

— Comme quoi ?

— Musique, chant, magie, massage, danse, baise.

— Acheron ! s'écria Artémis en souriant sous cape.

Après tout, il n'était pas si obséquieux que cela...

— Je répondais simplement à ta question.

Mais bien sûr ! Son Acheron était fort capable de lui donner du fil à retordre.

— Es-tu aussi bon danseur que musicien ?

— Encore meilleur.

Elle avait du mal à le croire.

— Montre-moi.

— Si je cesse de jouer, il n'y aura plus de musique.

— Mais si.

Elle lui enleva la cithare des mains et se servit de ses pouvoirs pour que la musique continue.

— Voilà. Maintenant, montre-moi ce que tu sais faire.

Il se leva, lui fit face, lui prit la main... Quelques instants plus tard, Artémis dut concéder à part elle qu'il était un élégant danseur. Il bougeait avec une grâce aérienne.

Plus ils dansaient, plus elle avait envie de lui. La fièvre au corps, elle s'agrippa à ses épaules et essaya de lui arracher son himation, impatiente de le tenir nu dans ses bras.

La voix d'Apollon la pétrifia.

— Artémis !

Acheron vit s'ouvrir les portes du temple... et s'écrasa brutalement sur le sol de sa chambre, dans le palais de son père. Le choc lui coupa le souffle, et le dallage de pierre lui meurtrit cruellement le dos.

— Tu aurais pu me faire retomber sur mes pieds ou m'allonger sur le lit, grogna-t-il.

Il y eut un éclair de lumière, et la cithare s'abattit sur son ventre. Il poussa un petit gémissement. Bon, c'était une gentille intention de la part d'Artémis, mais tout de même, pour une déesse de la chasse connue pour ne jamais manquer sa cible, elle avait quelque peu loupé son coup !

A peine s'était-il relevé que Ryssa entra.

— Où étais-tu ? s'enquit-elle d'un ton dur inhabituel chez elle, empreint de colère et d'inquiétude.

Il prit le temps de poser la cithare sur le lit avant de répondre :

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je t'ai cherché. Tu t'es absenté pendant des heures.

Le temps s'écoulait différemment sur l'Olympe. Il avait l'impression de n'être parti que quelques minutes.

— J'étais dans un endroit sans intérêt.

Elle s'approcha, les yeux plissés. Manifestement, elle essayait d'élucider un mystère.

— Il y a quelque chose de différent en toi, Acheron.

— Mais non.

— Oh si. Tu ne trembles plus, tu me regardes droit dans les yeux quand tu me parles. Il y a en toi une assurance et une paix qui n'étaient pas là avant. Qu'est-ce qui a causé ce changement ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Ryssa se rapprocha encore puis s'immobilisa. Elle fixait son cou. Sans lui laisser le temps de réagir, elle repoussa les cheveux qui frôlaient son épaule et poussa une exclamation.

— Tu étais avec Artémis !

La peur l'envahit, mais il réussit à donner le change.

— Je n'étais avec personne.

— Je ne suis pas idiot, Acheron. Je sais quelles marques laissent les dieux, et je connais leurs cadeaux.

De la main, elle montra la cithare.

Bons dieux ! Il aurait dû songer à cela. Maintenant, il était trop tard. Il ne lui restait plus qu'à mentir, en espérant que Ryssa le croirait.

— Je n'étais avec personne, répéta-t-il.

— Va donc raconter cela à père, dit Ryssa avant de tourner les talons.

Acheron la retint par le bras.

— Écoute-moi, Ryssa. Je n'étais avec personne ! Je ne comprends rien à ce que tu me racontes. Si tu m'aimes un peu, oublie tout cela, fais comme si tu n'avais rien remarqué... je t'en prie.

Elle lui toucha tendrement la joue.

— Je t'aime, petit frère. Jamais je ne te trahirai. Si tu me demandes de ne rien dire à père, je me tairai.

Il lui prit la main, la porta à ses lèvres et l'embrassa, éperdu de gratitude.

— Maintenant, explique-moi pourquoi tu m'as cherché aujourd'hui.

— Je voulais aller au marché, mais pas avec une servante. Je m'étais dit que tu apprécierais la promenade.

— Et pourquoi ne me l'as-tu pas proposé ?

La question émanait de Styxx, qui se tenait sur le seuil de la chambre, l'air furieux.

— Je ne pensais pas que tu aimerais m'accompagner, rétorqua Ryssa. Le marché, c'est trop populaire pour toi, non ?

— Pff... Tu préfères la compagnie d'un monstre à la mienne ?

— Acheron n'est pas un monstre !

Un éclair de souffrance brilla dans les yeux de Styxx. Acheron était stupéfait. Comment son frère, que tout le monde admirait, respectait, aimait, pouvait-il s'attrister de ne pas être le favori de Ryssa ?

— Pourquoi le défends-tu toujours ? lui demanda Styxx. Chaque fois que nous avons un différend, tu prends son parti.

Ryssa aussi était éberluée.

— Tu n'es quand même pas jaloux ?

— De ce ver de terre ? Jamais !

Mais si, il l'était. Cela sautait aux yeux.

Il tourna les talons et s'éloigna. Ryssa courut après lui et l'obligea à s'arrêter au milieu du couloir. Acheron alla à la porte les regarder.

— Styxx, qu'est-ce que tu as ?

— Qu'est-ce que j'ai ? Cela me déplaît que ma sœur se montre avec une putain et s'abaisse à lui apporter du réconfort quand elle n'accorde pas une seconde d'attention au frère qui l'aime !

— Mais jamais, Styxx, tu n'as eu d'élan envers moi ! Tout ce que tu as fait, c'est te moquer de moi, me critiquer ! Exactement comme en ce moment.

Il secoua la tête.

— Tu ne te rappelles donc rien ?

— C'est-à-dire ?

— Chaque fois qu'Acheron et moi nous faisons gronder, tu te précipitais vers lui pour le consoler, sans te préoccuper un seul instant de moi. Il n'y en a jamais eu que pour Acheron !

— Je n'arrive pas à y croire... Oui, tu es jaloux de lui !

Le regard de Styxx se fit inquiétant.

— Ne t'avise pas de rire de moi, Ryssa. Je suis le prince héritier. Je pourrais te faire tuer, sœur ou pas sœur.

Acheron frémit lorsque les yeux de Ryssa s'emplirent de larmes

sous l'effet de la menace. Il vit rouge.

— Ne lui parle pas comme cela ! rugit-il en marchant droit sur son frère.

Styxx le repoussa d'un coup de poing si violent que la lèvre d'Acheron éclata et que son nez se mit à saigner.

— Et toi, ne me parle plus jamais ainsi, sale pute ! Je prie pour que les dieux te fassent payer la honte que tu m'as value ! Chaque fois que j'entre dans une pièce, on me regarde avec ironie, on murmure, on chuchote des commentaires désobligeants sur mon jumeau et ses inégalables qualités ! A cause de toi, je n'ai pas connu ma mère, je connais à peine ma sœur. Je te hais tant que je ne puis imaginer plaisir plus grand que te tuer ! Je supplie les dieux de m'accorder ce droit.

— Styxx ! s'écria Ryssa. Comment oses-tu ?

— Cesse de me morigéner ! En définitive, tu n'es qu'une catin, comme lui. Tu es méprisable.

Il sortit en trombe. Consterné, Acheron prit Ryssa dans ses bras. Elle pleurait à chaudes larmes.

— Tu n'es pas une catin, Ryssa.

— Non ? Quelle différence y a-t-il entre toi et moi ?

— Tu es aimée, révérée par celui qui t'accueille dans son lit, et cela fait une sacrée différence.

Ryssa avait le cœur noble et bon, et Styxx était un salaud. La seule ordure de la famille, c'était lui, Acheron.

23 juin, an 9528 avant Jésus-Christ

— Joyeux anniversaire, Acheron.

Acheron roula sur le dos en entendant la voix de Ryssa. Vidé de toute énergie après une nuit passée avec Artémis, il était quelque peu désorienté. Il s'était couché sur l'Olympe et, à un moment quelconque, Artémis l'avait renvoyé chez lui sans autre forme de procès.

— Bonjour, sœurlette.

Elle était particulièrement radieuse, aujourd'hui. Ses cheveux blonds tressés étaient maintenus par les peignes d'argent qu'il lui avait achetés quelques semaines plus tôt, quand ils étaient allés ensemble au marché. Sa robe bleu pâle rehaussait l'éclat de ses yeux azur. Elle avait posé la main sur son ventre légèrement rebondi. Sa grossesse commençait à se voir.

— Lève-toi et habille-toi, Acheron. J'ai commandé aux cuisinières un petit déjeuner de fête, juste pour nous deux. Il est prêt.

Il regarda derrière la jeune femme.

— Où est-il, ce petit déjeuner ?

— En bas.

— Je n'ai pas l'autorisation de prendre mes repas dans la salle à manger, tu le sais.

— On s'en moque. Père et Styxx se sont couchés tard. Ils ne seront pas debout avant des heures. Je tiens à mettre un peu de normalité dans ta vie, petit frère. Tu le mérites. Alors, habille-toi vite et descends me retrouver.

Acheron n'avait guère envie de transgresser un interdit. Il détestait s'aventurer dans les parties du palais où vivait sa famille et où il n'était pas le bienvenu. Mais Ryssa avait eu tant d'ennuis à cause de lui qu'il se sentait obligé de la satisfaire.

Il quitta donc son lit et la rejoignit dans le grand vestibule. Elle le prit dans ses bras et lui sourit.

— C'est la première fois que nous allons célébrer ton anniversaire ensemble. Tu as vingt ans. L'an prochain, tu seras majeur. Comme si cela devait faire une différence...

— Une fête a-t-elle été programmée pour Styxx ?

— Oui, avoua-t-elle, embarrassée. Ce soir. Comme chaque année.

— Dans ce cas, je me tiendrai à l'écart.

Le regard de Ryssa était aussi navré que devait l'être le sien. Mais tous deux savaient que, s'il se montrait à la fête, il serait aussi

bien reçu qu'une épidémie de peste.

Elle le conduisit dans la salle à manger, où avait été disposé un somptueux buffet.

— Je ne savais pas exactement ce que tu aimais, alors j'ai fait préparer un peu de tout. Bon anniversaire.

Elle l'embrassa sur la joue et lui tendit une assiette. Très ému, il la prit et remercia Ryssa pour cette gentille attention. Elle entreprit, en montrant les plats de la main, de lui présenter tous les délices qui l'attendaient. Comme il prenait un fruit, elle éclata de rire en lui bloquant la main.

— Ne mange pas cela, Acheron ! Cela fait partie de la décoration.

Elle tapota le fruit du bout de l'ongle.

— C'est du plâtre.

Ils rirent en chœur de son ignorance.

— Quel bonheur pour un père que ses enfants rient ensemble !

Ils se figèrent. Le roi venait d'entrer dans la pièce. Acheron eut la sensation que son sang s'était changé en glace. Ryssa masqua sa peur en décochant à son père un sourire radieux.

— Bonjour, père. Je pensais que tu ferais la grasse matinée.

— Trop de choses à régler pour la réception de ce soir, grommela le roi avant d'aller donner une tape affectueuse sur l'épaule d'Acheron et de lui effleurer la joue d'un baiser.

A la fois content et furieux, Acheron retint son souffle et ferma les paupières. Ses yeux d'argent le trahiraient si son père les croisait. Ils le trahissaient toujours.

— Je suis étonné que tu sois là, fripouille, lui dit le roi. J'ai entendu dire que tu avais eu trois femmes dans ton lit cette nuit. J'espère qu'elles t'ont comblé.

Ryssa s'éclaircit la gorge avant de demander :

— Père, pourrions-nous discuter en privé quelques instants dehors ?

— Bien sûr.

Soulagé, Acheron relâcha son souffle quand son père s'éloigna de lui. Il posa son assiette sur le buffet et fit un pas vers la porte, bien décidé à se retirer. C'est alors que la catastrophe se produisit : Styxx pénétra dans la salle à manger en compagnie d'un de ses amis, vit son frère et lui lança :

— Que se passe-t-il ici ? Pourquoi es-tu là, la pute ?

Le roi se retourna et s'aperçut de sa méprise. Il jura entre ses dents, jeta un bref regard à Ryssa puis tonna :

— As-tu osé me duper, ma fille ?

— Non, père, je...

Les traits déformés par la rage, le roi fondit sur Acheron et le

gifla de toutes ses forces. Acheron perdit l'équilibre et tomba, à moitié assommé.

— Tu t'es permis de souiller ma table, vermine !

Ryssa s'interposa.

— Père, je t'en prie ! C'est moi qui l'ai amené ici ! C'était mon idée !

— Ne t'avise pas de le défendre, rugit-il avant d'attraper Acheron par les cheveux et de le précipiter contre le mur. Je veux que tout ce qu'il a touché soit brûlé ! Tout ! Et que les serviteurs jettent toute cette nourriture.

Acheron éclata d'un rire sarcastique.

— Cela doit sacrement te casser les couilles de ne pas pouvoir te débarrasser de moi facilement, père !

Le roi lui expédia un violent direct à l'estomac.

— Père, attention ! geignit Styxx. Pense à ton cœur.

Le roi secoua la tête d'Acheron et lui arracha une poignée de cheveux avant de le lâcher.

— Otez cette ordure de ma vue.

— Gardes ! cria Styxx. Emmenez le bâtard et fouettez-le !

Acheron se redressa et s'approcha de son jumeau.

— Dis-moi quelque chose, mon frère : qu'est-ce qui, en moi, te met tellement en rage ? Le fait que j'aie la même figure que toi, ou le fait que je sache exactement ce que ton meilleur ami a envie de te faire ?

L'homme qui se tenait derrière Styxx s'empourpra sous le regard qu'il lui lançait.

— Content de vous revoir, seigneur Dorus, lui dit Acheron en souriant. Surtout habillé.

Styxx émit un cri aigu avant de se jeter sur Acheron, qui essaya de se défendre. Mais c'était sans espoir. Son frère passait des heures à s'entraîner au combat. Son seul salut résidait donc dans une parade pour protéger sa tête. Les coups de Styxx se mirent à pleuvoir sur ses côtes, jusqu'à ce que les gardes s'emparent enfin de lui.

— Je veux qu'il sente bien chaque coup de fouet ! beugla Styxx.

Acheron cracha du sang à ses pieds puis releva fièrement la tête.

— Joyeux anniversaire à toi aussi, mon frère.

Le bruit du sang battant dans ses tympanes et les vociférations de Styxx ayant cessé, il entendit les sanglots de Ryssa, qui suppliait leur père de l'épargner. En pure perte.

L'un des gardes l'empoigna par les cheveux et le traîna hors de la salle à manger. Il fut emmené jusque dans cette cour qu'il connaissait si bien. C'était à se demander pourquoi ils n'installaient

pas son lit ici. Cela leur aurait épargné des efforts.

Il serra les dents quand on lui lia les poignets au poteau, avant de lui arracher ses vêtements. Dès le premier coup de fouet, il maudit les dieux *in petto*. C'était déjà assez horrible qu'ils l'aient abandonné, mais ils l'avaient en outre condamné à guérir en un rien de temps, ce qui permettait à ses tortionnaires de le battre plus souvent et chaque fois plus violemment. Sa peau ne formait pas de cicatrices mais se régénérait. Les coups tombaient donc sur une peau vierge. Et cela faisait atrocement mal.

Il essaya de se concentrer sur autre chose et perdit de ce fait le compte des coups. La transpiration se mêlait au sang qui coulait sur les plaies de son visage, amplifiant l'abominable sensation de brûlure.

— Assez.

Acheron reconnut la voix de Styxx. Pourquoi demandait-il que l'on interrompe le châtiment qu'il avait ordonné ?

Styxx vint se placer devant lui et riva ses yeux aux siens.

— Laissez-nous, ordonna-t-il aux gardes.

Acheron entendit une porte se fermer. Il s'apprêtait à insulter Styxx lorsque ce dernier le prit de vitesse en le frappant à la cage thoracique avec une barre de fer, assez fort pour le soulever de terre et vider ses poumons de tout leur air.

— Tu te crois malin, hein ? cracha-t-il. Voyons jusqu'à quel point tu l'es maintenant.

Soudain, Acheron ne le vit plus. Puis Styxx réapparut, un tisonnier chauffé à blanc à la main. Acheron ne put retenir un cri d'horreur. Il tenta de se dérober, mais Styxx abattit le tisonnier sur son dos et une odeur de chair carbonisée s'éleva dans l'air. La douleur fat telle qu'Acheron crut défaillir.

— Je... je t'en supplie, Styxx. Mon frère, non, s'il te plaît...

— Nous ne sommes pas frères, bâtard ! hurla Styxx.

Et il plaqua le tisonnier sur le bas-ventre d'Acheron, qui hurla et pria pour que la mort l'emporte, mettant ainsi un terme à son martyre.

— Alors ? Tu ne ris plus, hein ? railla Styxx en jetant le tisonnier par terre. Ne t'avise plus jamais de te moquer de moi, saloperie de putain !

Acheron sentit pénétrer dans son flanc quelque chose de froid et de pointu. Il baissa les yeux et vit la dague que Styxx avait enfoncée jusqu'à la garde. Sa bouche s'emplit de sang. Son cœur manqua plusieurs battements sous l'effet du choc déclenché par la douleur.

— Ne t'en fais pas, dit Styxx en retirant sa dague, tu survivras.

Et, d'un coup de lame, il coupa la joue d'Acheron jusqu'à l'os, puis s'éloigna sans se retourner.

Acheron resta sur le sol, dodelinant de la tête, au bord de

l'évanouissement.

— Par pitié, les dieux, murmura-t-il, désespéré, laissez-moi mourir.

Il poussa un long souffle et sombra dans le noir.

Artémis s'efforçait d'être patiente pendant qu'elle assistait à la remise des offrandes que les humains déposaient sur l'autel. Mais rien de ce qui se déroulait devant elle ne l'intéressait.

Cela faisait deux jours qu'elle n'avait pas vu Acheron, et c'était son anniversaire. Elle ne le savait que parce qu'Apollon lui avait parlé de la réception prévue ce soir. Elle ne comprenait pas pourquoi Acheron ne lui en avait rien dit. Mais il était toujours très secret.

Apollon n'irait pas à la soirée mais sa nouvelle favorite, cette Ryssa, si.

Ce qui signifiait qu'elle-même serait libre d'aller voir Acheron.

En déesse consciencieuse, elle était restée au temple toute la journée. Le soleil s'était couché une heure plus tôt. Il faisait presque nuit, et elle n'en pouvait plus d'attendre.

Un vieil homme arriva avec une chèvre. Oh non ! Qu'allait-elle faire d'une chèvre ? Elle le remercia, puis prit la bague qu'elle avait fait fabriquer pour Acheron et s'en alla, abandonnant les humains et leurs présents dont elle se fichait comme d'une guigne. A la différence de ces pathétiques créatures geignardes, son Acheron lui apporterait du plaisir. Car même lorsqu'il ne la comblait pas, il la rendait heureuse.

Le sourire aux lèvres, elle se matérialisa sur sa terrasse, au palais du roi, s'attendant à le voir perché sur la rambarde, comme à son habitude.

Personne. Perplexe, elle alla regarder les aristocrates et les dignitaires qui affluaient pour participer à la fête, sans trop d'espoir : Acheron détestait ce genre de réunion.

Elle franchit les portes de sa chambre sans les ouvrir et se dérida dès qu'elle vit Acheron couché. Parfait. Il ne lui restait plus qu'à le rejoindre.

Elle s'approcha de lui, puis ralentit le pas. Allongé sur le ventre, il respirait avec peine. Elle frémit en découvrant les profondes balafres sur son dos et le sang qui maculait le lit. Il y en avait tant... Jamais il n'avait saigné à ce point.

Terrifiée, elle contourna le lit et se pencha sur lui. Grands dieux ! Il pleurait sans bruit.

Mais le pire, qui la tétanisa d'horreur, ce fut l'aspect de son visage. Ou plutôt, de ce qui en restait.

L'os avait été dénudé d'un côté, et les chairs brûlées de l'autre.

Il avait un œil enflé, tuméfié, à moitié fermé, la bouche déformée...

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, sentant la colère monter en elle.

Il ne répondit pas, mais la honte et la souffrance qu'elle lut dans ses yeux lui brisèrent le cœur. Elle s'agenouilla sur le sol et posa délicatement la main sur sa joue brûlée.

— Tue-moi, Artémis, je t'en prie.

Cette supplication désespérée lui fit monter les larmes aux yeux.

Avide de comprendre, elle se servit de ses pouvoirs pour visualiser ce qui s'était passé. Au fur et à mesure que la scène se déroulait dans son esprit, sa rage s'accrut. Comment avaient-ils osé faire cela à Acheron ?

Ses crocs jaillirent sous l'effet de la fureur et de la soif de vengeance.

Elle guérit Acheron, qui cria pendant tout le processus : plus les blessures étaient graves, plus il était douloureux.

Une fois toutes les plaies cicatrisées, Artémis prit Acheron dans ses bras et le serra contre elle comme personne ne l'avait fait avant, du moins le supposa-t-elle.

— Je suis désolée, Acheron. Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

— Tu ne serais pas venue.

— Si, je serais venue.

Mais Acheron savait qu'elle n'aurait pas pris le risque d'être vue.

— Tu es là maintenant, et cela me suffit.

Elle lui passa la main dans les cheveux.

— Malheur aux salauds qui t'ont fait cela. Ils vont le regretter.

Elle lui prit la main et le fit sortir du lit. Lorsqu'il comprit qu'elle le guidait vers la porte, il s'immobilisa.

— Que fais-tu, Artie ?

— Je vais les faire payer.

— Et comment ?

— Attends de voir, mon chéri, dit-elle dans un rire démoniaque. Tu vas apprécier, crois-moi.

Un instant plus tard, ils étaient dans la salle de bal, invisibles. Artémis marcha vers Styxx, qui se trouvait à côté de sa fiancée, riant aux éclats avec un groupe d'amis qui se moquaient d'une jeune femme peu séduisante réfugiée dans un coin. Mortifiée, celle-ci s'efforçait d'ignorer les rires et les quolibets.

Artémis murmura à l'oreille de Styxx :

— Tu aimes les humiliations publiques, petit connard ? Je vais t'en offrir une de premier ordre.

La mine hilare de Styxx s'évanouit, et il se mit à vomir sur

Néfertari et ses amis. Des vomissements si violents que sa vessie le trahit et qu'il trempa son himation. Il voulut partir en courant, mais Artémis le fit tomber dans son vomi.

Acheron détourna les yeux, aussi dégoûté que tous les autres.

Mais Artémis n'en avait pas terminé. Elle leva la main et ouvrit les deux vantaux de la grande porte qui donnait sur les jardins. Une meute de chiens furieux déboula et se jeta sur Styxx. Le roi se précipita vers son héritier en appelant à l'aide.

Artémis décocha un sourire malicieux à Acheron avant que tous les invités, sauf Ryssa et la jeune femme raillée, ne soient eux aussi en proie à d'affreuses nausées. Les gardes essayaient de protéger Styxx des chiens, mais leurs estomacs cédèrent à leur tour et ils en vidèrent le contenu sur leur prince.

Artémis applaudit.

— Je ne sais pas comment tu te sens, Acheron, mais moi, je vais infiniment mieux !

Elle regarda autour d'elle, visiblement très fière.

— A l'aube, ils seront tous remis mais néanmoins incapables de quitter leur lit de la journée. Quant à Styxx, il restera malade une bonne semaine.

Acheron aurait aimé se réjouir lui aussi, mais n'y parvenait pas. Personne ne méritait pareille punition, pas plus que lui ne méritait le châtiment infligé par Styxx.

— N'es-tu pas content, Acheron ?

Il considéra les malheureux autour de lui.

— Merci de m'avoir vengé, dit-il après un temps. Cela signifie beaucoup pour moi, Artie. Vraiment. Mais, ayant été victime de cruauté toute ma vie, je ne prends aucun plaisir à la souffrance des autres. Alors non, je ne suis pas content de les voir dans cet état. Surtout ceux qui ne m'ont jamais fait de tort.

— Tu es un sot. Crois-moi, à ta place, ils se moqueraient bien de toi.

Elle avait raison, il le savait d'expérience. Pourtant, il n'arrivait pas à rire.

Artémis lâcha un soupir irrité.

— Tu es un humain très bizarre, Acheron, dit-elle en lui prenant le menton entre deux doigts. Je te préviens : s'il touche une fois encore à ton visage, je lui en ferai tellement voir qu'il ne s'en remettra pas.

La colère de la déesse était sincère, Acheron le percevait. Avant ce jour, seule Ryssa s'était indignée qu'il soit battu. La réaction d'Artémis balayait la rancune qu'il lui vouait. Depuis qu'elle lui avait donné sa parole, elle ne lui avait plus fait aucun mal.

Pourtant, il se méfiait toujours d'elle.

Ce qui ne l'empêchait pas, au fond de son cœur, de croire qu'elle l'aimait et s'inquiétait pour lui.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser. A la seconde où leurs lèvres se touchèrent, elle le ramena dans son temple.

Il ressentit un profond bouleversement en lui.

— Qu'est-ce qui...

Les yeux brillants, Artémis ne le laissa pas achever.

— Je viens de te donner le pouvoir de te défendre. Tu disais vrai : je ne puis être constamment là quand tu as besoin de moi. Mais tu ne pourras te servir des dons que je t'ai accordés que contre les humains, jamais contre un dieu.

— Pourquoi voudrais-je attaquer un dieu ?

Elle appuya la tête sur son épaule et huma longuement son parfum d'homme avant de répondre :

— Quelques humains le font.

Cela lui plaisait qu'il soit innocent au point de ne pouvoir imaginer avoir jamais envie de défier une divinité.

— Les humains commettent des actes qui ne me plaisent pas, Artie.

— C'est pourquoi je t'ai donné les pouvoirs dont tu avais besoin. Je ne veux pas que ce qui t'est arrivé aujourd'hui se reproduise.

Acheron luttait contre la vague d'amour qui le submergeait, en vain. Comment résister alors qu'Artémis lui prodiguait tant de bienfaits, qu'elle le caressait tendrement et lui donnait l'impression d'être un homme digne de ce nom ?

Elle le serra encore une fois dans ses bras, puis lui tendit un petit écrin.

— Voici mon cadeau d'anniversaire. Ouvre-le.

Incrédule, il regarda successivement l'écrin et la déesse.

— Quoi ? Un présent ? Pour moi ?

— Mais oui.

Non, cela ne pouvait être aussi simple. Rien ne l'était jamais.

— Quel paiement veux-tu en échange ?

— Aucun, Acheron. Je te fais un cadeau.

— Personne ne donne jamais rien pour rien.

Elle referma les doigts autour des siens.

— Je te donne ceci de mon plein gré, *akribos*. Et j'aimerais te voir ouvrir la boîte.

Il ne parvenait pas à y croire. Artémis lui offrait quelque chose ?

Le cœur battant à tout rompre, il se résolut à soulever le couvercle de l'écrin et découvrit une bague, qu'il prit avec précaution. Un arc et une flèche étaient gravés sur le chaton. Lorsqu'il fit tourner

l'anneau, ils furent remplacés par un hologramme d'Artémis avec une biche.

— C'est un insigne, expliqua-t-elle en souriant. J'en offre aux disciples auxquels je tiens, afin de pouvoir leur répondre tout de suite quand ils m'appellent. La plupart des autres sont obligés pour me convoquer de trouver un arbre et de se livrer à tout un rituel, en prononçant une formule magique. Mais toi, mon Acheron, tu pourras m'appeler n'importe quand, de n'importe où.

Il commençait à glisser l'annulaire dans l'anneau quand elle l'arrêta.

— Tu dois porter cette bague contre ton cœur.

Artémis fit apparaître une chaîne d'or et la passa autour du cou d'Acheron, qu'un soupçon effleura : la bague ne devait pas seulement être près de son cœur, c'était certain. Elle devait rester invisible, cachée sous son himation.

Mais quelle importance ? Elle lui avait fait un cadeau, et cela seul comptait.

Elle l'embrassa sur la joue, puis fit apparaître une épée dans sa main et la lui tendit.

— Montre-moi ce que tu peux faire.

— Je ne comprends pas.

Elle hocha la tête, et deux guerriers fantômes apparurent derrière lui.

— Combats-les. Tout ce que tu voudras faire pour les vaincre sera en ton pouvoir.

Sceptique, il recula d'un pas. Mais dès que les guerriers approchèrent, il sut quels gestes accomplir. Ravie, Artémis l'observa pendant qu'il se battait contre les guerriers fantômes : elle avait bien fait les choses avec son humain. Il se montrait d'une redoutable efficacité et était sublimement beau. Si beau qu'elle en était tout échauffée. Il bougeait à la vitesse de l'éclair ; ses muscles se gonflaient, se détendaient tandis qu'il attaquait et parait les coups à la perfection. L'eau à la bouche, elle s'aperçut qu'elle avait faim. De lui. Elle était devenue dépendante de son sang. Qu'avait-il de mieux que celui de son frère Apollon ?

Pourquoi avait-elle tant besoin de cet humain ? Elle n'avait plus qu'une idée en tête : l'attraper, le jeter sur le lit et l'y garder l'éternité durant.

Le sourire qu'il lui adressa une fois qu'il eut vaincu les deux guerriers acheva de la faire fondre.

— Je te l'avais bien dit, susurra-t-elle en s'approchant de lui.

Acheron tenait le pommeau de l'épée avec une assurance que jamais il n'avait éprouvée en dehors d'un lit. Il avait du mal à croire qu'il savait aussi bien se battre que se servir de son corps pour donner

du plaisir. C'était grisant.

Le pouvoir...

Eperdu de reconnaissance, il lâcha l'épée et prit la déesse dans ses bras. De nouveau, il ressentit un étrange bouleversement intérieur, comme si une partie de lui-même venait d'être libérée d'un joug.

Artémis frissonna quand elle vit ses prunelles d'argent virer au rouge cramoisi et ses lèvres au noir. Mais le phénomène fut si fugace qu'elle crut avoir été victime d'une illusion.

Il prit possession de sa bouche avec une fébrilité étourdissante. Il y avait tant de pouvoir en lui qu'elle ne put se retenir de trembler. Le cœur palpitant, elle s'abandonna à sa domination. Il la poussa contre le mur, l'y adossa sans douceur. Sa langue la brûlait. Elle se rendait soudain compte que, au cours des mois passés, il s'était maîtrisé, avait bridé sa fougue. Son favori humain avait changé. Sa véritable nature apparaissait. Il était désormais un prédateur sauvage et redoutable.

Sa respiration rauque et haletante, ses grognements de plaisir firent chavirer Artémis. Si elle avait su qu'il pouvait être cet archétype de virilité exacerbée, elle lui aurait donné des pouvoirs bien plus tôt...

Il la pénétra sans ménagement, lui imprima le rythme de ses coups de boutoir, et elle cria lorsque vint l'extase. Les ongles plantés dans ses épaules, arc-boutée contre lui, elle crut basculer dans une autre dimension quand un nouvel orgasme l'assaillit. Jamais elle n'aurait cru cela possible. Des orgasmes en cascade... Grands dieux, s'il la lâchait, elle s'effondrerait !

Il se retira, mais continua de la maintenir solidement, le temps qu'elle se ressaisisse.

Ce fut alors qu'elle s'aperçut qu'elle ne s'était pas nourrie sur lui. Elle n'y avait même pas songé. C'était inouï.

Sans effort, il la souleva dans ses bras et l'emmena jusqu'à sa chambre.

— Je n'arrive pas à croire que tu arrives à marcher après tout cela ! dit-elle d'une toute petite voix.

— Déesse, si tu me le demandais, je pourrais voler.

Elle le laissa l'allonger sur le lit et y resta immobile, épuisée. Acheron s'étendit à côté d'elle, puis lui couvrit la poitrine de baisers.

— Tu es plein d'entrain, aujourd'hui, remarqua-t-elle, mutine.

Il ne répondit pas, de peur de se trahir. Non, il n'était pas plein d'entrain. Il était simplement fou amoureux. Il savait désormais pourquoi il s'était peu à peu livré à la déesse : parce que, lorsqu'elle en avait envie, elle se montrait d'une bouleversante gentillesse.

S'il lui avait été indifférent, elle ne se serait pas souciée de ses blessures. Estes, lui, restait de glace quand il était blessé. Sa seule préoccupation était la perte d'argent que représentait l'impossibilité

momentanée pour son esclave de travailler. Artémis, elle, avait été folle de rage de le voir blessé.

Il lui prit la main et l'embrassa.

— Je serai toujours ton serviteur, ma déesse. Je m'y engage pour l'éternité.

Le serment amusa Artémis.

— Mon Acheron, le concept d'éternité t'est étranger !

— Alors, pour le reste de la vie.

— J'accepte ta promesse, dit Artémis en lui ébouriffant les cheveux. C'est la plus belle qu'on m'ait jamais faite. Maintenant, nourris-moi. Tu m'as donné terriblement faim.

Acheron lui offrit son cou. La douleur déclenchée par la morsure lui rappela aussitôt celle de la lame enfoncée dans sa joue par Styxx, et il se déroba vivement, déchirant ses chairs. Du sang s'écoula de la plaie. Il essaya de bloquer le flux avec sa main, mais le sang ruissela entre ses doigts, se répandant sur les draps.

Artémis eut le souffle coupé quand elle se rendit compte de ce qu'avait fait Acheron. Son sang les inondait tous les deux. Elle lui attrapa le cou et maintint étroitement Acheron contre elle jusqu'à ce que la blessure soit guérie.

— Ne fais plus jamais cela, Acheron.

Il était maintenant trop faible pour lui être utile. Furieuse, elle réussit néanmoins à maîtriser sa colère. En d'autres circonstances, elle l'aurait puni pour s'être soustrait à sa volonté, mais il avait déjà assez souffert. Faisant appel à ses pouvoirs, elle les nettoya tous les deux et le rallongea sur le lit pour qu'il se repose.

Il s'efforça de rester éveillé, mais ses yeux finirent par se fermer d'eux-mêmes. Artémis resta auprès de lui, perdue dans la contemplation de son magnifique corps nu. Ses membres étaient longs, fluides et gracieux, son abdomen ciselé. Une bouffée de désir monta en elle lorsqu'elle songea au plaisir qu'elle retirait de ses ébats avec cet humain.

Elle plongea les doigts dans sa chevelure en désordre, qui soudain vira au noir d'encre. Elle recula, effrayée : sa peau aussi se marbrait de noir. Et un chiffre se dessinait le long de son épine dorsale. Vingt et un. L'image subsista quelques instants, puis disparut.

Désarçonnée, Artémis essaya de comprendre. Le corps d'Acheron réagissait-il aux dons qu'elle venait de lui offrir, ou au fait qu'elle s'était nourrie sur lui ? Jamais auparavant elle ne s'était nourrie sur un humain. Pour ce qu'elle en savait, ce phénomène se produisait peut-être sur tous les membres de cette espèce.

Elle l'entendit soudain murmurer en atlante :

— Ce n'était pas un heureux anniversaire. Je veux rentrer chez moi.

— Acheron ? souffla-t-elle avant de le secouer.

Il ouvrit les yeux. Ils étaient si noirs qu'elle n'en distinguait même plus les pupilles. Ses paupières battirent puis se refermèrent.

Ce n'était pas normal.

— Acheron, qu'es-tu ?

Tous ses pouvoirs divins lui disaient qu'il était bel et bien humain. Le problème, c'était que ce dont elle était témoin n'avait rien d'humain.

— Artémis !

Elle bondit en arrière en entendant Apollon. Elle abandonna Acheron et se matérialisa dans le hall de son temple, où son frère l'attendait, l'air courroucé.

— Que t'arrive-t-il ? s'enquit-elle.

— Il faut que je me nourrisse.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Pourquoi as-tu besoin de moi pour cela ?

— Mon humaine est enceinte et ne supporte pas que je me nourrisse sur elle.

— Tu en as d'autres.

— Je ne veux pas d'elles !

Il l'attrapa par le bras, puis se figea en humant ses cheveux.

— Tu étais avec un homme, Artémis !

Le cœur de la déesse manqua plusieurs battements. Afin de ne pas trahir Acheron, elle donna le change en tapant sur la main de son frère.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille, Apollon ?

— A cause de cette odeur étrangère que je sens sur toi. Une odeur masculine.

Elle s'obligea à dissimuler sa peur.

— J'ai passé la journée auprès d'humains, ceux qui sont venus m'apporter des offrandes, riposta-t-elle. Leur puanteur a dû m'imprégner.

Il l'empoigna par les cheveux. Elle fit la grimace et comprit soudain pourquoi Acheron haïssait tant ce geste. Apollon passa l'index derrière son oreille, puis observa son doigt.

— Du sang ! T'es-tu donc nourrie sur quelqu'un d'autre ?

— Je ne savais pas quand tu viendrais, et j'avais faim ! répliqua-t-elle féroce.

— Mmm... Te serais-tu trouvé un chouchou humain mâle ?

Elle referma durement les doigts sur la main qui lui tenait les cheveux.

— Tu es mon petit frère, pas mon amant ! Alors maintenant, lâche-moi, sinon tu vas prendre la mesure de ma colère !

Il obéit, mais remarqua :

— Tu aurais intérêt à ne pas oublier qui je suis et qui tu es, petite sœur.

Il afficha une moue de dégoût en achevant :

— Je préfère me nourrir sur une servante.

Artémis retint son souffle jusqu'à ce qu'il soit parti. Elle tremblait de peur.

La porte s'ouvrit sur Acheron, qui s'adossa au chambranle. L'alliance du pouvoir et de la faiblesse formait en lui un cocktail irrésistiblement séduisant.

— Je le combattrais volontiers pour toi, Artie.

Cette réflexion lui fit chaud au cœur.

— Tu ne pourras jamais le combattre, Acheron. Tu ne peux te battre contre un dieu. Il te tuerait en un clin d'œil.

Elle s'approcha de lui et l'enlaça.

— Viens, mon chéri. Il faut que tu te reposes.

Mais, alors qu'ils se dirigeaient vers le lit, elle s'aperçut qu'elle était de plus en plus angoissée. Si Apollon découvrait le pot aux roses, tous les pouvoirs de l'Olympe réunis ne suffiraient pas à sauver Acheron.

23 août, an 9528 avant Jésus-Christ

Acheron était au lit, dans sa chambre au palais, et songeait à Artémis. La déesse lui manquait. Il serra sa bague sur son cœur et sourit au souvenir de la nuit précédente. Au cours des semaines passées, elle s'était montrée si bonne et si généreuse à son égard ! Personne, pas même Ryssa, n'avait encore été aussi prévenant avec lui.

Il ferma les yeux et revit la déesse courant vers lui dans le jardin, radieuse. Ils avaient passé des heures à chasser, à s'entraîner au tir à l'arc, quand ils ne restaient pas simplement étendus sur l'herbe pendant qu'elle lui faisait la lecture.

Il aurait aimé que les choses soient toujours ainsi. Hélas, Artémis ne pouvait salir sa réputation. Il le comprenait, bien que cela l'horripilât.

On frappa à la porte.

Ryssa entra, referma soigneusement derrière elle avant de se précipiter vers lui. Compte tenu de l'état avancé de sa grossesse, elle était très preste.

— Vas-tu venir, Acheron ?

— Hein ? Où cela ?

— Au temple d'Artémis.

— Mais de quoi parles-tu ?

— C'est sa fête, aujourd'hui. Il y aura des jeux et des célébrations toute la journée. Père lui a déjà fait ses offrandes. Il est là-bas. J'ai pensé que tu devrais y aller aussi.

Oh non, pas avec son père. Ryssa avait-elle perdu la tête ? Elle savait qu'il s'était juré de ne plus jamais se trouver dans le même endroit que leur père ou Styxx.

— Non, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Ryssa.

— Mais tu es fou ! Artémis sera offensée que tu ne lui témoignes pas ton respect, alors que tu es si proche d'elle !

Vraiment ? Oui, sans doute. Artémis était très susceptible.

— Je serai dans mon temple toute la journée, mais je te verrai après, lui avait-elle dit. J'espère que je n'aurai pas à t'attendre trop longtemps.

Aurait-il dû y voir une invitation déguisée ? Non. Artie était tout sauf subtile.

— Je n'ai pas d'offrande, Ryssa.

— Trouve quelque chose. Peu importe quoi, pourvu que ça vienne du cœur. Il faut que tu montres dans quelle estime tu tiens les

dieux, Acheron. Ce serait maladroît de ne pas honorer une divinité qui t'a accordé ses faveurs. Habille-toi et rejoins-moi là-bas. Je ne peux pas t'attendre. Dépêche-toi.

Acheron ne bougea de son lit que quand Ryssa fut partie. Il doutait encore que son idée fût bonne. Mais s'il gardait son visage caché, il ne se passerait rien de fâcheux. Il irait au temple, ferait une offrande, puis s'en irait. Personne, à part Artémis, ne saurait qu'il était venu. Si cela devait plaire à la déesse, eh bien, soit.

Comment aurait-il pu ne pas lui rendre hommage le jour de sa fête, après les dons qu'elle lui avait accordés ? Il voulait qu'elle sache combien il l'aimait, qu'elle voie qu'il était prêt à risquer sa vie pour elle.

La seule pensée de lui faire plaisir amena un sourire sur ses lèvres. Il se leva, puis réfléchit à ce qu'Artémis aimerait recevoir. Voyons... Elle adorait son sang, son corps et qu'il joue de la cithare. Mais s'il lui faisait ce genre d'offrande en public, elle se fâcherait.

Des pétales de roses, symboles de sa pureté et de sa grâce. Et des perles. Ses perles bien-aimées. Elle lui avait appris à plonger pour les chercher.

C'était l'offrande parfaite pour lui témoigner son amour et son admiration.

Il s'habilla et partit au marché acheter ce dont il avait besoin. Et, à midi, il était au temple, parmi la foule. Notables et officiels avaient une entrée à part où les attendaient les prêtres. Acheron jugea préférable de ne pas l'emprunter, même s'il y avait droit. Il resta dans la file des gens du peuple, de peur d'attirer l'attention sur lui et de déclencher ainsi le courroux de son père qui siégeait sur un trône placé à la droite de la statue d'Artémis. Apollon, Styxx et Ryssa étaient avec lui.

Il garda la tête baissée, jetant de fréquents coups d'œil en direction de son père et espérant que celui-ci ne le verrait pas. Il déposerait rapidement son offrande puis s'esquiverait. Personne ne saurait qu'il était venu.

Le visage dissimulé sous sa capuche, il tendit ses présents au prêtre, qui les disposerait sur l'autel.

— Qu'attends-tu de la déesse en échange, mon enfant ? s'enquit le prêtre.

— Rien. Je lui offre simplement mon respect et mon amour.

Le prêtre approuva d'un hochement de tête avant de prendre la coupe contenant pétales de roses et perles. Acheron reculait quand il heurta une femme qui portait un bébé. Elle poussa un cri en perdant l'équilibre. En une fraction de seconde, Acheron comprit que le bébé allait tomber par terre s'il ne le saisissait pas dans sa cape. Ce qui impliquait qu'il expose son visage. Son père ne manquerait pas de le

voir. Mais comment faire autrement ?

Il attrapa le petit enfant au moment où la mère tombait.

Immédiatement, l'attention de tous se porta sur lui, ce qu'il haïssait par-dessus tout. Il aurait donné n'importe quoi pour être invisible.

Dans un grand rugissement de colère, son père se leva.

L'estomac serré, Acheron aida la femme à se relever et lui remit le bébé dans les bras. Elle pleurait de soulagement.

— Merci pour votre gentillesse. Soyez béni d'avoir sauvé mon fils.

— Emparez-vous de lui ! ordonna le roi aux gardes.

Acheron vit sur le visage de Ryssa la même épouvante qui devait s'afficher sur le sien lorsque les gardes le saisirent par les bras. L'idée de se battre lui traversa l'esprit, mais à quoi bon ? Ils ne faisaient qu'obéir aux ordres. Et puis, l'endroit regorgeant de monde, il risquait de blesser quelqu'un sans le vouloir.

Il se borna donc à soutenir le regard de son père.

— Comment oses-tu souiller ce temple ? Gardes, enfermez-le dans ses quartiers ! Qu'il n'en bouge pas jusqu'à ce que j'en aie fini ici.

Acheron fit la grimace. Charmant. Il brûlait d'impatience de retrouver son père au crépuscule.

Pour la première fois, il se tourna vers Apollon, qui se moquait ouvertement de lui. Si le dieu avait su la vérité...

Tremblant de rage, il vit les prêtres retirer ses offrandes de l'autel. Puis il fut traîné hors du temple.

Artémis leva les yeux de sa cithare quand son frère se matérialisa dans son temple, sur l'Olympe. Elle avait essayé de jouer comme Acheron, mais n'avait aucun talent pour la musique, ce qui l'avait irritée. L'irruption de son frère ne fit qu'ajouter à sa mauvaise humeur.

— Que fais-tu ici ?

— Et toi ? Pourquoi n'étais-tu pas à Didymos aujourd'hui ?

— Tu as dit que tu irais à ma place. Je n'ai pas vu l'intérêt d'y aller aussi.

En réalité, elle n'avait pas voulu se trouver en présence de la famille d'Acheron. Ils la dégoûtaient tous. Si elle était allée là-bas, Styxx aurait souffert de maux bien plus graves que d'irrépressibles nausées. Et puis, peut-être Apollon aurait-il perçu ses sentiments pour Acheron. Elle avait estimé plus sage de ne pas prendre ce risque.

— Pourquoi cette question, Apollon ? Ai-je manqué quelque chose ?

Il lui jeta un beau rang de perles couvert de pétales de roses

blancs.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce que le Prince Putain t'a apporté.

Le cœur d'Artémis manqua plusieurs battements.

— Pardon ?

— Cela a été très distrayant. Il est entré avec le reste de la populace, et après avoir donné ceci au prêtre en précisant qu'il n'attendait rien en échange, il a montré son visage. Aux dernières nouvelles, ils allaient lui faire payer cher le fait d'avoir profané ton temple par sa présence.

Artémis dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas se trahir. Les larmes lui brûlaient les yeux. Ils se préparaient à le punir de nouveau ! Elle avait envie d'embrasser les perles, un cadeau qui, elle le savait, venait du fond du cœur, à la différence des autres offrandes. Et elle avait encore plus envie de voler au secours de son bien-aimé.

Si seulement cela lui avait été possible...

Elle se raidit et laissa tomber les perles.

— Pourquoi me les as-tu apportées ?

— Je tenais à ce que tu saches qu'une putain s'était introduite dans ton temple. Par Zeus, jamais je ne tolérerais cela dans le mien ! Viens, allons lui faire payer son audace !

— Je ne vais pas perdre mon temps pour lui, dit Artémis en reprenant sa cithare.

— Depuis quand manques-tu de temps pour te venger ?

— Depuis que je préfère rester ici et jouer. Maintenant, va donc voir l'une de tes favorites et cesse de m'ennuyer.

— Comme il te plaira.

Artémis attendit qu'Apollon soit parti pour tendre la main, paume ouverte. Les perles vinrent s'y nicher. Elle pressa son poing fermé contre son cœur, puis alla voir si elle pouvait aider Acheron.

Acheron se tenait dans la cour, les poignets liés au-dessus de la tête. Son nez et sa bouche saignaient déjà des coups infligés par Styxx.

Il cracha, puis décocha un regard assassin à son frère.

— Ne devrais-tu pas être encore au temple, Styxx ?

En guise de réponse, son jumeau le gifla à toute volée. Acheron riposta en ricanant.

— Tu frappes comme une vieille femme !

Styxx se rapprochait de lui, les yeux luisants de haine, quand leur père arriva, les traits déformés par le dégoût.

— Je me doutais bien que je n'aurais pas dû y aller, remarqua Acheron. Peut-on régler ça, maintenant ? Commencez la punition. J'ai hâte de regagner ma chambre.

— Pourquoi es-tu si pressé d'être battu ? demanda le roi.

— Parce que c'est seulement à cette occasion que tu t'intéresses à moi, père. Exactement comme Estes. Alors, que les coups pleuvent !

Le roi lui prit le menton entre deux doigts de fer.

— Je t'ai interdit de prononcer son nom !

Il baissa les yeux sur la chaîne d'or d'Acheron, qui retint son souffle. Il avait oublié de retirer le cadeau d'Artémis avant de se rendre au temple ! La peur s'empara de lui lorsque le roi attrapa le bijou.

— Qu'est-ce que c'est ?

Acheron joua le calme et la décontraction.

— Une babiole que j'ai achetée.

Styx regarda par-dessus l'épaule de son père.

— C'est la même bague que celle que portent les prêtres d'Artémis pour la convoquer ! Tu l'as volée !

Le roi tira d'un coup sec sur la chaîne, qui meurtrit le cou d'Acheron avant de céder.

— T'imagines-tu que les dieux en ont quelque chose à faire de toi ? éructa le roi.

Les dieux, non, mais Artémis, si.

Styx s'empara de la bague, puis ramassa un seau d'eau.

— Il faut qu'on donne une leçon à ce voleur.

Il ouvrit de force la bouche d'Acheron, y enfonça la bague puis versa de l'eau, l'obligeant à avaler le bijou.

Les larmes montèrent aux yeux d'Acheron lorsque la bague lui déchira la gorge. Il se mit à tousser, mais ne réussit pas à régurgiter le bijou. Styx ne cessa de l'obliger à boire que lorsqu'il lut sûr que la bague était bel et bien avalée.

Comme Acheron luttait pour retrouver sa respiration, Styx l'attrapa par les cheveux.

— Une putain a déshonoré notre déesse vierge adorée le jour de sa fête ! Je crois que cette ordure devrait être châtiée en place publique.

Horrifié, Acheron entendit son père approuver en riant.

— Je suis sûr que cela ferait plaisir à Artémis.

Acheron essaya de s'enfuir, mais son père le rattrapa et le jeta par terre.

— Dis-moi pourquoi tu es venu au temple ! exigea-t-il.

Acheron réussit à se relever. Ryssa accourait. Le roi projeta Acheron contre le mur et l'y maintint, l'avant-bras plaqué sur sa gorge.

— Explique-toi, sale pute ! Pourquoi es-tu venu au temple ?

— Dis-leur ! Il le faut ! s'écria Ryssa.

Fou d'inquiétude, Acheron secoua frénétiquement la tête.

— Qu'il dise quoi, Ryssa ? demanda le roi.

— Non, Ryssa ! protesta Acheron en repoussant violemment le bras de son père. Je t'en supplie, si tu m'aimes, ne serait-ce qu'un peu, ne me trahis pas !

— Ils vont t'émasculer ! Si tu leur dis tout, ils te laisseront tranquille.

— Tant pis.

Ryssa écarta le roi.

— Arrête, père. Il est innocent. Il est avec Artémis. Pour l'amour des dieux, Acheron, dis-leur la vérité et ils cesseront de te battre.

Le roi fit basculer Acheron par terre et lui laboura le dos de coups de pied, avant de lui écraser la gorge du talon. Acheron crut s'étouffer avec sa bile. Il ne parvenait pas à prononcer un seul mot.

— Blasphémateur ! rugit le roi en retirant son talon. Gardes, déshabillez-le et traînez-le jusqu'au temple d'Artémis. Que la déesse soit témoin de son châtiment. S'ils sont vraiment ensemble, nul doute qu'elle volera à son secours.

Les gardes s'avancèrent, mais Ryssa leur bloqua le passage, de sorte qu'ils ne pouvaient atteindre Acheron sans les molester, elle et le bébé qu'elle portait.

— Père, tu ne peux faire cela ! plaida-t-elle.

— Mêlé-toi de tes affaires.

— Si tu fais du mal à Acheron, Artémis déclenchera l'enfer sur toi.

— Es-tu folle, ma fille ? demanda le roi en riant.

Acheron réussit enfin à articuler :

— Non, Ryssa, non... Arrête !

— Acheron est le compagnon d'Artémis, déclara posément Ryssa.

Non, grands dieux, non... Elle l'avait trahi ! songea Acheron, fou de peur et de désespoir. Mais il comprenait son raisonnement. Dans son monde à elle, les dieux protégeaient leurs favoris. Ryssa n'avait aucune raison de penser qu'Artémis ne le défendrait pas comme Apollon l'aurait défendue, elle.

Hélas, Artémis n'était pas Apollon.

Il ferma les yeux et appela la mort.

Elle ne vint pas. Il rouvrit alors les paupières et distingua la silhouette d'Artémis dans l'ombre. Elle portait ses perles.

— Alors comme ça, bâtard, tu es le compagnon d'Artémis ? demanda le roi en riant en chœur avec Styxx.

L'expression horrifiée de la déesse fit à Acheron l'effet d'un direct au plexus. Mais, sur le visage d'Artémis, l'horreur fut vite remplacée par une colère si brûlante qu'il eut l'impression d'en sentir la chaleur.

— Tu t'attends vraiment que je croie qu'une déesse aurait le moindre rapport avec toi ?

Acheron voulut se justifier et s'aperçut qu'Artémis avait paralysé ses cordes vocales.

Elle devait être persuadée qu'il avait parlé...

Il secouait la tête pour lui faire comprendre que ce n'était pas le cas quand son père le saisit de nouveau à la gorge.

— Bon, on va voir ce que la déesse pense de toi. Gardes ! Emmenez-le au temple d'Artémis. Si tu comptes tant que cela pour elle, elle viendra te sauver. Sinon, nous montrerons au monde comment nous traitons les blasphémateurs. Qu'on le batte sur l'autel jusqu'à ce qu'Artémis se manifeste.

Ryssa hurla, mais il était trop tard. Complètement nu, Acheron fut traîné sans ménagement hors du palais, puis dans la rue, où s'agglutinait la foule. Le temps qu'il arrive au temple, son corps était couvert de sang. Les badauds s'écartèrent quand on le conduisit à l'autel. On l'attacha, bras tendus, à deux colonnes.

— Que signifie ceci ? s'enquit le prêtre le plus haut placé dans la hiérarchie.

— Par ordre du roi, le blasphémateur sera battu jusqu'à ce que la déesse soit apaisée. Le châtiment se poursuivra tant qu'elle ne se sera pas montrée pour en signifier l'arrêt.

Acheron croisa le regard d'Artémis et frissonna à la vue de la lueur de satisfaction dans ses yeux verts.

Je t'ai dit ce qui arriverait si tu me trahissais, Acheron, entendit-il dans sa tête.

Lorsque le premier coup de fouet s'abattit, il murmura entre deux sanglots silencieux :

— Je ne t'ai pas trahie. Je te le jure.

Artémis s'approcha et lui flagella le visage avec le collier de perles. Lui seul pouvait la voir.

Bats-le plus fort. Fais en sorte qu'il sente chaque coup, dit-elle au bourreau, qui ne sut d'où venait cet ordre mais y obéit.

La lanière lui entama les chairs. La foule ovationna le bourreau. Des souvenirs qu'Acheron avait réussi à enfouir dans le tréfonds de sa mémoire resurgirent. Il était de nouveau chez Estes, entouré de gens qui tiraient sur ses membres, sur ses cheveux, en lui criant de se soumettre. Combien de fois avait-il été ainsi humilié ?

La voix de son oncle lui revint, claire et nette. « Appelles-en à ma pitié, putain ! »

Acheron regarda la déesse. Comment pouvait-elle laisser faire cela ? Comment ?

Artémis lut touchée par le tourment et la souffrance qui habitaient les prunelles argent. Elles l'accusaient, comme si elle avait

tort. Mais pourquoi ? Elle l'avait bien prévenu. Avait-il cru qu'elle plaisantait ?

Je t'ai tout donné, Acheron, lui souffla-t-elle. Tout !

Il répondit à voix basse :

— Je t'aimais.

Artémis poussa un cri de rage. Il prétendait l'aimer, après le tort qu'il venait de lui faire ? Mais si quelqu'un découvrait qu'il n'avait pas menti, qu'elle lui avait permis de la toucher, elle était perdue, sa réputation ruinée à jamais ! S'imaginait-il qu'une misérable déclaration d'amour compenserait sa honte ? Sa déchéance ? Était-ce faire preuve d'amour que de chercher à la tramer dans la boue avec lui ?

Plus fort ! enjoignit-elle au bourreau, en veillant bien à ce qu'Acheron l'entende lui aussi. *Je veux que son sang noie le sol de mon temple !*

Voilà qui lui donnerait une bonne leçon.

Pour faire bonne mesure, elle ajouta :

Tu n'es rien pour moi, humain. Rien !

Acheron cessa de retenir ses larmes. Sa déesse l'abandonnait. Il était inutile d'en appeler à sa pitié, à son pardon, à son indulgence. Elle n'en avait plus une once pour lui. Pour preuve, il avait senti ses dons pour le combat le fuir. Elle lui avait décidément tout repris.

Incapable de supporter tant de souffrance, il se laissa sombrer dans l'inconscience. Mais ils le ranimèrent et redoublèrent de violence. La troisième fois, il ouvrit les yeux et vit son père et Styxx devant lui.

— Alors ? Où est-elle, ta déesse, sale vermine ?

Acheron regarda Ryssa. Elle était livide. Des larmes roulaient sur ses joues.

— Je n'ai pas de déesse. Castrez-moi, qu'on en finisse.

Mais ils ne le firent pas. Ils continuèrent à le fouetter jusqu'à ce qu'il perde le compte des coups. Il s'évanouissait, revenait à lui, et ne sut donc pas exactement quand cessèrent les coups. Il ne ressentait plus rien, hormis la douleur atroce de son dos.

Ils le laissèrent attaché. Ainsi, la foule put le frapper aussi. Les gens le haïssaient pour avoir offensé leur déesse adorée.

Trois jours durant, il demeura ligoté à l'autel, sans nourriture ni réconfort. Le seul dont il pensa qu'il allait lui manifester quelque compassion fut Merus, qui s'approcha de lui, le front soucieux.

— Je croyais que vous étiez un aristocrate. Vous nous avez menti ! l'accusa le jeune garçon avant de lui jeter un caillou.

Acheron leva les yeux vers le plafond richement ouvragé et cria aux dieux :

— Pourquoi ? Mais pourquoi ?

Qu'est-ce qui les avait poussés à lui infliger ce destin ? Il était

né prince, il aurait dû être honoré. Il était maudit, il n'y avait aucune autre explication.

Il se surprit à haïr l'univers tout entier.

Il hurla, se débattit pour tenter de se libérer de ses chaînes. Mais plus personne ne se souciait de lui, et il n'avait aucun moyen de recouvrer la liberté. Il ne réussit qu'à rouvrir ses plaies et à en créer de nouvelles sur ses poignets. En définitive, il ne parvint qu'à souffrir davantage.

Il resta là jusqu'au soir du troisième jour. Les gardes revinrent, lui rasèrent le crâne et imprimèrent au fer rouge sur son cuir chevelu la marque d'Artémis, un arc et une flèche, lui arrachant un rire plein d'amertume : le nom de la déesse s'était gravé dans son cœur bien avant aujourd'hui, et voilà qu'il arborait désormais le symbole de celle qui ne le regarderait plus jamais. Quelle cruauté !

Leur sinistre ouvrage achevé, les gardes le détachèrent et l'emmenèrent dans la rue, où attendait un cheval. De nouveau, on l'attacha, cette fois à l'animal, afin que celui-ci le traîne sur le dos jusqu'au palais. Lorsqu'il y arriva, il ne restait plus aucune parcelle de peau sur son dos. On l'enferma dans sa chambre, où il s'effondra à genoux puis à plat ventre. Il rampa en sanglotant sur le sol, dont la fraîcheur fut un baume pour ses blessures.

Cette fois, Artémis ne viendrait pas le guérir. Il n'y avait plus de déesse pour lui offrir un refuge et lui prodiguer son aide.

Tu n'es rien pour moi, humain. Rien !

Cette déclaration, jamais il ne l'oublierait.

Il ferma les yeux. Aucun espoir ne subsistait en lui. Il était seul, abandonné de tous. Sa sœur et son amante l'avaient trahi pour la dernière fois : rien, aucune excuse ne saurait effacer leur faute. Il ne pardonnerait pas.

Elles ne pouvaient pas lui faire davantage de mal.

Il se referma sur lui-même et se jura de ne plus jamais ouvrir son cœur à personne.

2 septembre, an 9528 avant Jésus-Christ

Artémis était étendue, seule, sur une méridienne. Elle avait envie de pleurer. Apollon avait raconté à tous les dieux de l'Olympe qu'Achéron la disait sa maîtresse. Depuis, tous se moquaient d'elle.

— Tu devrais l'étriper sur le sol de ton temple, lui avait dit Zeus la veille.

Apollon s'était esclaffé.

— Impossible : sa vie est liée à celle de Styxx, son jumeau. Ils mourraient tous les deux et ficheraient en l'air mon sujet d'amusement préféré ! Mais tout de même, ces humains sont capables de proférer des mensonges inouïs.

— Je n'arrive pas à croire qu'une putain se soit vantée d'avoir une relation avec Artémis, remarqua Aphrodite. Quelqu'un a-t-il vérifié l'état mental de cet humain ?

— Il est fou, dit Apollon. Je l'ai compris la première fois que je l'ai vu.

Depuis cet échange, Artémis restait à l'écart de tous les autres dieux. Mais elle souffrait infiniment plus d'avoir perdu Achéron que d'être la cible des moqueries de ses pairs.

Il ne méritait pas ce qui lui était arrivé.

Mais il l'avait trahie et méritait la mort pour cela. Le problème, c'était qu'il lui manquait affreusement, qu'elle rêvait du goût de ses lèvres... Avec lui, elle riait tout le temps. Il y avait quelque chose en lui qui la rendait heureuse. Lorsqu'ils étaient ensemble, rien ni personne d'autre ne comptait.

Mais il l'avait trahie !

Pardonner une trahison ? Jamais.

Sa seule chance était que les autres dieux ne puissent pas croire qu'elle ait eu une liaison avec lui.

Avec cet humain qu'elle n'aspirait qu'à retrouver...

— Artémis, je vous demande de vous montrer sous forme humaine, dit Ryssa.

Elle retint son souffle : elle craignait que la déesse n'ignore son appel. Elle regarda autour d'elle pour s'assurer qu'elle était bien seule dans le temple d'Artémis, puis ajouta :

— Déesse, je vous en prie, entendez mon appel et venez à moi. Il faut que je vous parle.

Une forme mouvante se dessina à droite de l'autel, puis

s'épaissit, se précisa, et une femme rousse d'une incroyable beauté apparut. Artémis ressemblait à son frère Apollon, mais ses traits étaient infiniment plus fins.

— Que me veux-tu, humaine ?

— Vous entretenir d'Achéron.

— Je ne connais personne de ce nom, répliqua sèchement la déesse, avant de commencer à s'effacer.

— Non, non, attendez ! Ce n'était pas sa faute ! Il n'a rien dit à personne. C'est moi qui ai parlé !

Artémis porta la main à son cœur, saisie.

— Que dis-tu là ? demanda-t-elle à la petite blonde qui portait l'enfant de son frère.

Ryssa s'approcha, les yeux brillants de larmes.

— Achéron n'a jamais laissé échapper un seul mot à propos de vous. J'ai vu la marque de morsure sur son cou et j'ai compris qu'elle venait de vous. J'ai eu tort ! Pardonnez-moi, et ne lui en-voulez pas pour quelque chose qu'il n'a pas fait !

Artémis considéra le ventre proéminent de la jeune femme.

— Tu as de la chance d'être enceinte de mon frère. C'est pour cette seule raison que je te laisse en vie. Si tu oses, ne serait-ce qu'une fois, associer mon nom à celui d'Achéron, je t'envoie sur les rives du fleuve Styx et je fais accrocher ta peau au mur de mon temple !

Artémis disparut, mais marqua une pause avant de regagner l'Olympe. Elle était folle de joie. Achéron ne l'avait pas trahie ! Son Achéron ne lui avait pas menti...

Quel bonheur, quel soulagement ! Il ne lui restait plus qu'à aller lui rendre visite.

Elle le trouva nu, par terre au pied de son lit. Il avait le crâne rasé, le corps ravagé par d'affreuses blessures, la pire étant cette marque au fer rouge sur son crâne. L'arc et la flèche. Son symbole.

— Achéron ?

Il ouvrit les yeux, mais resta muet.

Comme elle se penchait vers lui pour le guérir, il lui attrapa le poignet avec une force qui l'étonna, vu son état.

— Je ne veux rien de toi, Artémis.

— Je pensais que tu m'avais trahie !

— Je n'ai pas manqué à ma parole. Jamais.

— Comment pouvais-je le savoir ?

— Tu pensais que quelques coups de fouet suffiraient à me briser ? répliqua-t-il dans un rire sarcastique. Tu es une déesse ! Tu devais quand même t'en douter !

— Tu n'imagines pas combien il est difficile d'être une divinité. On est constamment assailli de voix qui appellent à l'aide pour des bêtises. « Je veux une nouvelle paire de souliers, je veux davantage de

blé lors de la moisson... » On finit par ne plus les écouter.

— Ce sont peut-être pour toi des requêtes sans importance, mais pour les humains, elles sont vitales ! Un sourire, un acte de gentillesse peuvent faire toute la différence.

— Eh bien, je suis là avec la gentillesse.

— Pff... Je suis las d'être ton animal favori, Artémis. Il ne me reste plus rien à t'offrir.

— Tu es un humain ! protesta la déesse avec colère. Tu ne décides pas !

Acheron soupira. Elle avait raison. Qui était-il, sinon un misérable ver de terre ? Il ne devait pas discuter avec elle. D'autant moins qu'il n'était pas en état de le faire.

— Pardon, *akra*. J'avais oublié quelle était ma place.

— Voilà mon Acheron ! dit Artémis en souriant.

Non, il n'était pas, il n'était plus son Acheron, songea-t-il. Il était redevenu celui que l'on vendait, que l'on achetait, cette coquille vide dénuée d'émotions dressée à distraire les gens. Quelle tristesse que ce qu'il éprouvait n'ait aucun intérêt pour les autres, que pas même Artémis ne soit capable de percevoir ce qu'il y avait en lui ! Et il était plus navrant encore de se rendre compte que cette facette-là de sa personnalité était morte.

Il lâcha le poignet de la déesse et la laissa le guérir. Lorsque le processus fut achevé, elle fit la grimace.

— Ce crâne rasé... Je déteste. J'aime trop tes cheveux.

Et la tête d'Acheron retrouva sa luxuriante chevelure dorée.

— Bon, c'est fini. Cela t'écorcherait-il la bouche de me dire merci, Acheron ?

Quelle ironie ! A cause d'elle, il avait pratiquement été battu à mort, et elle réclamait des remerciements ?

Mais on lui avait également inculqué l'humilité.

— Merci, *akra*.

Et, tel un enfant qui ne se serait pas rendu compte qu'il avait brisé son jouet préféré, elle sourit, satisfaite.

— Nous devrions aller à la chasse.

Sans attendre la réponse d'Acheron, elle se transféra avec lui dans sa forêt privée, l'habilla de rouge, comme s'il était sa poupée et non un être de chair et de sang, puis, radieuse, lui tendit un arc et des flèches. Il ajusta le carquois sur son dos sans mot dire et la suivit quand elle partit en quête de daims.

Tout en marchant, elle babillait gaiement. Acheron essayait de ne penser rien.

— Tu es anormalement silencieux, remarqua-t-elle enfin.

— Pardon, *akra*. Qu'aimerais-tu que je te dise ?

— Ce qui te passe par la tête.

— Il n'y a rien dans ma tête.

— Oh, allons, rien ? Tu n'as pas la moindre pensée ?

— Non.

— Comment est-ce possible ? Ah, j'y suis. Tu essaies de me punir, n'est-ce pas ?

Quand il répondit, il s'assura qu'aucune émotion, et surtout pas de la colère, ne transparaissait dans sa voix.

— Jamais je n'oserais envisager de te punir, déesse. Ce serait déplacé.

Elle l'attrapa par les cheveux et l'obligea à la regarder en face. Il fit la grimace.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Acheron ?

Il prit une longue et profonde inspiration, se préparant à ce qu'il sentait venir. Chez Estes, il avait appris que le désir sexuel avait le pouvoir de balayer la colère. Peut-être Artémis le battrait-elle plus tard, mais s'il lui donnait du plaisir, sans doute le châtierait-elle moins durement.

Il inclina la tête et l'embrassa. Elle lâcha ses cheveux et se laissa aller contre lui, soudain toute douceur languide. Et Acheron se sentit davantage putain qu'autrefois, sans comprendre pourquoi. Peut-être parce qu'il n'aurait pas dû avoir à se servir de son corps pour acheter l'indulgence de celle à qui il avait donné son cœur. Mais le fait était là : il faisait appel à son savoir-faire amoureux pour apaiser la colère d'Artémis.

Ecœuré par son propre comportement, il lui offrit sa gorge et crut mourir de honte quand elle le mordit.

Qu'aurait-il pu faire d'autre ? se demanda-t-il. Il n'avait le choix qu'entre faire l'amour et être battu. Et il ne savait plus ce qui lui était le plus pénible et le plus douloureux. Les flagellations laissaient des cicatrices sur son corps, le sexe sur son âme.

14 septembre, an 9528 avant Jésus-Christ

Assis sur la rambarde de sa terrasse, Acheron buvait. Il était consterné par la façon dont Artémis s'était arrangée pour lui donner la sensation d'être sale. Plus les jours passaient, plus il se sentait tel que son oncle l'avait fait.

— Petit frère ?

Il se retourna et vit Ryssa.

— Excuse-moi de te déranger, mais le bébé me met au supplice ! S'il te plaît, pourrais-tu te livrer sur moi à cet acte qui me fait tant de bien ?

Grands dieux, heureusement que leur père n'avait pas entendu ces paroles ! Il les aurait sans nul doute mal interprétées.

— Cela s'appelle un massage, Ryssa.

On lui avait enseigné l'anatomie très tôt, comme le reste, et il connaissait tous les muscles du corps humain. On lui avait appris à soulager, à décontracter, à combler de plaisir. Il descendit de la rambarde, fit asseoir Ryssa par terre, la tête penchée en avant, et entreprit d'apaiser la tension de son dos.

— Mmm, c'est magique, Acheron.

Pas du tout. Il ne s'agissait que de gestes apaisants et simples dont il faisait bénéficier quelqu'un qui n'allait pas se retourner contre lui.

— Tu es vraiment tendue, Ryssa.

— J'ai mal partout !

— Inspire profondément. Je vais dénouer tout ce qui est crispé, et tu te sentiras mieux.

Il bougea ses doigts, appuya sur certains points, et Ryssa lâcha un long soupir.

— Magique, répéta-t-elle.

— Mais non. Beaucoup d'entraînement, c'est tout.

Et d'innombrables coups les fois où il ne s'était pas montré excellent.

— Tes mains mériteraient d'être coulées dans le bronze, Acheron.

Bien des gens le pensaient, mais pour d'autres raisons.

— Comptes-tu rester caché jusqu'à ce que tes cheveux aient repoussé ? demanda tout à coup la jeune femme.

Acheron se figea. Les seules fois où il avait ses cheveux, c'était lors des visites d'Artémis. Dès qu'elle s'en allait, il perdait sa toison.

— Je n'ai aucune raison de sortir.

— Tu adorais aller au théâtre. Cela fait une éternité que tu n'y as pas mis les pieds.

Parce que même la meilleure des pièces ne parviendrait pas à lui faire oublier sa situation, ni les trahisons dont il avait été victime.

— Je préfère rester dans ma chambre.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun mot n'en sortit. A la place, elle émit un gémissement.

— Ryssa ? Qu'y a-t-il ?

— Le bébé... il arrive !

Acheron bondit sur ses pieds, souleva sa sœur dans ses bras et la porta jusqu'à sa chambre, où il la laissa sur le lit pour aller appeler ses servantes à l'aide. Celles-ci alerteraient les accoucheuses et le roi.

— Acheron ! Attends, ne me laisse pas. J'ai si peur ! Je sais que tu peux apaiser mes douleurs. Fais-le, je t'en prie.

— Si je reste, père me fera battre.

Une nouvelle contraction arracha à Ryssa un hurlement. Incapable de l'abandonner maintenant qu'elle souffrait tant, Acheron revint vers le lit et entreprit de la masser de nouveau.

— Respire, dit-il calmement, respire...

— Que se passe-t-il ici ?

Le roi !

— Père, je t'en prie. Acheron me soulage de mes douleurs.

— Va-t'en, cria le roi en écartant brutalement Acheron.

Ce dernier s'exécuta. Il croisa Styxx puis une file de sénateurs qui remontaient le couloir pour aller assister à l'accouchement, point d'orgue de la relation entre Ryssa et Apollon. Plusieurs d'entre eux maugrèrent entre leurs dents en le voyant, d'autres émirent des renflements de dégoût.

Acheron les ignora et continua son chemin vers sa chambre, où il s'enferma.

Il aurait tellement aimé aider sa sœur, songea-t-il, le cœur lourd, en entendant les cris et les sanglots de Ryssa.

Ses plaintes durèrent des heures. Si c'était cela la mise au monde d'un enfant, c'était un miracle que les femmes acceptent de l'endurer. Comment une mère pouvait-elle supporter ce supplice ?

Il essaya de se rappeler les traits de la sienne et ne revit que son expression haineuse, ses yeux bleus brillants de rage. « Tu es répugnant », lui disait-elle, et chaque fois qu'il l'approchait, elle le repoussait d'une gifle.

Mais toutes les mères n'étaient pas comme cela. Il en avait vu au marché ou au théâtre. Elles serraient contre elles leurs enfants avec amour. Ils semblaient être tout pour elles.

Il ferma les yeux et se caressa la joue du bout du doigt, simulant la caresse d'une mère tendre et aimante. Puis il haussa les

épaules : il n'était qu'un imbécile. Qui avait besoin de tendresse ? -S'il en voulait, il lui suffisait d'approcher n'importe quel être humain, et il aurait droit à toutes les caresses possibles et imaginables.

Mais elles seraient dépourvues d'amour et tarifées.

— C'est un garçon ! cria son père.

Une ovation s'éleva. Acheron sourit, heureux pour sa sœur. Elle avait donné un fils à Apollon. A la différence de leur mère, elle serait honorée pour cela.

Il rongea son frein des heures durant avant d'aller voir Ryssa. Il voulait être sûr de la trouver seule. Mais lorsqu'il fut devant sa porte, il se heurta à des gardes.

— On nous a interdit de vous laisser entrer. En aucune façon vous ne devez approcher la princesse.

Quelle naïveté d'avoir cru qu'il pourrait en aller autrement !

Sans mot dire, Acheron regagna sa chambre. Désœuvré, il se remit au lit.

— Acheron ?

L'appel le réveilla en sursaut. Ryssa était agenouillée contre le lit.

— Que fais-tu ici ?

— Je les ai entendus te renvoyer. J'ai attendu que la voie soit libre pour venir.

Elle lui tendit un paquet enveloppé dans des linges.

— Je te présente mon fils, Apollodorus.

Il sourit en découvrant le minuscule enfant aux épais cheveux noirs et aux yeux bleu outremer.

— Il est très beau.

Ryssa lui rendit son sourire et plaça le bébé contre la poitrine de son frère.

— Je ne peux pas le prendre ! J'ai peur de lui faire mal.

— Mais non, tu ne vas pas lui faire mal, Acheron.

Elle lui montra comment soutenir la tête. Emue, Acheron sentit son cœur se gonfler d'amour.

— Il t'aime déjà, déclara Ryssa. Il a pleuré toute la nuit, que ce soit avec moi ou avec les servantes, mais regarde comme il est sage avec toi !

C'était vrai. Le bébé soupira de bien-être puis s'endormit. Acheron éclata de rire : de si petits doigts, ce n'était pas possible !

— Comment te sens-tu, Ryssa ?

— Fatiguée et courbaturée, mais je n'ai pas pu trouver le sommeil. Il fallait que je te voie. Je t'aime, Acheron.

— Je t'aime aussi. Tiens, reprends ton fils et retourne dans tes

appartements avant qu'on se rende compte que tu es venue ici. Père serait furieux contre nous deux.

Elle opina, se releva et s'en alla.

Acheron resta seul avec le parfum sucré du bébé dans les narines et l'image de son innocence ancrée dans l'esprit. Il avait du mal à imaginer qu'il avait lui-même été un si petit être et qu'il avait survécu en dépit de la haine que lui vouait toute sa famille.

Il essaya de se rendormir en se demandant quel effet cela lui ferait qu'une femme tienne dans ses bras son enfant avec tant d'amour et de fierté. Qu'elle arbore une expression d'allégresse, heureuse que cet enfant possède la moitié de ses gènes.

Jamais cela n'arriverait. Les médecins de son oncle y avaient veillé. Ils l'avaient stérilisé. Une bonne décision. Il n'y aurait pas eu pire que d'être détesté et rejeté par son propre enfant. Quoique... Il ne lui aurait pas donné de raisons de le haïr et de le rejeter. Seulement un immense amour.

Il soupira, ferma les yeux...

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il rouvrit les yeux. Artémis se tenait au pied du lit.

— Je tentais de trouver le sommeil.

— Ah. Es-tu au courant, pour ton neveu ?

— Oui. Ryssa était là avec lui il y a quelques minutes.

— Pouah... Ne trouves-tu pas les bébés répugnants et très laids ?

— Non. Je l'ai trouvé superbe.

— Oh, allons, ils sentent mauvais, ils pleurent, sont exigeants... Je suis incapable de m'imaginer subissant le cauchemar de la grossesse pour finir avec quelque chose d'aussi vilain accroché à moi.

— Je crois que les Grecs auraient dû être informés de cette opinion avant de te nommer déesse de l'enfantement.

— Ils ont fait cela parce que j'ai aidé ma mère à mettre Apollon au monde, ce qui n'a rien à voir.

Elle glissa la main sous les draps et la posa sur le sexe d'Acheron.

— Qu'ai-je trouvé là ? demanda-t-elle, mutine.

— Si tu ne le sais pas encore, tu ne le sauras jamais.

Elle émit un petit rire de gorge, et Acheron sentit monter en lui une excitation qui atteignit vite son paroxysme quand Artémis se pencha sur lui et le prit dans sa bouche. S'armant de toute sa volonté, il riva les yeux au plafond pendant qu'elle jouait de la langue et des lèvres : il devait à tout prix se contenir. Elle n'aimerait pas qu'il se laisse aller dans sa bouche. Elle ne supportait qu'il le fasse que lorsqu'il était en elle. Et encore.

Il se tendit soudain : elle l'avait pincé, assez fort pour que ce

soit douloureux. Puis il se détendit : elle avait entrepris de caresser langoureusement ses parties intimes. Il poussa un soupir de plaisir, en regrettant *in petto* de ne pouvoir revenir aux débuts de leur relation, quand ses ébats avec la déesse avaient un sens autrement profond qu'un simple rapport sexuel.

Elle le lécha encore une fois puis se redressa. Il s'attendait qu'elle vienne prendre sa bouche, mais elle se pencha brusquement et lui enfonça les dents dans le haut de la cuisse. Il se retint à grand-peine de la repousser brutalement. La douleur se dissipa très vite, remplacée par des ondes de plaisir.

— Je te veux en moi, Acheron.

Il la fit basculer sur ses oreillers, la hissa à genoux, puis lui attrapa les hanches et s'enfonça en elle. Il lui donna des coups de boutoir jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, qu'elle s'effondre sous lui, gémissante, suppliante, vidée de ses forces par les orgasmes en série.

Elle pivota sur le dos et se mit à rire, puis écarquilla les yeux en s'apercevant qu'il était toujours en érection.

— Pourquoi n'es-tu pas allé au bout, Acheron ?

Il haussa les épaules.

— Toi, tu as joui. C'est l'essentiel.

— Tout de même...

— Ne t'inquiète pas, je survivrai.

Elle était manifestement contrariée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ces derniers temps, Acheron ?

Il serra les dents. Répondre à cette question serait une mauvaise idée. Artémis ne voulait rien entendre d'autre que des compliments.

— Je n'ai pas envie qu'on se dispute. Quelle différence cela fait-il que je n'aie pas joui ? Toi, tu as eu du plaisir, et c'est ce qui compte. Car tu as été comblée, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Elle se dressa en appui sur un coude.

— Je ne te comprends vraiment pas.

— Pourtant, je ne suis guère compliqué.

Ce qu'il voulait d'elle, c'était ce qu'elle ne pouvait lui donner : de l'amour et du respect.

Elle fit courir un long ongle manucure dans son cou.

— Où est la bague que je t'ai offerte ?

Acheron se crispa.

— Je l'ai perdue.

— Comment peux-tu être aussi insensible ?

Quoi ? Lui, insensible ? Il aurait dû lui jeter sa bague à la figure, et ensuite la battre pour lui avoir fait ce maudit cadeau.

— Et les perles que je t'ai offertes, moi, où sont-elles ?

Elle s'empourpra.

— D'accord. Je te donnerai une autre bague.

— Non. Je n'en ai pas besoin.

— Mépriserais-tu mon cadeau ? gronda-t-elle, en colère.

— Je ne méprise rien. Je ne veux pas prendre le risque de te faire honte, c'est tout. Vu ce qui s'est passé, je ne pense pas qu'il soit judicieux que je possède quelque chose qui provient manifestement de toi.

Elle se dérida.

— Bon raisonnement. Tu es toujours loyal envers moi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bien. Je ferais mieux de partir, maintenant. Bonne nuit, conclut-elle en l'embrassant sur la joue.

Dès qu'elle fut partie, Acheron se rallongea, ferma les yeux et laissa divaguer ses pensées. En esprit, il voyait une femme souriante qui lui tenait la main en public, était fière d'être avec lui. Une femme dont les cheveux embaumaient, dont les prunelles s'éclairaient dès qu'elle le regardait... Une femme qui l'embrassait avec fougue et passion... et lui disait qu'elle l'aimait. Avec sincérité.

Il prit son sexe dans sa main et s'accorda le plaisir qu'il s'était refusé avec Artémis. Quelle tristesse, tout de même... Il aurait donné n'importe quoi pour jouir avec une femme qui l'aimait.

Néanmoins, il avait soulagé sa tension. Maintenant apaisé, il pouvait considérer en toute lucidité la terrible tristesse de son existence. Il était seul. Aucune femme, mortelle ou immortelle, ne voudrait jamais de lui.

23 octobre, an 9528 avant Jésus-Christ

Acheron se tournait et se retournait dans son lit. Apollodorus criait si fort qu'on l'entendait dans tous les couloirs du palais, jusqu'à sa chambre, pourtant très retirée. Cela faisait des heures qu'il hurlait.

Une torture pour Acheron, qui ne supportait pas les échos de cette colère, de cette détresse. Il n'était pas censé se rendre auprès du bébé. Néanmoins, il se leva, s'habilla et gagna discrètement les appartements de Ryssa, dont il ouvrit la porte. Sa sœur et une servante se trouvaient auprès du bébé.

— Pourquoi fait-il cela ? demanda Ryssa d'une voix brisée, comme au bord des larmes.

— Je ne sais pas, Votre Altesse. Parfois, les bébés crient sans raison.

La servante berçait l'enfant dans ses bras. Ryssa se pencha sur lui.

— S'il te plaît, petit, aie pitié de ta mère, repose-toi. Je n'en peux plus.

Acheron se glissa dans la pièce.

— Je vais m'occuper de lui.

La servante, soudain blême, se détourna.

— Tout va bien, Délia, assura Ryssa. Acheron pourra peut-être le calmer.

Bien que dubitative, la servante obéit. Acheron prit son neveu dans le creux de son bras.

— Bonjour, bébé. Tu ne vas pas faire d'histoires avec moi, n'est-ce pas ?

Apollodorus prit une profonde inspiration, comme s'il s'apprêtait à pousser un nouvel hurlement, puis ouvrit les yeux, regarda Acheron quelques instants et s'assoupit.

— C'est un miracle ! s'exclama la servante. Comment avez-vous fait ?

Acheron secoua la tête et plaça Apollodorus contre son épaule. Ryssa sourit.

— C'est décidé. Tu vas devenir sa nourrice attitrée.

Acheron éclata de rire.

— Va te coucher, sœurlette. Tu as l'air épuisée.

Reconnaissante, Ryssa se retira. La servante tendit les bras.

Acheron lui rendit l'enfant, qui, dans la seconde, se réveilla et se remit à crier. Ryssa fit demi-tour.

— Pour l'amour des dieux, qu'Acheron le garde ! Je ne

supporterai pas cela une seconde de plus.

La servante s'exécuta et, comme précédemment, le bébé se calma et s'endormit.

— Où est-ce que je l'emmène ? s'enquit Acheron.

— Pas dans la nursery, dit Ryssa après réflexion. Père ou Styxx pourraient venir y faire un tour. Emmène-le dans ta chambre.

Elle se tourna vers la servante.

— Toi, tu vas dans la nursery et tu nous couvres si d'aventure quelqu'un te demande où est mon fils.

— Oui, Votre Altesse.

Une courbette, et la servante s'éclipsa.

— Bien, dit alors Ryssa en caressant le bras d'Acheron. Réveille-moi lorsque ce sera l'heure de le nourrir. En attendant, je vais me reposer.

— C'est cela, repose-toi, dit Acheron en l'embrassant sur la joue. Nous reviendrons dès qu'il aura besoin de toi.

Et il regagna sa chambre avec le bébé.

— On dirait bien qu'il n'y a plus que toi et moi, petit, chuchota-t-il à Apollodorus. Si on se mettait tout nus, qu'on buvait un bon coup et qu'on se trouvait quelques jolies gaillardes ?

Le bébé lui sourit, comme s'il comprenait la plaisanterie.

— Alors c'est ça, hein, canaille ? A peine un mois et déjà porté sur la débauche ? Tu es bien le fils de ton père.

Il s'assit sur le lit, s'adossa au dossier et remonta les genoux de façon à poser le bébé sur ses cuisses. Puis il lui gratta le ventre. Le bébé rit aux éclats en agitant les jambes.

Ce bébé l'émerveillait. Jamais il n'en avait approché d'aussi près. Il se laissa sucer le petit doigt. La sensation de ses gencives dépourvues de dents sur sa peau était étrange, mais le bébé acheva de se calmer.

Comment pouvait-on détester un petit être aussi innocent, aussi vulnérable ?

Les questions se mirent à tourbillonner dans sa tête. Il songeait à ses parents et essayait de les comprendre. Combien de fois son père l'avait-il giflé sans raison ? Combien de fois Estes lui avait-il lié les mains derrière le dos et l'avait-il bâillonné simplement parce qu'il avait posé une question ?

Mais pires que ces souvenirs étaient les craintes que quelqu'un fasse du mal au bébé.

— Je tuerais quiconque s'en prendrait à toi, Apollodorus. Je te le promets, personne ne te fera jamais pleurer.

Le bébé bâilla, sourit, puis ferma les yeux et s'endormit, le doigt d'Acheron toujours dans la bouche.

Quel bonheur... Ce petit être ne le jugeait pas, ne le détestait

pas. Il l'acceptait tel qu'il était, en toute candeur.

Il le coucha dans son lit et remonta la couverture sur lui. Des heures plus tard, il était toujours là, à regarder cet enfant merveilleux. Finalement, la fatigue eut raison de lui, et il s'endormit à son tour.

— Acheron ?

Il se réveilla. Ryssa était là et le regardait. Il avait la main posée sur le ventre d'Apollodorus, qui dormait à poings fermés. Un souffle régulier soulevait sa poitrine. Il allait très bien.

— Quelle heure est-il ?

— Pas loin de midi. Comment as-tu fait pour qu'il dorme toute la nuit ?

— Je ne sais pas. Nous parlions de débauche et il s'est endormi.

— Oh non, tu ne parlais pas de cela, corrigea Ryssa en riant.

— Je n'ai fait qu'effleurer la question, mais l'idée lui a plu.

— Ne t'avise pas de corrompre mon bébé, vaurien ! s'exclama Ryssa joyeusement.

Acheron retira sa main du ventre d'Apollodorus afin que Ryssa puisse le récupérer. Le bambin ouvrit les yeux, sourit à sa mère, puis enfonça son poing dans sa bouche pour le sucer.

— Quoi que tu aies fait, petit frère, merci. Tu viens de m'offrir ma première vraie nuit de sommeil depuis des mois. Bon, maintenant, je file avant que père ne découvre où je suis.

Acheron opina. Il n'avait vraiment aucune envie qu'une telle chose arrive.

Il s'étira, puis s'assit. Jamais il ne se levait aussi tard. Il préférait être debout avant le reste de la maisonnée et vaquer à ses occupations sans risquer de rencontrer quiconque. Mais, à cette heure, tous devaient s'être éclipsés.

Il prit ses vêtements et son rasoir et se rendit dans la salle de bains. Par chance, la vaste pièce était vide. Il posa le rasoir dans la cuvette et accrocha ses effets à une patère. Cela fait, nu, il descendit les quelques marches du bassin et s'immergea avec bonheur dans l'eau chaude. Le bassin était de la taille d'une grande table, et lorsqu'il s'asseyait, l'eau lui arrivait à la taille. Il se laissa glisser sous la surface, afin de laver ses cheveux courts. Il ferma les yeux et soupira, ravi. Ce moment était le plus agréable de la journée.

Un moment plus tard, il se redressa pour prendre le savon et se figea. Il n'était plus seul.

Néfertari était là et le dévorait d'un regard brûlant qu'il ne connaissait que trop bien.

— Pardonnez-moi, madame, s'empressa-t-il de dire, je ne

voulais pas vous gêner.

Elle l'observait comme un chat une souris. Il tendait la main vers une serviette quand elle l'arrêta.

— Comment se fait-il que tu sois infiniment plus beau que ton frère jumeau ?

Elle détacha la fibule qui fermait sa robe, et le vêtement tomba sur le sol. Indéniablement, songea Acheron, elle avait un corps superbe, mais qui ne le tentait pas le moins du monde.

Il sortit du bassin et voulut se diriger vers la porte, mais elle lui bloqua le chemin.

— Il faut que je m'en aille, madame.

Elle se lova contre lui en riant.

— Mais non, assura-t-elle en lui mordillant le menton.

— Je suis avec quelqu'un.

— Moi aussi.

Acheron n'osa la repousser de peur de lui faire mal. Elle le tenait solidement. Il fit un pas de côté, marcha sur le savon, glissa et tomba, assez rudement pour en avoir le souffle coupé.

Néfertari fut sur lui dans l'instant.

— Fais-moi l'amour, Acheron.

Il réussit à se défaire de son emprise et se relevait lorsque la porte s'ouvrit à la volée.

Acheron sentit son sang se glacer dans ses veines quand il vit Styxx et ses gardes sur le seuil. L'air effaré, ils semblaient tous transformés en statues de sel. Acheron comprit que le spectacle qu'ils avaient sous les yeux faisait plus que prêter à confusion. Pour ne rien arranger, Néfertari se mit à le gifler en hurlant :

— Ne me viole pas ! Je t'en supplie, épargne-moi !

Acheron s'écarta d'elle, et elle se précipita dans les bras de Styxx en sanglotant.

— Grâce aux dieux, tu es arrivé à temps, mon cher amour. Ce que je subissais était horrible !

Styxx la poussa vers ses gardes. Il était tellement furieux que ses joues étaient piquetées de rouge. Inutile de tenter de lui expliquer ce qui s'était vraiment passé. Il n'en croirait pas un mot.

Résigné, Acheron laissa les gardes l'emmener. Ils le conduisirent au sous-sol, où ils le jetèrent dans un immonde cachot qui raviva ses pires souvenirs. Il se rencogna dans un coin, les bras noués autour du buste pour lutter contre la peur et le froid, mais rien n'y fit. Il était glacé jusqu'au fond de l'âme à la pensée de ce qui l'attendait.

— Artémis ? souffla-t-il soudain.

Il percevait sa présence, même s'il ne la voyait pas. Et il ne se trompait pas, puisque la déesse lui répondit :

— Que fais-tu là-dedans ?
— Je suis accusé de viol.
— Es-tu coupable ? demanda-t-elle en lui imprimant une brutale pression sur la nuque.
— Tu sais bien que non.
La pression cessa.
— Alors, pourquoi es-tu là ?
— Parce qu'ils refusent de croire à mon innocence. Je te jure que je ne l'ai pas touchée. Je... j'ai besoin de ton aide, Artie.
— C'est-à-dire ?

Il leva les yeux vers la silhouette imprécise dans la pénombre et émit le vœu qui lui était le plus cher :

— Tue-moi.
— Allons, ne dis pas de sottises.
— Ils vont me castrer, Artémis, le comprends-tu ?
— Je te réparerai.
— Ah. Tu me répareras. C'est tout ce que tu trouves à dire ?
— Que veux-tu que je fasse d'autre ?
— Me tuer, grands dieux !
— Inutile de dramatiser.
— Dramatiser ? Ils vont m'enchaîner et me castrer, en faisant en sorte que ce soit le plus douloureux possible, et tu trouves que je dramatiser ?

Artémis balaya l'objection d'un geste.

— Je te réparerai après, alors tu n'as pas à t'inquiéter.

Effaré par l'attitude de la déesse et par la fin de non-recevoir qu'elle lui opposait, Acheron resta muet lorsqu'elle disparut. Il aurait dû les tuer ! Tous ! Fou de colère, il donna des coups de tête dans le mur.

Mais pour les tuer, il aurait dû les combattre... Et qu'est-ce que cela lui aurait rapporté ? Il aurait succombé sous le nombre, et ils l'auraient massacré. Et pour finir, il aurait de toute façon été amené ici.

Les gardes finirent par revenir, mais il fut incapable de déterminer au bout de combien de temps. Ils le sortirent de son effroyable geôle, l'enchaînèrent et le conduisirent dans la salle du trône. Là, nu, il dut s'agenouiller devant Styxx, son père et Néfertari, qui pleurait toujours.

Le roi le regarda durement.

— Je me trouve devant un dilemme. Le crime que tu as commis mérite la mort, mais dans la mesure où je ne puis te tuer, j'ai décidé de te castrer, ce qui d'ailleurs aurait dû être fait à ta naissance.

— C'eût été un acte de pitié de ta part, commenta Acheron dans un rire ironique. Mais ton cher frère Estes aurait été furieux si tu

avais émasculé son joujou favori.

Le roi poussa un grand cri de rage, qui laissa Acheron de marbre.

— Calme-toi, père. Ne fais pas comme si tu ignorais ce que m'a infligé Estes, dont le rêve le plus cher était que tu meures et que tu lui laisses Styxx. Ainsi, il nous aurait eus tous les deux dans son lit.

Les jurons du roi résonnèrent dans la salle, aussi violents que la colère des Furies. Le monarque descendit de son trône et se déchaîna sur Acheron. Le premier coup l'atteignit à la mâchoire, le deuxième lui cassa le nez. Ensuite, il perdit le compte.

Ces coups, il les recevait avec reconnaissance. Afin qu'ils ne cessent pas, il continua de défier le roi. Peut-être allait-il le tuer, finalement...

Puis il perdit connaissance.

— Père, je t'en prie, non ! cria Styxx. Cela ne sert à rien !

Styxx prit le relais du roi. Ses coups de pied firent rouler Acheron sur le sol. Lorsqu'il fut immobilisé sur le dos, Styxx le cogna à l'entrejambe.

Arraché à sa miséricordieuse inconscience, Acheron cria de douleur. Puis il hurla à en perdre la voix quand Styxx lui décocha coup de pied sur coup de pied, jusqu'à ce qu'il soit sûr que son frère n'était plus un homme à part entière.

— Allez chercher un médecin, ordonna le roi. Qu'il veille à ce que ce bâtard soit bien devenu un eunuque.

On installa Acheron sur une longue table de pierre, mains attachées au-dessus de la tête, jambes écartées et enchaînées. Il releva légèrement la tête et remarqua en ricanant :

— Si tu projettes d'organiser une orgie, père, mets-moi à plat ventre.

— Bâillonnez-le ! ordonna le roi.

L'un des gardes obéit. Un médecin arriva. Acheron rassembla son courage et sa volonté dans l'attente de ce qui allait suivre. Mais il ne fut pas long à découvrir que, sans rien pour endormir la douleur, ni le courage ni la volonté n'avaient d'utilité, et il subit en râlant, incapable d'émettre d'autres sons que des grognements étouffés, le pire des supplices.

Lorsqu'on le ramena dans sa chambre, son esprit comme son corps étaient dans un état d'hébétude absolue. Il trouva en lui un reste d'énergie pour ramper jusqu'à la table sur laquelle il se rappelait avoir laissé un couteau. Il s'en saisit.

Il était tellement las de supplier, las d'être martyrisé. Il n'endurerait pas un jour de plus de cette existence.

D'un coup de lame, il s'ouvrit les veines des poignets et regarda son sang s'écouler.

25 octobre, an 9528 avant Jésus-Christ

Il se réveilla ravagé par la souffrance et jura à tue-tête. Grands dieux, pourquoi n'était-il pas mort ?

L'explication lui apparut aussitôt : tant que la vie de Styxx serait liée à la sienne, il ne pourrait espérer de libération.

Fou de désespoir, il essaya de quitter son lit et s'aperçut qu'il était de nouveau enchaîné. Il s'agita comme un dément, frappa le matelas de paille de la tête, sans résultat. Il distingua soudain une silhouette du coin de l'œil et découvrit une femme de petite taille, vêtue de pourpre et d'or.

Ryssa.

Elle s'approcha de lui. Le chagrin et la culpabilité qu'il lut dans son regard lui firent monter les larmes aux yeux.

— Je ne leur ai rien dit, Acheron. Ils t'ont trouvé par hasard. Je n'arrive pas à croire qu'ils t'aient fait cela... Je sais que tu n'as pas touché Néfertari. Je le leur ai répété jusqu'à plus soif. Ils ne m'ont pas écoutée. Styxx a rompu leurs fiançailles et l'a renvoyée en Egypte. Je suis tellement désolée, Acheron...

Elle appuya la tête contre celle de son frère et pleura. Acheron contint ses propres larmes. Pleurer ne servait à rien. Il devait se résigner : cette vie de cauchemar, c'était la sienne, et cela ne changerait pas.

Et puis, Artémis allait le réparer, comme elle disait.

Sa désinvolture lui donnait envie de hurler.

— Pourquoi ne me dis-tu rien ? demanda Ryssa en lui caressant la joue.

— Que pourrais-je te dire, Ryssa ? Moi non plus, personne ne m'écoute.

— C'est tellement injuste.

— Ce n'est pas une question de justice, mais d'endurance. De savoir jusqu'à quel point on peut supporter la souffrance.

Il était si fatigué... Mais on ne le laissait pas dormir.

Il entendait les cris d'Apollodorus, qui perçaient les murs.

— Ton fils a besoin de toi, princesse. Va le retrouver.

— Tu es mon frère et toi aussi, tu as besoin de moi.

— Non. Je n'ai besoin de personne, affirma-t-il dans un long soupir.

— Je t'aime, Acheron, dit Ryssa en l'embrassant sur la joue.

Il la laissa partir sans mot dire. En cet instant, il ne restait pas une once d'amour dans son cœur. Seulement de la colère et du

désespoir. Il baissa les yeux sur les pansements autour de ses poignets. Ils étaient si bien ajustés qu'il était dans l'incapacité de rouvrir ses blessures et d'achever le travail.

Eh bien, qu'il en soit ainsi.

Il ferma les yeux et songea à son avenir. Rien ne changerait. Il serait battu, attaché, méprisé jusqu'à ce qu'il meure de vieillesse.

Cette perspective lui arracha des rugissements de bête blessée. A gorge déployée, il exprima toute sa rancœur, sa détresse, se débattit jusqu'à faire saigner ses plaies à flots.

Ryssa revint dans la chambre, affolée. Acheron ne lui prêta aucune attention. S'il tirait assez fort sur ses chaînes, peut-être parviendrait-il à se tuer...

— Acheron !

— J'en ai assez ! Assez ! Je veux que cela cesse !

Elle le prit dans ses bras. Il tenta de se dérober, sans succès.

— Je comprends, Acheron, je comprends.

Non, elle ne comprenait pas. Les dieux en soient remerciés, elle n'avait aucune idée de l'horreur qu'était sa vie. De l'insoutenable violence de ses souffrances.

Il martela le matelas de paille de la tête et finit par sangloter. Il était un homme, et pourtant il se sentait redevenir le petit garçon qui courait vers sa mère et était accueilli par une giflure.

— Soûle-moi, Ryssa.

Elle recula, les yeux écarquillés.

— Quoi ?

— Pour l'amour des dieux, donne-moi quelque chose qui arrête mes souffrances. De l'alcool, des drogues, ce que tu voudras. Fais seulement en sorte que j'oublie tout. S'il te plaît.

Dans un premier temps, Ryssa refusa d'accéder à cette demande. Elle ne pensait pas que fuir les problèmes réglait quoi que ce soit. Mais en considérant attentivement son frère, en voyant son pauvre corps qui n'était plus qu'une plaie et ses yeux noyés de larmes, elle se ravisa. Personne ne devait souffrir ainsi. Personne.

Malgré elle, son regard se porta sur l'entrejambe de son frère. Elle y vit tant de sang, de chairs déchiquetées qu'elle en eut la nausée. La cruauté du châtement dépassait l'entendement. Que son père et son frère aient pris tant de plaisir à ce massacre la révoltait. Plus jamais elle ne les verrait de la même façon. Ses sentiments pour eux avaient subi des dommages irréparables.

— Je reviens, dit-elle.

Elle courut à sa chambre, prit la seule bouteille de vin qui s'y trouvait, puis appela Nera, la servante qui faisait la poussière.

— Peux-tu aller chercher davantage de vin et me l'apporter dans la chambre d'Acheron ?

La confusion se peignit sur les traits de la petite bonne, mais elle n'osa pas questionner sa maîtresse.

— Combien de plus, princesse ?

— Autant que tu parviendras à en charrier.

Ryssa revint auprès d'Achéron avec son unique bouteille, se pencha vers lui pour lui redresser doucement la tête et le faire boire.

— Sois bénie pour ta gentillesse, souffla-t-il.

Il but tout le vin. Nera arriva avec d'autres bouteilles, et ce ne fut qu'après avoir vidé la troisième qu'Achéron fut ivre. Il lâcha un soupir tremblant, puis demanda d'une voix pâteuse :

— Promets-moi quelque chose, sœurlette.

— Tout ce que tu voudras.

— Ne hais jamais ton fils.

Il battit des paupières puis perdit connaissance.

De nouveau en larmes, Ryssa le serra contre elle. Si quelqu'un faisait du mal à son fils, elle le tuerait ! Même s'il s'agissait de son père. Achéron n'avait pas eu droit à l'amour d'une mère, à sa tendre vigilance, et cela lui brisait le cœur.

— Dors en paix, petit frère. Dors en paix.

Elle s'essuya les yeux, puis quitta la chambre pour se rendre auprès d'Apollodorus. Elle passa le reste de la journée à le bercer dans ses bras, à lui promettre que jamais elle ne le rejetterait ni ne l'abandonnerait. Qu'elle l'aimerait et le protégerait jusqu'à son dernier souffle.

Si seulement leur mère avait fait pareille promesse à Achéron...

27 octobre, an 9528 avant Jésus-Christ

Acheron était au lit. Son nez le démangeait tant qu'il en devenait fou. Il aurait volontiers vendu son âme pour pouvoir se gratter.

Une lueur brillante apparut soudain sur sa gauche, attirant son attention.

Artémis. Vêtue de blanc, aussi belle qu'à l'accoutumée, et qu'il détestait pour cela. Qu'elle ne se préoccupe de lui que maintenant le mit en rage.

— Que fais-tu ici ?

— Je m'ennuyais.

Quelle garce !

— J'ai bien peur de n'être plus capable de te distraire.

Elle tira le drap qui le recouvrait et fit la moue à la vue de son entrejambe.

— Hou là ! Que t'ont-ils fait ?

Il ferma les yeux, terrassé par l'humiliation.

— Ils m'ont émasculé. J'avais mentionné cette possibilité, tu t'en souviens ? Et j'ai été assez stupide pour te demander ton aide.

— Oh, ce n'est que cela ?

Elle claqua des doigts, et il sentit un élancement infiniment douloureux lui vriller l'entrejambe tandis que ses poumons se vidaient de tout leur air.

— Tu vois ? C'est bien mieux, maintenant. Et tes cheveux ont repoussé.

Quoi ? Ses cheveux ? C'était tout ce dont elle se souciait ? Elle avait de la chance qu'il soit immobilisé, sinon il lui aurait sauté à la gorge.

— Pourquoi es-tu enchaîné ?

Encore une question idiote, et il l'étranglerait vraiment !

— Pour m'empêcher de me tuer, répondit-il néanmoins.

— Et pourquoi ferais-tu cela ?

Il serra les dents, furieux. A quoi bon essayer de le lui expliquer ? Elle se fichait de lui comme d'une guigne ! S'il mourait, elle se trouverait un autre jouet. Un autre homme capable de la satisfaire.

— Cela me semblait une bonne idée, il y a un moment. Nettement moins maintenant.

Elle lui décocha un regard irrité.

— Il va falloir que je les oblige à te libérer. Mais tu es vraiment un humain à problèmes ! Bon, attends-moi ici.

Comme s'il avait le choix...

— Ne t'en fais pas ! cria-t-il après qu'elle eut disparu. Je ne peux même pas aller me soulager !

Et son nez le démangeait toujours.

Son père ne fut pas long à apparaître. Il entra dans la chambre, rasé de frais, parfaitement coiffé, vêtu d'une himation d'un blanc de neige, et le considéra avec un déplaisir manifeste.

— Puis-je t'aider ? s'enquit Acheron en soutenant son regard hostile.

Les yeux bleus du roi étincelèrent soudain de fureur.

— Que faut-il faire d'autre pour t'apprendre où est ta place ?

Sa place ? C'était celle d'un prince révérend, de l'héritier du trône. Et au lieu de cela, il gisait sur sa couche, ligoté, sa nudité uniquement préservée par le drap imbibé de sang qu'Artémis avait remonté sur son corps martyrisé afin de ne plus voir les dommages dus à la boucherie qu'il avait subie.

— Je sais où est ma place, père.

Le roi donna un coup de pied au lit. Au temps pour les promesses d'Artémis de le faire libérer !

— Les servantes en ont assez de nettoyer derrière toi, et je ne puis le leur reprocher. Donc, pour cette raison, tu vas être libéré. Mais si tu commets encore un seul acte stupide, je jure devant les dieux que je t'enchaîne à un mur et te laisse pourrir sur pied.

Rien de nouveau sous le soleil...

— Ne t'inquiète pas, père, je resterai en dehors de ton chemin.

— Tu as intérêt.

D'un geste, le roi fit signe aux gardes derrière lui de retirer les anneaux.

Enfin, il pouvait se gratter le nez ! Il était encore en train de le faire lorsque Styxx entra et lui jeta un vêtement de couleur bleu pâle. Acheron se rendit compte qu'il s'agissait de l'une des robes de Ryssa.

— J'ai pensé que tu aimerais porter une tenue plus adaptée à ton nouvel état, déclara Styxx en riant.

Acheron vit rouge dans la seconde. Il était déjà debout. Il se rua sur son frère, le fit tomber et commença à le frapper. Il eut le temps de lui donner six coups de poing avant que les gardes ne le maîtrisent. Il tenta de leur résister, mais leur nombre eut raison de lui. Ils lui coincèrent les bras dans le dos, et il ne lui resta plus que la possibilité de les insulter. *Merci, Artémis, de m'avoir repris le don de me battre !*

Styxx se releva, jurant lui aussi, prit l'épée de son père et aurait tué Acheron si le roi ne l'en avait empêché.

— Qu'on le fasse fouetter dans la cour ! ordonna le roi.

— Non !

C'était Ryssa qui avait crié. Elle se tenait sur le seuil de la chambre. Son père la regarda avec incrédulité.

— Qu'as-tu dit, ma fille ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine, vivante image de la détermination.

— Tu m'as entendue, père. J'ai dit non.

— Quoi ? Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire, femme !

— Tu as raison, concéda-t-elle calmement. Je ne puis te donner d'ordres. En tant que fille, je n'ai aucun pouvoir sur toi. Mais en tant que maîtresse d'Apollon, si. J'en ai assez des sévices que tu infliges à Acheron. C'est terminé.

Le roi montra Styxx de la main.

— Regarde ton frère ! Il saigne !

Ce fut vers Acheron que se tourna Ryssa.

— Oui, il saigne affreusement.

— Je parlais de Styxx !

Ryssa baissa les yeux sur la robe bleue.

— Pour sa cruauté, il a reçu une punition bien légère...

— Un jour, Ryssa, remarqua Styxx, je serai ton roi, ne l'oublie pas.

— Et moi, je suis la mère d'un demi-dieu. N'oublie pas cela, mon frère.

Styxx l'écarta sans ménagement pour sortir de la chambre. Le roi lui emboîta le pas en grondant :

— Ah, les femmes...

Ryssa ramassa la robe et en fit une boule.

— J'aimerais m'excuser pour lui, Acheron, mais il n'y a pas d'excuse possible. Je regrette de n'avoir pas employé cet argument plus tôt pour te sauver. Quoique, si Apollon était au courant, cela ne lui ferait ni chaud ni froid. Mais ils n'ont pas besoin de le savoir. Ce sera notre secret, petit frère.

Acheron regagna son lit et s'enveloppa du drap souillé pour voiler sa nudité.

— Ce qui m'aurait choqué, c'aurait été que père me montre autre chose que du mépris.

Ryssa poussa un long soupir puis proposa :

— Veux-tu que je te fasse monter un plateau dans la salle de bains ?

— Non. Je n'y remettrai jamais les pieds.

— Mais il faut que tu te laves.

Il n'en voyait plus l'utilité. S'il empestait, peut-être que plus personne ne s'intéresserait à lui...

— Va te reposer pendant qu'Apollodorus n'a pas besoin de toi, Ryssa.

Elle l'étreignit affectueusement avant de se retirer. A peine avait-elle refermé la porte derrière elle qu'Artémis apparut, tout sourire.

— Dis : « Merci, Artémis » !

— Seulement si je puis le dire entre mes dents serrées.

Elle sembla stupéfaite qu'il soit en colère.

— Quoi ? Tu n'es pas reconnaissant ?

Il leva les mains en signe de reddition.

— Je n'ai pas envie de me disputer avec toi, Artémis. Je veux juste rester dans mon coin à lécher mes plaies.

Elle se matérialisa derrière lui et le prit dans ses bras.

— Je les lécherais volontiers à ta place.

Et elle entreprit de le caresser, ce qui accrut sa rage. Il repoussa sa main.

— Cela fait moins d'une semaine qu'on m'a coupé les couilles, Artémis. Je ne suis pas d'humeur à batifoler.

— Ne fais pas l'enfant. Tu es intact, maintenant. Célébrons cela en nous servant de tes nouveaux attributs.

Acheron se déroba vivement. Evidemment, elle le suivit.

Donne-lui ce qu'elle désire, conseilla une petite voix dans l'esprit d'Acheron. *Sinon, elle va se mettre en colère et t'agresser.*

Non. Je préférerais me faire arracher les yeux.

Et, bien entendu, elle les remettrait en place. Ou ils feraient cela d'eux-mêmes. Comment savoir si ses testicules ne se seraient pas régénérés sans l'aide de la déesse ?

Mais à quoi bon se poser ce genre de question ? Il avait eu plus que son compte de relations sexuelles contraintes avec des personnes qu'il détestait. Se quereller avec Artémis ne ferait que retarder l'échéance et lui vaudrait entre-temps d'être molesté. -Autant en finir tout de suite.

— Où me veux-tu, Artémis ?

La réponse s'imposa d'elle-même lorsqu'il se découvrit allongé sur le lit de la déesse, dans son temple. Elle était nue, à cheval sur lui.

— Tu m'as manqué, Acheron.

Il fit la grimace quand elle planta ses canines dans sa jugulaire, puis agit conformément à ses attentes : il la satisfait et ne chercha pas le moindre plaisir pour lui-même. Elle ne remarqua même pas son indifférence. Elle nota simplement que cela lui plaisait qu'il n'éjacule pas : il ne transpirait pas. Ainsi, elle pouvait garder son corps bien net.

Repue, elle s'allongea à côté de lui. Il se sentait vide de toute émotion.

— Tu devrais rentrer au palais, maintenant, dit-elle. Hadès

donne une soirée dans son temple, et il faut que je m'y montre.

Et il se retrouva dans sa chambre, rejeté comme un objet défectueux. Il versa un peu d'eau dans la cuvette de toilette, se rasa, se nettoya sommairement et s'habilla. Que faire ensuite ? Il était complètement déprimé. Aller au théâtre ? Inutile, il ne se sentirait pas mieux. Il balaya la pièce du regard et vit le vin apporté par Ryssa. Oui, bonne idée, sauf que le breuvage n'était pas assez fort pour lui apporter l'oubli.

Il prit sa bourse et sa cape, quitta le palais et gagna une rue où les prostituées arpentaient le pavé. Il trouva rapidement le marchand qu'il cherchait, un petit homme obèse aux dents pourries, rencogné dans un angle devant le pire bordel de la ville.

— Acheron ! Ça fait une paie, dit-il en souriant de tous ses chicots.

— Je te salue. As-tu de la racine de Morphée ?

— Bien sûr que j'en ai. Combien en veux-tu ?

— Autant que tu en as.

— Oh. Tu as assez d'argent ?

Acheron lui tendit sa bourse. Impressionné, le vieil Euclide sortit un coffret de sa charrette, le donna à Acheron, qui l'ouvrit et en examina le contenu. Il prit une pincée d'herbes qu'il porta à son nez. Puis il referma le coffret. Il contenait bien ce qu'il voulait.

Il remonta sa capuche et revint au palais en empruntant des ruelles sombres. Une fois dans sa chambre, il mélangea les herbes, étonné de se rappeler l'exact dosage.

— Respire ça, petit. Tout va te paraître infiniment agréable.

La voix d'Estes dans sa tête. La première fois, son oncle lui avait fait inhaler de force ce cocktail d'herbes. Et il avait constaté qu'Estes avait raison : tout était devenu facile, plaisant, supportable, et il avait participé docilement à ce qu'on lui avait fait subir ensuite.

Il alluma le pot garni d'herbes, ferma les yeux et inspira... inspira... jusqu'à ce que toute souffrance, morale comme physique, disparaisse. La tête légère, il s'allongea, les yeux rivés au plafond.

Apostólos ? Où es-tu ?

— Bonjour, les voix !

Aujourd'hui, elles étaient fortes, précises.

Nous voulons que tu reviennes, Apostólos. Dis-nous où tu es.

— Dans une chambre sombre.

Où cela ?

Il se mit à rire, roula sur lui-même et sentit son sexe se raidir. Artémis l'avait expulsé de sa chambre trop vite. La drogue l'excitait follement. Mais elle n'avait pas envie qu'il prenne du plaisir. Chaque fois qu'il jouissait, elle reniflait les draps avec dégoût. En définitive, il se satisfaisait très bien tout seul.

Mais pas ce soir. Il se refusait à se toucher. Il s'interdisait l'extase. Tout ce qu'il désirait, c'était la paix. Du moment qu'il ne pouvait être caressé par quelqu'un qui se souciait de lui, il préférait l'abstinence.

12 novembre, an 9528 avant Jésus-Christ

Acheron était assis sur la terrasse de sa chambre, dans le vent froid, quand il se rendit compte que sa sœur le regardait par la porte-fenêtre. Il lui fit signe de le rejoindre. Elle s'exécuta et se mit aussitôt à claquer des dents.

— On gèle, ici !

— Moi, cela me fait du bien.

Il transpirait. Ryssa le considéra en plissant les yeux, puis lui demanda :

— Qu'as-tu fait ?

— Rien. Absolument rien.

Il n'avait même plus assez d'entrain pour manger.

— Acheron, tu as encore pris ces drogues ! s'exclama Ryssa, furieuse.

Il détourna la tête sans répondre. Elle lui attrapa le menton entre deux doigts et l'obligea à la regarder en face.

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Laisse-moi tranquille.

— Je t'en supplie, arrête. Tu te tues à petit feu.

Il n'espérait rien d'autre. Il fit pivoter son bras et examina son poignet. Plus la moindre trace des profondes incisions qu'il s'était faites.

— Je ne peux pas me tuer, dit-il tristement. Et les dieux savent que j'ai essayé. Je n'ai rien à espérer de la vie alors je reste là, seul, à attendre que les dieux veuillent bien la prendre.

— Tu as une mine affreuse, dit la jeune femme en dégageant son front de ses cheveux en désordre. A quand remonte ton dernier bain ?

Il repoussa la main de Ryssa sans douceur, irrité.

— La dernière fois que j'en ai pris un, j'ai été accusé de viol et castré ! Alors, désolé, mais je préfère sentir mauvais.

— Et quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

— Aucune idée, avoua-t-il en grattant sa barbe. Quelle différence cela fait-il ? Ce n'est pas comme lorsque père me laissait mourir de faim. Je peux m'alimenter quand je le veux.

— Tu vas manger tout de suite ! ordonna Ryssa en lui pinçant l'oreille.

Il essaya de la repousser, mais elle résista. Elle l'attrapa fermement par le bras et l'obligea à la suivre à l'intérieur, dans ses propres appartements. Elle était bien plus petite que lui, toute menue,

et pourtant il eut du mal à accorder ses pas aux siens tant ils étaient énergiques et rapides.

— Hé ! Je suis plus costaud que toi, protesta-t-il.

— Oui, mais je suis plus teigneuse.

Elle le lâcha devant la table chargée de fruits, de pain et de fromage.

— Assieds-toi et mange ! Tout de suite !

— Bien, Votre Majesté.

Acheron prenait un morceau de fromage quand il capta son reflet dans le miroir qui lui faisait face. Yeux injectés de sang cernés de bistre, barbe et cheveux sales et emmêlés... Il avait l'air d'un vieillard en mauvaise forme. Rien d'étonnant à cela. Il se sentait tellement plus vieux que ses vingt ans.

Il avala le fromage. Ryssa lui servit du vin puis appela :

— Nera ? Tu veux bien préparer un bain dans ma chambre ? Et apporter un rasoir ?

Acheron mangea en silence. Il était affamé, il devait le reconnaître. Les servantes ne lui avaient pas servi le moindre repas, et il n'avait pas voulu aller aux cuisines, de peur de rencontrer son père en chemin.

Ryssa était allée chercher Apollodorus. Dès que le bambin vit Acheron, il lui tendit les bras. Incapable de résister, Acheron le prit contre lui.

— Salut, bout de chou. Comment vas-tu ?

Le bébé babilla joyeusement.

— Bon sang, Ryssa, qu'est-ce qu'il a grandi depuis la dernière fois que je l'ai vu !

Il caressa le petit crâne à peine couvert de duvet et remarqua en souriant :

— Il est chauve.

— Toi aussi, tu l'as été, répliqua Ryssa malicieusement. Tous tes cheveux noirs sont tombés et ont repoussé blonds.

Apollodorus tirait sur la barbe d'Acheron, qui rendit le bébé à sa mère.

— Je suis trop sale pour le tenir.

— Ça lui est bien égal. Tout ce qui l'intéresse, c'est de retrouver son oncle. Tu lui as manqué.

Et il avait manqué à Acheron, qui serra de nouveau tendrement contre sa poitrine le petit corps dodu et vigoureux.

— C'est déloyal, ce que tu fais, Ryssa. Si père me trouve ici, il va me tomber dessus à bras raccourcis. Et si en plus il me voit cajoler Apollodorus...

La porte s'ouvrit, mais ce fut sur des servantes qui charriaient un tub et des cruches d'eau chaude. Ryssa reprit son fils pour

qu'Acheron puisse manger davantage. Dès que le bain fut prêt, elle se retira avec Apollodorus. Il se surprit à entrer dans l'eau avec enthousiasme. Immergé, il soupira de plaisir. Son dernier bain remontait à si longtemps qu'il avait oublié combien c'était bon.

— Je t'aime, Ryssa, murmura-t-il.

Elle était la seule qui se souciât vraiment de lui. Artémis prétendait l'aimer, mais elle était une déesse et son amour n'était qu'égoïsme. Tant qu'il accédait à ses désirs, elle était gentille. Dès qu'il la contrariait, c'était terminé.

Ce qui lui faisait le plus mal avec Artémis, c'était le souvenir des débuts de leur liaison. Tout était si doux à cette époque-là... Il avait alors eu l'impression de compter vraiment pour elle.

Mieux valait ne pas songer à cela.

Il se rasa, puis sortit du tub, enfila des vêtements propres et alla frapper à la porte de la servante.

— J'ai fini. Merci.

Ryssa le rejoignit aussitôt et lui souffla, veillant à ce que Nera ne l'entende pas :

— Je t'en prie, ne prends plus tes drogues. Je n'aime pas ce qu'elles te font.

L'inquiétude qu'il lisait dans les yeux bleus de sa sœur émut Acheron.

— Je vais me sevrer.

— Promis ?

— Oui. Je le ferai pour toi.

Ryssa sourit.

— Tu as meilleure mine. Chaque fois que tu voudras prendre un bain, viens dans ma chambre.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa. Acheron lui rendit son baiser, puis la quitta. Il ne s'était déjà que trop attardé. Ils savaient tous les deux quel danger il y avait pour lui à se trouver chez Ryssa alors que toute la maisonnée était réveillée.

Une fois dans sa chambre, il ferma la porte derrière lui, puis alla regarder la racine de Morphée posée sur la table.

— Jette-la, s'ordonna-t-il.

Non. Impossible. S'il arrêtaït brutalement d'en prendre, il serait malade. Son existence était déjà assez difficile comme cela. Il ferait ce qu'il avait promis à Ryssa, mais à sa façon et à son rythme.

— Acheron ?

Grands dieux, mais comment Artémis réussissait-elle à se manifester avec une telle précision théâtrale ? Ses pouvoirs de déesse, sans doute.

— Bonjour, Artie.

Elle se matérialisa derrière lui et lui entoura la taille de ses

bras.

— Mmm... Tu sens bon. Mais...

Elle recula pour l'examiner.

—... tu as l'air bizarre. Es-tu malade ?

— Non.

— Alors viens. Je suis d'humeur à danser.

C'était un ordre, et Acheron n'était pas d'humeur à se rebeller.

Et de toute façon, il apprenait à éviter les punitions.

Artémis l'amena dans son temple. Il se figea au milieu de la grande salle : elle avait disposé des bougies partout et une douce musique s'élevait. Elle avait préparé une petite fête.

— Que se passe-t-il ?

— Cela fait longtemps que nous n'avons pas été ensemble, déclara-t-elle avec un sourire angélique. Je tenais à ce que cette nuit soit spéciale. Cela te plaît-il ?

— Tu... tu as organisé cela pour moi ? demanda-t-il, effaré.

— Je ne l'ai certainement pas fait pour mon frère ou l'une de mes servantes !

Elle alla prendre un coffret sur la table.

— J'ai demandé à Héphaïstos de fabriquer ceci pour toi.

Acheron était ébahi. Qu'était-il arrivé à Artémis ? Avait-elle reçu un coup sur la tête ? Rien de tout cela ne lui ressemblait.

— Un cadeau ? Pour moi ?

— Je voulais quelque chose pour remplacer ta bague. Tu peux emporter ton présent ou le laisser ici pour en profiter lorsque tu es avec moi.

Intrigué, il ouvrit le coffret et découvrit une paire de manchettes d'or. Artémis lui serra l'avant-bras.

— C'est pour tes poignets lorsque tu vas à la chasse. Tu ne t'es jamais plaint, mais je sais que la corde de l'arc te blesse quand tu tires. Ainsi, tu seras bien protégé, et ta flèche ira droit sur sa cible.

L'attention le bouleversait. C'était pour ce genre de chose qu'il lui avait donné son cœur, au début. Pourquoi ne pouvait-elle être toujours aussi tendre ?

— Merci, Artie.

— Tu es content ?

Dans ses efforts pour lui plaire, elle était presque puérile. Il l'embrassa sur la joue.

— Je suis extrêmement heureux.

— Bien. Tu étais triste, dernièrement, et je n'aime pas que tu sois triste.

Alors, pourquoi agissait-elle si souvent de façon qu'il le soit ? Il n'y comprenait rien, mais appréciait son geste. Il n'allait pas lui lancer tous ses griefs à la figure.

Il lui offrit sa main.

— Dansons-nous ?

Le rire cristallin de la déesse emplît la salle lorsqu'il la fit virevolter. Pourquoi ne ressentait-il pas la même joie ? se demanda Acheron. Il n'éprouvait strictement rien. Il était juste soulagé qu'elle ne le brutalise pas et ne cherche pas à le chevaucher. Les effets de la racine de Morphée, qu'il avait prise quelques heures auparavant, ne s'étaient pas encore dissipés.

Artémis posa la main sur sa poitrine et soupira tandis qu'ils se balançaient doucement au rythme de la musique. Que n'aurait-il donné pour l'aimer de nouveau ! Mais il avait peur. Chaque fois qu'il avait baissé sa garde, elle l'avait blessé. L'idéal eût été qu'elle accepte de reconnaître publiquement qu'ils étaient amis. Ou qu'elle lui montre qu'elle tenait sincèrement à lui.

— Artie ?

— Oui ?

— Passerais-tu la journée avec moi, demain ?

— Je viendrai te chercher à l'aube !

— Je ne veux pas venir ici, Artie. Je veux que tu viennes à Didymos.

Elle se rembrunit.

— Oh... Je ne sais pas, Acheron. Quelqu'un pourrait nous voir.

Et voilà. Rien n'avait changé.

— Tu peux prendre une autre apparence, argua-t-il néanmoins. Rien ne t'oblige à être toi-même.

— Mais enfin, pourquoi ne peux-tu te satisfaire d'être ici, dans mon temple ?

Il aurait dû se taire, il le savait, mais la drogue lui déliait la langue.

— Ici, je ne me sens pas humain.

— Quoi ?

Que faire ? Dire la vérité ? Ce n'était pas raisonnable, mais il en avait assez des mensonges et des faux-fuyants.

— Dans ton temple, j'ai l'impression d'être un animal domestique, un toutou. Comme lorsque je vivais chez mon oncle Estes sur l'Atlantide. Je n'ai pas l'autorisation de sortir de ta chambre sans toi, d'aller dehors sans ta permission. C'est avilissant.

— Avilissant ? Ai-je bien entendu ? Tu es dans le temple d'une déesse, sur l'Olympe, et c'est avilissant ? Explique-moi comment c'est possible ! Comment *toi*, tu peux avoir cette impression.

« Toi. » C'est-à-dire « toi, la putain ». Le ton d'Artémis ne laissait planer aucun doute.

— Pardonne-moi, *akra*. C'est déplacé de ma part de faire des remarques.

— Oh, cesse de pleurnicher ! J'ai horreur que tu fasses cela. File.

Et il se retrouva dans sa chambre, au palais.

Il en avait vraiment assez.

Puisque rien ne changeait, il attrapa sa cape et se rendit en ville, où ses pas le conduisirent chez Eleni et Merus. Derrière la porte, il entendit crépiter le feu. Il imagina le petit garçon et sa grand-mère assis devant, riant, se taquinant.

Une famille.

Oh, il connaissait le mot, mais c'était tout. Il supposait qu'une famille accueillait ses membres avec chaleur, que chacun d'eux était prêt à mourir pour sauver l'autre.

Il ne trouverait pas cela ici.

Il regarda autour de lui. La rue était déserte. Il se rappela le jour où son père l'avait jeté hors de chez Estes. Il avait erré pendant des mois, en quête d'un endroit où se poser, avait essayé de trouver du travail. Personne n'avait accepté de l'embaucher. Du moins pour une autre fonction que celle de putain.

— Tu es si beau... Employons ce joli corps à bon escient...

Quel abominable souvenir. Il avait tenté de s'en sortir, vagabondant de ville en ville, et partout cela avait été la même chose. Les gens qu'ils sollicitaient ne voulaient de lui que pour le mettre dans leur lit, et ensuite, adieu. Il n'était revenu ici qu'à cause de sa sœur, de ces mois si doux passés avec elle au palais d'été, au cours desquels il s'était senti un homme et non un objet.

Il leva les yeux vers la colline, où le palais scintillait comme une étoile magique.

Les voix atlantes continuaient à lui parler.

Viens à nous, Apostólos. Rentre à la maison.

— Pourquoi ? Pour que vous aussi vous me baisiez ? répliqua-t-il avec amertume.

Non, il n'avait nulle part où aller. Aucun moyen d'échapper à ses tourments. Sa seule raison de rester en vie était les deux personnes en ce monde qui ne le jugeaient pas, ne le méprisaient pas : Ryssa et Apollodoros.

Que les dieux aient pitié de lui s'il les perdait. Sans eux, il ne survivrait pas.

18 février, an 9527 avant Jésus-Christ

— Je ne sais pas ce qui se passe entre ce bébé et toi, mais tu es la meilleure nounou qui ait jamais existé ! déclara Ryssa en riant.

Acheron rit à son tour quand elle lui reprit Apollodorus. C'était incompréhensible. Il suffisait qu'il prenne son neveu dans les bras pour qu'il se calme en un clin d'œil. Désormais, lorsque le bébé criait la nuit, Ryssa l'amenait à Acheron, afin de pouvoir dormir. Et ce presque quotidiennement.

— Tu peux me le laisser quand bon te semble, Ryssa. Je crois que nous nous entendons si bien parce que nous nous comprenons.

Il caressa le crâne couvert de cheveux soyeux. Ryssa sourit et enveloppa son fils dans une couverture.

— Dieux merci, je t'ai, petit frère. Je me demande comment je m'en sortirais si tu n'étais pas là pour m'aider et...

La porte de la chambre d'Acheron s'ouvrit avec fracas sur six gardes, qui se ruèrent dans la pièce et jetèrent Acheron par terre.

— Mais que se passe-t-il ? s'écria Ryssa.

Ils ne lui répondirent pas. Acheron se débattit comme un beau diable, mais les gardes finirent par avoir le dessus et le bébé se mit à hurler.

— Il n'a rien fait ! cria Ryssa alors que les gardes emmenaient Acheron.

Ils le tramèrent jusqu'à la salle du trône, où ils le forcèrent à se mettre à genoux devant son père et Styxx, qui posèrent sur lui un regard méprisant.

— Pourquoi suis-je ici ? demanda Acheron.

— Tu ne me poses pas de questions, traître ! tonna le roi en descendant de son trône.

Effaré, Acheron resta muet.

— Où étais-tu la nuit dernière ? reprit le roi en le giflant à toute volée.

Sous l'effet de la douleur, Acheron perdit pied quelques secondes. La nuit précédente, il était avec Artémis, mais jamais il ne l'avouerait.

— J'étais dans ma chambre.

— menteur ! J'ai des témoins qui t'ont vu dans un bordel, où tu complotais mon assassinat !

La stupéfaction laissa Acheron sans voix. Il regarda Styxx, et la peur qu'il lut dans ses yeux lui confirma ce qu'il avait subodoré dans la seconde : le traître au bordel, c'était lui.

— Je n'ai rien fait de tel.

Le roi le gifla derechef, puis se tourna vers les gardes.

— Torturez-le jusqu'à ce qu'il avoue.

Les gardes l'emmenèrent alors qu'il hurlait son innocence.

— Non, père !

Ryssa venait de s'avancer devant le roi, qui éructa, la mine féroce :

— Cette fois, tu ne le sauveras pas. Il est coupable de trahison, et je ne supporterai pas qu'il s'en sorte impunément.

Acheron se retourna vers Styxx : comment son frère jumeau pouvait-il fomenter l'assassinat du père qui l'adorait ? Lui, il aurait vendu son âme pour une parcelle de l'amour que son père portait à Styxx.

En appeler à la pitié du roi était inutile. Ce dernier s'était fait une opinion et n'en démordrait pas. Seul ce bâtard d'Acheron pouvait être le traître. Styxx, jamais. La seule personne susceptible de l'innocenter était Artémis, et elle préférerait mourir plutôt que de reconnaître qu'elle était avec lui la nuit précédente.

Acheron fut donc conduit une fois de plus dans la prison, au sous-sol du palais.

Il lutta durant tout le trajet, tenta de les empêcher de lui arracher ses vêtements. Peine perdue. Ils l'enchaînèrent, nu, dans la salle d'interrogatoire. Le froid du mur de granit le glaça jusqu'aux os. Des traces de sang séché maculaient la pierre. Nul doute que le sang d'Acheron se mêlerait bientôt à celui de ses malheureux prédécesseurs.

Il ferma les yeux, cherchant désespérément une solution pour sortir de ce guépier. En vain. Rien ne le sauverait.

— Le roi exige le nom de ceux que tu as rencontrés !

Il rouvrit les yeux. S'il disait la vérité, le châtiment serait pire que s'il se taisait.

— Je n'ai rencontré personne.

Le bourreau lui appliqua un fer rouge sur la poitrine. Il hurla, comprenant que le supplice qu'il allait subir serait insoutenable.

Ryssa était terrifiée lorsqu'elle regagna sa chambre pour s'occuper de son fils qui pleurait dans les bras de la servante. Qu'allait-elle faire ?

Comme Acheron, elle avait compris qui était le traître. Ce jeune homme grand et blond qui ressemblait à s'y méprendre à Acheron, c'était Styxx. Acheron n'avait rien à gagner à la mort du roi, sinon la vengeance, et il n'était pas le genre de personne à rechercher cela. De surcroît, jamais il ne serait sorti en public sans se dissimuler sous sa capuche, et surtout pas dans un bordel. Grands dieux, qu'avait

fait Styxx ? Pourquoi avoir fomenté un complot contre son père ?

La réponse était simple. L'histoire des hommes avait été écrite par des fils avides de pouvoir, pressés de l'obtenir. Mais elle avait cru Styxx différent. Qui avait instillé le venin de l'ambition dans son esprit ?

Il fallait qu'elle trouve Artémis. Elle seule pouvait sauver Acheron.

Elle se dirigeait vers la porte quand celle-ci s'ouvrit sur les mêmes gardes que ceux qui avaient arrêté Acheron.

— Votre Altesse, nous devons vous emmener pour interrogatoire.

— Que... Quoi ? M'interroger ? Ce n'est pas possible.

Hélas, si. Encadrée par l'escouade, elle fut conduite dans le salon de la guerre, où son père l'attendait avec Styxx. Le roi semblait vieux, las. Ses beaux traits étaient marqués par la tristesse.

— Pourquoi m'as-tu trahi, ma fille ?

— Je n'ai jamais rien fait de semblable, père.

Il secoua la tête.

— Des témoins sont venus me rapporter que tu étais avec Acheron la nuit dernière.

— C'est un mensonge ! Ces personnes ont menti aussi à propos d'Acheron ! La nuit dernière, j'étais auprès d'Apollon. Fais-le appeler, il confirmera.

Elle vit Styxx blêmir. Ainsi, il cherchait à se débarrasser d'elle également. L'aveuglement de son père concernant Styxx était incroyable.

Apparemment, son alibi convainquit le roi, car sa mine s'éclaira.

— Je suis heureux que les témoins se soient trompés, ma chérie. L'idée que ma fille bien-aimée ait pu me trahir m'était insupportable, dit-il en caressant la joue de Ryssa.

Et son fils bien-aimé ? Elle regarda Styxx, qui fixait ses pieds.

— Acheron est innocent, père.

— Non, pas cette fois. Trop de gens affirment l'avoir vu.

— Jamais il n'irait dans un bordel.

— Bien sûr que si. Il y a même travaillé ! Où pourrait-il aller sinon dans un bordel ?

N'importe où sauf là !

— Je t'en supplie, père, il n'a déjà que trop souffert. Libère-le.

— Non, ma fille. Il y a un nid de vipères autour de moi. Tant que je n'aurai pas appris le nom de ceux à qui Acheron a parlé, je ne donnerai pas l'ordre d'arrêter.

Grands dieux, le martyre qu'Acheron allait de nouveau endurer... Ryssa en eut les larmes aux yeux.

— Selon les prêtres, Hadès a un endroit spécial au Tartare pour les traîtres. Je suis sûre que le nom du vrai traître est déjà gravé dans la pierre, père.

Ryssa chercha le regard de Styxx, en pure perte. Elle reporta donc son attention sur le roi.

— Au cours de toutes ces années, Acheron n'a eu que de l'amour pour toi, père. Or tu ne lui as donné que de la haine en retour. Tu as atrocement maltraité le fils qui ne voulait que t'aimer. Je t'en conjure, libère-le avant que l'irréparable ne soit commis.

— Il m'aura trahi pour la dernière fois !

— Il t'a trahi ? Lui ? Père, crois-tu vraiment cela ? Tout ce qu'il a fait, c'est essayer de rester hors de ta vue. Chaque fois que l'on prononce ton nom, il se crispe. Si tu pouvais ouvrir les yeux ne serait-ce qu'une minute, tu comprendrais qu'il n'a jamais comploté ta mort, qu'il ne t'a jamais trahi !

— C'était une putain !

— C'était un garçon qui avait faim, qui était rejeté par sa famille. C'est lui qui a été trahi. Trahi par ceux qui auraient dû le protéger. J'étais présente lorsqu'il est né. Je me rappelle bien comment vous vous êtes tous détournés de lui. Et toi ? Te souviens-tu de la fois où tu lui as cassé le bras ? Il n'avait que deux ans, il parlait à peine. Il a couru vers toi pour t'embrasser, et tu l'as repoussé si violemment que tu as brisé net son bras. Et quand il s'est mis à pleurer, tu l'as giflé puis tu es parti.

— Voilà pourquoi il veut t'assassiner, père, intervint Styxx. Ne laisse pas cette femme t'empêcher de faire ce qui doit être fait. Les femmes sont notre plus grande faiblesse. Elles jouent sur notre culpabilité et notre amour. Combien de fois me l'as-tu dit ? Il ne faut pas les écouter. Elles pensent avec leur cœur, non avec leur esprit.

L'expression du roi se fit de glace.

— Cette fois, je ne le laisserai pas s'en tirer !

Ryssa ne put retenir ses larmes.

— Cette fois, dis-tu ? Mais quand donc as-tu laissé Acheron s'en tirer ? Père, ne répètes-tu pas qu'il faut se méfier de la vipère que l'on réchauffe dans son sein ?

Elle décocha un coup d'œil lourd de sens à Styxx avant de poursuivre :

— L'ambition et la jalousie sont les moteurs de la trahison. L'unique ambition d'Acheron est de rester hors de ta vue, père. Et s'il était jaloux, ce ne serait pas de toi ! En revanche, je connais quelqu'un d'autre qui aurait beaucoup à gagner à ta disparition.

Le roi la gifla violemment.

— Comment oses-tu incriminer ton frère ?

— Je te l'avais bien dit, père ! cria Styxx. Elle me hait. Je ne

serais pas étonné qu'elle ait couché avec cette putain d'Acheron, elle aussi.

— A ma connaissance, la seule personne de cette famille qui couche avec des putains, dit Ryssa en essuyant ses lèvres ensanglantées, c'est toi, Styxx. Et je me demande si Acheron a jamais été vu dans ton lupanar favori...

Sur ces mots, elle tourna les talons et sortit du palais.

— Laissez-nous !

Les violents élancements qui lui martelaient la tête empêchèrent presque Acheron de reconnaître la voix de son père. Le bourreau n'avait épargné aucune partie de son corps. Le simple fait de ciller le mettait au supplice.

Les gardes se retirèrent et le roi entra, puis s'approcha de la table de pierre sur laquelle gisait le prisonnier. A sa grande stupéfaction, Acheron vit son père lui tendre une louche pleine d'eau. Il se crispa, persuadé qu'il allait le battre avec l'ustensile de lourd métal. Mais non. Le roi lui souleva la tête et l'aida à boire. Si sa mort n'avait pas dû entraîner celle de Styxx, Acheron aurait été sûr que l'eau était empoisonnée.

— Où étais-tu la nuit dernière ?

Cette question, encore. On la lui avait posée mille fois déjà. Il n'en pouvait plus. Une larme s'échappa du coin de son œil, roula, et le sel qu'elle contenait aviva la douleur d'une plaie profonde sur sa joue.

— Dis-moi ce que tu veux entendre, *akri*, et je le dirai. N'importe quoi, pourvu que cela mette un terme à cette torture.

Le roi frappa la pierre avec la louche.

— Le nom des hommes que tu as rencontrés !

La veille, Acheron n'avait vu qu'Artémis. Autrefois, oui, il avait côtoyé de très près, de *trop* près, des sénateurs, mais il ignorait leur nom. Ils se gardaient bien de décliner leur identité avant de forniquer.

— Je n'ai rencontré personne.

Le roi l'empoigna par les cheveux et fit pivoter sa tête vers lui.

— Avoue, maudite créature !

Étourdi par la douleur, Acheron chercha désespérément un mensonge crédible, mais, comme avec le bourreau, il ne parvint qu'à énoncer une vérité :

— Je n'ai pas rencontré d'hommes. Je ne suis pas allé là-bas.

— Alors, où étais-tu ? Quelqu'un pourrait-il témoigner de ta présence ailleurs ?

Oui, quelqu'un. Qui garderait le silence. Peut-être Artémis serait-elle sortie de l'ombre pour un humain tel que Styxx, mais pas pour une misérable putain.

— Je n'ai que ma parole, père.

Le roi rugit de fureur, se jeta sur Acheron... et se pétrifia. Incrédule, Acheron tentait de comprendre ce qui se passait quand Artémis apparut.

— Ta sœur m'a dit qu'ils t'accusaient à tort. Ne t'en fais pas, ton père ne se souviendra de rien, ni ton frère, d'ailleurs.

Acheron déglutit tandis qu'il essayait de saisir le sens des paroles de la déesse.

— Tu me protèges ?

Elle opina. Et, un instant plus tard, il était de retour dans sa chambre, guéri.

Il éprouvait une reconnaissance qu'aucun mot ne pouvait exprimer. Mais le souvenir de ce qu'il venait d'endurer était toujours bien présent à son esprit. De surcroît, maintenant, il savait que Styxx projetait de tuer leur père. Qu'allait-il faire ?

Artémis se matérialisa à côté de lui, le visage triste. Elle lui caressa les cheveux.

— Ryssa va-t-elle tout oublier, elle aussi, Artie ?

— Tout. Elle ne saura même pas que nous nous connaissons. Sans doute aurais-je dû effacer ses souvenirs plus tôt, mais peu importe : elle semble savoir garder un secret. Enfin, plus ou moins. Je suis quand même plus tranquille maintenant.

Acheron dardait sur la déesse des yeux émerveillés. C'était magnifique, ce qu'elle avait fait. Bon, elle n'avait pas empêché que cela se produise, mais elle l'avait sauvé. C'était un énorme progrès par rapport à la dernière fois, où elle l'avait abandonné aux « bons soins » de son père.

— Merci d'être intervenue.

Elle posa la main sur sa joue.

— J'aimerais pouvoir te sortir d'ici.

Elle était la seule personne à en être capable, mais elle avait trop peur. A juste titre, peut-être. Renoncer à sa réputation pour lui ne lui apporterait rien. Il ne méritait pas un tel sacrifice. -

Il l'embrassa sur les lèvres, mais un froid glacial l'habitait toujours. Il n'avait nulle part où aller et ne supportait plus d'être enfermé ici, entouré d'êtres qui le haïssaient.

Styxx...

La solution s'imposa d'elle-même à son esprit. Pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt ?

— Tu devrais t'en aller avant que quelqu'un arrive, dit-il à Artémis en lui prenant la main.

— D'accord. A demain.

Certainement pas, si tout se passait bien.

— Oui, à demain.

Il attendit que la déesse ait disparu pour se pencher sur son plan. Son père refusait de le laisser mourir dans la mesure où sa mort entraînerait celle de Styxx, lequel tramait l'assassinat du roi.

Il lui suffisait de tuer Styxx. Le souverain serait sauvé et lui, libre.

La paix. Il connaîtrait enfin la paix.

19 février, an 9527 avant Jésus-Christ

Acheron avait attendu que le palais soit endormi. Dans une heure, le soleil se lèverait.

Et Styxx et lui seraient morts. Une perspective qui le comblait de joie.

Déterminé, dague en main, il se faufila hors de sa chambre à l'insu des gardes et gagna celle de Styxx, dont il ouvrit la porte sans bruit. Comme une ombre, il traversa la pièce jusqu'au grand lit de plumes dans lequel dormait son frère. De lourds rideaux encadraient le lit pour le protéger du froid.

Mais ces rideaux n'allaient pas le protéger d'Acheron.

Il les écarta.

Nu, hormis son collier royal, Styxx dormait sur le flanc, totalement vulnérable.

Toutes les années de sévices, de méchancetés, de railleries revinrent à la mémoire d'Acheron, s'ajoutant à son dernier grief, lorsque Styxx lui avait fait porter la responsabilité du complot contre le roi.

Il leva haut la dague. Allons, un coup, un seul... Il fallait le faire.

Il abaissa la main... et la figea à quelques centimètres de la gorge de Styxx.

L'affreuse réalité s'abattit alors sur lui : il était incapable de faire cela. Il ne pouvait pas le tuer, pas de sang-froid.

Écœuré par sa lâcheté, il recula. Malgré tout ce que Styxx lui avait infligé, ils étaient frères. Jumeaux. Il ne pouvait tuer son propre frère, même si ce salaud le méritait.

Mais tant qu'il n'aurait pas commis cet assassinat, il continuerait à souffrir. Styxx, à sa place, n'aurait pas eu pitié, bien au contraire. Il l'avait fait battre et l'aurait volontiers supprimé si sa vie n'avait pas dépendu de la sienne. Jamais Styxx ne renoncerait à faire de son existence un enfer, et cela empirerait s'il réussissait à se débarrasser de leur père. Une fois le roi disparu, il s'en prendrait aussi à Ryssa. Il l'avait déjà menacée. Et il pouvait tuer la jeune femme en toute impunité.

Si ce n'était pour lui, Acheron devait agir pour Ryssa. Et pour Apollodorus.

Oui, Styxx devait mourir.

— Pardonne-moi, mon frère, murmura-t-il en plongeant la lame dans le cœur de Styxx.

Au moment de l'impact, celui-ci ouvrit les yeux. Acheron recula dans l'ombre. Styxx essaya de sortir du lit et s'effondra par terre. Une mare de sang se forma autour de lui.

Le souffle court, Acheron attendit que la mort s'empare de lui aussi.

Rien ne se passa. Son cœur continua de battre, et la panique s'empara de lui quand il se rendit compte que rien n'avait changé, qu'il respirait toujours. Comment était-ce possible ?

Peut-être Styxx n'était-il pas encore mort. Grands dieux, et s'il ne l'avait que blessé ?

Il s'approcha et posa le doigt sur la carotide. Pas de pouls. Aucun mouvement, pas le moindre signe de vie. Les lèvres de Styxx étaient déjà bleues, ses yeux ouverts sur le néant.

Il était mort. Et Acheron, vivant.

Horrifié, Acheron sortit en courant, passa devant les gardes assoupis et regagna sa chambre. Il était en pleine confusion. Rien de tout cela n'avait de sens. S'il mourait, Styxx mourait aussi. L'inverse devait donc être vrai... Et pourtant, il était bel et bien en vie. Pourquoi les dieux permettaient-ils cela ? Il venait de tuer son frère. Le roi découvrirait vite le coupable et le ferait mettre en pièces, lentement, cruellement. Encore un supplice. Exactement ce dont il ne voulait plus.

Soudain, des cris d'alarme retentirent dans tout le palais. Ils avaient découvert le corps ! Que les dieux le protègent !

On frappa à la porte.

— Acheron ?

Ryssa ! Il ouvrit. Elle était pâle, entortillée dans un châle rouge jeté sur sa robe bleue.

— Tu es sauf ! J'ai eu peur, petit frère. On a essayé d'assassiner Styxx.

« Essayé » ? Mais non ! Il avait réussi !

— Que veux-tu dire, Ryssa ?

Elle n'eut pas le temps de répondre : Styxx venait de surgir derrière elle, les traits déformés par la colère, accompagné d'une escouade de gardes auxquels il avait manifestement donné l'ordre de fouiller toutes les pièces.

— Trouvez mon agresseur ! hurla-t-il. Je le veux tout de suite. Vous m'entendez ? Cherchez jusque dans le moindre recoin !

Incrédule, Acheron cilla en regardant son frère indemne. Ou plutôt, ressuscité.

— As-tu remarqué quelque chose, Acheron ? demanda Ryssa.

— Non. J'étais dans ma chambre.

Styxx lui fit face. Il était couvert de sang, mais sans la moindre trace de la blessure qui avait causé sa mort.

— Gardes ! hurla-t-il.

Acheron se figea, épouvanté.

— Restez avec lui, ordonna Styxx aux gardes. Celui qui a voulu me tuer va sans doute comprendre qu'il doit le tuer d'abord. Je veux qu'il soit surveillé en permanence.

Dieux merci, Styxx n'avait pas compris ce qui s'était passé.

— Quelle affreuse nuit ! commenta Ryssa. Je retourne auprès d'Apollodorus : tout ce vacarme l'aura perturbé.

Elle se retira, laissant la porte entrebâillée. Par l'interstice, Acheron regarda les gardes qui parcouraient le couloir, entraient dans les chambres. Son frère était vivant, et il ne parvenait pas à se l'expliquer.

Ainsi, leurs vies n'étaient pas liées comme il l'avait cru. Sa mort entraînerait celle de Styxx, mais celle de Styxx... ne changerait rien pour lui. Plus précisément, lui vivant, son frère demeurerait sain et sauf.

Il décida d'attendre que les recherches soient arrêtées, que le palais redevienne calme. Plus tard, dès qu'il fut sûr qu'il pouvait s'en aller discrètement, il s'éclipa.

Il emprunta des ruelles sombres jusqu'au temple d'Apollon, et là, frappa à la porte.

— Le temple est fermé ! répondit un prêtre de l'autre côté du battant.

— J'appartiens à la maison royale. Il est impératif que je voie immédiatement l'oracle.

La porte s'entrouvrit, révélant la figure parcheminée et hostile d'un vieil homme, dont l'attitude changea soudain du tout au tout.

— Prince Styxx ! Pardonnez-moi, je ne m'étais pas rendu compte que c'était vous.

Acheron ne le détrompa pas. Pour une fois, il était content que Styxx et lui soient jumeaux.

— Conduisez-moi à l'oracle.

Sans hésiter, le vieillard le conduisit jusqu'à l'arrière du temple, où les prêtres recevaient leurs visiteurs dans de petites pièces. Celle dévolue à l'oracle était un peu plus grande que les autres, nue, simplement meublée d'un lit à une place enclos de rideaux.

— Maîtresse ? appela le prêtre. Le prince aimerait s'entretenir avec vous.

Une jeune fille blonde d'une quinzaine d'années s'assit sur le lit, puis, avec l'aide du prêtre, en sortit et s'avança vers Acheron. A la façon dont elle bougeait, Acheron comprit qu'elle était lourdement droguée.

Le prêtre la fit asseoir sur une haute chaise placée à côté d'un bol d'où s'échappait de la vapeur. L'odeur apprit à Acheron qu'il

contenait de la racine de Morphée mélangée à de la *risi opsi*, un cocktail qui provoquait d'extraordinaires hallucinations. Il n'en avait pris qu'une fois, et cela lui avait suffi. Il avait fait des cauchemars délirants pendant deux jours.

— Laisse-nous, ordonna l'oracle au prêtre en claquant des doigts.

L'homme se retira dans la seconde. La jeune fille ajusta la capuche de sa cape sur sa tête avant d'ajouter de l'eau bouillante sur les herbes afin d'obtenir davantage de fumée.

— Tu n'es pas le prince, remarqua-t-elle.

— Je... Comment le sais-tu ?

— Je sais tout. Je suis l'oracle et toi, le premier-né maudit du roi, qu'il a renié.

Le dernier élément n'étant pas un fait notoire, Acheron crut immédiatement aux dons de la fille.

— Dis-moi pourquoi je suis ici.

Les yeux clos, elle inspira les vapeurs d'herbe, avant de darder sur Acheron un regard acéré.

— Tu ne peux pas le tuer. Il t'est interdit de mourir.

— Pourquoi ?

Elle inspira de nouveau, puis ses yeux prirent une éclatante teinte dorée.

— Dans la marque du soleil, il y a trois traits argentés. La marque du père sur la droite, celle de la mère sur la gauche, et au centre, celle qui unit les deux. Trois vies entremêlées. Tu es ce que tu es, même si tu l'ignores encore. Mais tu le sauras. Le jour approche où tu connaîtras ta destinée. Avance avec courage et écoute. Ta naissance se fait dans la souffrance, mais c'est nécessaire. *Akri di diyum*.

« Le seigneur et maître régnera. »

Elle posa la main sur l'épaule d'Acheron.

— Tu feras les lois de l'univers.

— Que racontes-tu là ?

— Celui qui combat la destinée perd. Accepte ton sort, Acheron. Plus durement tu te battras, plus ta naissance sera difficile, déclara-t-elle avant de perdre connaissance.

Acheron la rattrapa juste avant qu'elle ne touche le sol. Il la porta jusqu'au lit et l'y étendit. Elle continua de marmonner des paroles inintelligibles, dont il capta quelques mots. Oiseaux, démons. Qui allaient venir à lui.

La laissant aux bons soins des prêtres, il s'en alla, encore plus perplexe qu'à son arrivée, et rentra au palais.

Cette prophétie n'était que du charabia. Pourquoi les dieux auraient-ils donné à une putain une mission aussi fondamentale que de tenir le rôle de la volonté universelle ?

La fille était sous l'empire de la drogue. Il savait d'expérience combien dans ces cas-là on était égaré. Elle avait eu des hallucinations, comme lui autrefois. Rien d'autre.

Néanmoins, dans le tréfonds de son esprit, une question s'obstinait à résonner.

Et si c'était vrai ?

3 mars, an 9527 avant Jésus-Christ

Assis dans la nursery, Acheron donnait à manger à Apollodorus. Il avait été seul avec le petit garçon toute la matinée, une violente migraine ayant obligé Ryssa à rester couchée. Acheron ignorait pourquoi son neveu l'adorait, mais le fait était là : il semblait prêt à le suivre n'importe où.

Cet enfant était la seule lumière dans la noirceur de son existence.

Le bébé fit son rot puis éclata de rire.

— Je pense que tu es rassasié, monseigneur, dit Acheron en le plaçant contre son épaule.

Il venait juste de le mettre au lit pour sa sieste lorsque la porte de la nursery s'ouvrit. Un instant, Acheron eut peur que le visiteur soit son père ou Apollon. Mais non. Ce n'était que Ryssa, accompagnée d'une petite jeune femme blonde.

Acheron mit un moment à la reconnaître.

Maia !

— Acheron, regarde qui est là avec sa mère ! s'écria Ryssa.

Fou de joie, il serra la jeune femme contre lui.

— C'est si bon de te revoir.

Elle recula pour le détailler de la tête aux pieds.

— Cela fait si longtemps, dit-elle. Trop longtemps. Tu n'as pas du tout changé.

Mais elle, si. Et lorsqu'elle fit glisser sa main le long de son bras en une caresse trop appuyée, il se sentit glacé. Dans ses yeux, il y avait cette lueur de concupiscence qu'il redoutait tant.

Il maudit le sort qui l'avait frappé. Pas Maia ! Non, pas elle aussi !

Il fit quelques pas en arrière et demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— J'accompagne ma mère.

— Elles vont rester toute la semaine, intervint Ryssa.

Cette nouvelle qui aurait dû le réjouir le terrifiait. Maia se rapprocha de lui, lentement, telle une lionne affamée qui a trouvé une proie facile.

— Il faut que nous réapprenions à nous connaître, Acheron.

Eperdu, il entendit une servante appeler sa sœur.

— Je reviens tout de suite, dit-elle.

Et Maia se rapprocha encore.

— J'avais oublié que tu étais si beau...

Il la prit par les épaules pour maintenir quelque distance entre eux.

— On m'a dit que tu avais un mari.

— Il ne m'a pas accompagnée.

Elle se pencha vers lui et lui décocha un sourire aguicheur.

— Non, je ne ferai pas cela avec toi, Maia.

Elle se lécha langoureusement les lèvres.

— Je ne suis plus une gamine. Je suis une femme, et j'ai un enfant.

— Et moi, je ne m'intéresse pas à toi de cette façon !

Elle tendit la main vers son entrejambe.

— S'il te plaît, non, Maia, ne fais pas cela, dit-il en lui attrapant le poignet avant qu'elle le touche. Je m'occupais de toi quand tu étais petite, Maia.

— Et maintenant que je suis grande, c'est moi qui vais m'occuper de toi.

— Arrête.

— Pourquoi ? Tu es plus jeune que mon mari. Ne me trouves-tu pas attirante ?

Elle essaya de dégager son poignet. Ryssa revint à ce moment-là.

— Il faut que je m'en aille, dit précipitamment Acheron.

— Ça ne va pas, petit frère ?

Oh non, ça n'allait pas !

— Tout va bien. Il faut juste que je sorte.

Il fila à grandes enjambées s'enfermer dans sa chambre. Là, il s'adossa à la porte et jura entre ses dents. Bon sang, mais pourquoi toutes les personnes pubères voulaient-elles coucher avec lui ? Il en avait assez qu'on le touche, qu'on l'agrippe, qu'on le regarde comme s'il était un mets ensorcelant et délectable.

Ce qui venait de se passer avec Maia l'obligea à admettre un fait terrible : jamais il ne pourrait avoir de relation normale avec personne. Père, oncle, sœur, amie d'enfance... Il n'y avait pas d'amitié possible pour lui avec un être adulte. Dès que les autres atteignaient l'âge de la puberté, c'était fini.

Cette idée le rendait malade. Il se laissa glisser jusqu'au sol, plein de haine pour ce sort dont les dieux l'avaient frappé.

22 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Le lendemain, Acheron serait majeur. Vingt et un ans. Il aurait dû être content, mais les prédictions de l'oracle le perturbaient, plus encore que le regard libidineux que Maia avait posé sur lui.

— Il faut que quelque chose change, murmura-t-il dans un soupir.

Son frère continuait à chercher à assassiner leur père, et lui demeurait assis là à ne rien faire, avec pour unique objectif de rester loin de tous, invisible.

— Acheron ?

Ryssa venait de le rejoindre sur la terrasse.

— Oh oh ! Tu as recommencé à prendre cette saleté ! dit-elle après l'avoir observé.

— Seulement aujourd'hui et demain.

— Pourquoi ?

Parce qu'Artémis lui avait brisé le cœur et qu'il n'avait pas assez d'énergie pour affronter sans aide les deux jours à venir. Toujours cette même querelle... Il avait demandé à la déesse de se montrer en public avec lui ou au minimum d'être présente le jour de son anniversaire. Elle lui avait ri au nez. Pour ne rien arranger, il lui fallait être témoin de tous les préparatifs de la fête destinée à son frère. Une fête organisée par celui dont la vie s'achèverait bientôt, par la volonté de ce fils adoré. Quelle ironie... Mais cela n'empêchait pas Acheron d'être malheureux.

— Tu m'écoutes ? lui demanda Ryssa en lui attrapant le menton pour l'obliger à la regarder.

— Pas vraiment.

— Que vais-je faire de toi ? dit-elle, frustrée.

— Me battre, comme tous les autres.

— Tu n'es pas drôle.

Il n'essayait pas de l'être. Il énonçait simplement un fait : sa seule présence poussait ceux qui l'entouraient à être violents avec lui.

— Tu sais, Acheron, je ne te laisserai pas approcher Apollodorus tant que tu seras dans cet état, dit Ryssa en reculant.

— Je m'en doute. Tu ne serais pas une mère digne de ce nom si tu le faisais. Mais bon, je ne sais pas très bien ce qu'est une mère digne de ce nom. Je me rappelle avoir vu une mère, dans une pièce, qui donnait son enfant à manger à un lion. Dommage que ma mère n'ait pas été aussi miséricordieuse, hein ?

Ryssa attira tendrement sa tête contre son épaule, l'embrassa

derrière l'oreille et lui ébouriffa les cheveux.

— J'aime bien la nouvelle longueur de tes cheveux. Les as-tu fait couper ?

— Non. Le coiffeur voudrait coucher avec moi. Je crois que je vais me les laisser pousser jusqu'aux pieds, ou bien jusqu'à ce que père soit assez en colère pour les raser de nouveau. Je devrais peut-être aller faire une autre offrande à Artémis. Il paraît qu'elle aura bientôt une nouvelle journée de fête.

— Oh, Acheron, tu es vraiment de mauvaise humeur, aujourd'hui.

C'était l'effet des drogues, combiné à la frustration. Quand il vivait sur l'Atlantide, il détestait cet état d'esprit sarcastique qui l'affectait, quand il était drogué. On lui donnait des stupéfiants, et ensuite on le battait à cause des effets qu'ils avaient sur sa façon d'être.

Artémis avait une attitude ambivalente quand il était sous l'empire de la drogue. Certains jours, elle aimait cela ; d'autres jours, elle aussi le punissait. Le problème, c'était qu'il ignorait quel serait son choix du moment. Il ne le découvrait que lorsqu'il était trop tard.

Ryssa se détacha de lui avec un regret manifeste. Elle se rendait compte qu'il souffrait, mais ne pouvait rien faire pour atténuer sa peine. Être aussi impuissante lui donnait envie de pleurer.

Le pire, c'était que quelque chose s'était passé entre Acheron et Maia. Il refusait de lui révéler de quoi il s'agissait, mais elle supposait que c'était la même chose qu'avec les autres. Maia avait dû ressentir des pulsions sexuelles irrépressibles.

Pauvre Acheron !

Si seulement il avait eu dans son entourage une personne capable de réprimer ces maudits élans.

Elle seule y parvenait.

Elle ne se considérait pourtant pas comme spéciale. Mais en dehors d'elle, Acheron n'avait personne. Leur père ne l'autoriserait jamais à se marier, et après la tentative d'assassinat dont avait été victime Styxx, des gardes avaient de nouveau été postés devant la porte d'Acheron. Le peu de liberté dont il avait bénéficié s'était envolée.

Par tous les dieux, que n'aurait-elle donné pour lui rendre la vie plus facile !

Au crépuscule, Acheron commença à observer l'agitation qui régnait au rez-de-chaussée du palais. Ce qui retint le plus son attention fut la procession qui accompagna l'arrivée de la princesse de Thèbes, la nouvelle fiancée de Styxx. Le mariage devait avoir lieu dans deux

semaines.

Cette fois, il resterait loin de la promesse de son frère. D'ailleurs, comme s'il avait perçu le danger, son sexe se rétrécissait à la seule pensée de la rencontrer, et ses testicules se racornissaient. Pas question qu'il soit une seconde fois émasculé.

Salaud de Styxx. Il connaissait la vérité, mais n'avait rien fait pour la rétablir. Il avait laissé les bourreaux infliger l'humiliation suprême à son frère, préservant sa propre précieuse dignité.

Les paroles de l'oracle tournaient dans la tête d'Acheron. *Akri di diyum*.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

« Le seigneur et maître régnera. » Il régnait sur sa chambre, et c'était bien tout. Que pouvait-il espérer d'autre ? L'oracle était une pauvre chose intoxiquée par la racine de Morphée et la *risi opsi*. Il fallait l'oublier. Ces créatures-là s'exprimaient toujours par énigmes. La fille était encore plus droguée que lui. Peut-être aurait-il dû lui aussi énoncer des prophéties.

Mais il en avait une !

Artémis ne viendrait pas le retrouver aujourd'hui, mais dans trois jours, elle lui sauterait dessus. Ouais, il connaissait l'avenir mieux que la fille blonde.

Il laissa échapper un rire amer et alla se mettre au lit.

En une fraction de seconde, il fut dans le temple d'Artémis, couché par terre, aux pieds de la déesse.

— Ce serait bien que tu me préviennes, Artémis.

Hilare, elle noua les bras autour de son cou et frotta le bout de son nez contre le sien.

— Je me sentais un peu en manque.

Il aurait dû s'en douter...

— Il y a eu une accalmie dans mon emploi du temps, alors je me suis dit que je pouvais te faire une petite place. Un « merci » de ta part serait bienvenu.

Il inclina la tête et demanda :

— Ne vois-tu pas la gratitude qui s'exsude de tous mes pores ?

— Le sarcasme ne te va pas, Acheron.

— Et pourtant, tu craques dès que je suis sarcastique.

— Comment fais-tu pour lire aussi clairement en moi ? interrogea Artémis en souriant.

Ce n'était pas difficile. Elle adorait qu'il se montre rude avec elle.

— Tu m'as manqué, dit-elle en s'emparant de ses lèvres.

Un son incongru les fit sursauter tous les deux. Artémis lâcha une exclamation de colère et se retourna. Devant eux se tenait une femme grande, mince, aux cheveux couleur fraise écrasée.

— Que fais-tu là, Satara ?

— Je... Je n'ai rien vu, tante Artémis. Pardonne-moi. Artémis attrapa les cheveux de la jeune femme et l'attira contre elle.

— Regarde-moi !

La déesse avait les crocs bien en évidence et les yeux orange.

— Tu rapportes ce que tu as vu à quelqu'un, et rien, aucun pouvoir, ne sauvera ta vie ni ton âme ! Est-ce que tu as compris, Satara ?

La jeune femme opina vigoureusement. Artémis la lâcha.

— Bien. Va-t'en et ne t'avise pas de revenir tant que je ne t'aurai pas appelée.

Satara disparut dans la seconde.

— C'est ta faute ! rugit alors Artémis à Acheron.

— Hé ! C'est toi qui m'as amené ici.

— Silence, cria la déesse en ponctuant son ordre d'une gifle.

Du sang dans la bouche, Acheron résista à grand-peine à l'envie de riposter. Il s'en abstint parce qu'il connaissait les conséquences. Il était un mortel, Artémis, non.

— Tu as fini ? demanda-t-il.

Elle lui montra les crocs avant de fondre sur lui, tournant contre lui sa colère envers Satara. Il sentit du sang couler de la bouche de la déesse sur sa poitrine. Elle se nourrissait sans lui accorder le moindre égard. Dès qu'elle eut terminé, elle le repoussa sans ménagement. Affaibli, il tomba à genoux. Elle l'empoigna par les cheveux et le précipita contre elle. Une dague apparut dans sa main. Elle pressa la lame à la hauteur du cœur d'Acheron. Il attendit, plein d'espoir.

— Vas-y, tue-moi, Artie. Finissons-en.

Elle approcha la lame, puis l'écarta brusquement et jeta la dague contre le mur. L'instant suivant, Acheron était étroitement serré entre les bras de la déesse, qui geignait :

— Pourquoi ai-je autant envie de toi ?

— Je n'y suis pour rien, crois-moi, rétorqua-t-il aigrement.

Si cela n'avait tenu qu'à lui, plus jamais personne n'aurait eu envie de lui.

Artémis le repoussa.

— Va-t'en.

Et elle le renvoya dans son lit, au palais. Il saignait toujours, conséquence du dîner d'Artémis.

— Vous êtes le seul mâle qui soit jamais entré dans son temple à l'exception de mon père.

Acheron sursauta. Satara se tenait au pied du lit.

— Que faites-vous ici ?

— Je voulais connaître l'homme qui a amené Artémis à

prendre tous les risques.

— Grands dieux... Elle nous détruirait tous les deux si elle savait que vous êtes là.

— Bof. Elle n'accorde aucune attention au monde des humains. Dites, vous êtes sacrement beau. Peut-être que moi aussi, je vais mettre mon état de divinité en danger à cause de vous.

Elle tendit la main pour lui caresser le visage. Acheron la bloqua.

— Il faut que vous partiez.

— Je serais une amante plus tendre qu'Artémis.

Comme s'il avait besoin de cela !

— Acheron, écoutez-moi. Je vois à vos yeux que vous êtes un demi-dieu, comme moi. Le fait que votre sang nourrisse Artémis le prouve. Et j'ai vu la façon dont elle vous traite. Je vous assure que je ne serais pas aussi rosse qu'elle ! Sans parler des pouvoirs que j'ai et que vous avez. Si on s'alliait, tous les deux, on pourrait lui piquer les siens. Vous imaginez ça, deux demi-dieux avec les pouvoirs d'un dieu ? Nous serions invincibles !

— L'invincibilité n'existe pas. Il y a toujours un défaut dans la cuirasse. Une faiblesse, par exemple. La mienne, à vos yeux, c'est que j'appartiens à Artémis. Et elle est hélas bien réelle. J'ai promis de lui être loyal, et je ne me dédirai pas.

— Pff... Alors, vous êtes un idiot.

— On m'a déjà traité de pire que cela.

— Et vous êtes content d'être son toutou ?

Non, mais avait-il le choix ?

— Je vous répète que je lui ai donné ma parole et que je ne reviendrai pas dessus.

— Je vous ai méjugé, semble-t-il, dit Satara en ricanant. Néanmoins, je me sens un peu embarrassée. Si jamais elle apprend que je suis venue vous voir, elle me tuera, nièce ou pas. Dans la mesure où vous me paraissez être un homme de parole, pouvez-vous me promettre que vous ne lui révélez rien ?

— Il n'est pas dans mes goûts d'œuvrer à la chute de quelqu'un, pas plus la vôtre que celle d'un autre. Cela dit, si jamais vous vous en prenez à Artémis, je lui dirai ce que vous avez fait. Tant qu'elle sera en sécurité, vous le serez aussi. Je vous le promets.

Satara parut sidérée par la menace sous-jacente.

— Vous marchandez avec moi pour protéger la saleté qui va vous battre au lieu de vous rendre la loyauté que vous lui vouez ?

— Je protège ma meilleure amie. A tort ou à raison. Je resterai à ses côtés.

— Bon, marché conclu. J'espère simplement qu'Artémis mérite votre droiture.

Lui aussi, mais à l'instar de Satara, il craignait que ce ne soit pas le cas.

La jeune femme se volatilisait. Acheron se passa la main dans les cheveux, perplexe. Décidément, Artémis avait autant d'ennemis dans son entourage que son père le roi. Était-ce une conséquence inévitable du pouvoir ? Pourquoi les gens ne pouvaient-ils se satisfaire de ce qu'ils avaient ? Pourquoi la famille et les amis se retournaient-ils les uns contre les autres pour des riens ? Ils gâchaient tout, même l'amour.

Il ne comprenait pas cela. L'amour était si beau lorsqu'il était donné sans condition. Ceux qui le recevaient ne pouvaient-ils le considérer comme un merveilleux cadeau, au lieu de le changer en arme mortelle, ainsi que l'avait fait Artémis avec lui et Styxx avec leur père ?

C'était pour cela qu'il aimait son neveu Apollodorus. Le petit enfant n'exigeait rien de plus que son attention, et lorsqu'il le serrait dans ses bras et embrassait ses joues rebondies, il n'existait entre eux qu'un amour pur. Il n'y avait pas de manipulation, pas de duperie, pas de marchandage. Pourquoi la vie ne pouvait-elle être tout le temps comme cela ?

Mais qui était-il pour poser ce genre de question ? Sa propre mère avait été incapable de lui montrer la moindre compassion.

L'amour, hélas, était une faiblesse dilapidée au profit de ceux qui ne le méritaient pas.

Il attrapa la bouteille de vin sur la table et la déboucha. Son contenu ne serait pas d'un grand réconfort, mais ce serait tout de même mieux que rien. Le réconfort, il ne le trouverait jamais ailleurs, les dieux y avaient veillé.

Peut-être aurait-il dû accepter l'offre de Satara...

Quel prix aurait-elle demandé pour s'allier avec lui ? Car tout avait un prix. Il avait appris cela d'Estes et lui en était presque reconnaissant. Il savait que l'on n'obtenait rien gratuitement.

— Acheron ?

Il se crispa en entendant la voix d'Artémis, un murmure dans son esprit. Elle était invisible.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû te traiter ainsi.

— Alors, pourquoi l'as-tu fait ?

— J'avais peur, j'étais très contrariée et j'ai laissé la colère me guider.

— Tu es une déesse.

— Une parmi tant d'autres, et je ne fais pas partie des plus puissantes. Sais-tu ce que l'on fait à une déesse après l'avoir privée de ses pouvoirs ? On l'exile sur la terre au milieu des humains qui la maltraitent, se moquent d'elle. Est-ce ce que tu souhaites pour moi ?

Et pourquoi pas ? C'était ce à quoi elle le condamnait. Hélas, lui n'était pas aussi cruel.

— Non, Artie. Je veux ce qu'il y a de mieux pour toi. N'empêche, je suis las que tu te serves de moi. Je ne suis pas une poupée sans cervelle que tu peux frapper quand tu es frustrée.

Elle se matérialisa afin qu'il voie la sincérité dans ses grands yeux verts.

— Je le sais, et j'essaie de m'améliorer, Acheron. Ne sois pas aussi impatient, je t'en prie.

— Impatient ? Moi ?

— Oh. Ce n'est pas le bon terme, n'est-ce pas ?

Ces instants au cours desquels elle se montrait si vulnérable l'émouvaient profondément. C'étaient des moments comme celui-là qui l'avaient amené à l'aimer.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa tendrement.

Elle poussa un profond soupir de soulagement. Elle l'aimait tant, cet homme... et cet amour la terrifiait. Jamais elle ne cherchait à lui faire du mal sciemment. Il était la seule personne avec laquelle elle pouvait être elle-même. Avec les autres dieux, elle devait se montrer redoutable et pugnace et, avec les humains, divine et intolérante.

Acheron était l'unique être capable de la faire rire, de lui réchauffer le corps et le cœur. Mais dès qu'elle s'ouvrait à lui, elle sentait le froid qui l'habitait. Il était loyal avec elle, mais elle ne parvenait pas à le rendre heureux, et c'était cela qui lui faisait le plus de peine. Et lui donnait envie de le brutaliser...

Elle ne comprenait pas qu'il puisse lui faire l'amour avec autant de fougue et de chaleur et ensuite rétablir cette frontière de glace entre eux.

Elle recula, posa les yeux sur son cou et fut horrifiée à la vue des marques laissées par sa frénésie. On eût dit celles qu'Apollon lui infligeait lorsqu'il se nourrissait sur elle.

— Je ne voulais pas te faire mal, Acheron.

Il se retint de lui rétorquer que tout le monde lui disait cela *après*. Pourquoi ses partenaires n'étaient-ils pas capables d'y songer *avant* ?

— Je vais bien, assura-t-il.

Un mensonge. Jamais il ne s'était habitué à la douleur.

— Tu as l'air si fatigué... Je n'aurais pas dû te prendre tant de sang. Il faut que tu te reposes, dit-elle en le repoussant sur le lit.

Oui, il fallait qu'il se repose, afin d'être prêt à affronter ce qui l'attendait le lendemain. De nouveaux coups, ou peut-être une deuxième castration. Ou bien simplement les habituels sévices que lui infligeait sa chère déesse.

— Viendras-tu me voir demain, Artémis ?

Il appréhendait la solitude en ce jour où son frère serait porté au pinacle, adoré par tous.

Artémis hésita. Elle avait envie de venir, mais Apollon devait assister à la réception en l'honneur de Styxx. Il fallait qu'elle soit prudente. Son frère et elle étant dieux et jumeaux, il percevrait sa présence, irait à sa recherche et comprendrait ce qui l'amenait. Ce qui pourrait coûter la vie à Acheron.

— Tu sais que l'on me célèbre. Il m'est difficile de ne pas être à la cérémonie.

Il se détourna, et son chagrin lui brisa le cœur.

— Je viendrai le jour d'après, s'empessa-t-elle de préciser.

Acheron refoula son émotion.

— Très bien.

— Tu es en colère contre moi ?

— Non.

Il était tout simplement triste.

— Profite bien de ta fête.

— Penserai-tu à moi ? demanda-t-elle en lui caressant les cheveux.

— Je pense toujours à toi.

— Tu me donnes tellement l'impression d'être exceptionnelle, dit-elle en l'embrassant sur la joue.

Et elle, elle lui donnait l'impression d'être de la crotte !

Elle glissa le bras sous le sien, lui prit la main. Il la serra et la porta à son cœur en poussant un long soupir. Un mauvais pressentiment l'animait. Le lendemain, il allait se passer quelque chose. Quelque chose qui se révélerait déterminant pour Artémis et lui.

Akri di diyum.

23 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Acheron était assis sur la balustrade de la terrasse, complètement ivre. Il faisait nuit. Il observait les invités en habit de gala qui arrivaient pour la soirée au palais. En équilibre précaire, il était adossé au mur du bâtiment, ses jambes pendant dans le vide. Il avait bu plus que de raison, mais, hélas, pas assez pour que l'alcool le tue. Il ne lui restait qu'à espérer basculer dans le vide et s'écraser sur les rochers en dessous.

Voilà qui ficherait en l'air la fête de Styxx.

Pour la première fois depuis des semaines, il éclata de rire : Styxx tombant raide mort devant les dignitaires, les aristocrates... Très drôle.

— C'est mon anniversaire aussi ! cria-t-il, sachant que nul ne pouvait l'entendre.

Et quand bien même on l'aurait entendu, quelle importance ? Tous s'en moquaient. Tous. Y compris Artémis. Bon sang, pourquoi tenait-il tant à elle ? Des années durant, il avait réussi à se cuirasser contre les émotions, à ne rien éprouver pour personne. Mais la déesse avait balayé sa confortable indifférence, et à l'instar de tous les autres, elle se fichait de lui faire du mal !

À la réflexion, peut-être eût-il dû être reconnaissant : cette année, il ne fêtait pas son anniversaire en prison, ni dans un bordel.

Mais il était toujours seul. Même au milieu d'une foule, il était seul. Et il en avait assez. Personne ne voulait de lui. Si la vie de Styxx n'avait pas dépendu de la sienne, sa famille l'aurait déjà supprimé. A vingt et un ans, il était aussi las qu'un vieillard. Ses quelques années d'existence n'avaient été que solitude et souffrance. Il fallait que cela cesse.

Les voix dans sa tête s'amplifièrent.

Elles l'implorèrent de rentrer à la maison.

Il se mit debout sur la balustrade. Le vent de la mer le fouetta. Il balaya du regard l'étendue noire, si attirante. Il lança son gobelet et le regarda disparaître dans les ténèbres liquides.

Un pas en avant... et tout serait fini.

— Il est temps, murmura-t-il.

Il n'y avait personne pour le retenir. Ni Ryssa pour l'obliger à reculer, ni son père pour le jeter à terre et le ligoter. Ni Estes pour appeler un médecin.

La liberté.

Il ferma les yeux et sauta.

La peur et le soulagement fusèrent en lui alors qu'il volait dans l'air salvateur qui allait enfin lui donner la paix.

Soudain, quelque chose le frappa brutalement à l'estomac. Il poussa un cri de douleur et ouvrit les yeux par réflexe.

Au lieu de tomber, il s'élevait, s'éloignait de la mer ! Le bruit des vagues était remplacé par le battement sourd de gigantesques ailes. Il se retourna et vit qu'un Démon femme le portait. Exactement comme l'avait prédit l'oracle. Un oiseau... Un Démon...

— Lâche-moi ! hurla-t-il.

Peine perdue. La Démone le lâcha, oui, mais sur la terrasse, puis elle se percha sur la balustrade et le considéra avec attention.

Elle avait de longs cheveux noirs et raides, la peau d'un blanc d'albâtre strié d'écarlate, des yeux rouges qui luisaient dans la nuit. Comme ses cheveux, ses ailes et ses cornes étaient noires.

— Mais que fais-tu ? protesta Acheron, furieux.

— *Akri* devrait être plus prudent, dit-elle gentiment. Si Xiamara s'était manifestée quelques secondes plus tard, il serait mort.

— Je voulais mourir !

Elle bougea la tête à la façon d'un oiseau.

— Pourquoi ça, *akri* ?

Elle montra de la main la file ininterrompue d'invités qui arrivaient au palais.

— Ils sont si nombreux à venir célébrer ta naissance d'humain.

— Ils ne sont pas là pour moi.

— Hein ? Mais tu es le prince ! L'héritier.

— Je suis un prince de merde, héritier de rien.

— Oh non. Tu es Apostólos, l'héritier d'Apollymi, révééré par tous.

— Acheron, fils de personne, révééré par des obsédés dans des chambres à coucher.

Elle replia ses ailes, qui se confondirent avec le reste de son corps menu, et s'approcha de lui.

— Tu ne te rappelles pas ta naissance. J'ai été envoyée par ta mère pour te remettre un cadeau.

Il essayait de comprendre, mais son esprit était par trop embrumé par l'alcool. Cette Démone était folle. Elle le confondait avec quelqu'un d'autre.

— Ma mère est morte.

— La reine humaine, oui. Mais ta vraie mère, la déesse Apollymi, est vivante et t'aime. Je suis sa plus loyale servante, Xiamara. Je suis là pour te protéger comme je l'ai protégée.

Acheron secoua la tête. Il était soûl. Il souffrait d'hallucinations. Ou alors, il était mort.

— Va-t'en.

La Démone resta là et plaça une petite sphère contre le cœur d'Acheron. Il cria. La douleur était épouvantable. Jamais de sa vie il n'avait eu aussi mal, même pendant les pires séances de torture. Il avait l'impression que de l'acide coulait soudain dans ses veines et se disséminait dans tout son être. A la place de son cœur, là où était appuyée la sphère, sa peau bronzée s'était marbrée de bleu.

Il entendait des voix tonitruantes, voyait des images aux couleurs aveuglantes, sentait des odeurs agressives. Ses vêtements lui brûlaient la peau.

Il tomba par terre et se recroquevilla sur lui-même.

— Tu es le dieu Apostólos, messager et fils d'Apollymi la Destructrice. Ta volonté est celle de l'univers. Tu es le destin ultime de...

— Je ne suis rien. Rien !

La Démone le regarda, intriguée.

— Pourquoi es-tu en colère ? Tu es un dieu, maintenant.

Il bondit sur elle, l'agrippa par les épaules. Il ne comprenait rien à ces pouvoirs, à ces perceptions décuplées induits par la mystérieuse sphère, mais toutes les horreurs qu'il avait vécues revenaient soudain à sa mémoire. Mentalement, il les communiqua à la Démone. Elle poussa un hurlement de douleur.

— Non, oh non ! Cela ne devait pas t'arriver, *akri* !

Il l'obligea à le regarder en face.

— C'était déjà assez moche quand ils voyaient en moi le fils humain d'un dieu ! Imagines-tu ce qu'ils vont me faire maintenant ? Reprends ces pouvoirs que tu m'as donnés !

— Je ne peux pas. Ils sont à toi du fait de ta naissance !

Acheron se laissa aller en arrière et heurta le sol de la tête.

— Non, je n'en veux pas ! tonna-t-il. Tout ce que je veux, c'est que tu t'en ailles !

La Démone essaya de le prendre dans ses bras. Il la repoussa.

— Je ne veux rien de toi. Tu m'as déjà fait assez de mal.

— *Akri*...

— Hors de ma vue !

Les yeux brillants de contrariété, elle s'écarta.

— Tes désirs sont les miens.

La sphère qu'elle lui avait appliquée contre la poitrine réapparut sous forme de pendentif autour du cou d'Acheron.

— Si tu as besoin de moi, *akri*, appelle-moi et je serai là.

Acheron posa la main sur son crâne douloureux empli de voix inconnues et de sensations étranges. Il avait l'impression de devenir fou. Et peut-être l'était-il déjà. Peut-être la cruauté du monde avait-elle fini par avoir raison de sa santé mentale.

La Démone disparut. Les voix s'amplifièrent, insoutenables. Il

lui semblait que le monde entier hurlait en chœur dans son cerveau. Il entendait toutes les pensées, craintes ou souhaits de l'intégralité des créatures qui le peuplaient.

Haletant, il voulut fuir ce supplice. Il essaya d'arracher le collier, en vain. La sphère se mit à étinceler entre ses doigts.

Sauter... sauter de nouveau dans le vide...

Mais il ne parvint même pas à se relever. Il était trop faible, à bout de forces.

Que venaient-ils de lui faire ?

Apollymi arpentait son jardin à Kalosis, attendant le retour de Xiamara.

— Où est la *matera* de Simi ? pépia une voix enfantine.

Elle se retourna et vit la plus jeune fille de Xiamara. Baptisée Xiamara, comme sa mère, Simi – terme qui signifiait « bébé » en langage charonte – semblait avoir quatre ans mais était en fait âgée de trois mille ans. A la différence des humains et des dieux, les Démons charontes grandissaient très lentement.

Apollymi s'agenouilla et lui ouvrit les bras.

— Elle n'est pas encore rentrée, ma chérie. Mais elle sera bientôt là.

Simi fit la moue, puis se jeta contre Apollymi, fourra un pouce dans sa bouche et l'autre dans l'épaisse chevelure d'Apollymi, qui ferma les yeux en serrant contre elle la petite Démone. Que n'eût-elle donné pour pouvoir étreindre pareillement son fils ! Au lieu de cela, elle devait se contenter de câliner le *simi* de Xiamara en attendant que son fils soit assez vieux pour venir la délivrer.

Elle chantonnait à l'oreille de Simi quand celle-ci lui demanda :

— Pourquoi *akra* est triste ?

— Je ne suis pas triste, Simi. Je suis anxieuse.

— Anxieux, c'est comme quand Simi mange trop et que son ventre lui fait mal ?

Apollymi sourit et embrassa le sommet du crâne de la petite Démone.

— Pas exactement. On est anxieux lorsqu'on n'en peut plus d'attendre que quelque chose arrive.

— Ooooh... Alors, c'est comme quand Simi a faim et attend que sa *matera* la nourrisse.

— Plus ou moins, oui.

Apollymi sentit bouger l'air autour d'elle. Elle scruta la pénombre. La silhouette de Xiamara prenait forme, mais plus lentement qu'à l'ordinaire. Xiamara était hésitante, comprit Apollymi.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle, inquiète.

Xiamara tendit la main à sa fille, qui courut la prendre. Comme elle soulevait la fillette dans ses bras, Apollymi aperçut des larmes sur ses joues.

— Xi ? Dis-moi ce qu'il y a !

— Je... je ne sais comment te le dire, *akra*.

Apollymi était de plus en plus effrayée.

— Il ne va pas bien, c'est cela ? Je suis toujours prisonnière, c'est donc qu'il est vivant !

— Oui, il est vivant.

— Et... il ne m'aime pas ?

Xiamara posa Simi par terre.

— Va jouer avec ta sœur, ma chérie. Je dois parler avec *akra*.

Le pouce dans la bouche, Simi s'en alla. Xiamara fit alors face à Apollymi, qui se sentit blêmir à la vue de son expression.

— Qu'est-ce que tu me caches, Xi ?

Xiamara ravala ses larmes, puis posa la main sur l'épaule d'Apollymi afin que les images d'Apostólos se transfèrent dans son esprit. L'incrédulité et l'horreur s'emparèrent d'Apollymi quand elle découvrit ce que l'on avait fait à son fils. Sa fureur fut telle qu'elle se mit à hurler, des hurlements qui retentirent jusqu'au fin fond du Palais des Morts et dans tout Katoteros, là où vivaient les dieux atlantes, qui interrompirent aussitôt toute activité pour écouter. Un à un, ils se tournèrent vers Archon, qui était devenu livide.

— Est-elle libre ? demanda Epithymia, la déesse du désir.

Archon secoua la tête.

— Non, sinon elle serait déjà là. Il s'est passé quelque chose, mais on ne l'a pas libérée. Dans l'immédiat, nous sommes en sécurité.

Du moins l'espérait-il.

Apollymi s'éloigna de Xiamara en chancelant, sous le choc des images qui venaient de défiler dans son esprit. Ce que les humains avaient fait à son fils...

— Je les tuerai tous ! gronda-t-elle entre ses dents serrées. Tous ceux qui ont osé poser la main sur Apostólos mourront dans les flammes en demandant grâce, mais je n'aurai pas la moindre pitié pour eux ! Et Archon va apprendre ce qu'est ma colère.

Xiamara ramena ses ailes noires autour d'elle.

— Apostólos refuse de prendre ce qui est à lui, *akra* ! Il m'a dit non.

— Repars auprès de lui, Xi. Réconforte-le et aide-le à comprendre ce qu'il doit faire. Explique-lui que dès qu'il m'aura rejoint, tout ira bien.

— Je vais essayer, *akra*.

Acheron était allongé dans sa chambre ténébreuse. Il s'efforçait de retrouver une respiration normale : la douleur lui coupait le souffle.

Il perçut soudain dans sa tête une voix douce qui le soulagea de tous ses maux en une seconde. Jamais il n'avait entendu de voix aussi belle.

Je suis avec toi, Apostólos.

— Qui êtes-vous ?

— Ta mère.

Il ouvrit les yeux. La Démone était de retour, agenouillée à côté de lui. C'était elle qui avait répondu. Il se roula en boule, le plus loin possible d'elle.

— Je n'ai pas de mère. Elle m'a rejeté quand je suis né.

— Non, *akri*. C'est moi qui t'ai enlevé aux bras de ta mère, qui pleurerait toutes les larmes de son corps. Ta mère, *akri*, est Apollymi. Elle t'a caché chez les humains pour te protéger des dieux qui voulaient ta mort. Je te jure sur ma vie que c'est la vérité. Ni elle ni moi n'avons jamais imaginé qu'ils te feraient du mal. Tu étais censé être élevé comme un prince, aimé, respecté, choyé. Ce qui est arrivé n'aurait pas dû se produire.

— Je ne comprends pas, dit Acheron, qui n'en croyait pas un mot. Pourquoi les dieux voulaient-ils que je meure ?

— Une prophétie avait annoncé que tu serais la fin des dieux atlantes. Mais il ne faut pas que tu doutes de l'amour de ta mère. Elle a risqué sa vie et défié les dieux pour toi. Elle pensait que, une fois adulte, tu te servais de tes pouvoirs pour les combattre. Elle est emprisonnée et elle t'attend. Libère-la, Apostólos. Et elle réparera.

— Elle réparera quoi et comment ?

— Elle détruira tous ceux qui t'ont fait du mal. Jamais il n'y a eu d'enfant plus aimé que toi, *akri*. Chaque jour depuis ta naissance, je m'assieds auprès de ta mère pour pleurer ta perte avec elle. Rentre à la maison avec moi, Apostólos. Viens rencontrer ta mère.

Il en avait tant envie ! Mais...

— Pourquoi te ferais-je confiance ?

— Pourquoi mentirais-je ?

— Oh, pour mille raisons.

Xiamara, ils arrivent ! Laisse-le tout de suite !

La Démone s'écarta du lit.

— Les dieux ne doivent pas me trouver auprès de toi, sinon ils sauront qui et où tu es. Écoute la voix de ta mère. Je reviendrai dès que possible. Reste caché, être si précieux.

Et la Démone disparut.

Acheron resta seul à écouter les voix. Elles criaient, juraient, maudissaient. Jusqu'au moment où sa mère intervint et domina tous les autres sons de sa voix incroyablement douce.

La Démone avait-elle dit la vérité ? Avait-il le droit de croire, ne fût-ce qu'un moment, qu'il était le fils bien-aimé de quelqu'un ? Non, c'était absurde.

Il prit la sphère dans sa main et considéra la pierre laiteuse et iridescente.

Puis il voulut regarder la marque des esclaves imprimée dans sa paume.

Elle n'était plus là ! Comment était-ce possible ? Était-il donc un dieu qui avait été réduit en esclavage ? Et pas un esclave normal, mais le plus inférieur qui fût parmi ceux de cette condition ?

Il posa la main sur ses yeux, mortifié. Et des images surgirent sur ses rétines. Le passé, le présent et l'avenir de milliers de gens. Il entendait leurs souhaits, leurs aspirations, leurs peurs. Il touchait à l'essence profonde de l'univers.

Pour la première fois, il vit les humains dont le sort était pire que le sien, et ceux qui étaient privilégiés. Il perçut les cris des mères qui avaient perdu leur enfant, ceux des enfants qui n'avaient pas de parents, ceux des mendiants et des rois...

Maintenant, il comprenait Artémis qui se refusait à accorder la moindre attention au monde des humains. C'était trop éprouvant, trop horrible. Tous ces gens qui avaient besoin d'aide et imploraient l'intervention de la déesse...

Mais ce qu'il ne voyait pas, c'était le moyen d'assurer son propre salut ou celui de Ryssa.

Et pas davantage l'avenir d'Artémis. Pourquoi ? Cela n'avait pas de sens, mais qu'est-ce qui avait du sens, dans cette absurdité ?

Il s'aperçut soudain qu'il n'était plus par terre mais flottait au-dessus du sol. Il poussa une exclamation de surprise et retomba sur le marbre. violemment. Sa peau se marbra de bleu, ses ongles devinrent noirs et très longs. Que se passait-il ? Son propre corps lui devenait étranger.

Comment allait-il cacher cette peau bleue à sa famille ?

Quoique, il n'était pas sûr de vouloir la cacher.

Il lâcha un rire ironique en imaginant la réaction de son « père » s'il lui révélait qui il était. Un dieu. Pas un demi-dieu, mais un dieu au sang pur... qui aurait tout aussi bien pu avoir une pancarte sur la tête signalant qu'il était recherché, mort ou vif, par tout un panthéon. C'était ridicule, incroyable... et pourtant il était bel et bien bleu.

Il essaya de se relever, en vain. Ses jambes ne le portaient pas. Il regarda son lit avec envie. Si seulement il pouvait se traîner jusque-

là... A peine eut-il formulé cette pensée qu'il se retrouva couché et douillettement couvert.

Incroyable... Ainsi, il était vraiment un dieu, doté des mêmes pouvoirs qu'Artémis. Enfin, il le supposait.

— Acheron ?

Ryssa était entrée sans bruit. Il jeta un coup d'œil à sa peau. Elle était de nouveau normale.

— Es-tu malade, Acheron ?

Non, pas stricto sensu. Et il n'était plus ivre.

— Je me repose, c'est tout.

Il sentit bouger le matelas. Elle s'était assise au bord du lit.

— Je ne t'ai pas vu de toute la journée, petit frère. Je tenais à te donner ceci.

Elle lui tendit un écrin, qu'il ouvrit. Il contenait un bracelet auquel était accroché un médaillon gravé d'un soleil traversé de trois éclairs. Il fronça les sourcils. Ce symbole lui paraissait étrangement familier.

— Je sais que c'est bizarre, Acheron, mais j'ai trouvé ce bijou au marché et j'ai tout de suite pensé à toi. Le bijoutier m'a dit que c'était le symbole de la force.

Un attribut atlante. Celui d'Apollymi, sa mère...

Il entendit en esprit les réflexions que se faisait Ryssa. Elle était désolée, persuadée de l'avoir attristé en lui offrant ce bijou. Elle se reprochait son choix.

— C'est très beau, merci ! s'empressa-t-il de lui dire.

Elle tendit la main, prête à reprendre le médaillon.

— Je peux le...

— Non, non. Je l'aime beaucoup, Ryssa.

Mais cela ne la rassura pas. Elle continua de se lamenter intérieurement, se traitant de sotte, se reprochant d'avoir jeté son dévolu sur un bijou atlante.

C'était déconcertant d'entendre tout ce que pensait Ryssa, d'autant qu'elle affichait un sourire chaleureux en contradiction totale avec ses pensées.

— Si tu es sûr que...

— Je suis sûr, Ryssa. Merci.

Elle persista, se répéta qu'elle était stupide. Qu'elle avait souhaité qu'il ait au moins un cadeau pour son anniversaire et avait tout gâché par manque de discernement.

L'amour sincère que sa sœur lui portait lui mit les larmes aux yeux. Oui, elle l'aimait, plus qu'il ne l'avait jamais imaginé.

Il lui prit la main et l'embrassa.

— Tu es tout pour moi, tu le sais, Ryssa.

— Je t'aime, Acheron.

Elle se désolait de tout son cœur qu'il ne lui soit pas possible de lui offrir une merveilleuse journée de fête, qu'il soit condamné à la solitude le jour de ses vingt et un ans.

— Ryssa !

L'appel vociféré par son père fit sursauter Acheron. Il regarda en direction de la porte. Et frémit quand Ryssa s'interrogea : que se passait-il avec ses yeux ? se demandait-elle, effarée.

Acheron s'empressa de les baisser vers son corps. Sa peau était normale, dieux merci. Mais apparemment, ses yeux présentaient une inquiétante anomalie.

— Que fais-tu ici, Ryssa ? s'écria le roi en entrant d'autorité. Il est temps de porter un toast à ton frère.

— J'étais venue donner son cadeau à *mon frère* !

— Ne sois pas impertinente, femme. On a besoin de toi en bas. Tout de suite.

— Va, Ryssa, souffla Acheron. Ton père l'exige.

Le roi le traita en pensée de pute impie, et Acheron éclata de rire. S'il était un adjectif qui ne lui correspondait pas, c'était bien « impie ».

— Ainsi, tu as enfin renoncé à m'appeler « père » ? demanda le roi alors que Ryssa passait devant lui.

— Oh, je sais bien que tu n'es pas mon père. Et je suis sûr que ton précieux fils t'attend pour t'écouter chanter ses louanges.

— Tu ne bouges pas d'ici ! ordonna le roi.

Il le soupçonnait d'être ivre...

— Ne t'inquiète pas, je n'ai aucune intention de foutre en l'air la réception.

Si son plan avait marché, si la Démone n'était pas intervenue, à cette heure-ci, le roi aurait été en train de pleurer son petit chéri... songea-t-il pendant que le roi regrettait de ne pas pouvoir le faire battre, de peur que cela ne gâche la soirée donnée en l'honneur de Styxx.

Il se retira et referma la porte derrière lui, plein de haine et de dégoût.

Acheron secoua la tête comme si cela pouvait en chasser les pensées du roi, puis prit le cadeau de Ryssa et l'examina. Quelle ironie qu'elle lui ait fait ce présent ce soir ! A croire que sa mère avait guidé le choix de la jeune femme.

Apostólos ?

Il se figea au son de la voix féminine qu'il avait si souvent entendue au cours de sa vie et qu'il avait prise pour une illusion, un symptôme de folie.

— *Matera ?*

Mon petit. Je te jure que je te vengerai. Mais tu dois être très

prudent. Xiamara va revenir vers toi et t'apprendre à te servir de tes pouvoirs. En attendant, fais en sorte qu'Archon ne te trouve pas. Reste caché, et lorsque les autres auront mis un terme à leurs machinations, elle t'amènera à moi et je veillerai à ce que plus jamais personne ne te fasse de mal, je te le promets.

Il sentit un léger souffle d'air lui effleurer la joue, aussi doux qu'une caresse. Sa mère l'aimait... Et il avait désespérément envie de la voir. De connaître ne serait-ce qu'une fois le bonheur d'être regardé par l'un de ses parents comme le roi regardait Styxx ou Ryssa : avec fierté et amour.

Artémis n'aurait bientôt plus aucune raison d'avoir honte de lui. Elle refusait de se montrer avec une putain, mais elle accepterait de s'afficher avec un dieu. Elle pourrait l'aimer ouvertement.

Il se retint de crier de joie. Le bracelet de Ryssa pressé contre sa poitrine, il sourit en préparant l'annonce qu'il allait faire à Artémis. Elle serait ravie.

Car elle le serait, n'est-ce pas ?

Un pressentiment le harcelait pourtant, lui répétant que rien ne se déroulerait selon ses espérances et qu'il aurait dû redouter ce qui l'attendait.

24 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Acheron arpentait sa chambre, fou d'impatience : pourquoi Artémis ne se manifestait-elle pas ? Il brûlait de lui apprendre la bonne nouvelle.

Ce matin, il avait découvert bien des choses sur lui-même. Par exemple, qu'il pouvait déplacer des objets par la seule force de sa pensée ou se téléporter d'un endroit à un autre, exactement comme le faisait Artémis. Sa mère lui avait dit de ne pas utiliser ses pouvoirs, mais il était incapable de s'en empêcher.

Il entendait toujours dans sa tête les voix des gens à proximité, et même celles de personnes très éloignées. C'était pénible. Certains criaient si fort leur douleur qu'il en tombait à genoux. Le monde entier n'avait plus de secrets pour lui.

Ses seuls moments de paix, il les connaissait auprès d'Apollodorus, qui n'avait que des désirs simples : manger, dormir, être tenu dans les bras et aimé. Serrer son neveu contre lui faisait taire toutes les voix. Il pouvait alors se concentrer et réfléchir.

Ryssa venait d'entrer dans sa chambre avec Apollodorus. Immédiatement, Acheron capta les pensées de sa sœur. Apollon l'excédait. Elle n'en pouvait plus d'être sa source de nourriture et son jouet. De devoir accourir auprès de lui dès qu'il claquait des doigts.

— Acheron, je dois m'absenter un petit moment. Peux-tu garder mon fils ?

Non, elle ne le confierait pas à Apollon, ce porc égoïste qui la considérait comme une putain bien dressée.

— Avec plaisir.

Il prit le bambin et entendit Ryssa se dire que sans son petit frère, elle serait perdue, qu'il était le seul sur lequel elle pût compter, que tous les autres n'étaient que des vauriens.

Elle embrassa Apollodorus puis s'en alla, maudissant et injuriant *in petto* Apollon.

— Je ne sais pas où ta maman a appris ce langage, dit Acheron à son neveu.

Le petit garçon éclata de rire, comme s'il avait compris. Acheron l'entendit se demander si Théo allait jouer avec lui.

— Bien sûr, répondit Acheron avant de le poser par terre pour le faire marcher en le tenant.

Apple aime Théo.

Théo. Le petit nom que lui avait donné le bambin amusait Acheron. Apple aimait son oncle Théo. Quels trésors que ces mots !

Il ferma les yeux et essaya de visualiser son neveu adulte. Mais, comme lorsqu'il s'agissait de Ryssa, il ne vit rien. C'était étrange. L'avenir de tous les gens qui l'approchaient lui apparaissait avec une netteté absolue. Pourquoi ne pouvait-il voir celui des rares êtres qu'il aimait ?

Apollodorus plongea son pouce dans sa bouche, et Acheron entendit : *Chatouille ventre*,

Acheron s'exécuta, et le petit garçon gazouilla de plaisir tout en agitant ses jambes potelées.

La pureté, la simplicité de son neveu enchantaient Acheron et l'émouvaient jusqu'au fond de l'âme. Il aurait volontiers gardé et protégé cet enfant toute sa vie. Il priait pour que rien ne les sépare jamais. Mais que penserait Apollodorus, une fois grand, lorsque Apollon et Styxx lui apprendraient ce qu'avait été son oncle ? Comprendrait-il qu'il avait agi contraint et forcé ? Ou bien, grands dieux, se comporterait-il comme Maia ?

L'estomac noué, Acheron l'étreignit étroitement.

— Je t'en prie, ne me hais jamais, je ne le supporterai pas.

Apple aime Théo.

— Comme c'est touchant !

Acheron sursauta. Artémis ? Oui, elle était là et fixait le bambin.

— Connais-tu Apollodorus ? lui demanda Acheron.

— Mmm. Non, pas vraiment. Apollon a une foule de bâtards. Mais je dois admettre que celui-ci est assez mignon pour un petit humain malodorant.

Acheron se concentra pour capter les pensées de la déesse. A la différence des humains, elle ne laissait échapper que des bribes de ses réflexions.

Débarrasse-toi de ce gamin. Je veux être avec toi !

— Où est sa mère, Acheron ?

— Avec Apollon.

— Oh. Et cette chose n'a donc pas de nounou ?

— Si, et en ce moment, cette nounou, c'est moi.

Elle considéra l'enfant de toute sa hauteur.

— Assieds-toi, Artie, et fais connaissance avec ton neveu. Ses morsures ne font pas mal.

Elle s'assit, visiblement très mal à l'aise.

— Est-il mouillé ?

— Non.

Elle n'est pas bien, Théo, remarqua le petit garçon, ce qui fit rire Acheron.

— Qu'y a-t-il de drôle ? s'enquit Artémis.

— Rien, affirma Acheron, surpris que la déesse ne puisse pas

lire dans l'esprit de son neveu.

C'était troublant, ces différences entre les pouvoirs des dieux. Peut-être était-il en mesure de réaliser des prodiges dont elle était incapable.

— Artie, parviens-tu à entendre ce que pensent les gens ?

— Je fais tout pour que ce ne soit pas le cas. Leurs pensées sont ennuyeuses à mourir. Soit ils supplient pour obtenir quelque chose, soit ils se plaignent. Les humains sont d'affreux insectes.

Tant d'hostilité sidéra Acheron. Lui-même n'aurait jamais osé comparer un honnête insecte aux immondes personnes qui avaient abusé de lui.

— Fais-je partie de cette catégorie, Artie ?

— Non, dit-elle en lui passant la main dans les cheveux. Je ne perçois jamais rien de tes pensées, et c'est reposant. C'est pour cela que j'aime être avec toi.

Elle ne savait donc rien de ce qui lui agitait l'esprit. Voilà qui était étonnant... De surcroît, elle n'avait manifestement pas conscience qu'elle était assise à côté d'un autre dieu. Se pouvait-il qu'elle ignore tout de ce qui lui était arrivé la veille ?

— Est-ce que je te semble différent, Artie ?

— Mis à part le fait que tu cajoles un garçonnet qui sent mauvais, non.

Après un temps, elle ajouta :

— Je sais que vous, les humains, accordez beaucoup d'importance aux anniversaires, alors qu'ils ne font que vous rapprocher de la mort. Qui peut bien avoir envie de fêter cela ?

Fascinant. Elle n'avait pas la moindre idée que sa divinité avait été libérée de vingt et une années de joug.

— Je ne pariais pas de mon âge.

— Alors de quoi ? Tu n'as pas coupé tes cheveux, et à voir ce têtard te grimper dessus, je sais que tu n'as pas été battu sinon tu ferais la grimace. Qu'est-ce qui aurait pu se passer d'autre ?

Qu'elle parle avec une telle légèreté des châtiments corporels qu'il avait subis le choqua et le mit en colère. Cette garce incapable de compassion aurait bien mérité de souffrir et d'être humiliée !

— Rien, Artie.

— Tu es vraiment un humain bizarre !

Apollodorus, qu'il avait posé par terre, se dirigea vers elle à quatre pattes. La déesse et le bambin se considérèrent quelques instants, puis Apollodorus sourit et plaqua sa main mouillée de salive sur le bras d'Artémis.

— Oh ! C'est dégoûtant ! glapit-elle en reculant vivement.

Acheron ouvrit les bras à son neveu, qui revint vers lui.

— Comment supportes-tu cela ? demanda Artémis en

frissonnant lorsque l'enfant déposa un baiser sur la joue de son oncle.

— Je l'aime, Artie. Il n'y a rien de répugnant en lui.

Elle frissonna de plus belle.

— Tu voudrais un enfant à toi, n'est-ce pas ? dit-elle d'un ton accusateur.

A ses yeux, avoir envie d'un enfant ferait donc de lui un idiot ?

Jamais il n'avait songé à être père.

— Dans la mesure où je suis incapable de procréer, je n'y ai jamais réfléchi.

— Mais si tu en étais capable ?

Il sourit à son neveu.

— Je ne puis imaginer plus beau cadeau que d'être regardé comme Apple me regarde.

— Dans ce cas, nous te trouverons un bébé.

Il décida de changer de sujet.

— Dis-moi quelque chose, Artie. Si j'étais un dieu, accepterais-tu d'afficher notre amitié au grand jour ?

— Tu n'es pas un dieu, Acheron, répondit-elle d'un ton écoeuré.

— Oui, mais si j'en étais un...

— Pourquoi te casses-tu la tête avec des questions stupides ?

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Parce que cela n'a aucune importance. Tu n'es pas un dieu. Je t'ai déjà dit que la couleur argent de tes yeux était une malformation, point barre.

Comment une déesse pouvait-elle être aveugle au point de ne pas reconnaître l'un des siens ? A moins que les pouvoirs d'Apollymi ne lui aient permis de faire en sorte que les autres dieux ne puissent repérer son fils...

— Tu n'as donc jamais vu de dieu doté d'yeux comme les miens ?

— Jamais.

Et si c'était parce qu'elle et lui venaient de différents panthéons ?

— As-tu connu des dieux atlantes ?

Exaspérée, elle lui lança :

— Pourquoi poses-tu tant de questions, aujourd'hui ?

— Pourquoi cela t'irrite-t-il à ce point ?

— Parce que je veux passer du temps avec toi sans ce truc accroché à ta poitrine ! Pourrais-tu le mettre dans une cage, s'il te plaît ?

— Artémis ! s'écria-t-il, éberlué.

— Quoi ? Il y serait en sécurité !

— Il aurait peur et il pleurerait.

— Très bien, dit sèchement Artémis en se mettant debout. Je

reviendrai quand tu te seras débarrassé de lui.

Et elle disparut.

— Eh bien, Apple, nous venons de voir tantine Artémis dans toute sa splendeur, dit Acheron en tapotant la tête du bambin, qui paraissait intrigué. Je ne crois pas que tu passeras beaucoup de temps avec elle. Mais moi, je serai toujours auprès de toi.

Le petit garçon se mit à gigoter sur ses genoux, puis s'endormit en quelques secondes lorsqu'il lui gratta le dos.

Acheron le hissa contre son épaule. Le doux ronflement du bambin tenait à distance les voix étrangères, et Acheron put savourer une merveilleuse paix, tout en se demandant si Apollymi l'avait porté ainsi, autrefois.

Oui, peut-être.

Apollymi continuait à faire les cent pas sous le regard de Xiamara.

— Cette déesse grecque s'obstine à voir mon fils. Penses-tu que nous devrions nous servir d'elle pour le protéger ?

Xiamara hésita. Sans doute n'aurait-elle dû rien cacher à son amie Apollymi, mais si celle-ci avait connu en détail la vie humaine qu'avait menée Apostólos, elle aurait été capable de tout.

— Je ne sais pas, *akra*. Les Grecs ne sont pas comme nous, et Artémis n'est pas l'une des divinités les plus puissantes de leur panthéon. Je crois qu'elle a trop peur pour le protéger.

— Il faut pourtant faire quelque chose !

— Je peux amener Apostólos ici, mais si je le fais, Archon et les autres nous attaqueront.

— Je ne les crains pas. Une fois que je serai libre, je les écraserai. Et puis, nous avons notre armée. Toutefois, l'un d'eux pourrait tuer Apostólos pendant que nous sommes occupés à anéantir les autres.

C'était pour cette seule raison qu'Apollymi les avait fuis quand elle était enceinte. Pour que rien n'arrive à son bébé.

— Dois-je sommer un Chthonien de venir, *akra* ?

Apollymi réfléchit. Même si les Chthoniens, pour la plupart, étaient nés humains, ils possédaient des pouvoirs de dieux et fonctionnaient à la manière d'une unité de police pour les différents panthéons. Ils assuraient le maintien de l'ordre et prévenaient les guerres entre dieux. Mais ils avaient leurs propres motivations, qui n'allaient pas toujours dans le sens des intérêts de l'univers et jamais dans celui d'Apollymi.

— Je ne leur fais pas confiance, dit-elle enfin. Ils sont tout aussi capables de tuer Apostólos pour assurer la paix que de le sauver.

Je ne prendrai pas ce risque.

Tant qu'Apostólos était sous sa forme humaine, elle n'allait pas tenter le diable. Son fils était trop facile à tuer. Quel dilemme ! Comment faire pour récupérer son enfant sans mettre sa vie en péril ?

Mais... et Jaden ?

— *Akra*, tu ne penses pas à ce que je pense que tu penses, n'est-ce pas ? s'écria Xiamara.

— Si. On pourrait proposer un marché à Jaden pour qu'il ramène Apostólos ici. Mais j'ai besoin d'un Démon pour le convoquer.

Jaden était un courtier qui organisait les accords entre les Démons et la Source originelle de l'univers. Son pouvoir égalait, voire surpassait, celui d'un dieu. S'il existait un être susceptible de protéger son fils et de le lui ramener, c'était lui.

— Tu sais que je ferais tout pour toi, Apollymi, dit Xiamara, mais Jaden est imprévisible ! Même s'il accepte le marché, nous serons obligées de lui offrir en échange quelque chose d'une valeur incommensurable.

Apollymi s'en moquait éperdument. Seul son fils comptait pour elle.

— Que pourrait-il exiger en échange de ses services ?

— Aucune idée.

Apollymi se dirigea vers le bassin à travers l'eau duquel elle pouvait voir l'univers tout entier. Elle aurait pu observer Apostólos tout au long de son exil chez les humains de cette façon, mais la peur de le mettre en danger l'en avait empêchée. Si Archon avait su qu'elle surveillait son fils, il se serait servi du bassin pour localiser Apostólos.

D'un geste de la main, elle fit monter de la surface une boule d'eau qui forma dans l'air une sphère iridescente. Là, au centre de la sphère, elle concentra ses pouvoirs pour trouver Jaden et voir ce qu'il désirait par-dessus tout.

Des ombres noires mouvantes apparurent, puis prirent forme. Mais juste à la seconde où elles allaient être identifiables, elles disparurent. Les pouvoirs de Jaden annihilèrent ceux d'Apollymi. Furieuse, celle-ci se résigna à demander l'aide de Xiamara.

— Convoque-le et propose-lui mes pouvoirs et ma vie s'il me permet de voir mon fils cinq minutes seule à seul avant ma mort et s'il promet de protéger Apostólos jusqu'à la fin de son existence.

— Apollymi, tu ne peux pas faire cela !

— Comment réagirais-tu si c'était Xedrix, Xirena ou Simi au lieu d'Apostólos ?

Xiamara jura. Evidemment, elle ferait la même chose pour protéger ses enfants !

— Apostólos est mon fils, Xiamara. Je paierai le prix qu'il faudra pour que sa vie soit épargnée. Je veux seulement le serrer une

fois dans mes bras avant de mourir.

Xiamara étreignit affectueusement Apollymi.

— Tu es la femme la plus courageuse que j'aie jamais connue, *akra*. Je ferai ce que tu me demandes, même si cela ne me plaît pas. Après ce que nous avons vécu ensemble, je donnerais ma vie pour toi et ton fils.

— Tu es la meilleure des amies, dit Apollymi, au bord des larmes.

— Je reviendrai aussi vite que possible, *akra*, déclara Xiamara avant de se retirer.

Abattue mais espérant néanmoins, Apollymi reporta les yeux sur le bassin, tout en sachant que maintenant que Xiamara avait libéré les pouvoirs d'Apostólos, elle ne le verrait pas.

L'heure de la vengeance avait sonné. Par tous les dieux de l'univers, elle allait leur faire payer ce qu'ils leur avaient infligé, à son enfant et à elle, qu'ils avaient condamnée à vivre sans lui.

24 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Acheron marchait en ville, conscient du pouvoir qui circulait dans ses veines. Il avait l'impression de faire maintenant partie de l'univers. Les couleurs étaient plus éclatantes, les sons plus intenses. Il entendait les battements de cœur des gens qu'il croisait, connaissait leur nom instantanément, leur passé, leur présent, leur avenir. Tout lui était révélé. Il se sentait invincible, doté d'un pouvoir millénaire.

Mmm... J'aimerais bien avoir un petit morceau de ce beau garçon...

Il regarda la femme qui venait d'avoir cette pensée. Elle se détourna immédiatement, comme embarrassée par sa propre audace.

Acheron se figea. Il venait de se rendre compte que, maintenant que ses pouvoirs avaient été libérés, les autres ne l'agressaient plus comme auparavant. Il décida de s'en assurer. Etant désormais en mesure de se téléporter dans l'instant si la situation l'exigeait, il pouvait prendre le risque de se montrer à visage découvert.

Il abaissa sa capuche.

Le frémissement habituel parcourut la foule, mais, pour la première fois de son existence, Acheron vit les gens rester à distance. Comme si, percevant sa puissance, ils se tenaient sur leurs gardes.

Émerveillé, il retira sa cape et la tendit à un mendiant, puis continua de marcher dans les rues, exposé aux yeux de tous.

Ainsi, c'était cela, se sentir normal. C'était fantastique de ne pas vivre dans la crainte, de n'être ni malmené ni harcelé. Quelle joie !

Soulagé et excité, il se dirigea vers le temple d'Artémis et pénétra à l'intérieur sans la moindre appréhension. A cette heure-ci, le bâtiment était désert. Grisé par ses pouvoirs, il s'avança vers la statue de la déesse.

— Que fais-tu ici ? entendit-il.

Artémis venait d'apparaître dans l'ombre.

— Je voulais te voir, Artie.

— Tu sais bien que tu ne dois pas venir dans mon temple !
Imagine qu'on te voie !

— Et alors ? Quelle importance, Artie ? Pourquoi me serait-il défendu de faire une offrande à une déesse ? Suis-je si dangereux que cela pour toi ?

Artémis haussa les épaules, troublée. Acheron était différent, aujourd'hui. Il émanait de lui une aura de pouvoir, exactement comme celle qu'elle sentait en présence d'un dieu. C'était bizarre.

— Es-tu ivre, Acheron ?

— Je ne pourrai plus jamais l'être, répondit-il dans un sourire charmeur.

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

Il s'approcha d'elle d'une démarche fluide de fauve lorgnant sa proie, lente, séductrice, irrésistible. La beauté de ses mouvements était hypnotique. Une sensualité surnaturelle se dégageait de tout son corps. Il l'attira énergiquement contre lui et l'embrassa. Un feu dévorant monta dans son corps, et elle oublia qu'elle se trouvait dans un lieu public avec lui. Cela faisait si longtemps qu'il ne l'avait embrassée avec une telle ferveur !

En un éclair, ils furent sur l'Olympe, dans sa chambre. Elle ne se rappelait pas avoir provoqué ce transfert. Mais elle ne s'attarda pas sur ce mystère, car il l'avait portée jusqu'à son lit. Elle adorait qu'il la porte. Elle se sentait alors si fragile, si féminine.

Acheron ignorait d'où lui venait ce désir brûlant, dévastateur. Jamais il n'avait désiré Artémis à ce point. Il fallait qu'il la possède, là, tout de suite. Il entreprit de la déshabiller.

— Tu es si beau, souffla-t-elle, les crocs dénudés. Je te veux en moi pendant que je me nourrirai.

Mais il n'était pas d'humeur à cela. Il l'embrassa fougueusement, avec toute la fièvre et la force qui bouillaient en lui. Puis, dans un grondement d'exaltation, il la fit rouler sur le ventre, lui souleva les hanches, la pénétra par-derrière et se mit à lui donner des coups de boutoir vigoureux, presque furieux.

Artémis geignait, totalement subjuguée. Jamais Acheron ne l'avait prise de cette manière, ni avec tant d'énergie. Il était en elle si profondément qu'elle avait la sensation d'être possédée jusqu'au tréfonds de l'âme.

— Dis-moi de qui tu as envie, Artémis, lui souffla-t-il à l'oreille.

— De toi. Rien que de toi.

— Alors, dis mon nom. Je veux que tu le prononces pendant que je suis en toi.

— Toi... Toi...

— Mon nom !

— Acheron !

Elle cria de plaisir. Il se retira, la fit basculer sur le dos et la considéra longuement avant de revenir en elle. Il haletait, animé d'un désir effarant. Il n'était plus sa chose. Ils étaient égaux.

Elle arquait les hanches, l'amenant encore plus profondément en elle. Il prit son visage entre ses mains et plongea dans les siens des yeux dans lesquels luisaient des flammèches écarlates.

— Regarde-moi et dis mon nom.

— Acheron.

— Qui est ton maître, déesse ? Qui est celui qui te rend moite d'excitation ?

Elle cria de nouveau, au bord de l'orgasme. Il se figea. Non, il ne la laisserait pas jouir. Pas encore.

Elle réagit avec violence face à cette frustration. Il la crut sur le point de le gifler.

— Réponds-moi, Artémis. Si tu veux avoir un orgasme, réponds-moi.

Elle noua les jambes autour de sa taille.

— Toi, Acheron, rien que toi.

Satisfait, il lui donna un baiser profond, laissant sa langue dévorer tous les suc de sa bouche avide. Elle tourna brusquement la tête, écarta les cheveux qui coulaient sur son cou et plongeait ses crocs dans sa jugulaire.

Electrisé par la sensation déclenchée par la morsure, il accéléra ses va-et-vient et jouit en même temps qu'Artémis, dans un long râle.

Jamais il n'avait éprouvé un plaisir de cette intensité. Il était désorienté, confus, soudain privé de défenses. Aussi, quand elle pesa sur lui pour l'obliger à s'allonger, il ne résista pas. Il la laissa boire jusqu'à satiété et constata qu'il ne ressentait aucune faiblesse. Peu importait la quantité de sang qu'elle lui prenait, il continuait à déborder de vigueur.

De longues minutes plus tard, Artémis s'assit et riva sur lui un regard effrayé. Sidéré, il découvrit qu'elle avait maintenant les yeux argent.

— Qu'es-tu ? lui demanda-t-elle.

Il n'eut pas le temps de répondre. Une impression de froid l'assaillait, accompagnée de pulsions électriques. Un phénomène qui s'était déjà produit lorsque sa peau était devenue bleue.

Artémis poussa une exclamation d'effroi et recula vivement jusqu'au bout du lit, où elle se recroquevilla, comme dans l'attente d'une attaque. Acheron rejeta la tête en arrière lorsque ses pouvoirs resurgirent en lui, déclenchant une vague d'énergie qui fit trembler les vitres.

— Sors d'ici ! hurla Artémis, terrifiée.

Et elle claqua des doigts pour le réexpédier dans le monde des humains.

Mais il ne bougea pas. Par quelque miracle, il était immunisé contre ses pouvoirs.

Il la prit par les épaules et l'attira contre lui. Comme il le soupçonnait, ses mains étaient bleues.

— Que se passe-t-il, Artie ? Aurais-tu peur de moi ?

Elle déglutit avec peine. Son cher, son si précieux Acheron, où

était-il ? Le sublime homme à la chevelure d'or avait disparu. Celui qui l'étreignait maintenant était un inconnu d'une beauté inquiétante et sinistre. Des marbrures de divers tons de bleu marquaient sa peau ; ses cheveux, ses ongles, ses lèvres étaient noirs. Et ses yeux... Ils passaient du noir au rouge à un rythme effréné.

Cette créature était un dieu de la destruction, doté de pouvoirs en comparaison desquels les siens ou ceux de Zeus étaient pitoyables. Acheron était en mesure de la tuer.

— Tu m'as trahie !

— Je n'ai rien fait, assura-t-il, de nouveau normal. Je t'ai offert mon cœur et tu m'as dit que je n'étais pas assez bon pour toi, tu te rappelles ? Suis-je digne de toi, maintenant ?

Oh non... Pas question d'amener un dieu de cet acabit sur l'Olympe...

— Que veux-tu, Acheron ?

L'anéantir ?

— Je veux que tu m'aimes.

— Je t'aime.

— Tu ne dis cela que parce que tu as peur de moi, je m'en rends bien compte.

— Non, Acheron. C'est vrai. Je t'aime depuis le premier baiser que tu m'as donné.

— Prouve-le-moi.

— Mais... comment ?

— Viens avec moi au palais de Didymos. Sois mon égale.

— Je ne peux pas ! protesta Artémis, épouvantée.

— Je suis un dieu. Pourquoi ne peux-tu te montrer auprès d'un dieu ?

Elle secoua la tête. Les choses étaient loin d'être aussi simples.

— Tu étais une putain, Acheron.

Il fit la grimace en entendant ces mots cruels.

— Moi, je suis une déesse *vierge*, reprit Artémis. Personne ne doit savoir que j'ai été séduite par une vulgaire putain. Je ne pourrai jamais te présenter comme mon compagnon, dieu ou pas dieu.

Ainsi, il n'était toujours pas à la hauteur. Il demeurerait un déchet et une cause d'embarras. Pas même sa mère ne voudrait de lui !

Le cœur palpitant de chagrin, il prit une profonde inspiration tout en observant la déesse tremblante. Il se haïssait d'être ce qu'il était, et ce qu'il avait été.

Une lamentable créature qui ne valait pas mieux qu'un mendiant avide d'un peu de bonté.

Il quitta le lit et mit Artémis debout. Elle frissonnait de peur. Il se pencha et lui murmura :

— Ne tremble jamais devant moi, car je ne te ferai pas de mal.

Il déposa un baiser sur son front. Elle retint son souffle jusqu'à ce qu'il ait disparu. Nue et terrifiée, elle resta seule dans la chambre sombre, bouleversée par ce qui venait de se passer.

Acheron était un dieu.

Mais de quel panthéon ? Elle avait conservé la saveur de ses infinis pouvoirs sur la langue. Même mêlés aux siens, ils étaient impressionnants.

Acheron était un destructeur, un tueur de dieux. Tous les membres du panthéon grec vivaient dans la terreur des dieux qui commandaient à la Source originelle de l'univers. Ils étaient rares, ceux qui avaient cette capacité, et aucun des dieux grecs n'en bénéficiait. Non, aucun.

Mais Acheron, si.

— Qu'ai-je fait ? se demanda-t-elle dans un souffle.

Son inconscience risquait de causer leur mort à tous.

25 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Xiamara se tenait devant un vieux chêne tordu qui avait poussé à flanc de montagne et tendait ses branches vers les cieux. Depuis la nuit des temps, les arbres étaient associés aux dieux. Leurs racines plongeaient profondément dans la terre, jusqu'à son cœur.

Ils abritaient l'essence de la terre en eux, et chaque arbre était une pièce de l'esprit universel qui liait les mondes et les créatures. Ils étaient composés de trois des quatre éléments de base : l'air, l'eau et la terre. Leur combustion fondait tous les éléments en un seul.

Mais pour Xiamara, il y avait encore plus important chez les arbres : grâce à eux, en associant du sang humain au sien, elle pouvait convoquer l'un des êtres les plus puissants de l'univers.

Ai-Baraka.

Jaden.

Nul ne savait d'où il venait ni quand il avait été créé ou engendré, ni s'il était humain, démon ou autre. Mais si les Démons avaient besoin de quelque chose, c'était avec lui qu'ils marchandaient.

Le cœur battant, Xiamara vida à la base des racines le contenu de la fiole de sang donné par l'une des servantes humaines d'Apollymi, puis s'ouvrit la paume et murmura :

— Je t'appelle de ma voix et de mon sang et te somme d'apparaître. Sens le poids de la lune et la vitalité du bois sacré, force des ténèbres, et viens à moi. En accord avec les dieux, qu'il en soit ainsi.

Un éclair zébra le ciel, et un vent violent souffla soudain. Xiamara rabattit ses ailes pour les protéger de la tempête.

Un nuage de brouillard noir monta du sol, puis s'enroula autour de l'arbre.

Jaden adorait les manifestations théâtrales.

Xiamara recula alors que le brouillard prenait la forme d'une silhouette d'homme. Lentement, il se densifia, se solidifia, et des yeux inhumains apparurent. L'un était marron foncé, l'autre vert émeraude. Un visage se dessina autour des yeux, le plus beau dont on pût rêver ; des cheveux noirs l'encadrèrent, frôlant des épaules d'athlète. L'implacabilité et l'intolérance exsudaient de tout cet être.

Jaden se tenait sur une haute branche et regardait Xiamara. La couleur brune de son pantalon de cuir et de sa cape se confondait avec celle de l'arbre.

— Belle Charonte, dit-il dans la langue de Xiamara d'une voix incroyablement profonde, dis-moi pourquoi tu es venue sur la

demande de ta maîtresse alors que tu sais que je ne marchande pas avec les dieux.

Xiamara ouvrit les ailes en signe de confiance, bien qu'elle tremblât de tous ses membres : s'il lui en prenait l'envie, Jaden les lui arracherait en un clin d'œil.

— Je suis venue parce que j'aime Apollymi, mais je ne suis pas son émissaire. C'est avec moi que tu vas conclure un marché.

— Comment cela ?

— Je sais que tu ne peux prendre sa vie ni passer de marché avec elle. Me voilà donc en tant que Démone libre, venue de mon plein gré discuter avec toi de ce qui l'intéresse.

Il s'appuya au tronc et croisa les bras sur sa poitrine.

— Qu'as-tu à m'offrir, Démone ?

— Mon âme, ma vie, ce qui te plaira si tu acceptes de réunir Apollymi et son fils. A condition que tu ne touches pas à un seul cheveu de la tête de mes enfants.

— Mmm. Tu es liée à Apollymi.

— Par l'amitié et l'amour, oui, pas par l'asservissement. Nous sommes ensemble depuis l'enfance. A cette époque, ceux de mon espèce n'avaient pas été réduits en esclavage par les siens.

— Ah. Et ta Simi ? N'as-tu pas peur pour elle, si toi, sa mère, tu n'es plus là pour la protéger ?

— Je sais qu'Apollymi veillera à ce qu'elle ait ce qu'il y a de mieux au monde. Moi, j'ai déjà élevé deux *simis* jusqu'à l'âge adulte. Apollymi n'a qu'un enfant. Aucune mère ne voudrait être privée de son enfant, pas même une déesse. Alors, j'aimerais offrir à Apollymi ce qu'elle désire le plus.

Jaden quitta gracieusement son arbre.

— Sais-tu combien il est rare qu'on me sollicite pour un marché aussi désintéressé, et qui plus est, pour le bien d'un ami et non d'un parent ?

Il passa un doigt glacé sur la joue de Xiamara, puis ajouta :

— Es-tu vraiment prête à mourir pour que ton amie bénéficie d'une entrevue de cinq minutes avec son fils ?

— Si c'est là le prix à payer, oui.

Le regard soudain insondable, il baissa la main.

— Il faut que je réfléchisse. Accorde-moi jusqu'à demain soir. Tu auras ma réponse à ce moment-là.

Xiamara s'agenouilla.

— Merci, *akri*. J'attendrai ta décision.

Il se volatilisa dans le vent. Xiamara se releva et partit retrouver Apollymi pour lui annoncer que Jaden avait besoin d'un peu de temps pour se décider.

Ce qu'elle ne lui révélerait pas, c'étaient les termes du marché.

Acheron vida son gobelet, puis le lança contre le mur en jurant. Il avait tellement bu qu'il aurait dû être inconscient depuis longtemps. Et pourtant, il était parfaitement lucide. Même les drogues ne lui faisaient plus aucun effet. Son être tout entier avait été altéré. Et merde !

Un déplacement d'air l'amena à tourner la tête. Artémis venait de se matérialiser à côté de lui.

— Je ne pensais pas te revoir, dit-il, étonné.

Elle arborait un petit sourire timide.

— Je sais, Acheron. Je tenais à te présenter mes excuses pour ce que je t'ai dit. J'avais tort.

Tous les sens d'Acheron étaient en alerte.

— Tu es venue me présenter tes excuses ?

— Oui, et en gage de paix, je t'ai apporté un présent.

Elle lui tendit un bol fermé d'un couvercle. Il l'ouvrit et découvrit une substance jaune collante qui ne ressemblait à rien qu'il eût déjà vu.

— Qu'est-ce que c'est, Artie ?

— De l'ambrosie. La nourriture des dieux.

Il huma le contenu du bol. L'ambrosie dégageait une odeur forte mais semblait délectable.

— Et pourquoi m'as-tu apporté cela ?

— Tu es un dieu, désormais. Tu devrais manger comme tes semblables. Même moi, j'en mange. Et c'est délicieux.

Elle lui caressa la cuisse tout en le regardant entre ses cils.

La mixture l'attirait comme le miel les abeilles. Incapable de résister, il en prit une bouchée et songea qu'il n'avait jamais rien goûté d'aussi exquis. Du moins le pensa-t-il jusqu'au moment où la pièce se mit à tourner autour de lui. Il avait soudain les paupières lourdes, les muscles flaccides, la respiration laborieuse. Il reconnut ces symptômes en un éclair. Fou de rage, il se remémora toutes ces années où on l'avait drogué contre sa volonté.

— Pardonne-moi, Acheron ! s'écria Artémis.

De toutes les trahisons de la déesse, celle-ci était la pire.

— Que m'as-tu fait ? rugit-il.

Elle le regardait passer de l'état d'humain à celui de créature noir et bleu. Il essaya de l'attraper, mais elle se déroba prestement, comprenant sans doute qu'il la châtierait sans pitié s'il lui mettait la main dessus.

Il finit par tomber par terre, et elle poussa un soupir de soulagement. Hypnos soit remercié d'avoir concocté cette mixture contre laquelle aucun dieu n'était immunisé ! Elle avait craint malgré

tout que cela ne fonctionne pas sur Acheron. Grâce à Zeus, cela n'avait pas été le cas.

D'une main tremblante, elle sortit la dague cachée sous sa tunique. Héphaïstos l'avait forgée sur l'Olympe et, à l'instar de la drogue d'Hypnos, elle serait efficace contre un dieu. Elle avait pris la précaution d'enduire la lame de sang de Titan. Par sécurité. Un seul coup, et Acheron mourrait.

Debout devant le corps parfait et dénudé d'Acheron, elle le regarda respirer avec peine. Ses cheveux blonds masquaient à moitié son visage aux traits juvéniles. A l'approche du repos éternel, il paraissait paisible, inoffensif. Ses lèvres pleines et sensuelles l'avaient comblée de plaisir. Ses yeux argent avaient exprimé le bonheur en se posant sur elle. Mais cela s'était passé lorsqu'il était humain. Maintenant, il était une menace, pour elle et pour tous les dieux de l'Olympe.

Un seul coup. Il suffisait d'un seul coup de dague...

Sa gorge était exposée, comme si elle attendait le coup fatal. Elle tendait la main, déterminée à trancher la carotide, quand une image lui traversa l'esprit.

Acheron qui riait, qui lui disait qu'il l'aimait...

Personne ne l'avait aimée comme lui. Jamais il ne lui avait fait de mal, n'avait exigé quoi que ce soit d'elle. Il lui avait fait don de sa personne.

Tue-le ! Vas-y, fais-le !

Elle serra plus fort le manche de la dague, la leva bien haut... et se figea. Les images de son histoire avec Acheron tournaient dans sa tête comme un manège déréglé.

Secouée de sanglots, elle lâcha la dague, s'agenouilla à côté d'Acheron et posa la tête sur sa poitrine, en s'exhortant à trouver la force d'accomplir ce qui devait l'être. Humain, il avait représenté une menace pour elle, et aujourd'hui, en tant que dieu, il menaçait son panthéon ! Il fallait qu'elle se débarrasse de lui.

Et elle n'y arrivait pas !

Sa faiblesse la rendait folle de rage. Que faire ? Demander à un autre dieu de le tuer ?

Acheron entendit un cri si horrible que son estomac se serra. Le cri résonna dans la pièce, les murs en renvoyant l'écho à l'infini. Il essaya de quitter son lit mais s'en découvrit incapable. La drogue d'Artémis agissait encore.

Un autre hurlement s'éleva. Apollodorus !

Théo ! Apple a besoin de Théo ! Maman, maman ! Viens à Apple, maman !

Acheron fit une nouvelle tentative pour se lever, sans succès. La tête lui tournait, il avait la nausée.

— Je viendrai demain, *akribos*, murmura-t-il avant de perdre de nouveau connaissance.

Les cris continuèrent à le harceler à travers la stupeur qui l'avait terrassé.

25 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Des pleurs déchirants réveillèrent Acheron. Quelqu'un hurlait de désespoir.

Il ouvrit les yeux. Le soleil entraît à flots par la fenêtre.

Il sortit du lit, et les nausées l'assaillirent aussitôt. Il ne s'était pas réveillé dans cet état depuis qu'il avait quitté la maison d'Estes. Il avait la sensation de souffrir d'une overdose. Artémis ! Il se rappela soudain son « cadeau ». Et lui revint aussi la vision de la déesse penchée sur lui, une dague à la main, se demandant si elle devait ou non le tuer.

— Sale garce ! gronda-t-il.

Un instant plus tard, la porte s'ouvrait à la volée dans un fracas qui déclencha des élancements dans la tête d'Acheron.

— Hé, pas si fort ! se plaignit-il.

Il identifia le bruyant intrus comme étant Styxx lorsque celui-ci se jeta sur lui, l'attrapa à la gorge et le renversa sur le lit.

— Es-tu ivre ?

Acheron secoua la tête. Styxx le gifla, saisit les herbes sur la table et les lui jeta à la figure.

— Tu ne vaux rien, putain ! Tu te vautrais dans la drogue et l'alcool pendant que ma sœur se faisait assassiner !

Il frappa, frappa encore, avec une violence effroyable. Acheron tenta d'échapper à cette grêle de coups, mais la drogue d'Artémis le paralysait. Son cerveau qui fonctionnait au ralenti mit plusieurs minutes avant d'assimiler ce que Styxx venait de dire.

— Que... quoi ?

— Ryssa est morte, foutu bâtard !

Mais non. Bien sûr que non. Styxx n'était qu'un salopard, se dit Acheron en le repoussant.

Il réussit à se lever et à sortir de sa chambre en chancelant. Oubliant qu'il était nu, il traversa le couloir et entra chez sa sœur. Le roi était là. Il la tenait dans ses bras. Elle avait l'air d'une poupée au visage de porcelaine bleue et...

Grands dieux ! Elle avait été déchiquetée par de gigantesques griffes ! Le lit et le sol étaient couverts de sang.

Acheron tomba à genoux. Morte. Ryssa était bien morte. Et Apollodoros aussi. Il était parterre, massacré, auprès du cadavre de sa nourrice.

L'esprit en déroute, il tenta de se concentrer, d'assimiler ce qu'il voyait. L'atroce réalité ne tarda pas à s'imposer à lui. Il se

rappela les cris entendus la nuit précédente. Ils l'avaient réveillé, mais il s'était rendormi. Maudite soit Artémis ! Il avait les pouvoirs d'un dieu, mais à quoi lui avaient-ils servi ? Il n'avait pas été capable de courir au secours de ceux qu'il aimait, parce que cette salope de déesse l'avait drogué !

Il poussa un long hurlement, et les images de ce qui s'était passé défilèrent sous ses paupières closes.

Il vit ceux qui étaient entrés dans la chambre par la fenêtre, assista à l'assassinat, entendit les cris de sa sœur, ceux d'Apollodorus qui appelait son oncle Théo.

Les coups qu'il recevait le ramenèrent au présent. Styxx le martelait des pieds et des poings, sans relâche. Par réflexe, il se protégea du mieux qu'il le put, alors qu'il ne voulait que mourir sous ce déchaînement de violence. Il n'avait plus aucune envie ni aucune raison de vivre, maintenant que Ryssa et Apollodorus n'étaient plus là.

Il levait le bras pour protéger ses yeux, que Styxx avait pris pour cible, lorsque Apollon entra. Un silence de mort s'abattit sur la pièce. Même le roi cessa de sangloter.

Tous attendaient la réaction du dieu.

Apollon considéra le cadavre de sa compagne et de son fils, puis demanda entre ses dents serrées :

— Qui a fait cela ?

Styxx pointa l'index sur Acheron.

— Il les a laissés mourir.

En un éclair, le dieu fut sur Acheron et lâcha la bride à sa fureur. Acheron n'eut pas le temps de crier que Styxx mentait qu'Apollon l'avait soulevé du sol et projeté contre un mur. L'attrapant par les cheveux, il lui cogna la tête si durement qu'Acheron, le nez brisé, perdit du sang à flots. Ses lèvres éclatèrent, les os de ses pommettes craquèrent. La douleur était effroyable. Et il ne parvenait pas à parer les coups, encore moins à riposter. Ses muscles étaient toujours en coton.

— Artémis ! appela-t-il, désespéré : seule la déesse pourrait calmer le courroux du dieu.

— Ne t'avise pas de prononcer le nom de ma sœur, sale putain ! vociféra Apollon en sortant une dague de sa ceinture.

Il enfonça la main dans la bouche d'Acheron, saisit sa langue et la trancha.

Le sang qui jaillit faillit l'étouffer. Il eut si mal qu'il ne songea qu'à échapper à son bourreau. Il recula pitoyablement en rampant sur le sol. Mais Apollon le rattrapa et l'empoigna par la gorge, imprimant la marque de ses doigts dans sa chair.

— *Akri ! Ni !*

Les hurlements de Xiamara emplirent la chambre tandis que la

Démone apparaissait et se ruait sur Apollon, qu'elle écarta brutalement avant de s'interposer entre Acheron et lui.

— Hors de ma vue, Démone ! lui ordonna le dieu.

En guise de réponse, elle se jeta sur lui, et s'ensuivit un combat au cours duquel l'air s'emplit de plumes arrachées et d'éclairs aveuglants. Les larmes aux yeux, Acheron essayait de lutter contre l'inconscience qui le menaçait. Il fallait qu'il tue le dieu. La dague à la lame rouge de sang était par terre, là où Apollon l'avait lâchée.

Animé d'une indicible fureur, il réussit à s'en emparer. Le dieu allait payer pour tous les sévices qu'il avait endurés à cause de ses semblables. Il bondit sur les deux combattants.

Ryssa n'avait jamais eu la moindre importance pour Apollon, pas plus que lui pour Artémis. Ryssa avait détesté le dieu, et maintenant ce salaud se comportait comme si sa mort avait un sens pour lui. Ce n'était pas juste ! Par les dieux qui l'avaient engendré, il n'allait pas laisser ce foutu dieu faire du mal à la Démone favorite de sa mère !

Acheron riva les yeux sur Apollon. Son univers se réduisait au cœur du dieu, qu'il voulait transpercer d'un coup de dague. Mais à la seconde où il fut sur Apollon, ce dernier plaqua brutalement Xiamara contre lui.

Elle écarquilla des yeux incrédules et horrifiés.

Apollon l'avait empalée sur la lame.

Du sang poissa tout de suite la main d'Acheron. Xiamara lâcha une plainte sourde en regardant la blessure. Epouvanté, Acheron voulut lui parler mais avec sa langue coupée, c'était impossible. Il ne put que la prendre dans ses bras. Elle haletait, cherchant sa respiration, et parvint à poser la main sur la joue d'Acheron.

— Apollymi t'aime, lui murmura-t-elle en charonte, une langue qu'il comprit bien qu'il ne l'eût jamais entendue auparavant. Protège ta mère, Apostólos. Sois fort pour elle et pour moi.

L'éclat de ses prunelles se ternit soudain, et elle expira dans ses bras. Acheron jeta la tête en arrière pour pousser un long cri de rage, mais ne réussit qu'à émettre un son étranglé. Alors, il arracha la dague de l'abdomen de Xiamara et fondit sur Apollon. Mais, vif comme l'éclair, le dieu la lui arracha, l'empoigna de nouveau par la gorge et le précipita par terre. Acheron le repoussa à coups de pied avant de rouler sur le côté.

Il aperçut soudain une silhouette imprécise dans l'ombre. Artémis ! Elle avait manifestement assisté à tout le combat et paraissait en état de choc.

Acheron avait besoin d'elle. Il lui tendit la main.

Et elle recula, se cachant à la vue de son frère.

Acheron eut la sensation que quelque chose mourait en lui.

Artémis refusait d'intervenir ! Même maintenant qu'il était blessé, qu'il souffrait le martyr, son amour laissait la déesse de marbre.

Il baissa les bras. A quoi bon continuer à lutter ? Il roula sur le dos et ne bougea pas lorsque Apollon se rapprocha, le dominant de toute sa haute stature. Le dieu était l'image vivante de la rage. Il abattit sa dague dans le cœur d'Acheron et l'enfonça jusqu'à la garde. Puis il l'étripa lentement, sous les yeux d'Artémis.

Les indescriptibles souffrances commencèrent à s'atténuer en même temps qu'il sombrait dans les ténèbres.

Artémis resta dans l'ombre. Elle pleurait sans bruit. Son frère poussa à coups de pied le cadavre d'Acheron sur le côté. Ce ne fut que quand Apollon s'approcha du roi que ce dernier s'aperçut que Styxx était également mort. Il gisait sans vie sur le seuil de la pièce.

Ce dont Artémis se moquait totalement. Elle n'avait d'yeux que pour son cher Acheron, dont elle avait cru que la disparition la soulagerait de ses inquiétudes.

Au temps pour ses espérances. Elle n'était plus qu'une boule de douleur, dévastée de chagrin à un point que jamais elle n'aurait imaginé.

Le hurlement du roi résonna au moment où Apollon soulevait Ryssa dans ses bras. Oubliées, la dignité, la majesté. Le roi était par terre et sanglotait, berçant son défunt héritier contre sa poitrine.

Apollon pleurait Ryssa, le roi, Styxx, mais personne ne pleurait Acheron.

Incapable d'en supporter davantage, Artémis regagna son temple, où elle brisa tous les miroirs.

Qu'avait-elle fait ? Par les dieux, qu'avait-elle fait ? Elle l'avait laissé mourir... Non, elle avait essayé de le tuer. Elle avait voulu qu'il meure. Mais elle ignorait alors combien elle souffrirait. Ses caresses, son amitié... plus jamais Acheron ne les lui dispenserait. Il était parti pour toujours.

— Je t'aime, Acheron, bredouilla-t-elle entre deux sanglots.

C'était fini. Personne ne saurait jamais, pour eux. Elle était en sécurité.

Piètre consolation, dans la mesure où elle allait devoir vivre jusqu'à la fin des temps sans son amant.

Apollymi poussa une petite exclamation en se sentant subitement soulagée d'un poids. Nul n'avait besoin de le lui dire : elle se savait désormais libre de quitter Kalosis. De s'en aller.

— Non !

Elle venait de comprendre à quoi elle devait cette liberté.

Apostólos était mort !

Ces trois mots tournèrent dans sa tête jusqu'à lui donner la nausée. Incapable d'en accepter le sens, elle courut à son bassin et appela l'œil universel. Et là, dans l'eau, elle vit Xiamara morte sur le dallage du palais, Apostólos à côté d'elle. Un long cri monta de ses entrailles, résonna dans tout le jardin, fit naître des vaguelettes sur le bassin et trembler les arbres.

— Je suis Apollymi Thanata Deia Fonia ! hurla-t-elle sans discontinuer jusqu'à ce que sa gorge soit à vif.

Elle était la destruction ultime.

Et elle allait ramener son fils à la maison. Que les dieux se protègent les uns les autres, car elle n'aurait de pitié pour aucun d'eux.

25 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Hadès, le dieu grec de la mort et des Enfers, se tenait au centre de sa salle du trône. Il considérait avec stupéfaction le nouvel arrivant qui gisait dans l'une des cellules les plus sombres du Tartare. Il ne l'avait pas fait venir.

Il consulta sa montre et serra les dents. Sa femme ne regagnerait les Enfers que dans trois mois, mais il avait besoin d'elle maintenant. Il ne pouvait pas attendre.

— Perséphone ?

Pourvu que sa belle-mère ne perçoive pas son appel... La vieille sorcière en ferait une attaque, si elle les voyait ensemble. Quoique, ce ne serait pas une mauvaise chose... A condition que l'attaque soit fatale.

L'image de sa femme se dessina soudain à côté de lui.

— Haricot, tu me manquais terriblement, souffla-t-elle.

Heureusement, il n'y avait personne autour d'eux pour entendre ce surnom stupide – un parmi tant d'autres – dont elle l'affublait. Elle était assez avisée pour ne l'employer que lorsqu'ils étaient en tête à tête. Sinon, il aurait été la risée de tous les dieux.

Mais il pardonnait tout à sa merveilleuse épouse.

— Où est ta mère, Perséphone ?

— Quelque part en balade aux Champs Élysées avec Zeus. Pourquoi ?

Parfait. La dernière chose dont il avait besoin, c'était que Déméter les surprenne. En colère, il agita la main en direction du mur derrière lequel s'alignaient les cellules où s'entassaient les prisonniers.

— Parce que j'en ai marre de faire le ménage après les âneries des autres dieux et que je donnerais cher pour connaître le nom du crétin dont je devrais botter les fesses pour le dernier fiasco !

— Hein ? Que s'est-il passé ? demanda Perséphone en se matérialisant.

Il lui prit la main et la guida jusqu'à une cellule. Ils pouvaient voir l'occupant, mais la réciproque n'était pas vraie. Enfin, normalement. Comment savoir si celui-là était vraiment incapable de les voir à travers la porte ? Il pointa l'index sur l'homme à la peau bleuâtre recroquevillé en boule sur le sol.

— Une idée de qui l'a tué et envoyé ici ?

— Non. Qui est-il ?

— Eh bien, je n'en suis pas tout à fait sûr, mais je crois que c'est un dieu... atlante. Il est arrivé il y a peu et n'a pas bougé depuis.

J'ai pensé détruire son âme et l'envoyer dans le néant absolu, mais je ne crois pas avoir assez de pouvoirs pour faire cela. En fait, je suis persuadé que si j'essayais, ça le ficherait dans une colère noire.

— Chéri, mon avis est que si tu ne peux le vaincre, il vaut mieux que tu t'attaches son amitié.

— Et de quelle façon ?

Perséphone sourit à son mari, dont l'absence totale de sociabilité était notoire. Grand, musclé, doté de cheveux et d'yeux noirs, il était superbe, même de mauvaise humeur et ivre.

— Attends-moi là, chéri.

Elle ouvrit la porte de la cellule et avança doucement jusqu'au dieu inconnu. Plus elle approchait de lui, plus elle comprenait l'inquiétude d'Hadès : il émanait du prisonnier un tel pouvoir que l'air en semblait électrisé. Toute sa vie, elle avait côtoyé des dieux, mais celui-ci était différent. Sa peau marbrée de bleu était étrangement séduisante, tendue sur un corps aux proportions parfaites. Deux cornes se dressaient sur sa tête, noires comme ses longs cheveux et ses lèvres, et ses bras se terminaient par des serres.

Il n'était pas un dieu de création mais un dieu de destruction ultime.

Perséphone, sors de là !

D'un signe de la main, Perséphone signifia à son mari que tout allait bien. Elle s'apprêta à toucher le dieu, qui ouvrit les yeux, révélant des iris orange entourés de rouge. En un éclair, ils devinrent couleur argent, animés de tourbillons. Ils étaient habités d'une profonde angoisse.

— Suis-je mort ?

— Vous voulez l'être ?

Elle appréhendait sa réponse, car s'il ne voulait pas l'être, de lourdes conséquences étaient à prévoir.

— S'il vous plaît, dites-moi que j'y suis enfin arrivé !

Le désespoir qui perçait dans sa question serra le cœur de Perséphone. Elle caressa gentiment la joue bleue du dieu.

— Vous êtes mort, mais en tant que dieu, vous vivez.

— Je ne comprends pas. Je ne veux pas être différent des autres ! Je veux juste qu'on me laisse en paix.

— Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le souhaitez, lui dit Perséphone en souriant, avant de faire apparaître un coussin qu'elle glissa sous sa tête et une couverture dans laquelle elle l'enveloppa.

— Pourquoi êtes-vous si bonne avec moi ?

— Parce que j'ai l'impression que vous en avez besoin. S'il vous faut quoi que ce soit d'autre, je suis Perséphone. Mon mari, Hadès, s'occupe de cet endroit. Appelez-nous et nous viendrons.

Il hocha la tête, referma les yeux et retourna à sa quiétude dans la pénombre.

— Il est inoffensif, dit Perséphone à Hadès quelques instants plus tard.

— Inoffensif, mon œil ! Tu es folle ou quoi ? Ne sens-tu pas le pouvoir qu'il y a en lui ?

— Oh, mais si. Approche-le, et tu feras les pires cauchemars. Mais il ne prétend à rien. Il souffre. Il ne veut qu'une chose : qu'on le laisse en paix.

— Ouais, c'est ça. Il vient chercher la paix dans mes Enfers ? Foutaises. Sais-tu pourquoi les différents panthéons ne se mêlent pas les uns aux autres ?

— Allons, chéri, tu peux t'allier à lui. Avoir un ami n'est jamais une mauvaise chose.

— Jusqu'au moment où l'ami se retourne contre toi.

— Hadès...

— Je suis bien plus vieux que toi, Perséphone. J'ai vu ce qui arrive quand des dieux se retournent les uns contre les autres.

— Peut-être, mais lui, il ne représente un danger ni pour toi ni pour moi. Bon, je dois m'en aller avant que ma mère s'aperçoive que j'ai filé. Tu sais dans quel état elle se met quand je passe du temps auprès de toi.

— Oh que oui. Une vraie peste qui...

Perséphone lui pinça les lèvres pour le faire taire.

— Je vous aime tous les deux. A plus. Et prends soin de notre invité.

Personne d'autre n'aurait osé traiter Hadès de façon aussi cavalière. Mais il avait donné son cœur à Perséphone et était prêt à lui donner n'importe quoi d'autre.

— Tu me manques, dit-il en lui embrassant le bout des doigts.

— Moi aussi. Je rentrerai bientôt à la maison.

Mais bien sûr... répliqua amèrement Hadès *in petto*. Il jura à mi-voix lorsqu'elle s'en alla. Que Déméter soit maudite pour leur avoir jeté ce sort qui les condamnait à rester séparés six mois par an !

Mais dans l'immédiat, il avait d'autres sujets de préoccupation que Déméter, sa chère vipère de belle-mère.

Ce tueur de dieux, là, à quelques mètres de lui, lui posait un problème nettement plus urgent.

25 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Un vent glacial faisait tournoyer les cheveux couleur de lin d'Apollymi et plaquait sa robe noire sur son corps. Debout sur les rochers battus par la mer, elle regardait l'endroit où gisait son fils Apostólos. Son précieux enfant avait été jeté là comme un vulgaire sac de déchets. Comme s'il n'était rien.

Rien.

Elle avait constamment les larmes aux yeux. Le spectacle du corps dépecé de son fils flottant à plat ventre, abandonné de tous, l'emplissait d'un désespoir glacé. Après tout ce qu'ils lui avaient fait subir, n'auraient-ils pas pu lui offrir des funérailles décentes ?

Le chagrin l'affaiblissait au point qu'elle tomba à genoux dans la poche d'eau peu profonde, à côté du cadavre du jeune homme, qu'elle souleva et amena jusqu'à la grève. Elle le posa sur le sable et hurla, si fort que les oiseaux de mer s'enfuirent :

— Apostólos !

Il ne l'entendait pas. Il était aussi glacé que son cœur de mère affligée. Ses yeux d'argent étaient ouverts et vitreux, mais les spirales continuaient à tournoyer dans les pupilles sans vie, comme les nuages d'un ciel d'orage. En dépit de tout ce qu'il avait enduré, ses traits étaient restés sereins. Et magnifiquement beaux.

Oui, son fils était plus beau qu'aucune mère n'eût osé le rêver. Si grand, si fort Et ils l'avaient massacré, torturé, humilié. Son fils, son précieux bébé.

Réprimant un sanglot, elle passa la main sur sa poitrine pour la refermer. Lorsqu'il ne subsista plus sur son corps aucune trace du martyr qu'il avait subi, elle se pencha, l'embrassa et laissa libre cours à ses larmes.

Depuis le jour où elle l'avait arraché à son ventre, c'était la première fois qu'elle le tenait contre elle. Tout en le berçant, elle murmura :

— J'ai essayé de te protéger, Apostólos. J'ai essayé de toutes mes forces.

Mais elle avait lamentablement échoué et fait de son existence un cauchemar. Il était trop tard, désormais, et pourtant elle tenta de réchauffer ses bras en les frictionnant. Jamais il ne la verrait, n'entendrait sa voix. Jamais il ne l'appellerait

« *matera* ».

— Je t'en prie, reviens-moi, Apostólos. Je te jure que cette fois, tu seras en sécurité. Je ne laisserai personne te faire du mal. Je t'en

supplie, mon chéri. Je ne peux pas vivre en sachant que je t'ai tué. Je ne peux pas ! Regarde-moi... Regarde-moi.

Mais c'était impossible, et elle le savait.

Si seulement elle avait eu le pouvoir de le ramener à la vie ! Hélas, à la différence de son père, elle était née pour la destruction, la mort, la peste, la guerre. Voilà ce qu'elle apportait au monde. Il n'y avait donc rien qu'elle pût faire pour ressusciter son fils bien-aimé.

— Pourquoi ? cria-t-elle au ciel.

Où étaient les Chthoniens qui auraient dû venger la mort de son enfant ? Pourquoi n'étaient-ils pas là, aux côtés d'Apostólos ? Ils s'en fichaient ! Tous s'en fichaient, sauf elle !

Et Xiamara... La pauvre Xiamara qui avait désespérément essayé de sauver le jeune homme. Xiamara, sa meilleure amie, la seule personne en qui elle eût jamais eu confiance. Toutes deux étaient plus proches que deux sœurs, qu'une mère et sa fille. Et maintenant, elle aussi était partie.

Apollymi était seule. Atrociement seule.

Elle continua de bercer son fils contre elle tout en invectivant et en maudissant Archon. Comment avait-il osé lui dire qu'il l'aimait ? Comment avait-il pu laisser mourir Apostólos et la rendre si malheureuse ?

Le cœur brisé, elle enfouit son visage dans les cheveux blonds mouillés de son enfant et pleura jusqu'à ce que ses larmes se tarissent.

La fureur prit alors la place de la douleur. Apostólos et elle avaient été trahis par ceux qui étaient censés les aimer et les honorer.

Il était temps qu'elle ramène son fils chez elle. Chez lui. Temps de faire couler le sang de sa prétendue famille de traîtres.

Elle enveloppa Apostólos dans les plis d'une vaste *formesta* noire ornée du symbole de sa position. Du fait de sa naissance, Apostólos avait le droit de porter ce symbole, un soleil transpercé de trois éclairs. Il n'était pas un tas de déchets ! Il était un dieu atlante. Et il était le fils de la Destructrice.

Elle se téléporta à Katoteros en une fraction de seconde.

Katoteros était une île entourée d'autres îles, d'une beauté comme il n'en existait pas dans le monde des humains. Apollymi se plaça sur la plus haute éminence, là où sa mère le vent du nord la fouettait, et elle considéra le royaume qui aurait dû être celui d'Apostólos. Les îles scintillaient comme des pierres précieuses sous le soleil qui tentait en vain de réchauffer sa peau.

L'île sur sa droite abritait les âmes des Atlantes en attente de réincarnation. Celle sur sa gauche avait été le domaine des Charontes avant qu'elle ne soit chassée de Katoteros. A la différence de sa famille, ses Démons s'étaient montrés loyaux envers elle et l'avaient tous suivie à Kalosis.

Son fils aurait dû habiter l'île qui se trouvait devant elle.

L'attention d'Apollymi se focalisa sur le deuxième point le plus élevé de Katoteros. C'était de là que le royaume était gouverné. Le palais des dieux y avait été construit.

Le palais d'Archon.

Elle se téléporta avec Apostólos sur le parvis de l'immense et splendide bâtiment de marbre si imposant. De la musique et des rires arrivèrent jusqu'à elle. Les dieux donnaient une réception ! Une saloperie de réception ! Elle percevait la présence de tout le panthéon. Ils s'amusaient, se congratulaient, portaient des toasts.

Et son fils chéri était mort. Son univers avait basculé, et eux, ils riaient.

Elle serra Apostólos encore plus fort contre son sein, gravit la volée de marches et fit s'ouvrir les portes par la seule force de son pouvoir.

Le cœur battant follement sous l'effet de la fureur, elle pénétra dans le hall circulaire, orné de statues des dieux dans des niches, et s'avança jusqu'au centre de la salle, où son symbole, un soleil, était gravé dans le sol. Elle posa le pied dessus et il se modifia, remplacé par celui de son fils. Un à un, les éclairs transpercèrent le soleil. Les couleurs se modifièrent, laissant la place au noir et au rouge, symboles de son deuil et du sang versé.

Sans hésiter, elle marcha vers les portes d'or de la salle du trône d'Archon. Cette salle où les dieux faisaient la fête alors que son fils était mort à cause de leur trahison. Par tous les pouvoirs de l'univers, ils n'allaient pas s'amuser longtemps !

Sa rage fit s'ouvrir les deux vantaux à la volée, si violemment qu'ils heurtèrent avec fracas les murs de marbre et que leurs gonds cédèrent. Ils s'abattirent sur le sol.

La musique cessa instantanément. Tous les dieux se tournèrent vers Apollymi et blémirent. Sans mot dire, elle souleva Apostólos bien haut et s'avança vers l'estrade sur laquelle se dressait son trône noir, à côté de celui d'or de son mari. Archon se mit debout puis vint vers elle, comme pour lui parler. Elle l'ignore. Elle alla installer Apostólos sur le trône d'Archon, posa les bras de son fils sur les accoudoirs, releva sa tête et dégagea son visage de ses cheveux blonds jusqu'à ce qu'il semble prêt à battre des paupières.

Sauf qu'il ne battrait plus jamais des paupières.

Il était mort.

Et eux, ils n'allaient pas tarder à l'être.

Plus rien ne contenait la colère d'Apollymi, qui enflait, prenait des proportions terrifiantes. Un vent de la force d'un ouragan souffla soudain dans la salle. Les yeux d'Apollymi virèrent au rouge quand elle les posa sur les dieux présents. Elle les considéra l'un après l'autre.

Ils restaient figés, dans l'attente des effets de sa fureur.

— Regarde mon fils ! lança-t-elle à Archon.

Il se détourna.

— Regarde-le ! Je veux que tu voies ce que tu as fait !

Archon s'exécuta avec répugnance. Apollymi le fixait avec dégoût : comment avait-elle pu ouvrir son lit à cette ignoble créature ? La laisser entrer en elle ?

— Tes bâtardes de filles ont privé mon fils de sa vie. Ces petites putes l'ont maudit. Et toi, au lieu de le protéger, tu as choyé ces garces !

— Apollymi...

— Ne prononce plus jamais mon nom.

Par sa seule volonté, elle lui ferma la bouche.

— Tu as raison d'avoir peur, poursuivit-elle. Mais tes bâtardes avaient tort. Ce n'est pas mon fils qui détruira ce panthéon, mais moi ! Moi, Apollymi Kataastreifa Megola Antokra-tia. *Thanatia Atlantia delà oly !*

Moi, Apollymi, la Grande Destructrice, celle qui détient tous les pouvoirs. Mort aux dieux de l'Atlantide !

Tous tentèrent alors de fuir, soit par la porte soit en se téléportant, mais Apollymi les en empêcha. Elle scella les issues par magie. Personne ne partirait tant que sa rage ne serait pas apaisée.

Si les Chthoniens la tuaient pour avoir commis ce sacrilège, tant pis. Elle se sentait déjà morte, de toute façon. Elle n'avait plus qu'un but : venger les souffrances de son fils. Tout le reste lui était indifférent.

Archon tomba à genoux pour supplier sa femme. Mais il ne restait aucune indulgence en elle. Il n'y avait plus que haine et rancune. Elle chassa Archon d'une décharge de foudre, puis, insatisfaite, le foudroya jusqu'à ce qu'il ne reste de lui qu'une statue de pierre. Basi hurla lorsque Apollymi se tourna vers elle.

— Je t'ai aidée, moi ! Je l'ai mis là où tu m'avais dit !

— Tu n'as rien fait du tout, à part te plaindre et m'exaspérer !

Et Apollymi l'expédia dans le néant.

Elle changea tous les dieux qui l'entouraient, ces êtres qu'elle avait considérés comme sa famille, en statues eux aussi, sourde à leurs appels à la clémence et à la compréhension. Personne ne saurait calmer sa colère, songea-t-elle, sauf Apostólos, cet enfant qu'ils avaient sottement tué. Lui, il aurait pu les sauver.

Elle n'eut qu'une hésitation, face à son petit-fils par alliance, Dikastis, le dieu de la justice. A la différence des autres, il ne la suppliait pas ni ne baissait la tête. Il restait calme, assis, une main sur un accoudoir, et dardait sur elle un regard signifiant qu'il se considérait comme son égal.

Mais il comprenait ce qu'était la justice, il comprenait sa colère : il inclina la tête avec respect et se laissa foudroyer sans ciller.

Restait Epithymia, la demi-sœur d'Apollymi, déesse du désir et de la richesse.

— J'ai fait ce que tu avais demandé, Apollymi, geignit-elle. Je l'ai conduit dans le monde des humains et me suis assurée qu'il naisse dans une famille royale. Pourquoi veux-tu me tuer ?

Apollymi lui aurait volontiers arraché les yeux.

— Tu l'as touché, sale pute ! Tu savais ce que cela impliquerait pour lui, d'avoir été touché par la main de la déesse du désir et de n'avoir aucun pouvoir divin pour contrebalancer le sortilège ! À cause de ton inconséquence, tout humain qui le voyait devenait ivre de désir et prêt à tout pour le posséder. Comment as-tu pu être aussi inconsciente ?

La vérité s'imposa soudain à son esprit.

— Tu l'as fait exprès, Épithymia !

— Mais... qu'étais-je censée... Tu as entendu les Moires. Elles ont dit qu'il serait notre mort à tous. Il nous aurait détruits jusqu'au dernier !

— Tu as pensé que les humains, dans leurs frénétiques efforts pour le posséder, finiraient par le tuer, c'est cela ?

— J'ai seulement voulu nous protéger, dit la déesse, les joues baignées de larmes.

— Il était ton neveu !

— Je sais, et j'en suis désolée.

Pas aussi désolée qu'elle le serait dans un moment...

— Moi aussi, Épithymia. Je regrette de t'avoir confié le salut de l'être que j'aimais par-dessus tout. Sale garce ingrate ! J'espère que tes mauvaises actions te hanteront l'éternité durant.

Et Apollymi foudroya sa demi-sœur.

Mais elle souffrait toujours. Elle hurla jusqu'à en perdre la voix, puis tendit enfin les bras et fit exploser la salle. Quelques instants plus tard, il ne restait que des ruines, et le souvenir de ses espoirs anéantis et de son fils mort.

Elle essuya ses larmes, puis considéra son œuvre. Elle ne retirait aucune satisfaction de ses actes.

Sa vengeance n'était pas terminée.

Elle gagna le royaume insulaire que le roi Archon avait créé pour elle.

L'Atlantide.

Ces pauvres idiots d'Atlantes avaient cru vaincre Apollon en assassinant sa maîtresse et son fils. Et aujourd'hui, ils tremblaient de peur à l'idée qu'Apollon découvre ce qu'ils avaient fait et les punisse. Mais ce n'était pas le dieu grec qui voulait leur mort. C'était elle, leur

déesse reine. Ce serait de sa main et à cause de ce qu'ils avaient fait à son fils qu'ils souffriraient et mourraient. Elle n'aurait pas plus de pitié pour eux qu'ils n'en avaient eu pour Apostólos.

D'un geste, elle fit sombrer l'île dans la mer et se délecta des cris d'horreur et d'épouvante des misérables qui la peuplaient, pendant que les éléments en furie mettaient un terme à leurs immondes existences.

Si seulement Apostólos et Xiamara avaient pu assister à cela !

La mer achevait d'engloutir l'île lorsque le soleil se coucha. Apollymi regagna alors la terre grecque.

Ils allaient être les derniers à souffrir, ces humains ignobles qui avaient fait tant de mal à son fils et ces maudits dieux qui se croyaient si intelligents. Mais, plus que tous les autres encore, les filles bâtardes d'Archon allaient payer. Elles s'imaginaient en sécurité sur l'Olympe, sous la protection de leur mère. Mais les trois Moires n'étaient rien, comparées à la fille de Chaos, à la mère de la destruction absolue !

Leurs cris d'agonie seraient la plus délicieuse des mélodies.

25 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Le dieu Hermès était mince et petit, doté de cheveux et d'yeux marron. Il vola à travers la salle du trône de Zeus et se posa devant son père, qui semblait n'avoir que quelques années de plus que lui. Hermès ne savait pas ce qui se passait, mais ce devait être important dans la mesure où la plupart des dieux étaient présents et discutaient avec animation. Personne ne fit attention à lui jusqu'à ce qu'il lance à la cantonade :

— Vous savez ce qu'on dit, qu'il ne faut pas tuer le messager. Ne l'oubliez pas.

Zeus quitta le siège qu'il occupait, face à Poséidon avec qui il jouait aux échecs. Il portait un ample himation dont le blanc rehaussait le blond de ses cheveux courts et le bleu de ses yeux.

— Que se passe-t-il ?

De la main, Hermès montra la baie qui donnait sur le monde des humains.

— As-tu jeté un coup d'œil à la Grèce, récemment ?

Artémis retint son souffle. Un mauvais pressentiment l'animait soudain. Elle était assise à la table de banquet avec Aphrodite, Athéna et Apollon. Ce dernier secoua la tête avec mépris.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu fais référence au sort que j'ai jeté aux Apollites ? demanda-t-il.

— Non, répondit Hermès d'un ton sarcastique. Je veux parler du fait que l'Atlantide a été engloutie dans la mer et que la déesse Apollymi fonce à présent droit sur notre pays, en anéantissant en chemin tous ceux qu'elle croise. Au cas où cela t'intéresserait, Apollymi nous a dans le collimateur. A mon avis, elle est sacrement en pétard.

Artémis se crispa. Zeus se tourna vers Apollon.

— Qu'as-tu fait ?

Toute arrogance évanouie, Apollon pâlit.

— J'ai maudit ceux de mon peuple, pas les siens. Je n'ai rien fait aux Atlantes, papa. Ceux qui n'ont pas de sang apollite ne sont pas touchés par mon sort. Ce qui arrive n'est pas ma faute !

Hébétée, Artémis comprit tout à coup à quel panthéon appartenait Acheron. Terrifiée par ce qu'Apollon et elle avaient déclenché, elle quitta la salle dans laquelle les dieux préparaient la guerre et gagna son temple, où elle pourrait réfléchir sans être assourdie par des cris de colère.

Que faire ? se demanda-t-elle. Elle s'apprêtait à convoquer ses

servantes lorsque les trois Moires apparurent. Des triplées dans toute la beauté de la jeunesse. Leur absolue ressemblance était le seul élément qui les unît. La plus âgée, Atropos, était rousse ; Clotho était blonde, et la cadette, Lachésis, brune. Elles étaient les filles de la déesse de la justice. Personne ne savait qui était leur père, mais beaucoup soupçonnaient Zeus.

Depuis leur arrivée, quelques décennies plus tôt, tout le monde les fuyait. Il suffisait qu'elles lèvent les mains et fassent une déclaration pour que celle-ci devienne une loi universelle que personne ne pouvait contester.

Absolument personne.

Artémis ne comprenait pas ce qu'elles faisaient là, dans son temple.

— Je suis assez occupée, en ce moment, leur dit-elle. Alors si vous voulez bien m'excuser...

Lachésis tendit le bras.

— Artémis, tu dois nous écouter. Nous avons fait quelque chose de terrible.

Voilà pourquoi elles terrorisaient les dieux. Elles faisaient constamment des trucs terribles.

— On en parlera plus tard.

— Non, cela ne peut pas attendre. Apollymi arrive pour nous tuer.

— Quoi ? s'écria Artémis, éperdue.

— Tu ne dois en aucun cas répéter ce que nous allons te dire. As-tu compris ? Notre mère nous a fait jurer de garder le secret.

— Quel secret ?

— Jure de te taire, Artémis.

— Je le jure. Bon, alors ?

En quoi ce maudit secret la concernait-il ?

Ce fut Atropos qui expliqua en murmurant :

— Notre père est Archon, le roi des dieux atlantes. Nous sommes le fruit de son aventure avec notre mère, Thémis. Elle nous a envoyées vivre sur l'Atlantide, et notre père nous a accueillies. Apollymi est notre belle-mère, et sans le faire exprès, nous avons jeté un sort à notre demi-frère quand nous avons appris sa naissance imminente.

— C'était un accident, gémit Clotho. Nous ne voulions pas le maudire !

— Nous n'étions que des enfants, renchérit Lachésis, nous ne connaissions pas encore l'ampleur de nos pouvoirs. C'est vrai, nous ne voulions pas le maudire !

Artémis sentit son cœur se glacer.

— Acheron... Acheron est votre frère ?

— Oui, confirma Clotho. Quand nous habitions avec Archon et elle, Apollymi nous supportait très mal. Nous étions l'incarnation vivante de l'infidélité de son époux, et elle nous détestait à cause de cela.

— Mais enfin, tout le monde sait qu'Archon n'a jamais été infidèle à sa femme !

— Balivernes. C'est un mensonge qu'entretiennent les dieux atlantes afin qu'Apollymi ne leur fasse pas de mal. Tu ne semblés pas comprendre à quel point elle est puissante. Elle pourrait nous tuer tous d'un simple clignement de paupière. Tous les dieux ont peur d'elle. Même Archon.

— Elle veut notre mort, à mes sœurs et à moi ! gémit de nouveau Clotho.

Cela, Artémis s'en moquait bien. En revanche...

— De quelle façon exactement avez-vous jeté ce sort à Acheron ?

— Nous étions si sottes, dit Atropos. Quand la grossesse d'Apollymi a commencé à se voir, nous avons déclaré qu'Apostólos détenait le destin. Qu'il serait notre mort à tous... On dirait bien qu'aujourd'hui, nous sommes sur le point de voir se réaliser notre prophétie.

— Mais ce n'est pas lui, la menace ! C'est sa mère.

— Oui, et elle tuera tous ceux qui ont concouru à la fin d'Apostólos. Toi comprise.

— Moi ? Je n'ai rien fait !

Les triplées encerclèrent Artémis.

— Allons, nous savons ce que tu as fait... Nous voyons tout, ne l'oublie pas. Tu lui as causé infiniment plus de tort que nous. Tu lui as tourné le dos pendant qu'Apollon l'étripait, et Apollymi le sait très bien.

La peur s'empara d'Artémis. Si les Moires disaient vrai, elle n'avait aucune chance contre Apollymi. D'accord, elle ne méritait pas sa clémence, mais elle n'avait vraiment aucune envie de mourir !

— Que pouvons-nous faire ? Comment la neutraliser ?

— Toi, tu ne le peux pas. La seule personne qui en soit capable, c'est son fils.

Un sérieux problème, dans la mesure où Acheron était mort. Bons dieux, mais pourquoi ne lui avait-on pas raconté tout cela avant qu'elle l'abandonne aux mains d'Apollon ?

L'information arrivait trop tard. Si seulement elle l'avait eue quelques heures plus tôt...

— Nous sommes perdues, commenta Artémis alors que des images d'Apollymi l'éviscérant lui traversaient l'esprit.

— Non, dit Clotho en lui secouant le bras. Tu peux le faire

revenir.

— Es-tu folle ? Je ne puis ramener quelqu'un d'entre les morts !

— Si, tu le peux, Artémis. Tu es même la seule à en être capable.

— Absolument pas.

— Tu as bu son sang ! s'écria Atropos. Tu as donc absorbé certains de ses pouvoirs.

— Oui, approuva Clotho. Il est le détenteur du destin. Il peut ressusciter les morts, ce qui signifie que tu le peux aussi.

— Oh... En êtes-vous certaines ?

Les Moires hochèrent la tête à l'unisson. Néanmoins, Artémis doutait encore. Seuls quelques dieux d'élite avaient le pouvoir de ressusciter. Si elle échouait, la situation ne ferait qu'empirer.

— Ecoute, Artémis, dit Atropos, les dieux atlantes unissaient leurs pouvoirs pour contenir Apollymi. Tant qu'Apostólos était en vie parmi les humains, elle était emprisonnée à Kalosis.

— Nous allons ramener Apostólos, assura Lachésis, et elle sera de nouveau enfermée.

— Et nous serons tous en sécurité, confirma Clotho.

— Tu sauveras le panthéon, Artémis ! clamèrent-elles en chœur.

Avait-elle le choix ? se demanda Artémis. Elle prit une profonde inspiration pour se donner du courage puis demanda :

— Que dois-je faire ?

— Il faut que tu lui fasses boire ton sang, expliqua Atropos comme s'il s'agissait là de la chose la plus simple du monde.

— Ah oui ? Et comment ferai-je cela ?

— Avec notre aide.

Acheron était étendu à même le sol. Enfin, il était en paix. Le passé, le présent, il n'y songeait plus. Jamais il ne s'était senti aussi bien. Les murs de sa geôle souterraine occultaient les voix des autres. Mieux, il n'entendait plus les dieux dans sa tête. Pour la première fois, il connaissait le silence. Et il ne souffrait plus. Il adorait cette sérénité.

— Acheron ?

La voix d'Artémis ! Oh non ! La garce n'avait pas pu s'empêcher de troubler son paradis. Jamais elle ne lui ficherait la paix.

Il essaya de lui dire de s'en aller, mais seul un son rauque franchit ses lèvres. Il toussa pour s'éclaircir la gorge, puis recommença, sans plus de succès. Que se passait-il ? Qu'était-il arrivé à sa voix ?

Artémis apparut et posa sur lui un regard tendre et soucieux.

— Il faut qu'on parle, Acheron.

Il lui fit signe de partir, mais elle ne bougea pas.

— S'il te plaît, Acheron...

Autrefois, son expression l'aurait fait fondre. Plus maintenant.

— Juste quelques mots et je te laisse, Acheron. Définitivement si tu le souhaites. Tiens, bois cela, et ensuite nous pourrions discuter.

Elle lui tendit un gobelet apparu par magie dans sa main. Pressé de se débarrasser d'elle, il en but le contenu d'un trait sans se demander ce que c'était. Et découvrit une seconde plus tard qu'il avait recouvré sa voix.

— Va pourrir au Tartare ! lança-t-il, satisfait de son intonation venimeuse.

Quelque chose se passa alors. D'atroces douleurs lui ravagèrent le corps. Il avait l'impression que ses organes flambaient.

— Que m'as-tu encore fait ? s'écria-t-il en se tordant sur le sol.

— Ce que j'avais à faire, répondit Artémis, impavide.

Et Acheron fut transféré loin de la quiétude du domaine d'Hadès, à Didymos, au ras de la plage, à proximité du palais.

Ou du moins de ce qu'il en restait. En pleine confusion, il regarda les ruines. Puis il s'examina : que venait-il de lui arriver ? Et au palais ?

Il s'interrogeait lorsque, de nouveau, les douleurs l'assaillirent. Il tomba à genoux dans les vagues.

Artémis réapparut. Elle le prit dans ses bras et l'étreignit.

— Il fallait que je te ramène. Le palais, c'est ta mère qui l'a détruit. Elle a aussi anéanti tous les êtres qui t'avaient approché au cours de ta vie. Et elle se préparait à fondre sur l'Olympe. C'est pour cela qu'il fallait que je te ramène. Sinon, elle aurait tué tout le monde.

Il la fixait avec tant d'intensité que ses yeux étaient rouges.

— Et tu penses que cela m'importe, Artémis ?

Il commença à s'éloigner d'elle, mais un autre assaut de violents élancements le cloua surplace. Artémis s'approcha alors de lui.

— Ici, c'est moi qui commande, Acheron. Je t'ai lié à moi par le sang. Tu m'appartiens.

Cette déclaration mit Acheron hors de lui. En un clin d'œil, sa colère prit des proportions dantesques et lui permit de dominer ses souffrances. Il tendit la main et agrippa la déesse par la gorge.

— Tu sous-estimes mes pouvoirs, garce !

— Tue-moi si tu veux, répliqua Artémis en tentant de se défaire de sa poigne, mais si tu le fais, tu deviendras le pire des monstres. Tu as besoin de mon sang pour conserver quelque santé mentale. Sans lui, tu seras un tueur sans foi ni loi, qui n'aura de cesse qu'il ait détruit tout et tous. Exactement comme ta mère.

Acheron poussa un grondement de rage. La garce n'avait rien laissé au hasard. Même devenu un dieu, il demeurerait son esclave.

— Je te hais !

— Je sais.

D'une violente bourrade, il l'expédia à quelques mètres de lui, puis lui tourna le dos.

— Acheron, n'as-tu pas entendu ce que je t'ai dit ? Tu vas être obligé de te nourrir sur moi.

Il se mit à marcher le long de la grève, vers les ruines du palais, dont il ne restait que cendres et gravats. Des cadavres de serviteurs et d'esclaves jonchaient le sol. Les larmes aux yeux, il se fraya un chemin parmi les débris, en quête de souvenirs de Ryssa et d'Apollodoros. Il fit appel à ses pouvoirs pour reconstituer à partir des blocs de marbre la chambre de sa sœur. Et là, au milieu du désastre, il trouva le peigne d'argent qu'il lui avait offert et trois des journaux qu'elle tenait méticuleusement. Le feu avait un peu roussi la reliure, mais, par miracle, ils étaient pratiquement intacts. Il ouvrit le premier et déchiffra l'écriture enfantine de Ryssa. Elle racontait combien elle était heureuse de la naissance de ses frères jumeaux...

Sa précieuse sœur était morte, par sa faute.

— Je suis désolé, Ryssa. J'ai failli à ma mission.

Il s'assit et pleura. Trois journaux intimes et un peigne d'argent, c'était tout ce qu'il restait de cette merveilleuse jeune femme.

— Apostólos, je t'en prie, ne pleure pas.

Il perçut la présence de sa mère.

— Qu'as-tu fait, *matera* ?

— Je voulais qu'ils paient pour le mal qu'ils t'ont fait.

Quelle importance ? Ce qu'il avait subi n'était rien par rapport à ce qui s'était passé aujourd'hui.

— Le résultat, c'est que maintenant, j'appartiens à Artémis.

— Quoi ? Mais comment...

— Elle m'a lié à elle par le sang.

— Viens à moi, Apostólos ! Libère-moi et je détruirai cette garce et les bâtardes qui t'ont jeté le sort !

Elle avait raison, il devait le faire. Ils ne méritaient pas mieux, tous ces salauds ! Hélas, il ne parvenait pas à se résoudre à provoquer la fin du monde. A tuer des innocents.

Sa mère lui apparut dans une ombre translucide. Le souffle coupé, il la contempla pour la première fois dans son extraordinaire beauté, avec sa longue chevelure d'un blanc de neige couronnée d'un diadème en diamants et ses yeux argent semblables aux siens, aux iris tournoyants.

Sa longue robe noire flottait autour de son corps lorsqu'elle lui

tendit la main.

— Tu es mon fils, Apostólos. Le seul être que j'aie jamais aimé. Je donnerais ma vie pour toi. Viens à moi, mon enfant. Je veux te serrer contre moi.

Il savoura chaque mot prononcé. Mais secoua la tête.

— Non, *matera*. Pas si cela implique le sacrifice du monde. Je refuse d'être aussi égoïste.

— Pourquoi protégerais-tu un monde qui t'a tourné le dos ?

— Parce que je sais ce que c'est d'être puni pour des fautes que l'on n'a pas commises. Je sais ce que c'est d'être contraint de commettre des actes abjects. Pourquoi devrais-je imposer ce cauchemar à d'autres ?

— Parce que ce ne serait que justice !

Il considéra un instant les cadavres épars, puis secoua de nouveau la tête.

— Non. Ce ne serait que cruauté pour les pauvres humains.

— Et Apollon ? Et Artémis ?

Ces deux noms le firent grincer des dents.

— Ils commandent à la lune et au soleil. Je ne puis les détruire.

— Moi, si.

Acheron n'avait plus aucun doute : sa mère anéantirait le monde entier. C'est pourquoi il lui était impossible de lui rendre sa liberté.

— Je ne veux pas déclencher l'apocalypse, *matera*. Ma vie ne vaut pas ce sacrifice.

— A mes yeux, si.

En cet instant, il aurait volontiers vendu son âme contre une étreinte avec sa mère.

— Je t'aime, maman.

— Pas autant que moi, *m'gios*.

M'gios. Mon fils. Depuis toujours, il attendait d'entendre cela. Mais si fort que fût son désir de retrouver sa mère, il ne détruirait pas le monde pour cela.

Tout à coup, un vent furieux et glacé souffla, et ce qui l'entourait disparut, remplacé par un lieu inconnu. L'image de sa mère à côté de lui se précisa.

— Voici Katoteros. L'endroit où tu es né.

— Mais tout est en ruine !

— J'avoue que j'étais un peu contrariée lorsque je suis venue ici... Ferme les yeux, Apostólos. Bien. Et maintenant, inspire profondément.

Il obéit et sentit aussitôt les pouvoirs de sa mère le pénétrer. Les ruines se relevèrent pour former un splendide palais tout de marbre noir et d'or.

— Bienvenue à la maison, *palatimos*.

Mon petit.

Les portes s'ouvrirent. Acheron les franchit, et ses vêtements se changèrent en un long himation qui flottait derrière lui. Ses cheveux devinrent soudain longs et noirs. Il se figea à la vue du symbole incrusté dans le sol de marbre. Un soleil percé de trois éclairs.

— Le soleil doré est mon emblème, lui expliqua Apollymi. Il représente le jour. Les éclairs argent, la nuit. L'éclair de gauche est pour moi et pour le passé, celui de droite pour ton père et pour l'avenir. Le tien est celui qui se trouve au milieu. Il nous unit tous les trois et représente le présent. C'est le signe du Talimosin. Il symbolise ta domination sur le passé, l'avenir et le présent.

« Tu es le Talimosin, Apostólos. Le destin final. Tes paroles font loi, et ta colère est souveraine. Sois prudent lorsque tu émetts une déclaration, car elle sera appliquée au pied de la lettre. Elle déterminera le sort de la personne à laquelle tu t'adresseras. J'aurais préféré que tu n'aies pas un tel fardeau à porter, et c'est l'une des raisons qui font que je hais ces trois bâtardes de Moires. Mais je ne peux défaire ce qui a été fait. Personne ne le peut.

— Quels sont précisément mes pouvoirs ?

— Je ne sais pas. Je ne connais que le sort que t'ont jeté les filles d'Archon. Mais tu apprendras au fur et à mesure. J'aimerais seulement que tu acceptes de venir avec moi, de façon que je t'aide à maîtriser tes pouvoirs.

— *Matera...*

— Ne dis plus rien, coupa Apollymi. Je te respecte d'être celui que tu es et je suis fière de toi. Mais si d'aventure tu changes d'avis, tu sais où me trouver.

Il la remercia d'un sourire.

— En attendant, mon fils, tout ceci est à toi.

Acheron regarda les statues et se rendit compte qu'il savait d'instinct qui était qui. Il s'approcha de la porte de la salle du trône, flanquée de part et d'autre des représentations de sa mère et d'Archon. Les battants s'ouvrirent, et il eut alors sous les yeux les cadavres des dieux attaqués par sa mère, tous figés dans l'horreur de leurs derniers instants. Apollymi resta impavide. Elle n'éprouvait manifestement pas l'ombre d'un remords.

— Si ce spectacle te trouble, mon fils, tu peux les entasser dans la cave sous la salle du trône. Moi, je ne peux pas m'en charger, dans la mesure où je suis coincée à Kalosis.

Il ferma les yeux et souhaita que les dieux changés en statues disparaissent, ce qui fut fait en un éclair. Il était soulagé. Il n'avait pas envie de poser le regard sur ceux qui avaient voulu sa mort.

— Tu devrais avoir la possibilité de passer du royaume des

humains à celui-ci à ton gré, remarqua Apollymi. Sur Katoteros, il y a une multitude d'endroits vierges. Les sommets des montagnes sont très ventés. Sur le sommet le plus au nord, tu entendras la voix de ta grand-mère, le vent du nord. Zénobie, en mon absence, t'apportera l'assistance dont tu pourrais avoir besoin. Chaque fois que tu souhaiteras du réconfort, rapproche-toi d'elle.

— Merci, *matera*.

— Je vais partir. Il faut que je te laisse le temps de t'adapter. Mais il suffira que tu m'appelles pour que je me manifeste.

Et elle se volatilisa.

Quelle sensation étrange que d'être ici, songea Acheron. Il mettrait un moment à s'y habituer. S'il fermait les yeux, il entendait les voix des dieux. Dès qu'il les rouvrirait, c'était le silence. Il fit quelques pas et s'aperçut que sa tenue avait encore changé. Il portait une longue culotte de cuir. Et, étonné, il se rendit compte qu'il en connaissait le nom. Pantalon. Incroyable. Toute information dont il avait besoin lui venait immédiatement à l'esprit.

Il s'approcha du trône noir et or. Celui d'Archon. Il eut alors une vision de lui-même, mort. Puis il se vit vivant, assis sur le trône, considérant la salle vide. L'absence totale de vie dans ce palais était éprouvante.

Une grande bannière au bout d'une hampe se matérialisa tout à coup à sa droite, ornée de son emblème. Sur le bois de la hampe, il lut : « Par ceci, le Talimosin sera connu. Il combattra pour les autres et pour lui-même. Qu'il soit fort. »

« Sois fort... » C'était ce que lui avait dit Xiamara.

Il saisit la hampe et se téléporta au sommet de la montagne la plus au nord. Le soleil se couchait, le vent soufflait en rugissant. Il se retournait pour regarder le palais en contrebas lorsqu'il entendit :

Apostólos, sens ma force. Elle sera tienne quand tu en auras besoin.

Il eut un sourire sans joie lorsque la main invisible de sa grand-mère lui caressa la joue. Il ferma les yeux et absorba le réconfort et la force qu'elle lui donna. Il les rouvrit et sut qu'ils étaient couleur rubis. Il était capable de distinguer n'importe quoi, à n'importe quelle distance. Le pouls de l'univers battait dans ses veines. Il possédait le pouvoir fondamental, celui qui était à l'origine de tout. Pour la première fois, il prit conscience de sa place dans le cosmos.

Je suis le dieu Apostólos. Je suis la mort, la destruction et la souffrance. Et je serai celui qui apportera Telikos, la fin du monde.

Une révélation qui le fit sourire : il ne savait même pas comment se servir de ses pouvoirs !

Il redescendit de la montagne et regagna la salle du trône du palais d'Archon. Son palais, désormais. Mais à quoi bon ? Il était toujours aussi seul. Sa mère et sa grand-mère n'étaient auprès de lui

qu'en esprit.

Un bruissement derrière le trône l'alarma. Une souris ? Il se téléporta à l'arrière de l'estrade, prêt à tuer la créature qui avait osé s'aventurer dans sa nouvelle maison.

Ce qu'il découvrit le laissa pantois.

Une petite Démone à la peau marbrée de rouge et de blanc et aux longs cheveux de jais. De minuscules cornes écarlates se dressaient à travers ses boucles en désordre. Elle dardait sur lui des yeux rubis cernés d'orange.

— Es-tu mon *akri* ? s'enquit-elle d'une voix de fillette.

— Je ne suis l'*akri* de personne.

— Oh... Pourtant, *akra* m'a envoyée ici. Elle m'a dit que mon *akri* m'attendait. La Simi se sent toute perdue. Je n'ai plus ma maman, et maintenant, j'ai besoin de mon *akri*.

Elle s'assit par terre et se mit à sangloter. Acheron la prit dans ses bras.

— Ne pleure pas, bébé. Tout va s'arranger. On va retrouver ta maman.

— Noooooon. Ma maman est morte. Les méchants Grecs ont tué la maman de la Simi ! Alors, la Simi a besoin que son *akri* l'aime !

Acheron berçait gentiment la petite Démone quand Apollymi se manifesta devant lui. Simi cessa aussitôt de pleurer.

— *Akra*, il dit que l'*akri* de la Simi n'est pas là !

Apollymi sourit chaleureusement.

— C'est lui, ton *akri*, Simi.

— Quoi ? s'exclama Acheron.

— Sa mère était ta protectrice, mon fils. C'était Xiamara. Comme toi, Simi est seule au monde, sans personne pour veiller sur elle. Elle a besoin de toi, Apostólos.

Acheron considéra les immenses yeux qui mangeaient le petit visage rond. La Démone battit des cils. Elle le regardait avec la même innocence, la même confiance qu'Apollodorus. Il fondait sous ce regard qui ne jugeait pas, ne condamnait pas.

— Lie-toi à lui, Simi, poursuivit Apollymi. Protège mon fils comme ta maman me protégeait.

Le fait de lier quelqu'un à lui terrifiait Acheron. Il refusait qu'un autre être lui soit asservi.

— Je ne veux pas d'une Démone !

— Préfères-tu l'abandonner, la jeter toute seule dans le monde ?

— Non.

— Alors, elle est à toi.

Il n'eut pas le temps de protester : Apollymi avait déjà disparu. Simi se nicha étroitement contre lui, la tête sous son menton.

— Ma maman me manque, *akri*.
La culpabilité lui noua la gorge. Sans lui, Simi aurait encore sa mère.

— Où est ton père, Simi ?
— Il est mort avant que la Simi soit née.
— Dans ce cas, je serai ton papa.
— C'est vrai ?
— Mais oui, assura-t-il en souriant. Je te promets que tu ne manqueras jamais de rien.

Elle lui sourit en retour, et il se sentit ému aux larmes.

— Alors, la Simi aura le meilleur *akri*-papa du monde. La Simi aime son papa.

Et elle l'embrassa sur la joue.

Mais dans la seconde qui suivit, elle disparut. Acheron éprouva une vive sensation de brûlure juste au-dessus du cœur. Effrayé, il arracha sa tunique et examina sa poitrine.

Un petit dragon multicolore était dessiné sur sa peau. Il le toucha prudemment du bout du doigt et entendit rire Simi. Le dessin migra jusqu'à son cou, le chatouillant, puis s'installa au-dessus de sa clavicule.

Maintenant, Simi est une partie de toi, Apostólos, dit Apollymi. Tant qu'elle sera dans ton corps, elle ne t'entendra pas, sauf si tu l'appelles, mais elle sera en mesure de contrôler tes signes vitaux. Si elle te sent en danger, elle apparaîtra sous sa forme de Démone pour te protéger.

— Mais ce n'est qu'un bébé !

Même bébé, elle est redoutable. Les Charontes sont des tueurs par nature. Simi est une arme mortelle, n'oublie jamais cela. Elle va avoir faim. Il faudra que tu la nourrisses souvent. Si tu la laisses affamée, elle dévorera tout ce qu'elle trouvera. Enfin, sache que sa croissance va être très lente. Un an de développement chez un humain équivaut à mille chez un Charonte.

Voilà qui n'annonçait rien de bon.

— Que racontes-tu, maman ?

Que Simi a déjà trois mille ans.

— Quoi ? Ne devrait-elle pas plutôt être avec un autre Démon capable de l'éduquer ?

Elle n'a que toi au monde, m'gios. Prends soin d'elle. Comme tu le lui as dit, tu es son papa. C'est toi qui lui apprendras ce qu'elle doit savoir.

Acheron posa la main sur le dessin de dragon. Il était père...

Mais comment parviendrait-il à éduquer et à protéger sa fille-Démone quand lui-même ne savait comment utiliser ses pouvoirs ?

30 juin, an 9527 avant Jésus-Christ

Acheron cherchait désespérément de la nourriture pour Simi. Ce matin, il s'était réveillé en sursaut parce qu'elle lui mordait la main. Il l'avait arrêtée avant que les dégâts ne s'aggravent.

— Tu ne dois pas mordre ton papa, Simi.

— Mais la Simi a faim, et son *akri* dormait et il était très appétissant.

A présent, il parcourait les rues de ce qui avait été une grande cité et que sa mère avait réduit à la taille d'un village pendant sa courte période de liberté. Le monde qu'avait connu Acheron avait disparu. La Grèce n'était plus que ruines et cadavres. Apollymi, la Grande Destructrice... Même s'il l'aimait, il était épouvanté par ce qu'elle avait fait. L'Atlantide était sous l'eau, perdue à jamais, et la Grèce n'était plus que désolation. Les êtres humains avaient été renvoyés à l'âge de pierre. Toute leur technologie avait été anéantie.

Les survivants erraient dans les rues, abandonnés des dieux, ce qui n'était pas un mal. Tous ignoraient qu'ils étaient les victimes d'une guerre livrée à leur insu.

Il prit la main de Simi. Il cherchait un marché. Sous sa forme humaine, la Démone affichait une apparence semblable à la sienne, avec de longs cheveux noirs. Toutefois, ses yeux n'étaient pas argent mais bleu céleste. Elle avait tout de la fillette en promenade avec son père.

Une voix masculine lança soudain :

— Salut, Simi ! J'ai quelque chose à manger pour toi.

Un homme de haute taille à la barbe fournie venait d'interpeller la jeune Démone. Il avait le teint mat d'un Sumérien. Pourtant, il s'exprimait dans un grec parfait. Acheron retint Simi, qui s'apprêtait à courir vers lui.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

L'homme s'arrêta devant une colonne brisée et s'agenouilla pour se mettre à la hauteur de Simi. Il ouvrit son panier, révélant du pain, du fromage et du poisson.

— Je sais que tu es affamée, ma jolie. Sers-toi.

Simi poussa un cri de plaisir avant de se jeter sur la nourriture. L'homme se releva et tendit la main à Acheron.

— Je suis Savitar.

Acheron fronça les sourcils à la vue du tatouage sur le bras de l'homme : un oiseau.

— Comment se fait-il que tu saches qui est Simi ?

— Je sais des tas de choses, Acheron. Je suis là pour t'aider à gérer tes pouvoirs et à comprendre ta Démone. Elle est trop jeune pour être confiée à quelqu'un qui ne connaît rien aux Charontes, et je ne voudrais surtout pas qu'il arrive malheur à l'un de vous deux à cause de cela.

— Je ne lui ferai jamais de mal.

— Je sais, mais les Charontes ont des besoins très spéciaux qu'il faut que tu comprennes. Sinon, elle pourrait mourir, et toi aussi.

— Me menacerais-tu ? demanda Acheron, animé d'un mauvais pressentiment.

— Je ne menace jamais, répliqua Savitar en riant. Je me contente de tuer ceux qui m'enquiquinent. Je suis ton ami.

Lorsque Simi eut dévoré le dernier morceau de pain, Acheron la prit dans ses bras et l'emporta à travers les rues dévastées.

— Elle est impressionnante, n'est-ce pas ? dit Savitar.

— Qui ? Ma mère ou Simi ?

— Les deux. Mais je songeais à ta mère.

Acheron jeta un regard autour de lui et soupira en voyant le fruit de la colère d'Apollymi.

— Oui, elle l'est, convint-il, avant de s'exclamer : Hé ! Je n'entends pas tes pensées !

— Non. Et tu ne le pourras jamais. Tu découvriras que tu ne peux pas entendre non plus nombre de créatures supérieures – certains dieux, Démons et autres spécimens hors norme. Nous avons tous nos secrets. Mais sache que la plupart des êtres ne pourront pas lire dans ton esprit non plus. Moi, en revanche, je perçois tout ce qui te traverse l'esprit et je connais ton passé.

Acheron n'aimait pas cela.

— Les autres, ceux dont tu viens de parler, le connaissent-ils aussi ?

— Certains, oui. Acheron, ne t'inquiète pas. Ton passé m'importe peu. Ce qui m'intéresse, c'est ton avenir. Je veux m'assurer que tu en auras un et que tu maîtrises tes pouvoirs.

— Je ne comprends pas.

— Apollon a jeté un sort aux Apollites...

— Et ma mère les a tous tués.

— Non. Beaucoup sont morts lorsque l'Atlantide a été engloutie, mais des milliers d'entre eux se sont sauvés, ont traversé la Méditerranée et vivent maintenant dans d'autres pays, y compris le fils d'Apollon, Strykerius. Mais tous doivent mourir le jour de leur vingt-septième anniversaire. *Tous*.

— Alors, pourquoi représentent-ils un problème ? S'ils meurent tous dans quelques années, la race s'éteindra.

— Ils ne vont pas mourir, Acheron. Ils vont vivre et procréer

maintes fois.

— Comment cela ?

Savitar poussa un lourd soupir.

— Une déesse va s'occuper d'eux et leur montrer comment détourner le sort d'Apollon.

— Je ne comprends toujours pas. Pourquoi une déesse ferait-elle cela ?

— Parce que l'univers est complexe et que l'équilibre entre les choses doit être préservé.

— Oui, mais puisque tu sais ce qui va arriver et que les Apollites ne vont pas mourir, ne peux-tu empêcher cette déesse de les aider ?

— Je le pourrais. Le problème, c'est que cela créerait une grosse perturbation dans le fonctionnement de l'univers, expliqua Savitar avant de ramasser une pierre par terre. Acheron, sais-tu ce qui se passerait si je jetais cette pierre ?

Acheron visualisa la pierre se déplaçant dans l'air avant de retomber sur l'épaule d'un homme, le blessant. Pas n'importe quel homme, mais un soldat. Son bras brisé par la pierre, il allait devenir un mendiant. Cent soixante personnes mourraient parce que le soldat ne pourrait plus les protéger en combattant. Et parmi ceux qui mourraient...

— Ce serait sans fin, dit Savitar, arrachant Acheron à sa vision. D'une petite décision découlerait une cascade de conséquences. Alors, est-ce que je lâche cette pierre, ou est-ce que je la lance ? De ma décision dépend la vie de milliers de personnes.

Savitar lâcha la pierre, qui redevint inoffensive, et l'histoire put continuer à s'écrire comme prévu.

Il regarda Simi en souriant.

— Toi et moi, Acheron, sommes condamnés à savoir que la plus anodine décision risque de déclencher un bouleversement universel. Je sais ce qui pourrait arriver, ce qui doit arriver. Toutefois, à la différence de toi, je ne vois l'avenir qu'après avoir accompli une action. Dès l'acte accompli, je sais ce qui va advenir. Tu as de la chance. Toi, tu verras l'avenir *avant* d'agir.

— Je n'ai pas vu arriver la mort de ma sœur.

— Parce que les Moires t'ont rendu aveugle au destin de ceux qui te sont proches. Tu ne sauras jamais rien au sujet de ceux qui te sont chers. Mais attends, il y a pire. Tu ne seras pas non plus capable de voir ton propre avenir ni celui des êtres susceptibles d'avoir un impact sur le tien.

Quelle injustice ! songea Acheron avant de demander :

— Toi, peux-tu le voir ?

— C'est pour cela que je suis ici.

— Alors, dis-moi ce que tu vois.

— Non. Si tu savais ce qui t'attend, tu éviterais de faire ce que tu as à faire pour accomplir ta destinée. Le moindre changement pourrait tout modifier.

— Mais toi, tu vois ton avenir !

— Sauf que je n'y peux rien changer. Je comprends à quel point c'est frustrant pour toi d'avoir tant de pouvoir et de ne pas savoir comment le gérer. Voilà pourquoi ma première mission est de t'apprendre à te battre.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas en avoir besoin ! répliqua Savitar en riant. Une guerre se profile à l'horizon, Acheron. Il faut que tu sois prêt.

— Quel genre de guerre ?

Savitar ne le précisa pas. Il réveilla Simi.

— Petite, il faut que tu restes avec ton *akri* pendant qu'on combat. Mais ne t'inquiète pas, ce ne sera pas grave. Tu n'auras pas à intervenir.

Somnolente, la Démone disparut dans le bras d'Acheron.

— Non, mieux que cela ! Installe-toi sur son cou. Là, tu ne risqueras rien.

Inquiet, Acheron s'enquit :

— Si je reçois un coup, ne risque-t-elle pas d'être blessée ?

— Si. Et si c'est elle qui est atteinte, tu le seras aussi. Vous formez désormais une entité. Takeshi !

Le dernier mot, manifestement un nom, avait été hurlé.

Acheron fut transféré en un clin d'œil sur une plage. Il était seul avec Savitar. De la fumée noire s'échappait du sol. Acheron recula. La fumée prit la forme d'un homme en armure de métal brillant et ouvragé. On ne distinguait que ses yeux, des yeux de fauve tueur, et le tatouage rouge en forme de volute sur son front. Mais à la seconde où il regarda Savitar, les yeux cruels s'éclairèrent, devinrent chaleureux, amicaux. La haute collerette de métal s'ouvrit, révélant son visage. Cet homme n'avait qu'un ou deux ans de plus qu'Acheron.

— Savitar-*san*, salua-t-il en souriant, cela fait une paie !

Savitar lui rendit son salut d'un signe de tête.

— J'ai besoin que tu me rendes un service, dit-il.

Takeshi tapota le pommeau de son épée.

— Sav, tu ne peux pas continuer à faire ça. Je commence à manquer de place pour ranger les cadavres.

— Il ne s'agit pas de cela, dit Savitar, amusé. Je veux te présenter Acheron. Acheron, voici Takeshi-*sensei*. Écoute-le attentivement. Il va t'enseigner toutes les sortes de combats possibles et imaginables.

Takeshi fronça les sourcils.

— Oh. Tu désires que j'entraîne un nouveau dieu, Sav ?

Savitar lui murmura quelques mots à l'oreille. Takeshi opina, avant de s'avancer vers Acheron et de lui tendre la main. Puis il lâcha un soupir de déception.

— Sav, mon frère, il en a sacrement à apprendre. Bon, Acheron, viens avec moi. Celui qui a inventé l'art de la guerre – moi, en l'occurrence – va te donner des leçons.

Sûr de lui, Acheron suivit l'homme en armure : il était un dieu, n'est-ce pas ? Il était donc certainement capable de se battre. Du moins le pensa-t-il jusqu'au moment où Takeshi le bloqua par terre avec tant d'adresse et de célérité qu'il ne comprit pas ce qui venait de lui arriver.

— Ne quitte jamais ton adversaire des yeux ! lui dit Takeshi en l'aidant à se relever. Et ne crois jamais que la victoire te tombera toute rôtie dans le bec. Ainsi, moi, je n'exclus pas que tu me réserves une mauvaise surprise.

Acheron se renfrogna.

— Allez ! l'exhorta Takeshi. Étonne-moi, l'Atlante ! On n'est pas en train de danser, là.

Acheron se jeta sur lui et pour la seconde fois s'abattit sur le sol, face dans le sable.

— Voilà qui n'améliore pas ma confiance en moi ! s'exclama Acheron. Je crois que je vais rester allongé là et profiter tranquillement du soleil.

Takeshi éclata de rire, puis lui tapa gentiment dans le dos.

— Debout, Acheron.

Puis il lança à Savitar, qui s'était assis à quelque distance sur un rocher pour observer le combat :

— Il ne se met pas en colère facilement. C'est bien.

— Ouais, approuva amèrement Acheron, je suis plutôt du genre à bouillir longtemps intérieurement avant que ça déborde.

— La colère est mauvaise conseillère. Garde tes émotions enfermées, parce que lorsqu'on en perd le contrôle, on perd aussi le combat. Il faut que tu sois toujours l'attaquant. Là, tu viens d'adopter une posture défensive. Un défenseur ne gagne jamais.

— Les défenseurs se font botter le cul, précisa Savitar. Tu peux me croire : toutes mes semelles portent l'empreinte des culs que j'ai bottés.

— Hé, tu veux prendre ma place ? demanda Takeshi.

— Non, pas le moins du monde.

— Alors, ferme-la ou prends une épée et rejoins-moi.

Savitar se rembrunit.

— C'est un défi ?

— C'en serait un si je ne te savais pas trop fainéant pour

soulever une arme.

— Quoi ? s'écria Savitar avant de quitter son rocher à une vitesse effarante.

Une fraction de seconde plus tard, il était à côté de Takeshi, muni d'une épée comme Acheron n'en avait jamais vu, et il l'abattait sur l'armure de son ami.

Les deux hommes commencèrent à se battre.

— Tu te bats comme un Démon froussard ! railla Takeshi.

— Un Démon froussard ? Tu en as déjà rencontré ?

— J'en ai tué trois avant le petit déjeuner !

Savitar se fendit, et la lame de son épée frôla la gorge de son adversaire. Acheron se sentait négligé mais était fort content de ne pas être au milieu de ce combat de titans. Il alla prendre la place de Savitar sur le rocher.

— Ta mère était une gardienne de chèvres ! cria Savitar en repoussant un assaut de son ami.

— Une profession très honorable.

— Ouais, pour une chèvre.

Takeshi fit une pirouette et expédia Savitar à quelques mètres de lui. Savitar chancela, rétablit son équilibre et revint à la charge. Son épée faillit bien toucher sa cible.

— Tu as bu, ce matin ? demanda Takeshi, goguenard. Comme ça se fait que tu m'aies loupé ? Tu as des réflexes de vieille dame.

— Que tu combattes des vieilles dames me donne la mesure de ton niveau ! Ce sont les seules que tu sois capable de vaincre !

— Peut-être, mais je les vains. Toi, tu as appelé à l'aide parce qu'un gamin de quatre ans allait te mettre en pièces !

— Un gamin ? Une saleté de Démon tarranine, oui ! Oublies-tu que ces fumiers grandissent vite ?

— Tu reconnais avoir demandé de l'aide, hein ?

— Tu vas manger du sable ! vociféra Savitar.

Acheron assistait, médusé, au duel oratoire. Ces deux-là s'abreuyaient d'injures dont ils ne pensaient pas un mot. Entre eux, les insultes avaient le même rôle que les épées. Mais ils étaient amis, et Acheron leur enviait cette amitié.

— N'avons-nous pas oublié quelque chose ? demanda Savitar.

— Ta dignité ?

— Non ! Tu m'as embrouillé l'esprit. C'est *lui* que tu dois entraîner !

— Tu reconnais donc implicitement ma supériorité en détournant mon attention vers ce néophyte.

— Je ne reconnais rien. Je remarque simplement que toi et moi savons nous battre et pas lui. Ce serait bien qu'il apprenne.

— Exact, approuva Takeshi en posant son épée sur son épaule.

Les deux hommes considérèrent Acheron en souriant.

— Prêt ? s'enquit Savitar.

— Bien sûr. Mon ego s'est remis de l'offense que vous lui avez infligée. Fichons-le de nouveau en l'air avant que je me prenne pour un dieu.

— Il me plaît, Savitar, dit Takeshi en riant. Je crois qu'on va bien s'entendre, tous les trois.

— C'est pour cela que je t'ai appelé. Acheron, bonne chance !

— Merci.

Acheron passa le reste de la journée à s'entraîner avec Takeshi, qui le poussa à l'épuisement. Au crépuscule, il eut droit au repos. Il avait mal partout. Mais il avait pris confiance en lui.

— Rentre à Katoteros, lui dit Takeshi. Nous reprendrons demain matin.

De retour chez lui, Acheron trouva Artémis dans la salle du trône. Elle l'attendait.

— Que veux-tu ?

— Cela fait des jours que je ne t'ai vu, Acheron.

— Des jours merveilleux.

— Ne sois pas sarcastique. Je t'ai expliqué que tu devais te nourrir sur moi.

— Ouais. Pour que je devienne un monstre de sadisme à ton image.

— Alors comme ça, tu vas être méchant avec moi.

— Méchant ? Va te faire voir, Artémis !

Un violent souffle de vent ponctua sa répartie. Artémis fut projetée en arrière et tomba par terre. Il s'approcha et lut la peur dans ses yeux verts. Autrefois, cette peur l'aurait ému. Aujourd'hui, elle ne faisait que l'irriter.

— Ton frère m'a mis en pièces sous tes yeux sans que tu bouges un cil, Artémis. Et puis, quand j'ai enfin trouvé un endroit paisible, tu m'as tendu un piège, m'obligeant à boire ton sang pour me lier à toi. Tu me trouves méchant ? Sache, sale garce, que tu n'as encore rien vu de la méchanceté.

Elle plaqua les mains sur ses oreilles, courbée sur elle-même en une posture de désespoir. La colère d'Acheron céda dans la seconde, et il ressentit un peu de pitié pour la déesse. Il se détesta pour cela. Elle ne méritait aucune pitié. Seulement du mépris.

— Je t'aimais, Acheron !

— Si ce que tu m'as montré était de l'amour, je préfère que tu me haïsses.

Elle éclata en sanglots. Furieux contre lui-même, Acheron se rendit compte que ces sanglots le touchaient. Bon sang, mais pourquoi s'en souciait-il ? Quelle mouche l'avait donc piqué pour qu'il ait envie

de la consoler ? Il était encore plus cinglé qu'elle !

— Qu'est-ce que tu me veux, Artie ?

— Je veux retrouver mon ami.

— Non. Tu veux retrouver ton toutou. Jamais je n'ai été ton ami. On n'a pas honte de ses amis, on n'a pas peur d'être vu avec eux.

— Je suis désolée... Là, voilà, je l'ai dit ! J'aimerais revenir en arrière et réparer toute la casse. Mais c'est impossible. Je donnerais n'importe quoi pour avoir sauvé ton neveu, pour m'être montrée plus correcte avec toi. J'aurais voulu...

Elle s'interrompit, mais c'était trop tard, il avait entendu.

—... que je ne sois pas une putain, acheva-t-il à sa place. Crois-moi, Artémis, ce que tu éprouves n'est rien en comparaison de ce que moi, je ressens. Ce n'est pas toi qu'ils ont avilie, ce n'est pas de toi qu'ils se sont servis. C'est moi qui dois vivre avec le poids du passé. Tu devrais être contente que les cauchemars de ce qu'on m'a fait ne te hantent pas pendant ton sommeil.

— J'ai mes propres cauchemars, merci !

Peut-être était-ce vrai. Après tout, c'était elle qui devait supporter Apollon.

— La nourriture ne te suffit plus, désormais, Acheron. Tu n'as plus à manger comme les humains. Mais tu dois te nourrir sur moi, sinon tu deviendras le messager de la Destructrice, sans compassion, avide de détruire le monde.

Il se crispa. Il aurait aimé la traiter de menteuse, mais il savait qu'elle disait vrai. Déjà, il ressentait un pressant besoin de sang, et il la détestait pour avoir fait naître ce besoin en lui.

Il jura entre ses dents et lui tendit la main. Elle la prit et se jeta dans ses bras. Il commença à la mordre sauvagement à la gorge, puis se ressaisit et procéda avec douceur. Il n'était pas un monstre. Il ne brutaliserait pas la déesse, même si elle le méritait. Il lui avait promis de ne pas lui faire de mal, et il tiendrait parole. Il avait été une putain, mais il ne serait jamais un menteur. Il valait mieux que cela.

Artémis soupira d'aise en sentant les pouvoirs d'Acheron vibrer autour d'elle. Elle l'observa pendant qu'il buvait. Sa peau avait pris une étonnante teinte bleue. A sentir la chaleur de son souffle sur son cou, elle fut saisie d'un désir brûlant et voulut lui ôter ses vêtements, mais il l'en empêcha.

Je ne suis pas d'humeur à jouer avec la nourriture, Artémis, lui dit-il par télépathie.

Lorsque, repu, il s'écarta d'elle, il déclara après avoir essuyé le sang sur ses lèvres :

— J'ai besoin de rester loin de toi pendant quelque temps.

— Quoi ?

— Tu enverras l'une de tes servantes m'apporter ton sang.

— Non.

Il se dressa devant elle, hostile, doté de tous ses pouvoirs, sous sa forme de dieu. Il était terrifiant. Artémis se recroquevilla quand il ordonna, montrant les crocs :

— Tu feras ce que j'exige. Tu m'as ramené d'entre les morts contre mon gré. Ne compte pas en plus régir ma nouvelle existence ! As-tu compris ?

Elle hocha tristement la tête. Elle avait perdu ce à quoi elle tenait le plus.

— Puisque tu me reproches de t'avoir ramené, sache que j'ai également ramené Styxx. Et qu'il te hait mille fois plus qu'auparavant.

— Et merde. Où est-il ?

— Sur Vanishing Isle. Je l'ai confié à la garde d'un dieu qui me doit un service. Là où il est, il ne peut faire de mal à personne. Il vit dans le confort, il est choyé.

— Alors, laisse-le où il est. Je ne veux plus jamais revoir sa tête.

— Difficile, tu ne crois pas ?

— Ne me provoque pas, Artie. Je suis sur le fil du rasoir, et il n'en faudrait pas beaucoup pour que je bascule. Et là, tu ne serais pas contente. Mais alors pas du tout. Maintenant, va-t'en. Je ne veux plus te revoir chez moi.

Elle se remit à pleurer, mais cette fois, il resta indifférent. Il n'était plus le même homme, et elle était responsable de ce changement. La putain était morte, et un dieu de la destruction était né. Maudit, haineux, puissant et létal. Il avait une foule d'ennemis, une mère furieuse désireuse de détruire le monde, un bébé démon qu'il fallait nourrir très souvent, deux excentriques qui l'entraînaient en vue d'une mystérieuse guerre à venir et une déesse en chaleur qui ne le voulait qu'enchaîné aux montants d'un lit.

Décidément, quelle chance il avait d'être de retour parmi les vivants... Il brûlait d'impatience de découvrir ce que le lendemain allait lui apporter.

Maudites soient ses sœurs les Moires, à l'origine de tout ce cauchemar.

Un jour ou l'autre, ces salopes paieraient.

10 avril, an 9526 avant Jésus-Christ

Acheron ignorait pourquoi il avait accepté de rencontrer Artémis. La seule idée de se retrouver face à elle le rendait malade. Enfin, l'aurait rendu malade s'il avait pu l'être. Depuis un an, il nettoyait le bordel causé par Apollon. Chaque jour, de nouveaux Apollites se muaient en Démons voleurs d'âmes humaines.

Il avait pourtant du mal à les blâmer, même si c'était un petit groupe de leurs semblables qui avaient assassiné Ryssa et Apollodorus, sur ordre de la reine atlante. Folle de jalousie parce qu'Apollon ne venait plus jamais dans son lit, elle s'était mise à haïr Ryssa. Une nuit, pendant que la jeune femme nourrissait le bébé, les Apollites l'avaient tuée, ainsi que son fils.

Ensuite, après avoir supprimé Acheron, Apollon s'était retourné contre ceux qu'il avait créés. Les assassins de Ryssa et d'Apollodorus ayant maquillé leur crime de façon qu'on le croie l'œuvre d'un animal, Apollon les avait maudits et condamnés à se nourrir les uns sur les autres. Seul le sang d'Apollite leur permettait de survivre. Et comme si cela ne suffisait pas, Apollon les avait bannis du rayonnement du soleil afin de ne plus jamais les voir. Enfin, il les avait condamnés à mourir lentement et douloureusement le jour de leur vingt-septième anniversaire, l'âge qu'avait Ryssa à sa mort.

Une punition si sévère aurait pu donner à penser qu'Apollon aimait Ryssa, mais Acheron n'était pas dupe. Apollon n'était pas plus capable d'amour qu'Artémis. Le sort jeté aux Apollites n'était qu'une démonstration de pouvoir, un avertissement adressé à ceux qui auraient pu envisager de s'en prendre au dieu du soleil, qui clamait désormais qu'il avait détruit l'Atlantide dans le but de se débarrasser des Apollites.

Stupide salaud. Et stupides gens qui gobaient ses mensonges.

Acheron gardait pourtant le secret sur ce qui s'était vraiment passé, non pour protéger Apollon mais parce que la prétention pitoyable du dieu l'amusait. Un jour, sa bêtise causerait la chute d'Apollon. Apollymi, du fond de sa prison, tramait un plan pour le tuer, et tuer Artémis dans la foulée. Dès que le dieu avait maudit les Apollites, Apollymi était allée trouver Strykerius, le fils maudit d'Apollon, et lui avait expliqué comment détourner le sort qui frappait les Apollites à vingt-sept ans : en prélevant des âmes humaines, ils prolongeraient leur existence. Le corollaire, c'était qu'ils supprimaient celle des humains.

Rien d'étonnant à ce que Savitar n'ait pas dit à Acheron contre

quelle divinité il lui faudrait se battre : c'était sa propre mère. Elle se préparait à envoyer toute une armée de Démons exécuter sa vengeance.

Acheron, lui, avait commencé à assouvir la sienne. Il avait traqué ceux qui avaient tué sa sœur et son neveu, du moins la poignée d'Apollites qui avaient survécu à l'attaque d'Apollymi. Puis il leur avait fait terriblement regretter d'être nés.

Et maintenant, il était en guerre contre sa mère.

Dans l'immédiat, il avait rendez-vous avec Artémis pour savoir pourquoi elle tempêtait et le menaçait à l'envi ces derniers mois. C'était la première fois aujourd'hui que ses clameurs, auxquelles se mêlaient celles d'Apollymi, ne retentissaient pas dans son esprit.

Il ressentit le frisson d'énergie familier annonciateur de l'arrivée d'Artémis. Il se figea, dans l'attente de sa voix perçante. Mais il n'entendit rien. Soudain, elle fut là, mais silencieuse. Il se tourna vers elle et la vit hésitante.

— Pourquoi es-tu aussi nerveuse, Artémis ?

— Tu es tellement différent...

Quelle sagacité ! Bien sûr qu'il était différent. Il n'était plus un esclave soumis, mais un dieu mal luné qui n'avait qu'une envie : qu'on lui fiche la paix.

— Je n'aime pas tes cheveux noirs, Acheron.

— Non ? Moi, je n'aime pas la tête qui est attachée sur tes épaules. On ne peut pas toujours avoir ce que l'on veut, hein ? Bon, je n'ai pas de temps à perdre avec ces conneries. Si tu as envie de m'admirer, regarde donc mon dos pendant que je m'en vais.

Et il tourna les talons.

— Attends, Acheron !

Il s'arrêta à contrecœur.

— S'il te plaît, ne sois pas en colère contre moi ! s'exclama Artémis en le rejoignant.

— La colère est un mot bien faible pour traduire ce que j'éprouve vis-à-vis de toi, ma chère. Comment as-tu osé me ramener de chez Hadès ?

— Je n'avais pas le choix.

— On a toujours le choix.

— C'est faux.

Balivernes. Elle n'avait toujours pensé qu'à elle, et c'était pour cela qu'elle l'avait ressuscité. Pour son plaisir personnel.

— Tu m'as demandé ce rendez-vous pour t'excuser ?

— Je ne suis pas désolée, Acheron. Si je pouvais tout effacer, je n'en ferais rien. Je suis ici pour qu'on se réconcilie. Qu'on fasse la paix.

La paix ? Était-elle folle ? Elle pouvait s'estimer heureuse qu'il

ne l'ait pas tuée à la seconde où elle était apparue.

— Il n'y aura jamais de paix entre nous, Artémis. Tu as saccagé tous mes espoirs quand tu as regardé sans mot dire ton frère me tuer.

— J'avais peur.

— Et pendant ce temps, on me mettait consciencieusement en pièces, comme un animal qu'on sacrifie. Alors, pardonne-moi si je ne partage pas tes regrets, mais j'ai à faire.

De nouveau, il s'éloigna et, de nouveau, elle l'arrêta.

Il entendit alors vagir un bébé.

Artémis écarta les pans de son ample robe et brandit un nouveau-né.

— J'ai un bébé pour toi, Acheron.

— Sale garce ! cria-t-il en reculant. Imagines-tu pouvoir remplacer mon neveu que tu as laissé mourir ? Je te hais ! Je te haïrai toujours ! Pour une fois dans ta vie, agis correctement : rends cet enfant à sa mère.

Elle le gifla à toute volée.

— Va pourrir, maudit bâtard !

Il éclata de rire et essuya du revers de la main le sang qui perlait à ses lèvres.

— Je suis peut-être un maudit bâtard, mais c'est toujours mieux que d'être une pute frigide qui a sacrifié le seul homme qui l'ait aimée parce qu'elle s'occupait de son nombril au lieu de le sauver !

— Ce n'est pas moi la putain. C'est toi, Acheron. Toi qui te vendais à qui pouvait en payer le prix. Comment as-tu pu penser une seule seconde que tu étais digne d'une déesse ?

La perfidie de ces mots pénétra aussitôt l'âme d'Acheron.

— Vous avez raison, madame. Je ne vous arrive pas à la cheville. Ni à celle de quiconque. Je ne suis qu'un déchet à jeter nu dans le ruisseau. Navré de vous avoir salie.

Et, sur ces mots, il se volatilisa.

Sa relation avec Artémis était terminée. Aucune force de l'univers ne saurait l'obliger à lui adresser de nouveau la parole.

Mais il avait besoin de son sang...

Et alors ? Que le monde disparaisse donc. Pour ce qu'il en avait à faire ! Il préférerait que l'humanité périsse plutôt que d'être lié cinq minutes de plus à cette chienne ! Il en avait assez d'être son souffredouleur. Pour une fois, il serait égoïste, et au diable les autres !

— Rideau, Artémis. Définitivement.

Acheron perçut une présence derrière lui. S'attendant à voir un autre Démon, il fit volte-face, prêt à se battre. Mais non. Il ne s'agissait que de Simi, accrochée à un arbre par les pieds, ses longues ailes pourpres, semblables à celles d'une chauve-souris, repliées sur son corps d'enfant. Elle portait un chiton noir qui flottait doucement dans la brise nocturne.

Acheron se détendit et posa la pointe de sa hampe sur le sol.

— Où étais-tu, Simi ?

Cela faisait une bonne demi-heure qu'il l'appelait en vain.

— Oh, je traînais par-ci, par-là, *akri*.

Tout sourire, elle se balançait, pendue à sa branche.

— Je t'ai manqué, *akri* ?

Il soupira. Il aimait la Charonte plus que sa vie, mais il aurait préféré avoir pour compagne une Démone mûre et responsable. Pas cette gamine de cinq mille ans et de cinq ans d'âge mental. Elle ne serait pas adulte avant des siècles.

— As-tu délivré mon message, Simi ?

— Oui, *akri*. Comme tu l'avais dit.

Acheron sentit la chair de poule hérissier la peau de sa nuque : il n'aimait pas du tout l'intonation de Simi.

— Qu'as-tu fait exactement ?

— Simi n'a rien fait, mais...

Elle était nerveuse. L'angoisse d'Acheron s'amplifia.

— Mais quoi ?

— Eh bien... Sur le chemin du retour, Simi a eu faim.

Acheron se glaça.

— Faim... Et qui as-tu mangé, cette fois ?

— Ce n'était pas un « qui », *akri*. C'était un truc avec des cornes, comme sur ma tête. Il y en avait plein, de ces trucs. Ils faisaient un drôle de bruit. Meuh... Meuh...

— Des vaches ? Tu as mangé des vaches ?

— Oui, c'est ça, *akri* ! J'ai mangé du bétail !

Ouf. Ce n'était pas bien grave. Mais pourquoi semblait-elle aussi mal à l'aise ?

— Ce n'est pas une si mauvaise chose, Simi.

— Oh non ! C'était même très bon. Pourquoi *akri* ne m'a-t-il jamais parlé des vaches ? Rôties, elles sont délicieuses. Il faut qu'on en ait à nous. Elles iraient très bien à la maison.

— Simi, ne m'embrouille pas. Qu'est-ce qui t'embête ?

— Ce très, très grand type avec un seul œil... Il est sorti de la caverne et il a crié, il m'a grondée... Il a dit que j'étais le diable, pour manger ses vaches, et que je devais les payer. Qu'est-ce que ça veut dire, *akri* ? Simi ne comprend pas ce que c'est, « payer ».

— Aïe. Ce très grand type, c'était un cyclope ?

— C'est quoi, un cyclope ?

— Un fils de Poséidon.

— Ah oui ! C'est ce qu'il a dit. Il n'avait pas de cornes. Juste un gros crâne.

Acheron était sur des charbons ardents : qu'avait exigé le cyclope en remboursement de l'appétit féroce de la Charente ?

— Répète-moi ses paroles.

— Il a dit qu'il était en colère que Simi ait mangé son troupeau. Que les vaches appartenaient à Poséidon. C'est qui, Poséidon ?

— Un dieu grec.

— Alors, ce n'est pas grave. Je vais tuer le dieu grec et on sera tranquilles.

— Tu ne peux pas tuer un dieu grec, Simi. C'est interdit.

— Oooooh ! Tu recommences à dire non à Simi, *akri* ! Ne mange pas ceci, ne tue pas cela, reste là, va à Katoteros et attends là-bas que je t'appelle... Je n'aime pas qu'on me dise non, *akri* !

Une moue boudeuse sur le visage, elle croisa les bras sur sa poitrine. Acheron grimaça. Il sentait venir la migraine. Pourquoi ne lui avait-on pas plutôt offert un joli perroquet pour son anniversaire ? Cette Démone aurait sa peau !

— Tu as appelé Simi, *akri*.

— Ah oui. Je voulais que tu m'aides avec les Démons.

Elle se détendit visiblement et accentua ses balancements.

— Tu n'avais pas l'air d'avoir besoin d'aide, *akri*. Simi pense que tu t'en sortais très bien tout seul. J'ai beaucoup aimé la façon dont tu as fait exploser l'un des Démons. Très joli. Je ne savais pas qu'ils étaient aussi colorés quand ils explosaient.

Elle se laissa tomber de sa branche.

— Où on va, maintenant, *akri* ? Tu vas encore amener Simi dans un endroit froid ? C'était bien, l'autre fois, dans la montagne.

Acheron ?

Artémis qui l'appelait ! De nouveau ! Et merde. Depuis deux mille ans, il ignorait ses appels. Cela ne la décourageait manifestement pas. Heureusement, le seul contact qu'elle pouvait établir avec lui était mental, et non plus physique. Cette capacité-là, il l'en avait privée.

— On y va, Simi.

Direction Therakos, où les Démons avaient établi une colonie à partir de laquelle ils lançaient des raids contre les malheureux Grecs

du village voisin.

Acheron, j'ai besoin de toi. Mes nouveaux Chasseurs de la Nuit ont besoin d'être formés.

Quoi ? Des Chasseurs de la Nuit ? Qu'est-ce que c'était que ça ?

Qu'as-tu fait, Artémis ?

Ah ? Tu m'adresses la parole ? Je commençais à me demander si j'entendrais encore ta voix.

Et allez donc. Toujours ses manigances. Pas question de répondre.

Acheron ! Acheron ? La menace que représentent les Démons augmente à la vitesse grand V ! Tu ne pourras pas les contenir seul, alors je t'envoie de l'aide.

De l'aide... De la part de la déesse, voilà qui était drôle.

Fous-moi la paix, Artémis. Toi et moi, c'est fini, OK ? J'ai un job à faire et pas de temps à perdre avec toi.

Très bien. J'enverrai mes Chasseurs affronter les Démons sans préparation. S'ils meurent, quelle importance ? Ce ne sont que des humains sans valeur, n'est-ce pas ? Il ne me restera qu'à en fabriquer d'autres.

Encore une entourloupe, songea Acheron. Mais il revint rapidement sur cette idée. Artémis avait manifestement « fabriqué » ces Chasseurs, et s'ils mouraient, elle en « fabriquerait » d'autres. Surtout s'il se sentait coupable de la mort des premiers. Maudite déesse. Il aurait dû se rendre à son temple, mais il aurait préféré se faire étripier.

Quoique... Non. Il ne se rappelait que trop bien l'horreur de ce supplice.

— Simi, il faut que j'aille voir Artémis. Toi, tu rentres à Katoteros et tu attends là-bas.

— Simi n'aime pas Artémis, *akri* ! Laisse Simi tuer la déesse. Simi a tellement envie de lui arracher ses longs cheveux rouges...

Il pouvait comprendre cela.

— Je sais, Simi, et c'est pour ça que je tiens à ce que tu restes à Katoteros. Et, par pitié, ne mange rien avant mon retour ! Surtout pas un humain.

— Mais...

— Non, Simi, pas de nourriture.

— Non, Simi, pas de nourriture, répéta la Démone en singeant Acheron. Simi n'aime pas ça, *akri*. Elle s'ennuie, à Katoteros. Il n'y a rien de marrant. Juste des vieux morts qui cherchent à revenir. Beurk !

— Simi !

— Simi écoute et obéit, *akri*. Mais Simi n'a jamais dit qu'elle écouterait et obéirait docilement.

Quelle Démone incorrigible... songea Acheron en se transférant

sur l'Olympe.

Il s'immobilisa sur le pont d'or qui franchissait un ruisseau enchâssé entre des montagnes qui renvoyaient le bruit de l'eau en écho. Rien n'avait changé en deux mille ans. Le sommet du mont Olympe était sillonné de sentiers et de petits ponts couverts de brume qui conduisaient aux différents temples des dieux, plus somptueux les uns que les autres, en parfaite adéquation avec les ego surdimensionnés de leurs habitants.

Le temple d'Artémis était d'or, surmonté d'un dôme et encerclé d'une colonnade de marbre. De la salle du trône de la déesse, la vue sur les cieux et le monde en dessous était époustouflante. Du moins était-ce ce qu'il avait pensé étant jeune. Maintenant, l'expérience avait nuancé son appréciation. Pour lui, il n'y avait désormais rien de beau ici. Il n'y voyait plus que de la vanité, de l'orgueil et une absence totale de sentiments.

Les dieux de l'Olympe n'avaient rien de commun avec les divinités atlantes, comme il l'avait appris depuis sa mort en tant qu'humain. Les dieux atlantes, à l'exception d'un seul, étaient pleins de compassion, d'amour, de gentillesse et d'indulgence. Hélas ! sa naissance avait modifié leur comportement. La peur les avait alors guidés, une erreur qui leur avait coûté leur immortalité et avait permis aux dieux grecs de prendre leur place, ce qui était fort dommageable pour les humains.

Il gagna le temple d'Artémis. Deux mille ans plus tôt, il en était parti en se jurant de ne plus jamais y mettre les pieds.

Il aurait dû se douter que la déesse, tôt ou tard, échafauderait un plan qui l'obligerait à revenir.

L'estomac noué de colère, Acheron se servit de ses pouvoirs télékinésiques pour ouvrir les battants de la porte monumentale. Instantanément, ses tympanes furent assaillis par les cris perçants des servantes d'Artémis : elles n'avaient pas l'habitude que la déesse reçoive des invités mâles.

Assise sur son trône, celle-ci fit disparaître les servantes d'un claquement de doigts.

— Tu les as toutes tuées, Artémis ?

— J'aurais dû, mais non. Je les ai simplement jetées dans le ruisseau.

Voilà qui était étonnant. La déesse, au fil du temps, avait-elle appris la pitié ? Mmm. Telle qu'il la connaissait, c'était hautement improbable.

Elle se leva et s'approcha d'Acheron. Elle portait un péplum blanc qui soulignait les courbes voluptueuses de son corps. Les longues boucles auburn de sa chevelure coulaient sur ses épaules. Ses yeux verts brillaient de plaisir et de chaleur.

Il tressaillit. Le regard d'Artémis lui avait transpercé le cœur comme une lance. Il s'était douté que la revoir lui ferait mal, très mal, et c'était entre autres pour cette raison qu'il avait refusé de la rencontrer pendant des siècles. Mais entre pressentir quelque chose et le vivre, il y avait un monde. Il n'était pas préparé aux émotions qui l'agitaient. La haine, la rancune... Et par-dessus tout, le désir se manifestait, exigeant, impérieux.

Une partie de son être aimait encore cette femme, et cette partie-là était prête à tout lui pardonner... même sa mort.

— Tu semblés en pleine forme, Acheron. Aussi charmant que la dernière fois où je t'ai vu, dit-elle en tendant la main pour le toucher.

Il recula.

— Je ne suis pas venu ici pour bavarder, Artémis.

— Tu m'appelais Artie.

— Je faisais beaucoup de choses que je ne fais plus, répliqua-t-il en lui décochant un regard lourd de sous-entendus.

— Tu m'en veux encore...

— A ton avis ?

Les yeux verts prirent une teinte rougeâtre, trahissant le démon qui habitait ce corps de rêve.

— J'aurais pu te contraindre à venir, Acheron. Tu le sais. J'ai été très indulgente. Bien plus que je ne l'aurais dû.

Il détourna le regard. Elle avait raison. Elle, et elle seule, possédait le pouvoir de vie et de mort sur lui. Elle était la source à laquelle il avait besoin de s'abreuver pour vivre. Lorsqu'il se privait de son sang trop longtemps, il devenait un tueur incontrôlable, un danger pour tous ceux qui croisaient son chemin. Artémis lui permettait de rester normal. Sain, équilibré, soucieux d'autrui.

— Alors, pourquoi ne m'y as-tu pas obligé ?

— Parce que je te connais, Acheron. Si j'avais fait cela, nous l'aurions payé très cher tous les deux.

Là encore, elle avait raison. Maintenant qu'il avait goûté à la liberté, il n'aurait pas supporté de recevoir des ordres. Il n'avait que trop courbé l'échiné au cours de son enfance et de sa jeunesse.

— Parle-moi de ces Chasseurs de la Nuit. Pourquoi les as-tu créés, Artémis ?

— Je te l'ai dit : tu as besoin d'aide.

— Pas du tout.

— Je ne suis pas d'accord, et les autres dieux grecs non plus.

Un mensonge. Il était parfaitement capable à lui tout seul de régler le problème. Elle le savait, et les autres dieux également. Mais, maligne, elle n'ignorait pas qu'il se souvenait des premiers jours de sa nouvelle existence, sans personne pour le guider, le conseiller. Livré à lui-même, il s'était retrouvé totalement désorienté. Les nouveaux

Chasseurs seraient sans doute aussi perdus que lui, vulnérables, démunis face à leurs pouvoirs. Savitar ne viendrait pas à leur secours.

Maudite soit cette fichue Artémis !

— Où sont-ils ?

— Ils attendent à Falossos. Ils se cachent du soleil au fond d'une caverne. Ils ignorent ce qu'ils sont censés faire, comment débûsquier les Démons... Ils ont besoin d'un chef.

Acheron ne voulait pas plus être chef qu'obéir à des ordres. Il n'aspirait qu'à une chose : la solitude. La seule idée de devoir s'occuper d'autres personnes le glaçait.

Il faillit s'en aller, mais se ravisa. S'il n'entraînait pas ces hommes, les Démons les anéantiraient. Ils mourraient privés d'âme, le pire des sorts.

— D'accord, je les entraînerai.

Artémis lui offrit un sourire éblouissant. Ce qui ne retint pas Acheron : en un clin d'œil, il lut auprès de Simi et lui ordonna de rester bien sage encore un moment. L'emmener avec lui aurait par trop compliqué la situation.

Puis il se téléporta à Falossos.

Dans la caverne, il trouva trois hommes autour d'un feu. Ils bavardaient tranquillement. Leurs yeux larmoyaient, irrités par la clarté des flammes. Ces trois-là n'étaient plus humains. Ils ne supportaient pas la lumière.

— Qui es-tu ? demanda le plus grand.

C'était un Dorien aux longs cheveux noirs, grand et très solidement bâti. Il portait toujours la cuirasse de cuir, en piteux état, dans laquelle il avait perdu la vie. Ses deux compagnons étaient grecs, et leurs armures n'avaient rien à envier à celle du Dorien. Celle du plus jeune avait un trou à l'emplacement du cœur, là où il avait été mortellement touché d'un coup de javelot.

Jamais ces hommes ne pourraient se mêler aux humains habillés de la sorte ! De plus, ils avaient besoin de repos et de soins. Et d'une formation intensive.

Acheron abaissa sa capuche et regarda les hommes l'un après l'autre. Lorsqu'ils découvrirent les spirales argentées dans ses yeux, ils pâlirent.

— Es-tu un dieu ? demanda le Dorien. On nous a dit que s'ils nous trouvaient, les dieux nous tueraient.

— Je suis Acheron Parthenopaeus. Artémis m'a envoyé pour que je sois votre instructeur.

— Je suis Callabraxde Likonos. Lui, c'est Kyros de Seklos, et le jeune, Ias de Grœsia.

Ias recula dans l'ombre. Acheron lisait dans ses pensées comme dans un livre ouvert. Il percevait aussi ses émotions, et elles le

bouleversèrent.

— Quand avez-vous été créés ? demanda-t-il à la cantonade.

— Moi, il y a quelques semaines, répondit Kyros.

— Moi aussi, dit Callabrax.

— Et toi, Ias ?

— Il y a deux jours.

La voix d'Ias était atone.

— Il est encore malade d'avoir été métamorphosé, expliqua Kyros. Moi, il m'a fallu une bonne semaine pour m'habituer.

— Et vous avez déjà tué des Démons ?

— On a essayé, mais ils sont très différents des soldats normaux. Plus forts, plus rapides. Ils ne meurent pas facilement. On a déjà perdu deux hommes.

Acheron fit la grimace en imaginant la détresse de ces deux malheureux sans défense face aux Démons, qui n'avaient dû faire qu'une bouchée d'eux. Comme ils étaient morts privés d'âme, leur vie éternelle serait effroyable.

Il se rappela son premier combat et se hâta de chasser ce souvenir. Takeshi avait été un excellent maître, mais il n'avait jamais affronté ce genre d'adversaire. Savitar non plus, et leur enseignement à tous deux comportait d'immenses lacunes qui avaient valu à Acheron des années fort difficiles.

— Vous avez mangé, ce soir ? demanda-t-il au trio de Chasseurs de la Nuit.

Ils opinèrent en chœur.

— Dans ce cas, venez avec moi. Je vais vous apprendre à tuer les Démons.

Acheron les fit travailler jusqu'à l'aube. Il leur apprit tout ce qu'il pouvait en une nuit : les tactiques de combat, les parades, les mouvements, ainsi que les points de vulnérabilité des Démons. Puis, le jour se levant, il les ramena à leur caverne, en leur promettant de leur trouver un meilleur refuge pour la journée.

— Je suis un Dorien, répliqua fièrement Callabrax, et je n'ai besoin de rien d'autre que ce que j'ai déjà.

— Peut-être, mais nous, on n'est pas doriens, objecta Kyros. On apprécierait un lit, Ias et moi. Et un bain aussi.

Acheron acquiesça et fit signe à Ias de le suivre à l'écart.

— Tu as envie de revoir ta femme, lui dit-il à voix basse.

— Hein ? Comment le sais-tu ?

Acheron ne répondit pas. Depuis toujours, il avait en horreur les questions personnelles, car elles conduisaient à des conversations qu'il n'avait aucune envie d'avoir – sans compter qu'elles ramenaient à la surface des souvenirs qu'il préférait garder enfouis.

Mais il était bien obligé de se pencher sur le chagrin d'Ias :

l'image de sa femme hantait l'esprit du jeune homme. Il ferma les yeux, se concentra et chercha dans le cosmos où se trouvait l'épouse d'Ias.

Elle s'appelait Liora, était très belle, dotée d'une longue chevelure aile de corbeau et de prunelles couleur de mer.

Pas étonnant qu'elle manque à las, songea Acheron.

Il la vit agenouillée, en larmes. Elle priait les dieux.

— S'il vous plaît... S'il vous plaît, rendez-moi mon aimé ! Ramenez leur père auprès de ses enfants !

Acheron éprouva de la sympathie pour elle. Personne n'avait dit à Liora ce qui s'était passé. Elle priait pour le retour d'un homme qu'elle croyait encore vivant.

— Je comprends ta tristesse, Ias. Mais il n'est pas possible que tes proches sachent que tu es vivant... sous cette nouvelle forme. Si tu rentres chez toi, ils auront peur et essaieront de te tuer.

Les yeux d'Ias s'emplirent de larmes, et lorsqu'il parla, ses crocs lui fendirent les lèvres.

— Liora n'a personne pour s'occuper d'elle. Elle était orpheline quand je l'ai épousée, et mon frère a été abattu avant moi. Qui va prendre soin de ma veuve et de mes enfants ?

— Tu ne peux pas rentrer chez toi, répéta Acheron.

— Mais pourquoi ? Artémis a bien précisé que je pourrais me venger de l'homme qui m'a assassiné, et qu'ensuite, je vivrais pour la servir. A aucun moment elle n'a dit que je ne serais pas autorisé à rentrer chez moi !

— Ias, réfléchis un peu. Tu n'es plus humain. Imagines-tu la réaction des gens de ton village s'ils voient tes crocs et tes yeux d'un noir d'encre ? S'ils découvrent que tu ne supportes pas la lumière du jour ? Tu es désormais au service de l'humanité, pas de ta famille. Aucun Chasseur n'aura en charge à la fois les siens et les humains. Jamais il ne te sera possible de rentrer chez toi.

— Oh. Je suis donc censé sauver les hommes pendant que ma famille meurt de faim ? C'était cela, le marché conclu avec la déesse ?

— Oui. Va rejoindre les autres.

Acheron le regarda s'éloigner, le cœur brisé. Il ne pouvait pas laisser les choses se passer comme cela. Lui, il était un solitaire sans attaches, mais eux...

Il se téléporta dans la salle du trône d'Artémis.

Cette fois, lorsque les servantes ouvrirent la bouche pour hurler, la déesse les rendit muettes, puis elle les congédia et referma la porte derrière elles. Cela fait, elle sourit chaleureusement à Acheron.

— Tu es là ! Je ne m'attendais pas à te revoir si tôt.

— Ne te réjouis pas trop vite. Je ne suis venu que pour t'engueuler.

— Hein ? Mais pourquoi ?

— Comment as-tu osé mentir à ces hommes pour les persuader de se mettre à ton service ?

— Je ne mens jamais.

Il la considéra en haussant les sourcils, et elle perdit tout de suite de sa superbe. Elle s'éclaircit la gorge avant de répondre :

— Disons que j'ai omis de mentionner certaines choses.

— Ne joue pas sur les mots, Artémis. Tu ne peux pas laisser ces pauvres types livrés à eux-mêmes comme tu l'as fait.

— Tu as bien survécu, toi.

— Jamais je n'ai été comme eux, et tu le sais très bien. Je ne laissais personne derrière moi, ni famille ni amis.

— Ah bon ? Et moi, alors, qu'étais-je ?

— Une erreur qui me désole depuis deux mille ans.

Le rouge aux joues, elle quitta son trône et descendit deux marches.

— Comment oses-tu me parler ainsi ?

Acheron ôta sa cape et la posa avec sa hampe dans un coin de la salle. Puis il fit face à la déesse.

— Vas-y, tue-moi pour mon audace, Artémis. Rends-nous service à tous les deux en m'arrachant à mon malheur.

Elle voulut le gifler, mais il lui bloqua le bras et la défia en la fixant droit dans les yeux. Leurs colères mêlées étaient explosives. L'air autour d'eux crépitait.

Oui, Artémis était folle de rage, mais ce qu'elle voulait d'Acheron, ce n'était pas qu'il la haisse. Tout sauf cela !

Elle scruta son visage et sentit fondre sa colère : elle aimait tant ses traits, qui semblaient avoir été ciselés par un orfèvre de génie, ses cheveux de jais, le mercure liquide de ses yeux... Jamais aucun dieu ni aucun autre humain aussi parfait n'était venu au monde. Mais ce n'était pas seulement la fabuleuse beauté d'Acheron qui l'attirait. C'était aussi son charisme viril, sa puissance, sa force. Son charme et son intelligence. Sa détermination.

Il suffisait de le regarder pour le désirer. Pour brûler d'envie de le toucher. Il avait été conçu pour le plaisir et entraîné à en donner. Tout en lui, de ses muscles d'athlète à sa voix de velours, était chargé d'érotisme. Lorsqu'il bougeait, c'était à la manière feutrée d'un félin. Le moindre de ses mouvements exsudait la dangerosité et la virilité. Il était nimbé d'une aura sexuelle, promesse de félicité absolue. Et cette promesse, il la tenait toujours.

De toute éternité, cet homme était le seul qui ait fait chavirer Artémis, le seul qu'elle ait aimé et aimât encore.

Il détenait le pouvoir de la tuer, ils le savaient tous les deux. Qu'il l'épargnât l'intriguait et l'excitait.

La gorge nouée par l'émotion, elle se rappela leur première rencontre. Elle avait été subjuguée par la force qui se dégageait de lui. Campé devant sa statue, il s'était ri d'elle lorsqu'elle l'avait menacé de le tuer. Ce qu'il avait fait, aucun homme n'avait osé le faire avant lui. Jamais il n'avait eu peur d'elle.

Puis il l'avait embrassée... Elle gardait le goût de ce baiser sur les lèvres. Et rêvait qu'il l'embrasse encore et encore, jusqu'à ce qu'elle ait la tête qui tourne et que la passion consume son ventre.

Il avait suffi qu'elle commette une erreur, une seule, pour le perdre. Par tous les dieux, que n'eût-elle donné pour remonter le temps et éviter cette erreur, pour retrouver l'amour et la confiance d'Acheron ! Pendant deux mille ans, elle avait tenté toutes les manœuvres pour le ramener à elle, en vain. Jusqu'au jour où elle avait eu une idée de génie.

Elle avait mis des âmes humaines dans la balance.

Acheron était prêt à tout pour sauver les humains. Le plan qu'elle avait conçu, à savoir créer les Chasseurs de la Nuit grâce à son pouvoir de résurrection, avait marché, et Acheron était de nouveau là.

Restait à trouver le moyen de l'y garder.

— Veux-tu que je leur rende leur liberté, Acheron ?

— Oui.

— Que me proposes-tu en échange ? Tu connais les lois divines. Toute faveur exige une faveur en retour.

— J'en ai ma claque de tes petits jeux, Artémis.

Elle haussa les épaules avec une feinte nonchalance. S'il refusait le marché, elle serait anéantie.

Il jura à voix basse et s'éloigna d'elle.

— Très bien, dit-elle. Puisque tu refuses, les Chasseurs de la Nuit resteront tels qu'ils sont. Seuls, sans guide pour les entraîner, leur apprendre ce qu'ils ont besoin de savoir.

Il poussa un long soupir. Elle aurait voulu le réconforter, mais elle savait que si elle posait la main sur son bras, il la rejetterait. Après un silence, il déclara :

— Artémis, s'ils doivent te servir et servir les autres dieux, ils vont avoir besoin de pas mal de choses.

— Quel genre de choses ?

— Des cuirasses, pour commencer. Et des armes. De l'argent pour se procurer de la nourriture, des vêtements, des chevaux et même des serviteurs qui veilleront sur eux pendant la journée, lorsqu'ils dormiront.

— Tu en demandes trop.

— Je ne demande que ce qu'il leur faut pour survivre.

— Tu n'as jamais rien souhaité de ce genre pour toi-même, remarqua-t-elle, blessée par cette marque d'indépendance.

— Moi, je n'ai pas besoin de nourriture, et mes pouvoirs me permettent d'obtenir tout ce qu'il me faut. Et pour me protéger, j'ai Simi. Eux, tout seuls, ils ne tiendront pas.

Personne ne tient tout seul, Acheron, songea Artémis. Pas plus toi qu'un autre. Et moi pas davantage.

Elle décida de persévérer. Peut-être trouverait-elle un biais pour se l'attacher. Et tant pis pour les conséquences.

— Je te pose de nouveau la question : que me donneras-tu en échange ?

Acheron serra les dents. Il savait pertinemment ce qu'elle espérait. Or c'était exactement ce qu'il ne voulait pas lui donner.

— Je ne veux rien pour moi, Artémis. C'est pour eux.

— Oh, alors, qu'ils se débrouillent, parce qu'ils n'ont rien à m'offrir en échange de mes largesses.

Elle tressaillit : furieux, Acheron avait du mal à se contenir, et elle sentait les ondes de choc de sa colère.

— Et merde, Artémis !

Elle s'approcha lentement de lui.

— Je te veux, Acheron. Je te veux tel que tu étais autrefois, souffla-t-elle.

Oui, songea-t-il amèrement, elle voulait retrouver sa putain. Mais cela n'arriverait pas. Il en avait trop appris sur elle pour revenir en arrière. Ce qui était cassé ne se réparait pas. Il avait mis du temps à bien connaître la déesse, il s'était leurré. Mais le jour où elle lui avait tourné le dos, où elle l'avait laissé mourir, il avait enfin compris sa nature profonde. Certains crimes étaient impardonnables, et Artémis en avait commis un.

Le problème, c'étaient ces trois innocents dans leur caverne. Comment les laisser ainsi, démunis, vulnérables ? Ils allaient mourir.

— D'accord, Artémis, je te donnerai ce que tu veux si tu leur accordes le nécessaire pour survivre.

Elle sourit.

— Mais, continua-t-il, mes conditions sont les suivantes : tu leur paieras chaque mois un salaire assez élevé pour qu'ils se procurent tout, et je dis bien tout, ce dont ils auront besoin ou envie. Et tu leur fourniras des serviteurs qui s'occuperont de l'intendance, leur épargneront le moindre souci, seront tout à leur dévotion. Ainsi, ils pourront se consacrer à leur travail.

— Très bien. Je vais trouver des humains qui les serviront.

— De véritables humains bien vivants, Artémis. Qui les serviront de leur plein gré. Et tu arrêtes de créer des Chasseurs de la Nuit.

— Mais trois, ce n'est pas assez ! Il en faut davantage pour contenir les Démon !

Acheron ferma les yeux, consterné. Sa relation avec la déesse ne s'arrêterait jamais. Il pouvait voir l'avenir tel qu'elle l'avait organisé. Plus il y aurait de Chasseurs de la Nuit, plus il serait lié à elle.

A moins que...

— Entendu, si tu leur accordes un moyen de quitter ton service.

— C'est-à-dire ?

— Je veux qu'ils aient un moyen de récupérer leur âme et d'être délivrés de toute obligation envers toi s'ils le décident.

Artémis resta bouche bée. Elle n'avait pas envisagé cette requête. Si elle y accédait, il pourrait la quitter ! Elle avait oublié combien Acheron pouvait être astucieux... et doué pour la manipuler. Il connaissait les règles du jeu. Il était définitivement devenu son égal. Si elle refusait ses conditions, il la quitterait de toute façon. Elle était piégée.

Néanmoins, elle avait encore quelques ressources...

— Bien. Elaborons les règles auxquelles ils obéiront.

Elle perçut les pensées d'Acheron. Elles allaient vers las, le soldat grec qui aimait sa femme. La compassion avait toujours été le talon d'Achille d'Acheron.

— Premièrement, il faudra qu'ils meurent pour récupérer leur âme.

— Pourquoi ?

— Une âme ne peut être délivrée d'un corps qu'au moment du trépas. Tant qu'ils vivront comme Chasseurs de la Nuit, ils seront privés de leur âme. Ce n'est pas moi qui le décrète, Acheron. C'est simplement la nature de l'âme. Demande à ta mère si tu ne me crois pas.

— Et comment tueras-tu un Chasseur immortel ?

— En lui coupant la tête ou en l'exposant au soleil, mais dans la mesure où le corps sera sacrement endommagé, je ne vois pas comment l'âme pourra le réintégrer...

— Tu n'es pas drôle.

Evidemment pas : elle n'avait aucune envie de rendre leur liberté à ses Chasseurs. Et pas davantage à Acheron.

— Il faudra les vider de leurs pouvoirs de Chasseurs de la Nuit. Rendre leurs corps immortels vulnérables à certaines attaques, puis arrêter les battements de leur cœur. De cette façon, leur intégrité physique sera préservée, et après leur mort, ils pourront revenir à la vie.

— OK. Je peux faire cela.

— En fait, non.

— Comment ça, non ?

Elle réprima un sourire de satisfaction. Elle le tenait !

— Il faut que tu saches certaines choses à propos des âmes, Acheron. Par exemple, que seul leur propriétaire peut les restituer. Or, ce propriétaire, c'est moi.

— Ce qui signifie qu'il faudra que je marchande chaque âme avec toi ?

— Eh oui.

Il serait obligé de venir la voir.

— Quoi d'autre, Artémis ?

La loi qui le lierait à elle à jamais...

— Seul un cœur pur sera en mesure de restituer l'âme au corps. La personne qui procédera à cette manœuvre devra impérativement être celle qui aime le Chasseur.

— Pourquoi ?

— Parce que l'âme a besoin d'une motivation puissante pour se mettre en mouvement. Moi, je me sers du désir de vengeance pour motiver celles que je possède. Seule une émotion de même intensité ramènera l'âme dans le corps. Alors, puisque le choix est à ma discrétion, j'opte pour l'amour, la plus belle et la plus noble des émotions. La seule qui mérite que l'on revienne en arrière.

Acheron fixa le sol dallé de marbre tandis que les paroles d'Artémis résonnaient dans son esprit.

L'amour... Comme il enviait ceux qui connaissaient le véritable sens de ce mot ! Lui n'avait jamais eu droit à l'amour. Seulement à la trahison, à la souffrance, au mépris, à la méfiance et à la haine.

Il avait envie de tourner le dos à Artémis, à jamais. Mais il entendait les supplications de Liora, la jeune épouse d'Ias le Grec. Il ressentait sa douleur. Personne ne l'avait aimé ainsi, lui.

— Donne-moi l'âme d'Ias, Artémis.

— Oh. Tu es donc prêt à payer le prix que je t'ai demandé ?

Il eut froid, tout à coup. Il se rappelait les paroles de son oncle : tout avait un prix, lui avait enseigné Estes. Et il l'avait payé, ce prix. Très cher. Il avait payé pour tout avec sa chair et son sang : nourriture, abri, vêtements.

Certaines choses ne changeaient jamais. Putain il avait été, putain il restait.

— D'accord, j'accepte. Je paie.

— N'aie pas l'air aussi malheureux, Acheron ! Je te jure que tu apprécieras.

L'estomac noué, il songea que ces mots-là aussi, il les avait déjà entendus.

Le crépuscule tombait lorsque Acheron regagna la caverne. Il

n'était pas seul, mais accompagné de deux hommes et de quatre chevaux.

— Des écuyers pour toi et Kyros, expliqua-t-il à Callabrax. Ils vont vous conduire aux villas où vous allez désormais résider. Ils veilleront ensuite à tous vos besoins. Quant à moi, je reviendrai plus tard continuer votre entraînement.

— Et moi ? demanda las, visiblement inquiet.

— Toi, tu viens avec moi.

Acheron attendit que les deux autres Chasseurs aient enfourché leur monture et se soient éloignés avec leurs serviteurs pour interroger le jeune Grec.

— Es-tu prêt à rentrer chez toi ?

— Quoi ? Mais tu as dit...

— Je me suis trompé. Tu peux repartir.

— Et mon serment à Artémis ?

— Je m'en occupe.

Ias lui donna une chaleureuse et fraternelle accolade. Acheron, qui détestait qu'on le touche, n'apprécia pas ce contact étroit, d'autant qu'il avait le dos en feu à cause des coups infligés par Artémis. Il avait accepté d'être battu en échange de l'âme d'Ias. Du moins avait-elle prétendu que c'était le prix à payer. En son for intérieur, il savait que la déesse le battait parce qu'elle ne supportait pas de l'aimer.

Il se téléporta avec Ias dans la petite ferme où sa femme venait juste de mettre leurs deux enfants au lit. Son beau visage pâlit quand elle vit son mari.

— Ias ? C'est bien toi ? Mais ils m'ont dit ce matin que tu étais mort !

— Non, mon amour, je suis là. Je suis rentré à la maison pour toi.

Acheron laissa au jeune couple le temps de s'embrasser avant de déclarer :

— Nous avons encore deux ou trois choses à mettre au point, las. Pour commencer, ta femme doit ramener ton âme dans ton corps.

— Grands dieux, mais que dites-vous ? s'écria Liora, paniquée.

Ias déposa un baiser sur sa main, puis expliqua :

— J'ai fait le serment de servir Artémis, mais elle m'a libéré.

— Et maintenant, enchaîna Acheron, il faut qu'il meure de nouveau.

— Vous... vous êtes sûr ?

— Oui. Tiens, Liora, prends cette dague et frappe-le droit au cœur.

— Mais... mais... c'est épouvantable !

— C'est le seul moyen.

— Je serai pendue pour assassinat !

— Non, n’aie aucune crainte.

— Fais-le, Liora, intervint Ias. Je veux que nous soyons ensemble comme avant !

Méfiant, elle prit la dague et en appuya la pointe contre la poitrine de son mari. La lame ne fit qu’érafler la peau.

Acheron grimaça. Il se rappelait ce qu’avait dit Artémis des pouvoirs des Chasseurs de la Nuit. Aucun humain n’était en mesure d’en tuer un.

Mais lui, si.

Il arracha la dague de la main de Liora et infligea le coup mortel. Avec succès, Ias recula en titubant.

— N’aie pas peur ! lui dit Acheron en l’aidant à s’étendre sur le sol devant la cheminée.

Il fit venir Liora près de lui. Puis il sortit de sa bourse le médaillon de pierre qui recelait l’âme d’Ias.

— Liora, il faut que tu prennes ceci dans ta main, et à la seconde où il expirera, tu renverras son âme dans son corps.

— Mais comment ?

— En pressant la pierre contre son tatouage, l’arc et la flèche.

En silence, Acheron attendit qu’Ias ait rendu le dernier soupir pour donner le médaillon à Liora. Elle le prit, cria et le lâcha.

— C’est brûlant !

— Ramasse-le.

Elle souffla sur sa paume et secoua la tête. Acheron était stupéfait. Elle refusait !

— Pourquoi dis-tu non, femme ? Si tu n’agis pas, il va mourir. Sauve-le ! Ramasse son âme !

— Non.

La lueur de détermination dans les yeux de la jeune femme était inquiétante.

— Comment peux-tu refuser, Liora ? Je t’ai entendue supplier qu’on te le rende. Tu pleurais, tu disais être prête à faire n’importe quoi pour retrouver ton bien-aimé !

Elle laissa retomber sa main et posa sur Acheron un regard glacial.

— Ias n’est pas mon bien-aimé. C’est Lycantes que j’aime. C’est pour lui que je priais. Il est mort ! On m’a dit que l’assassin, c’était le fantôme d’Ias ! Qu’il s’était vengé parce que Lycantes l’avait tué pour que nous puissions enfin nous unir et élever nos enfants, qu’Ias croyait être les siens !

Acheron était anéanti. Il n’avait rien vu de tout cela ! Lui, un dieu, n’avait rien su ! Pourquoi la réalité lui avait-elle été dissimulée ?

D’une main fébrile, il ramassa le médaillon et tenta de renvoyer l’âme qu’il contenait dans le corps d’Ias. Il échoua. Fou de

rage, il changea Liora en pierre puis la tua.

— Artémis ! hurla-t-il ensuite.

La déesse apparut.

— Sauve-le.

— Je ne puis modifier les règles, Acheron. Tu les as acceptées.

Il s'avança vers Liora, qui était désormais une statue de pierre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'elle ne l'aimait pas, Artémis ?

— Je ne le savais pas plus que toi, avoua-t-elle. Même les dieux peuvent se tromper.

— Tu aurais au moins pu me dire que le médaillon serait chauffé à blanc !

— Je l'ignorais aussi. Il ne m'a pas brûlée, il ne t'a pas brûlé non plus. Jamais auparavant un humain ne l'avait tenu.

Effondré sous le poids de la culpabilité et du chagrin, Acheron se haïssait et haïssait la déesse.

— Que va-t-il advenir de lui maintenant, Artémis ?

— Il est devenu une Ombre. Dépourvue de corps et d'âme, son essence est emprisonnée à Katoteros.

Acheron lâcha un long cri de rage. Il venait de tuer un homme et de le frapper d'un sort pire que la mort ! Et au nom de quoi ? De l'amour ? De la pitié ? Par tous les dieux, il n'était qu'un pauvre fou. Mieux que quiconque il aurait dû savoir quelles étaient les questions à poser ! Il aurait dû se douter qu'il fallait se méfier de l'amour et de la confiance ! Quand, mais quand apprendrait-il enfin ?

Artémis s'approcha de lui, lui prit le menton entre deux doigts et l'obligea à la regarder en face.

— Dis-moi, Acheron, y a-t-il quelqu'un en qui tu aies assez confiance pour lui confier ton âme ?

Il secoua la tête.

— Non, et tu le sais bien. C'est toi qui m'as appris combien les femmes sont vicieuses. Grâce à toi, je sais que l'amour détruit, ne laisse que ruines derrière lui. Merci pour la leçon, Artémis. C'était exactement ce dont j'avais besoin. Je t'en fais le serment, cette leçon-là, je ne l'oublierai pas.

DEUXIÈME PARTIE

Acheron
Aujourd'hui

*Aucun être ne voit jamais venir les
événements qui bouleverseront sa vie. Du
moins pas tant qu'ils ne l'ont pas mise sens
dessus dessous.*

Savitar

Le Parthénon, Nashville, Tennessee, mardi 21 octobre 2008, 18 h

30

Acheron se téléporta dans la salle principale, où trônait la statue plaquée d'or d'Athéna. La conférence devant commencer dans quelques minutes dans une autre partie du Parthénon, la salle de la statue avait été fermée.

Pas pour lui.

Sans doute aurait-il dû respecter les règles, mais quelle importance ? Les transgresser faisait partie des quelques avantages qu'il y avait à être un dieu.

Des blocs de marbre du véritable Parthénon étaient exposés le long des murs. La reconstitution de l'intérieur du temple n'était pas fidèle à l'original, mais Acheron aimait venir ici. Quelque chose dans cet endroit le réconfortait. Chaque fois qu'il passait par Nashville, il se rendait au musée.

Il s'avança jusqu'au milieu de la salle et considéra le travail du sculpteur. La statue d'Athéna n'était pas du tout ressemblante. Trop petite, trop fragile pour une déesse de la guerre.

La statue s'anima lorsqu'il s'approcha d'elle et prit l'apparence d'Artémis.

— Acheron ? Que cherches-tu ?

— Une nuit-loin de toi, ne le sais-tu pas ?

Elle sortit de l'enveloppe de pierre.

— Tu n'es pas drôle.

— Le jouet de la statue a perdu son sens de l'humour il y a onze mille ans.

— C'est ta faute. Tu fiches en l'air tout ce qui est amusant.

— Tu « salopes », Artémis. Pas tu « fiches ». Ouais, je salope tout.

— Je déteste quand tu es vulgaire !

Et c'était exactement à cause de cela qu'il l'était. Hélas, la vulgarité ne suffisait pas à la tenir éloignée de lui.

— Pourquoi es-tu ici, Artémis ?

— Et toi ?

Elle s'était rapprochée de lui, il avait reculé mais elle venait de réduire de nouveau la distance entre eux. Rien ne la décourageait.

— Il y a une archéologue qui prétend avoir retrouvé l'Atlantide. J'étais curieux de l'écouter, alors me voilà.

La dernière chose dont il avait besoin était que l'Atlantide soit mise au jour et révélée au monde entier. Et que, de ce fait, on découvre ce qu'il avait été. Aujourd'hui, pour la première fois de son existence, les gens le considéraient avec respect. S'ils avaient su... Bon sang, il aurait préféré mourir de nouveau.

Non, mieux. Cette archéologue. Il fallait s'occuper d'elle. Oublier toute notion d'altruisme et la faire taire. Il était hors de question qu'il laisse quiconque lever le voile sur le passé. *Son* passé.

Artémis, qui avait compris, montrait une joyeuse impatience.

— Où la conférence a-t-elle lieu ?

— Dans une salle à côté du grand vestibule.

La déesse disparut.

Acheron secoua la tête, puis s'accorda le temps de parcourir l'exposition. La vision qu'avaient les hommes modernes de l'Antiquité l'amusa. Comment les humains pouvaient-ils être à la fois aussi intelligents et aussi stupides ? Leurs affirmations sur le monde antique oscillaient entre une sidérante exactitude et un ridicule achevé.

Mais cette ambivalence n'était-elle pas le lot de toutes les créatures ?

— Docteur Kafieri ?

Soteria leva les yeux vers la responsable du musée, qui l'observait avec perplexité. Zut, pourvu qu'elle n'ait pas parlé à haute voix... Apparemment, si, ce qui expliquait l'air effaré de la femme.

— Oui ?

— Le public est nombreux. Je voulais juste savoir si vous auriez besoin d'eau pendant votre présentation.

L'estomac de Soteria se serra. Un public nombreux. Elle détestait la foule et avait horreur de s'exprimer en public. Si elle n'avait pas eu besoin de fonds pour sa prochaine expédition en Grèce, jamais elle n'aurait accepté de donner cette conférence.

— Oui, merci, mais veuillez à ce que la bouteille ait un bouchon : je la renverse toujours quand je parle.

La femme s'en alla, et Tory parcourut ses notes. Un public nombreux... se répéta-t-elle. Parfait pour l'agoraphobe qu'elle était. Quelle guigne !

Elle sortit pour se rendre compte par elle-même et eut le souffle coupé en découvrant la bonne soixantaine de personnes qui l'attendait. Un vrai cauchemar.

Elle reculait dans l'ombre lorsque entra dans la salle un homme qui la sidéra. Incroyablement grand, il s'avança dans la pièce comme si le monde lui appartenait. Sa démarche incroyablement séduisante avait la souplesse et la grâce de celle d'un fauve. Toutes les femmes

présentes dardèrent le regard sur lui, comme attirées par un aimant.

Le noir corbeau de ses longs cheveux était rompu par une mèche écarlate sur le devant. Ils encadraient un visage qui eût été d'une beauté irréelle sans cette aura farouche qui l'entourait. Impossible de connaître la couleur de ses yeux, dissimulés derrière des lunettes noires. Il était vêtu d'un long manteau noir usé à capuche ouvert sur un tee-shirt à l'effigie des Misfits et d'un pantalon également noir pris dans des Doc Martens ornées de boucles en forme de tête de mort.

Ignorant les femmes qui le dévisageaient, il ôta de son dos un sac de cuir noir qu'il posa par terre avant de s'asseoir. Tory remarqua le symbole blanc de l'anarchie et un soleil percé de trois éclairs gravés dans le cuir.

Elle ne comprit pas pourquoi, mais le simple fait qu'il étende ses interminables jambes lui fit battre le cœur. De ses mains gantées de mitaines noires, il retroussa les manches de son manteau, ce qui permit à Tory d'apercevoir un dragon rouge et noir tatoué sur son avant-bras. Elle distingua aussi un clou d'argent dans sa narine droite et un petit anneau dans son oreille gauche.

Il inspira profondément, puis posa le bras sur le dossier du siège voisin. Quel geste fluide, songea Tory. On eût dit de l'eau qui se déplaçait lentement. Et pourtant, on avait l'impression que, au moindre signe de danger, cet homme pouvait réagir avec violence et anéantir quiconque le menaçait.

— Docteur Kafieri ?

Tory n'entendit qu'au troisième appel. La responsable du musée était de retour.

— Docteur Kafieri, je suis désolée, mais il faut y aller.

Elle lui tendait un verre et une bouteille d'eau. Tory s'arracha avec peine à ses fantasmes qui mettaient en scène un homme au look gothique.

— Pardonnez-moi. J'ai le trac.

— Tout se passera bien.

Tory était loin d'en être certaine. La foule la terrifiait, et visualiser le goth en sous-vêtement pour le rendre moins intimidant n'avait pas l'effet apaisant escompté. Cela ne faisait qu'amplifier sa nervosité... et son excitation.

Elle se ressaisit. Il fallait commencer.

Elle s'avança à pas prudents vers l'estrade, puis se figea. Dans l'assemblée, il y avait une femme aussi belle que le goth.

Une rousse entièrement vêtue de blanc, escarpins Jimmy Choo compris. Avec sa coiffure impeccable, elle ressemblait à un top model. Elle s'installa à côté du goth, qui fit la grimace lorsqu'elle lui sourit et lui offrit une des boissons qu'elle avait apportées. Elle lui dit quelques

mots à l'oreille, et il se détourna en lui jetant :

— Va te faire foutre.

La sublime créature parut très choquée. Tory serra les dents, sûre que ces deux-là se connaissaient, que la femme était amoureuse de lui et que ce n'était pas réciproque.

Sale type, se dit Tory. Elle détestait juger les gens, mais des mecs de ce genre, elle en avait vu des tas et avait commis l'erreur à un moment de s'éprendre de l'un d'entre eux. Ces types-là étaient des manipulateurs qui profitaient des femmes qui les aimaient.

Mais la relation entre le goth et la rouquine ne la regardait pas. Elle espérait simplement que la femme retrouverait vite un peu de bon sens et enverrait le goth au diable.

— Je vais vous présenter.

Elle sursauta. Le docteur Allen, un quinquagénaire aux cheveux gris qui arborait une fine moustache, s'était glissé à côté d'elle. C'était lui qui l'avait invitée à parler de l'Atlantide dans le cadre d'une série de conférences sur la civilisation classique au musée. Si cette prestation lui permettait de financer de nouvelles fouilles, elle ferait d'une pierre deux coups.

Pourvu qu'elle la réussisse...

Elle se signa trois fois, cracha discrètement par terre et pria.

— Je sais que vous êtes nombreux à connaître le nom de Kafieri, commença le docteur Allen, ainsi que les travaux du père et de l'oncle de Soteria Kafieri. Les recherches du docteur Kafieri m'ont tellement impressionné que j'ai tenu à l'inviter ici. Elle est l'une des rares personnes à avoir obtenu son doctorat à l'âge de vingt ans, ce qui prouve amplement son sérieux et sa passion pour son sujet. Je n'ai encore rencontré personne qui soit capable de contester ses théories ou son absolu dévouement à l'étude de l'Antiquité. Veuillez accueillir le docteur Kafieri !

Acheron n'applaudit pas. Il attendait de voir le professeur qui allait être mis sur le gril.

— Feu ! entendit-il soudain.

Seuls Artémis et lui avaient pu percevoir l'exclamation lancée à voix basse par la conférencière. Il y avait tant d'angoisse et de nervosité dans ce seul mot qu'Acheron ressentit quelque pitié. Ensuite, il y eut des froissements de papiers, comme si elle venait de les réunir après les avoir fait tomber. Un instant plus tard, elle franchissait la porte derrière l'estrade, grimpait sur le perchoir et posait les papiers sur le lutrin.

Acheron la détailla. Elle était grande et mince, presque trop mince, et très jolie avec ses cheveux sombres réunis en un chignon sévère. Elle portait de petites lunettes rondes cerclées de métal devant des yeux bruns emplis de mystère, et un tailleur beige strict qui ne

rendait pas grâce à son corps et dont il était évident qu'elle était mal à l'aise dedans. Manifestement, elle n'avait qu'une envie : filer.

Elle s'éclaircit la gorge, puis balaya l'assemblée du regard en souriant timidement, le genre de sourire adorable qui avait dû lui épargner pas mal de problèmes pendant son enfance.

— Je sais, commença-t-elle, que l'on n'est pas censé ouvrir une conférence par des excuses, mais j'ai lâché tout mon dossier en chemin, alors si vous voulez bien me pardonner... il faut que je remette les pages en ordre.

Acheron dissimula son amusement. Le docteur Allen hocha la tête. Il était contrarié, c'était visible, mais il déclara néanmoins :

— Prenez votre temps.

Et elle le fit. Au bout d'un moment, les gens manifestèrent quelques signes d'impatience qui n'échappèrent pas au docteur Allen.

— Vos pages ne sont-elles pas numérotées, docteur Kafieri ?

Elle s'empourpra et avoua :

— Non. J'ai oublié de le faire.

Certains rirent, d'autres laissèrent échapper des grognements de mécontentement.

— Désolée... Vraiment désolée, marmonna-t-elle en se colletant avec l'amas de feuillets. Bon, on va se passer de tout cela. On ira plus vite.

Elle cliqua sur la commande du projecteur, et une diapositive apparut sur l'écran. Le Parthénon d'Athènes.

— Nombre d'entre vous savent que la recherche de l'Atlantide a été l'obsession de mon père et de mon oncle. Tous deux y ont consacré leur existence, et ma mère également. J'ai pris le relais. Ma vie n'a qu'un but : résoudre ce mystère. Je n'étais encore qu'un bébé lorsque j'ai participé à mes premières fouilles en Grèce. En 1996, ma cousine Megerea Kafieri a découvert ce que je pense être le véritable site de l'île engloutie, et pourtant, elle a abandonné sa quête. Moi, non. L'été dernier, j'ai enfin trouvé la preuve indubitable de la réalité de l'Atlantide. Ma cousine ne s'était pas trompée.

Acheron leva les yeux au ciel. Si tous ceux qui avaient prétendu la même chose lui avaient donné un dollar, il aurait été infiniment plus riche qu'il ne l'était déjà.

La conférencière afficha une autre diapositive, et il se crispa sur son siège quand il reconnut le sujet : le buste brisé d'Apollymi. Or il n'existait qu'un endroit où cette Soteria Kafieri avait pu le trouver.

Sur l'Atlantide.

— Ceci est l'un des nombreux vestiges, continua-t-elle, que mon équipe et moi-même avons remontés du fond de la mer Egée.

Elle se servit d'un rayon laser rouge pour pointer l'écriture atlante sur le socle du buste. Le nom de la Destructrice apparut.

— Je cherche depuis longtemps une personne capable de déchiffrer ces caractères. On dirait du grec primitif. Personne à ce jour n'a pu traduire ce mot ni identifier les lettres. Il semblerait que cet alphabet comprenne des lettres absentes de l'alphabet grec traditionnel.

— Tu es cuit, Acheron, souffla Artémis en lui donnant un coup de coude.

Le regard de la conférencière balaya l'assistance, puis s'arrêta sur le docteur Allen.

— Dans la mesure où nul ne peut lire ni identifier ces lettres, je suis convaincue qu'elles sont atlantes. Après tout, si l'Atlantide se trouvait dans la mer Egée, ainsi que ma famille et moi-même en sommes persuadés, il est possible que la langue atlante ait été à l'origine du grec que nous connaissons. L'île devait se situer à la croisée des chemins maritimes, ce qui a permis de diffuser sa civilisation, ses traditions et sa langue, lesquelles ont composé la base de la culture de la Grèce antique.

Elle cliqua, faisant apparaître une autre photo qui montrait des fragments de muraille du palais royal.

— Voici les restes d'un bâtiment que j'ai découvert...

— Ne vas-tu rien dire, Acheron ? chuchota Artémis.

Il était tellement stupéfait qu'il en restait muet. Il avait sous les yeux des images qu'il n'avait pas vues depuis onze mille ans ! Comment cette jeune femme avait-elle pu retrouver le palais ? Comment avait-elle su qu'il existait ?

La réponse était simple : Apollymi. Maudite soit-elle ! Elle avait forcément su qu'une équipe fouillait le site et aurait dû avertir son fils pour qu'il intervienne avant qu'il ne soit trop tard ! Mais non. Elle s'était bien gardée de le prévenir, espérant sans nul doute que les archéologues la délivreraient de sa prison.

— Mes partenaires pensent qu'il s'agit d'un temple, continua la conférencière. Mais compte tenu de son emplacement, je pencherais davantage pour un bâtiment gouvernemental. Vous pouvez constater qu'il porte d'autres inscriptions, impossibles à déchiffrer, hélas. Et maintenant, sur cet autre cliché, nous avons des colonnes. Là, c'est un autre site que nous pensons être une île grecque qui commerçait avec l'Atlantide. J'ai trouvé un bloc de pierre portant l'inscription « Didymos ».

Acheron ne pouvait plus respirer. Elle l'avait trouvée. Bons dieux, cette femme avait trouvé Didymos.

La diapositive suivante lui donna des sueurs froides.

— Ceci est un journal découvert à Didymos, dans les ruines de

ce qui semble avoir été un palais royal. Un journal relié. Oui, je sais, vous devez tous vous dire qu'en ce temps-là, on ne reliait pas les livres. On n'avait même pas de papier. Et pourtant, la datation de ce journal correspond à celle du buste et des vestiges du bâtiment d'Etat. Ces deux sites se répondent, et le plus important est l'Atlantide, j'en suis persuadée.

— Acheron... souffla de nouveau Artémis.

Les yeux écarquillés, il fixait la photo du journal intime de Ryssa. Son écriture était aussi nette que si elle l'avait tracée la veille. La page mise en exergue ne contenait rien de compromettant, mais le reste du volume, en revanche... D'autant que l'écriture en était grecque. Il n'y avait pas beaucoup d'érudits capables d'en effectuer la traduction, mais tout de même assez pour ruiner sa vie une fois le texte traduit.

— Pff... Ce que c'est ennuyeux, tout ça, se plaignit Artémis. Je m'en vais.

Elle se leva et quitta la salle.

La photo suivante était celle d'un buste à la tête fracassée. Il faisait partie de ceux qui bordaient les rues de Didymos et représentait Styxx.

Merde ! Il était temps d'arrêter cette projection.

Bien que terrifié et furieux, Acheron affecta une grande décontraction quand il demanda :

— Mademoiselle, comment savez-vous que la datation au carbone 14 sur le journal n'a pas été faussée ?

Tory leva les yeux en entendant cette voix grave et veloutée et découvrit qu'elle appartenait à l'homme si impressionnant.

Le goth.

Elle remonta machinalement ses lunettes sur son nez, un tic qu'elle avait quand elle était nerveuse, puis se racla la gorge.

— Nous avons été extrêmement méticuleux.

— Oui ? Méticuleux à quel point ? Soyons réalistes. Vous êtes une archéologue acharnée à prouver que son père et son oncle n'ont pas poursuivi des chimères des années durant. Nous savons tous qu'une datation peut être faussée. De quelle période estimez-vous être ce journal ?

Tory eut envie de mentir, mais, comme à l'accoutumée, en fut incapable.

— Eh bien... Il est vrai que quelques-uns des premiers marquages indiquaient une période plus récente...

— C'est-à-dire ?

— I^{er} siècle avant Jésus-Christ.

— I^{er} siècle avant Jésus-Christ ? répéta Acheron d'un ton moqueur.

— Encore trop tôt pour un livre et néanmoins, le fait est là, nous avons un livre.

— Non, docteur Kafieri, ce que nous avons, c'est une archéologue aux idées préconçues qui a besoin de fonds pour lancer une nouvelle campagne de fouilles en Méditerranée. Est-ce que je me trompe ?

Plusieurs personnes rirent.

— Je suis une universitaire sérieuse ! protesta Tory avec véhémence. Même si vous éliminez le journal, regardez les autres preuves !

— Pff... Un buste de femme ? Les restes d'un bâtiment ? Des fragments de poteries ? La Grèce regorge de ce genre de choses.

— Mais l'écriture...

— Que vous soyez incapable de la déchiffrer ne signifie pas que personne ne le puisse. Ce livre a peut-être tout bêtement été rédigé dans le dialecte d'une quelconque province.

Acheron perçut des réflexions parmi le public. Les gens chuchotaient que le père et l'oncle du docteur Kafieri étaient des illuminés.

Tory était folle de rage et au bord des larmes. Le goth l'avait ridiculisée. Déterminée à laver son honneur, elle pointa le rayon laser sur une autre photo.

— Ceci...

Le goth la coupa.

— ... est une petite statue domestique d'Artémis. Où l'avez-vous trouvée ? Dans un bazar d'Athènes ?

Les rires fusèrent.

— Merci de m'avoir fait perdre mon temps, docteur Allen ! lança un vieux monsieur au premier rang, avant de se lever et de quitter la salle.

La panique gagna Tory quand elle se rendit compte que le public et le docteur Allen se détournaient d'elle.

— Attendez ! J'ai autre chose ! Regardez, on n'a jamais vu un bijou aussi élaboré !

Elle montrait la photo d'un collier atlante orné d'un soleil. Le goth brandit alors un *kombolol* qui portait exactement le même symbole.

— Je me suis procuré le mien dans une boutique de Delphes il y a trois ans.

Les rires s'amplifièrent, vite couverts par des raclements de pieds : tous les gens partaient, y compris le docteur Allen. Tory était au comble de la honte et de la colère. Elle attrapa ses papiers et en fit une boule. Le goth se mit debout après avoir ramassé son sac à dos posé par terre. Il se dirigea vers la porte et lança à Tory par-dessus son

épaule :

— Je suis désolé.

— Allez vous faire foutre !

Elle s'apprêtait à sortir elle aussi, par une autre porte, quand elle se ravisa. Elle courut vers le goth et le cloua sur place d'un regard qu'elle savait brûlant de haine.

— Sale fumier. Qu'est-ce que c'était que ce sketch ? Un jeu ? Vous avez foutu en l'air le travail de ma vie. Dans quel but ? Vous amuser ? Je vous en prie, dites-moi que ça vous a rapporté autre chose ! Des points pour un concours de biture ? Je travaillais déjà sur l'Atlantide avant votre naissance ! Comment avez-vous osé vous moquer de moi ? Je prie le Ciel qu'un jour quelqu'un vous humilie comme vous venez de le faire. Que vous sachiez ce que ça fait de voir son honneur foulé aux pieds.

Acheron allait riposter quand un détail le frappa : il ne lisait pas dans les pensées de la jeune femme.

— Je vous conseille de ne jamais traverser la rue devant ma voiture ! clama-t-elle avant de tourner les talons et de s'en aller.

Interdit, Acheron songea qu'il ignorait où elle se rendait. L'esprit de la conférencière lui était fermé. Comment diable était-ce possible ?

Sans chercher à approfondir le mystère, il se téléporta dans son appartement de La Nouvelle-Orléans. Il se sentait mal. Il détestait perdre le contrôle de la situation. Jusqu'à ce qu'il ait compris ce qui se passait, il garderait un profil bas.

Tory jeta son dossier dans la poubelle devant le musée. Ce ne fut qu'une fois dans sa voiture qu'elle laissa couler ses larmes. Les ricanements du public résonnaient encore dans ses tympans. Sa cousine Megerea avait raison, elle aurait dû laisser tomber cette quête de l'Atlantide depuis longtemps. Mais ses parents y avaient consacré leur vie. Le devoir de restaurer l'honneur et la dignité de sa famille, de son nom, lui incombait, maintenant que Geary avait renoncé.

Autant d'efforts ruinés par son fiasco de cet après-midi.

Elle se mit au volant de sa voiture de location et cria avant de claquer la portière :

— Espèce de sale petit con !

Puis, malheureuse et écoeurée, elle démarra, sortit du parking, prit la direction de son hôtel, à Centennial Park, et appela son amie Pam Gardner sur son portable.

— Alors, Tory ? Comment ça s'est passé ?

Arrêtée à un feu rouge, elle essuya ses larmes.

— Une catastrophe. Je n'ai jamais été aussi gênée de toute ma

vie.

— Quoi ? Tu n'as pas de nouveau laissé tomber tes feuillets, quand même ?

Pam la connaissait bien. Toutes deux s'étaient rencontrées dans le *deli* que tenait la tante de Tory à New York, alors qu'elles n'étaient que des gamines.

— Si, mais ce n'est rien comparé au reste.

— Qu'est-il arrivé ?

— Il y avait ce... ce... Je ne trouve pas de mots assez forts pour parler de ce type. Il s'est débrouillé pour que toute l'assistance se fiche de moi !

— Oh non, Tory... Dis-moi que ce n'est pas vrai.

L'émotion faisait trembler la voix de Pam.

— Tu penses que je plaisante ?

— Non. Tu semblés vraiment secouée.

Et elle l'était. Bon sang, elle aurait donné n'importe quoi pour que le type apparaisse au détour d'une rue. Elle lui aurait allègrement roulé dessus.

— Je n'arrive pas à y croire. J'étais censée être applaudie, et à la place, je me suis fait descendre en flammes. Je te jure que si je revois ce mec, je le tue !

— Si tu as besoin d'aide pour déplacer le corps, compte sur moi. Tu sais où on habite, Kim et moi.

Tory sourit à travers ses larmes. Elle avait effectivement toujours pu compter sur ses amies Pam et Kim.

— Merci, Pam.

— Pas de problème, ma puce. Quand rentres-tu ?

— Je serai à La Nouvelle-Orléans demain.

Elle avait hâte de retrouver sa ville, sa maison, son entourage familial.

— Regarde le bon côté des choses, Tory. Qui que soit ce fumier, tu n'as pas à craindre de le retrouver ici.

Exact. Dès le lendemain, elle serait chez elle et ne reverrait jamais ce connard.

Deux jours plus tard, la dignité de Tory était encore vacillante lorsqu'elle se présenta au bureau du docteur Julien Alexander, le plus grand expert de la Grèce antique au monde. On avait dit à Tory que si quelqu'un était capable de déchiffrer le journal trouvé dans les vestiges du palais, c'était lui.

Une voix masculine l'invita à entrer. Elle poussa la porte et découvrit un trentenaire très séduisant aux cheveux blonds et aux yeux bleus assis derrière un vieux bureau de bois. La pièce était décorée d'objets grecs datant de l'Antiquité, dont une épée accrochée au mur derrière lui. Partout ailleurs, des étagères croulaient sous les livres.

L'homme plut immédiatement à Tory.

— Vous n'êtes pas l'une de mes étudiantes, remarqua-t-il en refermant un agenda relié de cuir. Envisagez-vous de suivre mes cours ?

Elle détestait être prise pour une gamine. Son apparence juvénile lui jouait toujours des tours et fragilisait sa crédibilité.

— Non. Je suis le docteur Kafieri. Nous nous sommes parlé au téléphone.

Il se leva et lui tendit la main.

— Désolé pour la méprise. Je suis ravi de vous rencontrer. J'ai entendu pas mal de...

— ... sons de cloche discordants à mon propos, coupa Tory.

— Vous savez comment ça se passe dans notre petit monde, dit-il en riant. Avez-vous apporté le livre ?

Elle posa son attaché-case sur une chaise, l'ouvrit et en sortit le livre enveloppé dans du papier de protection dépourvu d'acide.

— Il est extrêmement fragile, dit-elle.

— Je ferai attention.

Elle l'observa pendant qu'il déballait le livre et le vit froncer les sourcils.

— Quelque chose ne va pas, docteur Alexander ?

— Non, répondit-il d'un ton solennel. C'est juste que je suis émerveillé. Je n'ai jamais eu sous les yeux un livre aussi ancien.

Etonnée, Tory vit la tristesse se peindre sur son visage, comme s'il revivait de pénibles souvenirs.

— Pouvez-vous le lire ?

— Mmm... On dirait du grec. Je dois pouvoir déchiffrer certains mots à partir de leur racine, mais ce dialecte m'est inconnu. Il

est probablement antérieur de quelques siècles à la période dont je suis spécialiste.

Tory retint un juron de frustration. Elle en avait tellement assez d'entendre cela.

— Connaîtriez-vous quelqu'un qui soit capable de traduire ce texte ?

— Oui.

L'affirmation inattendue laissa Tory un instant sans voix.

— C'est vrai ? demanda-t-elle enfin.

— C'est vrai. Il s'agit de l'historien vers lequel je me suis toujours tourné quand j'ai rencontré des difficultés ou eu besoin de renseignements. Personne n'en sait davantage que lui sur les civilisations antiques. En fait, il en sait tant qu'on a l'impression qu'il a vécu parmi elles.

Jamais Tory n'aurait osé nourrir un tel espoir.

— Où enseigne-t-il ?

Julien referma le livre et l'enveloppa.

— C'est drôle, mais il n'enseigne pas. Vous avez de la chance, car il est en ville pour quelques semaines. Il travaille sur un projet humanitaire.

Le cœur battant à l'idée que quelqu'un pût corroborer l'hypothèse selon laquelle le livre était aussi ancien que l'Atlantide, Tory déclara :

— Me serait-il possible de le voir ?

— Attendez, je vérifie.

Le docteur Alexander ouvrit son téléphone mobile et composa un numéro sur le clavier. Tory mâchouillait son pouce en attendant, fébrile. N'importe quoi. Elle était prête à donner n'importe quoi pour rencontrer cet homme.

— Ah, salut, Acheron ! s'exclama le docteur Alexander en lui souriant. C'est moi, Julien. Comment vas-tu ? Mmm... Oui. Je t'appelle parce que j'ai dans mon bureau une collègue qui a quelque chose à te montrer. Personnellement, je n'ai jamais rien vu de semblable. Je pense que tu devrais être intéressé toi aussi. On peut passer ? Hein ? Oui, un truc vraiment ancien. Mmm. D'accord. Un instant.

Il consulta Tory du regard.

— Êtes-vous disponible pour aller le voir tout de suite ?

— Oui ! Oh oui !

— Bien. C'est bon, Acheron, on arrive. À tout de suite.

Le docteur Alexander coupa la communication.

— Il est plutôt occupé, mais il trouvera quelques minutes pour vous. Il a très envie de jeter un œil au bouquin.

— Dieu soit loué !

Julien lui rendit le livre.

— Vous venez ?

— Bien sûr. Où cela ?

Il saisit sa veste posée sur le dossier de son fauteuil et l'enfila.

— Acheron travaille comme bénévole sur un chantier. Il refait un toit pour des démunis.

Un professeur en train de poser des tuiles... Voilà qui ne correspondait pas à l'image qu'elle se faisait d'un lettré.

— Donc, il s'appelle Acheron.

— Acheron Parthenopaeus.

— Eh bien, je n'aurais jamais cru rencontrer quelqu'un d'encore plus grec que moi !

Il devait être âgé. Aucun parent moderne n'aurait osé l'affubler d'un tel prénom.

— Il est extraordinaire dès qu'il s'agit d'analyser des faits historiques, dit Julien en souriant. Personne ne connaît mieux que lui la Grèce antique. Il est incollable.

Il guida Tory vers la porte, qu'il referma derrière eux.

— Depuis quand étudie-t-il ? demanda la jeune femme.

— Depuis qu'il est né.

Tory serra son attaché-case contre sa poitrine :

— Pauvre homme ! Il me ressemble : mon père devait lire *l'Iliade* pendant qu'il me concevait.

Julien l'accompagna jusqu'au parking. Elle monta dans sa Mustang GT blanche, puis roula à la suite de son Range Rover qui se dirigeait vers Esplanade Avenue. De nombreuses maisons de La Nouvelle-Orléans n'avaient pas été restaurées depuis l'ouragan Katrina. Cela faisait chaud au cœur de savoir que l'ami de Julien Alexander aidait à la reconstruction. Cela en disait long sur l'homme. Et c'était remarquable, compte tenu de l'âge qu'il devait avoir.

Elle se gara dans la rue, derrière Julien, et prit son attaché-case. Ensuite, elle marcha vers le bâtiment en réfection, impressionnée que le chef des volontaires soit un universitaire de très haut niveau.

L'un des hommes qui s'activaient était d'âge mûr. Probablement Acheron, songea Tory.

— Salut, Karl, lui lança Julien. Peux-tu aller dire à Acheron que je suis là ?

Bon, ce Karl n'était pas l'expert. Tandis qu'il allait délivrer le message, Julien tendit la main, et Tory lui donna le livre. Puis elle regarda autour d'elle. Les charpentiers bénévoles comptaient deux femmes et trois jeunes gens. L'un d'eux retint son attention. Son débardeur noir révélait les bras les plus impressionnants qu'elle eût jamais vus, qui cachaient sous leur peau bronzée des muscles magnifiques. Et il n'y avait pas que ces muscles-là : ceux de son dos,

soulignés par le tissu mouillé de transpiration, relevaient de la perfection.

Il était coiffé d'une casquette de base-ball tournée à l'envers. Un fil d'iPod partait de son oreille et aboutissait dans l'une des poches de son jean troué et effrangé. Il battait la mesure du pied gauche tout en travaillant.

Si son visage était ne fût-ce que moitié aussi beau que son corps, ce type était un dieu parmi les hommes, songea Tory, époustouflée.

La sonnerie de son portable vint la distraire. Elle jeta un coup d'œil à l'écran. Le numéro affiché était celui de son amie Kim. Elle refusa l'appel et reporta son regard sur le dieu tombé du ciel. Zut ! Monsieur Torride avait disparu. Bon, c'était aussi bien ainsi. Elle n'avait pas de temps à consacrer aux hommes, et de toute façon, un type comme celui-là ne lui accorderait pas un coup d'œil.

Mieux valait qu'elle cherche le vieux monsieur qu'ils étaient venus voir.

Le dénommé Karl, qui était parti à la recherche du fameux Acheron Parthenopaeus, réapparut. Derrière lui marchait Monsieur Torride.

Par tous les dieux de l'Olympe ! Il était incroyablement grand, mince et bien bâti. Son tee-shirt moulait des pectoraux gonflés et un ventre en tablette de chocolat. Son jean taille basse mettait en valeur la finesse de ses hanches et révélait une bonne part de ventre nu. Portait-il seulement un caleçon ? se demanda Tory. Honteuse de sa curiosité, elle releva les yeux vers le visage du jeune homme. Des lunettes noires et une façon de mâcher du chewing-gum particulièrement sexy... Il ôta sa casquette, et une masse fluide de cheveux noirs dans lesquels contrastait une mèche teinte en rouge coula jusqu'à ses épaules.

Non... Ce n'était pas possible... Cet homme n'était pas...

Eh si. Elle aurait reconnu cette voluptueuse démarche de fauve entre mille.

— Salut, Julien, dit-il à son ami avant de se tourner vers Tory, qui éructa :

— Vous... Espèce de salaud !

Elle regretta que ces mots lui aient échappé devant le docteur Alexander. Il était rare qu'elle se laisse aller à employer un vocabulaire aussi vulgaire, mais là... Elle haïssait tellement ce type qu'elle n'avait pu se maîtriser.

— C'est son avis que vous comptez demander ? demanda-t-elle à Julien. Il a quel âge ? Cinq ans à tout casser ! J'ai des pulls plus vieux que lui !

Elle tourna les talons, bien décidée à retourner à sa voiture.

L'homme l'arrêta d'une question.

— Vous vouliez que je jette un œil à quelque chose ?

Il y avait de l'amusement dans son ton. Pour Tory, c'en fut trop. Ce type la rendait folle de rage ! Elle saisit un marteau posé sur un établi et le lui lança à la tête... Il se baissa, esquivant le projectile sans peine. Puis il éclata de rire.

Incapable de supporter ses railleries, Tory courut à sa Mustang : si elle s'attardait cinq secondes de plus, elle taperait sur ce sale abruti.

Sidéré, Julien regarda Acheron.

— Merde, l'Atlante, qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Apparemment, je me suis fait une nouvelle amie.

— Moi aussi, une fois, j'ai eu un ami comme ça. Il m'a presque mis en pièces.

Acheron se sentait très mal à l'aise. Un élan de culpabilité l'assaillit à l'idée du tort qu'il avait causé à cette fille. Mais comparé au mal qu'elle risquait de lui faire à lui si elle menait à bien ses recherches, c'était peu de chose.

— Je crois que je vais remonter sur mon toit.

— Oui, et moi, essayer de la retrouver pour lui rendre ceci.

Acheron se glaça quand il vit le petit paquet que Julien tenait à la main.

— Lui rendre quoi ? demanda-t-il alors qu'il le savait très bien.

— Un journal qu'elle a découvert lors de fouilles en Grèce.

— Je peux le voir ?

— Bien sûr.

Acheron prit le volume en s'efforçant de rester impassible. Il détacha l'emballage de protection, puis ouvrit le livre. L'écriture familière apparut.

Aujourd'hui, c'est mon dix-huitième anniversaire. À mon réveil, père m'a offert un collier. Ensuite, j'ai passé la matinée avec mère dans le jardin. Père a été assez bon pour l'autoriser à me rendre visite à cette occasion.

Les mâchoires serrées, Acheron revit le jardin que Ryssa entretenait si soigneusement. Il ignorait qu'elle s'y était promenée avec sa mère.

— Tu comprends cette langue, n'est-ce pas, Acheron ?

— Oui. C'est un vieux dialecte provincial.

— *A priori*, je dirais que M^{lle} Kafieri serait heureuse de l'apprendre, mais vu l'effet que tu lui fais, je n'en suis plus très sûr.

Acheron en doutait également. Il méritait la colère de la jeune femme.

— Ça te dérange si je garde un peu ce bouquin ?

— Eh bien... Il ne m'appartient pas. Mais je te fais confiance pour en prendre soin.

— Crois-moi, je le ferai.

Julien repartit. Acheron resta figé sur place, le journal de Ryssa dans les mains. Il n'arrivait pas à croire qu'il avait traversé tous ces siècles. Il était sous l'eau depuis le jour où il avait englouti Didymos. A la différence de sa mère, il avait épargné tous les habitants de l'île. Il avait veillé à ce qu'ils s'en aillent avant d'agir.

Et maintenant, tout un pan du passé venait le hanter. Qu'allait-il en faire ?

Trois jours plus tard, alors qu'elle traversait le campus en direction de son bureau, Tory bouillait encore de rage. Comment le docteur Alexander avait-il osé confier le journal à ce... ce... Elle finirait bien par trouver un mot adéquat pour ce rustre, ce dégoûtant personnage, ce type puant, ce... ^{ma}

— Docteur Kafieri ?

Elle se retourna. Kyle Peltier, l'un de ses étudiants, courait vers elle. Ce jeune homme blond au doux visage avait été transféré d'une autre école ce semestre et était l'un de ses plus brillants élèves.

— Oui, Kyle ?

— Un ami m'a demandé de vous remettre ceci.

Il lui tendit une boîte emballée dans du papier kraft.

— Je ne comprends pas, dit Tory en regardant le cadeau inattendu.

— Moi non plus, mais quand mon ami me demande un service, je le lui rends sans lui poser de questions.

Là-dessus, Kyle s'en alla aussi vite qu'il était arrivé, et Tory ne put l'interroger. Elle examina la boîte, la soupesa. Elle était lourde. Que contenait-elle ? Une bombe, avec la chance qu'elle avait.

Elle gagna son bureau, se servit un café et entreprit d'ouvrir le paquet, ce qui se révéla compliqué : il était quasiment scellé avec du ruban adhésif, et cinq minutes d'efforts lui furent nécessaires pour en venir à bout. Ébahie, elle considéra le contenu.

Un marteau, une branche d'olivier, un petit mot attaché à une rose rouge et un sac de cuir... dans lequel se trouvait le journal.

Tory ne put retenir un sourire. Ainsi, l'affreux monstre avait visé juste : avec son gage de paix, il avait réussi à la faire rire.

Elle déplia le billet et découvrit une belle calligraphie très masculine.

Je ne suis vraiment pas le sale con que vous imaginez. Le journal est celui d'une jeune femme qui vivait dans un coin retiré de Grèce et a rédigé l'histoire de sa vie pendant environ dix-huit mois. C'est un texte passablement ennuyeux, mais si vous voulez des détails, appelez-moi. 555-602-1938.

Eirini,

Acheron

Eirini. Le mot grec pour « paix ». D'accord, il n'était peut-être pas le sale con qu'elle imaginait. Il lui avait rendu le journal et lui avait en prime offert une rose. Rose dont elle huma le parfum en se demandant si elle avait envie ou non de se retrouver de nouveau en présence du peut-être-pas-trop-sale-con.

Les bras croisés sur la poitrine, les sourcils froncés, Urian observait Acheron, qui, assis sur son trône à Katoteros, jouait de la guitare. Presque aussi grand qu'Acheron, Urian avait de longs cheveux blonds qu'il portait attachés en catogan. Ex-Démon, il avait été sauvé par Acheron après que son père l'avait égorgé. Et, à l'instar de son père, il avait un mauvais caractère dont il était très fier.

Peu désireux d'entamer une conversation acerbe avec lui, Acheron l'ignora et continua de jouer.

Simi était couchée sur le ventre. Elle regardait une chaîne de téléachat tout en mangeant du pop-corn sauce barbecue – son parfum favori.

Urian se déplaça vers Alexion, qui lui aussi considérait Acheron comme si ce dernier était le fruit d'une expérience qui aurait mal tourné. Pendant des milliers d'années, Alexion avait été la seule personne qu'Acheron avait accueillie chez lui en plus de Simi. Il devait cette générosité à la culpabilité d'Acheron. En effet, en un autre temps, Alexion avait été Ias, l'un des premiers Chasseurs de la Nuit créés par Artémis. Acheron s'était débrouillé pour lui rendre une existence. Il avait fait de lui un semi-fantôme en lui donnant son sang, ce qui l'avait arraché à son sinistre état d'Ombre.

Domage que Savitar n'ait pas expliqué plus tôt ses pouvoirs à Acheron. Cela leur aurait épargné, à Ias comme à lui, bien des souffrances. Mais au moins, maintenant, Ias, alias Alexion, n'était-il pas constamment dans la détresse.

— Qu'est-ce qu'il a, le grand chef ? demanda Urian à Alexion.

— Je ne sais pas. Il est arrivé hier soir avec un bouquin et il s'est enfermé dans sa chambre pour le lire. Puis il en est ressorti ce matin et il s'est mis à jouer de la guitare... Les mêmes airs depuis des heures, en boucle !

Des ballades. Le genre de musique qu'Acheron ne jouait jamais. Les Sex Pistols, Judas Priest, oui, mais pas des ballades à la guimauve.

— Ce n'est pas du... Julio Iglesias que j'entends, là ? demanda Urian en grinçant des dents.

— Enrique.

— Quelle horreur. Il est malade, le grand chef ?

— Aucune idée. En neuf mille ans, je ne l'ai jamais vu comme ça.

— Je commence à avoir les jetons. Ce doit être les prémices de l'apocalypse, ça. S'il passe à Air Supply, on le sort d'ici de force et on le roue de coups.

— Tu feras ça avec les Démons. Moi, je tiens trop à mon semblant de vie pour le mettre en péril.

Acheron leur décocha à tous les deux un regard mauvais.

— Hé, les nanas, vous n'avez rien de mieux à faire, genre vous vernir les ongles de pied ?

— Non, pas vraiment, rétorqua Urian en souriant.

Acheron grommela une menace, qui fut interrompue par la sonnerie de son portable. Il poussa un soupir irrité. Maudit téléphone qui le dérangeait constamment. Mieux valait pour elle que ce ne soit pas Artémis, sinon il lui en cuirait...

Non. L'indicatif était celui de La Nouvelle-Orléans. Un numéro inconnu. Voilà qui était bizarre.

Il prit la communication et entendit avant même d'avoir prononcé un mot :

— Est-ce Acheron ?

— Soteria ?

La gorge de Tory se serra : il l'appelait par son vrai prénom ! Et quelle mélodie il devenait, prononcé avec l'accent grec... Jamais elle ne l'avait trouvé joli, mais là, il était enchanteur.

— Euh... oui. Mais les gens m'appellent Tory.

— Ah, je l'ignorais. Que puis-je pour vous, Tory ?

Voyons... Qu'il vienne lui rendre visite tout nu ?

Bon sang, mais qu'avait-elle donc ? Jamais auparavant ce genre de pensée ne lui avait traversé l'esprit. Et surtout pas quand son interlocuteur était un homme qu'elle haïssait et avec lequel elle ne voulait que parler travail.

— Je... je me demandais, pour le journal. Est-ce qu'on pourrait se voir pour en parler ?

— A quelle heure ?

Elle se surprit à sourire : elle lui avait jeté un marteau à la tête, et pourtant, il ne l'envoyait pas promener.

— Je serai chez moi dans une heure, Acheron.

— Parfait. J'y serai aussi.

Et il raccrocha. Sans lui avoir demandé son adresse. Seigneur, mais s'il la connaissait, c'est qu'il était un pervers qui harcelait les femmes et...

Le téléphone sonnait.

— Tory ? Je viens de me rendre compte que je ne sais pas où vous habitez.

Au temps pour son imagination débordante.

Elle lui donna son adresse, dans le Quartier français.

— A tout à l'heure, Tory.

De nouveau, il raccrocha, et elle resta songeuse, un sourire flottant sur les lèvres. Tout en se répétant que cet homme était un vrai fumier qu'elle détestait.

Un fumier qui lui avait envoyé une rose et semblait capable de déchiffrer une langue ignorée de tous. Une langue qu'elle avait désespérément besoin de comprendre. Il s'agissait bel et bien de travail, non d'un rendez-vous galant. Elle pouvait supporter son arrogance assez longtemps pour obtenir ce qui l'intéressait. Ensuite, elle le ferait sortir de sa vie à coups de pied aux fesses.

Acheron hésita. Il s'était téléporté à quelques pâtés de maisons de chez Tory. Lentement, il remonta la rue jusqu'à sa maison, un petit bâtiment en harmonie avec ses voisins, et aussi joli qu'eux. Peinte en rose pâle et blanc cassé, c'était une construction typique de l'architecture fin XIX^e de La Nouvelle-Orléans. Les volets en étaient fermés. Il eut beau essayer de voir au travers, il ne distingua absolument rien. La maison lui restait aussi hermétique que l'esprit de sa propriétaire. Ce qui aurait dû le faire fuir. Mais il décida que non, que cette femme et lui étaient destinés à être amis. Ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait quelqu'un dont il ne pouvait pénétrer l'esprit.

Raisonnement fumeux. Il parvenait toujours à percevoir quelque éclat des pensées des autres, quels qu'ils soient.

Alors, pourquoi continuait-il à avancer vers sa porte ? Et pourquoi, maintenant qu'il était devant, actionnait-il le heurtoir ?

Il entendit un bruit à l'intérieur, comme si un objet venait de tomber et de se fracasser par terre, puis une exclamation de consternation. Mais la maladresse de l'occupante ne s'arrêta pas là, à en croire les bruits qui retentirent avant qu'elle ouvre la porte.

Aujourd'hui, ses cheveux détachés flottaient sur ses épaules. Épais, luisants et ondulés, ils donnaient envie de les caresser, d'y enfouir le visage et d'en humer le parfum. Pas étonnant qu'elle les porte attachés quand elle sortait : ils étaient un véritable stimulus sensuel. Ils la faisaient paraître encore plus jeune qu'elle ne l'était et encadraient un ravissant visage aux pommettes roses dans lequel des yeux frangés d'interminables cils pétillaient d'intelligence.

Et ces lèvres... Ah, ces lèvres pleines faites pour une nuit de baisers torrides...

Elle remonta ses lunettes sur son nez fin et élégant, repoussa une mèche qui lui barrait le front et s'excusa :

— J'ai du mal à traverser une pièce sans casser quelque chose en chemin. Dieu merci, ma maladresse est réservée aux éléments

terrestres. Je me tuerais probablement quand je plonge si j'étais aussi nulle sous l'eau. Entrez.

Elle écarquilla les yeux quand il pénétra dans le salon. D'accord, la pièce n'était pas très vaste, mais la présence imposante de cet homme semblait la rétrécir.

— Vous êtes sacrement grand. C'est effrayant, remarqua-t-elle.

Les sourcils d'Acheron se haussèrent au-dessus des lunettes noires qui paraissaient fixées à sa tête.

— Pour quelqu'un qui aimerait que je l'aide, on dirait bien que vous êtes décidée à m'insulter. Souhaitez-vous que je vous facilite la tâche en m'en allant tout de suite, avant que vous ne recommenciez à me traiter de tous les noms ?

— J'aimerais vous dire que je suis désolée, dit Tory en refermant la porte, mais admettez quand même que vous avez été infect ! Comment auriez-vous réagi si on vous avait fait la même chose ?

Acheron ne répondit pas. Sa réaction en tant qu'humain n'aurait pas été celle du dieu qu'il était désormais. Avant, il aurait encaissé sans broncher. Mais maintenant... maintenant, quiconque l'offensait s'en mordait les doigts jusqu'à la fin des temps.

Il regarda autour de lui. La pièce regorgeait d'antiquités grecques et romaines et de photos de ruines dans des cadres. Il remarqua la corbeille à papier qu'elle avait fait tomber. Son contenu était toujours par terre. Il trouva sa maladresse touchante.

— Intéressante, la décoration de votre maison, commenta-t-il.

— Oui. J'adore les vieilleries.

Amusant. Si elle avait su quel âge il avait !

— Vieilles comment ? demanda-t-il.

— Oh, plus c'est vieux, mieux c'est.

Dans ce cas, elle pouvait embrasser le sol qu'il foulait.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Vous auriez une bière ?

— Oh. N'est-ce pas un peu tôt pour la bière ?

— Du vin, alors ?

Elle roula des yeux.

— Seigneur, vous êtes si jeune... Vous êtes sûr d'avoir l'âge légal pour consommer de l'alcool ?

— Oh que oui. Croyez-moi, je suis beaucoup plus vieux que je n'en ai l'air.

— J'ai déjà entendu ça. Je vous demanderais bien de me montrer votre permis de conduire, mais il est probablement faux.

Effectivement, il l'était, mais pas pour les raisons qu'elle imaginait. Sa date de naissance aurait posé un sacré problème. Soit personne n'y aurait cru, soit on l'aurait jugée authentique, auquel cas

on l'aurait enfermé dans une cage pour étudier les secrets de sa longévité.

— Vous ne voulez rien d'autre ? Du thé ? Du café ?

— Non, ça va. Et je ne veux surtout pas d'insultes. J'aimerais profiter tranquillement de votre présence trois minutes sans me faire agresser. A ce propos, il faudrait vérifier que les outils sont enfermés.

Il releva sa manche et consulta sa montre.

— Et c'est parti pour trois minutes. Je chronomètre.

Amusée, Tory baissa les yeux et considéra les pieds d'Acheron. Il devait chausser du cinquante !

— Presque une minute et toujours le calme plat ! s'exclama-t-il. Nous allons peut-être atteindre un record.

Furieuse contre elle-même, Tory se rendit compte qu'elle le trouvait charmant... et qu'elle était bel et bien charmée.

— Bon, ça va, ça va... Je vais tenir ma langue. Venez avec moi dans la cuisine.

Il ajusta son sac à dos sur son épaule et la suivit à travers la maison. Dans le couloir, il s'arrêta devant une photo encadrée. Tory posait avec trois autres personnes... qu'il connaissait fort bien.

Geary, Arikos et Theodoros Kafieri.

Pas étonnant qu'il ne parvienne pas à lire dans les pensées de son hôtesse !

— C'est votre famille ? demanda-t-il.

— Oui. A côté de moi, c'est mon grand-père, précisa obligeamment Tory.

Théo. Acheron sourit en voyant son vieil ami. Théo n'avait que sept ans lorsque, au cours de la Seconde Guerre mondiale, il avait été blessé lors d'un bombardement qui avait tué tous ses proches. Acheron l'avait amené aux Etats-Unis pour qu'il s'y bâtisse une nouvelle vie, en sécurité. Depuis cette époque, Acheron veillait sur lui.

Tory était donc liée à Théo et à Arik, l'époux de Geary, ce qui expliquait que son esprit lui soit fermé : Arik était autrefois un dieu grec du sommeil.

Rassuré, Acheron se détendit.

— Vous avez une jolie famille.

— Oui, n'est-ce pas ? Typiquement grecque. Avec une infinité de ramifications, mais ce n'est pas à quelqu'un qui se prénomme Acheron que je vais apprendre ça.

Elle s'interrompit brusquement, comme si une pensée venait de lui traverser l'esprit.

— Vous savez, mon grand-père avait un ami très cher qui s'appelait Acheron.

— Ah bon ?

— Oui. Ils se sont connus en Grèce et sont venus en Amérique

ensemble. Mais ça remonte à la guerre.

Tout en parlant, elle avait sorti d'un placard des sachets de thé et de café. Du doigt, elle montra à Acheron une table jonchée de livres, de cartes et de notes.

Cette femme ne chôrait décidément pas...

Elle ouvrit le réfrigérateur pour y prendre du lait, et il resta bouche bée devant le spectacle des multiples boîtes de plastique méticuleusement rangées et marquées d'une étiquette indiquant leur contenu.

— Vous êtes sûre d'avoir assez de Tupperware, là-dedans ? demanda-t-il.

— Disons que j'ai un petit TOC à propos de l'ordre. Laissez tomber.

— Mmm. Petit TOC ? Gros TOC, je dirais.

— Oh, la ferme ! Asseyez-vous et lisez.

Acheron était ébahi. Depuis sa résurrection, personne à part Simi n'avait osé lui parler ainsi.

— Euh...

— Vous avez besoin de quelque chose, monsieur Parthenopaeus ?

— Que vous soyez polie avec moi, madame la Reine du Monde. Un simple « s'il vous plaît » ne ferait pas de mal. Après tout, je suis celui qui rend service à l'autre, ici.

Ce fut une boîte de baklavas et non du lait qu'elle posa sur la table.

— Très bien. Asseyez-vous et lisez... s'il vous plaît.

Acheron leva les mains en signe de reddition. Il aurait dû être furieux qu'elle le traite aussi mal, et pourtant il n'était qu'amusé. Il retira son sac à dos, s'assit et tira le journal de Ryssa vers lui.

— Que voulez-vous savoir ?

— Vous avez prétendu pouvoir lire ce journal, alors lisez-le.

Il tourna quelques pages au hasard puis commença à lire. Sa voix était la plus mélodieuse, la plus belle que Tory eût jamais entendue. Elle ne saisissait qu'un mot par-ci, par-là, mais la façon dont il lisait, sans heurts ni hésitation, l'amena à croire qu'il était réellement capable de traduire le texte.

Et elle lui demanda de le faire.

Il s'exécuta dans la foulée.

— « Aujourd'hui, il pleut. Je ne sais pas pourquoi le son de la pluie me perturbe autant, mais il en a toujours été ainsi. Avant que la tempête commence, je suis allée voir Styxx dans l'atrium couvert. Comme d'habitude, il était avec père, qui lui enseignait les tactiques de la guerre. Styxx n'a que onze ans, mais il sera un guerrier fameux et un grand chef. Je suis très fière de mon frère. Cet été, ses cheveux

ont blondi : il passe beaucoup de temps dehors, au soleil. J'ai essayé de lui... »

— Arrêtez. Vous traduisez vraiment, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ce que vous vouliez ? s'enquit Acheron, perplexe.

Tory hésita : oui, c'était ce qu'elle voulait. Mais personne ne connaissait cette langue, sauf un type au look gothique, porté sur l'alcool, avec un piercing dans le nez et... un corps à damner une sainte. Comment était-ce possible ?

— Où avez-vous appris le grec ?

— En Grèce.

— Non. Le grec ancien. Qui vous l'a enseigné ?

— J'ai été élevé dans cette langue.

— Vous mentez. Personne sur cette planète ne parle le grec ancien comme vous le faites. J'ai consulté des experts dans le monde entier, et aucun n'était capable de faire ce que vous faites.

Il haussa les épaules.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

Elle n'en savait rien.

— Peut-être dans quelles circonstances vous avez appris cette langue, hasarda-t-elle.

— Ma famille la parlait. Je l'ai entendue dès le berceau. C'est ma langue maternelle.

Elle renonça à le traiter de menteur. A cause de ses parents, qui avaient fait la même chose avec elle. N'empêche, c'était extraordinaire.

— Et votre accent ? Il n'est pas exactement grec.

— Je suis né dans un endroit appelé Kalosis, une province insulaire. C'est si petit que ce n'est sur aucune carte. Mon accent est un croisement entre celui de ma mère et celui de mon père, qui était un pur Athénien.

— Quand êtes-vous venu aux Etats-Unis ?

— Après mon vingt et unième anniversaire.

— Et pourtant, vous parlez un anglais parfait.

— Je suis particulièrement doué pour les langues.

Que l'explication fut aussi simple donna à Tory l'impression qu'elle se comportait comme Torquemada pendant l'inquisition.

— Désolée, Acheron. Je me rends compte que je me montre agressive alors que vous ne cherchez qu'à m'aider.

Elle poussa un lourd soupir et constata :

— Vous et moi, on est partis sur de mauvaises bases, hein ?

— Oh, j'ai connu pire.

Si seulement elle avait su...

— Merci. J'apprécie votre indulgence. Ma seule excuse, c'est

que l'Atlantide est toute ma vie. Vous n'imaginez pas à quel point l'histoire et mes recherches sont importantes pour moi.

Probablement autant qu'il était important pour lui de lui cacher la vérité...

— Ecoutez, Tory, je me suis comporté comme un vrai crétin, à Nashville. Je le reconnais et vous prie de m'excuser. D'habitude, je ne mets pas les gens dans l'embarras comme ça. Mais l'Atlantide n'est qu'un mythe. Vous avez trouvé des éléments intéressants, je vous le concède, mais ils ne prouvent rien. Vous êtes une brillante et honnête universitaire, et j'admire votre obstination. Néanmoins, j'estime que vous perdez votre temps à chasser une chimère.

— Comment savez-vous que ce n'est qu'un mythe ?

— Comment savez-vous que ce n'en est pas un ?

Elle se pencha vers lui par-dessus la table, au point que leurs nez se touchèrent presque, et déclara :

— Parce que l'homme qui a amené mon grand-père ici quand il était enfant lui a raconté l'histoire de l'Atlantide et celle de l'île de Didymos, pour qu'il pense moins à la souffrance due aux brûlures infligées par les nazis. Mon grand-père disait que la façon dont cet homme décrivait l'Atlantide et ses merveilles donnait l'impression qu'il y avait vécu. Et il dépeignait le même bâtiment que celui que j'ai trouvé au fond de la mer Egée.

Acheron sentit son sang se figer dans ses veines. Pourquoi avait-il raconté tout cela à Théo ?

Parce que Théo était un petit enfant terrifié qu'il avait voulu rassurer et reconforter en le faisant rêver. Merde. Jamais il n'aurait imaginé que cela lui reviendrait en pleine figure comme un boomerang soixante ans plus tard.

— Le plus important, continua Tory, c'est ceci.

Elle ouvrit un coffret de bois posé sur la table et en sortit une pièce de monnaie... qu'il n'avait pas vue depuis qu'il l'avait posée dans la petite main de Théo, le jour où il l'avait laissé avec sa famille adoptive à New York en lui promettant de revenir le voir. Sur une face, la pièce portait le profil d'Apollymi ; sur l'autre, le symbole du soleil.

Bon sang de bon sang...

— Vous voyez cette écriture, au ras du pourtour, Acheron ? Je ne l'avais jamais eue sous les yeux auparavant. Et la revoilà dans ce journal ! Sur le côté face, c'est du grec, et je déchiffre le nom Apollymi. Alors maintenant, dites-moi que ça ne vient pas de l'Atlantide !

— Ça ne vient pas de l'Atlantide. D'ailleurs, ce n'est pas nécessairement une pièce. Ce pourrait être n'importe quoi. Un pendentif, par exemple. Celui de la femme de quelqu'un.

Ou de sa mère !

— Je n'ai pas dit que c'était une pièce. Ils ne connaissaient pas la monnaie en ce temps-là, si ? Vous savez la vérité, je le sens.

Elle dardait sur lui un regard si perçant qu'il cilla. Comment se sortir de ce guêpier ? Ah, oui. Le téléphone.

Il fit sonner son portable, décrocha et se leva, feignant d'écouter un mystérieux correspondant. Quelle guigne que cette nana soit aussi intelligente !

Tory le suivit des yeux tandis qu'il sortait de la cuisine pour répondre au téléphone. Il réapparut quelques minutes plus tard.

— Il faut que je m'en aille.

— Oh non ! J'ai d'autres questions à vous poser.

— Je suis navré, mais je n'ai vraiment pas le temps d'y répondre.

— Pourrez-vous revenir ?

— J'ai bien peur que non. Je voyage beaucoup pour mon travail. Je ne resterai pas longtemps en ville.

Il ramassa son sac à dos et sortit de nouveau de la cuisine. Tory le suivit.

— Je peux vous dédommager pour le temps que vous me consacrerez.

— Ce n'est pas une question d'argent.

Elle l'obligea à s'arrêter en lui attrapant le bras.

— S'il vous plaît, Acheron.

Il faillit la repousser brutalement pour lui faire peur. Le dieu en lui détestait être harcelé. Mais l'homme aurait bien aimé goûter ces lèvres pulpeuses faites pour le baiser.

— Je ne peux pas, Tory.

Il enleva doucement sa main de son bras et s'en alla. Tory eut envie de hurler alors qu'il descendait les marches du perron. Une fois dans la rue, il bifurqua sur la droite, en direction de Bourbon Street.

Il devait bien exister un moyen de l'obliger à l'aider... se dit Tory. Il était la seule personne capable de lire ce journal, et il n'était pas question qu'elle accepte un refus. On ne disait pas non à une Kafieri.

— Vous pouvez essayer de me filer entre les doigts, monsieur Parthenopaeus, je vous rattraperai. Vous me donnerez ce que je veux !

Acheron s'efforçait de chasser le souvenir de Tory de son esprit. Sans succès. Il y avait quelque chose en elle qui lui plaisait vraiment. Il détestait cela ! Et il détestait davantage encore le fait que, la veille, elle ait réussi à le faire fuir comme un lâche. Il ne cessait de se répéter qu'il avait agi pour le mieux, mais ne parvenait pas à s'en convaincre.

Et maintenant, il était assis sur l'arête du toit de la maison qu'il aidait à reconstruire, bataillant pour s'éclaircir les idées et se concentrer sur sa tâche.

Sentant qu'on lui touchait le pied, il leva les yeux et vit Karl.

— Ouais ? fit-il en retirant l'un de ses bouchons d'oreille.

— On te demande.

Supposant que le visiteur était l'un de ses associés à La Nouvelle-Orléans, Acheron posa son marteau, se dirigea vers l'échelle et commença à descendre. Ce ne fut qu'à mi-chemin qu'il découvrit Tory, ses beaux cheveux ondulants en liberté, en jupe beige et veste marron.

Mais ce furent ses immenses yeux bruns qui l'ensorcelèrent.

Au point qu'il rata un barreau, glissa le long de l'échelle et atterrit par terre, sur les fesses, avant de recevoir l'échelle sur les jambes.

Une lueur moqueuse brilla dans le regard de la jeune femme. Elle le prenait pour un imbécile ! Il fallait qu'il se relève et récupère quelque dignité. Elle s'agenouilla à côté de lui.

— Ça va ?

La réponse aurait été affirmative si elle ne lui avait pas posé la main sur la poitrine. En une fraction de seconde, il ne songea plus qu'à l'attirer contre lui et à faire un meilleur usage de cette main.

— Ouais, ça va, dit-il néanmoins.

Il s'aperçut que les autres membres de l'équipe le considéraient d'un air navré.

— Hé, leur cria-t-il, pas de problème ! Juste une petite glissade.

Ils reprirent leur travail. Quelle honte ! Il aurait voulu disparaître sous terre. Jamais il ne lui arrivait des trucs pareils. Jamais.

— Vous devriez faire attention, le réprimanda Tory. Vous auriez pu vous briser le cou... ou écraser quelqu'un.

— Pourquoi êtes-vous ici, Tory ?

Il se releva et se rendit compte qu'il s'était fait mal à la jambe. S'empêcher de grimacer exigeait un immense effort de volonté.

Elle lui décocha un sourire qui le mit sens dessus dessous.

— Je suis venue vous tenter.

C'était déjà fait, mais pas dans le sens où elle l'entendait.

— Je suis insensible à la tentation.

— Allons, tout le monde y est sensible.

Peut-être, mais il n'était pas comme tout le monde.

Il récupéra son échelle et la replaça contre la façade. Puis il entreprit de ramasser les clous qui s'étaient échappés de sa ceinture quand il était tombé. Lorsqu'il les eut tous retrouvés, il s'apprêta à remonter sur le toit. Tory lui barra le passage.

— Ecoutez, Acheron, je vais être honnête : je ne crois pas que l'humanité ait connu quelqu'un de plus têtu que moi.

— Si. Je le suis encore plus que vous.

Il la contourna pour atteindre l'échelle et posa le pied sur le premier barreau. Il aurait dû être en colère, et pourtant il n'en était rien. Tory était trop adorable, plantée là avec sa jupe plaquée par le vent sur ses cuisses. Il ne put s'empêcher de lui sourire.

— Vous n'êtes pas obligé de traduire le journal, Acheron. Apprenez-moi simplement les bases de cette langue, et ensuite je vous fichera la paix. J'apprends très vite.

— Je ne vais pas argumenter avec vous. Je déteste les conflits, les querelles. Ce que j'aime, c'est être seul et m'occuper de mes affaires, lesquelles n'incluent pas de vous apprendre quoi que ce soit. Maintenant, si vous permettez...

Il voulut reprendre son ascension, mais la mine de Tory, un cocktail de séduction, de supplication et de malice, lui coupa tous ses moyens. Il se sentit fondre.

— Je serai votre esclave-baklava jusqu'à ma mort, dit-elle en s'accrochant à l'échelle.

Interdit, il se figea.

— Ma quoi ?

— Votre esclave-baklava. Je vous préparerai les meilleurs que vous ayez jamais mangés, et j'en aurai toujours un stock en réserve pour vous, jusqu'à ce que vous soyez gros et vieux.

— Je ne mange pas de baklavas.

— Parce que vous n'avez jamais goûté aux miens. Sauf si vous êtes allergique aux amandes, vous les adorerez.

Il essaya de l'écarter, mais elle tint bon, et il sentit la colère monter en lui : comment se faisait-il que lui, l'une des créatures les plus puissantes de l'univers, ne parvienne pas à se débarrasser d'une faible femme ?

— S'il vous plaît, Acheron, continua-t-elle en grec, accordez-

moi trois jours. Ensuite, vous ne me reverrez jamais. Dites-moi ce que vous voulez en échange et vous l'aurez.

Elle avait maintenant des yeux de chiot si malheureux que, toute colère envolée, il éclata de rire. Karl, qui avait entendu, rit aussi et mit son grain de sel dans la conversation.

— Pourquoi ne lui demandes-tu pas d'être ton esclave sexuelle, Acheron ? En échange, moi, je lui enseignerais tout ce qu'elle voudrait !

L'expression de Tory se modifia en un éclair. Elle ne fut plus que dégoût.

— Pouah... lâcha-t-elle en secouant la tête.

— Comment ça, « pouah » ? demanda Acheron, désorienté.

— Je vous connais à peine, et vous pensez que je vais sauter dans un lit avec vous ? Non, merci. Bon sang, vous n'êtes qu'un porc arrogant !

Quoi ? Un... porc arrogant ?

Elle lâcha l'échelle.

— C'est réglé, je ferai mes recherches sans vous. Coucher avec vous pour une traduction ! C'est répugnant !

Elle tourna les talons et s'en alla, indignée. Acheron la suivit des yeux tandis qu'elle se dirigeait vers sa voiture. Il était éberlué. Elle ne voulait pas de lui dans son lit ! Elle trouvait l'idée répugnante ! Alors que, depuis toujours, tout le monde sans exception voulait coucher avec lui !

Sauf Tory.

Incroyable, songea-t-il, le cœur soudain gonflé d'espoir. Apparemment, la jeune femme était immunisée contre le sort que lui avait jeté sa tante Epithymia ! Il avait rencontré une femme qu'il laissait de marbre. Enfin. Il pourrait se comporter normalement avec elle, baisser sa garde, car il ne craindrait pas qu'elle lui mette la main à l'entrejambe.

La nouveauté de la situation lui donna instantanément envie de s'attacher à cette femme d'exception.

Il sauta à bas de l'échelle et courut derrière elle.

— Je vous apprendrai, dit-il en hâte alors qu'elle ouvrait sa portière.

Elle lui enfonça l'index dans la poitrine.

— Je ne coucherai pas avec toi, mon gars !

— Je ne vous le... je ne te le demande pas, assura-t-il avec un sourire extatique. Je te jure que non. Jamais je ne te le demanderai.

Il avait adopté le tutoiement avec autant de facilité que s'il la connaissait de toute éternité.

— Quoi ? Tu trouves que coucher avec moi serait désagréable ? s'exclama Tory, manifestement vexée. Oh, tu n'es qu'un salaud.

Acheron ne savait plus sur quel pied danser.

— Pourquoi suis-je toujours perdant, avec toi ? protesta-t-il. Si je veux coucher avec toi, je suis un porc, et si je ne veux pas, je suis un goujat ! Mais qu'attends-tu de moi, à la fin ?

Elle marqua une pause, le temps de réfléchir, avant de répondre :

— Je veux que tu traduises le journal et que tu gardes les mains dans tes poches.

— Mais que j'aie quand même envie de te faire l'amour ?

Elle eut un rire sarcastique.

— Exactement. Tu y es. Bon, à ce soir, 19 heures, alors ?

Elle démarra en trombe, et il resta sur le trottoir, perplexe. Ce soir. Bien. Peut-être serait-il sage qu'il emmène Simi avec lui. Il avait besoin de protection, quand il était avec Tory. Et s'il mettait une coque, comme les boxeurs ? En lui comprimant le sexe, l'accessoire l'empêcherait de s'exciter...

Grands dieux, mais il devenait masochiste ! Quelle mouche l'avait piqué pour avoir envie de la compagnie d'une femme qu'il insupportait ? Mieux valait ne pas aller au rendez-vous.

Le problème, c'était qu'elle détenait des preuves de son passé et que s'il ne se débrouillait pas pour lui arracher l'Atlantide et Didymos de l'esprit, il aurait de gros ennuis. Si jamais elle mettait la main sur un autre volume du journal de Ryssa, elle risquait de tout découvrir. Il ignorait ce qu'avait consigné sa sœur, mais il y avait de grandes chances pour qu'elle ait relaté tout ce qui était arrivé à son pauvre Acheron.

A aucun prix les Chasseurs de la Nuit ne devaient apprendre que c'était sa mère qui avait créé les Démons contre lesquels ils allaient passer l'éternité à se battre, et qu'Acheron, leur chef, était un *tsoulus* qui continuait à se vendre pour les protéger. Si son secret était éventé, ce serait un désastre.

Oui, il fallait absolument qu'il écarte Tory de sa quête. En l'amenant à s'intéresser, par exemple, à la Lémurie, cette île engloutie comme l'Atlantide, mais dans l'océan Indien.

Ou alors, il pouvait tout simplement la tuer. C'était en tout cas ce que lui aurait conseillé Savitar. Mais il ne pouvait pas faire cela, pas à Théo. S'il savait une chose sur son vieil ami, c'était à quel point celui-ci aimait sa famille.

Restait à trouver un moyen de détourner ce bloc d'obstination qu'était Tory de son objectif avant qu'il ne soit trop tard.

Tory avait tout soigneusement préparé : carnet de notes, journal et bière glacée pour son hôte. Elle l'attendait, assise sur le

canapé, lorsque la pendule sonna 19 heures. A ce moment précis, on frappa à la porte. Plus ponctuel que le goth, cela n'existait pas.

Elle alla ouvrir. Il se tenait sur le seuil, vêtu d'un long manteau de cuir noir qui lui battait les mollets et d'un pantalon de même matière et de même couleur. Des bottes ornées de têtes de mort vertes complétaient sa tenue. Ses cheveux étaient mouillés, comme s'il sortait de la douche, et il embaumait la fraise. Evidemment, il portait ses lunettes noires.

Elle l'invita à entrer. Il baissa la tête pour ne pas se cogner au linteau, se dirigea vers un fauteuil, laissa tomber son sac à dos par terre et retira son manteau, mais garda ses gants noirs.

Tory fronça les sourcils à la vue du tatouage sur son biceps musclé.

— Je croyais qu'il était sur ton avant-bras.

Il baissa les yeux sur le dragon stylisé, haussa les épaules, puis proposa :

— On commence ?

Son téléphone portable sonna à ce moment-là. Il poussa un soupir d'agacement puis répondit.

— Ouais, c'est Acheron.

Tory lui tendit une bière. Il la remercia d'un sourire tout en écoutant son correspondant.

— Mmm. Non. Mauvaise idée. Crois-moi, elle n'a aucun sens de l'humour en ce qui concerne les hommes. Mmm. D'accord, je verrai ça.

Il coupa la communication, but une gorgée de bière, puis reprit l'appareil et composa un numéro.

— Salut, Urian. J'ai besoin que tu ailles voir d'urgence Zoé à Seattle. Elle a des emmerdes avec Ravyn, qui menace de lui couper la tête. Non, je ne pourrai pas venir avant quelques jours. Ouais, merci.

Il rangea le portable dans sa poche.

— Quelle est ton activité exacte ? demanda Tory, inquiète.

— Je suis un cow-boy.

— Un cow-boy ? Tu guides des troupeaux ?

Voilà qui était amusant, songea-t-elle en l'imaginant à cheval, un chapeau noir décoré de crânes enfoncé sur la tête.

— Oui, sauf que je ne me m'occupe que des troupeaux de méchantes personnes. Tu les adorerais. Ce sont de vraies saloperies.

— Qui se ressemble s'assemble...

— Quelque chose dans ce genre, oui.

Le téléphone sonna derechef.

— Et zut. Allô ? Non, pas besoin de demander, je sais ce que tu veux. Et la réponse est non. D'autant plus que ça vient de Dominic.

Communication coupée, nouveau numéro composé, et :

— Alexion, pendant les heures à venir, je vais renvoyer mes appels sur ton portable. Je ne suis pas d'humeur à discuter dans l'immédiat. *Ciao*.

Il enfouit le téléphone dans son sac à dos et s'assit sur l'accoudoir du fauteuil.

— Bien. Tory, quand tu voudras.

— Tu es sûr ? Tu me semblés bien tendu. J'ai peur, si je fais un mouvement un peu vif, que tu ne réagisses mal...

— Je vais bien, affirma-t-il dans un demi-sourire charmeur.

Tory alla chercher le journal posé sur la table et le lui tendit.

— Comment procédons-nous ?

Il ouvrit le petit volume.

— Jusqu'à quel point connais-tu le grec ancien ?

— Je le parle couramment.

Il prononça une phrase, et elle resta pantoise : elle n'avait pas compris un seul mot.

— Est-ce le même dialecte que dans le journal ?

— Non. Ecoute-moi.

De nouveau, il prononça une phrase en grec.

— Et là ? As-tu saisi le sens ?

— Oui.

— Parfait. Tu connais le grec de l'âge de bronze. Ça va aider.

— Alors, le journal date de cette période ?

— Qu'est-ce que tu en penses ? De quand l'as-tu daté ?

Les joues soudain rouges, elle dut s'incliner : lorsqu'il l'avait ridiculisée, à Nashville, il avait eu raison.

— OK, je me suis fourvoyée.

— A l'évidence. Le journal date de l'âge de pierre. De la période mésolithique, pour être précis.

Tory secoua la tête. Ce journal ne pouvait être aussi ancien.

— Tu te fous de moi.

— Non.

— C'est impossible. Tu te trompes. Ne te rends-tu pas compte de ce que tu affirmes ?

— Mais si.

— Allons, Achéron, reviens sur terre. Il n'y avait pas d'écriture, à cette époque. Les gens n'étaient pas civilisés. Ils n'avaient même pas de maisons ! Ils habitaient dans des grottes, et je ne suis même pas sûre qu'ils avaient le feu.

Achéron demeura imperturbable.

— Comment sais-tu tout ça, Tory ? Tu as vécu en ce temps-là ?

— Evidemment pas. Mais l'archéologie nous a appris que l'écriture était postérieure à cette période.

— Et l'archéologie a ses limites. Félicitations, docteur Kafieri,

vous venez juste de les repousser.

Effarée, Tory resta figée, les yeux rivés sur le journal.

— Il est en trop bon état pour être si vieux, argua-t-elle.

Acheron haussa les épaules.

— Bof. Il est ce qu'il est.

— S'il a l'âge que tu prétends, comment peux-tu connaître l'idiome qui y est employé, alors qu'il n'existe aucun témoignage de cette langue qui soit arrivé jusqu'à nous ?

— Je te l'ai dit, c'est quasiment le même dialecte qui était parlé dans mon petit village retiré. *Ma* langue maternelle, donc.

Tory essayait de démêler la masse d'informations qu'elle venait de recevoir. Ce qu'affirmait Acheron était trop inouï pour être vrai. C'était tellement plus que ce qu'elle espérait découvrir !

— Te rends-tu compte de ce qu'implique la découverte d'un journal aussi ancien, Acheron ?

— Mieux que tu ne l'imagines.

— Personne ne le croira jamais. Personne !

Et on se moquerait d'elle.

— Ça, c'est indubitable, admit Acheron en buvant une gorgée de bière.

D'autant qu'il allait faire en sorte qu'elle en soit bien persuadée. Après son travail de sape, elle n'oserait jamais présenter ses conclusions devant ses pairs.

Les yeux soudain brillants, elle serra le livre sur sa poitrine.

— Je tiens un objet qu'autrefois quelqu'un a chéri... il y a onze mille ans ! Onze mille ans... Mon Dieu, Acheron, réalises-tu à quel point ce livre est vieux ?

Oh que oui.

— Ce livre pourrait tout me dire... Ce qu'ils mangeaient, comment ils vivaient, reprit-elle, les larmes aux yeux. Grâce à lui, le passé serait déverrouillé, et nous aurions accès à un monde inconnu de tous aujourd'hui. Je n'arrive pas à y croire. Une telle découverte est inestimable. O mon Dieu ! Onze mille ans. Imagine comme le monde devait être beau.

Pas du point de vue d'Acheron, qui aurait donné n'importe quoi pour oublier cette époque.

— Hé, Tory, tu le salis avec tes mains moites, remarqua-t-il. Compte tenu de son grand âge, tu ne veux quand même pas lui faire ça.

Elle posa immédiatement le journal sur la table.

— Merci. Parfois, j'ai tendance à m'égarer.

Elle s'assit près de lui, à même le sol.

— Que peux-tu me dire d'autre à ce sujet ?

Bien plus qu'elle ne l'imaginerait jamais. Il pouvait lui parler

de toutes les personnes citées par Ryssa, de Ryssa elle-même... et de lui, à cette époque où il vivait sous le même toit que sa sœur. Il y avait de quoi l'effrayer, mais à la réflexion, il conclut que ce qu'avait écrit sa sœur ne porterait guère à conséquence. Il s'agissait là des confidences d'une toute jeune fille innocente et naïve.

— Qu'aimerais-tu savoir, Tory ?

La sonnerie du téléphone de la jeune femme, les premières mesures d'un morceau d'Ozzie Osbourne, retentit.

— Une seconde, Acheron. C'est David.

Acheron se laissa aller contre le dossier du fauteuil. Il n'aurait pas dû lui révéler la vérité sur le journal. Quoique, quelle importance ? Ceux qui étaient capables de le déchiffrer se comptaient sur les doigts d'une main. Avant toute chose, il devait lire ce journal en détail, afin de s'assurer qu'il n'avait rien à craindre de son contenu. Ensuite, il faudrait qu'il garde Tory près de lui, de façon à pouvoir la contrôler et la détourner de son obsession. Oui, il devait faire cela en priorité, avant que les écrits de Ryssa n'amènent des questions dangereuses.

— C'est terrible ! entendit-il. Quelqu'un a été blessé ?

L'émotion faisait vibrer la voix de la jeune femme.

— OK, tiens-moi au courant. Merci.

Toute pâle, elle raccrocha.

— Un problème ? s'enquit Acheron.

— On a agressé un membre de mon équipe en Grèce, hier.

— Comment ça ?

— Apparemment, ça a été affreux. On a perdu les objets qui venaient d'être remontés. David dit que Nikolas a essayé de repousser les agresseurs, sans succès. Il va se remettre, mais il est sous le choc. Bon sang, on est maudits ! Chaque fois qu'on est à deux doigts de remonter des pièces de bonne taille, il se passe quelque chose.

— Peut-être les dieux de l'Antiquité te disent-ils de renoncer...

— Peut-être. Mais il n'en est pas question. Mes deux parents ont consacré leur vie à chercher la preuve de la réalité de l'Atlantide. Mon oncle également, et il y a laissé non seulement la vie mais sa santé mentale. Ma cousine a abandonné, mais moi, je jure sur la tombe de mes parents que je ne renoncerai jamais. Du moins pas tant que l'honneur de mon père n'aura pas été lavé. J'en ai marre d'entendre des quolibets et des réflexions méprisantes chaque fois que, dans une réunion, l'Atlantide revient sur le tapis. Acheron, je suis sûre que tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est que d'être le sujet de tous les sarcasmes, d'être tourné en ridicule...

— Tu ne me connais pas assez pour affirmer ce genre de chose.

— Désolée. Tu as raison. Au fait, qui était la rouquine ?

Elle passait si vite du coq à l'âne qu'il était désarçonné.

— De quoi parles-tu ?

— A Nashville, tu étais avec une belle rousse qui est partie comme si elle avait le diable à ses trousses. Qui était-ce ?

— Une vieille amie.

— Il m'a semblé que tu n'étais pas sympa avec elle. Mais à la façon dont vous vous comportiez, j'en ai déduit que vous étiez ensemble.

— Oh, je peux t'assurer que ce n'est pas le cas.

— N'empêche, tu n'étais pas gentil avec elle.

La réflexion l'irrita. Tory ne savait rien de sa relation avec Artémis. Comment osait-elle le juger, l'accuser d'être odieux avec la déesse ? Cette garce lui avait caché l'existence de leur fille pendant des siècles. Elle pouvait s'estimer heureuse qu'il ne l'ait pas tuée pour ça !

— Ecoute, Tory, ma vie privée est... privée. Si tu as l'intention d'aborder ce sujet, je préfère m'en aller.

— Ne te hérisse pas tout le temps comme ça, Achéron.

— Je déteste qu'on me pose des questions personnelles.

— Compris. De toute façon, ce qui m'intéresse, c'est ton cerveau.

Elle lui tendit une boîte pleine de baklavas.

— Je ne mange pas ce genre de truc, mais merci pour l'intention.

— Tu as tort, dit Tory en prenant un gâteau. Maintenant, la leçon.

Achéron rouvrit le journal. Tory s'assit à côté de lui.

— Alors... commença-t-il à expliquer en suivant les caractères du bout de l'index.

Il ne fut pas long à se rendre compte que Tory était une élève surdouée. Elle absorbait les informations comme une éponge.

Tout à coup, elle attrapa le livre et le posa sur ses genoux. Achéron éprouva une stupéfiante sensation qui le prit par surprise. Il avait l'impression que c'était sa main qui était en contact avec les cuisses de la jeune femme. Une violente vague de désir l'envahit, déclenchant une irrésistible envie de se pencher pour humer le parfum de ses cheveux, caresser sa joue veloutée, suivre le dessin de ses lèvres de la pointe de la langue.

Jamais il n'avait ressenti cela. C'était incompréhensible.

Il s'agita sur sa chaise : il subissait les douleurs d'une érection entravée par le jean. Et rêvait que Tory ouvre sa fermeture Eclair et glisse les doigts dans son caleçon.

Inconsciente du supplice qu'il subissait, Tory continuait de déchiffrer.

— Alors... elle raconte que son frère était en colère parce

qu'elle voulait aller rendre visite à sa tante à Athènes et refusait qu'il l'accompagne. Elle trouvait qu'en voyage, il n'était pas agréable.

Elle leva les yeux vers Acheron et fronça les sourcils.

— Tu y vois quelque chose, avec ces lunettes noires ?

— Oui.

— Pourquoi ne les enlèves-tu jamais ?

— Je vois mieux avec.

— Oh... Tu n'es quand même pas l'un d'eux, j'espère ?

— L'un d'eux quoi ?

— L'un de ces vaniteux qui ont besoin de lunettes, ne veulent pas qu'on le sache mais ne supportent pas les lentilles et portent des verres correcteurs solaires. J'en ai eu plusieurs comme toi, parmi mes élèves. Personne ne va mettre en doute ta virilité si tu as besoin de lunettes !

Acheron sourit sous cape en entendant cette analyse erronée. Puis il avala une gorgée de bière tandis que Tory revenait à sa lecture.

Ils travaillèrent deux heures durant. Acheron s'émerveillait d'entendre quelqu'un employer sa langue maternelle. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas chanté dans ses oreilles ! Il se rendit compte qu'il avait le mal du pays. Un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis qu'il vivait sa nouvelle et plaisante existence parmi les humains. Même désastreux, un chez-soi restait un chez-soi.

Il devait reconnaître qu'il aurait bien aimé avoir quelqu'un à qui se confier. Il était seul depuis si longtemps... Mais il ne se fiait à personne. Et il en souffrait. Peut-être était-ce pour cela qu'il avait envie de faire confiance à Tory. Sa loyauté envers sa famille le touchait profondément. Avec lui, serait-elle aussi loyale ? Il aurait aimé le croire.

— Qu'entends-tu par « le journal n'était pas là » ? demanda Costas Venduras, la mine peu engageante, à son subordonné.

En tant que membres de l'Atlantikoinonia, une société secrète au service de la déesse Artémis, ils avaient pour mission de protéger tout ce qui avait trait à l'Atlantide.

George déglutit avec peine avant de répondre :

— Nous avons pris tous les objets que l'homme avait avec lui, mais le journal n'était pas parmi eux.

— Tu sais ce qu'a dit l'oracle. Que l'Atlantide ne doit jamais être découverte. Que nous devons nous assurer par tous les moyens que les objets seront rendus à la mer ou détruits.

— Oui, monsieur. La volonté de la déesse est la nôtre. Mais... nous pensons que le professeur a pu emporter le journal à La Nouvelle-Orléans.

Costas sentit la colère monter en lui.

— Dans ce cas, envoie une équipe le récupérer ! Cette petite enseignante nous a déjà causé bien trop de tracas. J'en ai marre de m'occuper d'elle. Envoie aux autres un ordre d'action concernant le docteur Kafieri. Exécution.

— A vos ordres, monsieur.

Acheron somnolait sur son lit lorsque le téléphone sonna. Supposant que l'appel émanait d'un Chasseur de la Nuit avec une question stupide à lui poser, il décrocha sans regarder le numéro qui s'affichait.

— C'est moi, Tory. Je suis à l'épicerie. De quoi as-tu envie pour ce soir ?

D'elle, sur un plateau d'argent...

Ce qu'il ne dit pas. A la place, il répondit :

— Je ne mange pas beaucoup, Tory. Je n'ai besoin de rien.

— Oh, allons. Tu n'as pas atteint cette stature en picorant comme un oiseau !

Et pourtant, si.

— Tu dois bien te nourrir d'autre chose que de bière. Ne me dis pas de vin, sinon je t'étrangle !

— Je te jure que je ne veux rien, assura-t-il, amusé.

— Tu adores me frustrer, n'est-ce pas ? Très bien. Je préparerai des falafels et de l'houmous. C'est grec, tu aimeras. Tu vas manger, que cela te plaise ou non. A ce soir.

Mais quel était donc son problème avec la nourriture ? Elle était presque aussi pénible que Simi. Comment une femme aussi mince pouvait-elle manger en permanence ? se demanda *Acheron* en refermant le portable. Puis il se couvrit les yeux du bras. Il n'avait pas envie de se lever. Cette nuit, il était rentré tard, après une féroce chasse aux Démons. Ils fomentaient quelque chose à La Nouvelle-Orléans, c'était évident, mais quoi ? *Stryker* tirait les ficelles, il le sentait.

Non, il ne voulait pas penser à *Stryker* maintenant... mais à des yeux noisette, des yeux de biche derrière de petites lunettes, dans un visage d'une exquise beauté.

Soteria.

Il l'imagina nue, à côté de lui, dans le lit. Elle se penchait vers lui pour l'embrasser, et ses longs cheveux dénoués lui chatouillaient l'épaule.

Il eut une érection encore plus violente que chez la jeune femme. Au point qu'il ne vit d'autre solution que de se soulager lui-même.

— As-tu besoin d'un coup de main ?

Il ouvrit les yeux. *Artémis* était assise au pied du lit. Dans la seconde, sa bonne humeur s'envola, et son excitation chancela.

— Non.

— Oh, allons, Acheron, tu ne vas quand même pas laisser quelque chose d'aussi beau sans emploi.

— Je préfère m'en occuper tout seul.

Elle lui donna un petit coup malicieux sur la poitrine.

— Tu es de nouveau mal luné, n'est-ce pas ? Je déteste que tu sois grognon avec moi.

Alors, pourquoi s'obstinait-elle à venir le voir ? Avec le temps, elle aurait dû finir par comprendre qu'en sa présence, il était toujours de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que tu veux, Artie ? Ça ne te ressemble pas de te pointer comme ça dans mon lit, ni d'ailleurs à Katoteros. Comment as-tu réussi à tromper la vigilance d'Alexion ?

— Ces derniers temps, il est trop préoccupé par sa femme pour faire attention à moi.

Pour mémoire, penser à tuer derechef Alexion. Que ce foutu bâtard aille errer pendant quelque temps sur le rivage de l'île des Morts.

— Pourquoi es-tu là, Artie ?

— Parce que tu as besoin de moi.

Première nouvelle.

— D'où sors-tu cette idée ?

— Tu l'ignores parce que tu ne vois pas ton avenir. Tu m'as demandé de te tenir au courant s'il se passait quoi que ce soit concernant les ruines de l'Atlantide.

Exact, et elle avait oublié de lui parler du journal retrouvé, ce qui aurait pu se révéler désastreux si ce volume n'avait pas été l'un des premiers écrits par Ryssa.

— Et ?

— Et je viens de faire arrêter ces gens, en Grèce, pour fouilles non autorisées. Alors, on dit merci qui ? Merci, Artémis.

Acheron considéra la déesse. Elle était manifestement très fière d'elle.

— Qui sont ces gens ?

— Tu sais bien, l'équipe de cette pathétique petite archéologue que nous avons vue à Nashville. Ils ont découvert le site et remontaient des objets hier. Des masses d'objets. Ils ont trouvé de tout ! Je sais que ça t'agace que des gens fassent ça, alors je me suis arrangée pour que les autorités les arrêtent et confisquent leur butin.

— Pendant que tu y étais, les as-tu fait battre ?

— Pourquoi aurais-je fait cela ?

— Parce que tu aimes bien voir les gens se faire battre.

— Pff... Tu es vraiment *très* mal luné. Je n'ai jamais aimé qu'on te batte.

Les yeux émeraude dardés sur lui brillaient trop intensément pour qu'il n'y reconnaisse pas la flamme de l'excitation sexuelle. Artémis aimait assister aux châtiments, elle aimait qu'on le fasse saigner, car cela lui permettait de se sentir supérieure à lui et l'émoustillait.

— Si tu le dis, Artie...

— Viens, comble-moi, susurra-t-elle en roulant sur lui.

— J'ai la migraine.

Elle tendit la main, la passa dans les cheveux noirs d'Acheron. Ils devinrent instantanément blonds.

— Tu ne peux pas avoir la migraine.

— Bien sûr que si. Pendant que je te parle, là, j'ai un poids de soixante kilos qui m'écrase.

— Saleté ! s'écria Artémis en lui donnant une claque sur le dos.

Elle lui mordit méchamment le bras et se volatilisa. Acheron fit la grimace en se massant le bras. Au moins, cette fois, elle ne lui avait pas déchiré les chairs.

Ces gens qu'elle avait fait arrêter... Il devait s'agir des amis de Tory. Il fallait qu'il s'occupe de ça. Tory allait être furieuse et inquiète pour eux.

— Bonjour, mon frère.

Stryker leva les yeux. Sa demi-sœur Satara se tenait sur le seuil de son bureau. N'étant pas née de la même mère que lui, la jeune femme avait été épargnée par le sort qui frappait les Apollites, et donc Stryker lui-même. Mais dans la mesure où leur père avait donné Satara à Artémis pour qu'elle serve cette garce, il se demandait parfois lequel des deux était le plus mal loti.

Aujourd'hui, la chevelure de Satara était noir corbeau, comme la sienne, et elle portait une robe rouge ajustée qui soulignait les courbes de son corps.

— Qu'est-ce qui t'amène ici, sœurlette ?

— Tatie Artémis, bien entendu. Tu m'as dit de te tenir au courant si elle était sur un coup. Or elle était sur quelque chose, hier soir.

— C'est-à-dire ?

— Il semblerait qu'une équipe d'archéologues soit tombée sur l'Atlantide. Et que pas mal d'objets, dont un journal intime en excellent état, aient été remontés.

— L'un des journaux que tenait Ryssa ?

— Vu la façon dont a réagi Artémis, je dirais que oui.

Quelle tuile ! Les humains ignoraient que les Apollites et les Démons vivaient parmi eux, et depuis la nuit des temps, tout était fait

pour que cette ignorance perdure. Si l'un des journaux de Ryssa était rendu public, tout risquait d'être dévoilé.

C'était déjà assez difficile pour les Démons d'avoir les Chasseurs de la Nuit sur le dos. Si en plus leur source de nourriture prenait peur et se cachait d'eux la nuit... Ils ne disposaient que de quelques heures par nuit pour chasser, sinon ils mouraient.

— Il faut que tu mettes la main sur ce journal, Satara.

— Artémis a déjà une longueur d'avance sur toi.

Voilà qui était étrange, songea Stryker. D'ordinaire, Artémis ne se préoccupait de rien d'autre que de pourchasser Acheron.

— Pourquoi veut-elle ce journal ?

— Je pense qu'elle craint que l'on n'apprenne que ce n'est pas Apollon qui a coulé l'Atlantide. Ou bien elle a peur que Ryssa n'ait eu vent de sa relation avec Acheron et ne l'ait écrit.

— Ou alors, dit Stryker après un temps de réflexion, il y a dans ce livre quelque chose à propos des points faibles d'Acheron. Comment le tuer, par exemple, ou comment tuer Apollon et tatie.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux de Satara.

— Je trouverai ce journal.

— C'est ça. Et si quelqu'un te met des bâtons dans les roues...

— J'en fais mon déjeuner.

— Hé, les filles ! Oubliez toutes les stars qui vous font fantasmer : avez-vous déjà vu un type aussi beau ?

Tory fronça les sourcils en passant à côté d'un groupe d'étudiantes en train de glousser et de papoter au sujet de Dieu savait qui.

— Je ne crois pas qu'il bosse ici. C'est la première fois que je le vois, mais je tuerais père et mère pour qu'il soit en cours avec moi !

— Et moi, pour l'avoir dans mon lit !

— Moi, je l'ai déjà vu. Au *bar Le Sanctuaire*, sur Ursulines Avenue. Plusieurs fois. Je crois qu'il est avec la grande blonde, cette serveuse pas du tout sympa.

— Ce n'est pas possible ! Comment se fait-il que je ne l'aie jamais remarqué ? Je devais être sacrement bourrée.

Tory s'éloigna et n'entendit plus les commentaires. Mais ils continuèrent à tourner dans sa tête. Et les filles à s'agglutiner devant le département d'archéologie. Jamais elle n'avait vu tant d'étudiantes désireuses d'assister aux cours.

Elle comprit pourquoi en arrivant devant la porte de son bureau.

Acheron était là, en long manteau noir genre cache-poussière. Il était appuyé au mur, les bras croisés sur la poitrine. Sous sa

décontraction apparente, la puissance qui émanait de lui était fascinante. Elle sourit en remarquant son sac à dos coincé entre ses chevilles serrées. Evidemment, il avait gardé ses lunettes noires, mais ses cheveux étaient attachés en catogan, et il avait changé le piercing sur son nez : aujourd'hui, c'était un petit rubis.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'enquit-elle en posant la main sur la poignée.

— Je t'attendais.

Elle se retourna et jeta un coup d'œil dans le couloir à l'embouteillage qu'il avait causé.

— Tu aurais dû m'appeler d'abord. J'ai peur que les pompiers soient obligés d'intervenir. Entre. Je vais mettre un peu d'ordre dans cette foule.

Il ramassa son sac en riant et pénétra dans le bureau. Tory revint sur ses pas et s'adressa au groupe compact de jeunes filles.

— Vous voyez ? L'archéologie est excitante, hein ? Cet homme est un expert renommé de la Grèce antique. Alors, modifiez la liste de vos matières, et vous aurez des types comme lui sous les yeux tous les jours. Et en plus, vous pourrez découvrir des statues d'hommes nus.

Sur ces mots, elle entra dans son bureau et referma la porte derrière elle. Acheron semblait contrarié.

— Elles étaient nécessaires, ces suggestions ?

— Hé, je m'échine à recruter des étudiants pour le département. Si je peux t'utiliser, je n'aurai aucun scrupule à le faire.

— Fichtre !

Elle posa sa serviette sur le bureau et haussa les épaules.

— C'est comme ça. Bon, que puis-je faire pour toi ?

— Ne change pas de sujet. Pourquoi me détestes-tu à ce point ? Ce que tu as dit à ces filles...

— Je ne te déteste pas, Acheron. Simplement, je suis écœurée.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tout semble tellement facile pour toi ! Est-ce qu'une seule fois dans ta vie il est arrivé que les gens ne fassent pas la queue pour s'occuper de toi ?

— Oui, Soteria, c'est arrivé. Et pas qu'une fois. Ma vie n'a pas été facile, et tu devrais te féliciter de ne pouvoir imaginer l'enfance que j'ai eue.

La note de sincérité et de tristesse qui avait fait vibrer la voix d'Acheron étonna Tory et l'émut.

— Excuse-moi. Je ne savais pas.

— C'est facile de juger les gens à l'emporte-pièce, de se faire une idée de ce qu'a été et de ce qu'est leur vie juste d'après leur apparence. Mais tu serais étonnée d'apprendre combien de larmes et de chagrin cache leur sourire. Ce que l'on montre n'est qu'une infime

parcelle de l'iceberg. La plupart du temps, même cette parcelle est craquelée, marquée de cicatrices profondes.

Il avait raison, et Tory se reprocha sa propension à juger hâtivement, contre laquelle elle luttait depuis longtemps, apparemment en vain.

— Tu es très avisé pour quelqu'un de ton âge, Acheron.

— Je te l'ai déjà dit, je suis bien plus vieux que je n'en ai l'air, et dans ma vie, je n'ai jamais rien eu pour rien.

— Compris. Maintenant, pourquoi es-tu ici ?

— L'un de mes amis m'a appris que des archéologues en Grèce avaient été arrêtés pour avoir fait des fouilles sans autorisation. Je voulais savoir s'il s'agissait de ton équipe.

— Pourquoi s'agirait-il d'elle ?

— Parce qu'ils ont déclaré fouiller le site de l'Atlantide.

— Oh, bon sang... Laisse-moi passer un coup de fil.

Acheron s'assit devant le bureau de la jeune femme, qui entreprit de chercher son portable dans son sac. Ce faisant, elle posa les yeux sur celui d'Acheron, calé par terre entre ses pieds.

— Que caches-tu là-dedans ? Tu le gardes toujours comme s'il contenait des secrets d'État.

— Des sous-vêtements sales.

— Charmant.

— C'est toi qui as demandé.

Elle secoua la tête, puis composa le numéro de David. N'obtenant pas de réponse, elle essaya celui de Justina, sans plus de résultat. La peur lui serra la gorge. Bruce allait-il décrocher ? Oui !

— Tory ?

— Salut. Je n'arrive pas à joindre...

— Ils ont tous été arrêtés, coupa Bruce.

— Quoi ?

Son exclamation n'eut aucune incidence sur l'expression d'Acheron, qui demeura impénétrable.

— Toute l'équipe. J'étais resté à terre pour attendre le nouvel équipement de plongée, et pendant ce temps, le bateau a été arraisonné, et tout le monde embarqué au poste.

— Comment est-ce possible ?

— Ils disent que nos permis sont des faux.

— Quoi ? Mais ils sont authentiques ! Solin nous a aidés à les faire renouveler au printemps dernier !

— Ouais, sauf que Solin a disparu. Pour ce que j'en sais, il est peut-être en tôle avec eux.

— Mon Dieu ! Bon, écoute, Bruce, ne bouge pas, je m'occupe de ça.

Elle coupa la communication et regarda Acheron, qui était

aussi immobile qu'une statue.

— Tu avais raison. Toute mon équipe a été neutralisée. Il ne me reste plus qu'à sauter dans un puits.

Acheron poussa un long soupir avant de déclarer :

— Ne t'inquiète pas, je vais téléphoner à un ami et les faire libérer.

— Tu peux faire ça ?

— Je peux.

Espérant qu'il ne mentait pas, Tory resta muette pendant qu'il appelait quelqu'un en Grèce.

— Salut, Gus. Ici Acheron Parthenopaeus. J'ai besoin que tu me rendes un service.

Il expliqua en quoi consistait le service. Son interlocuteur écouta, répondit, et Acheron éclata de rire.

— Ouais, ils sont persuadés qu'il s'agit de l'Atlantide. Tout le monde a envie de découvrir un trésor ! Mais je ne veux pas qu'ils aient des ennuis à cause d'un fantasme. Ce sont les amis inoffensifs d'une amie. Sors-les de là, OK ? Non. Je ne pense pas qu'ils aient besoin d'une leçon. Je crois qu'ils l'ont déjà reçue, d'ailleurs. Embrasse Olympia pour moi et tiens-moi au courant dès que le bébé sera né. Oui. Je vous verrai tous les deux lors de mon prochain passage en Grèce. *Bye.*

Il referma le portable.

— Alors ? s'enquit Tory, sur des charbons ardents.

— Alors, il va les faire sortir sans difficulté. Mais les vestiges remontés ont été confisqués et ne seront pas restitués. Aucun espoir de ce côté-là. Et si vous recommencez à fouiller, ils seront impitoyables.

— Tu plaisantes !

— Pas du tout. Les autorités sont inflexibles dans ce domaine.

— Mais nous avons des permis valables.

— Apparemment non. Ils étaient sur le point d'émettre un mandat d'arrêt contre toi, pour avoir illégalement sorti du territoire national des éléments de leur patrimoine.

— Ce que nous avons récupéré n'était pas grec mais atlante !

— Le journal est grec, et ils ne sont pas idiots. Du moment qu'il a été récupéré dans la mer Egée, pour eux, il appartient à la Grèce.

— Je n'arrive pas à y croire. J'allais le leur rendre une fois la traduction effectuée, comme je l'ai toujours fait pour tout ce que nous avons trouvé.

— Gus va faire sortir ton équipe, et il serait dans ton intérêt de rendre le journal au gouvernement grec avant qu'il ne décide de délivrer un mandat d'arrêt international à ton encontre.

— Mmm. Merci pour ton aide, Acheron. De tout cœur. Mais je ne vois pas ce que nous avons fait de si répréhensible.

— Je t'en prie. Cela étant, ne me colle pas de nouveau dans cette situation. Demander des services, ce n'est pas ma tasse de thé.

Tory était très mal à l'aise. Elle n'aurait pas dû le mettre dans cette position inconfortable.

— Je ferai en sorte de ne plus te causer ce genre de problème à l'avenir, Acheron. Et je... Excuse-moi.

Son portable sonnait.

— Allô ? Oui ? Non, je ne suis pas chez moi. Oui, prévenez la police, j'arrive.

— Que se passe-t-il ? demanda Acheron après qu'elle eut raccroché.

— C'était la société de surveillance qui s'occupe de ma maison. L'alarme s'est déclenchée.

Elle attrapa ses clés et son sac.

— Je conduis, dit Acheron en se levant.

— Quoi ?

— Tu es trop perturbée pour prendre le volant. Et puis, je ne tiens pas à ce que tu te retrouves seule face à des cambrioleurs. Je t'accompagne.

Très reconnaissante, Tory lui tendit ses clés et le suivit jusqu'au parking.

— Quelle journée... marmonna-t-elle en marchant. Non, quelle semaine ! Je me demande ce qui m'attend demain.

Acheron mit le contact.

— D'abord, tu m'as rencontré, puis ton équipe a été arrêtée, et maintenant, il y a des voleurs chez toi... Pourquoi n'as-tu pas de marteau sous la main quand tu en as vraiment besoin ?

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Ça va aller, affirma Acheron.

Elle ne demandait qu'à le croire. Peut-être qu'il s'agissait d'une fausse alerte, qu'il ne se passait rien de spécial chez elle, que personne n'avait touché à ses si précieux objets.

Hélas, lorsque Acheron se gara devant le perron, elle vit la porte béante et aucun signe de la police.

— Restons dans la voiture, lui dit Acheron. Attendons les flics.

— Pourquoi ?

— Pour préserver les indices à l'intérieur.

Après quinze minutes d'attente, la police arriva enfin. Les agents entrèrent, puis la laissèrent passer après s'être assuré qu'il n'y avait pas de risque. Elle eut les larmes aux yeux dès qu'elle posa le pied dans le salon. Toute la maison avait été mise à sac.

Les policiers, un homme et une femme, paraissaient navrés pour elle.

— Nous avons besoin de la liste de ce qui a disparu,

mademoiselle.

Tory comprit à peine ce qu'ils lui demandaient. La main plaquée sur la bouche, elle fixait les photos de ses parents fracassées sur le sol. On aurait dit que l'ouragan Katrina avait dévasté la maison. Comment un être humain pouvait-il faire cela à son semblable ?

Elle contenait avec peine ses sanglots quand Acheron la prit contre lui.

— Respire, Soteria, respire... Ça va aller.

Elle s'agrippa à lui comme une naufragée à sa bouée. Quel réconfort que sa présence, maintenant que son univers partait à vau-l'eau...

— Je me trompe, ou ils cherchaient quelque chose de précis ? s'enquit la femme policier.

— Que voulez-vous dire ? demanda Tory.

— Eh bien, dans la plupart des cambriolages, surtout commis en plein jour, les voleurs s'emparent de quelques éléments de valeur et filent. Or ils n'ont pas pris votre téléviseur.

— Sans compter, ajouta son collègue, que l'alarme semble avoir été déclenchée alors qu'ils s'en allaient. Comme s'ils avaient voulu vous faire venir ici.

— Mais pourquoi auraient-ils voulu que je vienne ? Ça n'a aucun sens.

— Non, sauf s'ils étaient en quête de quelque chose de précis.

La femme ajouta en souriant :

— Nous allons faire relever les empreintes. Nous ne pouvons rien faire d'autre. Etablissez votre liste et communiquez-la à votre compagnie d'assurances.

— Peut-être devriez-vous demander à votre ami de rester avec vous ce soir.

— Oh... Vous pensez qu'ils risquent de revenir ?

— Nous n'en savons rien. Mais les victimes de cambriolage ont souvent des problèmes de sommeil pendant quelques nuits après le méfait.

Tory s'assit sur l'un des accoudoirs de canapé et considéra les dégâts autour d'elle, en songeant qu'elle avait bien fait d'enfermer ses objets les plus précieux dans un coffre à l'université.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-elle.

Acheron lui prit la main et garda le silence pendant que la police interrogeait la jeune femme. Les agents la questionnèrent sur d'éventuels suspects pendant qu'une autre équipe s'occupait de relever les empreintes dans toute la maison.

Empreintes dont il n'y avait pas trace. Soit les cambrioleurs portaient des gants, soit c'était des mutants. A part elle, Tory opta pour la seconde hypothèse. Elle préférait avoir affaire à des être venus

d'ailleurs qu'à quelqu'un de sa connaissance. L'idée qu'une personne de son entourage ait pu faire cela la révoltait.

— Je suis sûre que tu as mieux à faire que du baby-sitting, dit-elle à Acheron après le départ de la police.

— Pas de problème, ça ne me gêne pas. Il y a certains moments où l'on ne doit pas être seul.

Son intonation indiqua à Tory qu'il avait dû souvent connaître la solitude et en souffrait encore.

Il alla ramasser les photos et les raccrocha au mur. Pour quelque raison mystérieuse, Tory fut émue de le voir les replacer avec tant de soin, de tendresse, même, d'autant qu'il les remettait à leur emplacement exact.

— Tu as de la famille, Acheron ?

— Nous avons tous des personnes que nous aimons, répondit-il, évasif.

Il s'était penché sur les objets jetés à bas de la table. Agenouillé par terre, il ramassait un sous-verre qui contenait un morceau de rocher noir quand il fronça les sourcils. Une petite plaque vissée sur le sous-verre disait : « Premières fouilles de Soteria, 1985. »

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Les yeux soudain humides, Tory expliqua :

— Cela date de la première fois où mes parents m'ont autorisée à fouiller avec eux. J'étais si fière d'avoir trouvé ça... Je pensais avoir découvert quelque chose de rarissime. Mon père n'a pas eu le cœur de me dire que c'était un vulgaire caillou. Alors, il l'a fait encadrer et l'a accroché dans ma chambre, près de mon lit, avec un éclairage.

La voix de la jeune femme se brisa sur un sanglot.

— Ils ont osé toucher ce qui me venait de mes parents !

Une larme roula sur sa joue, puis une autre. Elle ne parvenait plus à maîtriser son chagrin. Acheron l'enlaça et la berça doucement pendant qu'elle pleurait. Il avait si bien appris à retenir ses larmes qu'il avait du mal à imaginer qu'elle puisse sangloter ainsi. Surtout pour la perte de biens matériels. Mais les rares fois où, dans sa vie, il avait pleuré, il aurait donné n'importe quoi pour qu'on le console. Alors, il lui prodiguait ce précieux réconfort auquel lui-même n'avait jamais eu droit.

Il garda Tory dans ses bras jusqu'à ce qu'elle ait épuisé ses larmes et que son tee-shirt soit complètement trempé.

Elle s'écarta, essuya ses yeux et ses joues, puis déclara :

— Je suis désolée, Acheron. D'habitude, je ne suis pas une personne émotive. Mais alors, pas du tout.

Elle s'éclaircit la gorge et leva vers lui des yeux pleins de détermination.

— Je ne les laisserai pas m'atteindre. Je suis forte !

— Tout le monde pleure, Tory. Certains chagrins sont trop violents pour qu'on ne les extériorise pas. Ce n'est pas parce que tu as craqué que je vais moins t'estimer.

— Tu n'es vraiment pas le salaud que je croyais.

— J'ai mes moments de parfaite saloperie, dit Acheron en souriant, et malheureusement tu as eu droit à l'un d'eux récemment.

Pleine de gratitude, Tory lui tapota le bras, sa façon de le remercier d'être si compréhensif. Parfois, il était si facile de parler à Acheron.

— Je ne parviendrai jamais à nettoyer ce capharnaüm, dit-elle après avoir regardé autour d'elle.

Le téléphone sonnait. Elle alla prendre l'appel dans la cuisine. Seul dans le salon, Acheron reprit le rangement des photos. Que s'était-il passé ici ? Il aurait dû être capable de visualiser la scène en esprit, mais il ne pouvait pas plus voir le cambriolage que l'avenir de Tory. C'était très bizarre. Il était un dieu du destin, tout de même.

Tory revint, ramassa un tiroir renversé et expliqua :

— C'était mon amie Pam. Elle arrive avec Kim pour me donner un coup de main.

— Tu veux donc que je m'en aille ?

— Eh bien... seulement si tu le souhaites. Ça me rassure de te savoir là.

Elle détourna le regard, comme embarrassée par cet aveu, puis alla remettre le tiroir en place, fit un pas en arrière et fronça les sourcils.

— Voilà qui est curieux.

— Quoi ?

— Ils n'ont pas non plus emporté ma chaîne stéréo.

Elle enleva le pull jeté sur l'appareil, un très beau système Bose. Comment les cambrioleurs avaient-ils pu le négliger ?

— Peut-être ne l'ont-ils pas vue, suggéra Acheron.

— Mmm. Peut-être, oui.

Elle tourna le bouton, et aussitôt les Bee Gees hurlèrent *Night Fever* à plein volume. Interloqué, Acheron bredouilla :

— Du... du disco ?

— Chuuuut... Ça me met de bonne humeur quand j'ai un coup de blues.

— Comment diable le disco peut-il te réconforter ?

Elle attrapa une photo de ses parents et la lui montra. Le cliché avait visiblement été pris dans les années soixante-dix. Sa mère, à laquelle elle ressemblait comme deux gouttes d'eau, était tendrement appuyée contre son père devant ce qui semblait être l'un des célèbres clubs de disco de New York.

— Sheri, la meilleure amie de ma mère, a pris cette photo le

soir où mes parents se sont rencontrés. Mon père trouvait que ma mère était la plus belle femme qu'il avait jamais vue. Il l'a invitée à danser, bien que persuadé qu'elle refuserait, mais elle a accepté. Le manque d'assurance de mon père l'avait émue. Après plusieurs danses, mon père a posé un genou à terre et a demandé sa main à ma mère. Ils se sont mariés un an plus tard, et seule la mort de ma mère les a séparés, des années après.

Elle déglutit avec peine, bouleversée.

— Quand j'étais petite, reprit-elle après avoir accompagné la musique quelques instants en fredonnant, mes parents écoutaient souvent leurs disques de disco, et nous dansions jusqu'à l'épuisement. Cette musique me donne l'impression de les avoir encore là. J'entends la voix de ma mère qui chante en chœur avec Thelma Houston *Don't Leave Me This Way* pendant qu'elle me fait tourner dans ses bras en riant.

Acheron l'enviait d'avoir de si jolis souvenirs. Elle avait été aimée, choyée. Quelle tristesse que ses parents ne soient plus là pour la reconforter !

— Quel âge avais-tu lorsqu'ils sont morts ?

— Sept ans quand maman est partie, et dix quand cela a été le tour de mon père. Perdre sa femme avait fait de lui un autre homme.

— Elle n'a pas choisi de partir.

— Je sais bien, dit Tory en replaçant la photo à côté d'une édition usagée de *l'Odyssée* d'Homère. C'est juste plus facile de dire qu'elle est partie plutôt que de dire qu'elle est morte. Et toi ? As-tu des souvenirs qui ressemblent aux miens ?

— Non. J'ai grandi sans mes parents.

— Ils sont morts ?

Il baissa les yeux sur les objets qui jonchaient le sol.

— C'est plus compliqué que ça, et c'est pourquoi je ne veux pas en parler.

Son ton était froid, distant. Sans doute une façon pour lui de se protéger, songea Tory.

— Je suis navrée, Acheron. Mais dis-moi au moins si tu les as connus.

Il resta muet. La jeune femme pouvait percevoir sa tristesse. Oui, il devait avoir connu ses parents, sinon il n'aurait pas été aussi touché.

Elle l'observa pendant qu'il mettait de l'ordre dans le chaos laissé par les cambrioleurs. Il agissait avec calme et méthode. On avait l'impression qu'une très vieille âme habitait son jeune corps. Il y avait en lui quelque chose d'extrêmement apaisant, et Tory se sentait bien en sa compagnie. Comme si elle avait trouvé sa place. Une sensation déroutante, inexplicable.

Des coups frappés à la porte l'arrachèrent à ses réflexions. Elle alla ouvrir. Pam et Kim étaient sur le seuil, chargées d'un grand carton de pizza et d'un pack de douze bières. Les deux jeunes femmes se ressemblaient beaucoup, à l'exception de la couleur de leurs cheveux, un blond strié de mèches noires pour Pam, le contraire pour Kim. Elles arboraient la même mise de style gothique. Leur look était plus proche de celui d'Acheron que de celui de Tory.

Du pouce, Pam montra la rue derrière elle.

— Ce sont des flics, dans la voiture garée en face ?

— Je ne crois pas, dit Tory après avoir jeté un coup d'œil à la Sedan noire. Pourquoi ?

— Parce que les deux mecs qui sont dedans braquaient des jumelles sur ta maison quand nous sommes arrivées.

Acheron fut à la porte en un éclair, se rua sur le perron, mais la voiture démarra instantanément. Il faillit charger Simi de la filer et se ravisa in extremis : bon sang, il avait failli se trahir en appelant la Démone à haute voix ! Les trois femmes auraient été sacrement choquées de voir Simi sortir de son bras...

— Pourquoi surveilleraient-ils la maison ? demanda Tory.

Acheron se tourna vers elle.

— Il faut que tu me dises ce que tu as trouvé exactement lors de tes fouilles. Je commence à croire que tu as remonté quelque chose qui attise l'intérêt de pas mal de gens.

— Mais ce ne sont que des pièces de musée ! Rien qui ait de la valeur, sauf pour un collectionneur.

Acheron songea à la petite *sfora* qu'il avait donnée à sa fille et qui recelait le pouvoir de détruire le monde. Le problème avec les amulettes et les talismans gorgés de puissance, c'était que les humains étaient incapables d'en déterminer l'usage et la capacité de nuisance. Entre de mauvaises mains, ils pouvaient déclencher de véritables cataclysmes.

— Montre-moi ce que tu as trouvé, Tory a.

Tory éclata de rire en voyant le regard ébahi que Pam posait sur Acheron.

— C'est le type le plus grand que j'aie jamais vu ! répéta-t-elle pour la cinquième fois.

— Arrête, Pam, tu vas le mettre mal à l'aise, remarqua Kim en posant la pizza sur la table basse.

— Oh, il doit bien le savoir, qu'il est grand. C'est la première fois qu'un homme nous fait paraître petites, toi et moi.

Pam se hissa sur la pointe des pieds devant Acheron.

— Tu te rends compte ? Avec lui, je pourrais enfin porter des talons aiguilles !

Ce fut au tour d'Acheron d'éclater de rire. Il souleva Pam et la posa sur le canapé.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle une fois assise. Jamais un homme ne m'a portée sans gémir que mon poids l'épuisait. Je suis au paradis. Épousez-moi, Acheron, je vous en prie.

— Je vous dirais bien oui, mais je traîne trop de casseroles.

Tory revint, ses carnets de fouilles à la main. Elle poussa le carton de pizza sur le côté et les posa sur la table.

— Voilà tout ce qui concerne l'année dernière.

Acheron commença immédiatement à compulsier les carnets.

— Tu vois, Acheron ? Il ne s'agit pratiquement que de débris de poterie, de bouteilles, de fragments de frise.

Parmi ses découvertes se trouvait un objet qui coupa le souffle à Acheron. Le peigne d'argent de Ryssa. Le cœur battant, il passa doucement les doigts sur le cliché. Il se rappelait combien sa sœur était belle, avec ce peigne dans sa chevelure dorée.

— Il est admirablement conservé, n'est-ce pas ? lui demanda Tory, inconsciente de son trouble. Les perles sont toujours enchâssées. On a l'impression qu'on pourrait le trouver tel quel dans une boutique de nos jours. Le travail d'orfèvre est magnifique.

Acheron acquiesça et continua de tourner les pages, les yeux embués.

— Et cette pièce-là, où est-elle ? s'enquit-il soudain.

Tory regarda la dague d'or à la poignée ornementée que Bruce avait trouvée.

— Elle est toujours au labo, pour les tests. Pourquoi ?

— Il nous la faut.

Tory se figea, tant l'intonation d'Acheron avait été

péremptoire.

— Oh. A-t-elle une grande valeur ?

Acheron hésita. Pour quelqu'un comme elle, la dague n'en avait guère, mais il s'agissait d'une arme susceptible de tuer n'importe quelle créature. Pour lui et pour tout autre être non-humain, elle avait une valeur inestimable.

— Oui, Tory.

— Je ne comprends pas que vous vous passionniez pour ces vieux machins, remarqua Pam.

— Ne t'en fais pas, ma puce, dit Kim en lui tapotant l'épaule. Nous ne comprenons pas non plus ta passion pour les poupées gothiques.

Puis elle ajouta à l'adresse de Tory :

— Tu aurais dû nous accompagner lors de sa quête de la Leda Swanson. Elle m'a tramée à travers trois Etats jusqu'à ce qu'on en trouve enfin une dans une boutique de l'Alabama.

Acheron continua de feuilleter les dossiers et ne repéra aucun autre objet important. Mais quel intérêt pouvait présenter une dague atlante pour un humain ? Aucun d'eux ne pouvait comprendre sa signification. Et une créature non-humaine n'aurait pas laissé derrière elle pareil chantier. Elle aurait simplement capturé Tory et l'aurait torturée jusqu'à ce qu'elle révèle où se trouvait la dague.

Mais si ce n'était pas la dague qui était convoitée, alors quoi ? Et jusqu'où les voleurs étaient-ils prêts à aller pour obtenir ce qu'ils voulaient ? Jusqu'au meurtre ?

— Tory, je vais faire un tour dehors, histoire de jeter un œil.

— D'accord. On te garde de la pizza.

Une fois dans la rue, Acheron ne perdit pas une seconde : il se téléporta sur l'île de Savitar, sur laquelle le soleil ne se couchait jamais. Magique par nature, l'île se déplaçait constamment autour du monde afin que Savitar puisse trouver la vague.

Comme prévu, Savitar flottait, allongé sur le dos sur sa planche de surf, les yeux rivés sur le ciel pur, bercé par les vagues. A la différence de l'omniscient Chthonien, Acheron n'était pas une créature de l'eau. Il détestait le surf et les bains de soleil. « Mais à Rome, on vit comme les Romains », se dit-il en faisant apparaître une planche de surf à côté de celle de Savitar.

Il s'assit dessus, et Savitar éclata de rire.

— Tu n'as vraiment pas l'air dans ton élément, Acheron.

— Pas plus que tu n'es dans ton élément dans un club gothique de Seattle.

— Faux. Je suis partout dans mon élément, l'Atlante. Bon, qu'est-ce qui t'amène ?

— Eh bien, il y a cette femme...

— Il y a toujours une femme, coupa Savitar.

— Ouais. Celle-là est dans la ligne de mire de quelqu'un, et je ne sais pas de qui il s'agit.

Savitar haussa les sourcils tout en laissant flotter son bras tatoué à la surface de l'océan.

— Tu sais que je ne peux rien te dire.

— Merde, Savitar, ne joue pas à ce jeu avec moi ! Sa vie est en danger ! Enfin, peut-être.

Savitar attrapa la planche d'Acheron et la rapprocha de la sienne.

— Pas plus que toi je n'interfère dans le destin.

— Foutaises. Tu interfères tout le temps.

Savitar repoussa la planche.

— Je n'interférerai jamais dans le tien.

Acheron se servit de ses mains comme de pagaies pour revenir vers le Chthonien.

— Peux-tu imaginer combien c'est frustrant d'être un dieu du destin et de n'avoir aucune prise sur sa propre destinée ?

— Mais si, tu en as une, petit. Chaque décision que tu prends l'infléchit dans un sens ou un autre. Ne t'ai-je donc rien appris ?

Savitar avait raison, mais rien n'était aussi simple, surtout quand la vie d'une autre personne était impliquée. Le problème, c'était que Savitar s'en fichait.

A moins que...

— Ils ont découvert une dague atlante.

Une lueur d'intérêt brilla dans les yeux de Savitar.

— J'espère que tu comptes la détruire.

— Il faudrait d'abord que je l'aie. Pourrais-tu, pour une fois, me laisser jeter un coup d'œil à l'avenir ?

— As-tu oublié le sort que t'ont jeté les Moires ? Ce sont tes propres actions qui te sauveront.

— Ce qui peut vouloir dire n'importe quoi.

Savitar garda le silence quelques instants, puis décocha à Acheron un regard sinistre.

— D'accord. Je vais te dire un truc : ce n'est pas la dague que recherchent les voleurs qui sont entrés chez Soteria. C'est un autre journal remonté par son équipe.

— O bons dieux ! Celui de Ryssa ?

— Oui. Pas celui que Soteria t'a montré. Celui qui a été retrouvé hier par un de ses potes. Il a été écrit après que Ryssa est devenue la maîtresse d'Apollon. Et dedans, il y a toute la vérité sur les besoins de sang d'Apollon et d'Artémis. Ainsi que le mode d'emploi pour les tuer.

Acheron en avait presque la nausée. Le contenu de ce journal

pouvait déclencher une destruction globale à faire pâlir sa mère d'envie.

— Et moi ? Je suis dedans aussi ?

Savitar soupira.

— Crois-moi, tu n'as pas envie que ce journal tombe entre les mains de n'importe qui.

— Et où se trouve-t-il en ce moment ?

— Je ne peux pas te le dire.

Fou de rage, Acheron se téléporta en une fraction de seconde sur la planche de Savitar. Mais le Chthonien fut encore plus rapide que lui. Il disparut et réapparut sur la planche abandonnée par Acheron avant que ce dernier ait eu le temps de l'attraper.

— Me frapper ne changera rien, l'Atlante.

Acheron se mit à nager vers lui.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? cria-t-il.

— Tu sais mieux que quiconque comment marche le destin : ce qui t'est arrivé lorsque tu étais humain est dû au fait que tes parents ont essayé de modifier leur destinée, laquelle était la destruction du panthéon atlante. Il était pourtant impossible de changer cette prophétie. Tes souffrances ont été inutiles. Si tes parents avaient accepté leur destinée, des années de tourments t'auraient été épargnées. Le destin doit s'accomplir. Nous pouvons tenter de le modifier, mais en définitive nous ne sommes jamais que des pions.

Ses paroles firent autant de bien à Acheron que les punitions d'Artémis.

— On va découvrir la vérité sur mon passé, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

Acheron se hissa sur la planche.

— Après toutes les batailles que j'ai menées pour sauver le monde, tous les sacrifices que j'ai faits pour libérer des

Chasseurs de la Nuit, la triste putain que j'étais va être révélée à tous ?

Acheron était bouleversé. Il ne pouvait pas redevenir cet être pathétique ! Le passé était révolu !

Savitar gardant un silence prudent, il demanda :

— Combien de temps avant que je sois démasqué ?

— Ah. Ton voyage comporte trois épilogues possibles, Apostólos. Soit ton passé est révélé, et tu perds tout, même ta vie, et ta mère détruit le monde entier sur un coup de colère. Soit ton passé est révélé, les Chasseurs de la Nuit se retournent contre toi, et les ennemis d'Apollon anéantissent le dieu avant de s'acharner sur les humains, qu'ils réduisent en esclavage.

— Et la troisième possibilité ?

— En un mot : épouvantable. Inutile d'entrer dans les détails.

— Si je comprends bien, quoi que je fasse, le monde est cuit ?

— Il y a toujours de l'espoir. Ce n'est que si tu cesses d'essayer de changer ton avenir que tu seras vraiment défait. Ce qui doit arriver arrivera. C'est la façon dont nous luttons contre l'adversité qui forge nos caractères et notre destin.

— On ne forge rien. Enfin, pas toi. Tu restes assis là, au soleil, à attendre la vague parfaite, à énoncer des préceptes philosophiques que tu ne suis pas.

— Exact. Il y a belle lurette que j'ai renoncé à changer ma destinée, parce que chaque fois que je me suis frotté à ce qui était écrit, j'y ai laissé des plumes : tout a empiré. Même les rats renoncent à se battre. Ils restent dans leur coin et lèchent leurs blessures. Alors, si tu décides de baisser les bras, je t'offre une place à côté de moi sur la plage.

— Je continue.

— Tu continues. Très bien.

Savitar s'allongea sur sa planche.

— Sache néanmoins, Apostólos, que tu seras le bienvenu sur ma plage quand tu en auras assez de te rebeller.

— Ouais. Si ça tourne mal, je rappliquerai fissa, la queue entre les jambes.

Au fond de lui, il pressentait que c'était ce qui se passerait. Il n'avait été que trop ridiculisé, humilié. Il ne supporterait pas qu'une nouvelle fois les gens le regardent comme Ryssa l'avait regardé quand elle l'avait retrouvé dans ce bordel, à Didymos. Sa sœur l'aimait, mais il avait lu la déception dans ses yeux. Non, plus jamais cela.

— Une vague ! s'écria-t-il.

Il resta immobile, mais Savitar se dressa sur sa planche. Au moment où la vague déferlait, Acheron retourna à La Nouvelle-Orléans. Les sports nautiques n'avaient jamais eu sa faveur. Il préférait le parachutisme ou la course.

Au cours des onze mille ans passés, il ne s'était pas cantonné au rôle de spectateur. S'il était une chose qu'il savait depuis qu'il était un dieu, c'était qu'il se battrait jusqu'à son dernier souffle avant qu'on le jette à terre. Il était incapable de capituler sans combattre.

Il existait un autre journal ? Bien. Il allait le trouver et s'assurer qu'aucun humain ni aucun être d'une autre espèce ne le lirait.

Il entra dans la maison et trouva les trois femmes occupées à chanter en chœur. Grands dieux, non, pas ça ! Il ne manquait plus que Simi pour se joindre à elles : c'était sa chanson favorite. Il avait passé l'année précédente à maudire les idiots qui en reprenaient la mélodie avec elle.

— Allez, Acheron, joignez-vous à nous ! lança Kim.

Il la regarda, épouvanté.

— Ah non ! Il n'y a pas assez de bière dans le monde pour m'amener à braire cette horreur !

Les trois femmes éclatèrent de rire. Kim se roula sur le canapé, Pam et Tory eurent les larmes aux yeux. Son hilarité cédant enfin, cette dernière demanda :

— Alors ? Tu as trouvé quelque chose ?

— Un feu cassé sur la voiture garée en face et deux lampadaires hors service. Tory, peux-tu appeler les membres de ton équipe et leur demander s'ils ont découvert un autre journal ?

— S'ils en avaient trouvé un, crois-moi, ils me l'auraient dit immédiatement.

— Et s'ils l'avaient trouvé juste avant d'être emmenés au poste ?

— Dans ce cas, ce sont les autorités qui l'ont.

— Tory, j'ai un mauvais pressentiment. Appelle l'un de tes équipiers.

La jeune femme attrapait son portable quand il sonna.

— Salut, Bruce. Qu'est-ce qui... O mon Dieu, non !

Acheron se servit de ses pouvoirs pour écouter la conversation.

— C'était horrible, Tory. On venait juste d'être libérés quand j'ai reçu ce coup de fil. On m'a appris qu'il avait été agressé, exactement comme Nikolas, alors qu'il rentrait chez lui et qu'il était au bloc.

— Que disent les médecins ?

— Ils ne se prononcent pas encore, mais son état est sérieux. Le plus inquiétant, c'est que ses agresseurs lui ont fait les poches et ont pris sa sacoche, comme s'ils cherchaient quelque chose de précis. Ils n'ont volé ni son argent ni sa montre. Harry a dit que pendant qu'ils lui tapaient dessus, ils le harcelaient de questions. En grec. Or Harry parle mal le grec. Il n'a donc pas bien compris ce qu'ils lui demandaient. Ils l'ont battu jusqu'à ce qu'il s'évanouisse.

— Bruce, au cours des fouilles, avez-vous trouvé un second

journal ?

— Le matin, juste avant l'arrivée des flics, on a remonté d'autres objets.

— Et parmi eux, un journal ?

— Oui. Pas aussi bien préservé que le premier. Il était enfermé dans une boîte étanche, laquelle était à l'intérieur d'un coffret de bois incrusté d'or. A croire que la personne qui l'a rangé là tenait à le garder secret.

— Et maintenant, où est-il ?

— Je ne sais pas. Aux dernières nouvelles, c'était Dimitri qui l'avait.

— Il faut que tu le récupères et que tu me l'envoies.

— Pourquoi ? Personne ne peut le lire.

— Si, il y a quelqu'un.

— Qui ça ?

— Un homme, ici, aux Etats-Unis.

— Tu plaisantes ?

— Non. C'est lui qui m'a dit qu'il devait y avoir d'autres volumes, et c'est également lui qui vous a fait sortir de prison. Écoute-moi, Bruce : j'ai été cambriolée aujourd'hui, et les voleurs cherchaient manifestement quelque chose de précis. D'après cet ami, c'est le journal. Alors, tant que nous n'aurons pas le fin mot de l'histoire, soyez tous très, très prudents et tenez-moi au courant pour Harry et Nikolaï, OK ?

— Entendu.

Tory coupa la communication et leva les yeux vers les lunettes noires qu'elle soupçonnait de cacher bien davantage que la couleur des prunelles d'Acheron.

— Que se passe-t-il, d'après toi ?

— Mmm. Avec ton équipe, vous avez mis la main sur un élément historique fondamental, et certains groupes sont prêts à tuer pour s'en emparer.

— Oh, allons, Acheron, il ne s'agit pas du mystère des pyramides ! C'est juste le journal intime d'une adolescente. Il ne peut pas ressusciter les morts ni rien de ce genre. Il ne contient que le récit d'une vie sans importance. Pourquoi en viendrait-on au meurtre pour le posséder ?

— Mais enfin, Tory, les gens s'entre-tuent pour une paire de chaussures ou un blouson !

— Il a raison, intervint Pam.

— Non, je ne comprends pas, persista Tory.

— Il y a tant de choses en ce monde que je ne comprends pas moi-même, dit Acheron.

Ce qui, compte tenu de son expérience qui s'étalait sur onze

mille ans, en disait long.

Il regarda Tory, navré de ne pouvoir lui faire confiance au point de lui révéler la vérité sur le journal. Si seulement il avait pu connaître l'avenir de la jeune femme... Qu'il ait commencé à lui enseigner la langue atlante était peut-être une grosse erreur. Ce faisant, il avait pu modifier le destin. Pourtant, sur le moment, cela ne lui avait pas paru lourd de conséquences. Quelle guigne qu'il n'ait pu prévoir que ses amis trouveraient un autre journal ! Et si, en croyant se racheter pour avoir mis dans l'embarras la petite-fille d'un vieil ami, il avait enclenché un processus qui mènerait au désastre ultime ?

Il se sentait très mal, tout à coup.

Il s'assit sur l'accoudoir du canapé. Qu'avait-il fait ?

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Tory. Tu es tout pâle.

L'idée de ce qu'il avait pu déclencher par inadvertance le rendait malade. Exactement comme avec Nick Gautier. Sous le coup de la colère, il avait poussé son ami à se suicider. Malheureusement, Artémis avait ramené Nick d'entre les morts et créé une situation très préjudiciable pour Acheron. Désormais, le jeune homme n'avait plus qu'un but : le tuer.

Fais attention à chaque mot que tu prononces. Tes paroles font loi.

L'avertissement de sa mère résonnait encore dans ses tympans.

Sa mère... Elle avait été bien discrète, cette dernière semaine.

Matera ? appela-t-il par télépathie.

Oui, Apostólos ?

Il fut soulagé qu'elle lui réponde tout de suite. Elle ne se cachait pas, de crainte qu'il ne se mette en colère contre elle.

Que se passe-t-il avec cette découverte de l'Atlantide, matera ?

Rien de spécial. Stupides humains ! Même quand je leur dis comment ouvrir ma prison, ils sont incapables de comprendre la marche à suivre la plus simple ! Où sont les Atlantes, maintenant que j'ai tant besoin d'eux ?

Morts, maman. Grâce à toi.

Oh, inutile de me le rappeler ! As-tu besoin de quelque chose, mon fils ? Tu as été bien silencieux, ces derniers temps.

J'ai été pas mal occupé. Et j'ai un problème. Quelqu'un a trouvé un des journaux de Ryssa. Sais-tu où il est en ce moment ?

Une pause, puis Apollymi répondit :

Oui.

Et ?

Pas de réponse.

Matera ?

Quoi ?

Matera, ne joue pas à ce petit jeu avec moi. J'ai vraiment besoin de savoir. Tout de suite.

Conscient qu'il avait riposté agressivement au ton sec d'Apollymi, il s'obligea à reprendre d'une voix plus calme :

Il faut que je le sache, matera.

Je ne peux pas te le dire.

— Merde, *matera*, réponds-moi ! cria-t-il en bondissant du canapé.

Il se rendit compte que les trois femmes le regardaient avec effarement.

— Voilà qu'il parle tout seul ! s'esclaffa Kim.

— Une idée de ce qu'il vient de dire ? demanda Pam à la cantonade.

— Euh... non, admit Tory.

— Du grec que la princesse grecque ne comprend pas ? lança Kim en riant. Voilà qui est impressionnant.

Suivit une joyeuse discussion sur les particularités du si séduisant Acheron, lequel finit par tonner :

— Femmes, s'il vous plaît, abstenez-vous de faire ces commentaires en ma présence !

— Vous voulez bavarder avec les gens dans votre tête sans qu'on vous interrompe ? demanda gaiement Pam.

Acheron agita la main.

— Ce n'est rien, dit-il. Je me faisais juste la réflexion que les choses auraient pu mal tourner si Tory avait été dans la maison quand les cambrioleurs sont entrés.

— Il a raison, nota Pam. Quand on pense à ce qui est arrivé aux autres, en Grèce...

— Tu ne devrais peut-être pas rester ici, dit Kim à son amie. Pourquoi ne t'installerais-tu pas chez nous ?

— Non. Je ne veux pas vous faire prendre de risques, et je ne veux pas vivre dans la peur. Henry veillera sur moi.

— Henry ? répéta Acheron, intrigué.

— Son baby-sitter. Un joli Beretta, expliqua Kim.

Tory avait une arme ? Par exemple ! Cela ne semblait pourtant pas être son genre.

— Tu sais te servir de ce truc ? s'enquit-il.

Ce fut Pam qui répondit.

— Regardez-la donc, Acheron. Elle a l'air inoffensive et douce, n'est-ce pas ? Mais en fait, c'est une lionne ! Elle est complètement accro à l'adrénaline. Elle plonge, elle saute à l'élastique, et même en parachute.

— Vraiment ? fit Acheron, très impressionné.

— J'aime vivre dangereusement, admit Tory.

— Non, elle aime vivre sans peur, corrigea Pam.

Acheron hocha respectueusement la tête.

— Etre sans peur est le trait de caractère le plus enviable chez un humain. Mais pas la bêtise. Alors, Tory, je resterai avec toi jusqu'à ce que le danger soit passé.

Il s'étonna d'avoir fait cette déclaration, avant de songer qu'en réalité il n'y avait pas d'autre solution : l'équipe de Tory allait lui rendre le journal, et il serait ainsi en première ligne pour le récupérer. Ensuite, il le détruirait avant qu'elle ait eu le temps de le lire. Du moins l'espérait-il.

— Tory, dit Pam, il a raison. D'autant qu'ayant déjà séjourné chez nous, tu connais la manie qu'a Kim d'abandonner ses sous-vêtements par terre.

— Ce ne sont pas mes sous-vêtements. Ce sont les tiens, protesta Kim.

— Pff... Oublions les petits détails du genre « à qui appartiennent les sous-vêtements baladeurs ». Ne retenons que ceci : Tory ferait mieux de rester avec le grand type costaud. Il est bien plus intimidant que nous.

— Plus mignon aussi. Si Tory décline l'offre, puis-je en profiter à sa place ? demanda Kim à Acheron. Je crois que j'ai un voisin dangereux. Il pourrait me faire du mal.

— Ouais, mais il y a ce problème de sous-vêtements... objecta Acheron en riant.

— Vous ne devez pas faire mieux avec les vôtres, rétorqua Kim.

En fait, si, dans la mesure où il n'en portait pas. Mais inutile que les trois femmes l'apprennent.

— Ce n'est pas pour changer de sujet, celui-ci étant très intéressant, dit-il, mais tu n'as toujours pas de nouvelles de Dimitri à propos du journal, Tory ?

— Non, rien.

— Est-il en Grèce ?

— Oui.

Acheron ramassa son sac et le jeta sur son épaule.

— OK. Ça m'embête de vous laisser, les filles, mais il faut que je fasse un saut chez moi pour prendre des fringues. Vous avez mon numéro de portable. Si vous remarquez quoi que ce soit de suspect, appelez-moi et je serai là en un clin d'œil. Je n'habite qu'à quelques rues d'ici.

— Tout ira bien, lui assura Tory en souriant.

Pourvu qu'elle ait raison, songea Acheron avant de sortir.

Il s'éloigna dans la rue et attendit d'être hors de vue pour se téléporter en Grèce. Il se matérialisa sur le seuil de la maison d'Augustus Tsigas.

Le père d'Augustus, dit Gus, avait été un écuyer, l'un de ces humains qui servaient les Chasseurs de la Nuit. Devenu adulte, Gus

avait commencé à travailler pour le gouvernement, tout en aidant Acheron et les Chasseurs grecs quand besoin était.

Il était 2 heures du matin. Il frappa donc doucement à la porte pour ne pas effrayer Olympia, l'épouse de Gus, qui ignorait tout du monde paranormal dans lequel évoluait son mari. Des pas résonnèrent de l'autre côté du battant, puis une lumière s'alluma.

Gus ouvrit, la mine sombre.

— J'espère pour toi que c'est important, Acheron, grommela-t-il.

— Est-ce que je te dérangerai si ça ne l'était pas ?

— Ouais.

Un échange sur le mode de la plaisanterie, l'un comme l'autre sachant que jamais Acheron n'aurait dérangé Gus sans nécessité.

— C'est important, Gus. Il s'agit du groupe d'archéologues que tu as aidé.

— Eh bien ?

— Il y en avait un qui s'appelait Dimitri. Il me faut son adresse.

— Merde, je te croyais omniscient ! Tu ne peux pas la trouver tout seul ?

— Il y a des choses qui m'échappent, et Dimitri en fait partie.

Gus se frotta les yeux, bâilla, puis invita Acheron à entrer.

— Je vais fouiller dans le dossier.

— Gus ? Quelque chose ne va pas ?

Une voix de femme, qui précéda la femme elle-même. Olympia. Petite et menue, la femme de Gus avait de longs cheveux noirs qui ondoyaient le long de son dos et de grands yeux bruns ensommeillés.

— Oh, c'est toi, Acheron ! Je suis rassurée. Vous préférez certainement être seuls, tous les deux, alors je vais me recoucher.

Quelques instants plus tard, Gus remettait à Acheron un papier sur lequel il avait noté l'adresse demandée. Acheron le remercia et se téléporta dans l'appartement de Dimitri, de l'autre côté de la ville.

Quel était le meilleur moyen de gérer cette affaire ? se demanda-t-il une fois sur les lieux. Et ce sans réveiller l'homme endormi allongé sur le canapé...

Sauf que l'homme ne dormait pas. Il était mort, la tête engluée dans une mare de sang. Et son assassin avait mis l'appartement à sac.

Voilà qui sentait très mauvais. Acheron ferma les yeux et se concentra, espérant que ses pouvoirs ne lui feraient pas défaut. Soulagé, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il voyait tout ce qui s'était passé.

Trois hommes en noir avaient attaqué Dimitri. Ils cherchaient le journal. Dimitri avait refusé de le leur donner. Ils l'avaient torturé, mais Dimitri avait gardé le silence. Sa loyauté envers Tory lui avait

valu, deux heures plus tôt, une balle dans le crâne tirée avec un pistolet muni d'un silencieux.

Acheron s'agenouilla près du malheureux et lui ferma les paupières.

— Dors en paix, petit frère. Ceux qui t'ont fait cela vont payer, je te le promets.

Les hommes n'avaient pas eu le journal. Mais alors, où était-il ?
Matera ?

Vas-tu de nouveau crier contre moi, Apostólos ?

Excuse-moi.

Une vague de culpabilité l'assaillit. Il n'aurait pas dû se montrer aussi désagréable avec sa mère. Simi et elle étaient les seuls êtres qui l'aimaient sans faillir, et il s'en voulait toujours quand il perdait son sang-froid avec Apollymi.

Je ne voulais pas déverser ma colère sur toi, matera. Accepte-raistu de répondre à une question ?

Où est le journal ? Bien sûr ! Dimitri l'a donné à quelqu'un.

Qui ?

L'image d'Apollymi apparut devant Acheron. Les yeux argent de la déesse étaient empreints de tristesse et de regret.

Je donnerais ma vie pour toi, mon fils, mais je ne puis te fournir la réponse à cette question, car elle est trop étroitement liée à ton existence. Tu es père, alors tu sais que l'on ne peut pas toujours accorder à un enfant ce qu'il veut. Je suis navrée, Apostólos.

Il avait tant envie de prendre la main de sa mère dans la sienne. De la sentir dans sa paume, au moins une fois dans sa vie.

Je comprends, matera. Cela ne me plaît pas, mais je comprends.

Bien, mon fils. Je n'ignore rien de ce que Savitar t'a dit. Il s'est trompé sur un point : jamais je ne laisserai quiconque te tuer une seconde fois. Si un être malintentionné t'approche, je déclencherai toutes les foudres célestes et je lâcherai mon armée pour te protéger. Je suis la déesse de la destruction, et ce qu'il peut arrivera ce monde d'humains m'indiffère. Je n'aime que toi, et pour sauver ta vie, je ferais n'importe quoi.

Je t'aime aussi, matera.

Alors libère-moi.

Non, dit-il en secouant la tête, le cœur brisé. *Si je le faisais, tu anéantirais le monde.*

Elle ne nia ni ne mentit, ce qu'il apprécia. Par le passé, Apollymi lui avait caché l'existence de sa fille, ainsi que le fait que Simi était la dernière descendante de Xiamara mais pas la dernière des Charontes. Des omissions. Pas des mensonges.

Tu as raison. Autrefois, sous le coup de la colère, j'ai juré que si je sortais un jour de Kalosis, je tuerais Artémis et Apollon pour ce qu'ils t'ont fait. Nous savons tous les deux que si je m'en abstenais, je périrais. C'est

vrai, mon fils, je n'aurais d'autre choix, une fois dehors, que d'anéantir le monde.

Et moi, je n'ai pas d'autre choix que de te laisser dans ta prison.

Jamais je ne comprendrai comment tu peux me rendre si fière de toi et si malheureuse à la fois. Je ne comprends pas non plus que tu te montres aussi loyal envers une race qui t'a infligé tant de souffrances. Mais je respecte tes convictions. Aucune mère ne sera jamais plus fière de son fils que je le suis. Va chercher ce journal et n'oublie jamais que je t'aiderai dans la mesure de mes moyens.

Acheron était écartelé entre son désir de libérer sa mère et la certitude qu'il ne devait le faire à aucun prix.

Mon amour t'accompagne, Apostólos.

Il se téléporta à La Nouvelle-Orléans, sur le balcon de son appartement du 622 Pirates Alley, qui donnait sur le parvis de la cathédrale St. Louis. Il faisait nuit. Il entendait la musique qui montait de l'*Old Absinthe House* et les rires et les bavardages des gens qui passaient dans la rue.

Il aperçut des Démons dans la ruelle, à l'affût de proies humaines. Avant qu'il ait eu le temps de s'occuper d'eux, Janice surgit. Elle allait s'en charger. Tant mieux, car cette nuit, il avait d'autres soucis que les Démons. Quelqu'un détenait le journal que Ryssa n'aurait jamais dû tenir. Il aurait pu faire un bond dans le passé et empêcher sa sœur de l'écrire, mais il craignait que cette modification des événements n'ait des conséquences fâcheuses sur le présent.

Il s'appuya à la rambarde et réfléchit. Avait-il déjà semé le germe de sa propre destruction ? Il avait donné à Tory une clé qui, sur le moment, lui avait semblé inoffensive, mais qui était devenue la pire des menaces.

Protège la fille, Apostólos. Qu'il ne lui arrive rien.

Que dis-tu, matera ?

Je ferais mieux de me taire, mais la survie du monde repose sur elle. Protège-la.

Pourquoi me dis-tu cela, matera ?

Parce que je t'aime. Maintenant, va.

Acheron hésita longuement, mais il finit par comprendre où était la vérité. Si ce qu'elle lui avait dit n'avait pas été d'une importance vitale, sa mère l'aurait tu.

Très bien, il protégerait Soteria.

Et il se protégerait lui-même.

— Que fais-tu, Apollymi ?

La déesse se détourna de la fontaine qu'elle contemplait et regarda Savitar. Il paraissait très en colère.

— Fiche le camp, salaud ! s'exclama-t-elle.

— Tu n'aurais pas dû lui dire cela ! répliqua-t-il sans bouger.

Elle releva le menton d'un air de défi. En dépit de tous ses pouvoirs, il ne pouvait rien contre elle, et il le savait.

— Qui es-tu pour me donner des leçons et me dire ce que je dois faire ?

Les yeux de Savitar passèrent du bleu lavande au rouge puis au bleu vif.

— Tu influes sur son destin !

— Je protège mon fils. Si c'est un crime, alors punis-moi. Quoique j'aie déjà été punie pour l'avoir protégé !

— Hé, Apollymi, ce n'est pas un jeu.

— Je ne joue pas. Je ne l'ai jamais fait.

Elle voulut s'éloigner, mais Savitar la retint par le bras.

— Apollymi, rien ne m'obligeait à brider les pouvoirs des dieux atlantes quand tu t'es déchaînée sur eux. Les autres Chthoniens t'auraient mise en pièces pour cela.

Mais ce n'était pas Savitar ni personne d'autre qui impressionnerait Apollymi.

— Et alors ? Tu veux des remerciements ? Le seul dont j'accepte de te gratifier, c'est pour avoir aidé Apostólos à maîtriser ses pouvoirs. Je t'en serai éternellement reconnaissante... dans les limites de ma capacité de gratitude. Mais si tu t'imagines que je te crains ou que je crains d'autres dieux, au temps pour toi. Dans l'univers, seule la source originelle est plus puissante que moi. Je n'ai peur de rien.

L'expression de Savitar se fit dure et sans pitié.

— Faux, Apollymi. Tu as peur de perdre ton fils, et tant qu'il en sera ainsi, tu seras aussi vulnérable et contrôlable que n'importe lequel d'entre nous.

Elle détestait le reconnaître, mais il avait raison.

— Ne m'énerve pas, Savitar !

— Et toi, ne m'énerve pas non plus. Tu es peut-être née déesse, mais je suis bien davantage qu'un Chthonien, et tu le sais. Les épreuves que j'ai traversées m'ont forgé un cœur d'acier. Si tu veux qu'on se batte, prends ton glaive. Mais rappelle-toi combien de dieux avant toi ont essayé de m'abattre et ont échoué.

— Et toi, rappelle-toi que j'ai détruit tout mon panthéon, jusqu'au dernier membre de ma famille, pour protéger mon fils. Ne te mets pas en travers de mon chemin, sinon tu auras droit une bonne fois pour toutes à mon glaive.

Furieux, Savitar brûlait de la châtier pour son obstination. Il y renonça. Apollymi avait toujours été ainsi. Têtue comme une mule.

— Très bien, mais songe à ce qui s'est passé la dernière fois que tu as cherché à protéger Apostólos. Aux souffrances qu'il a

endurées. Est-ce vraiment cela que tu veux ?

Les yeux d'Apollymi s'emplirent de larmes, et il s'en voulut d'avoir ranimé son chagrin.

— Sois maudit, Savitar.

— Oh, je l'étais bien avant aujourd'hui. Laisse le destin suivre son cours, Apollymi. Je t'en prie. Pour notre salut à tous.

Les larmes de la déesse, accrochées à ses cils dorés, brillaient comme des diamants.

— Garde-le en vie pour moi, Savitar. Sinon, tu sais ce qui arrivera.

— Je ferai de mon mieux, mais à terme c'est Apostólos lui-même qui se bâtira le destin dont nous rêvons pour lui.

Et si Acheron échouait, ils en subiraient tous les conséquences.

Le monde entier disparaîtrait.

Acheron frappa à la porte de Tory et attendit. Il entendait les trois femmes rire. Ce fut Kim qui ouvrit. Elle lui décocha un sourire coquin qui le fit grincer des dents.

— Vous aimez le noir, n'est-ce pas, Acheron ?

Fallait-il répondre ? Dans le doute, il fronça les sourcils et marmonna :

— Ouais.

— Mais quelle est votre couleur favorite ? insista-t-elle en s'écartant pour le laisser entrer.

Il entra donc, en se demandant pourquoi il ne battait pas en retraite.

— Je ne me suis jamais posé la question.

Pam se mit de la partie.

— Mais si vous vous la posiez, quelle couleur choisiriez-vous ?

Il posa la main sur la sangle de son sac à dos.

— N'importe laquelle sauf le blanc.

La couleur préférée d'Artémis, qui lui donnait des nausées.

— Pourriez-vous préciser ?

— Vous savez, Acheron, intervint Pam, elle ne vous fichera pas la paix tant que vous ne lui aurez pas répondu.

— Hein ? Oh, alors, je dirai... le rouge.

Quelque chose vola droit sur sa tête. Il l'attrapa et regarda ce dont il s'agissait. Un petit canard démon écarlate au crâne surmonté de cornes qui ressemblait beaucoup à Simi.

— Euh... merci, mesdemoiselles.

Elles éclatèrent de rire.

— Avez-vous déjà eu l'impression de débarquer en plein milieu d'un film et d'être complètement largué ? s'enquit Acheron.

— Oui, ça m'arrive tout le temps au travail, dit Kim.

— Ce qui est tout à fait fâcheux, ajouta Pam, dans la mesure où elle est sage-femme.

Kim feignit de frapper son amie, puis les deux jeunes femmes allèrent chercher leurs vestes.

— Bon, maintenant qu'Acheron est revenu, nous pouvons partir, dit Pam. Acheron, si Tory vous jette de nouveau un marteau à la tête, prévenez-nous, on s'occupera d'elle.

Quelques instants plus tard, Acheron était seul avec Tory.

— Tu as des amies très intéressantes, remarqua-t-il.

— Oui, n'est-ce pas ? Ce sont les meilleures amies du monde.

Je ne sais pas ce que je ferais sans elles.

Le cœur serré, Acheron songea à Nick et à leur amitié perdue.

— Je comprends. Moi aussi, j'ai eu un merveilleux ami...

— Et que s'est-il passé ?

Il a couché avec Simi, et je l'ai tué pour ça. Enfin, non, pas exactement. Il l'avait maudit, avait souhaité sa mort. Ce qui avait abouti au même résultat que s'il avait pressé lui-même la détente.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Sur un coup de colère, il avait détruit leur amitié.

Tory posa gentiment la main sur son bras, geste qui émut profondément Acheron.

— Je suis désolée, dit-elle. Je ne sais pas ce que je ferais sans mes amies. C'est tellement réconfortant de savoir que je peux les appeler à n'importe quelle heure et qu'elles accourront immédiatement. Tout le monde devrait avoir des amis comme ça.

— Oh oui.

Tory prenait une part de pizza froide quand elle se souvint qu'Acheron n'avait pas non plus de famille.

— Qui appelles-tu au secours quand ça ne va pas ?

— Je n'appelle pas. Bon, je vais dormir sur le canapé ?

Il avait délibérément changé de sujet, aussi n'insista-t-elle pas.

— Non, j'ai une chambre d'amis à l'étage. Tu pourras même y laisser ton sac à dos, je te promets de ne pas y toucher.

Il opina sans mot dire, et un silence inconfortable s'installa. Pour se donner une contenance, Tory prit le carton de pizza et alla le jeter dans la poubelle.

— Nous avons réussi à tout ranger, dit-elle. L'ordre règne de nouveau.

— Bien. Tu as vu ce qui manquait ?

— Il ne manque rien.

— Rien ?

— Non. Manifestement, ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient, ce qui m'amène à me demander quand ils vont revenir.

— Oh. Tu veux qu'on aille dormir à l'hôtel ? Je te proposerais bien de venir chez moi, mais je n'ai qu'une chambre et c'est tout petit.

Ainsi, son appartement était minuscule. Voilà qui en disait long sur sa nature solitaire.

— J'aime être seul, précisa Acheron comme s'il avait lu dans ses pensées. Mais si tu veux, j'ai quelques amis qui ont des maisons immenses dotées d'une infinité de chambres où tu pourrais être loin de moi. Et en plus, ils ont des boîtes à outils pleines de marteaux.

Tory lui toucha de nouveau le bras.

— Si cela peut te réconforter, dit-elle en riant, j'ai fait exprès de te rater, avec le marteau. Je suis championne de lancer de poids. Si

j'avais vraiment voulu t'atteindre, je t'aurais eu.

— Voilà qui n'est guère rassurant. Tu ne dois pas avoir souvent de rendez-vous galants, hein ?

— J'essaie, mais ils tournent toujours mal.

— Ah bon ?

— Oui. On dirait qu'un mauvais sort s'acharne sur moi. Chaque fois que je suis attirée par un mec, soit il découvre soudain qu'il est homo, soit il a un accident bizarre et il décide que nous devons en rester là.

— Ces accidents comportent-ils un marteau ?

— Non, mais l'un de mes petits amis s'est cassé la jambe en grim pant dans un lit avec moi... Il s'est fracturé un os et moi, c'est mon ego qui a été mis à mal. Et puis... Zut, j'avais oublié que tu n'avais pas mangé. Tu veux quelque chose ?

— Non, merci. J'ai avalé un sandwich chez moi.

Tory parut dubitative.

— Acheron, nous sommes grecs, et les Grecs sont censés avoir un sacré appétit.

— C'est un stéréotype.

— Pas dans ma famille. Chez moi, les femmes cuisinent, et les hommes dévorent. C'est dans l'ordre des choses.

Elle se pencha pour ramasser une serviette en papier par terre, et Acheron admira la courbe voluptueuse de ses hanches. Bon sang, il aurait pu faire bon usage de pareilles rondeurs...

— Je suis un petit mangeur, alors ne te casse pas la tête à chercher à me nourrir.

Elle se redressa et lui fit face.

— Es-tu une sorte de vampire ? Tu n'enlèves jamais tes lunettes noires et tu ne vis que de bière...

— Mmm. Bon, je vais monter mes affaires.

— Deuxième porte dans le couloir.

Sans plus attendre, Acheron se dirigea vers l'escalier, qu'il gravit en observant les photos de famille accrochées au mur. Tory avait l'air tellement normale... Il avait passé si peu de temps auprès de personnes comme elle que cela le fit sourire.

Quel effet cela faisait-il de grandir dans une famille nombreuse et aimante ? Tout le monde semblait si joyeux, sur les clichés. Tory et ses cousins posaient bras dessus, bras dessous en Grèce, ou bien devant le *deli* de Théo à New York.

Sur sa photo préférée, Tory, adolescente, se tenait sur un bateau en compagnie de Geary, qui avait un bras passé autour de ses épaules. Toutes deux portaient des chapeaux à large bord, leur nez était enduit de crème solaire blanche, et elles riaient.

Il ne put s'empêcher de caresser la photo du bout de l'index en

essayant d'imaginer ce que l'on devait ressentir lorsque quelqu'un vous étreignait aussi affectueusement, manifestement heureux d'être avec vous.

La seule personne qui l'aimât ainsi était Simi. Il était tout son univers. Et c'était pour cela qu'il veillait si étroitement sur elle.

Il toucha le tatouage sur sa poitrine, content que sa Démone soit là. Il aurait fallu qu'il lui accorde un peu de liberté, mais il détestait qu'ils soient séparés. C'était tellement réconfortant pour lui de la savoir avec lui...

La garder ainsi était égoïste, mais il ne pouvait s'en empêcher.

Il reprit son ascension et gagna la chambre d'amis, qui, à l'instar du reste de la maison, était petite et chaleureuse, avec ses rideaux et sa courtepoinle beige à fleurs roses.

Quelqu'un l'avait précédé pour ouvrir le lit, et il se sentit le bienvenu.

Il se débarrassa de son sac à dos avant de s'approcher d'une guitare acoustique posée sur un fauteuil à bascule. Il allait la toucher lorsqu'il perçut une présence derrière lui. Il se retourna. Tory était sur le seuil et l'observait.

— Est-ce que tu en joues ? lui demanda-t-il.

— Je pince les cordes de temps à autre. Et toi ?

— Parfois, oui.

— Et tu es bon ?

— Pas mauvais.

Elle se dirigea vers la commode et y rangea les serviettes de toilette qu'elle apportait.

— La salle de bains est en face. As-tu besoin d'autre chose ?

Qu'elle le touche comme il en avait tant envie...

Il secoua la tête pour chasser cette pensée.

— Non, merci. Je ne suis pas un homme exigeant.

— J'avais remarqué.

Incapable de s'en empêcher, il fit un pas vers elle, s'approchant suffisamment pour humer le délicat parfum de pêche de son shampooing. Il l'inhala à plein nez et en profita pour se gorger du spectacle de ses yeux noisette si inquisiteurs, qui recelaient mille questions le concernant.

Grands dieux, que n'eût-il donné pour que cette femme soit un peu à lui...

Tory entendait son cœur battre la chamade. Il était trop près d'elle, si près que la chaleur de son corps se communiquait au sien. Il était incroyablement sexy, sublimement beau.

Et il allait l'embrasser. Elle goûtait déjà la saveur de ses lèvres sur les siennes, la pression de ses bras autour de son buste...

Mais non. Tout cela n'était que fantasme. A la seconde où il

s'enhardissait, elle se déroba.

— Bon, je te laisse, dit-elle.

Acheron retint un gémissement quand elle sortit comme une flèche de la chambre. Comment était-il possible qu'elle ne veuille pas de lui ? Toute sa vie, il avait dû repousser les avances des autres ! Tous tentaient de le caresser, de l'attirer dans leur lit. Et voilà que maintenant qu'il avait trouvé quelqu'un qui l'attirait follement, cette personne le traitait comme un lépreux ! Que se passait-il ?

Exaspéré, il passa rageusement la main dans ses cheveux et jura entre ses dents. La nuit allait être longue, avec Tory qui dormirait tout près de lui et serait pourtant si loin.

Le lendemain matin, Tory se réveilla beaucoup trop tôt et descendit, somnolente, à la cuisine. Elle franchit le seuil et se figea. Acheron était là, en jean, torse nu, dos tourné.

Par tous les saints ! Cette peau dorée exposée à ses yeux avides, cette carrure d'athlète, ces hanches fines, ces fesses merveilleusement rebondies, c'était plus qu'une femme normale n'en pouvait supporter ! Les cheveux encore emmêlés, il ouvrait une bouteille de bière.

— C'est une plaisanterie ? lâcha Tory, écœurée.

Il se retourna, et elle sentit son équilibre mental l'abandonner. Oh, il portait toujours ses lunettes noires, mais il avait omis de fermer le dernier bouton de son jean, qui tombait bas sur ses reins, révélant son nombril.

Ce grand corps musclé était un appel au péché. Aucun homme n'aurait dû avoir cette allure ! Et surtout pas un homme dans sa cuisine. Dans son lit, en revanche...

— Il y a un problème ? demanda-t-il.

Elle dut inspirer profondément pour se ressaisir.

— Tu bois de la bière dès que tu te lèves ? Mais tu es alcoolique !

— Je ne suis pas alcoolique, affirma-t-il avec un sourire malicieux avant d'avaler une longue gorgée.

— C'est ce que disent tous les alcooliques. Mets quelque chose dans ton estomac avant de boire ça !

— Je n'ai pas besoin d'une mère, Tory, dit-il, l'expression soudain dure.

Elle essaya de lui prendre la bouteille, mais il ne céda pas. Elle capitula donc et alla chercher des œufs dans le réfrigérateur.

— Assieds-toi, je vais te préparer un truc à manger.

— Je n'ai pas faim.

— Et moi, je tiens une poêle et un couteau, alors arrête de discuter et assieds-toi.

— Je ne mange pas le matin, marmonna-t-il en s'écartant.

— Assis !

— Oui, Votre Majesté, fit-il en obtempérant. Y a-t-il autre chose qui plairait à Votre Majesté ?

— Que tu enfiles un tee-shirt, comme tout être civilisé. Sais-tu à quel point c'est peu hygiénique de déambuler dans une cuisine torse nu ?

Acheron rit, mais jaune : Tory était la seule et unique personne qui souhaitât qu'il s'habille ! Il commençait à se relever en maugréant quand elle pointa le couteau sur lui.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Ne t'avise pas de bouger avant que je t'aie vu manger quelque chose.

— Mais tu viens de me dire d'aller mettre un tee-shirt !

— Depuis quand m'obéis-tu ? Tu ne m'auras pas. Je sais que tu vas monter dans ta chambre et que tu ne redescendras pas. Reste assis.

Il leva les mains en signe de reddition et la regarda casser deux œufs dans un bol puis les battre avec une énergie qui lui aurait fait peur s'il n'avait pas été un dieu doté de pouvoirs d'autodéfense.

— Tu n'es pas du matin, n'est-ce pas, Tory ?

— Effectivement. Tant que je n'ai pas eu ma dose de caféine, je suis de mauvaise humeur. Alors sois prudent.

Il cacha son sourire. Elle l'amusait comme personne avant elle. Il resta sagement sur sa chaise tandis qu'elle faisait frire du bacon et griller des toasts, qu'elle plaça ensuite dans une assiette, l'omelette par-dessus.

— *Fie !* ordonna-t-elle, soit « mange » en grec, en posant l'assiette devant lui.

Il regarda l'alléchante nourriture, si odorante, et une vague d'émotions négatives le submergea.

« Tu veux manger, putain ? Fais-moi plaisir d'abord... »

Il se revit dans le bureau d'Estes, à genoux sur le sol, nu et enchaîné au pied de l'écritoire. Il était affamé. On ne lui avait rien donné la veille alors qu'il avait « travaillé » à en être en sang et perclus de douleurs, afin que son oncle puisse s'enrichir. Il avait les yeux rivés sur les figues sèches qu'Estes avait posées devant lui et salivait. Pourtant, il n'osait pas toucher aux fruits. Puis il avait cru pouvoir se servir discrètement. Mais son geste n'avait pas échappé à Estes, qui l'avait durement frappé sur la main avant de l'agripper par les cheveux. « T'ai-je donné la permission de manger, putain ? »

Même Artémis lui rationnait son sang, afin d'exercer davantage de contrôle sur lui. S'il ne la comblait pas, il mourait de faim.

Mais il y avait pire. Le souvenir des gardes de son père le nourrissant de force, le frappant et l'étouffant à moitié pour l'obliger à

avalier.

Le résultat, c'était que maintenant, il détestait manger.

Tory coupait du fromage quand elle nota le changement d'expression d'Acheron. Elle se figea, la main en l'air. Il semblait vraiment effrayé par le contenu de son assiette.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je n'ai pas l'habitude de prendre de petit déjeuner.

Elle entendit dans sa voix une note qui lui rappela un enfant malheureux et effrayé. Sans réfléchir, elle s'approcha de lui, lui prit gentiment le menton entre deux doigts et l'obligea à se tourner vers elle.

— Je ne te forcerai pas à manger, Acheron. Mais je ne veux pas que tu meures de faim. Prends quelques bouchées, je t'en prie.

Il fixait la jugulaire palpitante de la jeune femme. La source de nourriture, de vie, était là. C'était de cela qu'il avait besoin. Au point de sentir ses canines s'allonger, ses yeux devenir rouges. Mais il refusait de se nourrir sur Tory comme Artémis l'avait fait sur lui lorsqu'il était humain, même s'il se savait capable de faire en sorte que la jeune femme en tire du plaisir. On se sentait violé quand quelqu'un vous prenait votre sang. Non, il ne ferait pas subir cela à Tory.

— Une bouchée ? dit-elle en lui présentant une fourchette chargée d'œuf.

Instinctivement, il voulut la repousser. Ses canines se rétractaient. Mais ses lèvres s'entrouvrirent, et sa langue accueillit la bouchée de nourriture. Qui se révéla étonnamment délicieuse. Il n'avait rien mangé depuis sa mort.

Le sourire satisfait de Tory acheva de le combler. Elle lui caressa la mâchoire du bout du pouce, et il crut défaillir de bonheur. Il y avait tant de douceur dans cette caresse que cela l'excita. Une érection inattendue qui le laissa désespéré. Comment résister à l'envie de prendre la jeune femme dans ses bras et de l'embrasser, de la déshabiller, de la porter jusque dans la chambre ?

Jamais, de toute son existence, il n'avait connu pareil désir. C'était étourdissant, incroyable. Tout son être vibrait, avide d'amour.

Tory continua de lui donner la becquée et, ce faisant, éprouva une kyrielle d'émotions ensorcelantes. Elle luttait contre les pulsions qui lui ordonnaient d'enlever ses vêtements et d'arracher à Acheron ce jean si épais, qui moulait ses cuisses puissantes... et bien d'autres choses.

Avait-il perçu son émoi ? Il l'attira contre lui, referma le bras autour de sa taille. Il était si grand que, même assis, il avait la tête à la hauteur de la sienne. Il chercha sa bouche et la gratifia d'un baiser torride qui la bouleversa.

O grands dieux... Il était sur le point de perdre tout contrôle.

Pourtant, il voulait se montrer aussi tendre, aussi doux qu'elle, rendre caresse pour caresse sans emportement ni fièvre. Mais c'était plus fort que lui, il ne réussissait pas à se montrer délicat et mesuré. Il l'étreignait sans retenue et l'embrassait avec voracité.

Tory chancelait sur ses jambes. Il la retenait, étroitement calée contre son buste, et elle dérivait, emportée par un raz de marée de désir. Une petite voix en elle tentait de la rappeler à l'ordre : un homme comme Acheron ne s'intéressait pas aux femmes comme elle ! Il faisait d'elles des amies, non des amantes !

A force d'insistance, la petite voix atteignit les rivages de sa raison, et elle s'écarta vivement.

— Pas si mauvais que ça, l'omelette, hein ? dit-elle d'une voix hachée.

Il approuva d'un hochement de tête, et elle lui donna une autre bouchée. Il mâcha, but une longue gorgée de bière, les yeux fermés, puis les rouvrit. Tory s'apprêtait à faire une nouvelle remarque anodine, mais il la prit de vitesse et l'embrassa de nouveau, cette fois avec une intensité qui la chavira totalement. Sa langue s'immisça avec audace dans sa bouche, et elle se surprit à lui répondre avec une égale ferveur.

Acheron entendit un petit geignement lui échapper et se crut au paradis : elle était aussi enflammée que lui ! Pouvait-il lui enlever son tee-shirt ? N'allait-elle pas le repousser ? Le gifler ?

Un froid subit s'empara de lui.

On l'avait giflé, dans le passé. Jeté hors du lit, battu.

Non, il ne voulait plus de cela. D'autant que la vengeance de la déesse rousse, si elle découvrait qu'il avait embrassé une autre femme, serait terrible.

Bon sang, jamais il ne serait propriétaire à part entière de sa vie...

Il détacha ses bras de la taille fine et souple de Tory et recula pour s'adosser à sa chaise.

— Je suis désolé. C'est juste que tu es... irrésistible.

— Curieux, parce que les hommes m'ont toujours résisté.

— C'étaient des idiots.

Elle tendit la main vers les lunettes noires.

— Puis-je les enlever ?

Il inclina la tête en arrière.

— J'aimerais mieux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que tu serais mal à l'aise. Personne n'aime voir mes yeux.

— Mais qu'es-tu ? Le bébé de Rosemary ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis un peu différente des autres.

Peut-être, mais même les dieux ne faisaient pas exception : lorsqu'ils découvraient ses prunelles argent, une moue d'écœurement déformait leurs lèvres.

— Tory, sache que si tu vois mes yeux, il n'y aura pas de retour en arrière possible.

Cette réflexion ne fit qu'augmenter la curiosité de la jeune femme. Elle tendit de nouveau la main et, très lentement, retira les lunettes. Acheron baissa les yeux vers le sol. Tory sentit sa gorge se serrer. Seigneur, sans ses lunettes, il était encore plus beau !

— Regarde-moi, Acheron.

Il serra les dents en se rappelant la même demande émise par Artémis. Il avait eu si peur... En cet instant, il n'avait pas peur de Tory, mais il savait combien les gens pouvaient être déstabilisés par ses yeux argent. Et puis... ils étaient la preuve de son état de dieu. Seule une divinité pouvait avoir pareilles prunelles.

— Acheron ?

Redoutant sa réaction, il releva la tête à contrecœur.

Tory resta pantoise. De l'argent en fusion qui tourbillonnait. Jamais de sa vie elle n'avait vu des yeux comme ceux-ci.

— Es-tu... aveugle ? s'enquit-elle.

A peine les mots eurent-ils franchi ses lèvres qu'elle se traita d'idiote. Il y voyait parfaitement, de toute évidence.

— Non, je ne suis pas aveugle. J'ai juste une malheureuse tare de naissance.

Comment une telle particularité, si belle, pouvait-elle le faire souffrir autant ?

— Ce n'est pas une tare, Acheron ! Tes yeux sont magnifiques, uniques. Comme toi. Je les trouve très cool.

Il se détourna. De nouveau, elle lui prit le menton et lui fit pivoter la tête.

— Qui t'a fait du mal, Acheron ?

— Hein ?

Il paraissait ébahi qu'elle ait perçu sa détresse.

— On dirait que tu es en permanence sur la défensive, que tu crains que l'on ne te reproche tout ce que tu es, à commencer par tes yeux.

Acheron était sidéré par la perspicacité de la jeune femme.

— As-tu jamais été intime avec quelqu'un ? demanda-t-elle en lui passant la main dans les cheveux.

— Bien sûr.

— Je ne veux pas dire sexuellement. Je me doute bien que tu as connu des dizaines et des dizaines de femmes. Mais as-tu déjà eu

quelqu'un à qui tu pouvais te confier ? Quelqu'un en qui tu avais confiance, qui ne te jugeait pas, ne te critiquait pas ?

— C'est dans la nature humaine de blesser autrui, dit Acheron d'un ton désabusé. Personne ne se soucie vraiment de ce que les autres pensent ou éprouvent.

— Moi, je me soucie de ce que tu penses.

Tory avait mal pour lui. A en avoir les larmes aux yeux.

— Toi ? Tu t'es trompée dès le début à mon sujet. Pour toi, je n'étais qu'un salaud de plus.

— Je me suis trompée parce que tu ne m'as rien dit qui me permette d'affiner mon opinion. Pourquoi es-tu venu à Nashville ? Pourquoi était-ce si important pour toi de ruiner ma réputation ?

Elle vit ses yeux se voiler et comprit qu'il se refermait sur lui-même. Qu'il souffre autant prouvait qu'il n'avait pas agi aussi mal sans une bonne raison.

— Pourquoi, Acheron ? insista-t-elle.

La pendule du vestibule sonna.

— Il est 9 heures. J'ai un rendez-vous.

Sa bière à la main, il se rendit dans le salon, où il avait relié une Xbox 360 au téléviseur. Tory le suivit, intriguée. Apparemment, il voulait connaître son score dans un jeu vidéo. De petits personnages tournoyaient sur l'écran, comme dans un jeu pour enfants.

— Salut, Toby, entendit-elle.

Elle s'aperçut qu'il communiquait avec quelqu'un par le biais d'une oreillette.

— Oui, je sais, je suis un peu en retard. Pardon, ajouta-t-il. Toby, surveille Jaden. Il a passé de sales moments et semble prêt pour la destruction massive.

Il rit. Tory vit un renard s'agiter sur l'écran. Ce devait être lui, Jaden.

— Hé, Takeshi, ce n'est pas digne de chercher à sacrifier le renard, espèce de sale hérisson !

Seigneur... Comment un adulte pouvait-il s'amuser avec un jeu de gamins ? Consternée, elle se retira dans la salle de bains pour prendre une douche. Trente minutes plus tard, habillée, elle redescendit au salon. Acheron poursuivait sa partie.

— Et où est le lance-roquettes quand on en a besoin, hein ? Ah, merde, Jaden, arrête avec le pollen, je déteste ça ! C'est ça, gave-toi de miel, sale punk.

Le rire léger d'un enfant s'échappa de l'oreillette, interrompu par la sonnerie du portable d'Acheron, qui coupa le son de l'oreillette avant de répondre.

— Ouais, Trish. OK, je comprends.

Il raccrocha et revint au jeu.

— Je crois que Toby peut être déclaré vainqueur : sa maman dit qu'il faut qu'il enlève son pyjama et aille se laver. Oh, je sais, Toby, pas la peine de crier, les mères sont là pour nous enquiquiner... On s'y remet plus tard, d'accord ?

Tory attendit qu'il ait coupé la communication et rangé tous les accessoires pour demander :

— Quel âge a Toby ?

— Huit ans.

— Et les autres joueurs ?

— Plus de huit ans.

— Donc, des adultes se retrouvent sur le Net pour battre, le samedi matin, un enfant de huit ans ?

— On ne le bat pas. Toby l'emporte toujours, dit Acheron en riant.

— Tu vois, ça continue, tu ne me dis jamais rien ! s'exclama Tory, irritée.

Il la regarda gravement avant de déclarer :

— La confiance, c'est bien... pour les autres. Chaque fois que j'ai commis l'erreur de me fier à quelqu'un, je l'ai payé très cher. Je suis content que personne ne t'ait fait subir ça, Tory. Moi, j'ai eu moins de chance.

— Mais jamais je ne te trahirais !

Il secoua la tête.

— Des êtres que je connaissais bien plus intimement que je ne te connais ont fini par me mentir et m'infliger le pire. Alors non, merci, je ne recommencerai pas.

Tory était navrée. Acheron était traumatisé au point de ne même pas lui parler de ces gens avec lesquels il jouait. Des amis ? des membres de sa famille ? Mystère.

— Je vais prendre une douche, annonça-t-il en ramassant son sac à dos.

Bon sang, quelle méfiance ! Ce sac ne contenait probablement, ainsi qu'il l'avait dit, que des sous-vêtements sales, mais il y tenait comme à la prunelle de ses yeux.

Il sortit de la pièce, mais laissa derrière lui la télécommande du jeu vidéo. Tory la prit, hésita, se reprocha sa curiosité puis y céda. Elle appuya sur le bouton de commande.

Aussitôt, le profil d'Acheron s'afficha sur l'écran. JadeNX était parti, mais le dénommé Tokisan était encore là.

Etes-vous un ami d'Acheron ? tapa Tory.

Et vous ?

Mmm. Méfiant aussi, le partenaire.

Oui. Mon nom est Tory. Voulez-vous m'appeler ? Voici mon numéro : 204-555-9862.

Le téléphone sonna quelques secondes plus tard. Tory éteignit le téléviseur et décrocha.

— Bonjour, je suis Tory.

— Et moi, Takeshi. Que me voulez-vous ?

Elle se sentit brusquement ridicule.

— Je... je suis désolée, je n'aurais pas dû vous déranger. Au revoir.

— Attendez ! Si ça n'avait pas été important, vous ne m'auriez pas appelé. Est-ce qu'Acheron a des ennuis ?

— Non. Je suis archéologue et je l'héberge chez moi parce que nous pensons que quelqu'un cherche à voler des pièces atlantes trouvées dans la mer Egée par mon équipe. Acheron est tellement secret que je... Je ne sais pas.

Pourquoi racontait-elle cela à un inconnu ?

— Je ne lui répéterai pas que vous m'avez contacté. Il n'aimerait pas ça. Ça le mettrait en pétard.

— Je m'en doute. Je n'aurais pas dû vous téléphoner. J'avais juste besoin de savoir qu'il n'est pas... eh bien... fou.

Takeshi éclata de rire.

— Oh que non, il ne l'est pas. Et vous êtes plus en sécurité avec lui qu'avec n'importe lequel de vos proches. Il a un tel sens de l'honneur qu'il préférerait mourir plutôt que de manquer à sa parole.

Tory se sentit tout de suite mieux.

— Merci, monsieur Takeshi.

— Je vous en prie. Soteria, prenez soin de lui. Et n'oubliez pas qu'il faut beaucoup de courage et de cœur à un homme à qui on n'a jamais montré de gentillesse pour en prodiguer à autrui. Même la plus sauvage des bêtes peut être domptée par une main douce et patiente.

Sur ces mots, Takeshi raccrocha. Tory resta immobile, les yeux dans le vague, à méditer ses derniers mots, jusqu'au moment où elle se rendit compte qu'il l'avait appelée Soteria. Comment connaissait-il son vrai prénom ?

— Qu'est-ce que tu as fait ? tonna Acheron.

Tory sursauta, puis se retourna et se figea. Vêtu d'un pantalon de cuir noir, chaussé de bottes assorties, Acheron avait laissé ses cheveux humides en liberté sur ses épaules. Seigneur, cet homme était irrésistible !

Il était divinement beau, oui, mais ce fut le tee-shirt gris délavé décoré de squelettes qui la priva de ses moyens. Un symbole de ce qui la menaçait pour s'être montrée indiscreète ?

Elle s'éclaircit la gorge et s'efforça de dissimuler sa nervosité.

— De quoi parles-tu, Acheron ?

— Tu as ouvert un robinet quelque part pendant que je me douchais, et je me suis gelé !

— Oh... désolée. Le lave-vaisselle. Je... je ne le ferai plus.

— Ce serait bien, parce que un coup c'était glacial, un coup brûlant.

Elle remarqua soudain le dragon tatoué. Sur son avant-bras. Là où elle l'avait vu la première fois.

— Est-ce un de ces machins temporaires que tu changes de place pour agacer les gens ? Il ne...

La sonnerie de son téléphone l'interrompt. Elle décrocha et entendit Bruce.

— Salut, Bruce. Alors ? Tu as retrouvé le journal ?

— Non. Dimitri s'est fait assassiner, et son appartement a été mis sens dessus dessous. Les tueurs ont dû emporter le journal.

La nouvelle était si choquante et si inattendue que Tory chancela, lâcha le téléphone et éclata en sanglots. Sans les bras secourables d'Acheron, elle se serait effondrée par terre.

— Respire, lui dit-il doucement avant de ramasser le téléphone. Allô ?

— Où est Tory ?

Acheron regarda la jeune femme. Les genoux ramenés contre la poitrine, les mains sur la tête, elle pleurait.

— Elle est bouleversée, dit Acheron. Que s'est-il passé ?

— L'un de nos amis a été retrouvé mort, hier soir.

Acheron ferma brièvement les yeux en se rappelant la longue et atroce agonie de Dimitri.

— Elle vous rappellera quand elle sera calmée.

Il coupa la communication et attira Tory contre lui. Elle enfouit

le visage dans son épaule, noua les bras autour de son cou et demanda en hoquetant :

— Comment est-il mort ? Pourquoi ?

Il la serra doucement.

— Je ne sais pas, Tory. Des merdes arrivent aux meilleurs d'entre nous.

— Non ! Pas à cause d'un foutu journal ! S'il te plaît, Acheron, dis-moi qu'un livre ancien ne vaut pas la vie d'un homme !

Elle se libéra de son étreinte et reprit le téléphone.

— Que fais-tu ?

Ses joues mouillées étaient maintenant rouges de colère.

— Je vais appeler tous les membres de mon équipe et leur dire de se cacher immédiatement. Je ne veux pas qu'il arrive malheur à quelqu'un d'autre !

Il ne tenta rien pour la retenir, mais essaya de lire en elle. Toujours sans résultat. Bons dieux que c'était frustrant de ne pas pouvoir s'insinuer dans l'esprit de la jeune femme ! Il se sentait vulnérable, ce qui ne lui était pas arrivé depuis qu'Apollon l'avait tué.

Tory remonta ses lunettes sur son nez et darda sur Acheron un regard douloureux et irrité à la fois.

— D'après toi, qu'y a-t-il de si important dans ce livre ?

— La fin du monde.

— Allons, sois sérieux.

— Et si je l'étais ? Si ce qui est écrit dans ce livre pouvait conduire à l'apocalypse ?

— Alors, il faudrait impérativement le détruire.

— Même s'il recelait les preuves de la réalité de l'Atlantide ?

— Eh bien, il ne s'agit que d'une hypothèse... mais, oui. Prouver que l'Atlantide a existé ne vaut pas la destruction du monde. A quoi bon laver la réputation de mon père si personne n'est là pour s'en soucier ?

— Tu raisones à une vitesse sidérante, remarqua Acheron, admiratif.

— Mmm.

Elle ferma les yeux, les traits soudain crispés.

— Je n'arrive pas à croire que Dimitri soit mort... Mon Dieu, j'espère qu'il n'a pas souffert.

Acheron resta muet. Il ne voulait pas mentir, et quant à lui dire la vérité...

— Que fais-tu d'habitude, le samedi ? demanda-t-il, désireux de changer de sujet.

Tory soupira. Il était évident qu'elle pensait toujours à Dimitri, mais voulait se montrer courageuse.

— Ça dépend. Ces derniers week-ends, je faisais du

parachutisme, mais mon pilote a annulé avant-hier : il est malade. Je me proposais de ranger des papiers et de regarder des navets à la télé. Et toi, à part essayer de mettre à mal l'ego d'un petit garçon dès le lever, que fais-tu le samedi ?

Il sourit et sortit sa montre de gousset d'une poche de son pantalon.

— Tu le découvriras dans environ deux heures.

— Qu'y a-t-il dans deux heures ?

— Un match de basket.

— Pouah... Regarder du sport, très peu pour moi. Ça m'ennuie à mourir.

Acheron n'entendait pas renoncer à son match.

— Il va bien falloir que tu te résignes à t'asseoir dans les gradins, vu que je ne peux pas te laisser seule ici.

— Dans tes rêves !

— Oh que non. Pour de vrai.

Son obstination sidéra Tory. Quelle importance, qu'elle assiste ou non à un stupide jeu de ballon avec ses copains ?

Elle continua de protester, mais il ne céda pas. Après un interminable échange d'arguments, il monta dans sa chambre, puis redescendit en tee-shirt noir et blanc d'arbitre et chaussures de basket. Tory resta bouche bée tant il était ridicule dans cette tenue. Il avait attaché en catogan ses longs cheveux noirs striés de rouge et changé le piercing dans son nez : ce n'était plus un clou mais un anneau d'argent assorti aux deux qu'il portait à l'oreille gauche.

— Ils te laissent arbitrer ?

— Sur le terrain, personne ne discute mes décisions.

— Je m'en serais doutée.

Il ramassa son manteau et son sac à dos puis proposa :

— Je t'emmène ?

— Tu as une voiture ? s'étonna Tory.

— Une moto. Je l'ai récupérée hier soir en allant chercher des vêtements de rechange.

Un mensonge. Il l'avait matérialisée ce matin, après s'être dit qu'il ferait volontiers un peu de moto et que peut-être Tory ne refuserait pas de chevaucher l'engin.

— Je n'ai pas de casque.

Il en sortit un, d'un noir brillant, de son sac.

— Maintenant, tu en as un. Prête pour un peu d'aventure ?

Elle fronça le nez et croisa les bras sur sa poitrine. D'accord, elle était tentée de l'accompagner, mais elle n'était pas inconsciente.

— Je n'ai pas de combinaison, et la dernière chose dont j'ai envie, c'est de me répandre comme une crêpe mal cuite sur le goudron.

Décidément, son énorme sac à dos recelait maintes surprises : il venait d'en extraire une veste de cuir noir renforcée à la taille et aux coudes. Tory éclata de rire en découvrant le crâne barré de deux os et le logo doré d'Hayabusa qui en décoraient le dos.

— Tu aimes bien les têtes de mort, hein ?

— Elles sont chouettes.

Tory mit la veste, dont le parfum lui monta aux narines. L'odeur d'Acheron diluée dans celle du cuir. Il avait dû souvent porter cette veste. Pourtant, elle lui allait comme un gant. Bizarre.

C'était visiblement un article de grand luxe qui avait dû coûter une fortune. Mais quelle profession exerçait-il donc pour s'acheter ce genre de chose ? Et comment s'était-il débrouillé pour que la veste soit exactement à sa taille ? Avait-il un don à la Mary Poppins ? Le casque aussi lui allait parfaitement, découvrit-elle en l'essayant.

— Je te suis, Acheron.

Il avait la gorge sèche. Voir Tory porter sa veste préférée était si émouvant. Elle était adorable, dans ce genre de vêtement si différent de son style habituel.

Pendant qu'elle nattait ses longs cheveux sous ses yeux émerveillés puis enfilait des bottes, il admira sa beauté. Ses prunelles marron glacé le subjuguèrent, même derrière les verres des lunettes. Bon sang, s'ils ne sortaient pas de cette maison illico, il n'y tiendrait plus. Il la prendrait dans ses bras et la porterait jusqu'à sa chambre. Là, elle pourrait prendre la mesure de ses talents...

Il s'interdit aussitôt de nourrir de telles pensées. Persister dans ces fantasmes ne lui créerait que des problèmes.

Il gagna la rue, où sa moto noir et or scintillait dans la lumière du soleil. L'engin évoquait un redoutable prédateur prêt à dévorer la route. Il apportait à Acheron une exquise sensation de liberté. Il n'aimait rien tant que le chevaucher et foncer sur l'autoroute. Quelle que soit son humeur au départ, au terme de la course, elle était au zénith.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Tory en examinant la moto.

— Une Hayabusa Turbo, répondit-il en coiffant son casque.

Tory hésita quand elle se rendit compte que la moto avait été conçue pour une seule personne.

— On ne tiendra jamais à deux, là-dessus.

— Mais si.

Et il déploya un siège passager intégré à l'arrière de la selle. Puis il arrima son sac à dos par-dessus le réservoir d'essence et enfourcha l'engin avec une grâce virile qui fascina Tory. Manifestement, Acheron était dans son élément sur cette moto. Il sortit la clé de contact de la poche de son manteau, dont il coinça les

pans autour de ses jambes.

Tory songea qu'elle aurait pu rester des heures à admirer le pilote et la moto, en totale harmonie, symbolisant la force et le danger. En cet instant, Acheron était tellement sexy qu'elle avait envie de le déshabiller sans autre forme de procès et de le jeter tout nu sur sa pelouse, pour lui faire l'amour jusqu'à l'épuisement au vu et au su de Dieu et des humains.

— Allez, hop ! Monte, *koukla*.

Le mot grec pour « poupée ». L'entendre lui fit chaud au cœur. Toutefois, ce fut avec une certaine hésitation qu'elle approcha de l'énorme moto, qui avait manifestement été conçue pour la vitesse. Elle passa la jambe par-dessus la selle, s'assit et noua les bras autour de la taille d'Acheron.

Elle se sentit aussitôt merveilleusement bien. La poitrine pressée contre son large dos, le visage baignant dans son parfum musqué, elle était au paradis.

— Tiens-toi bien.

La voix lui était arrivée par un émetteur intégré dans le casque.

Acheron démarra, un grondement profond s'éleva, et l'engin fila immédiatement comme le vent. Le cœur palpitant, Tory eut l'impression qu'ils volaient, fendaient l'air qui sifflait à ses oreilles en dépit du casque. C'était une sensation grisante. Jamais Acheron n'irait assez vite pour l'effrayer. Elle adorait la vitesse.

— Tu fais ça souvent ? s'enquit-elle.

— Chaque fois que j'en ai l'occasion. Je vis pour piloter cet engin.

C'était bien la première fois qu'il lui faisait part d'un goût personnel. Une date à marquer d'une pierre blanche... Oh, une bosse ! La moto la franchit à une telle allure qu'ils se soulevèrent du siège.

Tory poussa un cri d'allégresse et éclata de rire.

Le son de ce rire ravit Acheron. Dans un premier temps, il avait craint qu'elle n'ait peur. Mais, comme l'avait dit Pam, elle n'avait peur de rien, et cela l'enchantait. De même que l'enchantaient le contact de ses bras autour de lui et la pression de son buste contre son dos. Si elle avait pu laisser glisser une main jusqu'à son entrejambe, elle aurait découvert qu'il était plus que prêt à s'occuper d'elle.

Allons, elle ne ferait pas cela, voyons, se dit-il avant d'imprimer un coup d'accélérateur rageur à la moto.

Tory ne fit plus de commentaires. Ils roulèrent à une vitesse record jusqu'à un gymnase, et elle remercia le Ciel de n'avoir pas à payer la prime d'assurance de la moto : si Acheron roulait tout le temps comme cela, elle devait être gratinée. Et les amendes... Elles devaient pleuvoir. C'était d'ailleurs étonnant qu'il ait encore son permis.

Avec dépit, elle se rendit compte qu'il ralentissait puis s'arrêtait carrément sur le parking du gymnase.

— Pourquoi on s'arrête ici ? s'enquit-elle.

— Pour le match.

Il posa la moto sur la béquille et prit ses lunettes noires dans son sac à dos avant de retirer son casque.

Tory remarqua qu'il gardait les paupières closes jusqu'à ce qu'il ait échangé le casque contre les lunettes. Elle ne comprenait pas pourquoi il avait tellement honte de ses yeux. Mais cette gêne manifeste le rendait très humain, fragile et adorable. Et elle s'interrogeait : comment un homme aussi sexy et sûr de lui pouvait-il être complexé par une particularité qu'elle trouvait extrêmement séduisante ?

Il jeta son sac à dos sur son épaule, cala le casque sous son bras et guida Tory jusqu'à la porte arrière du gymnase. Ils entrèrent. Des gamins âgés de sept à neuf ans s'entraînaient.

Tory fut émue de les voir accourir vers Acheron et l'entourer. Ils babillèrent tous en même temps, avides d'attirer l'attention de l'homme si grand qui s'inclinait pour se mettre à leur hauteur.

— Bon, les gars, allez-y ! s'écria-t-il en riant. Entraînez-vous ! Je ne veux pas voir de tricheries ni de sales coups, OK ?

Tous opinèrent avec vigueur avant de regagner leurs places sur le terrain.

— Tu es vraiment surprenant, remarqua Tory.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Eh bien, que c'est merveilleux, ce que tu fais avec les enfants. Je n'aurais jamais imaginé que tu consacrais ton samedi à ça.

De la main, elle montra les équipes prêtes à en découdre.

— Acheron est l'un des meilleurs bénévoles que nous ayons jamais eus !

Tory se tourna vers la femme qui venait de parler, une Noire entre deux âges aux cheveux grisonnants. Acheron la lui présenta. Elle s'appelait Perry Stallings et parut très heureuse qu'Acheron ait enfin une petite amie. Au grand dam d'Acheron, elle exprimait sa satisfaction quand un bel homme blond superbement bâti s'approcha.

— Content de te voir, Talon, dit Acheron. Même si tu me casses constamment les pieds.

— Idem pour moi. C'est ton monstre, dehors ?

— Ouais.

— Super. Quand tu décideras de le vendre, appelle-moi.

— Tu as intérêt à être patient. Tory, voici Talon.

Le blond regarda le casque que la jeune femme tenait toujours.

— Des casques assortis ? Tiens, tiens.

— Je suis venue avec Acheron, expliqua Tory.

— On est copains, le Celte, précisa Acheron. Ne te fais pas tout un film.

— Si tu le dis, T-Rex, si tu le dis...

Perry tapa dans ses mains.

— Bon, maintenant que vous êtes tous les deux là, on va commencer l'entraînement.

Acheron se tourna vers Talon.

— Sunshine est avec toi ?

— Elle gare la bagnole.

Quelques instants plus tard, une petite brune pétulante les rejoignit. Elle portait une jupe rose et une tunique assortie sous une veste en jean ornée de dentelle.

— Comment vas-tu, mon joli ? demanda-t-elle en plaquant un baiser sur la joue d'Acheron.

Visiblement mal à l'aise, celui-ci s'empressa de faire les présentations. Sunshine, apprit-il à Tory, était la femme de Talon.

— C'est mon chéri. N'est-il pas splendide ? demanda la nouvelle venue à Tory, en prenant fièrement son mari par les épaules.

— Ouais, bon, on joue, Acheron ? grommela Talon.

— On y va, acquiesça Acheron en enlevant son manteau.

Il posa son sac à dos et son casque par terre, puis sortit un sifflet argenté de sa poche. Tory s'assit dans les gradins avec Sunshine et les deux femmes observèrent le début du jeu en silence, jusqu'à ce que Sunshine demande :

— Depuis quand connaissez-vous Acheron ?

Tory eut du mal à s'arracher au spectacle : Acheron courait avec la fluidité et la grâce d'un guerrier de l'Antiquité entraînant de nouvelles recrues au combat.

— Hein ? Oh, pas longtemps. Une petite semaine.

— Et il vous a déjà amenée ici ?

— Ma maison a été mise à sac par des cambrioleurs et l'un de mes amis assassiné la nuit dernière. Acheron n'a pas voulu me laisser seule. Il était inquiet.

Les yeux écarquillés d'horreur, Sunshine posa la main sur son bras.

— Mais c'est abominable ! Vous tenez le coup ?

Tory déglutit avec peine. Non, elle ne tenait pas vraiment le coup. Elle devait prendre sur elle. Dimitri allait tellement lui manquer !

— Je fais avec, dit-elle dans un soupir.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-nous, OK ? Talon et moi habitons en banlieue, mais nous pouvons être là en un clin d'œil : Talon conduit comme un cinglé. Oui, appelez, de jour comme de nuit.

La chaleur de cette jeune femme émouvait Tory. Son mari et elle étaient de parfaits étrangers, et pourtant, Sunshine semblait sincèrement touchée par ce qui lui arrivait.

— Merci, dit Tory. Acheron a bien de la chance d'avoir de si bons amis.

Sunshine balaya ses remerciements de la main. Elle avait les yeux rivés sur le terrain, où Acheron emmenait l'un des gosses sous son bras. Il le posa sur la ligne et lui fit la leçon à l'oreille.

— Je crois que c'est nous qui avons de la chance d'avoir Acheron, rectifia Sunshine.

Tory était d'accord. Elle s'estimait chanceuse de l'avoir rencontré – quoiqu'elle eût préféré que les circonstances de leur rencontre aient été différentes.

— Et vous, depuis quand le connaissez-vous ?

— Moi, des années, et Talon, une éternité.

Tory regarda le grand blond. Il avait à peine quelques années de plus qu'Acheron. Elle était ravie d'avoir été présentée à des personnes qui lui étaient proches.

— Acheron ne me parle pas de grand-monde.

— Ouais, je sais. Il est très réservé. Vous avez soif ? demanda Sunshine en lui tendant une bouteille d'eau. Acheron est comme il est, mais ce n'est pas pour autant que vous devez moins l'aimer. Il est l'un des êtres les plus dignes de confiance que je connaisse.

Tory prit la bouteille. Acheron avait failli marquer un panier, mais Talon l'en avait habilement empêché. Acheron semblait beaucoup s'amuser, alors que, la plupart du temps, il se tenait sur ses gardes, comme s'il avait peur pour son intégrité. Une seule chose pouvait expliquer ce comportement.

— A-t-il eu une enfance difficile, Sunshine ?

— Je n'en sais rien. J'ai entendu divers sons de cloche. Certains disent qu'il vient d'un milieu très privilégié, très riche.

Effectivement, on sentait qu'il était habitué à ce qu'il y avait de mieux. Cette luxueuse veste de motard, par exemple.

— Il paraît avoir beaucoup d'argent.

— Oh, je ne sais pas, dit Sunshine. Ce qu'il possède, il l'a gagné. En ce qui concerne son passé ou sa famille, personne ne sait quoi que ce soit. Et il refuse d'en parler.

Ce qui signifiait que ce passé avait été difficile, sinon pourquoi ce blocage ? Songer à sa famille était censé être agréable, réconfortant. Dès qu'elle se remémorait ses parents, Tory se surprenait à sourire. Acheron, lui, n'avait certainement que de tristes souvenirs.

Le cœur lourd, elle continua de le suivre des yeux pendant qu'il jouait avec les enfants. Il se mettait à leur portée, faisait en sorte qu'ils puissent attraper le ballon, courait à leur vitesse. Le spectacle était

charmant.

Sunshine lui tendit un sachet de galettes au gingembre.

— Vous en voulez une ?

— Merci, dit Tory en se servant.

Pendant que les deux jeunes femmes grignotaient leurs gâteaux, une maman et son petit garçon en chaise roulante entrèrent dans le gymnase et s'arrêtèrent au ras de la ligne afin que l'enfant puisse assister à la partie. Il avait des cheveux noirs et des yeux d'un bleu éclatant qu'il plissait comme s'il retenait ses larmes pendant que sa mère lui caressait le dos.

— Bonjour, lui dit Tory.

L'enfant s'assura d'un coup d'œil que sa mère était d'accord pour qu'il parle avec cette étrangère.

— Il s'appelle Toby, dit celle-ci.

— Toby ? Vraiment ? Mon ami Acheron disputait une partie sur sa Xbox ce matin avec un garçon qui s'appelait Toby.

— Oui, c'était moi ! Et je l'ai écrasé !

Son expression s'était illuminée, ses larmes s'étaient taries en une fraction de seconde.

— Toby, lui reprocha gentiment la mère, on ne dit pas ça, voyons !

— C'est ce qui s'est passé, assura l'enfant en se redressant sur son fauteuil.

— Vous êtes venus regarder Acheron ? demanda Tory.

Ce fut le jeune garçon qui répondit :

— Mon frère Zach est le numéro sept de l'équipe bleue.

— Oh, je le vois. C'est le meilleur joueur.

Le *buzzer* sonna la mi-temps. Acheron arriva en courant, les joues rougies par l'effort. Il frappa dans la main tendue de Toby.

— Salut, Tobinator ! Ça va ?

— Ouais ! On peut jouer ?

Acheron regarda la mère.

— C'est OK, Trish ?

— Eh bien... Vas-y doucement. Son thérapeute l'a soumis à rude épreuve aujourd'hui.

— Je ferai attention.

Acheron souleva Toby dans ses bras et l'emmena sur le terrain. Les équipes avaient déjà repris l'entraînement. Zach passa le ballon à son petit frère, Toby l'attrapa en riant, et Acheron fonça jusque sous le panier. Toby lança la balle, marqua et cria de plaisir.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans cet homme, murmura Trish.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Tory.

— Toby et mon mari ont eu un accident de voiture, il y a un

an. Barry a été tué sur le coup et Toby est devenu paraplégique. Des semaines durant, à l'hôpital, il est resté dans un état semi-comateux. Il ne mangeait pas, ne parlait pas. Et un jour, Acheron et l'un de ses amis sont arrivés dans le service, les bras chargés de cadeaux, chantant... Quand Acheron a vu Toby, il est allé vers lui et, comme par magie, mon fils s'est mis à rire. Mon Dieu, regardez-les donc, tous les deux. Ce que je peux aimer cet homme...

Acheron courait toujours, et l'enfant dans ses bras marquait panier sur panier. Lorsque la fin du jeu sonna, il revint vers les gradins, en nage, et posa Toby dans le fauteuil roulant. Les yeux du petit garçon brillaient d'excitation et de plaisir.

— Il faut que je reprenne la partie, mon gars. Zach veut sa revanche, dit Acheron en ébouriffant les courts cheveux noirs de l'enfant.

— D'accord.

— Evite les gâteaux de Sunshine, Tory. Talon dit qu'ils sont infâmes.

— Oh, merci, Acheron ! s'écria Sunshine d'un ton outragé.

Tandis qu'Acheron retournait sur le terrain en riant aux éclats, Trish se pencha sur son fils.

— Comment te sens-tu, Toby ? N'as-tu pas plus mal, après toute cette agitation ?

— Non. Je me sens super bien. L'an prochain à la même époque, je marcherai !

Trish fit la grimace.

— Mon bébé, tu sais ce que les médecins ont dit...

— Ouais, mais moi, c'est Acheron que je crois. Et lui, il a dit que je marcherais.

La partie alla jusqu'à son terme dans l'enthousiasme et la gaieté. Les petits joueurs se retirèrent enfin, et Acheron resta seul sur le terrain avec Talon, qui se mit à dribbler.

— Tu veux continuer la partie, le Celte ? lui demanda Acheron.

— Sûr. Sunshine, tu joues ?

— Me voilà !

Acheron regarda Tory.

— Tu connais quelque chose au basket ?

— Ça fait cent mille ans que je n'y ai pas joué, mais je devrais m'en sortir.

— Les hommes contre les femmes ! brailla Talon en sautant sur place.

Acheron jucha Toby sur ses épaules, et la nouvelle partie commença. Mais Trish l'interrompit rapidement, avant que Tory ait eu le temps de s'échauffer.

— Il faut y aller, les garçons. Remerciez Acheron. On doit

rentrer.

Toby se mit à bouder. Acheron le ramena à son fauteuil.

— Ne t'en fais pas, mon pote. La prochaine fois que je reviendrai en ville, on battra Zach à plate couture.

— D'accord. Et n'oublie pas, samedi prochain, 9 heures !

Acheron fit le salut romain en claquant des talons.

— A votre service, mon seigneur et maître.

Puis il se pencha sur le petit garçon et lui ébouriffa de nouveau les cheveux.

— Tu as super bien joué, aujourd'hui. Continue à t'entraîner.

— Sans faute. *Bye*, Acheron.

Alors que Toby, Zach et leur mère quittaient le gymnase, Tory remarqua :

— Finalement, tu n'es pas un salaud.

Il la regarda, et elle regretta que ses yeux soient invisibles derrière les verres noirs de ses lunettes.

— Je peux l'être. Mais j'ai un seuil de tolérance extrêmement élevé.

— Ouais, fit Talon, Acheron sait être un sacré fumier quand il veut. Croyez-en quelqu'un à qui il en a fait baver.

Sans réfléchir, Tory posa les mains sur les hanches d'Acheron et se pressa contre son dos. Elle se rendit compte immédiatement que c'était une erreur : un désir dévastateur s'était emparé d'elle, et elle dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas mendier un baiser ni caresser son torse musclé. Acheron était en sueur, mais il ne sentait absolument pas mauvais. En vérité, elle trouvait son odeur exquise. Seigneur !

Acheron était aussi bouleversé qu'elle. L'érection qui le tenaillait lui donnait envie de hurler. Heureusement qu'il ne portait pas de jean serré... Savoir que Tory avait les mains si proches de son entrejambe le mettait à la torture.

Elle s'éclaircit la gorge et recula.

— Combien de parties dois-tu encore arbitrer ?

— Deux.

— OK, je vais me rasseoir et manger quelques galettes. Bonne chance avec les gosses.

Tory alla reprendre sa place à côté de Sunshine, le corps en effervescence, brûlant de rejoindre Acheron, de le toucher...

Talon envoya le ballon à Acheron tandis qu'ils marchaient vers le centre du terrain.

— Ça va, T-Rex ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que depuis des siècles que je te connaisse ne t'ai jamais vu réagir ainsi face à une femme.

— Réagir comment ?

Talon jeta un regard entendu à l'entrejambe de son ami, plongeant ce dernier dans un immense embarras. Bon sang, on ne voyait rien ! Comment Talon avait-il pu remarquer son excitation ?

Le ballon le frappa à la tête. Il le rattrapa et le renvoya à Talon. Pendant ce temps, dans les gradins, Tory affectait un air nonchalant. Sunshine essuya les miettes sur sa jupe avant de demander :

— Vous êtes sûre qu'Acheron et vous êtes simplement amis ?

— Hein ? Pourquoi cette question ?

— Parce que je ne l'ai jamais vu laisser quiconque le toucher par-derrière comme vous venez de le faire. D'habitude, dès que quelqu'un s'approche de son dos, il disparaît à l'autre bout de la pièce. Qu'il soit resté imperturbable est hautement suspect.

— Je ne savais pas que ça lui déplaisait. Nous sommes venus en moto et je l'ai tenu par la taille.

— Mmm. Vous êtes très spéciale, ma fille. Vous avez réalisé un miracle. J'aimerais que vous vous en rendiez compte.

Tory but une gorgée d'eau tout en observant Acheron, qui s'occupait maintenant d'une équipe d'enfants plus âgés. Elle ignorait tout de son enfance, mais elle aurait parié qu'elle avait été très difficile. Ne lui avait-il pas dit avoir amèrement regretté d'avoir accordé sa confiance par le passé ? Tout dans son comportement, ses non-dits trahissaient le traumatisme d'années de détresse. Il avait été malheureux, et cela expliquait qu'aujourd'hui il fasse tout pour tenir les autres à bonne distance de lui.

Elle aurait tant aimé le réconforter, lui assurer que tout irait bien... Mais non, c'était stupide. Il était tellement impressionnant, tellement solide. Comment aurait-il pu avoir besoin de sa protection ?

— Tu t'es bien amusé ? s'enquit soudain Sunshine en refermant le sachet de galettes : Talon arrivait.

Il l'embrassa passionnément, puis se tourna vers Tory.

— Content d'avoir fait votre connaissance.

Sunshine et lui lui dirent au revoir avec chaleur, puis s'en allèrent. Acheron s'approcha alors, fit passer par-dessus sa tête la lanière qui retenait son sifflet et le glissa dans sa poche.

— J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée.

— Non, pas du tout. Tu as des amis très sympathiques.

— Oui.

Il se pencha pour ramasser son manteau. Tory tendit la main et effleura l'élastique qui enserrait les cheveux d'Acheron, mais sa bague l'accrocha. Acheron sursauta et repoussa vivement sa main.

— Ne t'avise plus jamais de me toucher comme ça !

Tory déglutit avec peine.

— Jamais je ne te ferais de mal, Acheron.

Sans répondre, il hissa son sac à dos sur son épaule et se dirigea vers la porte. Tory le suivit, au bord des larmes.

— Acheron ?

Il marcha jusqu'à sa moto sans répondre.

— Acheron, je suis désolée. Je ne voulais pas te mettre en colère.

Acheron s'exhorta au calme. Tory n'avait rien fait de mal. Mais il détestait qu'on lui touche les cheveux ou, pire, qu'on les lui tire. Comme il détestait qu'on lui parle à l'oreille ou qu'on se tienne près de lui, en particulier dans son dos. Même après tout ce temps, ces gestes lui donnaient l'impression d'être de nouveau un être de rien, une putain.

Mais Tory n'avait rien à voir avec son sinistre passé. Elle n'était pas Artémis, qui se servait de ses faiblesses afin qu'il n'oublie jamais qui il était ni où était sa place. Tory était une simple humaine qui ignorait tout du bagage qu'il charriait.

— Je suis désolé, dit-il dans un soupir. C'est juste que je n'aime pas qu'on m'attrape les cheveux.

— Bien reçu. Je ne le ferai plus jamais.

Elle s'apprêtait à coiffer son casque quand il mit le sien, les yeux fermés après avoir enlevé ses lunettes noires. Était-il conscient de ce geste, ou le faisait-il machinalement ?

— Acheron ?

Il se tourna vers elle tout en attachant la sangle.

— Je pense que tu as les plus beaux yeux que j'aie jamais vus.

Il fronça les sourcils. Puis se rappela qu'Artémis lui avait dit un jour la même chose... avant de le maudire plus tard pour avoir des yeux si spéciaux.

— Merci, marmonna-t-il en s'asseyant sur son engin.

Tory s'assit à son tour, et il frissonna en sentant ses cuisses enserrer les siennes. Il attendit que la sensation de dégoût si familière l'envahisse, mais il ne se passa rien de tel. Et lorsqu'elle noua les bras autour de lui et s'appuya contre son dos, il ne ressentit que du plaisir.

Il baissa les yeux sur ses mains fines, qu'elle avait croisées autour de sa taille. Avant elle, il n'avait jamais pris personne sur sa moto, pas même Simi.

Elle se serra contre lui, et l'espace d'une seconde, il se vit descendre de moto, se jeter sur elle comme un animal sauvage sur une proie et la prendre là, dans ce parking.

Mais non, il ne ferait pas cela. Tory n'était pas une proie. Elle était un être merveilleux et rare.

Il lui toucha brièvement la main.

— Tiens-toi bien.

— Promis, Achimou.

Il rit jaune en l'entendant prononcer le diminutif grec de son prénom. Depuis toujours, il veillait à ce que personne ne sache qu'Acheron était « Achimou » et ne l'appelle comme Tory venait de le faire.

Curieusement, dans sa bouche, cela lui était égal.

Il sortit du parking et se dirigea vers la partie de la ville où habitait la jeune femme. Ils roulaient depuis très peu de temps lorsqu'il ressentit un picotement familier dans la nuque.

On les suivait.

Il vit immédiatement la voiture qui les précédait ralentir et, dans le rétroviseur, une Sedan grise se rapprocher d'eux. Il tenta de dépasser la première voiture, mais la circulation était trop dense.

Le véhicule devant eux s'arrêta brusquement.

Il freina et s'arrêta à son tour à l'instant où le passager assis à l'arrière de la voiture en sortait, braquait un pistolet sur lui et tirait. Les balles le frappèrent de plein fouet. S'il avait été humain, il serait mort dans l'instant. Faisant appel à ses pouvoirs, il créa un invisible bouclier pour les protéger, Tory et lui.

Il donna un grand coup d'accélérateur, contourna la voiture par la droite en roulant sur le trottoir et s'éloigna à pleins gaz. Terrifiée, Tory s'accrocha de toutes ses forces à la taille d'Acheron. Comment les balles avaient pu ne pas l'atteindre, mystère, mais elle était heureuse que ce soit le cas.

Les deux voitures les suivaient.

Acheron négocia un virage en inclinant si bas la moto qu'il eut peur de perdre Tory, mais elle tint bon. Elle était visiblement une motarde expérimentée.

Il songea à utiliser ses pouvoirs pour se débarrasser des poursuivants mais renonça : Tory aurait découvert qu'il n'était pas humain et perdu l'esprit dans la seconde, surtout s'il les avait téléportés dans son jardin à la vitesse de la lumière. Mais il était quand même un dieu. Il ne pouvait que réussir à les semer.

Ce fut ce qu'il crut jusqu'au moment où une troisième voiture déboucha devant lui. Il obliqua sur la gauche... et se retrouva nez à nez avec un quatrième véhicule, une Audi. Il l'évita in extremis, mais le pare-chocs de la voiture heurta son pneu arrière. La moto dérapa, il perdit le contrôle de son engin et fut désarçonné. Tory toujours accrochée à lui, il glissa sur le bitume.

Tant pis pour les conséquences, se dit-il, il allait user de ses pouvoirs !

La voiture fut plus rapide que lui. Il n'eut pas le temps de procéder à la téléportation : l'Audi lui roula sur les jambes. La douleur le priva instantanément de ses moyens, et le bouclier se disloqua. Emportée par l'élan, la moto alla s'écraser contre un mur de poubelles.

Les larmes aux yeux tant il avait mal, il chercha sa respiration, rétablit le bouclier autour de Tory et se releva.

Oh, bon sang ! Il avait beau être un dieu, il n'était pas immunisé contre la douleur. Il ne mourrait pas, mais il souffrait. Un enfer. Et pour ne rien arranger, on lui tirait de nouveau dessus.

Il leva la main pour détourner les balles droit sur les agresseurs, qu'il abattit avec la même absence de pitié qu'eux, qui avaient voulu tuer Tory.

Il les tua tous... sauf un.

Un petit homme mince tout en nerfs qui se dissimulait derrière l'Audi marron qui l'avait écrasé. Acheron fonce sur lui et l'agrippa par le col de sa veste.

— Mais qui es-tu, merde ?

Pas de réponse. Acheron le jeta sur le capot de la voiture. L'homme resta muet, et Acheron vit alors tout ce qu'il était et à quelle organisation il appartenait. Il entendit des voix appartenant au passé de l'homme, les voix de malheureux qui l'avaient supplié de les épargner et qu'il avait tués sans sourciller.

Il lui empoigna la gorge, serra, broya la trachée et lâcha le cadavre, qui glissa du capot jusqu'au caniveau. Puis il s'occupa de Tory.

Ce ne fut qu'à cet instant qu'il se rendit compte qu'il avait de multiples fractures ouvertes aux jambes et qu'il était couvert de particules de molleton du blouson qu'il avait prêté à Tory. Il s'agenouilla auprès de la jeune femme et lui retira son casque. Elle avait tout un côté du visage contusionné, sa peau était livide, et du sang perlait à ses lèvres. Fou d'inquiétude, il chercha son pouls. Elle devait être en vie. Il le fallait. Oui ! Son cœur battait. Bien faiblement, mais il battait. Elle souffrait de lésions internes, mais elle vivait.

Il tendit sa main ouverte, et son sac à dos vint s'y accrocher. Il l'arrima sur son épaule, prit Tory dans ses bras et se téléporta à l'hôpital de Tulane, où il entra en boitant dans le service des urgences. Coup de chance, il connaissait Wanda, la réceptionniste, une Noire bien en chair qui lâcha un petit cri d'effroi en le voyant s'avancer. Il faillit perdre l'équilibre. Ses jambes lui obéissaient mal, et il souffrait le martyre. Mais tant qu'il porterait Tory, il tiendrait bon.

— Mon Dieu, Acheron, que s'est-il passé ?

Il ne put articuler un seul mot : il sentait la vie fuir du corps de Tory.

Elle poussa un dernier souffle et mourut dans ses bras.

Acheron tomba à genoux au beau milieu du service des urgences, écrasé de douleur, de désespoir et de colère. Penser que Tory n'était plus lui était insupportable.

— Tory... gémit-il en prenant son visage en coupe entre ses paumes. Tory, ne me fais pas ça, bons dieux !

Wanda était là, avec un médecin et des infirmiers. Elle se tint derrière lui, les mains posées sur ses épaules, pendant qu'on lui enlevait doucement Tory. Il aurait voulu les en empêcher, mais n'en fit rien. Ils devaient la sauver. Il ne fallait à aucun prix qu'il intervienne.

Il entendit Wanda signaler un code bleu. Tory fut étendue sur un chariot et emmenée. Il resta là, dans son manteau maculé de sang, à suivre le chariot d'un regard noyé de larmes. Tout son être criait vengeance. Ceux qui avaient fait cela à Tory méritaient le pire des châtements.

— Je crois qu'il est en état de choc, dit quelqu'un.

Une main se posa sur son épaule. Il la chassa, gronda comme une bête, puis se releva et se campa de toute sa taille sur ses jambes écartées.

— Je ne suis pas en état de choc. Je vais bien.

Le médecin échangea un coup d'œil effaré avec Wanda, qui lui toucha le bras en considérant ses blessures.

— Non, mon joli, tu ne vas pas bien. Tu es salement amoché, et le gentil docteur qui est là va s'occuper de toi.

Acheron essuya un liquide chaud qui coulait sur son visage. Il crut qu'il s'agissait de sueur mais ses doigts étaient rouges. Du sang s'échappait d'une plaie à sa tempe. D'accord, il était amoché, mais comment expliquer à ces gens qu'il guérirait tout seul ? S'ils ne l'avaient pas observé, il aurait déjà fait disparaître ses blessures.

Tory, elle, ne pouvait guérir seule. Et c'était elle qui était morte.

— Je vais bien, répéta-t-il. J'ai simplement besoin d'aller aux toilettes.

Le médecin, bien que visiblement méfiant, n'émit pas d'objection, et Acheron put s'éclipser. Une rage brûlante le consumait. Il était avide de sang, sentait que ses yeux avaient viré à l'écarlate. Il fit apparaître une paire de lunettes noires sur son nez. Ainsi, personne ne hurlerait en le regardant en face.

L'intensité de sa fureur faisait crépiter des étincelles autour de

lui. Les lumières s'éteignirent. Tory... La sauver... Il lui suffisait de décider qu'elle le serait et, en une fraction de seconde, son être recouvrerait toute son intégrité.

Mais ce serait altérer le cours du destin. On bougeait une seule pierre, et tout l'édifice basculait... Savitar le lui avait assez répété. Bon sang ! Les dieux pourtant ne s'étaient pas privés de jouer avec sa destinée. Ils avaient bouleversé son existence en l'envoyant chez les humains, puis en le ramenant d'entre les morts, et voilà qu'il s'interdisait de les imiter !

Pourtant, si le destin de Tory était de mourir aujourd'hui, il fallait la laisser partir. Le risque de chambouler le monde était trop grand. Il était hors de question qu'il efface une page du destin pour en écrire une autre.

Mais le destin était une saloperie ! Et lui, il était un dieu. Oui, Apostólos était un dieu. Qui pouvait prendre ce foutu destin en main et sauver Tory !

Un accès de lucidité le freina. Ce n'était pas parce qu'il avait le pouvoir de le faire qu'il devait le faire. C'était son code de conduite.

— Ne meurs pas, Tory, murmura-t-il, sûr désormais qu'il n'interviendrait pas.

Il ne se comporterait pas comme ceux qui, à travers lui, avaient agi sur ce qui aurait dû rester immuable. Mais comment s'empêcher de se traiter de lâche ? Écœuré, il se regarda dans le miroir. Il avait tout d'un mort-vivant. Sa figure était couverte d'ecchymoses, ses vêtements étaient en lambeaux et couverts de sang. S'il en endossait d'autres par magie, l'équipe médicale s'en apercevrait tout de suite, de même que s'il soignait son corps ravagé.

Il se nettoya le visage et alla retrouver Wanda qui l'attendait. Son cœur manqua plusieurs battements quand il vit qu'elle tenait la veste que portait Tory.

— Ton amie est sauvée ! Ils ont réussi à la réanimer. On l'a envoyée en chirurgie.

— Oh, merci, Wanda.

Il prit la veste qu'elle lui tendait, immensément soulagé.

— Je t'en prie. Tu es sûr que tu ne veux pas voir un toubib ?

— Sûr.

Elle secoua la tête.

— Bon, tant pis. Il faut remplir les papiers pour ton amie. As-tu tous les renseignements la concernant ?

— Pas vraiment. Mais tu sais que je règle les factures rubis sur l'ongle, et peu importe la somme.

— Je sais, bébé. Mais il nous faut le nom de ses parents les plus proches.

— Megerea et Théo Kafari. Théo est son grand-père. Il habite

New York, et sa cousine Geary vit en Grèce.

Wanda se dirigea vers les ascenseurs qu'il connaissait bien pour les avoir empruntés mille fois à l'époque où Simi et lui faisaient du bénévolat à l'hôpital. C'était ainsi qu'il avait rencontré Wanda, et ils étaient amis depuis.

Elle l'amena dans une petite pièce stérile et glaciale.

— Attends-moi là, Acheron.

Il s'assit sur un siège pour reposer ses jambes douloureuses et essaya de visualiser Tory, sans résultat. La veste qu'il gardait sur ses genoux s'était imprégnée du parfum de la jeune femme. Il la porta à son nez, les yeux humides. Il avait tellement peur de la perdre qu'il tremblait. Pourquoi tant de détresse ? se demanda-t-il. Il connaissait à peine Tory. Pourtant, il n'aspirait qu'à une chose : courir jusqu'à elle et la guérir. A la différence d'Artémis, qui l'avait si bien traité au début pour ensuite se retourner contre lui, Tory l'avait détesté d'emblée, puis peu à peu l'avait apprécié. Et maintenant, elle se comportait avec lui comme avec n'importe lequel des hommes qu'elle côtoyait.

— Acheron ?

Il leva les yeux et découvrit Kim. La peur se lisait sur son visage : elle fixait la veste ensanglantée.

— Que faites-vous ici ?

— J'y travaille. Un collègue m'a appris que Tory avait été admise aux urgences. Que s'est-il passé ? Etes-vous OK ? Ne devriez-vous pas aller vous faire examiner ?

Acheron lui exposa succinctement les circonstances de l'accident.

— Je vous assure que vous devriez montrer vos blessures à un médecin.

— Je survivrai.

— Mmm. Pourquoi ne me donneriez-vous pas votre numéro de portable ? Comme ça, vous rentrez chez vous, vous vous nettoyez, et je vous appelle dès qu'il y a du nouveau pour Tory.

Acheron accepta. Il reprit l'ascenseur, et à la seconde où il fut seul, il se téléporta dans le temple d'Artémis sur l'Olympe. Là, il ouvrit les portes à la volée. Comme d'habitude, les servantes de la déesse s'égaillèrent en hurlant.

Artémis le considéra avec colère.

— Quelle allure ! Qu'est-ce que cela signifie ? Tu es sale et tu empestes. Pourquoi ne t'es-tu pas lavé avant de venir me voir ?

— Parce qu'une voiture m'a écrasé et que j'ai été poursuivi par des tueurs qui m'ont tiré dessus !

— Et c'est ma faute ?

Il dut faire appel à toute sa volonté pour s'empêcher de régler

son compte à la mère de sa fille. Quoique, Katra était adulte. Elle n'avait peut-être plus besoin de sa mère, désormais.

— Est-ce que le terme Atlantikoinonia te dit quelque chose ?

— Oui. Pourquoi ?

Artémis le transperçait du laser mortel de ses yeux. Lorsque Acheron rétorqua, ce fut en veillant à contenir sa rage.

— Parce qu'on a essayé de me tuer, Artémis. Et comme tu peux le constater, ça ne me fait pas du tout plaisir.

— Ils n'étaient pas censés te toucher ! s'exclama la déesse, toute pâle.

— Non, on leur avait donné l'ordre d'abattre une humaine innocente, et, manque de chance, j'étais avec elle.

— Oh, pourquoi t'inquiéter pour une simple humaine ? Tout ce que je voulais, c'était te protéger.

— Faux. Je sais ce qu'il y a dans le journal qui a disparu. Tu te fous pas mal de moi. C'est tes fesses que tu veux sauver.

Elle recula prudemment vers un canapé.

— Qu'est-ce que je dois comprendre, Acheron ? Que c'est toi qui as pris le journal ?

Il marqua une pause avant de répondre :

— Je pensais que c'était toi qui l'avais.

— Si je l'avais, pourquoi pourchasserais-je cette garce ?

Qu'elle insulte Tory accrut la fureur d'Acheron.

— Ce n'est pas une garce, Artémis. Alors, rappelle tes chiens.

— Et que se passera-t-il si je ne le fais pas ? Eux aussi sont des humains innocents ! Tu vas les tuer ?

Il leva les mains, rongé par l'envie de les serrer autour du joli cou de cygne de la déesse.

— Je ne plaisante pas, dit-il en abaissant avec peine ses mains.

— Moi non plus. Ce journal représente une terrible menace, et je ne m'arrêterai pas tant que je n'aurai pas mis la main dessus.

Il gronda, mais elle ne céda pas, ne se déroba pas. Elle rejeta la tête en arrière, le défiant du regard

— Tu ne me feras pas de mal, Acheron. Tu aimes trop Katra. Elle serait désespérée si son père tuait sa mère. Son amour est mon meilleur bouclier.

Il laissa échapper un soupir. Elle avait raison.

— Tu m'as manqué, susurra Artémis, soudain enjôleuse.

Elle lui passa le bras autour de la taille. Acheron la repoussa sans douceur.

— Si tu tiens à ta misérable existence, reste loin de moi.

Et il se téléporta de l'Olympe sur Katoteros. Urian sortait du palais quand Acheron y entra.

— Hé, Acheron, qu'est-ce que t'est arrivé ? Une discussion qui a

mal tourné avec Artémis ?

— Un jour, Urian, répliqua vertement Acheron à l'ex-Démon, je te collerai une claque qui te fera tinter les oreilles jusqu'à la fin des temps.

— Peut-être, mais pas aujourd'hui, répliqua Urian en riant, parce que tu n'as rien du type capable de frapper qui que ce soit. Plaisanterie mise à part, qu'est-il arrivé ?

— Un accident de moto.

— A d'autres ! Bon, tu ne veux rien me dire, tant pis.

Acheron prit conscience qu'il avait énoncé une énormité : quelque excès qu'il commette avec sa moto, il n'avait et n'aurait jamais d'accident. Contrarié, furieux contre Artémis et fou d'inquiétude pour Tory, il déclara :

— Tu sais quoi, Urian ? Il y a un truc qui ne tourne pas rond chez moi.

— Et tu viens juste de t'en rendre compte ? Bon sang, tu n'apprends pas vite. Hé, calme-toi ! C'était une blague, OK ?

— Je ne suis pas d'humeur à rigoler.

— Compris. Bon, alors, qu'est-il vraiment arrivé ?

Acheron hésita. Il n'était pas dans sa nature de se confier, mais une question lui brûlait les lèvres.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez moi, pour que je ne sois attiré que par des femmes qui me détestent ?

— Ouais, c'est curieux, répondit Urian avant de lui taper sur l'épaule et d'ajouter : Mon seul conseil, c'est que tu suives une thérapie. Ah, j'oubliais. Un visiteur t'attend. Ton futur meilleur ami.

Acheron fit la grimace quand il visualisa qui l'attendait.

— Merde, qui l'a laissé sortir ?

— La fille-fantôme, qui veut que vous vous fassiez un gros bisou de réconciliation.

— Je préférerais avoir le crâne fracassé par le marteau que m'a lancé Tory.

— Tory ?

— C'est une longue histoire. Bon, je vais écouter ce qu'il a à dire.

Il se dirigea vers la salle du trône. Lorsqu'il passa sur l'emblème gravé dans le marbre, ses vêtements souillés et déchirés se volatilèrent et furent remplacés par une *formesta* et un pantalon de cuir noir. Il ouvrit la porte à double battant. Styxx se tenait de l'autre côté.

Acheron s'arrêta et considéra son frère jumeau. Chaque fois qu'il posait les yeux sur lui, son passé lui revenait violemment en pleine figure. Un passé de brutalité et d'injustice. Il entendit la voix d'Estes en esprit : « Comment oses-tu me donner tellement envie de

toi ? Je te hais pour ce que tu me fais ressentir, répugnante putain ! Je te hais ! »

Styxx ne bougeait pas, réplique parfaite d'Acheron à l'exception de ses cheveux blonds coupés court et de ses yeux bleus - des yeux normaux, qu'Acheron aurait tué pour posséder. Il détourna le regard un instant, s'efforçant de se rappeler qu'il était un dieu et non une misérable putain à la merci de la cruauté de son frère.

— Tu n'as pas choisi le bonjour pour discuter avec moi, Styxx. Le peu de patience qui me restait a été employé il y a quelques minutes.

— Je sais. Je perçois tes états d'esprit.

Acheron plissa les yeux, menaçant.

— C'est un don que m'a fait Artémis, se justifia Styxx, quand elle m'a envoyé au Tartare et m'a donné tes souvenirs. Je ne suis venu que pour te demander un service.

— Quoi ? Tu aurais le culot de me demander un service ?

La férocité de l'intonation fit reculer Styxx.

— C'est mon frère que je sollicite, et mon dieu que je prie. S'il n'avait pas été aussi furieux, Acheron aurait été amusé.

Quel jeu Styxx jouait-il avec lui maintenant ?

— Quel sacrifice es-tu prêt à accorder au dieu que je suis ?

— Mon cœur.

— Je ne comprends pas.

Le regard que Styxx posa sur lui était si sincère et honnête qu'Acheron s'en émut.

— Je t'ai offert ma loyauté, mais cela ne t'a pas suffi, alors je t'offre mon cœur. Si je mens ou si je te trahis, tu pourras me l'arracher et le mettre en pièces autant de fois que tu le voudras, l'éternité durant. Et m'enchaîner à côté de Prométhée sur son rocher.

Oh, il le ferait sans aucun doute si Styxx le trahissait de nouveau.

— Libère-moi, Acheron, souffla Styxx. Je ne peux plus rester là-bas, isolé du reste du monde. Je veux une chance de vivre la vie qu'aucun de nous deux n'a pu avoir.

En d'autres circonstances, Acheron lui aurait ri au nez, mais aujourd'hui, il était enclin à l'indulgence. Il comprenait que son frère aspire à la même chose que lui. Ce qui leur avait été infligé à tous deux était injuste. Parce que sa vie dépendait de la sienne, Styxx avait perdu sa famille, sa maison, son existence. Peut-être un nouveau départ leur serait-il bénéfique à tous deux.

— Entendu, frère. Tu auras tout ce dont tu as besoin pour recommencer à zéro.

Il tendit les mains, et Styxx fut transféré à New York, dans un quartier où, Acheron l'espérait, il ne le rencontrerait jamais. Si

quelque chose tournait mal, il ne lui resterait qu'à le tuer. En attendant, il lui laissait une chance de vivre la vie qu'il désirait, en espérant qu'il trouve la sérénité qu'aucun d'eux n'avait jamais connue.

— Simi ? souffla-t-il.

Il avait gardé longtemps la Démone enfermée dans son corps, et elle n'était pas contente. Il étira le bras. Elle en jaillit et se dressa à côté de lui.

— *Akri* a coincé Simi trop longtemps ! Elle est toute ankylosée. Pourquoi as-tu traité Simi comme ça, *akri* ?

Il l'embrassa sur le front.

— Je suis désolé, bébé. J'aimerais que tu restes un peu avec ta sœur et Alexion.

— Oh... Mais et toi, *akri* ? Tu as été très triste et pourtant tu n'as pas laissé Simi sortir.

— Je sais. Je dois m'occuper de certaines choses et je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

Elle poussa un long vagissement, comme lorsqu'elle était un bébé démon.

— Simi ne restera là que si *akri* lui promet de l'appeler s'il a besoin d'elle.

— Promis.

— Bien. Parce que Simi sait *qu'akri* ne peut pas manquer à sa parole.

Acheron sourit, puis tendit sa carte American Express Gold à la Démone.

— Va faire du shopping.

Elle fila devant le téléviseur, qu'elle alluma aussitôt sur une chaîne de téléachat.

Désireux de rester seul, Acheron partit à pied dans les innombrables salles et corridors du palais. Il aurait pu se téléporter, mais il avait envie de marcher, comme un être normal.

Pas comme un dieu tout-puissant à qui il était interdit de guérir une humaine innocente sous peine de changer le cours du destin.

Une fois dans sa chambre, il prit sa guitare. Il gardait des guitares dans toutes les pièces du palais, dans ses appartements du monde entier, mais celle-ci était sa préférée. Une Fender James Burton Telecaster, avec un manche en érable et un corps noir orné de flammes rouges. Même si elle n'était pas la plus chère de toutes, elle avait le son le plus beau qu'il eût jamais entendu. Simi avait gravé au dos « *Allagapi akri*, Simi ». Soit « Simi aime son *akri* » en charonte. Chaque fois qu'il voyait l'inscription, il souriait, ému. Même dans ses moments les plus noirs, la Démone savait le réconforter. Mais pas aujourd'hui.

Il s'assit sur le lit et commença à chanter *Wish You Were Here* des Pink Floyd. Les paroles de cette chanson traduisaient exactement ce qu'il éprouvait, comme si le compositeur avait tout su de ce qu'il ressentait.

Le problème, c'était que ses sentiments étaient tellement confus et conflictuels qu'il ne savait comment en démêler l'écheveau. Il se sentait écartelé entre trois femmes. Sa mère qui voulait détruire le monde, Artémis qui voulait tuer Tory, et cette dernière qui voulait qu'il se dévoile pour laver la réputation de son père.

Incapable de faire face à cet imbroglio, il abandonna la guitare et se mit debout.

— Je suis un dieu ! clama-t-il.

Oui, et quel bien cela lui faisait-il ? Artémis continuait à entraver ses mouvements. Il avait aussi peur d'elle que lorsqu'il était humain. Peut-être même davantage, car il craignait de mal gérer ses pouvoirs et, d'un seul mot prononcé sans réfléchir, de causer la fin du monde. Ses décisions n'affectaient pas seulement son existence, elles pouvaient aussi influencer sur celle de tout être vivant.

Il se rappela avec amertume ce qui s'était passé avec Nick. Si à l'époque il avait encore été humain, il se serait borné à battre le jeune homme comme plâtre pour avoir couché avec Simi.

Mais il était un dieu, et il avait amené Nick à se suicider. Il avait changé le cours du destin, entraînant ainsi l'assassinat de la mère de Nick et de la sœur de ses amies Tabitha et Amanda.

Bon sang, il haïssait ces foutus pouvoirs. Et plus que tout, il haïssait la responsabilité qui en découlait. Tout ce qu'il voulait, c'était être seul et...

On frappa à la porte.

— Ouais ?

Urian entra, puis se figea et l'observa d'un air méfiant.

— Tu n'es pas bien, hein ?

— J'espère que tu n'insinues pas ce que je crois, sinon, vu mon humeur, je te botte le cul.

Urian se mit à rire.

— Je sais que j'aurais tout intérêt à rester loin de toi, mais tu m'as sauvé la vie une fois et je me dis que je devrais te rendre la pareille.

Acheron se rappelait son amertume quand lui-même avait été ressuscité contre sa volonté. Il n'aurait pas dû faire subir la même chose à Urian.

— Je n'aurais pas dû me mêler de ça, dit-il. Je suis désolé de t'avoir condamné à vivre dans le chagrin.

Les yeux d'Urian trahissaient ses tourments.

— Ne t'inquiète pas, Acheron, c'est OK. Si j'étais resté mort,

Phœbe m'aurait suivi dans la tombe.

Phœbe, une Apollite, avait été l'épouse d'Urian. Ils s'étaient rencontrés lorsque Stryker avait chargé Urian de la tuer. Mais Urian était tombé amoureux d'elle et l'avait changée en Démon, comme lui, afin que plus rien ne les sépare jamais. Cet amour interdit lui avait coûté la vie et Stryker, fou de rage, avait tué Phœbe.

— Contrairement à moi, poursuit Urian, Phœbe était incapable de se nourrir sur des humains, même s'il s'agissait d'humains qui méritaient ce châtement. La seule façon dont elle aurait pu continuer à vivre aurait été qu'elle se nourrisse sur un autre Démon, ce qu'elle n'aurait pas fait non plus. Alors, en me sauvant, tu n'as guère changé son destin. De toute façon, mon père l'aurait tuée.

Peut-être, mais si Urian était resté mort, il n'aurait pas assisté à l'agonie de Phœbe.

— Et puis, continua Urian, si j'étais resté mort, mes neveux et ma nièce n'auraient pas eu un argument de poids pour menacer leur père quand il se montre trop protecteur avec eux. Je suis leur seul oncle. Tous les enfants ont besoin d'un oncle, Acheron, tu sais.

Non, il ne le savait pas. Cette ignorance était une autre de ses blessures.

— Bon, alors quoi, Urian ? Ce n'est pas dans nos habitudes de discuter de nos sentiments, et j'apprécie que nous nous en abstenions.

Le regard d'Urian s'anima, soudain habité d'une passion brûlante.

— Les jours que j'ai passés avec Phœbe méritent toutes les souffrances que j'ai endurées. Je sais ce que c'est que d'être partagé entre un amour si intense qu'il te dévore et le devoir, la parole donnée. Entre l'amour d'un père et celui que l'on voue à un autre être. Et j'ai appris ceci : il m'est plus facile de vivre sans l'amour de mon père que sans celui de Phœbe. J'ai pensé que tu aimerais le savoir.

Urian se retira, mais Acheron se rendit compte qu'il n'était pas seul pour autant. Il percevait une présence. Celle de Jaden.

— Ça donne envie de vomir, hein, Acheron ?

Jaden s'adossa au mur, les bras croisés sur la poitrine, son long manteau brun ouvert.

— Conneries d'histoires d'amour. Permits-moi de te dire ce qui se passe quand on bafoue tout ce à quoi l'on croyait et que la garce de nana ne te rend pas la pareille. Quoique, la leçon, tu l'as déjà eue... L'emmerdant, c'est qu'on ne s'aperçoit de rien avant qu'il soit trop tard pour faire machine arrière, et on se retrouve alors sur des rochers, déchiqueté, à se vider de son sang et à regretter de n'être pas déjà mort.

— Tu es bien amer.

— Mon amertume éclot comme une fleur vénéneuse quand je

suis en ta compagnie parce qu'elle trouve un écho en toi, mon cher.

Exact. Tous deux avaient en commun d'avoir connu la trahison et subi ses douloureuses conséquences.

— Pourquoi es-tu ici, Jaden ?

— Ta Démone m'a appelé. Elle voulait passer un marché avec moi contre un nouveau sac. Son petit papa jugera peut-être nécessaire d'intervenir avant qu'elle me fasse une offre que je ne pourrai pas refuser, ce qui risquerait de le mettre en pétard... Remarque, ça me serait parfaitement égal, mais dans la mesure où nous nous entraînons de temps à autre... Bref, je préférerais que tu sois au courant.

— Merci.

— Mmm. C'est ce qui arrive quand on gâte trop ceux qu'on aime. Ils n'ont plus de limites, et leurs ridicules prétentions peuvent nous mettre en danger de mort si nous ne sommes pas vigilants.

Acheron hocha la tête. Il comprenait. Mais ce qui lui échappait, c'était la raison pour laquelle Jaden était devenu le courtier des Démons. En des siècles d'existence, Acheron n'avait jamais rencontré quelqu'un qui fut plus secret que Jaden.

— Un conseil : couche avec cette femme jusqu'à ce qu'aucun de vous deux ne puisse plus marcher, puis oublie-la. Rappelle-toi que, quoi qu'elles soient et d'où qu'elles viennent, les femmes ont toutes une tare de naissance, le TPG.

— Le TPG ?

— Trouble de la Personnalité des Garces.

Acheron rit jaune.

— Tu sais quoi ? reprit Jaden. Je t'échange mes Démons contre tes Chasseurs de la Nuit quand tu veux. Il n'y a pas plus geignard qu'un Démon qui a vendu son âme et qui découvre que les choses ne tournent pas comme il l'espérait.

Il soupira.

— Les Démons fragiles dans leur tête devraient être abattus. Bon, j'y vais. Rendez-vous en ligne samedi.

Acheron songea qu'il n'enviait vraiment pas Jaden d'avoir ce rôle d'intermédiaire. Mauvais comme l'étaient les dieux, ce devait être épouvantable de négocier avec la source originelle. Quant aux Démons, ils étaient par trop impulsifs.

Mais rien de tout cela n'avait d'importance dans l'immédiat. Seuls comptaient Tory et les salauds qui voulaient la tuer. Et lui, bon sang, avait oublié que l'Atlantikoinonia la menaçait toujours. Il fallait qu'il retourne à l'hôpital la protéger.

Il s'apprêtait à se téléporter quand il se rappela qu'il devait d'abord parler à Simi.

Elle était allongée par terre, téléphone à la main, prête à lancer un nouvel achat.

— Simi ?

Elle ne le regarda même pas.

— Pas maintenant, *akri*. La vente des bijoux Kirk's Folly va commencer.

Il éteignit le téléviseur. Simi poussa un cri de dépit.

— N'enquiquine plus jamais Jaden ! lui ordonna Acheron.

— Mais Xirena m'a dit qu'il pouvait m'obtenir tout ce que je voulais ! Il me suffit de lui donner quelque chose en échange pour que ça ne coûte rien à mon *akri*. Alors, je lui ai proposé mes bottes, mais il a dit non. Je n'aime pas qu'on me dise non.

— N'écoute pas Xirena, Simi. Ecoute ton *akri*. Utilise ma carte de crédit tant que tu veux, mais arrête de négocier avec Jaden.

Un sourire candide sur les lèvres, Simi demanda :

— Je peux avoir de nouveau la télé ?

Acheron ralluma le poste, et Simi se concentra de nouveau sur son émission. Pourvu qu'elle réussisse à ne pas s'attirer d'ennuis au cours des jours à venir... songea Acheron en regagnant l'hôpital.

Pam était dans la salle d'attente.

— Alors ? s'enquit-il.

— Toujours rien. Kim est partie aux renseignements.

Elle le considéra : il portait son long manteau, un sweat-shirt à capuche gris, un tee-shirt et un jean noirs.

— Kim m'a dit que vous étiez à l'article de la mort, mais vous avez l'air plutôt en forme, remarqua-t-elle.

— Une douche fait des merveilles, répondit-il en s'asseyant à côté d'elle.

Rongé d'angoisse, il patienta avec la jeune femme jusqu'au retour de Kim, qui arriva avec un médecin,

— Votre amie se remet étonnamment vite, expliqua le praticien. Une chance qu'elle ait été conduite ici si rapidement. Elle avait des lésions à la rate, mais on y a remédié. Ne reste qu'une infection que l'on devrait pouvoir juguler.

Acheron poussa un soupir de soulagement.

— On peut la voir ? demanda Pam.

— Elle est encore en soins intensifs, mais elle en sortira dans une heure. Vous pourrez la voir à ce moment-là.

— Merci, Phil, dit Kim en serrant la main du médecin.

— Je vous en prie.

Le médecin s'éloigna. Acheron se tourna vers Kim et Pam.

— Etant donné qu'elle va rester quelques jours ici, il faut que je vous informe de quelque chose.

— Mon Dieu, vous êtes un tueur en série, c'est ça ?

— Hein ? Mais non, voyons.

— Pam, il est trop parfait ! Il est comme Dexter ! Il doit cacher

des cadavres !

— Non. En tout cas, pas cette semaine, dit Acheron.

Puis il marqua une pause : fallait-il vraiment qu'il leur révèle ce qui s'était passé cet après-midi ? Oui, décida-t-il. Mais sans entrer dans les détails.

— Kim, Pam, nous n'avons pas eu un accident. Nous avons été poursuivis et attaqués. La nuit dernière, Dimitri, l'ami de Tory, a été assassiné en Grèce. Un membre de son équipe a trouvé un objet antique d'une valeur inouïe, et des gens veulent s'en emparer. Ils sont prêts à tuer pour l'obtenir. Je pense qu'il ne faut pas laisser Tory seule tant que nous n'en saurons pas davantage. Les types de cet après-midi pourraient très bien venir ici.

— Seigneur... souffla Pam, livide. Ne faut-il pas demander des moyens de protection ?

— La police ne fera rien tant qu'il n'y aura pas de preuves, remarqua Kim.

— Moi, je peux veiller sur elle, dit Acheron. Mais je tenais à vous mettre au courant, car si je dois m'absenter, il faudra que quelqu'un prenne le relais.

— Entendu, dit Pam. Je suis une conspiratrice de haute volée.

— Je fais un saut aux soins intensifs, histoire de m'assurer que tout va bien, dit Kim.

La jeune femme s'en alla. Durant l'heure qui suivit, l'inquiétude d'Acheron ne fit qu'empirer. Il ne se sentit mieux que quand on leur apprit que Tory avait été transférée dans une chambre seule. Il pouvait enfin veiller sur elle.

Son corps était relié à plusieurs moniteurs et à une perfusion. Elle était si pâle... et un peu bizarre aussi, sans ses lunettes. Il lui caressa le front et sourit. Comme elle était belle ! Pas selon les canons classiques – elle n'avait pas la plastique d'Artémis. Mais on avait l'impression qu'une lumière l'illuminait de l'intérieur.

Il l'imagina se moquant de lui avec son espièglerie coutumière.

« Je savais bien que tu étais infichu de piloter une moto ! Il faut être un vrai débutant pour perdre le contrôle comme ça. »

Il baissa les yeux sur sa main, la prit dans la sienne et considéra sa délicatesse. Ses doigts étaient longs, fuselés, gracieux. Une main faite pour caresser, pour apaiser. Il la porta à sa joue et savoura le contact soyeux de sa peau. Toute sa vie, il avait rêvé d'être caressé avec tendresse, sans arrière-pensée, sans malice. La seule personne à l'avoir jamais touché ainsi était Ryssa, mais ce n'était arrivé que très rarement. Sans doute par sa faute : il avait été si souvent pincé, giflé, cogné, qu'il se crispait dès qu'une main approchait son visage. Même aujourd'hui, il se tendait si on le touchait, alors qu'il mourait d'envie qu'on le fasse.

Il se surprit à rêver que Tory soit éveillée, qu'elle le caresse de son plein gré... et il frémit quand tout son être s'embrasa. Grands dieux, il avait une érection. Et la gorge nouée de tristesse, car il savait que jamais il ne pourrait avoir de relation intime avec une femme comme Tory. Il était lié pour l'éternité à Artémis, condamné à un destin qu'il n'avait pas choisi, piégé entre sa mère et une déesse qui le considérait comme sa propriété. Il aurait donné n'importe quoi pour une journée de liberté, une seule journée où il aurait été un homme normal dont les décisions n'auraient affecté personne d'autre que lui-même. Une seule journée pour rire et se détendre.

Ouais, et les damnés en enfer voulaient de l'eau glacée...

Ses souhaits ne seraient jamais exaucés. Sa vie était ce qu'elle était et ne changerait pas.

Avec un lourd soupir, il reposa la main de Tory sur le drap.

Ce qu'il s'apprêtait à faire était une erreur, il en était bien conscient. Il avait beau se répéter que, de toute façon, Tory allait guérir, qu'une infection, ce n'était rien quand, comme elle, on était jeune et en bonne santé, qu'il se contenterait d'accélérer le processus afin qu'elle reste le moins longtemps possible à l'hôpital, où les tueurs pouvaient la retrouver... il savait que c'était une erreur.

Si elle doit mourir, qu'elle meure.

Mais il n'était pas question qu'il change le cours de son destin ! Il s'agissait simplement de la guérir plus vite que ne le ferait la nature. Rien d'autre.

Il tendait la main vers la poitrine de la jeune femme lorsqu'il se souvint des nombreuses fois où il avait tant désiré qu'on le laisse mourir et où on l'en avait empêché. Et du jour où il était enfin mort et où Artémis lui avait fait boire son sang par trahison, le ramenant ainsi à la vie.

Mais pour Tory, c'était différent.

Artémis avait sauvé le monde en le ressuscitant.

En réveillant Tory, il allait peut-être déclencher le chaos.

Et pourtant, il était incapable de s'empêcher d'intervenir.

Il posa les doigts sur le sillon entre les seins de Tory et laissa l'énergie vitale couler de son corps vers le sien. Les moniteurs é mirent des bips, et tous affichèrent soudain des signes positifs. Acheron retira sa main à la seconde où la jeune femme ouvrait les yeux et le regardait.

En pleine confusion, Tory se demanda ce qu'Acheron faisait là, penché au-dessus d'elle. Les lunettes noires l'empêchaient de deviner son humeur. Elle avait mal partout et ne savait pas où elle se trouvait.

— Tu m'as frappée ?

— Et pourquoi t'aurais-je frappée ? demanda-t-il en souriant.

Bonne question. Voyons... de quoi se souvenait-elle ? Elle se

rappelait qu'Acheron l'avait portée dans ses bras, en répétant comme un mantra : « Ne t'avise pas de mourir, Tory, ne t'avise pas de mourir... » Le souvenir de ces mots prononcés avec colère ramena brusquement ce qui s'était passé à sa conscience. Des hommes les avaient poursuivis...

— On nous a tiré dessus !

Et elle chercha fébrilement où elle avait été blessée.

— Ils nous ont loupés, Tory.

Quoi ? Mais ils avaient tiré quasiment à bout portant ! Comment avaient-ils pu les manquer ? Elle revit la moto qui glissait sur la chaussée.

— Où as-tu appris à piloter ? Sur un manège à la fête foraine ?

— Je savais bien que tu m'insulterais dès que tu te réveillerais ! s'exclama Acheron en riant.

Elle ne partagea pas sa gaieté.

— Comment se fait-il qu'on soit tombés ?

— L'une des voitures a heurté la roue arrière de la moto.

— Et on a survécu ?

— Oui.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

— Je crois que tu as raison.

Elle balaya du regard la chambre d'hôpital. Tous les détails en étaient troubles : elle ne portait pas ses lunettes. Elle les demanda à Acheron.

— Je pense qu'elles ont fini sous la voiture qui nous a touchés.

— Je suis heureuse de n'avoir pas fini de la même façon. Mais j'ai aussi mal aux côtes que si cette bagnole était garée sur moi.

Acheron s'abstint de dire qu'il éprouvait la même sensation sur les jambes.

— Mon Dieu, tu es réveillée !

Kim se ma vers le lit pour embrasser son amie, sous le regard ému d Acheron. Voilà ce qu'était la véritable amitié. Toute sa vie il avait rêvé de connaître cela. Il avait autour de lui des gens qu'il considérait comme des amis, mais aucun, pas même Alexion, ne le connaissait vraiment. Il ne leur faisait pas de confidences. Même s'ils connaissaient quelques éléments de son passé, il en gardait jalousement pour lui la majeure partie. Il n'était qu'un fantôme qui traversait la vie en observateur, désireux de participer mais trop effrayé à l'idée d'être blessé pour le faire. Pas étonnant qu'il s'entende si bien avec Jaden. Tous deux se protégeaient derrière une solide armure.

Pendant que Kim lui parlait, Tory réfléchissait.

Acheron avait été écrasé. La voiture lui avait roulé dessus. Elle

revoyait l'atroce scène. Alors, par quel prodige était-il debout, indemne ? Était-il... immortel ?

Allons, elle subissait le contrecoup de l'accident. Son imagination lui jouait des tours. Elle n'était qu'une sotte. Bien sûr que non, Acheron n'était pas immortel.

— Acheron dit que ces types vous ont intentionnellement heurtés, dit Kim.

— Hein ? Ah oui. C'est ce qui est arrivé.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

Tory consulta Acheron du regard.

— Toi, je ne sais pas ce que tu as décidé, répondit-il, mais moi, j'ai un plan très simple : je vais retrouver ces salopards et les liquider.

— Quoi ? s'écria Kim, effarée. Est-ce que ce n'est pas un peu... extrême ?

Acheron lui décocha un sourire carnassier.

— Compte tenu de ce qu'ils ont fait à Tory, je pense qu'une mort rapide est recommandée. D'autant qu'ils ont ruiné ma moto et ma veste favorite.

Kim haussa les sourcils.

— Oh, dans ce cas, on va même les torturer avant de les tuer.

Ironique à son tour, Acheron renchérit :

— Arrachage des yeux, du nez...

Kim se tourna vers Tory.

— Ton ami est vraiment sanguinaire.

Acheron réprima un sourire. Si la jeune femme avait su que le sang était sa source de subsistance... D'ailleurs, il en aurait eu bien besoin maintenant : il ne s'était pas nourri depuis une semaine.

Le *beeper* de Kim sonna.

— Ah, on m'appelle. Le travail. Je reviendrai vite.

Kim partie, Acheron se rapprocha du lit.

— Comment te sens-tu, Tory ?

— Merveilleusement intacte, répondit-elle en souriant. Et toi ? Je pensais que la voiture t'était passée dessus.

— Je me suis écarté au dernier moment.

— Ah bon ? Il me semblait pourtant que ce n'était pas le cas. J'aurais juré qu'elle t'avait roulé sur les jambes.

Il haussa les épaules.

— Manifestement pas.

L'expression de Tory se fit douce, tendre. Bouleversé, il la vit poser la main sur son bras et frissonna. La gentillesse de la caresse était presque plus qu'il n'en pouvait supporter.

— Merci de m'avoir amenée ici, Acheron. Kim a dit que tu perdais ton sang à flots quand tu es arrivé aux urgences.

— Oh... Inutile de me remercier. La prochaine fois, si je suis blessé, c'est toi qui me porteras.

— Il faudrait s'y mettre à plusieurs pour te charrier, rétorqua Tory, l'œil malicieux.

Acheron ne put répliquer : le médecin venait d'entrer. Il recula pour lui permettre d'examiner Tory.

— Vous êtes une sacrée veinarde, mademoiselle. Si votre ami ne vous avait pas conduite chez nous si vite, vous ne vous en seriez

pas sortie : vous aviez la rate très abîmée. Quelques minutes de plus, et on n'aurait pas pu vous réanimer.

Ce qu'Acheron avait fait pour elle émouvait profondément Tory. Kim lui avait raconté qu'Acheron était en bien piètre état lui aussi et qu'il avait été à deux doigts de s'évanouir quand elle était morte dans ses bras. Elle ressentit une immense bouffée de tendresse pour cet homme courageux et généreux. Lors de l'agression, il avait tout fait pour la protéger, au péril de sa propre vie.

Le médecin appuya sur son abdomen, et elle fit la grimace.

— C'est incroyable ! Vous vous remettez miraculeusement vite, mademoiselle.

— De bons gènes et beaucoup de vitamines.

— Continuez comme ça, et vous serez dehors dans trois jours.

— Euh... y a-t-il une chance qu'elle puisse sortir plus tôt ? demanda Acheron.

— Vous comprenez, docteur, précisa Tory, il m'est difficile de m'absenter de mon travail trop longtemps.

Le médecin secoua la tête.

— Mon petit, votre cœur s'était arrêté ! Pourriez-vous réfléchir à cette information quelques instants ? Vous avez une chance inouïe d'être encore parmi nous. Comprenez que je tiens à m'assurer que vous allez réellement bien avant de vous lâcher.

Difficile de discuter une telle évidence.

— Bon, d'accord. Merci, docteur.

Dès qu'il se fut retiré, Tory regarda Acheron, qui était resté immobile, adossé à la cloison, incarnation de la force tranquille capable de tenir le monde à distance. Ce qu'il avait fait pour elle était extraordinaire.

— Comment as-tu réussi à me transporter jusqu'aux urgences ? Quoi que tu prétendes, tu étais amoché.

— C'est mon côté Jedi. La Force était avec moi.

Tory éclata de rire. Quand il le voulait, Acheron pouvait se montrer tellement charmant et gentil.

— Bon, si le toubib ne veut pas me laisser sortir, qu'est-ce qu'on va faire ?

— Eh bien, je vais garder un œil sur toi, au cas où nos nouveaux amis décideraient de finir ce qu'ils ont commencé.

— Ils pensent que j'ai le journal, c'est ça ?

— J'imagine que oui. Ou alors, ils s'ennuyaient et ils ont décidé de s'en prendre à nous pour se distraire.

— En parlant de s'ennuyer, qu'est-ce que je vais faire pendant que je serai coincée ici ?

— Je peux t'apporter des mangas.

— Tu plaisantes ?

— Non, Tory. Les mangas, c'est comme une drogue. Quand tu commences, tu ne peux plus t'arrêter. J'en ai une belle collection. Ça t'intéresse ?

— Pas vraiment. En fait, j'aimerais lire le journal que j'ai découvert. Un grand type très viril n'a pas fini de m'apprendre l'atlante.

— Ce n'est pas de l'atlante, c'est un dialecte grec.

— Si tu le dis...

De mauvais gré, Acheron enleva son sac à dos de son épaule et téléporta le journal à l'intérieur. Il gardait toujours son sac à dos sur lui, afin de pouvoir téléporter dedans tout ce dont il avait besoin sans éveiller les soupçons des humains. Dans la mesure où nul ne savait ce que contenait le sac, personne ne pouvait deviner qu'il faisait apparaître à sa guise tel ou tel objet.

Le sac contenait également ce qui avait le plus de valeur à ses yeux. Il protégeait ses trésors : les trois journaux de Ryssa, retrouvés après la destruction de Didymos, le peigne de la jeune femme, la sucette en bois que Savitar avait donnée à Simi quand elle était bébé pour qu'elle se fasse les dents et dont le bois portait encore la marque de ses crocs de bébé démon, ainsi que le médaillon d'Apollymi, enveloppé dans l'une de ses écharpes noires, rapportée par Simi d'une de ses nombreuses visites à Kalosis.

Et l'âme de Nick, que ce dernier avait vendue à Artémis, laquelle l'avait donnée à Acheron.

Il sortit le journal et le tendit à Tory.

— Tu peux lire sans tes lunettes ?

— Pas un seul mot, et je déteste ça ! Tu voudrais bien faire un saut chez moi pour me rapporter ma paire de rechange ?

— Je ne peux pas te laisser sans surveillance, tu le sais.

— Alors, tu peux me le lire ?

Acheron baissa les yeux sur la reliure de cuir, le cœur soudain serré. Cela le mettait au supplice de lire les écrits de Ryssa. Chaque mot ravivait le souvenir de sa sœur et de sa douce voix posée.

Le voyant indécis, Tory lui posa la main sur le bras.

— Tu veux bien, Achimou ?

La tendresse qui perçait dans son ton balaya ses réticences.

— Tu es la seule à m'appeler comme ça.

— Je t'appellerais bien « mon petit sucre », mais il me semble que tu te vexerais.

— Je me rends, arrête de me torturer. Je lirai.

Tory suivit des yeux la grande silhouette brumeuse d'Acheron quand il tira un siège près du lit et ouvrit le livre. Il commença à lire, et elle ferma les yeux pour se laisser bercer par la musique de sa voix profonde. A en juger par l'aisance avec laquelle il traduisait, n'importe

qui aurait cru le texte écrit en anglais. Il ne marquait pas la moindre hésitation entre les mots.

— « Aujourd'hui, j'ai parlé à mon père de me rendre sur l'Atlantide... »

Tory se dressa dans le lit.

— L'Atlantide ?

Bon sang, qu'avait-il dit ? Tory lui était devenue tellement proche et chère qu'il avait baissé sa garde.

— Je savais que l'Atlantide n'était pas un pur produit de mon imagination ! s'écria Tory, tout excitée.

Il fallait à tout prix qu'il la calme.

— Ça ne signifie rien. Pour ce qu'on en sait, on a peut-être l'équivalent antique du *Journal de Budget Jones*.

— Ils n'avaient pas de romans, en ce temps-là !

— L'histoire dit aussi qu'ils n'avaient pas de livres. Or qu'est-ce que je tiens entre mes mains ? C'est carré, relié, et un texte est écrit sur du papier. Pour moi, c'est un livre.

— Merci, Capitaine Sarcasme. Bon, on peut revenir au journal ?

— Ouais, mais ne me jette pas un autre marteau.

Il s'éclaircit la gorge et reprit :

— « Aujourd'hui, j'ai parlé à mon père de me rendre sur l'Atlantide, et comme d'habitude, cela l'a mis en colère. Nos négociations avec les Atlantes ne se passent pas bien. Mon oncle a envoyé une lettre expliquant que la guerre peut éclater à tout moment. Je ne comprends pas pourquoi ce serait si dangereux pour moi de me rendre là-bas, dans la mesure où mon oncle et mon frère y habitent. Il est certain que ce n'est pas sûr pour... »

Acheron s'interrompit. C'était son nom qui était écrit.

— « ... mon frère. Je ne supporte pas de ne pas le voir. Ses lettres ne me suffisent pas. Je voudrais... »

Une autre pause. Ryssa disait qu'elle voulait le ramener à la maison, qu'il fallait que quelqu'un veille à ce qu'il ne lui arrive rien de mal et que même si l'oncle Estes assurait qu'il allait bien, elle tenait à le vérifier par elle-même.

— Que voudrait-elle, Acheron ?

— Je... j'ai mal aux yeux. Trop de lumière. On peut reprendre plus tard ?

Tory perçut le trouble d'Acheron. Il avait la voix tremblante, comme s'il était au bord des larmes.

— Pas de problème.

Il remit le livre dans son sac.

— Acheron, est-ce que quelqu'un a prévenu ma famille ?

— Je ne sais pas. Tu veux que je me renseigne ?

— S'il te plaît. Je ne tiens pas à ce qu'ils débarquent alors que je vais bien et que des fous nous pourchassent. J'en mourrais, si l'un d'eux prenait une balle perdue.

— D'accord. Je vais demander à Kim de s'en occuper.

Il plaça l'alarme reliée au lit dans la main de Tory.

— Tu n'y vois pas très clair. Alors, si quoi que ce soit t'inquiète, sonne l'infirmière.

Acheron sortit de la chambre, laissant Tory à ses réflexions. Elle avait appris pas mal de choses sur lui, mais il restait en grande partie un mystère pour elle. Et puis il y avait ces inconnus qui la traquaient, prêts à tout pour s'emparer d'un journal qu'elle n'avait pas. Qu'allait-elle faire ?

Acheron revint quelques minutes plus tard.

— Kim a parlé à ton grand-père et à ta tante Del. Ils veulent que tu leur téléphones dès que possible.

— Merci, Acheron.

— Je t'en prie. Kim a également dit que Pam allait t'apporter tes lunettes de rechange.

Il avait posé la main sur la barrière du lit. Elle l'effleura du bout des doigts.

— Merci d'avoir pensé à eux.

Après une hésitation, elle lui prit carrément la main et la serra. Elle avait toujours pensé que, pour une femme, elle avait de grandes mains. Mais, comparées à celles d'Acheron, elles étaient minuscules ! Que ressentirait-elle s'il la caressait, s'il laissait glisser ses mains sur son corps, s'arrêtait sur les points sensibles et...

— Tu as des mains magnifiques, Acheron.

— Elles sont fonctionnelles et font ce pour quoi elles ont été conçues.

— Tu n'aimes pas les compliments, n'est-ce pas ?

Il se crispa. Dans le passé, les compliments qu'on lui avait adressés avaient toujours été suivis de gestes indécents.

— Veux-tu que j'aille te chercher un truc à manger, Tory ?

— Volontiers. Je suis tout le temps affamée.

— OK. Je reviens.

Il était tellement étrange et séduisant, songea Tory. Protecteur, fier, et en même temps si peu sûr de lui, ce dernier point étant incompréhensible. Elle réfléchissait à cette anomalie depuis plusieurs minutes lorsque Pam entra.

— Salut, ma fille, dit-elle en posant une paire de lunettes sur le nez de Tory, qui soupira d'aise : tout était de nouveau clair autour d'elle.

— Sois bénie, ma chérie !

— J'y compte bien. Comment te sens-tu ?

— Super bien si l'on considère que j'ai été heurtée par une voiture et que j'en suis morte.

— Tu n'es pas drôle. Et où est passé ton délectable garde du corps ?

— Il est allé me chercher à manger.

— Eh bien ! Il est magnifique et en plus il te nourrit ! L'ange gardien idéal. Quand comptes-tu coucher avec lui ?

Acheron était sur le point de franchir le seuil lorsque Pam posa cette question. Il s'immobilisa tandis que Tory émettait un grondement indigné et rétorquait :

— Coucher avec lui ? Pfff... Comme si je n'avais rien de mieux à faire de mes journées ! Tu ne penses qu'au sexe, Pam. Tu aurais dû naître mec.

— Oh, arrête, Tory, regarde-le un peu ! On n'a jamais vu mec plus parfait. Contrairement à toi, moi, je n'ai pas les yeux dans ma poche et je te garantis qu'il est du tonnerre. Le top du top.

— Tu as fini de parler de lui comme ça ? S'il t'entendait, il ne saurait plus où se mettre.

— Tory, je te le répète, si tu laisses ce type sortir de ta vie sans avoir couché avec lui, tu le regretteras jusqu'à ton dernier jour.

— Vu mon histoire avec les hommes, si j'essayais de coucher avec lui, je le tuerais. Mon dernier petit ami a fini dans un corset.

Pam éclata de rire puis ajouta :

— Regarde-moi dans les yeux et ose me dire que tu n'y as pas pensé !

— Je ne suis pas totalement aveugle. Mais je ne pense pas à Acheron de cette façon, c'est tout. Son cerveau m'intéresse davantage que son corps. Alors, change de sujet, sinon j'appuie sur le bouton et quand les infirmières seront là, je me plaindrai d'être harcelée par une foldingue qui se prétend mon amie.

Jugeant qu'il pouvait maintenant se montrer, Acheron entra. Pam s'empourpra dans la seconde. Il posa sur la table roulante un sachet destiné à Tory.

— Je ne savais pas ce que tu aimais, alors j'ai pris un peu de tout.

— Oh, je ne suis pas difficile. Ma tante Del m'a assez répété que de pauvres petits enfants dans le monde mouraient de faim.

Il orienta le plateau de la table vers elle et lui ouvrit une bouteille de soda. Tory déballa un hamburger.

— Je ne suis pas sûre que tu aies le droit de manger après une intervention, remarqua Pam. Les patients sont mis à la diète, me semble-t-il. Bon sang, où est Kim quand on a besoin d'elle ?

— Je suis en pleine forme, Pam, protesta Tory.

Acheron lui présenta une barquette de frites. Tory lui tendit le

hamburger et proposa :

— Une bouchée ?

— Non, merci.

Pam agita la main.

— L'air est infesté de calories ! Je grossis rien qu'en les respirant ! S'il y avait une justice en ce monde, tu serais énorme, Tory ! Tu manges comme un ogre et tu es filiforme. Acheron, savez-vous que ma mère l'appelait Jack Sprat, quand nous étions gamines ? Sa tante tenait un *deli*, et chaque fois que Tory allait lui donner un coup de main, elle bouffait les bénéfices.

Acheron éclata de rire, et Tory se justifia :

— C'est parce que tante Del fait les meilleurs *koulourakias*, *kouriabiethes* et *melomacarinas* du monde.

— Avez-vous compris un seul mot de ce qu'elle vient de dire ? demanda Pam à Acheron.

— Évidemment qu'il a compris, dit Tory. Il est grec ! Même s'il ne mange rien, il connaît les gâteaux. Je parie que sa mère l'en a gavé quand il était petit.

Oh non. Apollymi préparait la destruction du monde, pas des gâteaux.

— Ma mère n'était pas du genre à faire des pâtisseries.

Sauf si la recette incluait du napalm ou le virus de la peste.

La porte de la chambre s'ouvrit sur Kim, qui cria aussitôt :

— Mais qu'est-ce que tu manges, Tory ?

Elle se rua vers le lit pour arracher le hamburger des mains de son amie.

— C'est Acheron qui l'a apporté ! s'exclamèrent Tory et Pam en chœur.

— Tu ne touches pas à ça, Tory ! ordonna Kim.

Mais Tory mit le hamburger hors de sa portée.

— Pas question que tu me l'enlèves.

— Tu vas être malade.

— Si tu t'approches de moi, je l'avale d'une seule bouchée. J'ai faim. Et tu sais que je suis féroce dans ce cas-là.

— Acheron, comment avez-vous pu être assez inconscient pour lui apporter ça ?

— Elle a dit qu'elle avait faim.

Kim lui donna une bonne tape sur les fesses.

— Ne vous avisez plus de prendre ce genre d'initiative. Ce sont le médecin ou les infirmières qui décideront quand elle peut manger. On n'apporte pas de nourriture à quelqu'un qui vient d'être opéré, voyons !

Sur ce, Kim rafla le sachet. Tory lui décocha un coup d'œil assassin.

— Kim, si tu emportes ce sachet, tu le regretteras.
— Sois raisonnable, Tory.
— Mon estomac réclame de la nourriture.
— Oui, et tu auras d'affreuses douleurs abdominales. Tu te rappelleras alors que j'ai tenté de t'empêcher de te gaver. Si Acheron et toi n'étiez pas menacés par des tueurs, je vous ferais expulser de l'hôpital.

Vivante image de la dignité outragée, Kim sortit de la chambre.

— Je vais aller calmer Infirmzilla avant qu'elle vous crée des ennuis en se plaignant au toubib, dit Pam avant de sortir à son tour.

— Je suis désolée, souffla Tory quand elle fut seule avec Acheron. Mes amies sont infernales. J'ai bien essayé de leur inculquer quelques notions de savoir-vivre au cours des années, mais apparemment, ça n'a pas marché.

Acheron se mit à rire. Il trouvait la complicité de ces trois femmes très rafraîchissante. Il intimidait, voire effrayait la plupart des gens. Les enfants étaient les seuls qu'il n'impressionnait pas et qui le traitaient comme un être normal.

— Pas de problème, Tory. Je les aime bien.

Elle enveloppa la moitié du hamburger.

— Mieux vaut que je m'arrête avant de me rendre malade. Mais que c'était bon ! Merci, Acheron.

— Il y a aussi un sandwich au j ambon, des cornichons, des chips et un yaourt, dans le sac.

— Tu es vraiment gentil. Tu n'en veux pas un peu ?

— Non, merci.

— Bon. Reprends quand même ce festin, je te l'échange contre le journal.

Acheron hésita. Son nom était dans toutes les pages. Mais il pouvait le changer. Tory ignorait comment s'écrivait « Acheron » dans la langue qu'employait Ryssa. Il lui suffisait de dire « Archon », et le tour serait joué.

Il ressortit le journal de son sac à dos et le donna à Tory, qui l'ouvrit à la page où il s'était arrêté.

— Bon, où on en était ? s'enquit-elle.

— Ryssa parlait de son frère qui vivait sur l'Atlantide.

Elle darda sur lui un regard stupéfait.

— Ryssa ? Comment sais-tu qu'elle s'appelait Ryssa ?

Quelle gaffe ! Ryssa n'avait écrit son nom nulle part.

— Euh... je n'en sais rien. Je l'ai juste baptisée comme ça. Ça m'a paru plus courtois que « la nana des calendes grecques », par exemple.

— Mmm. Je n'aime pas le mot « nana ».

— Alors, je vais le rayer de mon vocabulaire.

Souriante, Tory posa la main sur son bras avant de s'incliner vers lui. Il sentit le souffle lui manquer. Ce rapprochement, ses lèvres qui semblaient quémander un baiser... Tourner la page exigea toute sa volonté. Tory posa le doigt sur la dernière ligne qu'il avait lue.

— « Il me manque » ? C'est bien ce qu'elle a écrit ?

— Oui.

— Oh. Et ensuite, « on l'a éloigné d'ici ».

— Oui. Tu apprends vite.

— C'est ce que disait mon père. Il m'avait surnommée Athéna.

Bizarre. Elle n'avait rien de la déesse grecque.

— Athéna ?

— Oui, tu sais, celle qui est sortie tout armée et casquée de la tête de Zeus. D'après papa, j'ai fait comme Athéna, et c'est à cause de ça qu'il a eu d'épouvantables migraines. On me montre un truc une seule fois, et paf ! je l'enregistre. Mais cette langue est vraiment difficile. Peux-tu lire à haute voix un petit moment, que j'entende sa musique ?

Acheron s'exécuta, et Tory se laissa bercer par son intonation hypnotique, tellement sexy qu'elle en avait le cœur battant. Sans réfléchir, elle tendit la main et lui caressa la mâchoire, pour sentir bouger ses muscles sous ses doigts pendant qu'il parlait.

Acheron s'interrompit, subjugué par cette tendre caresse.

— N'arrête pas, le pria-t-elle.

Si elle avait su qu'il était prêt à faire n'importe quoi simplement pour qu'elle le touche ainsi... Il déglutit avec peine et marmonna :

— J'aimerais tellement... j'aimerais tellement, Soteria, te faire l'amour comme un homme normal. Sans le poids du passé ni des regrets. Je vendrais mon âme pour cela.

Tory fronça les sourcils. Il venait de prononcer des paroles qui semblaient tout droit sorties du cœur, mais elle n'en avait pas vraiment compris le sens.

— Qu'as-tu dit, Acheron ?

— Que tu es un diabolotin bien espiègle.

— Non, ce n'est pas ce que tu as dit.

— Peut-être pas, en effet.

Tory osa alors faire ce qu'elle avait envie de faire depuis une éternité : elle lui enleva ses lunettes, les replia et les glissa dans sa poche.

— J'aime voir tes yeux.

— Tu es décidément une femme très étrange.

Une femme qui éprouvait de bizarres sensations, auprès de lui. Sécurité, réconfort, chaleur...

Du bout du pouce, elle suivit le contour de ses lèvres.

— Pourquoi te caches-tu des autres ?

— Je ne me cache pas.

— Oh que si. Tes vêtements, tes lunettes... ce sont des éléments de ton armure. Tu cherches à paraître dangereux et rebelle.

Il commença à reculer. Elle le retint.

— Je pourrais être une bonne amie pour toi, Acheron, si tu ne m'en empêchais pas.

Une remarque qui avait un goût amer pour Acheron : il ne se rappelait que trop les offres d'amitié d'Artémis.

— Ne te vexe pas, Tory, mais les gens semblent toujours animés de bonnes intentions, et puis, une fois au pied du mur, ils se rétractent.

— Tu parles d'expérience ?

— Oui.

Il songeait à Ryssa et à Nick. Il n'avait su ni recevoir l'amitié ni la donner.

— Eh bien moi, je ne me suis jamais rétractée, assura Tory. Pas une fois. Ton seul moyen de vérifier ma constance est de me mettre à l'épreuve en m'accordant ta confiance. Mais dans la mesure où je sais que tu es incapable de me faire confiance, je préfère changer de sujet.

Elle revint au journal.

— Que signifie ce mot, là ?

Acheron se crispa. Le mot en question était son prénom. Il s'apprêtait à mentir quand les scrupules le bloquèrent. Il prit une profonde inspiration et avoua :

— Acheron.

— Oh...

— Eh oui, poursuivit-il d'un ton plat, elle avait deux frères, Acheron et Styxx.

— Ainsi baptisés d'après les fleuves du chagrin et de la haine ? Ses parents devaient être sacrement morbides.

— Ou lucides.

— Ce qui est pire.

Tory feuilleta le journal.

— Cela fait un drôle d'effet. Cette jeune fille ressemble à n'importe qui. On pourrait la rencontrer aujourd'hui. Elle cherchait à faire plaisir à son père, et son frère lui manquait. Les mêmes tracas que ceux d'une fille de notre siècle. Je me demande quels vêtements elle portait, dans quel genre de lit elle dormait...

— J'imagine qu'elle te ressemblait beaucoup. Qu'elle était gentille et très simple. Déterminée et protectrice envers ceux qu'elle aimait. Et sans doute enquinée par ses frères de temps à autre.

— Est-ce ainsi que tu me vois ? s'enquit Tory, touchée.

— Mais non. Je vois une criminelle adepte du marteau qui me

déteste.

Tory éclata de rire.

— Allons, tu exagères !

— Pas le moins du monde, Soteria.

Elle noua ses doigts aux siens et, bouleversé, il regarda leurs doigts enlacés.

Pam entra sur ces entrefaites. Acheron fut étonné que Tory ne reprenne pas sa main et ne semble pas gênée. Imperturbable, elle laissa la main dans la sienne. Il s'empressa de remettre ses lunettes noires. Remarquant leur posture, Pam eut un large sourire.

— Je suis contente de voir que vous avez enfin franchi le pas, tous les deux.

— Cet homme m'a sauvé la vie, Pam. Cela mérite bien que je mette mon ego sous le boisseau.

— Acheron, qui êtes-vous et qu'avez-vous fait à mon amie ? demanda Pam.

Tory regarda Acheron.

— La mort a tendance à mettre les choses en perspective.

— Avez-vous déjà vécu une expérience de mort imminente, Acheron ?

— On peut dire ça, oui.

Tory observait Acheron. Elle avait perçu dans sa voix une gravité qui en disait long. Bien plus qu'il n'était disposé à révéler. Mais s'il ne s'était pas livré quand ils n'étaient que tous les deux, il n'y avait aucune chance qu'il le fasse devant Pam.

La sonnerie de son téléphone obligea Acheron à lâcher la main de Tory. Il consulta l'écran, puis s'écarta.

— Excusez-moi, il faut que je réponde.

Il sortit de la chambre. Pam émit un long sifflement.

— Sapristi, ce type a les plus belles fesses que j'aie jamais vues. Pas étonnant qu'il porte de longs manteaux. Sans ça, tout le monde lui mettrait la main au panier.

— Arrête, Pam ! s'écria Tory.

— Mais enfin, tu portes tes lunettes, non ? Tu y vois clair, quand même ! Ne me dis pas que ça t'a échappé.

— Il faut qu'on te trouve quelqu'un, et vite, Pam. Tes hormones te boulootent le cerveau.

— Je sais. C'est désolant, hein ?

Tory rit en chœur avec son amie, tout en se demandant qui avait appelé Acheron.

— Tu en es sûr, Urian ?

— Absolument. Ça paie, d'avoir des potes du côté des ténèbres. Pendant que je te parle, Stryker envoie des émissaires chercher le journal. Il veut faire tomber de leur trône Artémis et Apollon et

absorber leurs pouvoirs. Il espère aussi qu'il y a dans ce journal un truc qui te fera du mal, ce qui mettrait ta mère en rage et la pousserait à lâcher ses Démons pour qu'eux aussi cherchent le journal.

Urian eut un rire démoniaque.

— Bienvenue à Armageddon, vieux. On dirait bien que la fête a commencé sans toi.

Acheron venait de rentrer dans la chambre de Tory quand son téléphone sonna de nouveau. Derechef, il regarda l'écran et soupira.

— Pardonne-moi, mais le Grand Sorcier a encore un appel au secours.

Il repartit dans le couloir, et Tory se désola. Pauvre Acheron, tellement sollicité, harcelé par les coups de fil.

— Combien d'amis a-t-il ? s'enquit Pam.

— Je pense que ce sont des relations de travail qui l'appellent.

— Ah. Et qu'est-ce qu'il fait comme boulot ?

— Je crois que c'est un cow-boy.

— Mmm. J'en doute.

— Oui, moi aussi, mais il ne m'a rien dit de plus précis. Tout ce que je sais, c'est qu'on l'appelle en permanence.

— C'est peut-être un tueur à gages international ? Ce serait cool, ça !

— Il faut que tu arrêtes de regarder des films, Pam.

Acheron ressentit soudain un fourmillement le long de la colonne vertébrale. Une sensation bien trop familière : il y avait des Démons dans l'hôpital ! Et il était facile de deviner qui ils pistaient.

Il coupa la communication et rentra précipitamment dans la chambre de Tory.

— Il faut qu'on s'en aille.

— Hein ? J'ai une perfusion, tu l'as oublié ? Dans l'immédiat, je ne vais nulle part.

Il s'approcha du lit, se pencha et souleva la jeune femme dans ses bras. Éberluée, Tory se rendit compte qu'il avait retiré l'aiguille de son bras sans qu'elle sente quoi que ce soit.

— Que... que se passe-t-il ?

— Les gens qui en veulent à notre peau sont dans le coin. Ils se rapprochent. Si on ne file pas illico, ça va être moche.

Le cœur de Tory manqua quelques battements.

— Je... je n'ai pas de vêtements.

— Mais si, intervint Pam. Acheron, surveillez la porte et accordez-nous une minute.

— Vous avez vingt secondes, dit-il en sortant.

Il ferma la porte derrière lui. Pam demanda à Tory :

— Tu peux bouger ?

— Étonnamment, oui.

— OK. Échangeons nos fringues. Fissa.

En un clin d'œil, Tory retira sa chemise d'hôpital. Elle était un peu courbaturée, mais rien d'inquiétant. C'était plus qu'étrange : c'était aberrant.

Elle n'eut pas le loisir de réfléchir davantage à cette anomalie. Acheron était de retour.

— Le temps presse, dit-il en lui tendant la main.

— Mais je n'ai pas de chaussures !

— On se débrouillera. Viens.

Elle prit sa main et il l'entraîna dans le couloir, en direction de l'ascenseur. Les portes commencèrent à coulisser alors qu'ils approchaient. Acheron la poussa vivement dans une chambre, par chance inoccupée, et lui signifia de ne pas faire de bruit. Effrayée, elle obéit.

— Attends-moi ici, souffla Acheron avant de disparaître.

Seigneur, que se passait-il ? Pourvu qu'Acheron sache ce qu'il faisait.

Il réapparut quelques instants plus tard et la poussa sans bruit jusqu'à l'ascenseur maintenant libre. Ils allaient monter dans la cabine quand Tory remarqua au bout du couloir deux hommes de haute taille tout de noir vêtus qui se dirigeaient vers sa chambre.

— Mais... et Pam ? s'inquiéta-t-elle.

— Elle n'aura pas de problème. Ce n'est pas elle qu'ils cherchent.

— Qui sont-ils ?

Acheron éluda la question.

— Je ne connais pas leur nom et je n'ai pas très envie de leur être présenté maintenant.

— Tu es sûr qu'ils ne feront pas de mal à Pam ?

— Tiens, prends mon téléphone. Dès que nous serons dans la voiture, tu l'appelleras.

— Hein ? Quelle voiture ?

Il resta muet : il concentrait tous ses pouvoirs sur Tory et lui afin qu'ils soient indétectables et échappent ainsi aux deux hommes. Il s'efforçait aussi de localiser les autres membres de leur groupe. Ils étaient une dizaine et fouillaient l'établissement.

Il était capable de masquer sa présence, ainsi que celle de Tory, sauf s'ils avaient affaire à un archdémon, une créature née d'un Démon et d'un dieu, une espèce très spéciale, aux réactions imprévisibles. Or l'un d'eux se trouvait dans l'enceinte de l'hôpital et était le chef de leurs poursuivants.

Il entraîna Tory dans le parking et s'arrêta devant une Porsche 911 GT2 gris argenté. Tout en balayant l'endroit du regard, il ouvrit la portière du passager. Tory s'immobilisa.

— Je t'en prie, dis-moi que nous ne sommes pas en train de

voler une voiture !

— C'est la mienne, assura-t-il en agitant la clé de contact devant le nez de la jeune femme, qui ne sembla pas convaincue.

Elle avait suivi des cours de conduite sportive sur Porsche et connaissait de ce fait tous les modèles du marché... et leur prix. Cette 911 était le top du top. Elle aimait tellement la conduire que son cœur s'était mis à battre la chamade chaque fois qu'elle l'avait pilotée. Mais un tel engin n'était pas dans ses moyens, loin s'en fallait.

— Tu possèdes une voiture de deux cent cinquante mille dollars ? demanda-t-elle, incrédule.

— Ouais. Monte.

Seigneur... Mais comment diable avait-il pu s'acheter cette merveille ? Un regard au siège du conducteur lui apprit qu'il avait été dessiné pour un homme de très grande taille. Donc, oui, la Porsche était à lui.

Elle s'assit à la place du passager, songeant que ce modèle de voiture allait comme un gant à Acheron. Et qu'il ne la conduisait pas pour la première fois : sa façon d'insérer la clé dans le contact sans hésitation le prouvait.

Il venait de fermer sa portière lorsqu'elle vit un homme brun à l'allure de brute se précipiter vers la Porsche. Elle cria. Acheron enclencha la marche arrière, recula dans un grondement de moteur, et l'homme s'abattit en avant, bras tendus, sur le capot.

— Saloperie ! s'exclama Acheron. Il a foutu l'empreinte de ses maudites pattes sur ma bagnole ! S'il l'a rayée, je le tue.

Un violent coup de frein, et l'homme alla s'écraser sur une berline bleue. Acheron braqua à fond et fonça droit sur l'homme à terre. Tory hurla, persuadée qu'il allait l'écraser, mais à la seconde où la Porsche arrivait sur lui, l'homme roula sur lui-même et se releva d'un bond avec une incroyable agilité.

— Tu es fou, tu le sais ? s'écria Tory.

Négligeant de répondre, Acheron prit un virage à la corde et s'engagea dans une rue perpendiculaire pied au plancher. Une BMW surgit aussitôt derrière eux. Acheron la vit dans le rétroviseur et jura entre ses dents. D'autres Démons ! Et Stryker leur avait bien fait la leçon : ils se fondaient sans peine parmi les humains. Ils ne le foudroyaient pas pour ne pas se faire remarquer, et lui-même, pour la même raison, ne pouvait user de ses pouvoirs pour se débarrasser d'eux.

Il zigzagua dans le flot de véhicules pour prendre la bretelle d'accès à l'autoroute. Il devait quitter les endroits très fréquentés, afin d'éviter que des innocents soient blessés. Plus facile à dire qu'à faire, dans la mesure où deux autres voitures remontèrent les files jusqu'à la Porsche. Leurs occupants se mirent à tirer. Acheron généra aussitôt un

bouclier pare-balles invisible.

— Mon Dieu, gémit Tory. Ils nous tirent vraiment dessus ?

Acheron serra les dents : quatre Honda Blackbird noires se rapprochaient. Les plus puissantes des motos. Deux d'entre elles portaient un passager qui tenait un fusil pour la chasse au gros gibier.

— On dirait bien qu'ils sont prêts à entamer le dialogue, commenta-t-il avant de sursauter.

Par exemple ! Les motards tiraient sur leurs poursuivants, et non sur la Porsche !

— Des amis à toi ? demanda Tory, ébahie.

— Pas que je sache.

Il écarta la possibilité que leurs défenseurs inattendus soient des Garous : ces derniers se battaient en usant de la magie, pas d'armes à feu.

Les motos se mirent en formation et obligèrent la BMW à s'encastrier dans la glissière de sécurité, puis s'occupèrent aussi efficacement des deux autres véhicules. Enfin certain que les motards étaient de son côté, Acheron ralentit, puis se gara sur la bande d'arrêt d'urgence et sortit de la voiture.

— Tu ne bouges pas, Tory.

Les motos s'étaient arrêtées à quelques mètres de la Porsche. Les deux passagers se retournèrent et examinèrent l'autoroute, en quête d'autres Démons. Acheron vit alors l'emblème qui ornait le dos de leur blouson de cuir : un soleil doré.

Le symbole d'Apollymi.

Les pilotes mirent pied à terre et s'approchèrent de lui dans un parfait ensemble avant de s'immobiliser, de porter le poing droit à leur épaule gauche et d'incliner respectueusement la tête. Cela fait, ils mirent un genou à terre.

Acheron n'y comprenait rien. Qu'est-ce que c'était que ce cirque ?

Le motard qui était manifestement le chef retira son casque. Une femme ! Incroyablement belle, avec de longs cheveux blonds qui cascadaient en vagues souples sur ses épaules. La carrure rembourrée du blouson laissait penser qu'elle était un homme, mais il n'y avait en réalité rien de masculin en elle.

— Désolée de n'avoir pu organiser de plus plaisantes présentations. Je suis Katherine Zanakis, la grande prêtresse des Apollymachis.

Acheron se rendit alors compte que tous les membres du groupe de motards étaient des femmes, au service de sa mère.

— Que faites-vous ici ?

Une deuxième motarde enleva son casque, révélant un visage juvénile encadré de courts cheveux noirs. Elle riva sur Acheron un

regard chaleureux.

— Justina ? entendit Acheron, qui pivota sur ses talons.

— Je t'avais dit de rester dans la voiture, Tory !

— Oui, mais je ne t'ai pas écouté.

Justina ôta son sac à dos et le tendit à Tory.

— On m'a demandé de te donner ceci.

— Mais... qu'est-ce que c'est ?

— Ce pour quoi est mort Dimitri. J'étais là quand les Atlantikoinonias ont surgi, et je me suis débrouillée pour m'enfuir avec le journal pendant que Dimitri essayait de leur tenir tête.

Elle se signa trois fois, les yeux soudain pleins de larmes.

Acheron se rappela alors l'avoir vue quand il avait visualisé l'assassinat de Dimitri. Sur le moment, il n'avait pas compris de quel côté elle se trouvait. Il avait cru qu'elle faisait partie du camp ennemi.

— Les Atlantikoinonias ? répéta Tory. Qu'est-ce que c'est ?

— Un groupe de fous qui nous ont collé aux basques depuis la Grèce jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Chaque fois qu'on regarde ailleurs, ils essaient de nous piquer le journal.

Katherine ajouta :

— Ils ont juré de protéger les secrets de l'Atlantide et ils ne reculent devant rien.

— Ils ont détruit notre bateau, reprit Justina. J'en ai tué un, puis j'ai couru chez Dimitri pour récupérer le journal. Je n'ai compris qu'à ce moment-là combien nos recherches étaient importantes.

Tory secouait la tête, égarée.

— Je ne sais plus où j'en suis.

La voyant chanceler, Acheron passa un bras autour de sa taille.

— Elle vient juste d'être opérée. Elle a failli être tuée, tout à l'heure, expliqua-t-il aux motardes. Nos charmants amis peuvent encore nous retrouver, et quand ils le feront, je ne tiens pas à me trouver en terrain découvert, où ce serait un jeu d'enfant pour eux de s'emparer d'elle ou de nous descendre. Vous connaissez *Le Sanctuaire*, sur Ursulines Avenue ?

— Moi, oui, dit l'une des femmes au fusil.

— Bien. Retrouvons-nous là-bas.

Acheron ouvrit la portière de la Porsche pour Tory, qui lui adressa un regard glacial.

— Que se passe-t-il exactement, Acheron ?

— Je ne sais pas, mais je pense que nous ne tarderons pas à avoir des réponses.

— Bien, parce que j'en ai marre d'être dans le brouillard.

Tory s'assit dans la voiture et entreprit d'ouvrir le sac que lui avait donné Justina. Acheron posa la main sur les siennes pour l'en empêcher.

— Tu ne devrais pas faire ça.

— Et pourquoi ?

Parce qu'elle allait exposer Acheron Parthenopaeus en pleine lumière...

— Attends qu'on soit au *Sanctuaire*.

Une fois là-bas, il pourrait lui reprendre le journal.

— Très bien.

Qu'elle montre une telle confiance en lui lui fit honte. Elle noua les bras autour du sac et le tint bien serré contre sa poitrine, ignorant que c'était la vie d'Acheron et sa dignité qu'elle pressait si fort contre son cœur. Tous les secrets qu'il avait eu tant de mal à préserver se trouvaient dans ce journal.

Marmonnant des imprécations, il se mit au volant et démarra, direction le Quartier français. Tory caressa du bout des doigts l'habillage de cuir du tableau de bord et des portières, comme si elle admirait le travail des stylistes allemands.

— Tu sais, dit-elle au bout d'un moment, j'ai du mal à penser à autre chose qu'au fait que je tiens un objet que des gens sont prêts à tuer pour avoir. L'un de mes meilleurs amis a payé de sa vie cet objet. Si je ne m'étais jamais intéressée à l'Atlantide, Dimitri serait toujours vivant. Sa femme ne serait pas veuve et sa pauvre maman ne préparerait pas l'enterrement de son fils. Mon Dieu... je n'arrive pas à croire que mon stupide égoïsme ait causé la mort de quelqu'un. Qu'ai-je fait ? Seigneur, qu'ai-je fait ?

Le cœur serré, Acheron songeait à Nick.

— Il est facile de commettre des erreurs. Vivre avec leurs conséquences est très difficile.

— Dis-moi, Acheron, as-tu une recette magique contre ce genre de souffrance ?

— J'aimerais bien, mais non. Il est des douleurs si profondément enracinées que rien ne peut les atténuer. Le mieux qu'on puisse faire, c'est de trouver la force de continuer à vivre.

— C'est ce que tu fais ?

— Non. Je fonce dans le tas et je frappe, c'est beaucoup mieux.

— Je t'imagine mal aussi dur ! remarqua Tory en riant.

Heureusement qu'elle ignorait tout de cette partie de lui-même capable de déclencher l'apocalypse.

Elle appuya la tête contre la vitre et laissa son regard errer sur le paysage. Le silence régna dans la voiture jusqu'à ce qu'Acheron se gare dans la ruelle derrière *Le Sanctuaire*, suivi des motos des prêtresses.

Acheron amena Tory à la porte de l'établissement. Dev Peltier, sous sa forme humaine, la gardait, bien qu'il fît grand jour. Il existait deux espèces de Garous. Ceux qui, nés humains, se changeaient en

animaux, et ceux qui étaient nés animaux et se changeaient en humains. Pendant la journée, les Garous privilégiaient leur apparence originelle. Dev aurait donc dû être sous sa forme d'ours. Le trouver humain à cette heure-ci étonna Acheron. Seuls les Garous les plus puissants étaient capables de maîtriser leur vraie nature.

Sous son apparence d'homme, Dev était à peine moins grand qu'Acheron, avait de longs cheveux blonds bouclés et des fossettes qui ne se creusaient que lorsqu'il souriait, c'est-à-dire rarement. En jean noir et tee-shirt orné du logo du *Sanctuaire*, il était assis dans une posture décontractée. Mais même sous sa forme humaine, il pouvait entrer en action assez vite pour donner du fil à retordre à Acheron. Ce qui était amusant, c'était ce tatouage sur son biceps, un arc et une flèche, l'emblème des Chasseurs de la Nuit. Acheron ne comprenait pas pourquoi Dev arborait si fièrement la marque d'Artémis.

Dès que Dev le vit, il appuya sur le bouton d'une télécommande accrochée à sa ceinture et la chanson *Sweet Home Alabama* s'éleva dans le bar, annonçant à ses occupants non-humains l'entrée imminente d'Acheron. Les Garous étant cousins des Apollites, ils hébergeaient souvent Apollites et Démon. En tant que Chasseur de la Nuit, Acheron était obligé de tuer tout Démon qui croisait sa route. Ces derniers prenaient donc la fuite à la seconde où il était annoncé.

— Comment va, Dev ? s'enquit Acheron.

— Bien, répondit l'ours en regardant, intrigué, les femmes qui approchaient. C'est sympa d'avoir pensé à amener des nanas. J'apprécie.

— On a besoin d'un coin tranquille, Dev.

— Au premier, à droite. J'enverrai Aimée avec des boissons.

— Merci.

Tory sourit à Dev, qui cilla, et suivit Acheron. Elle était passée des dizaines de fois devant cet endroit, mais le heavy métal n'étant pas sa tasse de thé, elle n'y était jamais entrée.

L'endroit était immense, bien plus grand qu'il n'y paraissait de la rue. La salle était fractionnée en trois niveaux, le bar-restaurant, une scène et une piste de danse, puis une salle de billard. Le décor était rustique mais accueillant, à l'exception du cercueil placé près du bar, avec une plaque sur laquelle on lisait : « Le dernier type qui a demandé à Aimée de sortir avec lui. » Un squelette était allongé dedans. Manifestement, personne ne devait poser la main sur cette Aimée.

Tory gravit les marches à la suite d'Acheron, puis longea un vaste couloir jusqu'à une table ronde. Il se plaça au fond, près du mur, et attendit que toutes soient assises pour les imiter.

— Bon, mesdames, maintenant, on essaie de mettre les pièces du puzzle en place.

— Ce n'est pas difficile, dit Katherine. Depuis que les membres de la famille de Tory ont commencé à fouiller le site de l'Atlantide, notre déesse nous a confié la charge de les surveiller et de nous assurer que ces humains ne commettaient aucun acte susceptible de lui porter tort.

— Votre déesse ? répéta Tory.

— Apollymi, la Grande Destructrice. Notre ordre remonte à l'époque où l'Atlantide régnait sur le monde. Après sa destruction, sous la protection de notre déesse qui nous a sauvées de l'anéantissement, nous sommes allées en Grèce et y avons installé le siège de notre ordre, qui a perduré dans le secret le plus absolu.

— Nous sommes devenues l'une des communautés d'Amazones les plus importantes, précisa Justina fièrement, tout en préservant notre spécificité d'Atlantes.

— Et nous étions les plus fortes de toutes, reprit Katherine. Mais dès le début de notre installation en Grèce, nous avons été chassées par les Atlantikoinonias, un groupe fondé par la déesse Artémis. Leur mission est d'éradiquer toute preuve de la réalité de l'Atlantide et d'Apollymi.

— Ce qui implique qu'ils vous tuent, conclut Tory.

— Oui. C'est également pour cette raison que nous nous cachons depuis des siècles.

— Sans la protection d'Apollymi, précisa Justina, jamais nous n'aurions survécu aussi longtemps.

Leur loyauté envers leur déesse forçait l'admiration, songea Tory.

— Vous parlez d'elle comme si elle existait, remarqua-t-elle néanmoins.

— Pour nous, elle existe.

— Quelqu'un a-t-il lu le journal ? demanda à la ronde Acheron, pressé de changer de sujet.

— Non, répondit Katherine. A notre connaissance, personne ne peut le traduire. Notre oracle nous a dit de l'apporter à Tory, et c'est ce que nous avons fait. Il est écrit que Tory, comme la Soteria de l'Atlantide, sera sa gardienne.

Entendre prononcer son vrai prénom déconcerta Tory.

— Pardon ?

Ce fut Acheron qui expliqua :

— Il s'agit d'une vieille légende. Lorsque l'Atlantide a été sur le point de disparaître, la bibliothécaire en chef des archives nationales a essayé de sauver un maximum de documents. On raconte que son Ombre continue à veiller sur les trésors de l'Atlantide, qu'elle protège du pillage.

— Les Apollymachis sont ses Ombres, ajouta Katherine. Nous

sommes les gardiennes et les Atlantikoinonias, les destructeurs.

Acheron regarda le sac que Tory serrait toujours contre sa poitrine.

— Peut-être, dans le cas présent, devrions-nous être les destructeurs.

— Je tiens à lire ce que contient ce livre avant de le détruire, protesta Tory.

— Personne ne peut le lire, répéta Katherine.

— Si. Acheron.

Les Amazones échangèrent des regards stupéfaits.

— C'est pour ça que l'oracle a dit que le journal devait être remis à l'Elekti ? demanda Justina.

— L'Elekti ? répéta Tory, perplexe.

— L'élú, expliqua Justina.

— Notre ordre parle d'un homme qui porte la grâce de la Destructrice, reprit Katherine. On le reconnaît à la bague qu'il a au pouce droit.

Tory baissa les yeux sur la bague en or d'Acheron. Le même symbole que celui qui ornait les blousons des motardes et son sac à dos était gravé dans l'or.

— Acheron, qu'est-ce que tu me caches ?

— Oh, bien des choses. Katherine, qu'êtes-vous censées faire maintenant que vous avez livré le journal ?

— Protéger Soteria et obéir aux ordres de l'Elekti.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la volonté de la déesse.

— Mais il ne faut jamais obéir aveuglément à personne ! protesta Acheron. Votre déesse n'est pas infaillible !

— C'est un blasphème, rétorqua aigrement Katherine.

Acheron ne répliqua pas, mais Tory comprit à son expression qu'il en savait bien davantage sur cette mystérieuse déesse qu'il ne voulait bien le dire.

— Ces Atlantikoinonias, ils sont humains ? demanda-t-elle.

Katherine hocha la tête.

— Qui d'autre est au courant, pour le journal ? demanda Acheron.

— Personne ne sait qu'on l'a. Dimitri est mort sans révéler quoi que ce soit.

— Bien. Dans ce cas, que Tory aille se reposer.

— Raccompagne-moi chez moi, alors, dit Tory.

Il secoua la tête en regardant le sac.

— Je ne pense pas que ce soit raisonnable. Ceux qui te pourchassent savent où tu habites. Inutile de leur faciliter la tâche. Laissons-les galérer pour te retrouver.

Il se mettait debout quand une jolie blonde, qui arborait sur son tee-shirt le logo du *Sanctuaire* et une tête de loup, arriva, chargée d'un plateau garni de boissons. Acheron la prit immédiatement à part et lui parla à l'oreille.

— Pas de problème, dit-elle après l'avoir écouté. Viens avec moi.

Acheron prit le sac de Tory et lui fit signe de le suivre. Bien qu'irritée par ses manières péremptoires et par le fait qu'il ne lui avait pas demandé son avis, Tory lui emboîta le pas jusqu'à une porte un peu plus loin dans le couloir. Aimée, dont le prénom était imprimé sur le tee-shirt, sortit de sa poche un trousseau de clés et ouvrit la porte, révélant une petite chambre au fond de laquelle se trouvait une autre porte à commande électronique. Elle posa la paume sur le petit écran et, un instant plus tard, Tory put pénétrer dans une grande chambre dépourvue de fenêtre.

— La salle de bains est là, à gauche, dit Aimée. Les parois de cette pièce sont en acier. Aucun visiteur indésirable ne peut entrer ici sans y avoir été invité.

Acheron remercia Aimée, qui se retira après avoir servi un jus de pomme à Tory.

— Bon, je peux lire ce journal, maintenant ? demanda Tory quand la jeune femme fut sortie.

— Ça t'embête si je jette un œil dessus d'abord ?

— Oui.

— Je lis plus vite que toi !

Il avait les nerfs à fleur de peau. C'eût été si simple de tout révéler à Tory. De lui apprendre ce qu'il se passait et pourquoi. De lui dire qu'Aimée, la belle serveuse, était la sœur de Dev... une ourse. Oui, si simple... Tory lui ouvrirait les bras après avoir entendu tout cela. Elle n'aurait pas peur de lui, ne serait pas dégoûtée, n'aurait cure qu'il soit un dieu maudit...

Mais, évidemment, cela ne se passerait pas ainsi. Il vivait depuis assez longtemps pour savoir que les réactions des gens, face à la différence, étaient négatives. Il n'y aurait plus de sourires, plus de gentillesse. Même une déesse telle qu'Artémis avait été incapable d'accepter ce qu'il était. Alors, qu'espérer d'une simple mortelle ? Pour ne rien arranger, il vivait dans un monde parallèle qui fourmillait de dangers, et Tory ne possédait pas les pouvoirs qui lui auraient permis d'y faire face.

— Tory, tu te remettras de ta déception.

Elle s'était assise sur le lit. Elle lui décocha un regard noir.

— Acheron, ne m'oblige pas à me lever...

Il balaya la menace d'un geste, attrapa le sac, sortit de la chambre en un éclair, referma la porte derrière lui et la scella par

magie. Jamais elle ne pourrait ouvrir le battant.

— Hé ! cria-t-elle, furieuse.

C'était affreux, ce qu'il lui faisait là. Il avait été trop souvent emprisonné pour ne pas comprendre ce qu'elle éprouvait. Mais il fallait qu'il la protège... et qu'il se protège, lui.

Dans le vestibule, il ouvrit le sac remis par Justina. Il contenait un paquet portant le sceau d'Apollymi – un soleil – ainsi que le symbole d'Archon, un marteau et un éclair entrecroisés. Il trouva également trois colliers de prêtresses servant à transférer les pouvoirs de sa mère dans un corps humain, ainsi que la dague atlante.

Bon sang... Tous ces accessoires étaient plus dangereux pour la planète qu'une bombe atomique !

— Y a-t-il une raison pour qu'elle soit enfermée ?

Aimée était de retour.

— Oui, dit Acheron en rangeant le paquet et les colliers dans son propre sac. J'ai besoin qu'elle reste là un moment.

— Oh. Tu aimes vivre dangereusement, hein ?

Acheron haussa les épaules, puis s'éloigna de quelques pas.

— Aimée, dis-lui que je vais revenir avec des vêtements.

Il ouvrit la porte qui donnait sur le couloir, et Aimée, prête à affronter une humaine assez furieuse pour attaquer une ourse, celle qu'Acheron venait de verrouiller.

— Tory, ne devriez-vous pas vous mettre au lit ? Acheron veut vous protéger, et je crois qu'il serait dans votre intérêt de le laisser faire.

— Ah bon ? Vous faites tout ce qu'il exige, vous ? répliqua Tory.

— Non, mais je sais ce que c'est que de vouloir protéger une personne à laquelle on tient, même si celle-ci est une tête de mule suicidaire. Alors, s'il vous plaît, ne me forcez pas à faire quelque chose qui vous amènerait à me haïr plus tard.

Tory se calma. Toutefois, elle répliqua :

— Je déteste qu'on me donne des ordres, et encore plus d'être enfermée à clé !

— Compris. Si vous me promettez de rester ici et d'être raisonnable, je laisserai la porte ouverte. Mais ne m'obligez pas à vous courir après, parce que je vous garantis que je serai plus rapide que vous.

Malgré sa colère, Tory savait qu'elle devait renoncer à son idée de rattraper Acheron : des ennemis la guettaient dehors, et elle était convalescente. Elle n'avait aucun atout dans sa manche.

Elle se mit au lit.

Aimée lui sourit et lui tendit le jus de pomme. Puis elle ouvrit le tiroir de la table de nuit et en sortit une télécommande. Un panneau

coulissa dans le mur, révélant un grand écran plasma.

— Ce n'est pas une prison, ici, Tory. Si vous avez besoin de moi, appuyez sur le bouton jaune.

— Merci.

— Je vous en prie. Et n'essayez pas de tuer le grand type en noir. Parfois, il est un peu brutal, mais c'est un homme bien, et dans ce monde, il y en a peu comme lui.

Aimée avait raison, rares étaient les êtres fondamentalement bons.

— Vous connaissez Acheron depuis longtemps, Aimée ?

— Eh bien... depuis que je suis gosse. Il m'a sauvé la vie.

Tory se rendit compte que cela ne l'étonnait pas.

— Il vous a sauvé la vie ?

— Oui. Mes grands frères ont été tués devant moi. Les hommes qui ont fait ça étaient ivres et assoiffés de sang. Quand ils ont trouvé mes frères, nous nous cachions. Ils m'ont traînée dehors pour me tuer aussi. En une fraction de seconde, Acheron était là, et les assassins de mes frères étaient morts. Il m'a ramenée auprès de ma famille. S'il ne m'avait pas trouvée, je serais morte aussi.

Tory ne comprenait pas. Aimée semblait plus âgée qu'Acheron d'au moins dix ans !

— Mais vous êtes plus vieille que lui, Aimée. Quel âge a-t-il ?

— Je ne sais pas exactement. En tout cas, il est plus vieux que moi, c'est sûr.

Elle ramassa le plateau.

— Il a dit qu'il allait revenir avec des vêtements.

Aimée s'éclipsa. Tory resta couchée, méditant les paroles de la jeune femme. Il se passait trop de choses qui lui échappaient. Que convenait-il de faire avec Acheron ? Qui était-il réellement ?

Une ombre se dessina soudain au-dessus d'elle, se pencha...

— Mon Dieu, tu m'as fait peur, Justina !

— Excuse-moi. J'ai oublié de te donner quelque chose. C'est tellement petit que je ne l'ai pas mis dans le sac avec le reste.

Elle sortit un petit paquet de sa poche.

— Je crois que tu vas trouver ça très intéressant.

Tory défit le papier et découvrit une pièce de monnaie. Ils avaient trouvé tellement de pièces lors des fouilles que cela ne l'émut pas. Celle-ci venait de Didymos. Elle en reconnaissait le recto.

Mais lorsqu'elle la retourna, son souffle se suspendit.

Le profil en relief était celui d'Acheron.

En fin de compte, ce ne fut pas Acheron qui apporta des vêtements à Tory mais Aimée. Tory était déçue : ce lâche n'osait pas l'affronter après l'avoir enfermée à clé. Mais qu'Aimée revienne la voir lui fit plaisir. Elle appréciait le sens de l'humour et l'intelligence de la jeune femme.

Et puis, cela lui laissait du temps pour concocter sa vengeance à l'encontre du goth qui lui avait mis les nerfs en pelote.

N'ayant rien de mieux à faire, elle prit une douche, en veillant à ne pas mouiller ses sutures. Rester au lit la faisait mourir d'ennui. Elle se sentait en pleine forme, un prodige compte tenu de ce qui lui était arrivé. Les seules séquelles de son agression se limitaient à de légères courbatures.

C'était vraiment étrange.

N'ayant guère envie de rester seule, car ses pensées revenaient en permanence à Dimitri et à son équipe peut-être en danger, elle quitta la chambre pour descendre au bar, en quête d'un peu de distraction. Justina et Katherine étaient assises à une petite table ronde. Les deux prêtresses se levèrent aussitôt et balayèrent le bar du regard avant que Tory ne s'y installe.

— Qu'est-ce que vous faites ? leur demanda-t-elle, intriguée par leur nervosité.

— Nous ne voulons pas que quiconque vous embête, expliqua Katherine, mal à l'aise.

Bon, au moins, Acheron ne leur avait pas demandé de la garder enfermée dans la chambre. Elle aurait dû être reconnaissante de disposer d'un peu de liberté.

— Ce sont les ordres d'Acheron ?

Justina sourit.

— J'ai enfin trouvé quelqu'un de plus autoritaire que toi. En plus, il est sacrement plus redoutable.

Tory ne lui rendit pas son sourire. Elle ne trouvait pas cela drôle. D'autant moins qu'elle était la première victime de l'autorité d'Acheron.

— Où est-il ?

Probablement avec la rouquine ou une autre femme.

Katherine se pencha par-dessus la rampe et désigna la scène. Tory se pencha à son tour et découvrit, en retrait, un musicien que les spots n'éclairaient pas. Incroyable ! Le géant vêtu de noir qui jouait de la guitare, un instrument noir orné de flammes rouges, c'était

Acheron !

— Le guitariste de l'orchestre s'est esquiné deux doigts juste avant la représentation, et ils ont demandé à Acheron de le remplacer.

Tory était éberluée. Les longs doigts fins d'Acheron voletaient avec une grâce infinie sur les cordes.

— Ça alors !

— Ouais, il est impressionnant, hein ?

Bien plus que cela. C'était un dieu de la guitare. Etant elle-même musicienne, Tory savait quel talent qu'il fallait pour donner une telle impression de décontraction et de facilité. Pas la moindre fausse note, pas d'hésitation, un tempo parfait... Chapeau.

Lorsque Acheron fit résonner les derniers accords d'un solo capable de rivaliser avec ceux de Jimmy Hendrix, de Rhodes ou de Van Halen, la foule devint hystérique.

Sans plus réfléchir, Tory dévala l'escalier et alla se placer au premier rang.

Lorsqu'il jouait avec les Howlers, d'ordinaire, Acheron ne levait pas les yeux vers le public. En fait, il n'accompagnait le groupe que lors de répétitions ou quand le bar était désert. Pourtant, ce soir, il avait dérogé à ses habitudes, mû par une irrépressible envie d'intégrer l'orchestre.

Et il vit tout de suite Tory, ainsi que Justina et Katherine derrière elle.

Pendant quelques secondes, lorsqu'il riva les yeux à ceux de la jeune femme, il eut la sensation qu'elle lisait en lui jusqu'au fond de l'âme, et le temps sembla s'arrêter. Il oublia tout ce qui n'était pas elle, d'autant que, miracle, il percevait soudain ses pensées.

Pourquoi vis-tu dans l'ombre, à l'écart de tous ? Tu devrais être devant tout le monde, dans la lumière, où ton talent brillerait de tous ses feux. Jamais je n'ai entendu meilleur guitariste. Comment fais-tu ça ? Tu es né une guitare dans les mains ?

Une pause, puis :

Tu es si beau, Acheron. Tout est beau en toi. Je ne comprends pas que tu te caches des autres et, surtout, de moi. Tu n'as pas à craindre que je te fasse du mal.

La sincérité de ces mots l'atteignit au cœur. Jamais il n'avait été aussi ému. Elle s'ouvrait tout entière à lui, et il découvrait des pans entiers d'une personnalité qu'il avait jusque-là seulement pressentie. Son âme était belle, son cœur débordant de bonté.

Il était habitué à ne côtoyer que des êtres aussi cyniques et blasés que lui, qui n'attendaient que le pire de la part des autres, mais Tory n'était pas comme cela. Elle parvenait à trouver dans le mal une étincelle d'espoir, à ne tenir compte que du côté positif des gens et des choses. Il aurait tant aimé être tel qu'elle le voyait. Ne fût-ce qu'une

minute, expulser la bête qui l'habitait.

Désireux de lui manifester sa gratitude, il s'approcha du chanteur du groupe, Angel Santiago et lui murmura à l'oreille.

— Tout ce que tu voudras, mec, acquiesça Angel en riant, avant de lui tendre le micro puis de reculer.

Acheron ajusta la hauteur du micro. Il fit la grimace lorsque les spots se braquèrent sur lui. Il détestait être le centre de l'attention et fuyait le regard des autres comme la peste. Mais les pensées de Tory lui avaient révélé le vœu secret de la jeune femme, et la partie d'Acheron qu'elle avait touchée tenait à l'exaucer.

La gorge nouée par la peur et l'embarras, il la regarda.

— Je dédie cette chanson à Soteria.

Et il plaqua sur sa guitare les premiers accords de *Savin'Me*.

Il se rendit compte dans la seconde qu'il commettait une monumentale erreur. Le club était rempli de gens et d'animaux sous forme humaine qui savaient qui il était et ce qu'il était. Tous allaient fébrilement chercher à savoir qui était cette Soteria à laquelle il dédiait une chanson, le genre de chose qu'il ne faisait *jamais*.

De surcroît, Tory risquait d'être très mécontente que son nom soit jeté en pâture et associé au sien. Personne n'avait envie d'être associé à Acheron. Les gens bien ne le fréquentaient que dans le secret des alcôves. La honte les empêchait de se montrer en public avec lui.

Bon sang, qu'est-ce qui lui avait pris ? Mais il était trop tard maintenant pour revenir en arrière. Il ne lui restait qu'à espérer que, pour Tory, les dégâts ne seraient pas irréparables.

Il commença à chanter, et aussitôt Tory fut captivée par la beauté de sa voix, basse et profonde. Seigneur, songea-t-elle, jamais elle n'avait rien entendu d'aussi bouleversant. Les paroles de la chanson lui firent monter les larmes aux yeux. Toute sa vie, elle avait nourri un fantasme : qu'un homme sublime chante pour elle sur scène, et voilà qu'Acheron, le dernier homme qu'elle eût cru capable d'exaucer son vœu, réalisait son rêve.

C'était surréaliste et merveilleux.

Lorsque la chanson se termina, quelqu'un éteignit les projecteurs. Acheron posa sa guitare à côté de la batterie et descendit de scène.

— Vingt minutes de pause ! annonça Angel dans le micro.

Tory l'entendit à peine : Acheron venait vers elle lentement, et pour la première fois elle vit en lui de l'incertitude. Mal à l'aise, il s'immobilisa devant elle.

— Je suis désolé si je t'ai...

Il n'eut pas le loisir de poursuivre : Tory lui avait enlevé ses lunettes et, dressée sur la pointe des pieds, l'embrassait à pleine bouche.

Ce baiser, le plus torride qu'il eût jamais reçu, l'enflamma. Son corps tout entier réagit, et il se surprit à enlacer la jeune femme, vibrant de désir. Il n'aspirait plus qu'à la posséder, à jouir du plaisir de sentir sa peau nue contre la sienne.

Tory respirait avec peine, subjuguée par l'intensité de l'étreinte. Acheron était tout en muscles, dur et pourtant merveilleusement tendre. Ses lèvres étaient douces, chaudes, sa langue si habile qu'elle en avait la tête qui tournait.

— Bon sang, Acheron, prends-toi une chambre !

La voix railleuse de Dev rompit le charme. Acheron lâcha la jeune femme, dont il n'arrivait pas à croire qu'elle l'ait embrassé avec tant de passion en public. Aucune femme n'avait jamais fait cela. De tout temps, il s'était tapi dans l'ombre, là où personne ne le voyait. Et elle, elle l'avait embrassé sans retenue, au vu et au su de tous. Il se croyait au paradis.

Tory recula et se mordilla la lèvre, gênée : il avait rougi. De colère ? D'agacement ? De honte ?

— Je suis désolée, Acheron. Je ne voulais pas te mettre dans l'embarras.

Il secoua la tête, tendit la main, la posa sur sa joue et en caressa la courbe veloutée, avant d'attirer la jeune femme contre lui. Il enfouit son visage dans sa chevelure odorante et huma profondément, s'enivrant de ce parfum de miel et de citron.

Tory ferma les yeux. Que c'était bon d'être dans les bras d'Acheron ! Qu'importaient les gens qui passaient à côté d'eux ? Elle qui avait toujours fui les manifestations d'affection en public, voilà que cela lui était égal qu'on l'observe. Rien ne la choquait, rien n'avait d'importance hormis cet homme.

Elle s'abandonnait, mais Acheron luttait contre lui-même. Il s'admonestait féroce. Il fallait qu'il tourne les talons, qu'il quitte cette femme, et ce définitivement ! Il était en danger auprès d'elle. Il n'allait tout de même pas réduire à néant des siècles de prudence !

Si. Au temps pour sa sécurité. Il avait passé sa vie à se comporter en fonction des autres, à satisfaire leurs souhaits, et il n'avait connu que l'échec. Avec son père, puis avec son oncle et ses clients, pour finir par Artémis. Personne n'avait jamais été satisfait de lui, ne l'avait jugé digne d'amour. Tory ne voyait en lui ni une putain ni un dieu, pas davantage un objet à posséder ou une source de honte. Pour elle, il était simplement un homme.

Un homme qui brûlait de lui faire l'amour.

« Allons, du calme, s'ordonna-t-il. Rien de bon ne peut sortir de tout cela. Artémis te fera si cruellement regretter ta trahison que tu appelleras la mort... et ensuite, elle décuplera ses tortures... »

Peine perdue. Tenir compte de ces avertissements était au-

dessus de ses forces. Il ne voulait que se perdre dans l'eau sombre des yeux de Tory. Et il était las de se refuser tout bonheur, toute satisfaction, de se sacrifier pour les autres sans en retirer le moindre profit. Il méritait d'être aimé ! Il voulait enfin penser à lui. Et s'il devait le payer très cher ensuite, tant pis. Tory méritait toutes les souffrances qu'il endurerait.

Déterminé, il la prit par la main et l'entraîna vers l'escalier et de là dans sa chambre, dont il ferma la porte avant de se tourner vers elle.

Tory n'était pas préparée à l'ardeur du baiser qu'il lui donna après l'avoir plaquée contre le mur. Jusqu'à maintenant, Acheron s'était montré tellement réservé, voire froid, qu'elle n'aurait pas imaginé qu'il pût être aussi sensuel.

Qu'elle l'ait embrassé par surprise dans le bar avait donc levé ses inhibitions... C'était excitant de se dire que c'était elle qui avait déclenché cette frénésie sexuelle.

Il continua de l'embrasser tout en déboutonnant son chemisier. Elle songea qu'il allait sentir battre son cœur, qui lui semblait sur le point de s'arracher de sa poitrine tant il palpitait follement. N'était-ce pas une folie que de coucher avec Acheron ? Elle le connaissait à peine. Mais Pam avait raison de l'y pousser. Si elle ne faisait pas l'amour avec Acheron, elle le regretterait toute sa vie. Il lui plaisait trop. Il la bouleversait, corps et âme.

Il défit le dernier bouton du chemisier et recula pour admirer les seins ronds et fermes blottis dans leurs corbeilles de dentelle rouge. D'alléchantes pommes, de la taille idéale pour une main d'homme.

Il s'attendait qu'elle se dérobe, mais elle ne bougea pas. Il s'autorisa alors un geste audacieux : il pressa sur l'agrafe du soutien-gorge, qui s'attachait sur le devant. Les bonnets glissèrent sur le côté, et les seins convoités, soudain libres de toute entrave, s'épanouirent sous ses yeux émerveillés. Il en prit un dans sa paume, subjugué par la soie de la peau, caressa le mamelon dont la pointe se durcit aussitôt, puis baissa la tête pour le prendre entre ses lèvres.

Tory gémit quand il fit courir sa langue sur la pointe. Sa bouche était brûlante, mais son souffle rafraîchissait sa peau qui lui semblait incandescente. Il léchait, palpitait, et elle sentait ses jambes flageoler. Son ventre s'était contracté, devenant presque douloureux.

Elle entendit le léger crissement d'une fermeture Eclair et comprit que c'était celle de son jean lorsque la main d'Acheron se glissa sous la ceinture. Elle se cala contre le mur et écarta les jambes, puis lui prit la main et la guida sous la soie de sa culotte. Elle poussa un long cri sourd quand il caressa son mont de Vénus.

Encouragé, car il se préparait à un rejet, il fit descendre sa main plus bas. Puis il marqua une pause pour s'assurer qu'elle était la

bienvenue. La façon dont Tory fit osciller ses hanches le persuada d'aller plus loin, de glisser deux doigts vers ce point si délicat et magique des femmes et de le caresser lentement, longuement, jusqu'à ce que Tory rejette la tête en arrière en râlant. Il la sentit frémir, vibrer, devenir moite. Elle dut s'accrocher à ses épaules pour ne pas perdre l'équilibre. Le plaisir qu'il lui donna l'amena à un paroxysme de désir qu'il n'avait jamais connu.

Mais son propre plaisir attendrait que Tory ait goûté à toute la gamme des sensations et qu'il n'en reste plus qu'une pour atteindre la félicité absolue, lorsqu'il serait enfoui en elle.

Tory avait l'impression de flotter dans une dimension inconnue et féérique, un monde de délices vaguement effrayant, car il la privait de tout libre arbitre : elle obéissait à son corps, elle était l'esclave de ses sens débridés. Elle se rendit compte qu'elle avait écarté les jambes pour qu'Acheron puisse la caresser sans entrave. Elle s'offrait à lui sans pudeur, dans une exaltation fébrile.

Il s'agenouilla devant elle et elle baissa les yeux, cherchant le regard argent, qui se révéla affamé. Il lui adressa un sourire carnassier, puis entreprit de lui retirer son jean. Il le fit glisser le long de ses jambes et, obligeamment, elle leva un pied puis l'autre. Le jean disparut. La culotte suivit le même chemin, et Tory se retrouva nue, à l'exception de son chemisier grand ouvert.

Acheron eut le souffle coupé de la voir ainsi. Qu'elle était belle ! Il ne voulait rien d'autre au monde que lui apporter du plaisir, toucher son corps exquis, avec douceur et tendresse. La combler le comblerait aussi. C'était tout ce dont il avait besoin pour être heureux.

Il lui prit la main et embrassa ses doigts un à un. Le parfum et la saveur de ces doigts si fins, si fragiles, exacerbèrent encore son érection, ce qu'il n'aurait jamais cru possible. Il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour ne pas se jeter sur elle, la coucher par terre et la posséder. Non, il ne ferait pas cela. Il tenait à l'aimer avec douceur, lentement, pour savourer ces moments idylliques, les imprimer à jamais dans sa mémoire. Il ne céderait pas à l'effervescence de ses sens. S'il était une chose qu'il avait apprise, c'était à se contrôler. Il était un expert dans l'art de l'amour. Et il entendait bien faire profiter Tory de son immense savoir.

Elle lui caressa le front, repoussant ses cheveux en arrière. Il pressa la tête contre ses cuisses et posa les lèvres sur sa peau soyeuse. Comme elle déplaçait sa main sur le dessus de son crâne, il murmura :

— Ne me tire pas les cheveux, je t'en prie.

Rien ne devait gâcher cet instant. Si elle avait pris ses cheveux à pleine poignée, même sans brutalité, il aurait mal réagi.

— Jamais je ne te ferais de mal, Acheron.

Et c'était pour cela qu'il prenait le risque de déclencher la

colère d'Artémis. Il savait que Tory ne lui donnerait pas la sensation d'être un jouet dépourvu d'humanité, qu'elle ne le mépriserait pas.

Il chercha de nouveau son regard, et elle fut frappée par la douleur qu'il exprimait alors qu'il la caressait avec tant de délicatesse. Il mettait son âme à nu comme elle son corps.

Il lui sourit, puis, du bout de la langue, se fraya un chemin à travers sa toison et lui lécha le clitoris. Elle crut défaillir sous les assauts de la jouissance. Les bras tremblants, elle faillit agripper les cheveux d'Acheron, se ravisa à la dernière seconde et attrapa la poignée de la porte d'une main, portant l'autre à sa bouche pour mordre son poing serré. Si elle ne faisait pas cela, elle allait hurler, et on l'entendrait dans tout *Le Sanctuaire*...

Son corps vivait maintenant sa propre existence, sans se soucier de son esprit. Il voguait sur un océan de sensations étourdissantes, privé d'ancre et de balises. Acheron lui avait écarté les jambes afin de l'embrasser plus profondément, et elle, le dos calé contre le mur, s'était légèrement abaissée, jambes largement ouvertes, afin que rien ne fasse barrière à ses torrides caresses.

Il tremblait, fou de désir. Sans cesser de donner de petits coups de langue, il glissa de nouveau ses doigts dans le sexe moite... et il sursauta.

Par tous les dieux, pas un instant il ne s'était attendu à cela !

— Tory, tu es... vierge ?

Un froid paralysant s'était répandu en lui.

Tory crut avoir mal entendu. Cette intonation à la limite de l'agressivité, cette question énoncée comme une insulte...

— Est-ce un problème ?

Il bondit en arrière, et Tory songea qu'il n'aurait pas réagi plus mal s'il avait découvert qu'elle avait la lèpre.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je n'ai pas pensé que c'était important.

Il la fixait si durement qu'elle rabattit les pans de son chemisier sur ses seins.

— Mais si, c'est important !

Elle était totalement désorientée. Pourquoi le fait qu'elle n'ait jamais appartenu à un homme le contrariait-il à ce point ?

— Je croyais que les hommes aimaient les vierges.

Acheron n'était pas seulement en colère, il était aussi bouleversé... et il continuait à la désirer aussi ardemment qu'avant.

— Je ne suis pas comme les autres hommes.

Il ramassa le jean de Tory et le lui tendit.

— Mais qu'y a-t-il ? Tu vas t'en aller parce que je n'ai jamais eu d'amant ?

— Exactement.

Il se dirigea vers la porte, mais elle lui barra le chemin. Visiblement, elle était furieuse. Et si belle dans sa colère...

— Quelle abominable situation, railla-t-elle. Tu veux dire que si je descends au bar et que je trouve un type pour me sauter, ensuite, tu voudras bien de moi ?

La jalousie le cloua surplace.

— Ah ah ! Tu n'aimes pas cette idée, hein, Acheron ?

Des images de Tory dans les bras d'un autre homme surgirent dans son esprit, et il en perdit presque la tête. Non, il ne voulait pas qu'elle cherche un amant, mais il ne voulait pas non plus être le premier, celui qui lui laisserait un mauvais souvenir parce qu'il lui aurait fait mal. Elle méritait tellement mieux que cela. Il lui fallait quelqu'un de bien plus digne que lui pour sa première fois.

— Comment peux-tu être encore vierge à ton âge ?

— Je ne suis pas bien vieille ! Je t'ai dit que je n'avais vécu que de lamentables histoires avec les hommes. Chaque fois que j'ai essayé de coucher avec l'un d'eux, il s'est passé quelque chose qui a tout fichu en l'air. Un visiteur intempestif, mon partenaire qui est tombé du lit et s'est cassé la clavicule, un autre la jambe...

Elle lui prit le visage entre les mains.

— Acheron, c'est avec toi que je veux faire l'amour. Sans engagement, sans serments, rien. Je suis une grande fille et je ne vais pas te harceler ensuite. Tu garderas ta liberté. Tout ce que je désire, c'est t'aimer pendant un petit moment.

Maudites paroles qui le piégeaient : il lui était maintenant impossible de s'en aller.

— Tu mérites mieux, pour la première fois, que de te faire baiser dans une chambre au-dessus d'un bouge.

— Voilà pourquoi c'est avec toi que je veux coucher : tu es le seul homme capable de te soucier de ça.

Oui, car il savait ce que c'était que de subir des violences sexuelles dans un endroit sordide. On n'oubliait jamais la première fois. Pour cette raison, il avait toujours pris d'innombrables précautions lorsqu'il lui fallait déflorer une jeune fille, avec succès. Personne ne méritait d'être humilié comme il l'avait été. De crier de douleur, d'en appeler à la pitié sous les moqueries.

« Arrête de chialer, putain ! Ça s'arrêtera quand j'en aurai fini ! » Il avait reçu une gifle si violente qu'elle lui avait cassé le nez. « Voilà. Une douleur va chasser l'autre. »

Pourquoi ses pouvoirs n'avaient-ils pas réussi à effacer ces souvenirs ? Pourquoi onze mille ans ne parvenaient-ils pas à annihiler la souffrance ? Il n'aspirait qu'à une chose : ne plus se rappeler son passé, ne fût-ce que pour quelques instants. Se réfugier en un lieu où rien ne lui remettrait en mémoire ce qu'il avait vécu et ce que l'on

avait fait de lui.

Tory discerna des ombres dans les prunelles argent. Visiblement, il se remémorait quelque chose de très pénible. Elle aurait voulu le toucher pour le réconforter, mais n'osait pas.

Il posa la main sur la cicatrice fraîche au-dessus de sa hanche.

— Tu devrais être au lit, Tory.

— Je n'ai pas mal. Je ne comprends pas pourquoi, mais le fait est là. Et je ne veux pas aller au lit seule. Que faut-il que je fasse ? Que je te supplie ?

— Toi, supplier ? Ce n'est pas dans ta nature, remarqua-t-il, radouci.

Elle l'embrassa avant qu'il ait eu le temps de s'écarter. Il émit un grondement sourd : elle stimulait la partie animale de son être dont il avait si peur. Mais il ne capitulerait pas.

— Je refuse de te baiser comme une pute dans une arrière-salle, Soteria. Laisse-moi aller terminer le concert avec les Howlers.

— Mmm. Et ensuite, tu reviendras ?

Il prit une profonde inspiration avant de hocher la tête.

— Je reviendrai.

— Promis ?

— Promis.

Elle déposa un baiser sur le bout de son nez, en espérant qu'il était sincère.

Acheron déglutit avec peine. Pourquoi avait-elle exigé cette promesse ? Il était piégé. En aucun cas il ne pourrait manquer à sa parole. Ses mots avaient force de loi, et se dédire lui coûterait la vie.

— Repose-toi jusqu'à ce que je revienne, dit-il avant de l'embrasser avec une passion qui fit fondre Tory.

Puis il s'en alla à regret. Il n'avait pas envie de la quitter. S'éloigner d'elle une seule minute le mettait au supplice. Mais il le fallait bien.

Tory se rhabilla et sortit de la chambre. Justina et Katherine, fidèles au poste, étaient de nouveau assises à leur table ronde. Tory s'empourpra avant de se rappeler que l'isolation phonique de la chambre était parfaite.

— Je peux t'emprunter ton portable ? demanda-t-elle à Justina, qui lui tendit l'appareil.

Elle appela Pam.

— Salut, ma puce. Oui, je vais bien. Je suis au *Sanctuaire*, sur Ursulines Avenue. Est-ce que Kim et toi pouvez y faire un saut ? Oui ? Super.

Tory rendit le téléphone à Justina.

— Pour info, il va falloir que je sorte cinq minutes.

— Pas question que tu ailles où que ce soit sans nous, Tory. On

a reçu des ordres très précis.

Bon sang, Acheron l'avait mise sous surveillance très rapprochée. C'était agaçant, mais aussi touchant. Il veillait sur elle, et elle aimait bien cela. Enfin, la plupart du temps.

— OK, Justina, je ne vais pas me bagarrer avec toi. Il te suffira de ne rien dire à Acheron. Je file dehors discrètement, Katherine et toi vous venez avec moi, et on sera de retour avant qu'il ait fini de jouer.

— Mmm. Voilà qui ne me plaît guère, objecta Katherine.

— Oh, allez ! Juste un petit tour. Il ne se passera rien de fâcheux. On sera prudentes.

Katherine n'était pas convaincue. Mais Justina se laissa fléchir.

— Je lui fais confiance, Katherine. Tory est têtue mais pas idiote. Elle ne voudrait pas sortir à tout prix sans une très bonne raison.

Katherine capitula.

— D'accord. Où va-t-on ?

— C'est une surprise, dit Tory en souriant.

Devant la boutique brillamment éclairée, Tory hésita. Peut-être cette escapade n'était-elle pas une si bonne idée, finalement.

Elle se retourna et regarda Pam, qui arborait fièrement son tee-shirt vintage de la série de concerts mythiques de Duran Duran en 1984.

— Je ne connais pas cet endroit, Pam. N'y a-t-il pas un autre magasin ?

Pam la poussa dans la boutique, tandis que Katherine et Justina restaient dans la rue pour monter la garde.

— Tais-toi et entre. Ce magasin est l'un de mes favoris, et il est parfait pour ce que tu veux.

Argument peu convaincant, dans la mesure où les goûts vestimentaires de Pam étaient à des années-lumière de ceux de Tory. Pam privilégiait le clinquant et le voyant ; Tory, la discrétion.

Elle écarquilla les yeux en découvrant les articles proposés. C'était la caverne d'un Ali Baba pervers, là-dedans ! Des corsets de cuir noir lacés, des combinaisons aux ouvertures audacieusement placées, des *sex toys* et autres accessoires à faire rougir... Seigneur, c'était trop pour elle ! Ces strings pour homme, par exemple, dotés d'une trompe d'éléphant...

— Je pensais qu'on irait dans la boutique de lingerie au coin de la rue ! gémit-elle.

— Ici, c'est mille fois mieux, dit Pam en montrant des culottes comestibles.

Tory poussa une exclamation horrifiée. Acheron aimerait-il ces... friandises ?

— Je ne suis pas prête pour ce genre de truc, protesta-t-elle.

Est-ce qu'on pourrait mettre un bémol ?

Pam s'esclaffa.

— Ce que tu es prude ! Comment peux-tu refuser de porter des culottes comestibles ?

— Parce que personne ne va manger mes culottes directement sur moi !

— Et ça ? proposa Kim en agitant une paire de menottes habillées de fourrure rose. Ce doit être drôle. Et ces dés, là... Tu les lances et ensuite tu regardes la position qu'ils indiquent.

— Je peux vous aider, les filles ?

Tory sursauta en voyant une femme aux longs cheveux auburn enceinte jusqu'aux yeux. Sa robe noire était agrémentée d'une collerette rouge ornée de chaînes et d'améthystes.

— Alors ? continua-t-elle à l'adresse de Pam. Ils ont marché, les fouets ?

— Du feu de Dieu ! Enfin, jusqu'à ce qu'on rompe. Ah, les hommes !

— Oui, mais c'est parce qu'ils sont si nuls qu'on les aime.

Pam présenta la femme en riant.

— Tabitha Magnus, voici ma meilleure amie, Tory Kafieri.

— Hou là ! Un nom grec. Mon cher mari est dans l'arrière-boutique en train de se bagarrer avec la comptabilité, et il a un petit contentieux avec tout ce qui est grec.

— Pourquoi ? Je le croyais italien.

— Il l'est. C'est cette histoire de Rome contre la Grèce qu'il n'a jamais pu avaler. Il est timbré mais je l'aime.

— Si je me fie à ce que je vois, dit Pam en fixant le ventre rebondi de la jeune femme, tu l'aimes même beaucoup.

En riant, Tabitha plaqua une main protectrice sur son ventre.

— Chérie, si tu avais déjà vu cet homme nu, tu l'aimerais aussi. Bon, alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous, les filles ?

— Eh bien, Tory projette une partie de jambes en l'air.

— Pam ! s'écria Tory, qui se serait volontiers fourrée sous le présentoir le plus proche s'il n'avait pas contenu des objets auxquels elle ne voulait même pas penser.

— Quoi ? rétorqua Pam, l'air innocent. C'est ce que tu comptes faire, non ? Tabby l'a compris, et tu peux constater, à l'ampleur de son tour de taille, qu'elle-même a pratiqué allègrement.

Tory secoua la tête.

— Tabitha, je m'excuse pour le comportement de Pam. Un jour je l'ai involontairement frappée à la tête avec une batte de base-ball, et depuis, elle ne tourne pas rond.

— Sois tranquille, elle ne me fera pas rougir. Pam et moi sommes faites de la même pâte. Alors, parle-moi un peu de cet

homme, et je te trouverai exactement ce qu'il te faut.

Le seul fait de songer à Acheron rendit Tory fébrile.

— Eh bien, il est grand, il a les cheveux sombres...

— Grand ? s'exclama Pam. C'est un géant, oui ! Tabby, il faudrait que tu le voies. C'est un goth et il est à tomber.

— C'est un Grec, corrigea Kim.

— Ah bon ? Vu la description, on dirait l'un de mes amis...

Mais non, ça ne peut pas être lui.

— Qui, lui ? demanda Tory.

— Acheron Parthenopaeus.

Tory écarquilla les yeux et, quelques secondes plus tard, Tabitha l'imita.

— Non... souffla-t-elle, ébahie. Tu as réussi à avoir un petit bout d'Acheron ? Nom de nom, si tu veux te faire des sous, prends des photos ! Je connais des femmes qui paieraient une fortune pour le voir nu, moi y compris !

Hilare, Pam lui tapa dans la main, tandis que Tory, au comble de l'embarras, cachait son visage contre l'épaule de Kim, qui lui tapota le crâne.

— Ça va, bébé, ça va. Nous cacherons son cadavre dans un coffre plus tard.

Tabitha entreprit de fouiller parmi sa multitude d'articles, sortant toutes sortes de choses des vitrines, des étagères, des portants.

— Il faut du noir... Non, du rouge. Du rouge pétard !

Elle agita une nuisette brodée de fourrure devant Tory, puis décréta :

— Non. Pas la bonne couleur pour toi. Attends !

Elle se rua dans la réserve, d'où elle ressortit avec une autre nuisette, noire cette fois, imprimée de crânes barrés d'os et transpercés de flèches roses.

— Parfait pour Acheron. Il va adorer.

Tory opina, en se demandant jusqu'à quel point Tabitha connaissait Acheron.

— Tabitha, est-ce qu'Acheron et toi... Enfin, est-ce que vous avez déjà...

— Mais non. Oh, ce n'est pas que je n'en aie pas eu envie.

Elle s'interrompit, avant de reprendre en chuchotant :

— S'il te plaît, pas un mot à mon mari, parce que ça le rendrait hystérique. Mais avant de rencontrer mon cher et tendre, j'ai souvent rêvé de mettre Ach dans mon lit.

Tabitha alla chercher deux livres sur une étagère.

— Tu auras besoin de ça aussi, Tory.

Tory fronça les sourcils en regardant la couverture du premier : une femme en guêpière y figurait, un concombre à la main. Le titre

acheva de la mettre mal à l'aise.

— *Comment titiller son concombre ?*

— Oui. Mon préféré. Il contient tout ce qu'il faut savoir pour rendre un homme heureux.

Le second livre était encore plus surprenant.

— *Manga Sutra ?* dit Tory, très méfiante.

— Acheron raffole des mangas. Ce bouquin l'intéressera beaucoup, quoique je doute qu'il ignore quoi que ce soit de ce qui est dessiné.

Tory ouvrit le livre, et le rouge lui monta si violemment aux joues qu'elle faillit demander des glaçons. Tabitha posa le livre sur le comptoir à côté d'autres articles qu'elle avait choisis. Tory attrapa un pot et s'exclama :

— De... de la crème au goût de... mamelons ?

— Un super truc. Pas seulement parfumé, mais contenant un excipient qui rend les pointes bien roses et du menthol, qui les durcit. Elles deviennent hypersensibles, et les hommes en perdent la tête. Ils sont dingues de mamelons bien raides.

Pam et Kim éclatèrent de rire, et Tory se cacha le visage dans ses mains. A coup sûr, Acheron serait mortifié en apprenant qu'une de ses amies l'avait aidée à acheter toute cette panoplie.

De toute façon, elle aurait probablement trop honte pour revenir au *Sanctuaire*.

Elle sortait sa carte de crédit quand un très bel homme émergea de l'arrière-boutique. Comme Acheron, il était habillé de noir.

— Tu vas bien, ma chérie ? demanda-t-il, l'air inquiet, à Tabitha.

Ses yeux sombres étaient inquiets. Il s'approcha et posa la main sur la joue de la jeune femme.

— Tu me semblés bien excitée, ajouta-t-il.

— Devine quoi, Val ? Ce soir, Acheron va baiser !

Et Tabitha pointa l'index sur Tory, qui chercha du regard un trou de souris où se réfugier jusqu'à son dernier souffle.

Elle remercia intérieurement ledit Val de ne faire aucune remarque. Il se borna à ciller une ou deux fois avant de lui adresser un sourire empreint de compassion.

— Cela aide de ne pas réagir à ses réflexions, mademoiselle : Tabitha ne vit que pour mettre les gens mal à l'aise. Faites comme si vous n'entendiez rien. Surtout, ne l'encouragez pas.

— Ouais, c'est ça, maugréa Tabitha en tendant un grand sac à Tory. Merci de ta visite.

— Merci à toi.

— Bonne chance, chérie, et rappelle-toi : prends des photos !

Tabitha attendit que les trois femmes soient sorties pour dire à Valerius :

— Tu te rends compte ? Notre Acheron va s'envoyer en l'air !

Valerius pinça les lèvres avant de répondre :

— D'une part, je ne le considère pas comme « notre » Acheron, et d'autre part, cela ne m'étonne pas qu'il ait des relations sexuelles. En revanche, ce qui me surprend, c'est que nous n'ayons jamais vu sa petite amie auparavant. Mmm. Je devrais lui passer un coup de fil.

— Laisse tomber, Val. Notre cher petit grandit, et j'en suis très fière.

Tory avait à peine posé le sac dans la chambre que le groupe marqua une autre pause. Elle eut tout juste le temps de se jeter sur le lit : Acheron entraînait, un plateau dans les mains.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Tory.

— J'ai pensé que tu aurais faim. Kim s'est occupée du choix des mets.

Elle le remercia en grec. Il lui répondit dans la même langue et ajouta :

— J'adore t'entendre parler grec. Je pourrais t'écouter toute la journée.

Il lui tendit un pot de compote de pommes et s'ouvrit une bière.

— Tu t'ennuies, Tory ?

— Pas vraiment. Comment se passe le concert ?

Elle lui enleva ses lunettes.

— Bien. Mais j'en veux à Colt de s'être esquinaté la main. Je n'aime pas jouer en public.

— Pourtant, tu joues si bien.

— Peut-être, mais je préfère jouer seul.

— Tu veux un peu de compote ?

— Non.

— Sûr ?

Elle lui offrit le pot.

— Tout à fait sûr.

Il se souvenait de la dernière fois qu'il avait mangé une pomme. C'était dans le verger du palais d'été, le jour où il avait supplié son père de ne pas le renvoyer sur l'Atlantide. Depuis, il détestait les pommes. Le simple fait de penser à ce fruit lui retournait l'estomac.

— Combien de sets encore avant la fin du concert ? demanda Tory.

— Un seul.

Elle se mordilla la lèvre de manière si suggestive qu'il s'enflamma.

— Ensuite, c'est moi qui jouerai avec toi, Acheron.

Consterné, il s'entendit dire non en pensée et oui à haute voix.

— Ce n'est pas une bonne idée, Tory, précisa-t-il aussitôt.

Elle lui prit la main et lui caressa la paume du bout du pouce.

— A quand remonte la dernière fois où tu as fait l'amour, Acheron ?

Sa question fit surgir une foule de pénibles souvenirs. Avait-il jamais vraiment fait l'amour avec Artémis ? Au début, peut-être, oui. Mais cela datait de si longtemps. Ensuite, plus rien n'avait été pareil. Il ne lui restait de ces épisodes que les critiques assassines de la déesse et la souffrance de n'être que son homme-objet. Il n'avait que le devoir de la satisfaire, aucun droit d'éprouver des sentiments ou d'émettre des opinions. Il lui fallait se taire et feindre le bonheur.

Ce qu'il y avait entre Artémis et lui, c'était du sexe à l'état brut. Toute émotion en était bannie, hormis la colère. Comme tous les autres, la déesse détestait tenir à lui, et elle se vengeait sur lui de cette faiblesse. Elle le désirait et le punissait pour cette envie. S'il y avait jamais eu des sentiments entre eux, ceux-ci s'étaient éteints des siècles plus tôt. Il n'en restait rien, sauf quelques vagues réminiscences d'un passé à jamais révolu.

— Je ne sais plus, Tory.

Et c'était la vérité, Tory n'en douta pas un instant. L'intonation d'Acheron avait été si triste, si lourde de mélancolie qu'elle en eut la gorge serrée. Elle caressa son menton hérissé d'une barbe naissante, puis le prit entre deux doigts pour l'obliger à la regarder en face.

— Moi, je vais te faire l'amour, Acheron. Ce soir, tu vas avoir droit à un vrai tremblement de terre.

Il porta la main de Tory à ses lèvres et l'embrassa, excité et effrayé. La nuit à venir allait lui coûter très cher. Rien n'était jamais gratuit. La seule question qui importait était : cela en valait-il la peine ? Tory en valait-elle la peine ? Il l'espérait.

Il remit ses lunettes noires.

— À tout à l'heure.

Le cœur lourd, Tory le suivit du regard tandis qu'il se dirigeait vers la porte. Quels lourds secrets le torturaient ? Pourquoi semblait-il si effrayé à l'idée de la toucher ?

Elle finit son en-cas, puis alla au rez-de-chaussée écouter le groupe... et dévorer Acheron des yeux. Pam était déjà là, au ras de la scène, tout sourire.

— Il est extraordinaire, hein ? dit Pam.

— Oui, répondit Tory en agitant la main à l'intention de son guitariste, lequel lui répondit d'un sourire timide qui lui réchauffa le

cœur et le corps.

Elle resta jusqu'au moment où le groupe annonça le dernier morceau, puis regagna sa chambre pour se préparer.

Acheron fronça les sourcils en voyant Tory quitter la salle. Inquiet, il interrogea Pam du regard. Celle-ci lui fit signe que tout allait bien. Rassuré, il continua de jouer, sur des charbons ardents : ce morceau n'en finirait donc jamais ? Ah, si. Enfin.

Il débrancha aussitôt sa Fender et descendit de scène. Il passa devant Pam et Kim, qui lui souhaitèrent en riant une bonne nuit. Justina et Katherine, toujours fidèles à leur poste, partirent après lui avoir dit qu'elles seraient de retour au matin.

Une fois à l'étage, il entra dans la chambre après l'avoir examinée du couloir – tout était normal – et se pétrifia en découvrant Tory vêtue d'une nuisette noire qui soulignait toutes les courbes de son corps. Elle était époustouflante de beauté. Elle avait fait bouffer ses cheveux, qui retombaient en ondulations souples sur ses épaules. Elle était à croquer, incroyablement sexy.

— Laisse-moi le temps de me donner un coup de rasoir, Tory. Je ne voudrais pas t'irriter la peau.

Tant de prévenance toucha Tory. Mais son émotion fut balayée par le rire qu'elle dut retenir lorsque Acheron voulut franchir la porte de la salle de bains, sa guitare en travers du dos : l'instrument se coinça dans l'ouverture. Il batailla avec la sangle, réussit à s'en défaire après force contorsions et posa la guitare contre le mur, penaud.

Tory s'assit sur le lit, relut les passages qu'elle avait soulignés dans le livre de Tabitha et, quand Acheron ferma le robinet du lavabo, le rangea sur la table de nuit.

Il s'essuya le visage et considéra Tory dans le miroir. Elle avait ramené les jambes sous elle et pris une pose suggestive, mais avait gardé ses lunettes. Le résultat était un curieux mélange de sensualité et de sévérité, qui, contre toute attente, l'excita. Il raccrocha la serviette, enleva son tee-shirt et revint dans la chambre, où il s'agenouilla sur le lit. Le souffle court, Tory le vit avancer vers elle à quatre pattes, lentement, et songea à un grand prédateur affamé.

Il s'immobilisa au-dessus d'elle sans la toucher. Les muscles de ses bras saillaient, impressionnants. Le désir émanait de tout son être, mais elle discernait dans les prunelles couleur argent qui la dévoraient des ombres de peur.

Son parfum de musc, si masculin, la bouleversa. Il pencha la tête vers elle et l'embrassa. Elle frémit. Leur baiser fut long, tendre, gorgé d'érotisme. Le seul contact entre leurs corps se limita un long moment à leurs bouches, puis Acheron se laissa peu à peu tomber sur

elle. Tory soupira de plaisir quand il se retrouva étendu de tout son long sur sa poitrine, son ventre, ses jambes. La chaleur de ce corps puissant tout en muscles se diffusa en elle, ensorcelante. Elle passa les mains sur le dos d'Acheron, se délectant de la douceur de sa peau, et noua les jambes autour de ses reins, de peur qu'il ne se dérobe, avant de songer que c'était elle, la prisonnière. L'eût-elle voulu que jamais elle n'aurait pu se libérer.

Il se redressa et elle put le caresser, lui embrasser le torse, faire courir sa langue de ses pectoraux à son nombril. Lorsque, obligeamment, il se souleva de façon qu'elle puisse glisser sous lui, elle redoubla de ferveur, et il faillit en avoir les larmes aux yeux : elle avait tellement envie de lui... Une envie réciproque. Pour la première fois, non seulement il désirait passionnément une femme mais rêvait qu'elle l'aime sincèrement, ne fût-ce que le temps d'une nuit.

Elle releva la tête et lui sourit tout en lui chatouillant l'estomac du bout des doigts. Son espièglerie était si charmante, si attendrissante qu'il prit son visage entre ses mains et lui sourit en retour.

Elle se pencha et lui enleva ses bottes, qu'elle jeta pardessus son épaule avant de s'attaquer à son jean. Le souffle coupé, il la laissa s'activer sur le bouton et la fermeture Eclair. Il était tellement excité qu'il aurait pu jouir au simple contact de ses doigts sur l'accessoire de métal. Il se contint, mais un gémissement lui échappa.

Elle s'interrompt, le temps de remonter ses lunettes sur son nez, puis, d'un tapotement, lui fit comprendre d'étendre ses jambes. Il s'exécuta, et elle lui enleva son jean. Puis elle le regarda.

Cette partie d'Acheron qui lui était restée cachée jusque-là était enfin sous ses yeux, et elle était stupéfiante. Seigneur, quel homme ! Elle s'était doutée qu'il était exceptionnel, mais pas à ce point-là.

Elle le poussa d'une main impérieuse pour qu'il s'allonge, et là encore il se laissa faire.

Tabitha avait raison, elle aurait dû prendre des photos de cet homme nu. Elles se seraient vendues à prix d'or. Tout en lui était incroyable. La largeur de ses épaules, la finesse de ses hanches, la longueur de ses jambes... Un corps d'athlète de haut niveau.

Après l'avoir bien observé, elle enleva ses lunettes, les posa sur la table de nuit et reprit ses caresses.

Acheron l'observait entre ses paupières mi-closes. Mais il écarquilla les yeux lorsqu'elle plongea vers son sexe... et l'effleura du bout des lèvres. Par tous les dieux, il n'allait pas résister !

Si. Grâce à ses pouvoirs et non à sa volonté.

Il se rendit compte qu'elle ne savait pas trop de quelle façon s'y prendre. Elle hésitait, tâtonnait des lèvres, de la langue, indécise. Puis elle se décida, suivit de la langue la veine palpitante, descendit jusqu'à la base du membre, remonta, marqua une brève pause, inspira

profondément et le prit dans sa bouche.

— Tu me tues ! se plaignit-il, la voix marquée de trémolos.

— Oh... Je suis désolée.

Et elle se redressa, chaussa de nouveau ses lunettes et attrapa un livre ouvert sur la table de nuit. Elle le feuilleta en hâte, puis s'arrêta à une page cornée. Acheron aperçut des notes manuscrites dans la marge.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Tory ?

— Je m'assure que je ne me trompe pas. La marche à suivre est...

Elle s'interrompit : en appui sur un coude, il regardait le livre.

Il n'en croyait pas ses yeux. Un manuel ! Avec des dessins très explicites.

— Tory...

— Je ne suis pas très au courant de ces choses, tu comprends. Et je veux être sûre de te donner du plaisir. Alors, je me renseigne.

Elle voulait lui donner du plaisir ? Personne n'avait jamais souhaité cela. Personne. Et cela l'émouvait aux larmes.

— Tory, quoi que tu fasses, je serai heureux. Tu n'as pas besoin de ce bouquin.

Il l'embrassa, lui prit le livre et le jeta par terre.

— Il te suffit de me toucher pour que je sois au bord de l'extase, Tory.

— Ah bon.

Il s'étendit de nouveau sur le dos, et elle revint à son sexe tendu, avec un peu plus d'audace cette fois. Elle fit aller et venir sa bouche, osa se servir de sa langue, prit ses bourses dans sa paume et les serra doucement.

Le cœur battant à tout rompre, il crut que même ses pouvoirs ne pourraient l'aider à se maîtriser.

— J'ai beaucoup de contrôle sur moi-même, Tory, mais si tu continues comme ça, je ne réponds plus de rien ! Je veux venir en toi, alors ne fiche pas tout en l'air.

— Oh...

Elle pivota sur le flanc, abandonnant avec un regret manifeste le sexe tendu à craquer, fit passer la nuisette par-dessus sa tête et la lança à travers la pièce. La minuscule culotte de dentelle prit le même chemin. Cela fait, elle ouvrit le tiroir de la table de nuit et en sortit un préservatif.

— Tu connais le mode d'emploi de ce truc, je présume ? demanda-t-elle, l'air coquin.

Il ouvrit l'emballage tout en passant mentalement en revue les mille et une positions dans lesquelles il aurait aimé prendre Tory. Puis il renonça aux fantaisies : la première fois, une femme avait mal. Il

convenait donc d'adopter la classique position du missionnaire, qui serait la plus sûre.

— Il faut d'abord que tu sois prête à me recevoir, Tory.

— Je le suis.

Son impatience le fit sourire. Du plat de la main, il la coucha sur le dos et glissa l'index dans son sexe.

— C'est vrai que tu es prête...

— Tu me tues, le singea-t-elle en riant.

— Patience, patience, mademoiselle.

Il joignit un deuxième doigt au premier et procéda à des va-et-vient lents, tout en exerçant du pouce des rotations sur son clitoris. Il la vit s'agripper aux draps, arquer les hanches. Elle se mit à osciller en gémissant, yeux clos, bouche entrouverte. Le plaisir l'envahit, et il la regarda jouir, le corps agité de spasmes. Il poursuivit son ensorcelant manège jusqu'à ce qu'elle crie grâce, épuisée par une cascade d'orgasmes. Il la fit alors pivoter sur le ventre et entreprit de la masser, langoureusement, s'attardant sur chaque muscle de son dos.

— Je veux que tu sois parfaitement décontractée, Tory.

— Oh, crois-moi, je le suis. Une vraie pâte.

Ils rirent à l'unisson, puis il glissa de nouveau les doigts dans son sexe moite et brûlant. Un dernier orgasme, et elle serait fin prête.

Il la remit sur le dos pour lécher les pointes de ses seins, tout en faisant aller et venir son pénis contre son mont de Vénus.

C'en fut trop pour Tory. Excitée à en crier, elle jouit une nouvelle fois.

Il la pénétra.

Elle se crispa un bref instant, surprise par la nouveauté de la sensation. Une exquise surprise qui lui arracha un râle d'extase. Acheron s'immobilisa pour l'interroger du regard. Elle l'informa d'un cillement de paupières qu'elle allait parfaitement bien. Rassuré, il enfonça davantage son sexe, millimètre par millimètre, marqua d'autres pauses, anxieux. Mais elle avait fermé les yeux, et il lisait sur son visage un ineffable bonheur.

Il se retira brusquement. Tory ouvrit les yeux et s'écria :

— Que se passe-t-il ?

Il lui caressa les lèvres du bout du pouce, l'embrassa puis expliqua :

— Je veux te voir lorsque je jouirai.

Et prestement, il roula sur le dos et la hissa sur lui.

Dans un premier temps, elle fut désorientée, mais dès qu'il eut calé ses hanches sur son bassin, elle comprit et participa avec enthousiasme : elle s'empala d'elle-même sur son sexe, puis se figea alors qu'il n'était qu'à mi-chemin en elle. Il plaqua les mains sur ses fesses et la guida, lui imprimant des mouvements doux, comme au

ralenti. Elle sentit qu'il avançait en elle de plus en plus profondément. Puis, soudain, il fut là tout entier, et ce fut merveilleux. Elle avait rêvé de ce moment, sans jamais l'imaginer aussi magique.

La gorge nouée, Acheron, qui dévorait la jeune femme des yeux, perçut tout à coup ses pensées. Elle se demandait si elle faisait ce qu'il convenait, regrettait de ne pas avoir ses lunettes pour bien le voir elle aussi... Mais, par-dessus tout, elle espérait de toute son âme qu'il n'était pas déçu.

Son appréhension le bouleversa.

— Tu es merveilleuse, Tory.

— C'est vrai ?

— Oh que oui.

Décidant qu'elle était maintenant capable de bouger par elle-même, il lâcha ses fesses et lui caressa le sexe, décuplant ses sensations.

Elle était si belle dans le plaisir. Son visage rayonnait, sa peau semblait scintiller. De petites gouttes de transpiration iridescentes constellaient son corps, comme des diamants tombés en pluie.

Il sentit quelque chose d'humide rouler sur sa joue. Une unique larme qu'il n'avait pas réussi à retenir. Il ferma les paupières et se laissa aller, se livra à cette femme extraordinaire. Elle le possédait, il était son esclave...

Non, pas son esclave.

Il comprenait soudain ce que signifiait faire l'amour. C'était l'union sincère et absolue de deux êtres qui se donnaient l'un à l'autre sans arrière-pensée ni peur.

Avoir Acheron en elle transportait Tory. Toute sa vie, elle s'était demandé ce qu'elle ressentirait lorsqu'elle serait enfin intime avec un homme, et elle se rendait compte que son imagination était toujours restée très en deçà de la réalité. Pas un instant elle n'avait soupçonné l'infinie beauté de l'acte.

Mais peut-être cet enchantement était-il exclusivement dû à Acheron. Il était exceptionnel. Elle aurait aimé l'envelopper de ses bras et de ses jambes, l'emprisonner dans son amour et le protéger de tout et de tous.

Acheron céda enfin aux exigences de son corps, qu'il ne parvenait plus à juguler. Les yeux plongés dans ceux de Tory, il jouit. Son orgasme fut si violent qu'il crut mourir de plaisir.

Il resta ensuite immobile, attendant que les battements affolés de son cœur s'apaisent, et la peur germa alors en lui : maintenant que tout était terminé, comment Tory allait-elle réagir ? Le repousserait-elle sans ménagement ? Pleurerait-elle ? Le frapperait-elle ? Le maudirait-elle ?

Retenant son souffle, il attendit.

Elle lui sourit, puis se nicha contre sa poitrine, telle une petite chatte, et lui caressa le bras.

— C'était encore meilleur que ce que je croyais.

Grands dieux ! Il s'était attendu au pire... Ce n'était pas possible !

— Tu ne m'en veux donc pas ?

— Pourquoi t'en voudrais-je, Acheron ? demanda-t-elle en portant sa main à ses lèvres pour l'embrasser.

Il poussa un soupir de soulagement. Elle n'était pas en colère, elle ne lui reprochait rien. Il se détendit, savourant le contact du corps nu de la jeune femme contre le sien.

— Je pourrais rester ainsi jusqu'à la fin des temps.

— Ce serait chouette.

Il appuya la tête contre celle de Tory et respira le parfum de ses cheveux. Ils restèrent un moment ainsi, paisibles, sereins, puis Acheron se leva. Tory s'empressa de remettre ses lunettes pour mieux le voir et en profita pour prendre la canette de Sprite posée sur la table de nuit. Elle but une gorgée, puis lui tendit la canette.

— Goûte.

Curieux, il s'exécuta et s'étonna :

— Mais c'est bon !

— Tu n'en avais jamais bu ?

— Non.

— C'est que tu es accro à la bière.

Cette fois, Acheron avala une longue gorgée et tout à coup se sentit bizarre. La tête lui tournait comme s'il était ivre. Ce n'était pas possible, voyons. Il était un dieu, et les dieux ne pouvaient être ivres. Et de toute façon, le soda ne contenait pas d'alcool.

Rassuré, il vida la canette puis s'enquit :

— Il y en a d'autres ?

Tory le regardait, incrédule : il paraissait soûl.

— Dans le frigo.

Il se lécha les lèvres avant de lui prendre le menton entre deux doigts.

— Tu sais que tu es belle, pour une humaine ?

— Je ne vois pas ce que je pourrais être à part humaine.

— Eh bien, tu pourrais être une déesse, dit-il en riant, sauf que tu n'es pas assez garce pour ça. Mais bon, Katra n'est pas une garce non plus et elle est très belle aussi.

Il inclina la tête sur le côté, comme s'il se livrait à une intense réflexion, et déclara :

— Il faut que je voie ma fille. Elle va avoir un bébé, une petite fille, qui lui ressemblera mais sera bien plus puissante qu'elle. J'espère seulement qu'elle aura beaucoup de gènes de son père. Comme ça, elle

ne deviendra pas une déesse de la destruction. Il y en a déjà trop, de cette espèce. On a besoin de déesses gentilles.

Tory était déconcertée. Acheron venait de s'exprimer dans une langue étrange, un mélange d'anglais et de grec. Et il avait dit avoir une fille assez âgée pour avoir un enfant, alors que lui était si jeune... Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Il se fichait d'elle !

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Acheron ? s'écria-t-elle, furieuse. Dois-je comprendre que tu m'as roulée dans la farine ? Que tu m'as... baisée ?

— Oh que oui, et j'ai adoré ça, Soteria. Jamais ça n'avait été aussi bon, dit-il en lui pinçant le bout d'un sein. Où est ce soda ?

Elle lui tendit une autre canette.

— Tu es ivre ?

— C'est l'impression que j'ai, déclara-t-il avec un sourire radieux. Je suis ivre de ta beauté. Te rends-tu compte de ce que tu m'as fait, humaine ?

Il prit une gorgée, puis enchaîna en l'enlaçant :

— Touche-moi encore, Soteria. Je me sens si bien, si normal quand tu me touches.

Il lui caressa la poitrine, sans douceur, la griffant avec ses ongles. Soudain, effarée, elle vit apparaître une cicatrice qui s'étendait de sa gorge à son nombril. Une deuxième cicatrice apparut, l'empreinte d'une main, autour de sa gorge. En même temps, ses poils et ses cheveux noirs devinrent blonds.

Mais le pire, ce fut ses yeux : ils virèrent au rouge foncé.

Terrifiée, Tory courut vers la porte... et par elle ne sut quel prodige, Acheron se dressa devant elle.

— Où vas-tu ?

— Acheron... que... qu'es-tu ?

— Je suis un dieu, Soteria. Le dernier dieu du panthéon atlante.

Terrifiée, Tory recula lentement, tandis que les mots d'Acheron faisaient leur chemin dans son esprit. Il était fou. Et elle était seule dans une chambre insonorisée avec un malade mental. Seigneur !

Discrètement, elle chercha la poignée de la porte derrière son dos.

— Calme-toi. Ai-je une chance de retrouver l'Acheron que je connais ?

Il la regarda d'un air peiné.

— N'aie pas peur de moi, Tory. Cela fait un moment que je voulais te dire que j'étais un dieu mais je ne savais pas comment.

Il ferma les yeux, glissa le long du mur et s'assit par terre, les jambes remontées contre la poitrine, dans une posture qui rappela à Tory celle d'un petit enfant malheureux, puni dans sa chambre pour une faute qu'il n'avait pas commise intentionnellement.

— Je le savais bien, que tu ne m'aimerais plus si tu connaissais la vérité ! gémit-il. C'est tout le temps comme ça.

Il leva vers elle ses yeux tristes, de nouveau couleur argent.

— Il s'appellera Acheron, en hommage au fleuve des Enfers, récita-t-il, et comme le fleuve des Enfers, son voyage sera long, difficile et ténébreux. Il donnera la vie et la prendra. Il sera seul, abandonné de tous et cherchera éternellement la bonté, mais ne trouvera que la cruauté. Que les dieux aient pitié de toi, petit, car personne d'autre n'en aura.

Tory fronça les sourcils. Il venait de dévider d'une traite des mots qui manifestement lui faisaient très mal.

— Quelle est l'origine de ces paroles, Acheron ?

Un tic nerveux faisait tressauter sa mâchoire, ses joues avaient pris une teinte bistre, et pourtant il demeurerait merveilleusement beau. Comment était-il possible qu'un fou soit aussi sublime ? se demanda Tory.

— C'est ce que la prêtresse a dit quand je suis né, dieu maudit, chez les humains parce que mon père voulait que ma mère me tue, afin d'éviter l'anéantissement de notre panthéon. Je regrette qu'elle ne l'ait pas fait. Tu n'imagines pas ce qu'est une vie de solitude. Tout le monde me voit, mais personne ne me connaît.

Il se prit la tête entre les mains et poursuivit en gémissant :

— Je n'aurais jamais dû te toucher. Qu'ai-je fait ? Mais qu'ai-je fait ? Je vais payer cette nuit éternellement.

Tory s'approcha de lui à pas lents et prudents.

— Si tu es un dieu, prouve-le : fais en sorte que je te voie clairement sans mes lunettes.

— D'accord, marmonna-t-il sans relever la tête.

Et dans la seconde, tout fut net autour de Tory. D'une netteté presque surnaturelle.

Mais la magie n'opéra pas que sur sa vision. Sa nuisette se transforma en une longue robe de soie vaporeuse. Incrédule, elle passa les paumes sur l'étoffe précieuse sans cesser de regarder fébrilement autour d'elle. Tout, absolument tout, était limpide.

Il fallait qu'elle prenne une décision : soit Acheron lui disait la vérité, soit il était une sorte de guérisseur, soit ils étaient cinglés tous les deux !

Elle choisit l'option vérité, car elle expliquait bien des choses, en particulier les étranges yeux d'Acheron et son aptitude à lire une langue que nul autre ne connaissait.

Elle s'agenouilla à côté de lui, mais resta sur ses gardes, prête à bondir en arrière au moindre mouvement suspect.

— Tu m'as empêchée de mourir, n'est-ce pas ?

Il redressa enfin la tête et posa la main sur la petite cicatrice qu'elle avait sur le bras, souvenir d'une chute qu'elle avait faite enfant. La cicatrice étincela puis disparut.

— Je sais qu'il ne faut pas altérer le destin, mais je ne pouvais pas te laisser mourir. Et je ne supportais pas de te voir souffrir.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Il riva les yeux sur elle, des yeux habités d'une profonde peine.

— Parce que lorsque tu me regardes, je ne me sens ni abattu ni découragé.

— Mais comment pourrais-tu l'être ?

Il pressa la main de Tory sur sa joue, et lorsqu'il s'expliqua, elle fut touchée jusqu'au fond du cœur.

— Enfant, j'ai été détruit, rejeté, comme un déchet dont personne ne voulait. Toi, tu ne me traites pas ainsi. Tu vois en moi ce que j'ai d'humain, tu me permets de me sentir normal et équilibré.

Les larmes aux yeux, elle le serra dans ses bras.

— J'aime que tu me tiennes ainsi, Tory.

Elle appuya la joue contre sa tempe et demanda :

— Pourquoi es-tu venu à Nashville ?

Il se raidit et répondit dans une langue qu'elle ne comprit pas.

— Que dis-tu, Acheron ?

— Que personne n'est au courant, pour l'Atlantide. Il ne faut pas que l'on sache ce que j'étais là-bas ni ce que je suis ici. Je ne voulais pas te faire de mal, mais il ne m'était pas possible de te laisser tout révéler.

— Mon Dieu, est-ce toi qui as tué mes parents parce qu'ils se

rapprochaient trop de la vérité ? s'écria-t-elle, à la fois effrayée et furieuse.

— Non. Je déteste prendre des vies humaines. Elles sont déjà si courtes... Avec les Démon, les immortels, les dieux, je joue d'égal à égal. Mais pas avec les humains. Je ne leur fais pas ce qu'ils m'ont fait.

— Et que t'ont-ils fait ?

Acheron eut une mimique amère et s'écarta de la jeune femme. Il voulut se remettre debout, mais chancela et retomba par terre. L'expression qu'il afficha alors rappela à Tory celle d'un garçonnet dépité. Il n'avait rien d'un dieu puissant.

— Mais qu'est-ce que j'ai, Tory ?

— Tu m'as l'air fin soûl.

— Et je le suis, mais je ne sais pas pourquoi.

— Viens, je vais t'aider à te mettre au lit.

Fascinée, elle vit ses cheveux redevenir noirs, puis des mèches vertes apparaître. Le piercing dans sa narine disparut, ainsi que la marque laissée par le clou. Elle le soutint jusqu'au lit, étendit une couverture sur lui, et il ferma les yeux.

Elle réalisa alors que, pour la première fois, elle le voyait tel qu'il était. Nu et vulnérable, au propre comme au figuré. Jamais il ne s'était montré ainsi à quiconque, elle en était certaine. Elle lui caressa le torse du plat de la main. Acheron était un Atlante.

Un Atlante... Il connaissait tous les secrets qu'elle avait passé sa vie à essayer de percer. Si incroyable que cela parût, elle touchait un être qui vivait depuis des millénaires et avait été témoin de tous les événements qui la captivaient.

— Acheron ?

— Mmm ?

— L'Atlantide, comment était-ce ?

— Laid et magnifique, lâcha-t-il dans un soupir.

— Peux-tu me montrer ?

Acheron se réveilla dans un état épouvantable. Il avait l'impression d'avoir le crâne pris dans un étau. L'espace d'un instant, il se crut humain de nouveau, en proie à une affreuse gueule de bois.

Il cilla, accommoda sa vision et s'aperçut qu'il était couché nu dans le lit. Tory, assise par terre, l'observait.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda-t-il d'une voix rauque.

Il entendait des sons bizarres derrière lui.

— Indéniablement, quelque chose ne va pas.

— Tu m'as tapé dessus à coups de marteau pendant que je dormais ?

— Non.

— Alors, pourquoi est-ce que je me sens aussi mal ?

— Il semblerait que tu ne tiennes pas le Sprite, mon gars.

Du doigt, elle montra deux canettes vides sur la table de nuit.

— Tu savais que quand tu es soûl, *elle* l'est aussi ?

— Hein ?

Tory agita la main vers l'endroit d'où provenaient les sons étranges. Il se retourna et vit Simi étendue par terre sur le dos, sous le téléviseur, les jambes appuyées verticalement au mur. Elle ronflait. En soi, c'était déjà mauvais, mais qu'en plus elle soit sous sa forme de Démone avec cornes, queue et ailes n'arrangeait rien.

Grands dieux, qu'avait-il déclenché ?

Son regard dévia vers l'hologramme en trois dimensions qui était apparu sur le sol. La réplique exacte de l'Atlantide. Il foisonnait même de petits personnages en mouvement.

Et merde.

Merde, merde, merde... Submergé par une incommensurable incrédulité, il n'arrivait pas à se dire autre chose.

Tory se mit debout et croisa les bras sur sa poitrine, puis, les yeux plissés, s'approcha du lit.

— Tu ne te rappelles rien de la nuit dernière, n'est-ce pas ?

— Euh... je me rappelle que nous...

Il regarda les draps froissés, preuve de ce qui s'était passé. Ils avaient fait l'amour, et le souvenir de ces moments féeriques était bien net dans sa mémoire, comme gravé au fer rouge.

— Mais tu as oublié le Sprite ?

— Oui.

— Intéressant.

— Comment ça, intéressant ? s'enquit-il, inquiet.

— Tu es très bavard, quand tu es ivre.

Grands dieux, que lui avait-il révélé ? Il ne lui avait tout de même pas dit ce qu'il était, si ? Il n'aurait pas été assez idiot pour risquer de perdre la seule personne qui ne le considérât pas comme une putain.

Il s'aperçut tout à coup qu'elle ne portait pas ses lunettes.

— Ai-je...

— ... guéri mes yeux ? Oui. Ensuite, tu as convoqué ta Démone et tous les deux, vous vous êtes disputés pour savoir si c'était une bonne idée de m'amener sur l'Atlantide. C'est Simi... Oui, oui, elle s'est très poliment présentée... Simi, donc, qui a dessiné cette carte par terre, considérant qu'il serait plus sage que nous restions ici tant qu'elle et toi seriez ivres. Mais nous y sommes finalement allés. Tu m'as réduite à la taille d'une figurine et tu m'as conduite par les rues de la cité, tu m'as tout montré en détail, jusqu'à ce que Simi et toi

tombiez dans les pommes. J'ai retrouvé ma taille normale à la seconde, le Ciel en soit remercié.

Acheron avait des crampes d'estomac.

— T'ai-je réellement amenée sur l'Atlantide ?

— Je suis tentée de te répondre que oui, juste pour te fiche la trouille, mais non. Simi a eu le dernier mot, nous sommes restés ici. Tu m'as juste fait faire un tour dans le monde virtuel créé par Simi.

Il lâcha un long soupir de soulagement. Quelle chance qu'il ait écouté sa Démone ! Mais cela ne changeait rien au fait qu'il s'était mis à nu devant Tory. Totalemment. Bons dieux !

Il déglutit avec peine, affligé par la dureté du regard de Tory.

— Tu es en colère contre moi ?

— Carrément furieuse, même si je comprends pourquoi tu m'as menti : qui pourrait croire que ce type canon de vingt et un ans au look gothique est en réalité un vieux dieu de onze mille ans superpuissant qui voyage en compagnie d'une Démone ? Ridicule, non ?

Acheron grinça des dents en entendant le résumé lapidaire qu'avait fait Tory de ses secrets.

— Sais-tu que nous nous sommes déjà rencontrés, Acheron ?

— Hein ? Quand ça ?

Elle s'assit sur le lit à côté de lui.

— En 1988. Tu jouais aux échecs avec mon grand-père dans le parc quand il a eu son infarctus. J'avais sept ans.

Acheron se rappelait parfaitement ce moment. Théo venait de déplacer son fou pour prendre sa reine quand il avait soudain porté la main à sa poitrine en gémissant. Sa petite-fille aux immenses yeux noisette était arrivée en courant et en criant : « Papou ! Papou ! » Ne voulant pas que l'enfant voie le vieux monsieur mourir, s'il était écrit que sa vie devait s'achever ce jour-là, Acheron avait fait apparaître Simi et l'avait chargée de s'occuper de la fillette pendant qu'il appelait une ambulance.

« Veille sur elle, Simi. Distrains-la et débrouille-toi pour qu'elle ait tout ce qui lui fait plaisir. »

Puis il était parti avec Théo, et Simi avait raccompagné Soteria à l'appartement de son grand-père pour y attendre des nouvelles.

Comment avait-il pu oublier cela ?

Il observa Tory et retrouva les traits de la fillette dans ceux de la jeune femme devant lui.

— Oui, je me rappelle.

— Tu sais quoi ? Je croyais que tu étais Billy Idol.

Alors ça, c'était incompréhensible !

— Mais je ne lui ressemble pas du tout ! Et je n'ai jamais eu les cheveux hérissés comme lui !

— A part lui, je ne connaissais pas d'autre rock star qui portait du cuir, des chaînes et des lunettes noires, comme toi ce jour-là. Plus tard, j'ai raconté à tout le monde qu'un punk avait sauvé mon papou. Je t'idolâtrais tant que ça a fini par influencer Kim et Pam, qui ont adopté le look gothique !

Elle regarda Simi.

— Ce n'est que lorsque je l'ai vue, cette nuit, que tous les éléments se sont mis en place dans ma tête. Acheron, c'est toi qui as arraché mon grand-père à sa maison en flammes quand il avait sept ans, toi qui l'as fait sortir de Grèce. Tu es l'homme qui lui a raconté les histoires de l'Atlantide, qu'il a ensuite relatées à mon père et à mon oncle.

Acheron ne nia pas. A quoi bon, désormais ?

— Ce n'est que pour cela, poursuivit Tory, que je contiens ma colère. Tu m'as menti, tu m'as humiliée en public, alors que je ne faisais que répéter ce que tu avais dit à mon grand-père, mais comment pourrais-je en vouloir à quelqu'un qui a bravé les nazis pour sauver un gamin ? Mon grand-père m'a expliqué que tu avais bandé ses yeux blessés et que tu l'avais porté dans tes bras pendant des jours jusqu'à un port. Là, tu as déployé des trésors de persuasion pour convaincre l'équipage d'un bateau de le prendre à bord. Mon grand-père était terrifié. Il avait perdu toute sa famille lors du bombardement. Il n'y voyait plus. Le seul fil qui le reliait à l'espoir était la voix d'Acheron, qui lui assurait que tout irait bien. Ensuite, c'est toi qui as trouvé la famille américaine qui l'a adopté, toi qui lui as payé des études et qui as financé son premier *deli*. Et toute sa vie, tu l'as retrouvé au parc chaque dimanche après-midi pour jouer aux échecs.

Elle s'interrompit, le temps d'essuyer ses yeux humides, puis répéta :

— Comment pourrais-je en vouloir à cet homme ? Quant à Simi, je lui ai parlé je ne sais combien de fois au téléphone, sans parler des e-mails qu'on a échangés. Avec ma cousine Geary, nous avons baptisé notre expédition « Projet Simi », parce que c'est Simi qui nous a aidées à localiser l'Atlantide.

Acheron n'en croyait pas ses oreilles. Quoi ? Simi avait fait cela derrière son dos ? Bon sang, il allait l'étrangler !

— Simi a... osé ?

La Démone ouvrit les yeux.

— C'est toi qui me l'as demandé, *akri* !

Et elle poursuivit en imitant à la perfection la voix d'Acheron :

— « Veille sur elle, Simi. Distrais-la et débrouille-toi pour qu'elle ait tout ce qui lui fait plaisir. »

Elle reprit sa voix normale.

— C'est exactement ce qu'a fait Simi, *akri*. Elle t'a obéi.

— Mais cela ne concernait qu'un après-midi !

— *Akri* ne l'a pas précisé à Simi. Si tu voulais que j'arrête, il fallait me le dire.

Acheron se passa rageusement les doigts dans les cheveux. En cherchant à aider les humains, il avait fait bien du mal.

— Je sais pourtant qu'il ne faut pas interférer dans le destin des humains, grommela-t-il. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu être aussi stupide.

Tory se pencha sur lui, et la douceur de son expression la rendit tellement attirante qu'il comprit que le plus grand péril qui le menaçait, c'était elle.

— Tu ne peux pas continuer à vivre seul, Acheron. Ou... Apostólos ? Je ne sais même plus comment t'appeler.

Qu'elle l'appelle donc son...

Non. Suggestion idiote. A ne formuler à aucun prix à haute voix. Il appartenait corps et âme à Artémis.

— Peu importe, je répondrai à l'un ou l'autre de ces prénoms.

— Mais tu dois bien avoir une préférence.

— Il n'y a que sa maman, *akra*-Apollymi, qui l'appelle Apostólos, intervint Simi d'un ton guilleret. Ah si, il y a aussi le Démon Jaden. Et Savitar, qui est toujours super gentil avec Simi : il lui apporte de bonnes choses à manger. Je pense quand même que c'est Acheron qu'il préfère. Il se présente aux gens sous ce nom, de nos jours.

Acheron lui lança un regard glacial.

— Merci, Simi.

— Il n'y a pas de quoi, *akri*, répondit la Démone, imperméable au sarcasme. Bon, Simi a mal à la tête. Est-ce qu'elle peut dormir sur toi, là où c'est si confortable, jusqu'à ce que ça s'arrête de taper dans son crâne ? Elle n'a pas envie de rester par terre. C'est dur, ça lui blesse les ailes.

Il tendit le bras.

— Mais bien sûr que tu peux, Simichou.

Tout sourire, elle se changea en un petit nuage de brume noire qui vola jusque dans le biceps d'Acheron, sur lequel réapparut instantanément le tatouage en forme de dragon.

— Maintenant, je connais le secret du tatouage qui se déplace, remarqua Tory. Tu as d'autres surprises en réserve, Acheron ?

— Ça dépend de ce que je t'ai dit cette nuit. A quel moment suis-je tombé dans les vapes ?

— De ton point de vue, pas assez tôt, j'imagine.

Il aurait volontiers ri s'il n'avait eu ce nœud douloureux dans l'estomac. Il ne réussit qu'à produire une grimace.

— Je trouve que tu prends tout ça remarquablement bien.

Elle haussa les épaules.

— Est-ce que j'ai le choix ? Ce n'est pas comme si j'avais une référence, une expérience similaire sur laquelle me baser. Je ne connais personne qui ait rencontré un dieu et son Démon personnel. Des démons intérieurs, oui, mais un tatouage qui en devient un vrai, non.

— Euh... ce n'est pas tout à fait exact.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Que tu devrais parler à ta cousine Geary, parce que son mari, Arik, était un Oneroi.

Tory se pétrifia. Ce n'était pas possible. Elle avait mal entendu. Quoique...

— Arik... était... un dieu grec des rêves ? demanda-t-elle avec circonspection.

Il opina.

— Seigneur ! Voilà pourquoi Geary a abandonné la quête de l'Atlantide ! Quelle garce ! s'exclama-t-elle en se donnant une grande claque sur la cuisse.

Acheron était content qu'elle n'ait pas frappé la sienne.

— Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? ajouta Tory, manifestement furieuse.

— Ce n'est pas précisément le genre de sujet dont on discute avec les humains. La plupart d'entre eux sont loin d'être aussi ouverts d'esprit que toi.

Tory afficha soudain une mine déterminée.

— Oui, bon, tout ça ne change rien : j'entends bien être celle qui découvrira l'Atlantide.

Acheron se crispa : il fallait qu'il remporte le combat qui commençait. A n'importe quel prix.

— Ne t'entête pas, Tory. Laisse tomber.

— Facile à dire, pour toi. Tu ignores tout de ce qu'a subi ma famille à cause de ce que tu avais dit à mon grand-père ! Tout le monde s'est moqué de mon père et de mon oncle, mais tu leur avais mis dans la tête des rêves que rien ne pouvait extirper. Ils ont consacré leur vie à cette quête, à chercher la preuve de tes dires. Je me dois de laver leur réputation.

Il lui prit le visage entre les mains et riva ses yeux aux siens. Elle devait comprendre. C'était impératif.

— Ils sont morts, Tory. Leur réputation, ils ne s'en soucient plus désormais.

Il sentit sous ses doigts les mâchoires de la jeune femme se crispier. Ses prunelles sombres étincelèrent de colère.

— Moi, je me soucie d'eux !

Bon sang, comment lui faire adopter son point de vue ?

— Tu veux laver la réputation de ton père, et je tiens à préserver la mienne. Toi et moi, on a un sacré désaccord. Personne ne doit jamais savoir ce qui est arrivé à l'Atlantide.

— Tu es un dieu ! En quoi cela entacherait-il ta réputation ?

Une lueur d'espoir se dessina dans l'esprit d'Acheron.

— Tory, t'ai-je expliqué pourquoi j'étais sur l'Atlantide, quand j'étais humain ?

— Non.

Ouf, les dieux soient loués, même ivre, il avait conservé un semblant d'instinct de survie. Une chance. Voilà pourquoi Tory lui témoignait toujours du respect. Et pourquoi il n'était pas question que la vérité concernant l'Atlantide transpire.

— Tory, ça t'est vraiment impossible de renoncer ?

— Oui, parce que j'aimais mon père. Je lui dois cela.

— Et peu importe que, dans la foulée, tu causes ma perte ?

Tory secoua la tête, désorientée. Elle ne comprenait pas l'insistance d'Acheron.

— Ce que tu racontes n'a pas de sens. Je ne vois pas ce que tu aurais à perdre.

Dis-lui la vérité, Apostólos.

Il frissonna en entendant la voix de sa mère. Percevant sa présence, il leva les yeux vers le plafond.

Tu as été bien discrète depuis que ce problème a commencé, matera. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de tes prêtresses ?

Pourquoi t'aurais-je parlé d'elles ? Ne savais-tu pas que j'étais obligée d'avoir des disciples pour maintenir mes pouvoirs divins à leur zénith ? Pensais-tu que les Démons étaient les seuls à me vénérer ?

Effectivement, il avait été bien naïf.

Montre-lui le journal, m'gios.

Et si elle me trahit ?

Elle est humaine. Si elle te fait du mal, je la tuerai.

Il ne le permettrait pas.

Je ne peux pas, matera. Je ne veux pas qu'elle aussi me regarde avec mépris et dégoût.

Et si elle ne se comporte pas ainsi ? Si elle est honnête et sincère ? Ton passé n'a aucune importance pour moi, ni pour Savitar ou Simi. Il faut que tu apprennes à faire confiance, Apostólos. Elle est peut-être la seule personne qui ne te jugera pas pour quelque chose que tu as fait contraint et forcé. Donne-lui une bonne raison de renoncera l'Atlantide. Amène-la à comprendre.

Il regarda Tory, terrifié à l'idée de voir dans ses yeux la même pitié que dans ceux de Ryssa autrefois. Cela lui avait fait tellement de bien que Tory le considère comme un être normal... Mais sans doute

s'inquiétait-il à tort : elle savait qu'il était un dieu et n'avait pourtant pas modifié son comportement d'un iota. Peut-être Apollymi avait-elle raison de lui conseiller de faire confiance à Tory. Savitar lui avait dit la même chose.

— Je t'en prie, ne me fais pas de mal, Soteria, murmura-t-il en atlante.

Oui, il allait suivre le conseil de sa mère.

Il tendit la main et se servit de ses pouvoirs pour faire venir son sac à dos jusqu'à lui. Tory lâcha un petit rire nerveux.

Il ouvrit le sac, en sortit le journal et, malgré l'appréhension qui le rongait, le donna à Tory.

— Je vais te rendre capable de lire l'atlante. Mais sache que ce n'est pas de gaieté de cœur que je te confie ce journal. Tout mon être regimbe à cette idée. Tu vas découvrir ce que personne ne sait. Ce secret, je tuerais pour le préserver. Est-ce que tu comprends, Tory ?

Tory frémit en entendant la note menaçante dans sa voix. Que contenait donc ce journal qui pût être aussi préjudiciable à un dieu ?

— Oui, je comprends.

— Bien. Je vais prendre une douche pendant que tu lis.

Elle ne toucha le livre que lorsqu'il se fut enfermé dans la salle de bains. Elle l'ouvrit et constata avec stupéfaction qu'elle pouvait le lire aussi aisément qu'un texte écrit dans sa propre langue. De surcroît, les scènes décrites lui apparaissaient au fur et à mesure en esprit, aussi nettes qu'un film.

Au début, l'histoire ne concernait que la vie anodine d'une princesse. Puis la jeune fille commença à raconter ce qui arrivait à son frère, la putain.

Sous le jet de la douche, Acheron essayait de laver la douleur et la colère qui l'habitaient. Tory ne le verrait plus jamais du même œil. Mais qu'est-ce qui lui avait pris d'écouter sa mère ? Il aurait dû détruire tous les journaux de Ryssa.

Il n'était qu'un imbécile.

Ce passé qui l'avait façonné à jamais ne le lâcherait pas. Fumier d'Estes. Il le haïssait. Il lui avait tout pris. Y compris, maintenant, l'estime de Tory.

Il coupa l'eau et sortit de la douche.

Elle était là et le regardait. La honte le submergea. Il prit une serviette et, tout en se séchant, se prépara à encaisser ses insultes.

— Je suis désolé de t'avoir souillée, Soteria. Je n'en avais pas le droit.

Etonné, il vit une larme rouler sur la joue de la jeune femme, qui s'approcha de lui. Il se crispa, dans l'attente d'un déferlement

d'invectives. Il ne méritait rien d'autre.

Lorsqu'elle noua les bras autour de lui et l'embrassa, il perdit pied.

Les horreurs qu'il avait vécues humain avaient bouleversé Tory au-delà de l'imaginable. Elle était mortifiée d'avoir osé l'accuser de s'être moquée d'elle, de l'avoir humiliée. Seigneur, jamais elle n'aurait cru qu'un être humain puisse être traité avec tant de cruauté, de sadisme, de méchanceté. Elle était tellement choquée qu'elle ne parvenait pas à prononcer un seul mot. Pourtant, il fallait qu'elle lui parle. Pour lui dire ce qu'elle venait de comprendre : elle l'aimait.

Les paroles de Takeshi prenaient soudain tout leur sens. « Soteria, prenez soin de lui. Et n'oubliez pas qu'il faut beaucoup de courage et de cœur à un homme à qui on n'a jamais montré de gentillesse pour en prodiguer à autrui. Même la plus sauvage des bêtes peut être domptée par une main douce et patiente. »

Elle caressa la joue d'Acheron, sa peau parfaitement lisse, qui avait été si souvent blessée autrefois. Ceux qui le battaient ne le laissaient jamais cicatriser complètement. Ils le fouettaient sans relâche, rouvrant constamment ses plaies.

— Je suis désolée qu'ils t'aient martyrisé, Acheron. De tout mon cœur.

Il ferma les yeux, secoua la tête.

— Tu ne me condamnes donc pas ?

— Pourquoi te condamnerais-je ?

— Pour avoir été une...

Il ne parvenait pas à prononcer le mot. Tory l'étreignit. Ce qu'il lui avait dit la nuit précédente et qu'elle avait jugé bien mystérieux prenait maintenant tout son sens : il se sentait brisé, cassé de l'intérieur.

Elle recula, prit son visage entre ses mains, le regarda intensément afin qu'il voie à quel point elle était sincère et lui dit :

— Il n'y a rien de changé entre nous. Ton passé m'importe peu. Tout ce qui compte, c'est l'homme qui est en face de moi en cet instant.

— Je ne suis pas un homme, Soteria.

Non, il n'en était pas un. Il était un dieu. Puissant, mais humble et bon.

— Tu sais, Acheron, j'ai toujours eu de la chance. Ma famille aurait combattu le diable pour me protéger. Je n'arrive même pas à imaginer la force qu'il t'a fallu pour tenir bon seul, sans foyer, sans refuge, sans rien ni personne pour te protéger. Je ne t'abandonnerai pas. Je suis d'une loyauté totale envers mes amis. Et ce serait un grand honneur pour moi que tu acceptes d'être mon ami.

L'offre de Tory était généreuse, émouvante. Bouleversé,

Acheron hochait la tête.

— Je n'ai jamais eu d'ami qui sache tout de moi, dit-il.

Il ne pouvait prendre en compte Artémis. Quant à Nick, c'était parce qu'il lui avait caché des choses qu'il l'avait perdu. S'il lui avait appris qui était Simi, jamais le jeune homme n'aurait couché avec elle.

Tory serait-elle fidèle à sa parole ? Seul le temps le dirait.

Elle le considéra en souriant.

— Tu es très mignon, tout nu. Mais maintenant, habille-toi. J'ai quelques questions à te poser.

Il s'habilla par magie, et Tory écarquilla les yeux.

— C'est drôlement pratique, remarqua-t-elle. J'imagine que tu n'es jamais en retard.

— J'essaie de ne pas l'être. Bon, que veux-tu me demander ?

— Hier, tu as parlé de ta fille qui était enceinte. Si je me base sur le journal, je sais quel âge tu as. Mais elle, quel âge a-t-elle ?

— J'avais vingt et un ans quand elle est née, répondit-il, choisissant l'explication la plus facile.

Tory ouvrit le journal à la page qu'elle avait marquée d'un signet.

— OK. Elle est donc très, très vieille. Cela fait un sacré micmac dans ma tête, mais je me débrouillerai. Qui est sa mère ?

— Je préfère ne pas le révéler.

— Oh, compris. C'est Artémis.

Sa sagacité ne cessait de l'étonner. Et sa façon de dédramatiser sa relation avec la déesse rousse également.

— Comment as-tu...

— Grâce au journal. Il en ressort que tu protèges Artémis même quand elle est loin d'en faire autant pour toi. D'où ma question : que vas-tu faire quand elle découvrira le pot aux roses en ce qui me concerne ?

Satara se posta dans un recoin sombre du *Sanctuaire*, feignant d'être une cliente qui buvait une bière, un breuvage répugnant, tout en attendant qu'Acheron quitte la chambre dans laquelle il se terrait avec sa nouvelle petite amie. Le seul cadeau qu'Apollon, son père, lui eût jamais fait était son aptitude à ne pas être remarquée par les autres dieux. Il entendait bien qu'elle en use à son profit. En fait, elle s'en servait contre lui. Pour un dieu des prophéties, Apollon ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Il avait un tel ego qu'il n'imaginait pas que l'on pût faire autre chose que vénérer le sol qu'il foulait.

Le don de Satara marchait même avec Acheron. Il ne percevait pas sa présence. Quelle bénédiction que d'avoir un système de

protection anti-atlante ! Il lui avait été bien utile, la veille, ici même. Alors qu'elle essayait d'obtenir des renseignements pour le compte de Stryker, elle avait appris par hasard qu'Acheron était raide dingue de sa nana, laquelle était obsédée par l'Atlantide.

Le journal qu'elle cherchait était au *Sanctuaire*, elle le sentait, et Acheron le surveillait avec vigilance. S'en emparer déclencherait la fureur du dieu atlante, ce qui était à éviter. Elle attendait donc qu'il baisse la garde, détourne un moment les yeux de son sac à dos. Si ses Démons ne commettaient pas de faux pas, elle parviendrait à jeter un coup d'œil au journal de Ryssa et apprendrait enfin ce qu'il contenait.

Elle ressentit soudain une douleur dans la poitrine, signe qu'Acheron venait de sortir du *Sanctuaire*. Tout sourire, Satara s'apprêta à monter à l'étage pour y voler la plus précieuse des possessions de l'Atlante.

Satara recula en apercevant Aimée Peltier. Quelle guigne ! Elle ne pouvait approcher la petite pute d'Acheron tant que l'ourse était avec elle. Une fois, elle avait commis l'erreur de violer le caractère sacré d'un refuge de Garous à Seattle, et cela avait failli lui coûter la vie.

Savitar s'était montré très clair : hors de question qu'elle s'en prenne aux Garous. Foutu Savitar !

L'expérience de Seattle lui avait servi de leçon. Elle savait qu'il ne lui serait pas possible de subtiliser le journal tant que l'ourse serait dans les parages et que la chambre serait fermée. Or deux prêtresses d'Apollymi en gardaient la porte. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était que l'une d'elles fasse appel aux pouvoirs de sa déesse, laquelle était une sale garce. En comparaison, Artémis était une fillette inoffensive.

Il lui fallait donc attendre le moment propice.

Elle recula davantage dans l'ombre. Ses Démons arriveraient tôt ou tard. Quoique, ils causaient souvent plus de problèmes qu'ils n'en réglaient. Ils avaient tendance à se prendre pour des dieux et, de ce fait, l'obéissance n'était pas leur fort. Toutefois, ils étaient parfois bien utiles. S'ils violaient le sanctuaire des Garous et se faisaient tuer pour cela, quelle importance ?

Finalement, tante Artie serait peut-être sa meilleure alliée dans cette affaire. Elle était capable de retirer Acheron du circuit pendant un moment. Et elle le ferait d'autant plus vite si elle apprenait que son chouchou jouait dans le jardin d'une autre femme.

Tory brûlait d'envie de continuer sa lecture, mais elle avait peur qu'Aimée n'ait des notions d'atlante et ne capte quelques mots en regardant par-dessus son épaule. Elle rangea donc le journal dans son sac, puis jeta un coup d'œil en direction de la petite table ronde : Aimée, Justina et Katherine y étaient assises et échangeaient des histoires de déceptions amoureuses, ce qui n'était pas exactement la manière préférée de Tory de passer le temps.

— Hé, les filles, ce n'est pas que je m'ennuie, mais on ne pourrait pas descendre au bar et faire autre chose que rester ici à se tourner les pouces ? Je vais bien, vous savez. Je ne vais pas me dissoudre spontanément dans l'air ni rien d'autre de ce genre.

— Si je descends et qu'on me voit, on me renverra tout de suite au boulot, dit Aimée en souriant.

— Moi, je suis d'accord pour travailler, assura Tory.

Tout plutôt que rester là à bayer aux corneilles...

— Oh. Vous avez déjà bossé comme serveuse ?

— Mais oui. Ma famille possède trois *delis* et deux restaurants à New York. Chaque fois que j'y vais, on me fait bosser comme une esclave.

— Moi, je ne sers pas, je ne lave pas les vitres ni la vaisselle, déclara Justina. Je ne supporte pas la moindre tâche impliquant de la salive ou des germes d'autres personnes.

Les trois autres jeunes femmes la considérèrent avec curiosité. Cet aveu insolite leur en apprenait beaucoup sur la personnalité de Justina, laquelle précisa :

— OK, ce que je dis ne vaut ni pour le flirt ni pour le sexe. Juste pour le fait de manger. Les gens qui mangent sont répugnants.

Tory éclata de rire.

— Je mettrai également la main à la pâte, Aimée, dit Katherine. Justina n'aura qu'à rester avec Tory pour veiller à ce que personne ne l'approche de trop près. Comme ça, Mademoiselle Délicate ne sera pas en contact avec la salive d'autrui, et Tory ne s'ennuiera plus.

— Mesdemoiselles, n'avez-vous donc pas remarqué les tas de muscles qu'on a en bas ? demanda Aimée en pouffant. Quiconque entrerait au *Sanctuaire* animé de mauvaises intentions serait mis en charpie par les membres de ma famille. Pourquoi croyez-vous qu'Acheron ait amené Tory ici ?

— D'accord, dit Katherine. D'autant que mes prêtresses se sont mêlées à la clientèle, prêtes à intervenir en cas de pépin. Je pense qu'il n'y a pas de risque.

— Super, dit Tory en suivant Aimée, qui devait lui donner un tee-shirt à l'effigie du *Sanctuaire* et un tablier blanc.

Peu après, elle nouait le tablier par-dessus son jean et glissait le journal de Ryssa dans la poche. Cela fait, elle alla assurer le service aux tables, Justina dans son sillage.

Elle remarqua une grande brune à l'air hautain qui, en retrait, observait attentivement les clients, comme en quête d'une proie. Rien d'inquiétant, décida-t-elle.

Elle lui adressa un sourire avant de se diriger vers une table occupée par un homme très séduisant qui portait des lunettes noires comme celles d'Acheron. Tout de noir vêtu, il lui rappelait le dieu atlante la première fois qu'elle l'avait vu, lors de la désastreuse conférence. Ses cheveux sombres lissés en arrière révélaient un arc et une flèche tatoués sur son visage. Le même tatouage qui ornait le bras

de Dev. Acheron lui avait appris qu'il s'agissait de la marque d'Artémis, que portaient ses Chasseurs de la Nuit. Mais il faisait jour. Peut-être cet homme appartenait-il à la même espèce que Dev et s'était-il fait tatouer par coquetterie.

Oui, ce devait être un autre Garou, conclut Tory quand elle fut près de lui.

— Salut, mon joli. Qu'est-ce que je vous sers ?

Malgré les verres noirs qui masquaient ses yeux, elle était certaine qu'il la fixait intensément. En une fraction de seconde, il fut debout, derrière elle, un bras autour de sa taille. Il pencha la tête vers elle et inspira profondément.

— Tu empestes l'odeur d'Acheron, souffla-t-il d'une voix grave, avec un fort accent cajun.

Tory plaqua la main sur le journal, prête à le défendre bec et ongles.

— Bas les pattes ! Reculez !

— Sinon ?

— Sinon vous allez le regretter.

— Oh, tu crois ? ricana-t-il à son oreille.

En un éclair, la main de Tory passa du journal à l'entrejambe de l'homme. Les dents serrées, elle lui écrasa les parties d'une poigne forgée par des années de fouilles avec pelle et pioche et tordit de toutes ses forces. L'homme blêmit, puis rougit et jura.

Elle le lâcha.

— Tu aurais dû mieux me regarder, mon gars. Je ne suis pas du genre fragile.

Justina vint se placer contre son dos. L'homme s'apprêtait à se saisir de nouveau d'elle quand Dev s'interposa et le repoussa en lui ordonnant :

— Arrête, Nick !

Nick revint à la charge, et Dev intervint derechef, mais cette fois, Nick le cloua au mur d'un simple geste de la main.

— Je ne suis pas ta poule, Dev, alors ne t'avise plus jamais de me toucher !

Il rajusta sa veste, puis, d'une pichenette, chassa une mèche de cheveux de Tory, la rejetant derrière l'épaule de la jeune femme.

— Donne bien le bonjour à Acheron de la part de Nick Gautier.

Puis, après un dernier regard empreint de dégoût, il tourna les talons et s'en alla. Dev glissa le long du mur et s'affala par terre. Tory se précipita vers lui.

— Mais que s'est-il passé ?

Dev soupira lourdement et se remit debout avec peine.

— Nick a des problèmes, et malheureusement le plus gros est Acheron.

— Comment cela ?

— Ils étaient très amis, et maintenant, ils se détestent. Je ne pensais pas que Nick serait capable de percevoir que vous étiez avec Acheron, sinon je ne l'aurais pas laissé entrer. Désolé.

— Je vous en prie. Vous n'avez rien fait de mal. J'ai simplement été sidérée par son animosité. Pourquoi Acheron et lui se haïssent-ils ?

— Je n'en sais rien, mais il a dû arriver un truc très moche. Ils étaient très proches il y a quelques années.

Pauvre Acheron ! songea Tory. Ne pouvait-il vraiment compter sur personne ? Pas étonnant qu'il se méfie de tout le monde. Il semblait collectionner les ennemis comme d'autres les timbres.

Cette évidence ne faisait qu'accroître son envie de le protéger.

Au moment d'entrer dans la boutique de Liza, Acheron s'immobilisa. Il ne savait pas pourquoi, mais il avait un mauvais pressentiment, et cela concernait Tory. Elle avait besoin de lui ! En un éclair, il se téléporta au *Sanctuaire*, où il la trouva derrière le bar, occupée à tirer des demis de bière. Il soupira de soulagement.

Sans réfléchir, il passa derrière le bar et l'attira contre lui afin de s'assurer qu'elle était intacte. Elle lui posa la main sur la joue.

— Tu es OK, Acheron ?

— Oui. Je...

Il s'interrompit. Il se sentait stupide.

— Pas de problème, acheva-t-il.

— Si tu étais sur le point de dire que tu as eu une prémonition, remarqua Aimée, sache que ce n'était pas absurde : Nick était là il y a quelques minutes.

La peur forma aussitôt un nœud dans son estomac.

— Et que s'est-il passé ?

— Il m'a dit de te donner le bonjour, expliqua Tory.

Une menace voilée. Bons dieux !

— S'il ose ne serait-ce que poser le petit doigt sur toi, je le mets en pièces !

Dev vint s'accouder au bar, côté salle, et éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas, Tory l'a fait décamper toute seule.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, à ta place, Acheron, je serais très gentil avec elle : elle l'a neutralisé aussi efficacement que si elle avait été entraînée au combat par des marines. Elle lui a tellement bien chopé les bijoux de famille que j'en ai grincé des dents. A mon avis, Nick va chanter d'une voix de fausset pendant pas mal de temps. Quant à moi, je veillerai à rester hors de portée de la demoiselle jusqu'à la fin de mes jours.

— Je déteste que des étrangers me tripotent, se justifia Tory en rougissant.

Acheron non plus n'aimait pas cela, et il bouillait de colère.

— Nick ne t'a vraiment pas fait mal ?

— Absolument pas. Mais moi, je suis navrée de lui avoir fait mal. Pauvre Nick.

Derrière ses lunettes noires, Acheron ferma les paupières, ému. Voilà pourquoi Tory comptait tant pour lui. Elle voyait toujours le bon côté des êtres, même des pires. Enfin, pas tout à fait : lors de leur première rencontre, elle n'avait vu que ses mauvais côtés. Un détail qu'il finissait pourtant par trouver charmant.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? Tu devais rester dans la chambre.

— Je m'ennuyais. Ce n'est pas dans ma nature de rester assise sans rien faire. Je suis grecque. Les Grecs travaillent.

Comme dirait ma tante Del, « on ne doit pas s'allonger quand on peut astiquer ».

— Ne t'en fais pas, Acheron, dit Aimée en riant, nous ne la quitterons pas des yeux. Après cet incident avec Nick, elle restera derrière le bar.

— Merci. Dans la mesure où vous avez la situation sous contrôle, je repars. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il se téléporta devant la boutique de Liza. Il tendait la main vers la poignée de la porte quand il entendit Artémis hurler dans sa tête :

Acheron ! Ici ! Tout de suite !

Je ne suis pas ton toutou, Artémis !

Elle apparut en face de lui, des flammèches rouges dans les yeux.

— Si tu ne m'obéis pas, on va voir si ta petite garce supplie en courbant l'échiné.

Elle commençait à disparaître quand Acheron l'agrippa par le bras.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle libéra son bras d'un coup sec.

— Tu ne pensais tout de même pas pouvoir sauter une autre femme sans que je le sache ? Sale porc ! Je vais lui arracher des cris comme jamais aucun mortel n'en a poussé !

Cette fois, lorsque sa silhouette s'estompa, Acheron l'attrapa et se téléporta avec elle dans son temple sur l'Olympe, où il la maintint coincée entre lui et le mur de sa chambre. Elle hurla si fort qu'il s'étonna de ne pas avoir les tympons percés.

— Lâche-moi !

— Non. Pas tant que nous n'aurons pas réglé ce problème.

— Le problème, c'est que tu n'es qu'un salaud de menteur !

Elle essaya de lui griffer le visage, mais il lui immobilisa les poignets.

— Je lui prendrai tout, à cette petite pute ! Sa vie, son âme, tout !

— Artémis, tu ne la toucheras pas.

— Tu n'as pas à me donner d'ordre.

La colère d'Acheron, jusque-là contenue, prit des proportions effrayantes. En une fraction de seconde, il se métamorphosa, et ce fut sous sa forme de Destructeur qu'il apparut à la déesse.

— Ne me pousse pas à bout, Artémis. Je ne me suis pas nourri depuis des semaines, je suis donc capable de te tuer.

— Je te hais !

— Ce n'est pas nouveau. Depuis le jour où je t'ai embrassée dans ton temple, tu me hais.

Les cris d'Artémis se firent déchirants. A l'entendre, on aurait cru qu'il l'égorgeait.

— C'est faux, Acheron ! Nous étions amis. Je t'aimais.

— Pff... Tu m'aimais ? Ouais, tu m'aimais tellement que tu as assisté sans intervenir à mon assassinat. Et tu as été très soulagée quand je suis mort.

— Non. Je t'ai ramené d'entre les morts parce que je t'aimais.

— Un mensonge que tu te racontes. Tu m'as ressuscité parce que tu avais peur de ma mère.

— Je suis une déesse !

— Et moi, un dieu. Dont les pouvoirs surpassent largement les tiens.

— Tu m'as trahie ! Je veux me venger !

— Eh bien, vas-y, venge-toi.

Elle cessa de se débattre et le regarda. Pour la première fois depuis qu'elle l'avait agressé, elle parut recouvrer un semblant de raison.

— Que dois-je comprendre, Acheron ?

— Tu prétends que je t'ai trahie. Si tu veux du sang pour apaiser ta fureur, fais couler le mien. A une condition : que tu jures de ne jamais te retourner contre Soteria. Jamais.

La lueur de concupiscence dans les yeux de la déesse lui donna la nausée. Il lui avait parlé de son sang, et cela l'excitait. Mais n'en était-il pas toujours allé ainsi ?

— Acheron, es-tu prêt à promettre de ne rien faire pour guérir tes blessures ? De ne pas te servir de tes pouvoirs ? D'accepter la punition que tu mérites et de souffrir pour ce que tu m'as fait ?

Évidemment, la déesse était incapable de concevoir qu'il ait été séduit par Tory parce que celle-ci était gentille avec lui. Dans son

esprit, tout ce qu'il avait voulu faire, c'était la blesser, et il devait le payer de son sang.

— Je te le jure, Artémis.

— Dans ce cas, lâche-moi.

— Pas tant que tu ne m'auras pas donné ta parole.

— Oh. D'accord. Je te jure de ne pas faire de mal à ta petite pute.

— Jure aussi que tu ne feras rien contre elle par personne interposée. Et ne t'avise plus de la traiter de pute, sinon il t'en cuira.

Silence. Il la regarda. Elle faisait la moue, comme une fillette dont on aurait cassé la poupée favorite.

— Bon, bon, je le jure ! Personne ne touchera ta pute, ni moi ni aucun de mes serviteurs.

Il referma les mains autour de son cou gracile.

— Et moi, je jure que si tu l'insultes de nouveau, je te tue. Est-ce que tu me comprends, Artémis ? Elle s'appelle Soteria, et tu ne lui donneras pas d'autre nom !

Il lut la peur dans ses yeux. Elle savait qu'elle n'avait d'autre choix que d'obtempérer. Elle percevait son envie de serrer les doigts jusqu'à ce qu'elle s'effondre, morte.

— Je comprends. Maintenant, prépare-toi pour moi, putain.

Cela lui demanda un suprême effort de volonté, mais il réussit à ne pas serrer les doigts. Maudite déesse. Elle savait décocher ses flèches. En quelques mots, elle avait détruit des siècles d'efforts, réduit à néant cette dignité qu'il avait bâtie avec tant de peine, l'avait ramené à l'état de jeune garçon qui suppliait pathétiquement son père, demandait en pleurant qu'on cesse de le frapper. L'enfer emporte cette perverse !

Mais ce qui s'était passé la nuit précédente valait la peine qu'il revive ce cauchemar. Lorsque Soteria le tenait dans ses bras, il n'était pas une putain, n'était pas pathétique. Il était en paix. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'une fois qu'Artémis en aurait fini avec lui, il serait toujours dans cet état d'esprit.

Il recula, laissa tomber son long manteau sur le sol et retira son tee-shirt. Il avait l'impression d'être de retour chez son oncle. Ne manquaient que les bracelets d'or autour de ses poignets et de ses chevilles, le piercing sur la langue... et qu'on l'attrape par les cheveux avant de lui ordonner de donner du plaisir.

Il passa la main sur sa poitrine, là où dormait Simi.

— Ecoute-moi. Il faut que tu apparaises sous forme humaine, dit-il à la Démonne.

Si elle restait sous sa peau pendant qu'Artémis le fouettait, elle en jaillirait, folle de rage, et attaquerait la déesse. Il ne pouvait laisser faire cela. Il avait promis de se soumettre.

Simi surgit, souriante. Puis son expression se ferma : elle venait de voir où elle se trouvait.

— Qu'est-ce qu'on fiche chez la vieille garce-déesse, *akri* ? Simi pensait qu'on allait s'amuser.

— Je sais, Simi. Mais j'ai besoin que tu me laisses seul un moment.

Les narines frémissantes, les yeux rouge rubis, elle hocha la tête. Elle savait ce qui allait se passer.

— *Akri...*

— Fais ce que je te demande, Simi. Va au *Sanctuaire* et protège Soteria. Veille à ce que personne ne lui fasse de mal.

— Je vais protéger *akra-Tory*, *akri*. Mais Simi ne veut pas te quitter. Laisse-la manger la garce-déesse !

Acheron l'embrassa sur la joue.

— Va. Et ne mange personne, ni Garou ni humain, OK ?

Simi opina de mauvaise grâce et disparut.

Acheron regarda Artémis droit dans les yeux. Un instant plus tard, ses poignets furent enchaînés, ses bras écartés, et un fouet se matérialisa dans la main d'Artémis. Il poussa un long soupir. Il était revenu en arrière de plusieurs siècles, et la rage bouillait en lui. Comment pouvait-elle prétendre l'aimer et vouloir lui infliger ce supplice ?

— Tu m'as trahie pour la dernière fois, Acheron.

— Moi, je t'ai trahie ? répliqua-t-il dans un rire amer. Mais depuis quand avais-tu foi en moi ?

En guise de réponse, elle le gifla violemment. Puis elle lui prit les cheveux à pleine poignée et lui renversa la tête en arrière.

— Je donnerais n'importe quoi pour ne t'avoir jamais rencontré !

— C'est réciproque.

Elle lui infligea alors la plus cruelle des tortures morales : elle fit apparaître un grand miroir devant lui et le revêtit par magie de l'himation qu'il portait quand il l'avait connue. Puis, balayant de sa nuque ses cheveux, à qui elle avait redonné leur blond d'origine, elle s'approcha assez près pour qu'il sente son souffle sur son cou, ce qu'il détestait.

— C'est de ça que tu as peur, hein ? Que le monde apprenne quelle immonde putain tu es ! Onze mille ans après, tu te glisses encore dans le lit de ceux qui te paient. Dis-moi, Acheron, que t'a donné Soteria pour que tu couches avec elle ?

Il répondit la vérité.

— Elle m'a acheté avec la seule chose que tu seras toujours incapable de donner, Artémis : de la gentillesse. De la chaleur.

Elle tira si fort sur ses cheveux qu'une mèche lui resta dans la

main.

— Saleté de bâtard ! Je t'aurais offert l'univers si tu me l'avais demandé ! Mais au lieu de cela, tu as préféré la couche d'une misérable humaine.

Il lécha le sang qui perlait au coin de sa lèvre.

— Tu ne m'as jamais rien offert. Pas même ton cœur. Tout ce que j'ai obtenu de toi, je l'ai chèrement payé.

— C'est faux ! J'ai porté notre fille !

— Non. Tu as porté *ta* fille. Ce n'est pas pour moi que tu as gardé Katra, mais pour toi, par pur égoïsme. Tu ne comptais pas me révéler son existence. Tu la voulais pour toi seule. Tu as eu mille fois l'occasion de me dire qu'elle existait, mais tu ne l'as jamais fait. Tu ne penses qu'à toi, tu es un bloc de glace, et j'en ai marre d'avoir des engelures chaque fois que je te touche.

Elle abattit le fouet sur son dos. La douleur fulgurante lui arracha un gémissement.

— Tu es à moi ! vociféra Artémis.

— Je ne t'appartiens pas et ne t'appartiendrai jamais. Je n'aurais pas dû te céder parce que j'étais tellement en manque de gentillesse. Mais c'est fini.

Elle le frappa de nouveau.

— Tu préfères te vendre à une humaine qui ne te comprend pas ? Elle ignore tout de tes pouvoirs. Elle ne sait pas ce que c'est que d'être un dieu. Elle n'a aucune idée des responsabilités et des sacrifices que cela implique.

Le souffle rauque, il regarda le reflet de la déesse dans le miroir.

— Toi aussi, Artémis, tu ignores tout. Soteria ne me demande rien. Elle donne ! Avec sincérité, honnêteté. Elle prend ma main en public, elle n'a pas honte de se montrer avec moi.

— Parce que cela ne lui coûte rien, contrairement à moi ! Tu me demandes trop. Tu l'as toujours fait.

— Ça ne t'est jamais venu à l'esprit que, toi aussi, tu exigeais trop de moi ? J'ai exaucé tous tes désirs pendant onze mille ans et j'en ai marre. Marre d'être ridiculisé par toi et par ton frère. Marre de tes changements d'humeur. Marre de tes caprices. Je veux ma liberté.

Elle lui infligea trois volées de coups de fouet supplémentaires, puis lui déchira le dos à coups d'ongles.

— Il n'y aura pas de liberté pour toi, putain. Jamais.

Tory sourit quand Simi s'approcha du bar. Elle se rappelait la première fois qu'elle avait vu la Démone. Elle l'avait alors prise pour une étudiante. Il lui était difficile de croire que Simi ait pu passer sous

silence sa vraie nature durant tous les échanges qu'elles avaient eues ensuite, par téléphone et par e-mail.

Quelque chose n'allait pas, constata-t-elle en découvrant sa mine.

— Qu'y a-t-il, Simi ?

— La vieille déesse-garce fait encore du mal à *akri*, et *akri* ne veut pas que Simi l'aide. Mais Simi ne doit pas révéler ce que fait la garce-déesse, alors oublie ce qu'a dit Simi.

Elle se jucha sur un tabouret et appuya le menton sur sa main.

— Sers un truc avec de la crème glacée à Simi, *akra*-Tory. J'ai besoin d'une double dose.

Aimée prépara une coupe de glace pour la Démone pendant que Tory contournait le bar pour aller s'asseoir à côté d'elle.

— Qu'entends-tu par « la vieille garce-déesse fait encore du mal à Acheron » ? Tu parles d'Héra ?

La déesse la plus peau de vache de toute la mythologie...

— Non, pas celle-là. Je parle de la méchante rouquine que Simi aimerait manger, si seulement *akri* la laissait faire.

Tory se sentit soudain glacée. Elle se rappelait ce qu'elle avait appris au sujet d'Artémis et de sa relation avec Acheron.

— Où est Acheron ?

— Sur l'Olympe. Il a dit à Simi de rester avec toi et de veiller à ce que personne ne te fasse de mal.

Mauvais signe, tout cela, se dit Tory. Ne pouvait-elle vraiment pas aider Acheron ?

— Qu'est-ce qu'Artémis lui fait ?

— Simi ne doit pas le dire.

La Démone regarda autour d'elle, puis continua à voix basse :

— Mais *akri* n'a pas dit à Simi de ne pas le montrer.

Elle posa deux doigts sur le bras de Tory, qui vit aussitôt ce qui se passait : Acheron était flagellé avec une violence inouïe.

Epouvantée, incapable de supporter ces images, Tory crut suffoquer.

— Il faut qu'on fasse quelque chose, Simi !

— On ne peut pas. Si on essaie, Artémis frappera *akri* encore plus fort. Et puis, il lui a dit qu'il se laisserait battre si elle promettait de ne pas te faire de mal. Elle a dit d'accord, et maintenant... Simi hait la garce-déesse !

Aimée apporta sa glace à Simi pendant que Tory cherchait fébrilement une solution. Elle regarda Aimée, puis Katherine et Justina. Inutile de leur demander leur avis, décida-t-elle. Acheron mourrait de honte si elles apprenaient ce qui lui arrivait. Il était prêt à tuer pour préserver certains secrets. Sa situation présente entraînait dans ce cadre.

Si seulement elle avait pu mettre la main sur cette maudite déesse !

Mais qu'aurait-elle fait ? Elle n'était qu'une humaine...

Quoique... Il y avait dans le journal de Ryssa quelque chose concernant une faiblesse d'Artémis.

Le cœur battant, Tory gagna la cuisine, se retira dans un coin discret bien éclairé et se prépara à ouvrir le journal. Elle n'en eut pas le temps. Une grande femme brune venait d'apparaître.

Tu as une dent contre Artémis ? Viens me parler.

Tory comprit que la voix était dans son esprit, mais qu'elle émanait de la femme.

Oui, c'est bien moi que tu entends, Soteria.

La femme s'approcha d'elle. Tory pivota sur ses talons, sortit de la cuisine et retourna derrière le bar, où elle souffla à Aimée :

— Je reviens tout de suite.

Puis elle fondit sur la femme brune qui l'avait suivie. Elle se rendit alors compte que c'était celle qu'elle avait remarquée dans le bar un peu plus tôt.

— Qui êtes-vous ?

— Satara. Considère-moi comme une amie.

Elle avait un accent grec très prononcé.

— Comment avez-vous fait pour me parler par télépathie ?

Je suis la fille d'Apollon, et si tu es disposée à t'allier avec moi, je serai enchantée de t'aider à tuer Artémis.

— Pourquoi la fille d'Apollon voudrait-elle m'aider à faire du mal à sa tante ? s'enquit Tory, méfiante.

— Tu n'es qu'une petite humaine. La plupart de ceux de ton espèce ne savent rien de la mythologie, mais c'est sans importance dans l'immédiat. Disons simplement que, comme toi, je suis une amie d'Acheron et que je suis fatiguée de le voir se faire massacrer.

Manifestement, cette Satara connaissait Acheron. Lequel ne l'avait jamais citée comme faisant partie de ses amis. Donc, Satara essayait de la duper. Peine perdue, se dit Tory, elle ne tomberait pas dans le panneau. Cette Satara était bel et bien du côté de sa tante Artémis.

— C'est bizarre, il ne m'a jamais parlé de vous, remarqua Tory.

Elle voulut s'éloigner, mais Satara la retint par le poignet, le serrant violemment.

— Si tu veux vivre, donne-moi le journal de Ryssa.

Tory lui mordit la main et s'élança vers le bar à la seconde où Satara la lâcha. Simi s'avança au milieu de la salle. En la voyant, Satara disparut.

— C'était la saleté de nièce de la garce-déesse ! Simi ne l'aime pas du tout.

Tory massait son poignet. Elle non plus n'aimait pas Satara. Mais qu'y avait-il de si important pour Artémis dans le journal de Ryssa ? Il fallait qu'elle le relise attentivement.

— Prends ta glace et suis-moi dans la chambre, Simi. Il faut que je fasse quelques recherches.

Tout en gravissant l'escalier, Tory réfléchit. Devait-elle appeler sa cousine Geary ? Non. Acheron n'apprécierait pas. Ses secrets, elle en était désormais la gardienne. Elle ne les livrerait à personne, pas même à sa cousine.

Elle s'installa dans la petite chambre avec la Démone, prit un carnet et un stylo et recommença sa lecture du début. De nouveau, elle dut endurer les émotions suscitées par le récit de Ryssa. Pauvre Acheron ! Le pire de ses supplices, il l'avait enduré lors de la fête d'Artémis. La déesse lui avait tourné le dos alors qu'il souffrait mille morts. Et tout cela pourquoi ? Pour sauver la face ? C'était aberrant. Quelle importance, ce que les gens pensaient ? Tory s'en était toujours moquée. Même à l'école où elle était le sujet de tous les quolibets, parce qu'elle était une élève brillante, qu'elle était grande et maigre,

portait un appareil dentaire, des lunettes et avait les cheveux frisés...

Quoique... Avait-elle vraiment toujours été imperméable aux critiques ? Et le jour où elle était rentrée à la maison en pleurs parce que Shelly Thomson s'était moquée de son père ? Cette peste l'avait traité de cinglé, avait dit que sa mère était une idiote et Tory un petit génie monstrueux. Elle avait ajouté que cette dernière n'aurait jamais de petit ami et qu'elle portait des habits qui semblaient sortir d'une poubelle.

Les autres filles, qui craignaient la venimeuse Shelly, avaient joint leurs ricanements aux siens puis les gestes à la parole : elles lui avaient déchiré sa robe, une robe qu'elle adorait, confectionnée par sa tante Del avec de la dentelle grecque et du satin rouge.

Ce jour-là, la cruauté des élèves lui avait brisé le cœur. Jusqu'au moment où son père s'était agenouillé devant elle, l'avait embrassée et lui avait dit :

— Personne ne te rabaissera si tu ne le veux pas, Tory. Tiens bon. Comprends que c'est leur propre angoisse qui les pousse à agresser autrui. Ces filles se sentent mal dans leur peau. Leur seul moyen de se rassurer, c'est de rendre les autres aussi malheureux qu'elles. Ne les laisse pas te gâcher la vie, ma chérie. Garde la tête haute et sache que tu possèdes quelque chose que jamais elles ne pourront te prendre.

— Qu'est-ce que c'est, papa ?

— Mon amour. Celui de ta mère, de ta famille et de tes vrais amis. Ton honneur et ton sens du devoir. Les gens rient de moi tout le temps, disent que je poursuis des chimères. Mais ils ont aussi traité George Lucas de fou quand il a voulu tourner *Star Wars*. S'il les avait écoutés, s'il s'était laissé dissuader, tu n'aurais jamais pu regarder ton film préféré, et des millions d'autres personnes en auraient été privées.

Il lui avait passé la main sur le front pour repousser ses boucles et avait répété :

— Je veux que tu gardes la tête haute et que tu ne renonces jamais à tes rêves. N'écoute pas ceux qui te font de la peine. Écoute ton cœur et montre-toi meilleure qu'eux. On n'avance pas, quand on ne cherche qu'à blesser les autres. La seule paix véritable est celle que l'on trouve en soi. Vis ta vie selon tes propres règles, rends-la joyeuse. Sans faillir. Il n'y a que cela qui soit important, Torimou.

Il ne lui avait pas été toujours facile de faire siennes ces paroles de sagesse. La robe de satin rouge, jamais plus elle ne l'avait portée. Ni même de vêtements rouges. Mais avec le temps, elle avait appris à se soucier de moins en moins du jugement des gens, et elle avait tracé son chemin dans l'existence toute seule. Il y avait une chose cependant qui continuait à l'atteindre : qu'on se moque de son père adoré ou de son oncle.

Le monde pouvait bien rire, elle n'en avait cure, mais pas de ceux qui lui étaient chers.

Sa relecture l'aida à trouver une explication au comportement d'Artémis. La déesse n'avait pas eu la chance d'avoir un père tendre et attentif. Pauvre déesse qui n'avait pas été aimée.

Une déesse qui faisait du mal au seul être qui aurait pu combler ce manque.

Elle leva les yeux vers Simi. La Démone regardait une chaîne de téléachat. Allongée sur le dos, la tête pendant hors du lit, elle fixait l'écran, complètement à l'envers.

— Simi ?

— Mmm ?

— Tu penses qu'Artémis est malheureuse ?

— Je pense qu'elle est sacrement méchante.

— Oui, mais les gens ne sont pas méchants sans raison.

— Pff... *Akri* dit que personne n'aime la garce-déesse et que c'est pour ça qu'il faut être gentil avec elle. Mais Simi dit que c'est parce qu'elle est méchante que personne ne l'aime !

Tory s'interrogea : la relation entre Artémis et Acheron aurait-elle été différente si ce dernier avait été reconnu comme prince au lieu d'être banni du royaume ? Elle reprit sa lecture, en quête de réponses, et en quelques heures en apprit sur la Grèce antique, l'Atlantide et Acheron infiniment plus qu'elle n'aurait pu en rêver.

Vers minuit, Aimée leur apporta un plateau bien garni. Plus tard, Simi s'endormit par terre, les jambes pliées à angle droit contre le mur. Tory secoua la tête, amusée, puis prit une couverture sur le lit et alla couvrir la Démone. Elle se redressait lorsqu'elle perçut un frémissement dans l'air. Elle se retourna.

Acheron était là, devant la porte de la salle de bains, un bras replié dans le dos. Il était pâle, et ses beaux traits étaient déformés par la souffrance. Mais ce qui surprit le plus Tory, ce fut que ses cheveux étaient blonds comme les blés et qu'il ne portait pas son manteau mais une chemise noire à manches longues.

— Acheron ? souffla-t-elle.

Il ne répondit pas. Elle s'approcha de lui et vit alors qu'il transpirait à grosses gouttes.

— Qu'est-ce qui ne va pas, bébé ?

Il la regarda, manifestement désorienté.

— Je ne savais pas où aller... Je... je ne voulais pas être seul.

— Tu veux t'allonger ?

Les yeux vides, il opina. Tory attendit qu'il bouge, mais il resta immobile.

— Acheron, ça ne va pas, n'est-ce pas ?

— J'ai juste besoin d'une minute.

Elle attendit, de plus en plus inquiète. Enfin, il s'écarta du mur, fit quelques pas en direction du lit... et s'effondra sur lui-même. Sans réfléchir, Tory s'accroupit et lui posa la main sur le dos. Il cria, rampa sur le sol pour lui échapper. Elle baissa les yeux sur sa main. Sa paume était pleine de sang.

— Que puis-je faire, Acheron ?

Il respirait par à-coups, vivante image de la souffrance.

— Mes pouvoirs sont instables. J'ai trop mal pour les gérer correctement.

— D'accord. Appuie-toi sur moi et je vais t'aider à atteindre le lit, dit-elle en lui tendant la main.

Il hésita. Il n'aurait pas dû être là, mais il n'avait pu résister à l'envie de revenir auprès de Tory, qui, il le savait, l'aiderait sans chercher à profiter de la situation. La seule autre personne à qui il permettait de s'occuper de lui lors de ses accès de faiblesse était Liza. Néanmoins, cette dernière ne l'avait jamais vu aussi vulnérable. Quant à Urian et Alexion, à aucun prix ils ne devaient apprendre ce qui lui était arrivé.

Il accepta la main que lui tendait Tory pour l'aider à se relever. Une nouvelle vague de douleur déferla, et il serra les dents. Tory prit son bras et le plaça sur ses épaules pour qu'il s'y appuie, puis passa le sien sous ses hanches. Ainsi, elle ne touchait pas son dos martyrisé.

— Ne dis rien à Simi, murmura-t-il, je ne veux pas la bouleverser.

Et il perdit connaissance sous les yeux noyés de larmes de Tory. Avec d'innombrables précautions, elle découpa la chemise et découvrit l'ampleur et la gravité des blessures. Seigneur, c'était effroyable. Quelle importance qu'Artémis n'ait pas été aimée ? Ce qu'elle avait fait était inexcusable. Si elle l'avait eue en face d'elle, elle lui aurait arraché ses fichus cheveux roux mèche par mèche !

— Il faut que ça cesse, grommela-t-elle. D'une façon ou d'une autre, Acheron, je trouverai un moyen de remettre cette satanée déesse à sa place.

A son réveil, Acheron ressentit une étrange sensation de froid dans le dos. Pendant un moment, il se crut dans le temple d'Artémis. Puis il ouvrit les yeux et vit Tory assise sur une chaise, près de lui. Elle lisait.

Tout lui revint alors. De douloureux élancements se chargèrent de lui rappeler qu'il n'avait pas rêvé sa visite sur l'Olympe.

— Essaie de ne pas bouger, lui dit Tory dès qu'elle se fut aperçue qu'il avait repris connaissance. Je t'ai passé sur le dos une décoction confectionnée par ma tante Del. Ça marche très bien sur les

plaies et les brûlures.

— Merci.

— Je t'avais recouvert d'un drap et j'ai dit à Simi que tu dormais. Elle est descendue manger. Elle ne sait pas que tu es blessé. Personne ne le sait.

Il lui prit la main et lui embrassa le bout des doigts.

— Merci, répéta-t-il.

— Je t'en prie.

Il chérissait sa sollicitude et, par-dessus tout, il la chérissait, elle.

— Acheron, ne peux-tu te servir de tes pouvoirs pour te guérir ? demanda-t-elle en jouant avec ses doigts.

— Je le pourrais, oui, mais j'ai promis de ne pas le faire.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

Parce qu'il était un idiot... Non. Parce que c'était là le prix à payer pour la protéger.

— Je préfère ne pas le dire.

— Alors, je vais continuer à m'occuper de toi et de Simi, en prenant bien garde qu'elle ne découvre pas le pot aux roses. A propos de Simi, j'ai trouvé plus glouton que moi. Ce qu'elle peut manger ! Geary serait impressionnée.

Comment réussissait-elle ce prodige ? Il était allongé, en proie à un véritable martyre, et elle parvenait à se comporter comme s'il ne souffrait que d'un banal rhume. Elle prenait sur elle pour qu'il se sente normal.

— Tu ne vas pas me poser d'autres questions ? s'étonna-t-il.

— Non. Je te fais confiance. Totalement.

Elle tapota le journal.

— Tu m'as déjà prouvé ta confiance en me confiant un grand nombre de tes secrets. Si tu tiens à en garder quelques-uns, je comprendrai. Et je n'insisterai pas.

— Tu es trop belle pour être vraie.

— Pas vraiment, dit-elle en souriant. Rappelle-toi, c'est moi qui ai essayé de t'assommer avec un marteau.

Il commença à rire, mais la douleur le fit grimacer. Gentiment, Tory lui caressa la joue.

— Y a-t-il quelque chose dont tu aurais envie ou besoin ?

Qu'elle fasse de lui un humain qui lui ressemble...

Vœu pieu.

— S'il te plaît, ne dis à personne que je suis HS. J'irai mieux dans quelques heures. J'ai juste besoin d'un peu de repos.

— Reçu cinq sur cinq. Ah, ton sac à dos est au pied du lit. Je n'y ai pas touché, sauf pour le mettre là. Bon, as-tu faim ? Soif ?

Il était affamé, mais elle n'avait rien qui puisse apaiser sa faim.

— Non, ça va.

Il ferma les yeux et poussa un long soupir. Tory se mit debout et l'observa. Même avec ses lèvres tuméfiées, il restait d'une beauté saisissante. Elle ne cessait de s'émerveiller qu'il s'intéresse à elle. Elle était lucide : elle n'était pas Artémis, la sublime déesse. Aucune humaine ne pouvait rivaliser avec elle.

Et pourtant, c'était elle qui séduisait Acheron, elle à qui il faisait confiance, songea-t-elle, émue. Plus elle avançait dans la lecture du journal, plus elle avait envie de serrer Acheron dans ses bras et de le garder contre elle jusqu'à ce que ses affreux souvenirs s'effacent de sa mémoire.

Elle baissa les yeux sur le journal qu'elle tenait. Il recelait tant de tristesse ! Acheron avait été malheureux, mais sa sœur aussi. Ryssa avait tout tenté pour l'aider alors qu'Apollon se montrait si cruel avec elle. Aussi cruel qu'Artémis avec Acheron.

Tory était fascinée par l'histoire que narrait Ryssa, par la chronique quotidienne des événements qui avaient marqué sa vie et celle d'Acheron. Une vie tragique.

Bon, la plongée dans le passé était terminée, décida-t-elle en rangeant le journal dans le sac d'Acheron.

Elle referma la fermeture Eclair et descendit au bar. Il fallait qu'elle jette un œil à Simi.

Acheron ressentit l'absence de Tory comme un déchirement. Il y avait quelque chose dans sa présence qui apaisait son âme et le rendait heureux, en dépit des souffrances qu'il endurait.

« Tu devrais la quitter. »

C'était ce qu'avait dit Artémis. Il était conscient que plus il restait avec Tory, plus il la mettait en danger, car la déesse n'était pas le seul péril qui menaçât la jeune femme. Stryker la tuerait à la première occasion, ainsi que Nick. Une humaine pure et innocente n'avait pas sa place dans l'univers pervers des dieux. Le problème, c'était qu'il se sentait incapable de renoncer à elle. Il avait bien le droit de connaître un peu de bonheur, non ?

Mais il entendait, répété comme un mantra : « Tu n'es qu'une sale putain qui ne mérite rien que du mépris et des quolibets. »

Personne ne l'aimerait jamais.

Simi ne voyait pas ses souillures parce qu'il l'avait élevée, protégée. Sa mère, Apollymi, l'aimait précisément parce qu'elle était sa mère. Quant à Katra... Ils en étaient encore à apprendre à se connaître.

Il devait mettre un terme à ce genre de réflexion. Il n'était pas un enfant, il n'avait plus rien de la pitoyable créature qui implorait en

vain la pitié de son père. Il était un dieu.

Et Tory, une humaine.

Voilà. C'était aussi simple et irréalisable que cela. Il avait survécu onze mille ans seul. Comparée à lui, elle en était au stade de l'embryon. Que savait-elle de la vie ? Comment pourrait-elle survivre dans le monde qu'il connaissait ?

Oui, il fallait que cette liaison s'achève. Il était assez vieux pour comprendre qu'aucune fin heureuse ne se profilait à l'horizon. Il s'était vendu de son plein gré à Artémis quand il n'était qu'un gamin et n'avait aucun moyen de sortir de ce guêpier. Dès qu'il serait sur pied, il mettrait un terme à cette histoire et continuerait son chemin. Sans Tory. Pour leur bien à tous les deux.

Tory éclata de rire en regardant Simi noyer sa glace de sauce épicée. Par chance, la Démone ne lui proposa pas de goûter à cette mixture. Simi serait la seule à souffrir d'épouvantables brûlures d'estomac plus tard.

Elle s'apprêtait à lui en faire la remarque lorsqu'un bruissement l' alarma. Elle se figea, d'autant plus qu'Aimée avait brusquement pâli et fixait quelque chose derrière elle.

Dev et Katherine se précipitèrent dans la même direction.

Tory se retourna et découvrit un groupe d'hommes de très haute taille. Celui qui était manifestement le chef avait d'immenses prunelles noires et vides.

Il ricana au nez des ours avant de se saisir de Tory.

Une fraction de seconde plus tard, tout devint noir.

Acheron entendit la porte de la chambre se rouvrir. Croyant que Tory était de retour, il garda les paupières closes, puis les souleva : il avait perçu la présence de Dev.

L'ours le fixait, une expression d'effroi mêlé de colère sur les traits.

— Qu'y a-t-il ? demanda Acheron, appréhendant la réponse.

— Un groupe de Démons vient d'enlever Tory.

Une bonne minute lui fut nécessaire pour assimiler ce qu'il venait d'entendre. Quand il fut sûr d'avoir bien compris, une fureur dévastatrice monta en lui, assez puissante pour prendre le pas sur la douleur. Il s'habilla par magie, ignorant les violents élancements qui lui ravageaient le corps.

— Où l'ont-ils emmenée ?

— A Kalosis.

Acheron lâcha une bordée d'injures qui fit rougir Dev. Ne pas faire payer son incompetence à l'ours exigea toute sa volonté : Dev avait failli à sa mission. Il n'avait pas protégé Tory.

Quoique, la vraie mission des ours était de garantir un sanctuaire aux Apollites, aux Démons et aux Garous. Dev n'était donc pas en faute.

Mais les Démons s'étaient rendus à Kalosis, le seul endroit où ne pouvait aller Acheron. Leur plan avait été parfaitement calculé et exécuté. Pour un peu, il les aurait félicités, s'il n'avait pas eu tant envie de faire couler leur sang.

Simi apparut devant Dev.

— Moi, je peux aller à Kalosis, *akri*. Simi va te ramener *akra*-Tory.

— Non ! s'écria-t-il, terrifié par le sort qui attendait sa Démone là-bas.

Les Démons *gallus* et les Charontes étaient ennemis par nature. Simi était capable de vaincre n'importe qui, à l'exception des Gallus.

— Pas question que tu prennes ce risque.

S'ils avaient enlevé Tory pour se servir d'elle contre lui, ils seraient trop heureux de s'emparer également de Simi. C'était d'ailleurs curieux qu'ils ne l'aient pas fait dans la foulée. Sans doute avaient-ils eu peur que la Démone ne les mette en très piteux état avant qu'ils réussissent à la capturer.

— Simi, viens ici !

La Démone parut surprise, mais elle obéit et alla se nicher dans

le biceps de son *akri*.

— Bien. Maintenant, Dev, dis-moi combien ils étaient.

— Six. Ils se sont matérialisés dans le bar juste derrière Tory et ne m'ont pas laissé le temps d'intervenir. Ils l'ont embarquée dans un tunnel spatio-temporel. Je suis désolé, Acheron. On a vraiment fait de notre mieux.

— Je sais.

Et c'était pour cela que l'ours respirait encore.

— Maintenant, c'est entre eux et moi, ajouta Acheron.

Et il se téléporta sur Katoteros.

Le corps ravagé de douleur, il traversa le grand vestibule et fit disparaître ses vêtements d'humain au profit d'une ample *formesta* de soie, plus légère sur sa peau et donc moins agressive pour ses blessures.

Il sortit sur la terrasse qui surplombait une mer d'huile, un spectacle sublime dont il n'était pourtant pas amateur. Cet endroit lui rappelait par trop le balcon de la chambre où son père adoptif le gardait cloîtré à Didymos.

— *Matera* ? appela-t-il.

Apollymi l'entendrait, du fond de son royaume-prison.

Apostólos ?

Il compta jusqu'à dix, le temps de réunir tout son sang-froid, afin de pouvoir l'affronter sans se laisser emporter par la colère. Même si Apollymi et lui étaient constamment en conflit à cause des humains, elle demeurerait sa mère et il l'aimait assez pour s'adresser à elle avec respect.

— Je t'ai pardonné d'avoir lancé Stryker sur Marissa Hunter, parce que tu l'as fait dans le but de me ramener à Kalosis pour te libérer. Mais là... Bons dieux, comment as-tu osé, *matera* ?

Qu'ai-je fait ? interrogea Apollymi d'un ton candide. *De quoi parles-tu ?*

— Des Démons sont entrés au *Sanctuaire* et ont enlevé Soteria ! Tu n'auras quand même pas le culot de me dire que tu n'es pas au courant ?

Mais si, c'est exactement ce que je vais te dire, répliqua Apollymi avec rage.

Son ombre apparut à côté d'Acheron.

— Je vais m'occuper d'eux, *Apostólos* ! Sois tranquille. Je reviens tout de suite.

Acheron inclina la tête respectueusement, animé d'un mauvais pressentiment : rien ne se passerait aussi simplement qu'Apollymi l'avait annoncé.

Apollymi quitta le jardin sombre dans un vrombissement furieux et se téléporta dans la salle du palais où Stryker tenait sa cour au milieu de ses Démons. Il était assis là, détendu, à regarder ses créatures se nourrir à même le sol d'un humain qu'ils avaient enlevé et amené là.

Stryker fronça les sourcils en voyant Apollymi.

— A quoi dois-je cet honneur ?

— Fais-les sortir d'ici. Tous, et tout de suite.

Manifestement contrarié, Stryker s'exécuta néanmoins.

— Vous avez entendu la déesse ? Dehors.

Ils obtempérèrent dans la seconde, sans oublier d'emporter leur proie. Apollymi était désolée pour la malheureuse personne qu'ils avaient tuée. Mais c'était la loi de la nature. Une espèce en mangeait une autre, les forts dévoraient les faibles. L'humain était peut-être mort avant son heure, mais les Démons n'avaient pas non plus un sort enviable puisque les leurs, s'ils refusaient de se nourrir d'âmes humaines, mouraient à vingt-sept ans, victimes du sort jeté onze mille ans plus tôt aux Apollites.

Non, décidément, la vie n'était pas très juste. Ne survivaient que les plus intelligents et les plus forts.

Dans l'immédiat, la plus forte et la plus intelligente créature, c'était elle-même, songea Apollymi.

— Où est-elle, Stryker ?

— Hein ? Qui ça ?

— Soteria Kafieri. Tes Démons l'ont enlevée au *Sanctuaire*, à La Nouvelle-Orléans. Où la détiennent-ils ?

Stryker haussa les épaules.

— Aucune idée. Qu'entends-tu par « tes Démons l'ont enlevée » ?

— Ne joue pas à cela avec moi, Stryker ! Je te parle des Gallus sumériens que tu as accueillis ici. Ils ont violé les lois chthoniennes en vigueur au *Sanctuaire* et ont pris Soteria en otage pour avoir un moyen de pression sur Apostólos. Ne fais pas semblant de ne pas être au courant.

— Je ne fais pas semblant ! s'écria Stryker en se mettant debout. Kessar !

Il appelait le chef des Gallus, un des êtres les plus démoniaques qu'Apollymi eût jamais rencontrés.

Le Démon gallu apparut, l'air arrogant. Il devait la vie à Stryker, qui l'avait pris sous son aile. Grand et mince, doté de cheveux châains et d'yeux rouges, il avait davantage le look d'un mannequin que d'un Démon, ce dont il se servait pour enjôler les humains dès qu'il avait faim.

— Je déteste que tu fasses cela, Démon, dit-il, méprisant, à

Stryker. Je ne suis pas l'un de tes misérables valets qui arrivent dès que tu les siffles.

Stryker n'était pas le moins du monde impressionné.

— Tant que tu résideras ici et bénéficieras de ma protection, quand je t'appellerai, tu viendras.

Les yeux de Kessar se plissèrent.

— Que puis-je faire pour toi, monseigneur ?

— Je veux savoir ce qu'il en est de cette femme que vous avez prise en otage. Comprendre comment tu as pu oser amener une humaine dans mon royaume sans me prévenir.

— Pff... Nous avons fait ce que ta sœur nous a demandé. J'ai pensé que tu étais au courant et d'accord. Dans le cas contraire, je te suggère d'organiser une petite réunion familiale.

Et, sur ces mots, il se volatilisa.

— Je déteste ce sale vicelard, commenta Stryker.

— Alors, pourquoi lui as-tu offert un refuge ?

Stryker posa sur Apollymi un regard glacial.

— Vu que tu as tes Démons pour te protéger, je me suis dit que ce serait normal que j'aie les miens. Nous savons tous les deux que je ne suis plus dans tes petits papiers depuis longtemps, Apollymi. Et ce bien que j'aie tué mon fils pour te faire plaisir et que je t'aie rendu mille services. Pour toi, je ne suis toujours qu'un moyen d'arriver à tes fins. Tu veux te venger de mon père pour ce qu'il a fait à ton fils, et je suis l'outil de ta vengeance. Sincèrement, je ne pensais pas que tu m'utiliserais, parce que je te considérais comme ma mère. Mais tu m'as déclaré la guerre et nous voilà en plein combat, tous deux privés de nos enfants. On forme une sacrée paire, hein ?

Apollymi s'approcha lentement de lui. Les émotions qu'elle avait jugulées jusque-là l'envahissaient. Rien n'était aussi simple que Stryker le disait.

— En dépit de ce que tu crois, Strykerius, je t'ai aimé. Mais je suis une déesse de la vengeance, et tu as commis une erreur en l'oubliant. A la seconde où tu t'en es pris à Apostólos, tu as ouvert les hostilités. Dès que la vie de mon fils est en jeu, je n'ai plus de loyauté envers personne. Il est ce que je chéris le plus au monde, et je mourrais pour sa fille et sa petite-fille. Tu détiens ce qui est si important pour lui, cette humaine. Relâche-la immédiatement, sinon même tes Démons seront incapables de te sauver.

Stryker fronça les sourcils : il était bien conscient qu'Apollymi ne bluffait pas.

— Satara !

Sa sœur se matérialisa dans la seconde.

— Hé, pas de ce ton avec moi, Stryker.

Ce fut Apollymi qui demanda :

— Satara, où est Soteria ?

Quelle sotte, cette Satara, se dit Apollymi. Elle n'avait même pas le bon sens d'avoir peur. Elle venait de hausser les épaules avec nonchalance.

— Elle est en sécurité. Pour le moment.

— Libère-la.

— Sûrement pas.

Apollymi tendit le bras et referma la main sur la gorge de Satara. Une pression, et elle la briserait en deux.

— Je ne rigole pas, petite. Libère-la ou je te tue.

Suffoquant, Satara essaya de se dégager de la poigne mortelle, en pure perte. Rien ni personne n'était plus fort qu'Apollymi. Mais la menace pourrait peut-être produire un meilleur résultat...

— Si tu me tues, Apollymi, elle mourra aussi.

La pression sur sa gorge s'accrut.

— Apollymi, attends ! cria Stryker. Satara ne ment pas. Regarde son poignet. Elle porte un bracelet atlante. Et je parie que l'autre est autour du poignet de Soteria. Si elle meurt, Soteria mourra une fraction de seconde après elle.

— Bien vu, frangin, approuva Satara en ricanant.

Apollymi la jeta contre Stryker.

— Je veux que Soteria soit libérée, répéta-t-elle.

Satara se dressa de toute sa taille, tellement arrogante qu'Apollymi résista avec peine à l'envie de la réduire en cendres d'un éclair bien ciblé.

— Quand Acheron m'aura donné le journal, elle sera libre. Crois-moi, Apollymi, je ne souhaite pas plus que toi qu'il arrive malheur à l'humaine.

Apollymi n'eut aucune peine à percevoir que Satara mentait.

— Tu t'imagines donc qu'Apostólos accepterait cet échange ? Qu'il te ferait confiance ?

— Non, et c'est pour cela que j'ai demandé à mes Démons d'invoquer Jaden. Lui, il s'occupera du marché. Il sera l'intermédiaire. Ainsi, Acheron ne se servira pas de ses pouvoirs contre moi, ni moi des miens contre lui.

Apollymi secoua la tête. Quelle ridicule petite vantarde ! Ils étaient consternants, les gens qui, comme elle, surestimaient leurs capacités.

— Fillette, tu n'as aucun pouvoir.

— Tu ferais bien de réviser ton opinion sur moi.

Satara disparut. Une chance pour elle, car si elle avait encore une fois roulé des yeux en prenant son air supérieur, Apollymi les lui aurait arrachés et fait avaler.

— Strykerius, je comprends que tu aies besoin de ta famille,

mais à ta place, je flanquerais cette idiote dehors avant qu'elle te mette dans un pétrin inextricable.

Ce fut au tour d'Apollymi de disparaître. Elle se téléporta dans son jardin, là où elle pouvait parler seule à seul avec Acheron. Les nouvelles qu'elle avait à lui apprendre étaient mauvaises, et son cœur de mère saignait. Sa haine pour Satara s'en trouva décuplée.

— Il n'y a rien que je puisse faire, *m'gios*. Ils ont demandé à Jaden de te contacter. Il va t'exposer les termes du marché qui devrait te permettre de récupérer l'humaine.

Mais, matera...

— Attends. Calme-toi. Ils ont mis le bracelet à Soteria. Si je tente quoi que ce soit, Satara la tuera.

O bons dieux... Que veulent-ils ?

— Le journal de Ryssa.

Lequel ?

— Ils ne l'ont pas précisé, mais je suis sûre que Jaden te le dira et que Soteria te sera rendue.

Et ensuite, dès que Satara ne porterait plus le bracelet, elle regretterait d'avoir jamais croisé le chemin d'Apollymi et de son fils.

Acheron salua rapidement sa mère. Si Satara tenait tant à mettre la main sur l'un des journaux de Ryssa, c'était pour une seule raison : elle voulait tuer Artémis et Apollon.

Quelle guigne ! Pourquoi Ryssa avait-elle éprouvé le besoin de coucher ses pensées sur le papier ? Ses mots avaient été un réconfort pour lui des siècles durant, mais ils étaient maintenant devenus des armes mortelles.

Un mouvement brusque raviva la douleur dans son dos. Artémis aurait bien mérité qu'il la livre à Satara... Hélas, sa mort aurait sonné le glas du monde.

Il n'avait pas le choix : il était obligé de négocier avec Satara. Mais, dans un premier temps, il fallait qu'il assure la sécurité de Soteria.

Il ferma les yeux et se téléporta au *Sanctuaire*, dans sa chambre. Puis il chercha son sac à dos. En vain. Pire, lorsqu'il essaya de percevoir ce qu'il contenait, il échoua. Mauvais signe. Personne n'aurait dû avoir accès à cette chambre, encore moins à ses affaires.

Il partit en quête d'Aimée et la trouva dans la salle de restaurant. Dès qu'elle le vit, elle se retira dans un coin tranquille pour l'attendre.

— Salut. Dis-moi, as-tu fait entrer quelqu'un dans notre chambre ?

— Non. Pourquoi ?

— Mon sac à dos a disparu.

Inconsciente de l'importance de cet événement, Aimée alla se

renseigner. Acheron patienta en multipliant les efforts pour localiser son sac, toujours sans résultat. Son sac semblait n'être nulle part.

Aimée revint en secouant la tête. Il fut alors certain que quelque chose avait très mal tourné. Le sac à dos n'était pas dans le royaume des humains, ni à Katoteros ni à Kalosis.

Il ne restait qu'un endroit.

L'Olympe.

Sa colère atteignit une virulence que seule Artémis pouvait déclencher. En un éclair, il se rendit dans son temple, où il la trouva assise sur son trône blanc, l'air parfaitement décontracté, comme si rien ne s'était passé, comme si elle ne l'avait pas battu jusqu'au sang. Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il vit un petit sourire ironique se dessiner sur ses lèvres, et il sut qu'une fois encore elle l'avait berné.

— Qu'est-ce que tu as fait ? rugit-il.

— Moi ? Rien du tout.

— Ne fais pas l'innocente, Artémis. Je ne suis pas d'humeur à écouter tes foutaises.

La férocité de son ton effaça le sourire de la déesse.

— Je ne te raconte pas de foutaises, Acheron. D'autant moins que tu ne m'as pas posé de question précise.

Bon sang, ce qu'elle pouvait l'irriter, quand elle jouait comme cela sur les mots !

— Bien, je précise : mon sac à dos a disparu. L'as-tu vu ?

Le sac apparut aussitôt à ses pieds.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi tu tiens autant à ce vieux machin, lâcha Artémis, l'air dégoûté. Tu pourrais songer à t'en procurer un autre.

Sans répondre, Acheron ouvrit le sac en hâte et entreprit de le fouiller.

— Où sont les journaux de Ryssa ? s'écria-t-il, furieux, quelques instants plus tard.

— En sécurité.

— Cette réponse ne me convient pas.

Elle se mit debout dans un nuage vaporeux de cheveux roux et de soie blanche. Puis elle se figea, royale et glaciale, et déclara d'un ton coupant comme une lame :

— C'est la seule réponse que tu auras. Ces journaux présentaient un immense risque pour moi. Je les ai illuminés.

— Eliminés, Artémis. Merde, apprends à t'exprimer correctement !

Il referma son sac et vint se placer devant la déesse, aussi imposant qu'elle.

— Ces journaux sont à moi, continua-t-il. J'exige que tu me les rendes. Tout de suite, ainsi que les médaillons de ma mère et la dague

atlante.

Artémis ne parut pas le moins du monde impressionnée.

— Non.

— Non ? Ne me pousse pas à bout, sinon...

— Sinon ? Allons, Acheron, nous savons tous les deux que jamais tu ne me feras de mal. Tu l'as juré. Je suis à l'abri de ta colère.

Elle eut un sourire en coin.

— Oublie ton humaine, Acheron, et je te pardonnerai.

Elle tendit la main pour caresser le visage qu'elle avait frappé peu auparavant. Acheron lui saisit le poignet avant qu'elle le touche.

— Je veux que tu me rendes ce qui m'appartient.

— Moi aussi, je veux ce qui m'appartient. On fait un échange ? Toi, contre les journaux ?

— Je ne t'appartiens pas, Artémis.

— Alors, je ne vois pas pourquoi tu parles de ces journaux.

Il avait tellement envie de la cogner qu'il s'émerveilla de réussir à se maîtriser.

— M'as-tu jamais aimé, Artémis ? Même un tout petit peu ?

— Bien sûr que oui.

Mensonge. Elle était incapable d'amour. Ecœuré, il lâcha son poignet.

— C'est ce que tu t'imagines parce que, effectivement, je t'appartenais. J'ai beau être un dieu, tu ne me considères pas comme ton égal. Pour toi, je n'ai jamais été autre chose qu'un jouet que tu rejetais quand tu en avais assez de t'amuser ou que tu t'étais lassée de moi.

Il recula, jeta son sac sur son épaule et se dirigea vers la porte. Artémis le suivit.

— Si tu tiens à sauver la vie de ton humaine, Acheron, accorde-moi ce que je veux. Jure-moi que plus jamais tu ne la toucheras ni même ne l'approcheras, et je te rends tes stupides journaux.

Acheron leva les yeux au ciel, désespéré. Toute sa vie, il avait rêvé d'avoir auprès de lui un être qui le regarderait comme le faisait Tory, et maintenant qu'il l'avait trouvé, Artémis s'acharnait à le lui enlever.

Mais s'il acceptait cet abominable marché, Tory serait sauvée.

Le sac sur son dos pesait sur ses blessures, et la douleur lui rappela que sa relation avec Artémis était finie à jamais. Comment aurait-il pu lui revenir alors qu'il avait enfin réalisé son rêve ?

Oui, mais quel bien cela lui ferait-il que Tory meure ?

Il devait exister un moyen de régler ce problème. Il était un dieu, tout de même. Pas une pauvre créature démunie.

— Je ne te paierai pas le prix que tu exiges, Artémis. Tu

devrais être assez fine pour comprendre que tu viens de rompre le dernier lien qui m'attachait encore à toi.

— Tu me reviendras, assura-t-elle dans un rire aigre. Et tu me supplieras de t'aider, d'épargner la vie de ta misérable humaine. Je te connais, Acheron.

— Non, tu ne me connais pas. Et c'est peut-être cela le plus triste. Au cours de tous ces siècles, tu ne t'es jamais souciée d'apprendre quoi que ce soit sur moi.

Le cœur lourd d'inquiétude pour Tory et de haine pour Artémis, Acheron regagna *Le Sanctuaire* et contacta Jaden par *beeper*. A la différence de beaucoup de dieux, Jaden refusait d'employer les technologies modernes. Pas de téléphone satellitaire pour lui. Mais Acheron l'avait convaincu de se procurer un *beeper*, afin de pouvoir le contacter quand il était disponible pour une partie de ces jeux vidéo que Jaden aimait tant, sa seule concession à la technologie.

A peine eut-il composé le numéro de Jaden que celui-ci apparut, la mine aussi sombre que celle d'Acheron.

— Est-ce que Tory va bien, Jaden ?

— Oui. Elle est en colère et indignée, ce que je comprends, mais intacte.

Les dieux en soient remerciés. Même si le soulagement n'était que temporaire, cela faisait un bien fou.

— Je n'ai pas le journal qu'ils veulent, dit Acheron.

Jaden lâcha un long sifflement.

— Voilà qui est un sacré problème. Peux-tu te le procurer ?

En d'autres circonstances, cette question aurait fait rire Acheron. Pas aujourd'hui.

— Oui, à condition que je jure à Artémis d'être son esclave jusqu'à la nuit des temps.

— Hou là ! Je préférerais échanger ma place contre Prométhée et qu'on m'arrache les tripes jour après jour.

— Moi aussi.

— Alors, que vas-tu faire ?

— Peux-tu m'accorder un délai ? demanda Acheron après un temps.

— Mmm. Les Démons ne sont pas très patients en général, et encore moins dans ce cas particulier. Ils pensent que le journal contient la clé de leur liberté.

— De quelle liberté ?

— De ne plus être asservis, de ne plus vivre dans la clandestinité, de ne plus avoir à vous affronter, Sin et toi, chaque fois qu'ils sortent de leur trou. Difficile de leur reprocher ça. N'empêche... Il ne faut pas que tu oublies que nous avons affaire à des Démons gallus sumériens, l'espèce la plus primitive de la race. Leur intellect

est très restreint. Ce sont des idiots.

— Ils ont quand même été assez malins pour kidnapper Tory dans un sanctuaire de Garous sans se faire prendre.

— Ouais. Cela pourrait amener Savitar à intervenir.

Acheron l'espérait de tout cœur. Hélas, les lois des dieux ne s'appliquaient pas à ce cas de figure.

— Les humains ne sont pas une espèce protégée, Jaden.

— Ah non ?

— Non. Savitar partage ton point de vue, à savoir que tous les humains sont de la vermine.

Jaden fit la grimace.

— Je ne dirais pas que tous les humains en sont. De temps à autre, ils se révèlent utiles, surtout les femelles. Ils sont juste... pitoyablement humains.

— Et c'est pourquoi tu négocies avec les Démons.

— Qui sont moins pitoyables que les humains, quand on y réfléchit bien. Personnellement, je préfère les jeux vidéo à leur compagnie. Ce serait bien si on pouvait enfermer dans un boîtier les âmes des gens que nous détestons, leur tirer dessus et danser sur leurs entrailles fumantes, hein ?

— Toi, tu t'es levé du pied gauche, remarqua Acheron.

— Exact. J'ai un tas de problèmes, et pour le moment, mon problème majeur est que je suis contraint de faire un sale coup à l'un de mes seuls amis. Je vais m'efforcer de t'obtenir un délai auprès des Démons, mais tu aurais quand même intérêt à sortir un miracle de ton chapeau fissa.

Il commençait à disparaître lorsque Acheron le rappela.

— Hé, Jaden !

Il se matérialisa de nouveau.

— Quoi ?

— Merci. Je sais que rien ne t'oblige à faire ça pour moi. Je tenais à te dire que j'apprécie.

— Un de ces jours, moi aussi j'aurai besoin de toi et j'espère bien que ce jour-là, tu ne m'enverras pas aux pelotes.

— A ta disposition, *agriato*.

Jaden s'inclina respectueusement, reconnaissant envers Acheron de s'être adressé à lui dans sa langue maternelle.

Il disparut, et Acheron resta seul dans la chambre qui, sans Tory, lui paraissait affreusement vide. La jeune femme était menue mais son esprit était si grand qu'il emplissait tout. Les lieux comme les vides qu'il avait en lui.

Et s'il acceptait le marché d'Artémis ? En se livrant à la déesse, il réglerait tout.

« Mais tu n'es pas une putain que l'on vend ou que l'on

achète ! »

C'était ce que lui avait dit Tory, furieuse et indignée. Et elle avait eu raison. Pour la première fois de sa vie, il ne se considérait plus comme une marchandise.

Il releva le menton, animé d'une immense fierté. Il en oubliait les douleurs de son dos et celles qui hantaient son âme depuis toujours.

Il prit une profonde inspiration, puis, d'une voix forte, il énonça :

— Je suis le dieu Apostólos. Le messenger du Telikos. Le destin ultime. Le fils bien-aimé d'Apollymi, la Grande Destructrice. Ma volonté est celle de l'univers. Je ne suis pas ta putain, Artémis, et je ne serai jamais ton esclave.

Il en avait assez de négocier avec la déesse et de se plier à ses jeux pervers. Tory avait fait pour lui ce que personne n'avait jamais fait avant elle : elle lui avait donné une détermination et une fierté qu'il n'avait jamais connues. Une femme de la qualité de Soteria Kafieri n'aurait pas aimé un pauvre type. Ni une putain qui aurait rampé aux pieds d'une déesse honnie.

Tory méritait infiniment mieux qu'une aussi piètre créature. Il l'aimait pour ce qu'elle était et pour la façon dont il se sentait chaque fois qu'elle posait les yeux sur lui.

Tant qu'une parcelle de vie subsisterait en lui, il se battrait pour Tory.

Si Satara avait envie de se battre, cette garce allait être servie...

Tory était furieuse. Ses poignets étaient enchaînés au-dessus de sa tête, accrochés à une planche. Ses jambes aussi étaient enchaînées, écartées, dans une position dégradante qui la mettait en rage. Impossible de se libérer. Ni de se gratter le nez, ce qui la rendait folle.

Elle comprenait désormais bien mieux ce qu'avait subi Acheron. Combien de fois avait-il été ligoté de la sorte, battu sous les rires et les quolibets ? Et, pire encore, violé ?

Elle se remémora ce qu'avait écrit Ryssa dans son journal.

Aujourd'hui, ils ont décidé de castrer Acheron pour un crime dont je le sais innocent. J'entends encore ses cris de souffrance. Il en a appelé à la pitié, a demandé la mort. J'ignore s'il sait que l'écho de sa douleur s'est répercuté dans tout le palais et m'a glacée jusqu'au fond de l'âme. Jamais je n'oublierai ses hurlements.

Les mots de Ryssa prenaient désormais tout leur sens.

Elle tira sauvagement sur ses chaînes. Un éclat de rire résonna dans la pièce.

— Tu ferais mieux d'arrêter : tout ce que tu vas faire, c'est te blesser. Même si tu te libérais, tu n'échapperais pas aux Démons. Ils te dévoreraient à la seconde où tu sortirais d'ici.

Satara se dressait devant Tory. Cette fois, ses cheveux étaient bordeaux. Tory ne comprenait pas cette manie qu'avaient les dieux de changer constamment la couleur de leurs cheveux.

— Vous savez, toute ma vie j'ai été fière d'être grecque. Mais je dois dire que maintenant que je vous connais, Artémis et vous, je vomis mon héritage ! C'est congénital, ce qui vous affecte, ou il vous est arrivé un truc qui a fait de vous une vraie salope ?

Satara émit un sifflement aigu évoquant celui d'un chat à qui on aurait tranché la queue.

— Ne m'insulte pas, humaine ! En principe, je ne dois pas te faire de mal, mais maintenant que j'y réfléchis, je me dis que ce ne serait pas une mauvaise chose que je te vole dans les plumes !

Curieusement, Tory n'eut pas peur.

— Allez, sérieusement, expliquez-moi pourquoi vous tenez tant à tuer votre tante.

Satara haussa les épaules.

— Sers cette garce pourrie gâtée pendant onze mille ans, et tu comprendras jusqu'à quelles extrémités on est prêt à aller pour

retrouver la liberté ! Il y a des siècles, j'ai proposé à Acheron qu'on s'allie contre elle, et il a refusé. Il mérite l'enfer qu'elle lui fait vivre, mais moi, non. Je ne reste pas sa chose de mon plein gré, alors que lui, si. J'ai été forcée de courber la tête devant elle, et j'en ai marre. Je vais échapper à son emprise.

— Quand Acheron viendra me chercher...

— Il ne viendra pas ! coupa Satara. Tu es dans le royaume des enfers atlante. Si ton amant met un pied ici, sa mère sera libérée et le monde fichu. Acheron se soucie trop du sort de l'humanité pour que cela arrive. Donc, tu es à moi. Je pense qu'on va bien s'amuser.

Acheron fit sortir Simi, qui apparut, la tête inclinée sur le côté, une expression enfantine sur les traits.

— Qu'est-ce qu'il y a, *akri* ? Tu as l'air bien triste.

Il éluda la question pour ne pas bouleverser la Démone.

— Je vais te laisser au *Sanctuaire* le temps d'aller faire quelque chose.

— Et c'est quoi ?

Quelque chose comme se suicider... Mais inutile de le préciser. Il devait sauver Tory à tout prix, ce qui impliquait une bataille sans merci. Si Simi était dans son biceps, elle sortirait pour lui prêter main-forte et serait blessée.

— Obéis-moi, Simi. Je vais dans un endroit où tu ne peux pas m'accompagner.

Elle fronça le nez.

— Pouah ! Tu vas voir la garce-déesse, hein ? Bon. Simi va rester ici pour ne pas entendre tous ces bruits que vous faites lorsque vous êtes ensemble et qui retournent l'estomac d'une Démone. Tu n'imagines pas à quel point c'est désagréable d'avoir la nausée quand on est un tatouage, *akri* ! Ce n'est pas drôle, tu sais.

Acheron secoua la tête, surpris que Simi réussisse à le faire sourire en ces circonstances.

— Je comprends, Simi. Tu restes tranquille, d'accord ?

Il l'amena au rez-de-chaussée où Dev, Angel, Kyle et les autres Garous étaient réunis. Ils discutaient avec animation. Un client avait dû manquer de respect à Aimée, et ils projetaient pour le malheureux des lendemains qui ne chantaient pas.

— Je vous confie Simi, les gars. Veillez sur elle.

— Non. On vient avec toi.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes, Dev ?

— On sait ce que tu comptes faire et on va t'épauler.

Acheron était effaré. Et lorsque apparurent Valerius, Talon, Kyrian, Julien, Zarek, Sin, Vane, Kyl, Katra, Fang, Tabitha, Wren et

Fury, sa confusion fut à son comble.

— Que faisaient-ils tous ici ?

— Mais qu'est-ce que...

Ce fut Kyrian qui répondit.

— Il n'y en a pas un parmi nous pour lequel tu n'aies pas mouillé ta chemise, et pas qu'une fois. Alexion nous a raconté, pour Tory. Alors, on est là pour t'aider, et peu importe ce que tu as projeté, on est OK.

— Wulf arrive, précisa Tabitha. En avion. Otto est allé le chercher. Lui aussi sera là.

— Tabitha ne combattras pas, dit Valerius en écartant la jeune femme. Elle va rentrer sagement à la maison, mais elle voulait que tu saches qu'elle est de tout cœur avec toi.

Tabitha fit la grimace puis confirma :

— C'est vrai, je me mets en retrait, mais c'est juste à cause du bébé. Sans lui, je serais venue faire le coup de poing pour toi, Acheron. Tu le sais.

— Je le sais, Tabby.

— Les autres Chasseurs de la Nuit débarqueront dès qu'on les appellera, dit Talon. Il faut seulement qu'ils attendent que la nuit tombe là où ils sont.

Acheron était bouleversé de voir qu'ils étaient tous prêts à mettre leur vie en péril pour lui. Ils lui étaient tellement dévoués, ils l'estimaient tant. Mais auraient-ils agi de même s'ils avaient connu son passé ?

Il regarda Kat.

— Je ne veux pas que tu te battes.

— Mais, papa, je...

— Pas de discussion, petite. Si Simi reste en dehors de ça, toi aussi.

— Je suis si content qu'il soit ton père ! remarqua Sin dans un grand rire sarcastique.

Kat se tourna vers lui, l'index dressé.

— Toi, ce soir, tu dors dans le salon !

Puis elle ajouta à l'adresse d'Acheron :

— Tory est mon amie, papa. Si jamais ça tourne mal et que tu as besoin de moi, appelle-moi, OK ? Et vous aussi, les mecs. Sinon, vous irez tous à la niche. Quant à toi, Sin... tu iras de toute façon.

Zarek balaya l'assemblée de son habituel regard méprisant.

— Ne te leurre pas, Acheron. Tout ça ne veut pas dire que je t'aime. Mais je te suis redevable pour ma femme et mon fils. Je donnerais ma vie pour toi, parce que si tu n'avais pas été là, je n'aurais que les yeux pour pleurer.

Pour un être aussi rude que Zarek, ces mots devaient être ce

qui se rapprochait le plus d'une déclaration d'amour. Acheron était très ému.

— Les gars, je ne m'attendais pas qu'un seul d'entre vous vienne m'aider. Dans cette affaire, il ne s'agit pas seulement de combattre des Démons ordinaires mais des Gallus.

— J'adore mettre les Démons en pièces, dit Sin. J'ai hâte de commencer.

— Moi aussi, approuva Zarek. Allons affronter la tempête. S'il est une chose que m'a enseignée Astrid, c'est que, dans la vie, l'important n'est pas de trouver un abri pour se protéger des éléments déchaînés, mais d'apprendre à danser dans la tempête.

Talon ajouta en souriant :

— On est là pour toi, T-Rex. Comme tu as été là pour nous.

Et dire qu'il s'était toujours cru seul... Durant tout le temps qu'il avait passé à entraîner les Chasseurs de la Nuit au combat et à combattre aux côtés des Garous, jamais il n'avait envisagé qu'ils puissent un jour lui retourner la faveur.

— Merci, les gars. Je ne suis pas habitué à travailler en équipe. Je sais que vous avez tous une famille qui vous aime, alors si vous voulez vous retirer...

— Hé, coupa Vane, si on ne voulait pas t'aider, on ne serait pas là. Val et toi vous êtes battus comme des diables pour sauver ma sœur quand tout le monde se foutait de son sort. Je ne l'ai pas oublié.

— Et moi, je n'ai pas oublié ce que les Chasseurs de la Nuit ont fait pour Maggie et moi, ajouta Wren.

— Oui, on forme une famille, conclut Fury. Psychotique, bizarroïde... Un amalgame de personnalités différentes qui ne devraient rien avoir à faire ensemble et qui pourtant se retrouvent unies. Alors maintenant, allons botter quelques culs.

Satara décocha un sourire sardonique à Nick.

— Réfléchis donc, mon chéri. Tu tiens là la parfaite vengeance, non ?

Tory fixait cette femme, la plus dépourvue de cœur de toutes les créatures. Il fallait absolument que quelqu'un lui flanque une correction.

Satara s'écarta de Nick pour revenir auprès de Tory.

— Je sais bien qu'elle n'a pas grand-chose pour elle, Nick. Mais tu n'as qu'à t'imaginer à sa place.

Elle contourna Tory, se pencha sur elle et lui prit les seins à pleines mains afin que Nick les voie bien.

— Pense au mal que ça ferait à Acheron si tu violais sa nana alors qu'il n'a pas le pouvoir de t'en empêcher. Pense à la culpabilité

qui le rongerait ensuite, à sa souffrance quand il l'imaginerait en train de hurler, de demander grâce, de l'appeler en vain... Oui, la parfaite vengeance.

D'un coup de tête en arrière, Tory frappa Satara en pleine figure.

— Tu as de la chance que je sois attachée, sale garce !

Satara l'attrapa par les cheveux.

— Il est temps de te bâillonner.

Un foulard apparut et se noua de lui-même sur la bouche de Tory. Satara fit soudain apparaître une dague, coupa le chemisier de son otage puis glissa la lame sous son soutien-gorge.

— Allez, Nick, c'est le moment. La petite pute t'a humilié, au *Sanctuaire*. Venge-toi d'elle et d'Acheron !

Il s'approcha lentement. Tory essaya de crier sous le bâillon, mais aucun son ne filtra. Terrifiée, elle tira violemment sur ses chaînes, sans résultat. Satara trancha son soutien-gorge. Une fois les seins de Tory dénudés, elle tendit la dague à Nick.

— A toi de jouer.

Tory sentit des larmes lui monter aux yeux. Comment un homme pouvait-il infliger cela à une femme ? Jamais elle n'aurait pu commettre un acte aussi immonde. Que Satara, une femme, orchestre cette ignominie rendait les choses pires encore.

Ce duo de fumiers avait intérêt à la tuer, sinon ce serait elle, une fois libérée, qui leur ferait la peau !

Le visage impassible, Nick passait le doigt sur le fil de la lame.

— Vas-y, chéri, l'exhorta Satara, enchantée. Rends-moi fière de toi.

Nick cessa de caresser la lame.

— Tu sais quoi, Satara ? Il n'y a qu'une seule personne que j'aie eu envie de rendre fière de moi.

Il serra la poignée de la dague dans son poing, retira ses lunettes noires, et Tory, stupéfaite, découvrit qu'il avait les mêmes yeux argent qu'Acheron. Il considéra Tory puis Satara, qui affichait un sourire satisfait.

— Et cette personne, Satara, n'a jamais été toi.

Et il plongeait la dague dans l'abdomen de Satara, qui recula en chancelant. Elle plaqua ses mains sur sa blessure, dont le sang s'échappait à flots.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Nick ? demanda-t-elle, les traits déformés par la douleur et l'incompréhension.

— J'affronte mon destin, dit-il en prenant la clé des bracelets dans la poche de Satara.

Et il se pencha pour ouvrir le bracelet atlante, libérant Tory.

Satara hurla, appela son frère à l'aide et se précipita vers la

porte. Nick lança la dague avec une précision diabolique. La lame se ficha dans le dos de Satara, qui s'effondra.

Tory était hébétée.

— Pourquoi me libérez-vous ? demanda-t-elle tandis que Nick lui ôtait ses chaînes.

Il se redressa et rabattit les pans du chemisier déchiré sur la poitrine de la jeune femme. Puis il ôta sa veste et la lui tendit.

— Ne te fais pas d'illusions : je hais Acheron, et un de ces jours, je le tuerai. Mais je n'ai pas envie d'imaginer sa souffrance si je te torturais. Je ne la connais que trop, cette souffrance. Je vis avec elle. J'entends ma mère sangloter, me supplier de lui sauver la vie, comme elle l'a fait pendant tout le temps où on l'a suppliciée avant de la tuer. A cause de ça, ou plutôt grâce à ça, je suis un homme bien meilleur qu'Acheron. Moi, je ne laisserai pas mourir un innocent pour le seul plaisir de la vengeance. Pas plus que ma mère tu ne mérites de mourir.

Tory ne comprenait pas.

— Vous m'avez menacée, au *Sanctuaire* !

— Non. Je voulais seulement faire perdre son sang-froid à Acheron. Jamais je ne ferais de mal à une femme. Ma mère m'a élevé mieux que ça !

Tory posa les yeux sur le cadavre de Satara. Nick ricana en voyant qu'elle était émue.

— Ce n'était pas une femme, crois-moi. Elle méritait bien ce qui lui est arrivé. Désormais, elle ne nuira plus à personne.

Il alla retirer la dague enfoncée jusqu'à la garde entre les omoplates de Satara. Tory le suivit.

— Cette arme est atlante, n'est-ce pas ?

— Ouais. N'oublie pas de dire à Acheron que je l'ai.

Il lui prit le bras et l'amena à la porte, qu'il ouvrit. Tory se pétrifia en découvrant dans le vestibule une foule de Gallus et de Démons. Elle recula. Nick jura entre ses dents.

— Impossible de sortir par là, n'est-ce pas ? demanda Tory.

— Non, sauf à vouloir nous faire écharper et dévorer.

Il s'apprêtait lui aussi à rebrousser chemin quand l'impensable se produisit : un tunnel spatio-temporel s'ouvrit au centre de la salle. Une insondable cavité toute de noir et d'or apparut, et Acheron et Urian en surgirent. Ils se campèrent sur leurs jambes écartées et firent face aux Démons dans une attitude de défi.

Cachée derrière la porte avec Nick, Tory cilla, n'en croyant pas ses yeux, puis sourit en voyant Acheron, fier et imposant, au milieu des Démons. Sa posture en disait long sur ses intentions : « Je suis ici pour nettoyer les lieux et je le ferai sans pitié. Jouez-moi un sale tour, et vous ne vivrez plus que dans le souvenir de vos mamans. »

Ses cheveux redevenus noirs étaient striés de rouge. Il portait un long manteau dont l'ourlet battait ses Doc Martens, celles qu'il portait le jour où Tory l'avait rencontré. Le rubis était de retour dans sa narine. Tory se surprit à adorer ses lunettes noires. Cet homme était fabuleux. Tellement sexy que son cœur manqua plusieurs battements. Il était venu la sauver. Il était venu pour elle.

Le grand blond au catogan à côté de lui avait une apparence moins redoutable. Chemise noire aux manches retroussées et jean, il faisait dans la simplicité. Il était aussi beau qu'Acheron. Et il ressemblait à s'y méprendre à Stryker.

— Je croyais qu'Acheron ne pouvait pas venir ici, souffla-t-elle à Nick.

— On dirait bien qu'il est prêt à sacrifier le monde pour toi. Tu devrais être impressionnée. En tout cas, moi, je le suis.

Oh, mais elle l'était. Plus qu'elle n'aurait pu le dire. Pourquoi Acheron avait-il pris un tel risque ?

Tous les Gallus et les Démons restaient figés, silencieux, comme s'ils retenaient leur souffle dans l'attente du déclenchement d'Armageddon. Tous sauf Stryker fixaient le blond avec haine et crainte, mais aussi avec chagrin.

— Tu oses te ranger aux côtés de l'ennemi ? demanda Stryker.

— Pour m'opposer à toi, père, je me rangerais du côté de Mickey Mouse !

— Pouah... Tu n'es qu'un misérable fils de pute. Tu n'aurais jamais dû être autre chose qu'une tache de sperme.

Le blond ricana.

— Je pourrais en dire autant de toi. Cela aurait sauvé le monde et nous aurait épargné bien des malheurs !

Les Démons firent un pas en avant, mais une force invisible les arrêta.

— Suffit, avec les querelles familiales, Stryker ! lança Acheron. Où est Soteria ?

Tory sursauta. La voix était bien celle d'Acheron, mais marquée d'un épais accent grec. Bizarre. D'ordinaire, même lorsqu'il parlait

grec, Acheron n'avait pas ces intonations gutturales.

— Elle est là-bas, déclara une femme blonde qui venait d'apparaître à quelques mètres d'Acheron.

Elle montra la porte derrière laquelle se cachait Tory, qui écarquilla les yeux, sidérée : cette femme était d'une beauté irréelle. Et elle s'approchait d'Acheron... Elle l'embrassait sur la joue, lui murmurait à l'oreille...

— Enfin, *ni'gios*. Tu es venu me libérer.

C'était Apollymi ! comprit Tory. La déesse de la destruction, mère d'Acheron. Lequel la serra contre lui, avant de hocher la tête et de se diriger vers la porte.

Tory ne laissa pas à Nick le temps de la retenir. Elle poussa le battant et courut vers Acheron. Elle l'étreignit, posa les lèvres sur les siennes... et se glaça.

Ce n'était pas Acheron ! Cet homme lui ressemblait en tout point, mais ce n'était pas lui. Il n'avait pas la même odeur et n'embrassait pas comme lui.

Nick se précipita à son tour vers le sosie, mais Urian l'arrêta en plein élan et le renvoya avec Tory de l'autre côté de la porte.

— Il faut qu'on s'en aille, dit Urian à l'imposteur.

Et, avant de claquer la porte, il agrippa Nick par le bras.

— Toi, tu viens avec nous.

— Je n'irai nulle part avec lui ! vociféra Nick. Plutôt mourir !

Urian contraignit le jeune homme à s'incliner devant le cadavre de Satara.

— Quelque chose me dit que c'est toi et non Tory qui as tué Satara, alors tu ferais bien de rester avec moi, Cajun. Mon père m'a égorgé et a tué ma femme parce qu'il estimait qu'en me mariant, je l'avais trahi. Juste avant que cela se passe, il m'adorait, me vénérât. J'étais son fils unique, son bras droit. Alors, que penses-tu qu'il fera lorsqu'il verra le corps sans vie de Satara ? Je te garantis que ça ne se passera pas bien du tout. Satara et lui s'entendaient comme chien et chat, mais elle était sa sœur et elle l'a servi et révééré pendant des siècles. Si tu tiens à rester ici et à t'amuser avec Stryker, je ne t'en empêcherai pas. Mais c'est la dernière chose que je te conseillerais de faire.

Nick parut brusquement recouvrer sa lucidité.

— D'accord. Je viens avec toi.

— Urian, je ne crois pas qu'ils aient compris, souffla l'imposteur.

— Compris quoi ? demanda Nick.

— Que cet homme n'est pas Acheron ! s'exclama Tory.

Les mots avaient à peine franchi ses lèvres qu'elle se sentit quitter la pièce, en compagnie d'Urian, du faux Acheron et de Nick.

Dans la salle silencieuse, Zolan, le troisième commandant de Stryker et chef de son armée personnelle d'Uuminatis, s'éclaircit la gorge.

— Euh... patron, je ne voudrais pas vous manquer de respect, mais pourquoi on est encore ici ? Je veux dire, si Acheron est venu libérer Apollymi, il n'aurait pas déjà dû y avoir une énorme explosion, ou un truc dans ce genre ?

Démons et Gallus regardèrent autour d'eux, anxieux, s'attendant à voir un décor cataclysmique ou Apollymi chantant et dansant, bref, un événement surnaturel. Apollymi, elle, restait immobile, la mine douce et angélique, et observait Stryker.

Le deuxième commandant, Davyn, se mit à se gratter nerveusement le cou.

— Je partage l'avis de Zolan, patron. Ça ne ressemble pas à la fin du monde.

— Non, pas du tout, concéda Stryker en se tournant vers Apollymi.

Celle-ci haussa les sourcils et déclara :

— Ne dirait-on pas les paroles d'une chanson : « C'est la fin du monde, on le sait et pourtant on se sent bien » ?

Quelque chose n'allait pas, songea Stryker, avant de comprendre brusquement ce que c'était. Il se rua vers la porte à l'instant où Urian, Tory, Nick et celui qui ne pouvait qu'être Styxx, le frère jumeau d'Acheron, se volatilisaient.

Il vit sa chère Satara, morte, baignant dans une mare de sang. Fou de chagrin, il prit son corps sans vie dans ses bras, luttant contre les larmes et la peur.

— Pauvre folle, chuchota-t-il contre sa joue froide, qu'as-tu fait ?

Apollymi se tenait sur le seuil, accablée de tristesse. Voir Strykerius malheureux la touchait profondément et lui rappelait sa propre détresse le jour où elle avait trouvé le corps de son fils écrasé sur les rochers.

Que Stryker fût capable d'aimer un être aussi déséquilibré que Satara en disait long sur lui. Il avait un cœur de pierre, mais un cœur quand même.

Elle ferma les yeux et se remémora leur première rencontre. Stryker était tout jeune et amer à cause du sort dont l'avait frappé son père.

— J'ai tout donné, tout abandonné pour lui, et voilà comment il me remercie pour ma loyauté ! Je vais mourir dans d'atroces souffrances dans seulement six ans ! Mes enfants seront privés à

jamais de soleil, condamnés à boire le sang de leurs frères et sœurs au lieu de se nourrir normalement, et eux aussi mourront à vingt-sept ans ! Et tout cela à cause de quoi ? De la mort d'une pute grecque tuée par des soldats que je n'avais jamais vus ! Mais où est la justice dans tout cela ?

Apollymi l'avait donc pris sous son aile et lui avait appris comment contourner le sort jeté par son père : en transférant des âmes humaines dans son corps. Ainsi, Stryker allongeait la durée de son existence. Elle lui avait en outre offert, ainsi qu'à ses enfants, un refuge dans un royaume où les humains ne pouvaient les atteindre et où aucun d'eux ne risquait de se faire tuer accidentellement par le soleil. Puis elle lui avait permis de changer d'autres malheureux en Démons. Il les avait amenés ici, où ils avaient pu vivre.

Au début, elle avait eu pitié de lui, l'avait même aimé comme un fils.

Mais il n'était pas son Apostólos, et l'avoir à ses côtés n'avait fait qu'accroître son besoin de retrouver son enfant. C'était elle la responsable du mur qui s'était peu à peu élevé entre Strykerius et elle, elle l'admettait. Le temps passant, ils s'étaient réciproquement utilisés pour lutter contre leurs ennemis.

Et voilà où cette façon de procéder les avait conduits...

— Je suis désolée, Strykerius.

Il leva sur elle des yeux emplis de chagrin.

— Tu l'es vraiment, ou tu jubiles ?

— La mort d'un être ne me fait jamais jubiler. Je suis satisfaite quand la mort est justifiée, mais je ne jubile jamais.

— Et moi, je ne laisse jamais passer pareils défis sans bouger. Je les relève.

Tory n'eut même pas le temps de voir où elle avait été conduite : quelqu'un l'avait enlacée et étreinte si fort qu'elle crut que ses côtes n'y résisteraient pas.

Ce ne fut que lorsqu'elle huma le parfum d'Acheron et qu'il l'embrassa passionnément qu'elle sourit, soulagée. Elle était en sécurité.

Pour épargner son dos meurtri, elle lui noua les bras autour du cou et lui rendit son étreinte. Cet Acheron-là était le vrai, pas l'imposteur.

Il prit son visage en coupe dans ses paumes et lui demanda, les yeux rivés aux siens :

— Tu vas bien ?

Il fronçait les sourcils : il avait vu son chemisier déchiré et la veste de Nick.

— Je vais bien. Vraiment.

— Nous, non, intervint Urian. Nick a tué Satara pendant qu'ils détenaient Tory.

— Il m'a protégée, protesta la jeune femme.

— Ouais, on peut voir les choses comme ça. Mais le résultat, c'est que Stryker va vouloir faire couler le sang pour ça.

— Je n'ai pas peur de ton père, déclara Nick. Allons-y.

Urian ne parut pas du tout impressionné.

— Je sais que tu crois qu'il a partagé ses pouvoirs avec toi, mais je te garantis qu'il ne t'a donné que les restes. Et il y a une chose que tu dois te mettre dans le crâne : personne ne touchera à un seul cheveu de sa tête avant moi.

— Oh, du calme, les enfants, dit Acheron. On a plus important à faire que de satisfaire vos pulsions de machos ! On a une bataille à préparer. Il n'est pas question que je laisse Stryker s'emparer de Nick.

— Je n'ai pas besoin de ta foutue aide ! lança le jeune homme. Je peux me battre tout seul.

— Je sais pourquoi tu me hais, Nick. Mais ta mère n'aurait pas voulu que tu te tues une seconde fois. Alors, hais-moi demain, mais aujourd'hui, considère-moi comme un mal nécessaire.

— Mmm. Ça ne fera quand même pas de nous des amis.

— Je sais, je sais. Bon, Styxx, emmène Tory loin d'ici. Mets-la à l'abri.

Brusquement, tout s'éclaira dans l'esprit de Tory. Ce Styxx était celui dont Ryssa parlait dans son journal ! Celui qui avait atrocement torturé Acheron !

La colère déferla en elle. Jamais elle ne partirait avec celui qui avait fait tant de mal à Acheron.

Elle était sur le point de le lui dire quand un éclair d'une luminosité surnaturelle l'aveugla. Une fraction de seconde plus tard, des hommes blonds surgirent et se placèrent en formation d'attaque.

— Urian, cria Stryker, c'est la dernière fois que tu me trahis !

Et il lui jeta quelque chose à la tête.

Acheron l'attrapa au vol, et Tory put voir qu'il s'agissait d'une dague à la forme bizarre dont le style rappelait celui des armes de la Grèce antique. Sur le pommeau, elle portait le même symbole que celui qui se trouvait sur le sac à dos d'Acheron : un soleil.

Acheron jeta un coup d'œil aux Démons, puis s'adressa à Stryker :

— Barre-toi avec tes fillettes. Je m'occuperai de toi plus tard. Crois-moi, vu mon humeur, mieux vaut que tu ne te frottes pas à moi maintenant.

Stryker passa la langue sur ses crocs, comme si la perspective d'affronter Acheron lui mettait l'eau à la bouche.

— Il n'y a rien que j'aime davantage que le goût du sang. Je constate que tes Chasseurs de la Nuit ne sont pas là.

Une courte pause, puis :

— Allez, les Spathis, à l'attaque !

Tory fut repoussée derrière le groupe qui secondait Acheron. Elle voulut protester, clamer qu'elle était capable de se défendre seule, mais dès que les premiers coups furent portés, elle se rendit compte qu'elle n'était vraiment pas de taille : ces hommes se battaient avec des éclairs, des décharges de foudre. Ils ne se contentaient pas de moyens classiques comme des armes ou leurs poings. Ils se servaient de leurs pouvoirs surnaturels.

Le nombre de Démons s'accrut : des renforts les rejoignirent comme par magie.

Stryker se précipita vers Nick, mais Acheron s'interposa et le précipita par terre. Urian poignarda un Gallu entre les deux yeux, avant d'esquiver les crocs d'un Démon. Horrifiée, Tory reculait, cherchant du regard un objet susceptible de faire office d'arme, quand un Gallu fondit sur elle. Elle essaya de le repousser à coups de pied, mais il ne bougea même pas un cil. Il était sur le point de l'attraper lorsque Julien apparut, brandissant une épée. Il décapita le Gallu, puis posa la lame sur son épaule.

— Savez-vous vous servir de ça, Tory ?

— Oui.

— Kyrian, cria alors Julien, passe-moi une épée !

Kyrian lui lança ce qui semblait n'être qu'une garde. Mais lorsque Julien la saisit au vol et pressa un bouton sur la poignée, une gigantesque lame jaillit. Il la donna à Tory.

— Il faut frapper les Démons en plein cœur, expliqua-t-il, et les Gallus entre les deux yeux. Mais le moyen le plus sûr de les tuer – ou de nous tuer nous, d'ailleurs –, c'est de leur couper la tête.

— Mais comment ferai-je la différence ?

— La plupart des Démons blonds explosent en poussière, une fois leur cœur percé. Si ça ne marche pas, essayez les yeux. Et si votre cible gémit, abaissez votre arme : c'est que vous vous en serez prise à un des gentils.

— Merci pour la leçon.

Julien sourit, puis sa mine redevint féroce et il repartit au combat.

Tory fit tourner l'épée autour d'elle, en quête d'un point d'équilibre. Une Démone jaillit du néant et fit apparaître une lance dans sa main. Elle la jeta à la tête de Tory, qui para avec son épée puis passa à l'offensive. La femme rendit coup pour coup avec une violence qui ébranla Tory jusqu'aux os. Elle était furieuse de devoir l'admettre, mais la Démone avait le dessus. Et si cela continuait...

Dans un rugissement de bête fauve, Nick intervint et expédia la Démone contre une autre, avant de leur transpercer le cœur à toutes les deux en hurlant :

— Personne ne touche à un humain que je protège !

Les Démons se réduisirent en poussière, comme annoncé par Julien. Nick s'éloigna avant que Tory ait eu le temps de le remercier.

Il y eut un nouvel éclat aveuglant, et une autre horde de Démons et de Gallus se matérialisa. Tory recula, effarée : ils étaient trop nombreux ! Les hommes d'Acheron allaient être débordés.

Acheron se figea quand il vit l'un des Démons plonger ses crocs dans le bras de Vane. Aussitôt, d'autres Démons le rejoignirent.

Bons dieux, il ne pouvait pas laisser ses amis se faire blesser !

Il ferma les yeux et appela sa hampe de Katoteros. A peine avait-il fermé la main dessus que quelqu'un s'abattit lourdement sur lui. Il ouvrit les yeux et découvrit Styxx, une dague atlante enfoncée dans l'abdomen. Stryker jura en retirant la lame, puis attaqua Acheron, qui le repoussa en criant :

— Tire-toi ou meurs !

— Va te faire foutre.

Acheron se débarrassa de lui, puis frappa violemment le sol de sa hampe. Une vague de pouvoir en surgit, qui balaya tous les Démons et les Gallus autour de lui. En un clin d'œil, ils tombèrent tous en poussière.

Tous sauf Stryker, qui prit la forme d'un dragon hurlant, battant de la queue, claquant des mâchoires et crachant du feu. Acheron n'eut que le temps de lever le bras pour ne pas être brûlé. Il décocha une décharge de foudre à Stryker, qui esquiva l'attaque.

— Ce n'est pas terminé, Acheron ! La prochaine fois, tu seras incapable de te servir de tes pouvoirs !

Et, dans un grand jet de flammes, il disparut.

Vane secoua son bras mordu par le Démon pour essayer de chasser la douleur.

— Acheron, pourquoi nous as-tu laissés nous battre si tu avais ce genre de pouvoir ?

Dans un parfait ensemble, tous les Chasseurs de la Nuit, ainsi que Nick, clamèrent :

— Ce n'est pas parce qu'on peut faire quelque chose qu'on doit le faire !

— Et certaines choses doivent aller mal pour qu'on puisse les arranger, ajouta Wulf.

Tous les autres le regardèrent, confus.

— Je suis le seul auquel il ait jamais dit ça, précisa-t-il.

Fury émit un grognement de loup.

— Je ne vois toujours pas pourquoi on s'est battus alors que tu

pouvais leur botter le cul sans notre aide, Acheron.

— Parce que j'estime correct de donner à chacun une chance de combattre... jusqu'à ce qu'il m'emmerde. Hé, Vane, tu sais quoi ? En appelant des renforts, Stryker a fait une belle bourde.

— Je suis content que ce ne soit pas toi qui en ait fait une, dit Fury dans un rire nerveux. Et encore plus que ce ne soit pas moi.

Le loup regarda les infimes restes des Démons et des Gallus autour de lui. Acheron s'agenouilla à côté de Styxx pour examiner les dommages qu'il avait subis. Styxx ne pouvait mourir s'il ne mourait aussi, mais il pouvait être très sérieusement blessé. Son frère lui avait sauvé la vie en empêchant Stryker de le frapper avec sa dague. Ce même frère qui avait autrefois tant voulu qu'il meure.

Styxx chercha son regard avec peine. La douleur le faisait trembler.

— Tu sais, frangin, que tu n'es pas censé fermer les yeux pendant une bataille.

— Ce n'est pas moi qui ai été formé pour devenir général, riposta Acheron en riant.

— Peut-être, continua Styxx en considérant les hommes qui les entouraient. Mais comme chef, tu fais un bien meilleur job que moi. Père s'est trompé de fils.

Jamais Styxx ne lui avait rien dit d'aussi gentil. Ému, Acheron posa la main sur la blessure de son frère, la referma. Styxx poussa un long soupir de soulagement.

— Je ne suis pas encore mort, alors ?

— Non, pas encore. Tu as pas mal d'années devant toi pour m'emmerder.

— Super.

Styxx sourit. Acheron l'imita.

— Merci, frangin, dit-il. Tu as fait un sacrement bon travail pour moi.

— Ouais, mais si tu as de nouveau besoin de quelqu'un pour faire une descente dans un sanctuaire de Démons, choisis un autre couillon. Je n'ai ni les pouvoirs ni l'invulnérabilité d'un dieu, moi.

Et pourtant, il s'était interposé pour protéger Acheron. Pour accepter son frère, Styxx avait mis bien du temps...

Acheron l'aïda à se remettre debout. Talon se grattait la tête en regardant les jumeaux.

— T-Rex, la prochaine fois que je voudrai faire le mariole avec toi, rappelle-moi que c'est idiot.

— Tu avais dit que quand tu reverrais Acheron, dit Wulf en gloussant, tu lui demanderais s'il avait vu le film *Dix mille ans avant Jésus-Christ* et si ça l'avait rendu nostalgique de sa jeunesse.

— Arrête, Wulf, sinon il va me réduire en cendres. Or j'ai

besoin de me servir d'une certaine partie de mon corps ce soir... Tu vois laquelle ? Tu es marié et tu as une flopée de mouflets, alors tu dois t'en servir aussi.

Amusé, Acheron se tourna vers Tory. Elle était saine et sauve, et c'était cela le plus important.

— Merci, les gars, dit-il à la cantonade.

Kyrian lui tendit la main.

— Chaque fois que tu auras besoin de nous, Acheron, on sera là.

Un par un, ils lui serrèrent la main. Lorsque ce fut le tour de Talon, celui-ci remarqua :

— Un de ces jours, il faudra que tu m'expliques le coup de la hampe, Acheron. Ça me serait bien utile avec les Démons, mais aussi avec les alligators et les voisins casse-pieds.

— Un jour, peut-être, dit Acheron en riant.

Enfin, ce fut à Nick de s'approcher de lui.

Le jeune homme lui donna un coup d'épaule, un geste de gamin. Puis il s'éloigna.

Il s'enfonçait dans l'ombre quand Acheron lui lança :

— Nick, moi aussi j'aimais Cherise.

Nick continua de marcher.

Zarek fut le dernier à partir. Il regarda Tory, puis Acheron et s'adressa à lui en grec.

— Tu sais que ça me connaît, les blessures de l'âme qu'on trimballe pour l'éternité. Mais ce que j'ai découvert au cours des dernières années, c'est que la bonne personne peut les guérir. Je me souviens d'un homme sage qui me disait que tout le monde méritait d'être aimé.

Acheron se rappelait avoir dit cela à Zarek après que ce dernier avait failli laisser partir sa femme.

— Et dans mon souvenir, tu m'as répondu de la fermer, remarqua-t-il.

— Ouais, je suis un abruti, je le reconnais. D'ailleurs, je suis allé m'inscrire aux Abrutis Anonymes. Mais c'est dur de perdre des siècles de mauvaises habitudes. Et toi, tu as encore plus d'années que moi à effacer.

— Comment va Bob ? s'enquit Acheron, désireux de changer de sujet. Astrid a gagné la bataille ?

— Fichtre non. Pas question que je l'appelle Menœceus. Pour moi, ça se rapproche beaucoup trop de « ménopause ». Et il n'y a pas de diminutif qui colle ! Tu l'imagines, à l'école, affublé d'un prénom pareil ? Ce pauvre gamin va grandir en étant stigmatisé !

Acheron éclata de rire. La bataille se poursuivait donc. Imperturbable, Astrid continuait à appeler leur fils Menœceus, et

Zarek s'obstinait à lui donner du « Bob ».

— Mais je vais te dire, poursuivit Zarek, il n'y a rien de plus beau que d'avoir un enfant avec la femme que tu aimes, en qui tu peux avoir une confiance aveugle, qui ne te trahira jamais. Je ne te remercierai jamais assez, Acheron. Chaque fois que je pose les yeux sur ma femme et mon fils, je me souviens de ce que je te dois.

Il regarda Tory et abandonna le grec pour revenir à l'anglais.

— Faites bien attention à vous, tous les deux.

Sur ces mots, il disparut.

Acheron renvoya sa hampe à Katoteros, puis répara le chemisier de Tory.

— Comment ça va ? demanda-t-elle en essayant de voir son dos.

— Si bien que j'ai l'impression que je pourrais voler, répondit Acheron en lui tendant la main.

Elle la prit, et une fraction de seconde plus tard, ils étaient dans le petit appartement d'Acheron à La Nouvelle-Orléans. Tory examina l'endroit, étonnée.

— Eh bien, tu ne mentais pas en disant que c'était minuscule.

— Je n'ai pas besoin de plus, dit-il en se débarrassant de son sac à dos.

— Moi non plus. En revanche, il y a quelque chose de grand dont j'ai besoin.

— Et c'est...

— Toi.

Il savoura cette déclaration, qui lui allait droit au cœur, puis revint à la réalité.

— Je ne peux pas rester avec toi, Tory.

— Pourquoi ?

Était-elle donc inconsciente ? Avait-elle tout oublié de ce qui s'était passé depuis qu'ils étaient ensemble ?

— Tory, tu as bien vu de quoi ma vie quotidienne était faite. Mes ennemis ne sont pas humains, et Stryker n'en est qu'un parmi tant d'autres. Nick t'a peut-être libérée aujourd'hui, mais demain, il est possible qu'il te tue. Et n'oublions pas le problème de la rouquine. Je ne pourrai jamais écarter tous ces dangers.

— Et si je ne suis pas d'accord ?

— Ce sera sans importance. Je suis un dieu. Grâce à mes pouvoirs, je m'effacerai de ta mémoire.

— Si tu t'amuses à tripatouiller mon cerveau, il t'en cuira, Acheron !

Il s'aperçut soudain qu'elle ressemblait beaucoup à Nick. Elle était aussi têtue que lui, ce qui signifiait qu'il aurait du mal à exercer ses pouvoirs sur elle.

— Allons, sois raisonnable, Tory. Ma vie est très compliquée et jalonnée de périls.

— Mais tout le monde a besoin d'amour ! s'écria-t-elle, exaspérée à en pleurer par son obstination. Zarek te l'a dit. Regarde-moi droit dans les yeux et répète-moi que tu veux que je m'en aille. Que tu ne veux plus jamais me revoir.

Acheron avait la gorge serrée. Non, il ne voulait pas qu'elle s'en aille, au contraire. Il n'aspirait qu'à la serrer contre lui et à la garder ainsi l'éternité durant. Mais elle était humaine, donc vulnérable, et de ce fait le fragilisait. Tant qu'il aurait des ennemis, elle n'aurait pas sa place auprès de lui.

— Je veux que tu t'en ailles, Tory.

— Mais oui. Et les gens en enfer veulent de l'eau glacée. Maintenant, enlève tes vêtements et laisse-moi regarder ton dos, qui doit te faire un mal de chien.

— Tu ne vas donc tenir aucun compte de ce que j'ai dit ?

— Pas complètement. Je t'ai entendu et je tiens compte du fait que cette nuit, il m'est arrivé plein de misères. Je ne suis quand même pas stupide. Mais cela étant précisé, je campe sur mes positions : je t'aime, Acheron. Et j'ai la ferme intention de rester avec toi, même si tu t'acharnes à m'écarter.

— Grands dieux... souffla-t-il. Je ne sais pas comment on aime quelqu'un, Tory.

— Les gens que j'ai vus tout à l'heure voulaient tous donner leur vie pour toi. Eux, ils savaient ce que c'était qu'aimer.

— Artémis ne nous laissera pas tranquilles, le comprends-tu ?

— Ce que je comprends, c'est que je t'ai dit de te déshabiller et que tu es encore en train de discuter. Laisse tomber, Acheron. Ce sera plus facile.

Il capitula et se servit de ses pouvoirs pour enlever son tee-shirt. Tory eut le souffle coupé en voyant les plaies béantes sur son dos.

— Comment supportes-tu ça ?

— Oh, j'ai l'habitude.

— Va te mettre au lit. Il faut que tu te reposes.

— Bien, madame.

Il gagna la chambre pendant que Tory allait dans la cuisine. Il s'arrêta sur le seuil pour la regarder. Elle remplissait une bassine d'eau.

Une vague de désir le submergea. S'il n'avait pas eu aussi mal, il ne se serait pas apprêté à aller au lit tout seul. Mais les douleurs de son dos étaient telles qu'elles l'emportaient sur les exigences de son sexe.

Des douleurs qui, pourtant, n'étaient rien en comparaison de

celles de son cœur qui saignait : cette merveilleuse parenthèse devait se refermer, il le savait. Si obstinée que fut Tory, il fallait qu'elle sorte de sa vie avant qu'Artémis la tue.

D'autant qu'Artémis avait raison, il serait contraint de revenir vers elle. Parce qu'il serait affamé. Le combat et la perte de sang l'avaient affaibli. S'il ne se nourrissait pas bientôt, il se mettrait à tuer.

Que penserait Tory si elle découvrait cet aspect de sa personnalité ? Pourvu que jamais elle ne le connaisse. Qu'elle ne voie pas le démon bestial qui l'habitait.

C'était Artémis qui avait créé ce monstre.

Il soupira, puis s'étendit sur le lit pour y attendre Tory. Dès le matin, il allait devoir lui dire adieu.

Tory entra dans la chambre. Acheron dormait, et sa respiration était étrange. On eût dit celle d'un chien à bout de souffle. Navrée, elle posa la bassine sur la table de chevet, puis s'assit sur le matelas et toucha sa joue. Elle était fiévreuse.

Elle sursauta : au contact de sa main, la peau d'Acheron avait bleui. Et le phénomène s'étendit bientôt à tout son corps, qui passa par toute la gamme des bleus. Ses ongles devinrent noirs, et deux petites cornes jaillirent au sommet de son front.

Elle bondit en arrière lorsque la marque d'Artémis, l'arc et la flèche, apparut sur son dos martyrisé.

Acheron grogna dans son sommeil, puis ouvrit les yeux et regarda Tory. La jeune femme dut faire un effort surhumain pour ne pas s'enfuir en courant : les yeux d'Acheron n'étaient plus argent, mais d'un rouge rubis zébré de flammèches orange. Il ouvrit la bouche et siffla, dévoilant une impressionnante rangée de crocs.

— Mon chéri ? murmura-t-elle, cherchant l'homme qu'elle aimait dans la créature qui la terrifiait.

Il cilla, comme s'il la voyait pour la première fois, et se tapit sur le lit.

Tory revint vers lui lentement, en tendant sa main ouverte. Il ferma les yeux et renifla son poignet, ce qui parut le calmer. Puis il prononça quelques mots dans un langage inconnu.

— Je ne comprends pas, lui dit Tory en atlante.

— *Akee-kara, akra.*

Elle dégagea son visage de ses cheveux noirs en désordre.

— As-tu besoin de quelque chose, mon chéri ?

Acheron essayait d'accommoder sa vision, sans succès. Tout était flou. Il ne savait même pas s'il dormait ou s'il était éveillé. Il n'avait plus mal au dos et tous ses sens étaient en éveil, excités par une odeur de sang frais, par le son d'un cœur qui battait...

L'eau lui vint à la bouche. Il se lécha les lèvres, huma l'exquise odeur de chair féminine. Manger... Il ne devait pas le faire. Même dans cet état, il se souvenait des règles : il lui était interdit de se nourrir sur les humains. C'était une mauvaise chose. Mais il était affamé et ne se rappelait pas pourquoi il devait respecter cet interdit.

Il attira l'humaine près de lui afin de lui sentir le cou. Puis il lécha la peau satinée, la griffa du bout des crocs, avide de les enfoncer profondément dans la chair. Il sentit des frissons le parcourir quand il perçut l'excitation de la femme.

Elle lui parla, mais il ne comprit pas ce qu'elle lui disait. Puis elle pressa ses lèvres contre les siennes. Leur douceur toucha l'homme en lui, soumettant la bête.

Tory assista en frissonnant à la métamorphose. La peau d'Acheron reprenait sa couleur bronzée habituelle, ses yeux leur paisible teinte argent. Toutefois demeurait en lui une aura de férocité qui rappelait celle d'un tigre enchaîné. Lorsqu'il voulut prendre sa main, elle se crispa.

— Tu es blessé, Acheron. Il faut que tu te reposes.

Il secoua la tête comme pour en chasser des pensées parasites. Puis il chercha la bouche de Tory, et le baiser qu'il lui donna effaça toutes les inquiétudes et les interrogations de la jeune femme. Il noua ses doigts aux siens et les guida vers son sexe tendu. Elle ne put s'empêcher de frissonner de plaisir.

Il lâcha sa main afin qu'elle puisse le caresser. Elle poussait un soupir d'extase quand, en un éclair, elle fut sous lui, immobilisée sous son corps nu et brûlant qui la possédait. Elle lui enserra les épaules, prenant garde à ne pas toucher son dos.

Acheron ne savait s'il rêvait ou s'il faisait réellement l'amour. Sa seule certitude était que le parfum de Soteria le grisait et qu'il était en elle. Il bougeait les reins, éperdu de plaisir, lorsque la bête en lui revint en force, exigeant de se nourrir. Il n'entendait plus que le grondement du sang qui courait dans les veines de la femme. La bave aux lèvres, il se prépara à boire ce nectar. Mais l'humain en lui eut de nouveau le dessus et, dans un long grondement, lui ordonna de lâcher sa proie.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Acheron ?

La question le déconcerta. Tout allait bien. Il possédait cette femme, il allait se nourrir...

Non ! Il ne perdrait pas le contrôle.

Il bascula sur le flanc. Une seconde de plus, et il aurait tué la femme. Il lui aurait ouvert la gorge et bu... bu... jusqu'à satiété.

Il réunit le peu de volonté qu'il lui restait et quitta le monde des hommes.

Incrédule, Tory se rendit compte qu'elle était seule. Elle appela Acheron, se demandant quel univers il était allé rejoindre.

Complètement nu, Acheron ouvrit avec fracas la porte de la salle de bains d'Artémis et entra. Il n'avait plus rien d'humain. La bête régnait désormais et n'avait que deux objectifs : se nourrir et détruire. Acheron avait disparu, remplacé par Apostólos. Et Apostólos le Talimosin voulait du sang. La seule personne qui pouvait lui en donner était là, à sa merci.

Artémis.

La déesse poussa un cri, puis comprit que le monstre était Acheron. Elle sourit en voyant sa peau bleue et ses cheveux ébène.

— Je savais que tu me reviendrais.

Il se téléporta du seuil de la pièce au bord du bassin dans lequel elle se baignait, se saisit d'elle et l'attira sur le dallage de marbre. Elle posa la main sur sa mâchoire et le repoussa avant qu'il ait eu le temps de plonger les crocs dans son cou.

— Tu n'as pas mérité ta nourriture. Je suis en colère. Tu ne mangeras pas tant que tu ne m'auras pas donné du plaisir.

Sous sa forme de destructeur, il était muet. Il ne put donc que protester en sifflant et en raffermissant son emprise sur le corps mouillé de la déesse.

Artémis le chassa d'une décharge de foudre. Il tomba sur le côté, mais en un instant se remit debout, montra les crocs et se jeta sur elle. Plus rapide que lui, elle se téléporta hors de sa portée : elle le savait capable de la tuer.

Il la prit en chasse. Elle aurait dû avoir peur, mais sa colère dominait toute autre émotion. Normalement, ni elle ni lui ne devaient rester si longtemps sans se nourrir. Mais il l'avait trahie ! Alors, tant pis s'il mourait de faim.

Elle se réfugia dans sa chambre après l'avoir de nouveau bloqué d'une décharge. Il encaissa le choc, s'ébroua et se rua à sa suite. Elle avait laissé la porte ouverte, et il fonça dans la pièce. Elle en ressortit à l'instant où il entra et claqua la porte, le piégeant à l'intérieur. Il chargea le battant à plusieurs reprises avec la violence d'un fauve fou, mais ne réussit pas à briser le bois.

— Tu ne pourras pas t'échapper, Acheron ! Dans ma chambre, tes pouvoirs sont neutralisés. Tant que je ne te laisserai pas sortir, tu seras à moi.

Il poussa un hurlement d'une rage telle qu'Artémis sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Elle n'avait plus aucun doute : si elle le libérait, il la tuerait.

— Comme je viens de te le dire, tu es à moi, Acheron. Alors, assieds-toi et crève de faim jusqu'à ce que je sois prête à te nourrir.

Acheron comprenait mal ce que lui disait la déesse. Sa faim dévorante obscurcissait son esprit. Dans cet état, il était comme les Ombres des Chasseurs de la Nuit qui étaient morts alors qu'Artémis détenait leurs âmes : privé de raison et de capacité d'être raisonné. La pire des conditions.

La porte se changea en pierre, et il se retrouva seul dans une petite chambre sombre dépourvue de fenêtres et de meubles.

Pendant quelques instants, sa lucidité lui revint, et il eut l'impression d'être de nouveau un petit garçon en prison. Il chercha

les rats du regard, tendit l'oreille pour entendre les grattements de leurs griffes.

— Artémis ! hurla-t-il. Laisse-moi sortir !

Il faillit dire qu'il avait peur. La voix de Ryssa s'éleva soudain dans son esprit.

Acheron ? Tu es là ?

Puis la faim l'assaillit derechef, effaçant toute trace d'humanité en lui. Il se jeta sur la porte, griffes tendues. Il avait l'impression que son estomac était en feu. Incapable de supporter cette sensation, il continua de se précipiter contre la porte, déterminé à la briser.

Quatre jours s'écoulèrent. Artémis réfléchissait à ce qu'il convenait de faire avec Acheron. Ses incessants hurlements et les coups qu'il portait à la porte lui mettaient les nerfs à vif.

Mais il fallait lui donner une leçon, le punir, lui faire comprendre qu'il devait rester à sa botte. D'autant que là, il lui faisait peur. Jamais il n'était resté aussi longtemps sans s'alimenter. Et elle savait d'expérience qu'une seule gorgée de sang exacerberait cette faim dévorante.

Elle songea à lui donner l'une de ses servantes pour qu'il se nourrisse sur elle, mais jugea cela cruel. Une servante, non, mais... autre chose ? Oui, elle avait une idée. Qui ne la pousserait pas au parjure : elle avait juré qu'elle ne ferait pas de mal à Soteria, mais pas de garder ses distances avec elle, n'est-ce pas ? Acheron lui avait dit que la jeune femme l'apaisait. Très bien. Que la petite garce l'apaise.

Qu'elle le nourrisse.

Ravie de son astuce, Artémis se téléporta à La Nouvelle-Orléans, là où l'humaine donnait un cours. Bouillant d'impatience, elle attendit dans le couloir qu'elle ait fini.

Lorsque ses étudiants sortirent de la salle de cours, Tory était désespérée. Elle n'avait pas eu de nouvelles d'Acheron depuis plusieurs jours. Qu'il lui ait laissé son précieux sac à dos l'inquiétait. Elle craignait qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Elle rangea ses livres dans son propre sac puis gagna la porte. Avant qu'elle ne l'atteigne, une grande femme rousse lui barra le chemin. Vêtue d'un tailleur blanc Prada hors de prix, elle était éblouissante.

Mais Tory eut envie de lui arracher les cheveux.

— Que faites-vous ici, Artémis ? demanda-t-elle, glaciale.

La déesse afficha une mimique de dégoût.

— Acheron a besoin de toi, humaine. Il est blessé et ne peut venir.

— Oh. Et pourquoi êtes-vous venue me chercher ?

— Parce qu'il veut te voir. Sinon, crois-moi, je ne serais pas là !

— Vous mentez, dit Tory.

Artémis fit le geste grec pour signifier qu'elle était sincère.

— Je te le jure, il est à l'agonie et a besoin de toi. Es-tu si égoïste que tu refuserais d'aller l'assister ?

Quoi ? Elle, égoïste ? Si elle n'avait pas été aussi angoissée, Tory aurait ri.

— Conduisez-moi à Acheron.

L'arrachant à la salle de cours, Artémis se téléporta avec elle dans un temple grec, à l'intérieur d'une salle bordée d'une colonnade. Sur le plafond en or était gravée une extraordinaire scène de chasse.

— Où suis-je ? demanda Tory.

— Sur l'Olympe.

Artémis la conduisit dans une salle de bains à l'immense baignoire en forme de bassin. Elle lui fit traverser la pièce, l'amenant jusqu'à une porte percée dans le mur opposé. Lorsqu'elle leva la main, la porte s'illumina et devint transparente.

Tory lâcha un cri en voyant Acheron de l'autre côté, nu, étendu sur le sol. Il semblait respirer avec peine. Sa peau était marbrée de bleu, et deux cornes noires se dressaient sur son front. Ses doigts se terminaient par des griffes noires. Quand il s'aperçut que les deux femmes l'observaient, il montra les crocs. Puis il se releva, mais garda un bras pressé sur l'estomac, comme pour contenir une douleur, et lança un long cri de frustration et de souffrance.

— Il est répugnant sous sa forme de dieu, n'est-ce pas ? demanda Artémis.

— Il n'est jamais répugnant ! Qu'a-t-il ?

— Il a besoin de s'alimenter. Cela lui arrive chaque fois qu'il jeûne trop longtemps.

— Mais alors, pourquoi ne lui avez-vous pas donné à manger ?

Un sourire mauvais se dessina sur les lèvres de la déesse.

— Ma jolie, pourquoi penses-tu être ici ? demanda-t-elle en ouvrant la porte.

Et, d'une bourrade, elle expédia Tory dans la pièce avant de refermer la porte.

— Bon appétit ! dit-elle à Acheron.

Tory pivota sur ses talons et essaya de rouvrir la porte, sans résultat. Le battant ne comportait ni poignée ni clé.

Artémis était restée de l'autre côté, goguenarde. Si elle avait pu passer trois minutes seule avec cette garce, songea Tory, elle lui aurait fait ravalier sa morgue.

N'ayant pas d'autre choix, elle s'approcha d'Acheron, lentement, prudemment. L'avait-il reconnue ? Apparemment pas.

— Mon chéri ?

Il leva sur elle des yeux écarlates de bête assoiffée de sang. Tory essayait de discerner une lueur de compréhension dans son regard quand il se jeta sur elle, l'attrapa à la gorge, la fit tomber et enfonça les crocs dans sa jugulaire.

La tête d'Acheron lui tournait et il avait des élancements dans l'épaule lorsque, enfin, il apaisa la faim qui le torturait depuis des jours. Grands dieux, que c'était bon de se nourrir !

Il mordait, aspirait, léchait, buvait à grandes goulées. Il ne s'arrêta qu'une fois repu.

Alors, il redevint lui-même, et la colère le submergea.

Saleté de déesse qui l'avait laissé si longtemps sans nourriture ! Il se la rappelait, debout derrière l'infranchissable porte. Elle ricanait. Elle lui avait dit qu'il ne mangerait que s'il la satisfaisait. Elle avait encore cherché à profiter de lui !

— Artémis, tu... commença-t-il à l'adresse de la femme qu'il tenait dans ses bras.

Il s'interrompt. Ce n'était pas Artémis qu'il étreignait. C'était Tory, et elle était livide à cause de la perte de sang.

L'horreur l'envahit. Qu'avait-il fait ? Elle avait le cou déchiré, ses yeux noisette étaient à demi clos et elle râlait. Grands dieux, mais comment avait-il pu faire cela ? Et comment était-il possible qu'il ne se soit pas rendu compte que c'était elle ?

La réponse était simple : Artémis l'avait privé de nourriture jusqu'à ce qu'il perde toute conscience, puis elle lui avait donné une humaine, sachant pertinemment que s'il se nourrissait sur celle-ci, elle n'y survivrait pas.

— Non, non... gémit-il. Reste avec moi, ma chérie. Je vais t'aider.

Elle toussa lorsqu'il la redressa et effleura ses lèvres d'un baiser. Aussitôt, elle écarquilla des yeux épouvantés. Il comprit. Il avait la bouche maculée de sang. La honte et la culpabilité l'accablèrent.

Mais lorsque Tory poussa un dernier soupir et qu'il vit sa main retomber mollement, sans vie, le chagrin faillit le terrasser. Il l'avait tuée, alors qu'il s'était juré de ne jamais lui faire le moindre mal.

Il vit soudain Artémis derrière la porte, en sécurité. Elle l'observait avec satisfaction. Il étendit Tory par terre avec précaution, puis bondit sur ses pieds, fou de haine, et fondit sur la porte, déterminé à mettre en pièces la garce qui lui avait tout pris.

Mais la porte, comme précédemment, résista à ses assauts.

— Pourquoi ? rugit-il.

La déesse plissa les yeux.

— Tu sais pourquoi.

Et la porte redevint opaque.

Il resta seul avec le corps de la seule femme qu'il eût jamais aimée. Celle qu'il venait de tuer. Dans une pièce où ses pouvoirs étaient annihilés. Il était dans l'incapacité de ramener Tory à la vie.

Elle était morte.

Il rejeta la tête en arrière et hurla sa détresse.

Tory avait l'impression de flotter dans le brouillard. Elle se sentait perdue et désorientée. Elle ne se rappelait qu'une chose : Acheron la regardait, ses beaux traits déformés par l'effroi. Et elle avait atrocement mal à la gorge.

Puis la douleur disparut, et elle se retrouva dans un néant inodore, silencieux, ténébreux et terrifiant.

— Acheron ? appela-t-elle, tentant désespérément de se ressaisir.

— Il n'est pas là, mon petit.

Une voix de femme à l'accent prononcé. Tory réussit à accommoder sa vision et distingua une silhouette dans l'ombre. Apollymi, qui lui tendait la main.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai pris ton âme à la seconde où tu es morte et je l'ai amenée à Kalosis, mais je ne puis la garder sans ton autorisation. A ta place, je ne me l'accorderais pas. Les âmes sont trop précieuses pour qu'on les gaspille, et la tienne a une trop grande valeur à mes yeux.

— Je ne comprends pas, dit Tory en mettant la main dans celle d'Apollymi.

A l'instant où leurs peaux entrèrent en contact, tout fut net dans l'esprit de Tory : Apollymi n'ignorait rien de sa relation avec Acheron. Elle lui montra comment Acheron était mort, de quelle ignoble façon Artémis l'avait abandonné à ses bourreaux alors qu'il en appelait à sa pitié. Puis elle assista à sa propre mort, vit l'expression satisfaite de la déesse rousse et le désespoir d'Acheron.

— Quoi ? Artémis m'a tuée ?

— Oui. Elle continue à punir mon fils, et je ne puis rien faire pour l'en empêcher. Mais toi, Soteria, tu le peux.

— Comment cela ?

— Il m'est possible de renvoyer ton âme dans ton corps pour un bref laps de temps. Dès que je l'aurai fait, l'unique moyen pour que tu reviennes parmi les vivants est que tu boives le sang d'Apostólos avant que ton âme ne s'envole de nouveau.

Tory avait un mal fou à concevoir une telle aberration. Apollymi lui tapota la main. Dans la pénombre, ses yeux brillaient d'une lueur chaleureuse.

— Je suis une déesse de la destruction, mon petit. Mais le père

d'Apostólos était un dieu de la création. Ses pouvoirs et les miens sont réunis en mon fils. Il est l'un des très rares dieux capables de détruire et de créer la vie. Ce sont ses pouvoirs de création qu'Artémis utilise pour ressusciter ses Chasseurs de la Nuit. Si elle ne se nourrissait pas sur lui, cela lui serait impossible. A l'instar d'Artémis, si tu te nourris sur Apostólos, tu pourras te guérir toi-même et retrouver ton existence. Plus que cela, tu auras le pouvoir de te protéger, et je t'enverrai mes prêtresses afin qu'elles deviennent tes gardiennes et veillent à ce qu'il ne t'arrive jamais plus rien de mal.

Non, c'était trop beau pour être vrai, songea Tory. Elle recouvrerait la vie, mais réintégrerait le monde des humains avec des pouvoirs divins ? Ce ne pouvait être aussi simple.

— Quel est le hic, dans tout ça ?

— Comme Artémis, une fois que tu te seras nourrie sur Apostólos, tu ne pourras plus revenir en arrière.

Tory fit la grimace : elle se rappelait la violente douleur qu'elle avait éprouvée lorsque Acheron l'avait mordue.

— Du... sang ?

— Oui. S'il te plaît, Soteria, fais ce que je ne puis accomplir : sauve mon fils de ce monstre de déesse sans cœur. De son plein gré, Apostólos n'acceptera jamais de lier à lui une autre personne par le sang. Pas après la violence qu'Artémis a exercée sur lui. Mais si tu reviens auprès de lui et que vous vous nourrissez l'un sur l'autre, il sera définitivement libéré de cette sorcière.

— Mmm. Et je pourrai rester avec Acheron ?

— Oui. Je te donnerai suffisamment de mes pouvoirs pour que tu n'aies plus à craindre ni Artémis ni aucun autre ennemi d'Apostólos.

Qu'Apollymi soit prête à de tels sacrifices pour Acheron émouvait profondément Tory. Cela lui rappela sa propre mère, une mère qui lui manquait tant.

— Mais, et vous ? demanda-t-elle. Me donner autant de vos pouvoirs ne vous affaiblira-t-il pas ?

— Si, mais cela m'est égal. Je veux que mon fils soit libre et heureux. Peu importe ce qu'il m'en coûte. J'en ai assez de voir la détresse dans ses yeux, de le savoir constamment au bord du désespoir. L'aideras-tu, Soteria ?

Tory serra la main de la déesse afin qu'elle perçoive sa sincérité quand elle déclara :

— Je ferais n'importe quoi pour cet homme.

Apollymi sourit.

— J'ai d'abord cru que ce serait ta cousine Geary qui sauverait mon enfant, mais la première fois que je t'ai vue, alors que tu n'avais que dix ans et que tu errais dans les ruines de mon temple de la mer

Egée, j'ai su que l'élue, c'était toi. C'est pour cela que j'ai fait en sorte qu'aucun homme ne te touche.

— Mon Dieu, tous les accidents de mes petits amis...

— Eh oui, mon enfant. C'était moi.

Elle pressa la main de Tory sur son cœur.

— Soteria. La gardienne de l'Atlantide qui n'a jamais abandonné son poste, même lorsque j'étais en colère, et qui s'est battue bec et ongles pour protéger ce qu'elle aimait plus que tout au monde. Tu es digne de porter son nom.

Apollymi enleva son collier et le posa dans la paume de Tory.

— Quand tu seras prête à te battre pour lui, presse-le contre ton cœur, et tu auras instantanément tous les pouvoirs d'une déesse. Pour toujours.

Tory regarda le collier et examina la brume rouge qui tournoyait à l'intérieur d'une pierre translucide. Éperdue de reconnaissance, elle embrassa Apollymi sur la joue.

Apollymi fut sidérée. Personne ne lui avait jamais témoigné autant d'affection depuis la nuit où elle avait conçu Apostolos.

— Tant que tu seras gentille avec moi, je te considérerai comme ma fille. S'il te faut quoi que ce soit, appelle-moi et je te répondrai. Maintenant, va le retrouver, Soteria. Il a besoin de toi.

Tory opina, recula et pressa le collier contre son cœur. Aussitôt, elle éprouva d'étranges sensations. Léger malaise, nausée, oppression... Puis elle découvrit qu'elle était auprès d'Acheron, dans ses bras.

Il était assis par terre et l'étreignait, la joue contre la sienne. Il la berçait en murmurant :

— Je t'en prie, Tory, ne meurs pas... Ne me laisse pas seul. Je ne veux pas vivre sans toi.

Ses mots la remuèrent jusqu'au fond de l'âme. Mais ce qui la toucha le plus, ce fut les larmes sur ses joues. Il pleurait ! Pour elle !

Elle lui caressa la joue.

Il sursauta, recula et cria :

— Soteria ?

Elle hocha la tête. Tout à coup, la faim dont lui avait parlé Apollymi lui ravageait l'estomac, féroce, cruelle, exigeante.

— Permets-moi de rester avec toi, Acheron.

Lorsqu'il comprit le sens exact de sa question, il retint son souffle. Pour la première fois en une éternité, il voulait que son sang coule. Pour donner la vie.

— En es-tu sûre ? demanda-t-il néanmoins.

— Oui.

Il inspira profondément, puis dégagea son cou de ses cheveux en désordre et ferma les yeux, se préparant à la douleur de la morsure.

Lui qui ne supportait pas qu'on lui souffle dans le cou s'offrait sans réticence. Il s'allongea.

A cet instant, Tory l'adora.

Grâce à ses nouveaux sens exacerbés, elle sut qu'il n'y avait pas que le cou qu'elle pouvait mordre. Elle glissa le long du corps d'Acheron jusqu'à ses cuisses et enfonça ses canines dans sa chair. Elle entendit Acheron geindre. De plaisir. Il était soudain en érection, et son sexe tendu se trouvait à quelques centimètres de sa bouche.

Il se rendit compte avec stupéfaction que Tory ne lui avait pas rejeté la tête en arrière en l'attrapant par les cheveux comme le faisait Artémis pour s'emparer de sa gorge. Tory était douce, tendre, usait de précautions. Il ouvrit les yeux. Elle dut le sentir, car elle redressa la tête.

C'est alors qu'il vit son regard. Les prunelles argent tournoyantes qu'il détestait tant sur lui étaient magnifiques sur elle.

Ils étaient désormais liés à jamais par le sang et les pouvoirs. Ils partageaient tout.

D'un battement de cils, il rétablit la teinte noisette des yeux de la jeune femme, cette couleur chaude qui l'avait séduit lors de leur première rencontre. Cette femme était celle qu'il aimait, celle sans laquelle il ne pouvait vivre.

Tory frémit lorsque le pouvoir acheva de s'installer en elle. Soudain, tous ses sens étaient décuplés. Elle voyait tout, sentait tout dans le moindre détail, découvrait des couleurs mille fois plus vives et plus subtiles.

— Est-ce ainsi que le monde qui t'entoure t'apparaît, Acheron ?

— Oui.

C'était grisant, féérique. Une exaltante soif de vivre vibrait en elle. Elle avait tellement envie de faire l'amour qu'Acheron, qui sentit l'écho de son désir, rougit.

Mais il fit apparaître des vêtements sur lui en montrant la porte d'un mouvement du menton.

— Nous ne pouvons faire cela ici, dit-il.

— Oh. Artémis.

— Oui. Nous sommes toujours enfermés dans son temple.

— Pas pour longtemps, assura Tory en se levant.

Elle se dirigea vers la porte.

Acheron fronça les sourcils quand il la vit fermer les yeux et tendre les bras. Le vent se mit à souffler autour de la jeune femme. Grands dieux ! Il comprenait ce qui se passait : sa mère avait renoncé à une partie de ses pouvoirs au profit de Tory ! Il n'y avait pas en elle que ceux qu'il lui avait transmis. Et la combinaison de ces pouvoirs avec ceux d'Apollymi était... effrayante.

A peine cette pensée lui eut-elle traversé l'esprit que la porte

éclata en une myriade de fragments. Artémis poussa un cri aigu avant de s'enfuir à toutes jambes vers la salle du trône.

— Rentrons à la maison, Tory, dit Acheron.

— Vas-y, je te rejoins. J'en ai pour une minute.

— Oh, Tory...

— Je vais simplement parler un peu avec elle. Ne t'en fais pas.

Qu'il ne s'en fasse pas ? Bon sang, mais elle avait perdu la tête ! Quoique, à bien y réfléchir, il ne savait plus laquelle, de Tory ou d'Artémis, était la plus dangereuse.

Il décida de faire confiance à la première.

— Rappelle-lui que si elle te fait le moindre mal, je le saurai et qu'alors aucun dieu de l'Olympe ne sera assez puissant pour la protéger.

Tory l'embrassa sur le bout du nez.

— Ne t'inquiète pas. On va juste papoter entre nanas.

En dépit de son inquiétude, Acheron décida de ne pas intervenir. Il était temps que quelqu'un rabatte son caquet à la déesse.

— Je serai à mon appartement, bébé.

Tory attendit qu'il soit parti, puis, dès qu'elle le sut en sécurité parmi les humains, se dirigea vers la salle du trône.

Il était temps de mettre les pendules à l'heure avec la déesse.

Artémis attendait que tous les pouvoirs qu'elle sentait vibrer dans son temple s'émoussent. En vain. Ceux d'Acheron s'estompèrent, mais d'autres demeurèrent actifs, gorgés de force, de détermination. Et ils n'appartenaient pas à l'Atlante.

Lorsque Soteria franchit les portes de la salle des ablutions et pénétra dans celle du trône, Artémis blêmit. La femme qui venait d'entrer était bien décidée à se battre et à la mettre en pièces.

Elle réussit à dissimuler sa peur.

— Tu n'es rien, petite humaine.

Tory ricana, puis rétorqua en grec :

— Détrompez-vous, Artémis. Je suis celle qui vous collera son pied aux fesses si vous vous avisez d'approcher de nouveau Acheron.

Artémis leva la main, et Tory fut catapultée de l'autre côté de la salle.

— Ne me menace pas !

Une fraction de seconde avant de heurter le mur, Tory leva elle aussi la main et sa course fut stoppée. Elle s'aperçut qu'elle flottait à quelques centimètres du sol et du mur contre lequel la déesse l'avait envoyée se fracasser.

Outrée, Artémis cria son mécontentement, et Tory éclata de rire : ses pouvoirs étaient vraiment géniaux. Elle ouvrit les mains et se posa en douceur par terre. Artémis se rua sur elle et l'attrapa par le cou. Tory lui échappa sans peine avant de l'expédier à plusieurs mètres d'elle.

— Oh, ça suffit, la garce !

D'un doigt tendu, elle cloua la déesse au mur.

— Lâche-moi ! glapit Artémis.

— Vu le nombre de fois où vous avez fait du mal à Acheron, estimez-vous heureuse que je ne vous arrache pas le cœur ! Comment avez-vous osé faire ça ?

Les yeux émeraude de la déesse étaient noyés de larmes.

— Je l'aimais !

— Pff... Vous l'aimiez ? Mais vous ne savez même pas ce qu'aimer veut dire. Aimer, ce n'est pas avoir honte de son compagnon ; ce n'est pas le punir, ni le blesser.

Artémis paraissait tellement bouleversée que Tory, touchée, la libéra.

— L'amour, c'est ce qui donne la force de tenir bon face à

n'importe quelle épreuve, de surmonter tous les obstacles, les plus difficiles comme les plus périlleux, continua Tory. C'est ce qui a permis à Acheron de résister aux supplices infligés par son père sans vous dénoncer. De supporter d'être éventré sans révéler votre liaison. Et vous, en retour, vous lui crachiez dessus, vous le martyrisiez... Pour une déesse, vous êtes pathétique !

— Tu n'es qu'une humaine ! Si toi, tu couches avec une putain, tout le monde s'en fiche !

Tory fit alors ce qu'elle n'avait jamais fait à personne : elle gifla Artémis. Laquelle hurla, tenta de la griffer. Tory lui saisit les poignets et la repoussa.

— Ecoutez-moi, la rouquine ! Si vous vous amusez encore une fois à insulter Acheron, je vous garantis que je vous inflige ce que votre frère a infligé à Acheron, compris ? Je vous couperai la langue. Acheron est l'homme que j'aime, et tous ceux qui s'en prendront à lui auront affaire à moi !

Artémis essaya de la gifler à son tour, mais Tory lui bloqua de nouveau le poignet.

— Tu n'es pas meilleure que moi, petite humaine, éructa la déesse. Pour te sauver, tu le sacrifierais sans hésiter.

— Oh que non. Vous vous trompez. Rien, dans ce monde ou dans l'autre, n'a pour moi plus de valeur qu'Acheron. Lui et moi, on en a fini avec vous. Je vous souhaite une bonne éternité... mais pour en profiter, restez en dehors de mon chemin et foutez la paix à Acheron.

Artémis ricana.

— Tu n'en as pas fini avec moi, petite humaine. N'oublie pas que je suis la mère de sa fille.

Hélas !

— Vous avez raison, vous êtes la mère de Katra, la pauvre. Mais vous avez tort sur un point.

— Lequel ?

Tory laissa les pouvoirs d'Apollymi la Destructrice s'unir en elle à ceux d'Acheron. En un éclair, ses cheveux virèrent au blond clair, puis se mirent à bouffer autour de sa tête lorsque la foudre la pénétra pour ressortir par le bout de ses doigts.

— Je ne suis plus humaine, dit-elle dans un rire démoniaque. Je suis Atlantia Kedemonia Theony, la gardienne des dieux atlantes. Et je vais épargner à l'un d'eux de nouveaux mauvais souvenirs dus à ta malveillance ! Je suis prête à me vautrer dans tes entrailles, sale garce. Quant à Kat, c'est une grande fille. Je le sais, j'ai vécu avec elle ! Elle survivra à la mort de sa mère. Tu peux me croire, on y arrive. J'en ai fait l'expérience.

— Que... Quoi ? Tu détruirais le monde pour Acheron ?

— Sans hésiter. Et toi ?

Artémis détourna les yeux.

— Non, hein ? C'est pour cela, garce, que tu vas lui souhaiter tout le bonheur possible et sortir de nos vies. La prochaine fois que je te verrai, tu as intérêt à me couvrir de présents pour me mettre de bonne humeur, sinon le panthéon grec devra se chercher une nouvelle déesse de la chasse. Tu as compris ?

— J'ai compris.

Mais Tory sentait bien qu'Artémis manigançait déjà quelque plan pour ne pas être exclue du jeu. Eh bien, qu'il en soit ainsi. Elle ne pouvait pas l'en empêcher. Simplement, si elle recommençait à s'en prendre à Acheron, elle verrait de quel bois se chauffait la nouvelle Tory.

— Au revoir, Artémis. Pour ton bien, trouve-toi donc un homme qui t'aime comme Acheron t'aimait autrefois, et cette fois, prends soin de lui.

Tory se téléporta à La Nouvelle-Orléans.

Acheron l'attendait chez lui, assis sur le canapé. Il se leva d'un bond et s'empressa d'inspecter le corps de la jeune femme, s'assurant qu'elle était intacte.

Elle l'était, et toujours aussi ravissante.

— Tu es OK, n'est-ce pas, Tory ?

— Je t'avais dit que tout se passerait bien.

— Mmm. Elle ne t'a pas fait de mal ?

— Aucun, assura-t-elle en lui tendant les mains.

Il poussa un soupir de soulagement et déposa un baiser sur ses lèvres.

Seigneur, qu'elle aimait cet homme...

— Je suis désolé de t'avoir infligé tout cela, Tory. Je ne voulais pas...

— Je sais, mon chéri, coupa-t-elle. Qu'a dit Wulf, déjà ? Que certaines choses devaient aller de travers pour qu'on puisse les réparer, ou quelque chose comme ça ? Si tu ne t'étais pas nourri sur moi, je n'aurais pas eu les pouvoirs dont j'ai besoin pour rester avec toi, alors ne sois pas désolé, Acheron. Moi, je ne le suis pas.

Il fit la grimace.

— J'aurais préféré que tu ne me voies jamais ainsi.

— Que je ne te voie pas comment ?

— Comme un monstre. Je hais ma forme naturelle.

Elle secoua la tête. Il lui passa le bras autour de la taille.

— Je ne sais pas pourquoi cela te gêne, mon chéri. Tu étais mignon comme tout, en Papa Schtroumpf tout bleu.

Il poussa un long cri de détresse.

— Je ne ressemble pas à Papa Schtroumpf !

— Mais non, mon bébé, assura Tory en lui tapotant la joue. Pas

du tout. Tu ressembles à un dieu du sexe. Ça va mieux, là ? Ton ego s'y retrouve ?

Elle avait plaqué la main sur son sexe, qui s'était durci en un clin d'œil.

— Hé, que fais-tu ? s'exclama-t-elle.

— J'enlève mon pantalon.

Lentement, il fit coulisser la fermeture Eclair. Tory s'humecta les lèvres, la bouche soudain sèche.

— Me nourrir sur toi m'a... mise en appétit. Et je dois dire, Papa Schtroumpf, que je te trouve très appétissant.

Acheron retint son souffle lorsque Tory s'agenouilla devant lui et acheva d'ouvrir son pantalon. Elle le rabattit sur ses hanches, et son pénis se dégagea de lui-même, aucun caleçon ne le retenant. Les yeux brillants de convoitise et d'amour, elle le prit dans sa bouche.

Il sentit son esprit se vider de toute pensée, sauf une : la caresse que Tory lui dispensait était ensorcelante.

— Tu as de nouveau lu ton livre, hein ? demanda-t-il d'une voix enrouée par le plaisir.

Tory lui répondit par un gloussement, et il s'abandonna à l'ivresse des prémices de l'orgasme, puis à celui-ci, qui ne fut pas long à venir. Dans un long râle, il jouit. Lorsque, pantelant, il revint à la réalité, il se désola.

— Grands dieux, Tory, pardon ! Je... j'ai perdu tout contrôle et... Oh, je suis... dégoûtant.

Tory se releva et lui prit le menton entre deux doigts pour l'obliger à la regarder en face.

— Acheron, sache une bonne fois pour toutes que rien en toi ne me dégoûte. Ni tes drôles de prunelles, ni ta peau bleue et encore moins un acte que j'ai provoqué. J'aime ton goût. Et j'aime que tu perdes le contrôle car cela signifie que j'ai fait ce qu'il fallait.

— J'ai tellement de chance de t'avoir, murmura-t-il en nichant le nez sous son oreille.

— Tu dis ça parce qu'il n'y a pas de marteau à proximité.

Il couvrit son cou de petits baisers.

— Je suis si heureux que tu ne me trouves pas répugnant.

Elle lui chatouilla la gorge.

— Rappelle-toi simplement de m'avertir avant de plonger tes crocs dans mon cou, la prochaine fois.

— De... plonger mes crocs ?

— Oui. C'est une expression employée dans les séries sur les vampires. Tu devrais en lire. C'est sympa.

— OK. Je retiens le conseil.

— Est-ce que le fait de boire du sang m'empêchera de manger de la viande ?

— Mais non ! C'est juste que tu n'en auras pas besoin. Ça a bon goût, mais ça n'a pas le pouvoir nutritif du sang. Et tu devras tout de même te nourrir tous les quinze jours.

— Sinon, je me changerai en Maman Schtroumpf ?

— Oh, pas seulement, dit Acheron en riant. Tu deviendras une...

— Une quoi ?

— Une garce-déesse, comme dirait Simi.

— Ne m'appelle jamais comme ça, sale type ! s'écria Tory en lui donnant un petit coup au creux de l'estomac.

Acheron resta muet un moment : il venait de se rendre compte qu'il plaisantait avec Tory. Jamais, au cours de sa longue vie, il ne s'était senti aussi à l'aise avec quelqu'un. Encore moins avec quelqu'un qui savait absolument tout de lui et que rien ne choquait, pas même son passé.

Cette femme était son avenir.

Il la prit par la main pour la conduire vers le lit où il comptait lui faire l'amour toute la journée. Il l'embrassa, fit disparaître leurs vêtements et l'allongea sur le matelas. Puis il s'étendit à côté d'elle.

— Je t'aime, Soteria.

— *Sagapo*, Achimou, *sagapo*.

Elle se lova contre lui et, de nouveau, il fut en érection.

— *Agapay*, Sota.

— *Agapay* ?

— « Je t'aime », en atlante. Et Sota, c'est Soteria, également en atlante.

— Combien de langues parles-tu, Acheron ? demanda-t-elle en lui pétrissant l'épaule.

— Je suis un dieu, Tory. Je les connais donc toutes. Et toi aussi, maintenant.

— Voilà qui est fort impressionnant. Mais, attends, je songe à autre chose : tu es omniscient, n'est-ce pas ?

— Quasiment, oui.

— Dans ce cas, dis-moi ceci, parce que j'ai besoin de savoir : quelle est la fin de toute chose ?

— Oh, facile : c'est la lettre G. Celle du point.

Tory le frappa avec un oreiller.

— Tu es un sale type, Achimou. Pour te punir, je vais te flageller à coups de langue.

Elle roula sur lui et entreprit de le torturer en le léchant et en le mordillant.

— Et zut ! Tu adores ça ! protesta-t-elle. Que pourrais-je faire qui t'embête ?

Il la serra étroitement contre lui, et Tory ferma les yeux.

Comme elle était bien ! Qu'est-ce qui aurait pu gâcher cet instant ?

Seigneur...

Elle se redressa brusquement sur un coude.

— Acheron, je viens de penser à un truc affreux. Artémis ne possède-t-elle pas ton âme ?

— Non. Je ne suis pas un vrai Chasseur de la Nuit. Les autres lui ont donné leur âme, mais pas moi. Artémis s'est servie de mes pouvoirs pour me duper et m'a ramené d'entre les morts contre ma volonté. Le fait que je sois un dieu l'a empêchée de s'approprier mon âme.

— Pourtant, tu portes son tatouage. L'arc et la flèche.

Lesquels n'apparaissaient pas sur son corps en cet instant, nota Tory à part elle.

— C'est simplement parce que je ne veux pas que les Chasseurs de la Nuit se doutent que je ne suis pas l'un des leurs. C'est pour la même raison que je laisse apparaître mes crocs quand je suis avec eux.

Tory dessina du bout de l'index des cercles sur sa poitrine.

— Avec moi, tu n'as pas à faire semblant d'être normal. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je le sais.

— Bien.

Acheron consacra le reste de la soirée à faire l'amour à Tory, lui montrant ainsi combien elle lui était précieuse. Ce ne fut qu'après minuit qu'elle s'endormit, délicieusement épuisée. Acheron la borda, se leva et s'habilla d'un pantalon de cuir noir, d'un tee-shirt et de son long manteau. Puis il se téléporta sur l'Olympe.

Il ne se rendit pas directement au temple d'Artémis. Il alla d'abord à celui des Moires.

Dès qu'il posa le pied dans le vestibule, Atropos, Clotho et Lachésis surgirent pour lui barrer le chemin. Pourtant, elles se savaient impuissantes : la destinée ultime, c'était lui, et il était leur maître.

— Que fais-tu ici ? demanda Clotho, la voix haut perchée tant elle était nerveuse.

— Je voulais vous parler.

— Et de quoi ?

Il regarda Atropos. Elle était grande et rousse et lui vouait une haine incompréhensible. Il ne lui cacha pas la colère qui l'habitait.

— Si tu oses encore couper le fil de la vie de Soteria, rien ne m'empêchera de t'arracher la gorge, Atropos ! Tu as compris ? Et c'est valable pour toutes les trois. C'est la dernière fois que vous me jouez un sale tour. Pendant tous ces siècles, je vous ai laissées tranquilles. Maintenant, je vous avertis : si vous vous avisez de modifier de nouveau mon destin, je mettrai un terme au vôtre !

Leurs expressions apeurées lui indiquèrent que, oui, elles avaient compris et se le tiendraient pour dit. Parfait. Il en avait assez de ces petits jeux. De surcroît, dès qu'il s'agissait de Soteria, il n'avait plus du tout d'humour. A l'avenir, ceux qui la menaceraient mourraient, point barre.

Tory lui avait permis de s'accepter. Désormais, il était le Talimosin non seulement pour sa mère, mais pour la femme qui possédait son cœur.

Pour elle, il était prêt à faire n'importe quoi.

Même à déclencher la fin du monde.

La Nouvelle-Orléans, deux semaines plus tard

Même si Acheron faisait confiance à Tory, il avait un nœud dans le ventre tandis qu'il la suivait vers la salle de conférences de Tulane, où elle allait de nouveau parler de l'Atlantide.

— Tory, pourquoi ne me dis-tu pas de quoi tu comptes parler ?

Bon sang, elle ne lui répondait toujours pas. Elle le torturait délibérément, et cela durait depuis plusieurs jours. Elle aurait pu donner des leçons de perversité à Artémis !

En réponse, elle lui décocha un sourire radieux, puis déclara :

— Ça ne te regarde pas. Mais si tu me refais le coup de Nashville et que tu fiches en l'air ma réputation, tu fileras illico te réinstaller dans ton appartement. Seul. Et c'est moi qui aurai la garde de Simi. Pas vrai, Simi ?

— Sûr, approuva la Démone fièrement. Relax, *akri*. *Akra*-Tory ne fera rien qui te mette en colère. Il n'y a que Simi qui fasse ça.

Il rit, mais le nœud dans son estomac se resserra au fur et à mesure qu'il approchait de la salle.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question, Acheron, dit Tory. Comment était vraiment Jules César ?

— Bof. Brillant, mais il trichait aux dés.

Elle lâcha un soupir admiratif.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies connu César et Alexandre le Grand.

— Alex, c'était par accident. Je pourchassais un Démon qui était entré dans la ville où il avait établi son camp, et après que je l'ai tué, Alex m'a demandé de rejoindre son armée. Je lui ai dit que je commandais la mienne et que je manquais de temps pour faire les deux.

Tory ne se lassait pas d'écouter les souvenirs d'Acheron. Il avait participé à des événements fascinants, avait été témoin de tous les grands faits historiques. Il était là durant le sac de Rome, se trouvait au pied de la Grande Muraille de Chine quand la dernière pierre en avait été posée, avait discuté philosophie avec Confucius, dîné avec Kubilay Khan, fait la fête avec Bouddha quand il était tout jeune, participé à un banquet avec le roi Arthur... Quelle vie incroyable il avait menée !

Elle se demandait à quels événements historiques tous deux

assisteraient dans l'avenir.

— Et Jésus ? Tu l'as rencontré ?

— Je l'ai écouté parler plusieurs fois. Lui aussi était brillant et fascinant. Il avait un je-ne-sais-quoi qui captivait l'attention.

— Mais tu ne l'as pas approché personnellement ?

— Non. Je ne me sentais pas digne de m'adresser directement à lui.

Il ouvrit la porte de la salle de conférences.

Tory se figea quand elle vit la foule. Acheron lui prit le bras pour la rassurer.

— Tout se passera bien. Simi et moi dévorerons ceux qui oseraient ne serait-ce que suggérer que tu te trompes.

— J'ai vraiment le trac.

— Alors filons. Ma moto est dehors, réservoir d'essence plein.

Elle secoua la tête et marmonna :

— Au moins, cette fois, mes pages sont numérotées.

Elle prit une profonde inspiration et s'obligea à s'avancer le long de l'allée, taraudée par l'impression que les membres de l'assistance étaient des requins et non des étudiants, des historiens et des archéologues.

Mais elle avait Acheron et Simi pour la soutenir...

Acheron prit un siège au premier rang. Simi s'installa à côté de lui et adressa à Tory un sourire d'encouragement. Ce qui ne servit pas à grand-chose : il y avait autant de monde qu'à Nashville. Seigneur, ce qu'elle pouvait détester parler en public...

Kim et Pam entrèrent et allèrent s'asseoir avec Simi. Tory régla la hauteur du micro. Elle s'apprêtait à parler quand Artémis franchit le seuil.

Tory se glaça et vit qu'Acheron s'était également tendu, ce qui n'arrangea rien. Armageddon allait commencer.

La déesse choisit un siège loin d'Acheron. Mais que diable voulait-elle ?

Tory s'éclaircit la gorge, bien décidée à ne pas se laisser impressionner.

— Euh... bonjour à tous. Et merci d'être venus si nombreux. Je sais que certains d'entre vous étaient présents à Nashville et ont assisté à ma débâcle...

Elle regarda Acheron, qui lui adressa un sourire contrit.

— ... mais, comme vous le savez, mon équipe, il y a quelques semaines, a fouillé une large section de ruines englouties que nous pensons vraiment être celles de l'Atlantide.

Un homme leva la main. Tory le reconnut. Un historien, dont elle ne se rappelait pas le nom.

— Oui ?

— J'ai entendu dire que parmi les objets remontés, certains dataient de l'an 9000 avant Jésus-Christ. Si vous pouvez le confirmer, vous rendez-vous compte que cela implique de réécrire toute l'histoire ?

Les portes de la salle s'ouvrirent à cet instant sur un livreur d'UPS, qui se dirigea droit sur Tory.

— Docteur Kafieri ?

— Oui.

Il lui tendit un registre électronique pour qu'elle le signe. Elle s'excusa auprès de l'assistance puis apposa son paraphe, prit le petit paquet qui lui était adressé et l'ouvrit. Il contenait le dernier journal de Ryssa, celui qu'Artémis avait chargé ses hommes de voler avec le sac à dos d'Acheron. La preuve magistrale que l'histoire serait bien réécrite et le nom de son père et de son oncle réhabilité.

Le moment dont elle avait tant rêvé était arrivé.

Le cœur battant à tout rompre, elle tourna les yeux vers Acheron. Il était très pâle. Pourtant, quand leurs regards se croisèrent, il parut moins inquiet.

Vas-y, bébé, fonce. Je sais combien c'est important pour toi. Rends son honneur à ton père.

Ses mots lui firent monter les larmes aux yeux. Elle savait quel prix allait payer Acheron quand elle rendrait public le contenu du journal. Les hommes et les femmes qu'il considérait comme ses amis sauraient à quel point son passé était laid. Nombre d'entre eux ne s'en soucieraient pas, mais il ne fallait pas se faire d'illusions, les gens ne resteraient pas indifférents. Certains lui tourneraient le dos, d'autres se moqueraient de lui, d'autres encore perdraient tout respect pour lui. Pire, ils ne lui pardonneraient pas de leur avoir caché une vérité dont il n'était en rien responsable, et comme Artémis, ils ne pourraient s'empêcher de le mépriser.

Cela le crucifierait.

— Je suis désolée, papa, murmura-t-elle avant de ranger le journal dans l'enveloppe et de reprendre le fil de son discours. Oui, nous avons trouvé de nombreux objets extrêmement anciens. Hélas, aucun d'entre eux ne date de l'époque que je crois être celle de l'Atlantide. Quant aux ruines, elles sont vraisemblablement celles d'un petit village de pêcheurs grec. J'ai bien peur que les experts n'aient raison : il n'y a pas d'Atlantide dans la mer Egée. Au terme de toutes ces années de recherches, nous en sommes venus à la conclusion que ma famille et moi-même avons suivi une mauvaise piste. Alors aujourd'hui, mon équipe est en route pour les Bahamas, où elle va regarder de très près la route de Bimini. Si l'Atlantide a vraiment existé, cet endroit en est peut-être la clé.

Elle marqua une pause, le temps d'examiner les visages de ses

pairs, et les vit tous renfrognés.

— J'aurais aimé avoir de meilleures nouvelles à vous annoncer. Vous pourrez lire en détail les rapports sur nos découvertes sur mon site Web et dans mes publications. Ma quête de l'Atlantide m'a appris quelque chose d'important : notre avenir a ses racines dans notre passé. Par nos actes et nos décisions, nous faisons notre malheur ou notre bonheur. Quoi que nous entreprenions, nous cherchons à capturer l'arc-en-ciel. Nous n'y réussissons peut-être pas, mais en chemin nous rencontrons des personnes que nous aimons et nous nous créons des souvenirs qui nous réchauffent lors des nuits glaciales.

Elle marqua une dernière pause, puis conclut :

— Merci à tous d'être venus.

Elle réunit ses pages et regarda Acheron en souriant. Il paraissait éberlué.

Des murmures s'élevèrent dans l'assistance qui commençait à se disperser. Tory en capta quelques-uns. Les gens parlaient de son père et d'elle. Et cela lui était égal. Les mots étaient sans importance. Ne comptaient que les personnes qui l'accompagnaient dans la vie.

— Tu vois, *akri*, dit Simi à Acheron alors qu'ils sortaient, j'avais raison, quand je te disais que cette petite était bien ! *Akra-Tory* ne fera jamais de mal à son Achimou.

Acheron éclata de rire. Artémis, elle, semblait fort mécontente.

Tory serra contre elle le paquet que lui avait envoyé la déesse, prête à se battre pour conserver le journal si d'aventure Artémis cherchait à le reprendre.

— J'étais certaine que tu t'en servirais pour sauver la face ! dit-elle aigrement à Tory.

Tory haussa les épaules.

— J'adorais mon père, mais, même si cela me fait de la peine de l'admettre, il est mort. Acheron, lui, est bien vivant, et je préfère que l'on se moque de moi que de lui.

Artémis écarquilla les yeux, incrédule.

— Tu l'aimes vraiment, alors ?

— Plus que ma vie.

— Et plus que ta dignité, répliqua la déesse, avec quelque chose dans la voix qui ressemblait à du respect.

Elle se tourna vers Acheron, puis de nouveau vers Tory, qui s'aperçut avec stupéfaction qu'Artémis avait les larmes aux yeux.

— Prends soin de lui, Soteria. Donne-lui ce que je n'ai pu lui donner.

Une pression sur la main de Tory, puis elle s'approcha d'Acheron.

— Je veux que ton humaine et toi ayez une belle vie, mais je veux également que tu te rappelles une chose.

— Et c'est ?

— Plus aucun Chasseur de la Nuit ne sera jamais libéré. Leur liberté est le prix à payer pour ton bonheur, parce que je ne pourrais pas supporter de négocier avec un autre que toi. Sachant cela, j'espère que tu dormiras bien cette nuit.

Acheron était furieux quand la déesse s'éloigna. Il s'apprêtait à la suivre lorsque Tory l'arrêta.

— Laisse-la partir, Acheron. Nous avons le journal, ses Atlantikoinonias ont été neutralisés, et mon équipe ne voit pas plus loin que le bout de son nez – tout le monde pense simplement que les recherches vont se poursuivre ailleurs. Donc, tout va pour le mieux.

— Mais, et les Chasseurs de la Nuit ?

Tory afficha un sourire optimiste.

— S'il est une chose que ces événements m'ont apprise, c'est que rien n'est joué tant que toutes les cartes n'ont pas été distribuées. Artémis a posé un as, persuadée qu'il était impossible à battre. Mais il reste cinquante et une cartes à jouer. Ne t'inquiète pas, nous trouverons une parade. Artémis a fait tout ce qui était en son pouvoir pour te blesser, et elle a réussi. Ne la laisse pas continuer à te pourrir la vie, bébé. On est déjà allés loin ensemble. Qu'avons-nous à craindre d'une déesse en colère ? Comme mon papou le dit, il faut constamment remettre l'ouvrage sur le métier.

L'expression d'Acheron lui apprit qu'il était impressionné.

— Comment une si jeune femme peut-elle être si sage ?

— J'ai une très vieille âme.

— Et je suis un veinard de t'avoir.

Elle lui tendit le journal de Ryssa en souriant.

— C'est certain. Mais la réciproque est vraie aussi.

— Et moi, je répète que vous auriez dû laisser Simi manger la garce-déesse, se plaignit Simi. Je l'aurais partagée avec ma sœur !

Hilaires, tous se téléportèrent à Katoteros, où la Démone alla immédiatement s'installer devant la télévision. Acheron conduisit Tory par la main de la salle du trône jusqu'à la salle de bal, inutilisée depuis que sa mère avait détruit le panthéon atlante. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes à leur approche. Dès qu'ils furent à l'intérieur, les vêtements d'Acheron changèrent. En un éclair, il se retrouva en tenue de punk de la fin des années soixante-dix : rangers noirs, jean déchiré, tee-shirt troué imprimé de l'Union Jack, blouson de motard bardé de chaînes et symbole de l'anarchie peint sur le dos.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda Tory.

A peine ces mots eurent-ils franchi ses lèvres qu'elle se retrouva vêtue de la robe que portait sa mère le soir de sa rencontre avec son père.

Les portes se refermèrent, une boule à facettes apparut au

plafond, et *Let's Dance*, la chanson de Donna Summer, s'éleva. Le dallage se mua en piste de danse éclairée par le sol comme dans les boîtes disco.

Acheron la fit tourner entre ses bras en chantant les paroles de la chanson.

Profondément émue, Tory se laissa entraîner et, moitié riant, moitié pleurant, suivit le rythme avec frénésie. Acheron, qui détestait le genre de musique qu'elle adorait, avait par magie donné vie à un souvenir !

— Tu serais prêt à défier John Travolta ?

— Ouais. Désolé pour ma tenue, mais je n'ai pas pu me résoudre à m'habiller comme lui. Bon sang, j'ai toujours eu le look disco en horreur. Les dieux soient remerciés pour le mouvement punk. Sinon, j'aurais passé une décennie tout nu.

Tory pouffa en l'imaginant en costume trois pièces blanc. Non, décidément, cela n'allait pas. Et de toute façon, elle préférait l'imaginer nu. A condition qu'il ne le soit que lorsqu'ils étaient seuls...

— Sans les punks, comment te serais-tu habillé ?

— D'un drap de lit.

— Ah ! Je savais bien que c'était avec des draps qu'étaient faits les himations.

Acheron comprit qu'elle n'avait pas saisi le double sens de sa réponse, référence à son état de putain. Pour elle, il était un homme normal, ni plus ni moins. Il la serra contre lui, heureux. Jamais elle ne mentionnait son passé.

Lorsqu'il la lâcha, elle était vêtue comme une princesse atlante.

Elle poussa un cri de surprise en découvrant sa longue robe fluide d'un bleu éclatant. La jupe vaporeuse s'ouvrait en corolle à partir d'un bustier bleu outremer rebrodé de perles et de saphirs dont l'étoffe arachnéenne laissait voir ses seins.

— Oh non ! Ne me dis pas que les femmes portaient ça !

D'un hochement de tête, il assura que si, puis fit apparaître un miroir en pied afin qu'elle se voie en entier.

Des chaînes d'or ruisselaient de ses épaules nues jusqu'à ses coudes. Ses cheveux coiffés en anglaises étaient retenus par un somptueux diadème, d'or également.

Elle fit une pirouette, considéra son image et songea que, même si la toilette était splendide, elle se trouvait trop longiligne, trop mince, trop banale pour la mettre en valeur. Elle regarda Acheron, toujours en punk, et sa gorge se serra : il était sublime et elle, elle avait l'air de la laissée-pour-compte du bal de fin d'année.

— Acheron, peux-tu faire quelque chose pour moi ?

— Tout ce que tu voudras.

— Rends-moi belle.

Il la fit pivoter face à lui et l'embrassa. Puis il la remit devant le miroir.

— Voilà, c'est fait. Tu es la plus belle femme du monde.

Retenant son souffle, elle posa les yeux sur son reflet et gémit.

— Acheron !

Elle n'avait pas changé d'un iota.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, la mine innocente.

— Tu n'as rien fait !

La sincérité qu'elle lut alors dans ses yeux argent la bouleversa.

— Je le répète : tu es la plus belle femme du monde, Soteria. La femme dont je suis tombé amoureux et sur laquelle il n'y a rien à changer.

Elle s'appuya contre son torse et pressa sa joue contre la sienne.

— C'est vrai ?

— Absolument. Et j'espère qu'un jour, on aura une pleine maison de gosses qui te ressembleront.

EPILOGUE

La Nouvelle-Orléans, trois mois plus tard

Acheron se tenait sur le seuil de l'église bondée. Pour la première fois de sa longue vie, il était vraiment affolé. Que n'eût-il donné pour ne pas commettre de bétise, ne pas embarrasser Tory devant sa famille... Ces noces étaient le rêve de la jeune femme. Il tenait à ce que tout se déroule selon ses souhaits.

Tous les bancs du côté de l'église réservé à sa famille étaient complets. Ne manquait que son grand-père, qui l'attendait pour la conduire à l'autel.

Dès l'arrivée de Théo à La Nouvelle-Orléans, Acheron et Tory l'avaient pris à part et lui avaient tout raconté. Dans un premier temps, le vieux monsieur avait refusé d'y croire. Alors, Acheron lui avait rappelé dans le détail leur périple de la Grèce aux États-Unis, lorsque Théo n'était qu'un enfant, et leurs parties d'échecs dans le parc. Théo n'avait eu d'autre choix que d'accepter la vérité. Et il s'était montré ravi que sa petite-fille épouse l'homme qui lui avait sauvé la vie.

Au reste de la famille, à l'exception de Geary, qui savait tout, ils avaient expliqué qu'Acheron était le petit-fils de celui qui avait veillé sur Théo. Un mensonge destiné à préserver le secret qui entourait le monde dans lequel vivait Acheron.

— Prêt, T-Rex ?

Acheron hocha la tête à l'adresse de Talon, l'un de ses garçons d'honneur. Tory ayant onze demoiselles d'honneur, il était heureux que ses Chasseurs de la Nuit soient venus l'assister. Pam était le témoin de Tory, et Savitar celui d'Acheron. Kim était escortée de Vane, Geary de son mari Arik, Katra du sien, Sin. Danger accompagnait Alexion, tous deux ayant momentanément adopté forme humaine. Simi était avec Zarek, Justina avec Kyrian, Katherine avec Styxx et Aimée avec Dev. La liste continuait avec Sunshine et Talon. Cyn, la cousine de Tory, qui ressemblait de façon hallucinante à Artémis, était escortée d'Urian. Elle était très mécontente d'avoir comme cavalier un garçon d'honneur grec. C'était Tory qui avait décidé cela. Apparemment, cela l'amusait au plus haut point d'obliger sa cousine à donner le bras au plus grec des garçons d'honneur.

— Tu es nerveux, futur marié ? s'enquit Savitar.

Acheron songea qu'il aurait dû l'être, mais en vérité, il avait

seulement hâte d'être uni à Tory. Il sortit de sa poche l'alliance, un diamant jaune trois carats, et la regarda scintiller. La bague était de facture classique, selon le vœu de Tory. Elle était semblable à celles qui scellaient les unions à l'époque d'Acheron. Elle allait être superbe à son doigt.

— Pas le moins du monde, répondit-il à Savitar. Toi, en revanche, tu as l'air mal en point.

— C'est à cause de tous ces vêtements. Mon smoking me gratte.

Acheron baissa les yeux sur les pieds de son ami : il portait des sandales.

— Tu es à peine un cran au-dessus des hommes des cavernes, tu le sais ?

— Hé, un peu de respect, morveux. Tu n'as jamais vu les publicités ? Les hommes des cavernes étaient des êtres très délicats.

Acheron éclata de rire, soulagé de ne pas être, pour une fois, la personne la plus âgée présente.

Ils allèrent se placer devant l'autel, et la longue procession de demoiselles et de garçons d'honneur s'ébranla.

Acheron balaya l'assistance du regard. Jaden et Takeshi étaient au premier rang avec Tabitha, Xirena, Grâce et Amanda, ces deux dernières engagées dans une lutte féroce pour faire tenir leurs enfants tranquilles. Le nombre de Chasseurs de la Nuit présents, anciens comme nouveaux, stupéfiait Acheron. Ses invités rivalisaient en nombre avec ceux de Tory. Sans doute le fait qu'Acheron se marie était-il considéré comme un événement majeur à ne pas manquer. Aux dernières nouvelles, sur leur site Web, les Chasseurs prenaient des paris sur sa fuite à la dernière seconde.

Mais peu importait ce qui les avait amenés ici, c'était formidable qu'ils soient là. Et c'était pour eux que la cérémonie avait été prévue après la tombée de la nuit.

Simi remonta la nef, tenant un bouquet qu'elle avait commencé à manger. Acheron fut soulagé qu'elle n'ait pas inondé les gardénias de sauce barbecue. Lorsqu'elle arriva à la hauteur de sa sœur, elle murmura :

— Super bon. Je t'en trouverai un tout à l'heure.

Ensuite, ce fut au tour de Marissa, la fille de Kyrian, et de Kalliope, celle de Geary, d'arriver, répandant des pétales rose et or tout le long de l'allée. L'organiste plaqua les premières mesures de *La Marche nuptiale*, et Acheron, soudain, se sentit anxieux. Pourvu que ce ne soit pas Tory qui s'enfuie au dernier moment...

Ce fut alors qu'il la vit.

Le souffle coupé, il la dévora des yeux. Elle ne portait pas du blanc mais du noir, un choix qu'elle avait justifié auprès de sa famille en expliquant que chez les Grecs le blanc était la couleur du deuil.

Mais Acheron savait qu'elle avait fait cela parce que le blanc était la couleur de prédilection d'Artémis.

Elle serrait contre sa poitrine un bouquet de mavylllos, les roses noires sacrées créées par Apollymi. C'était la mère d'Acheron qui lui avait offert ce bouquet, lui faisant ainsi le plus grand honneur qu'une Atlante pût faire à une autre.

Acheron sourit, très fier. Tory ne cessait de l'émerveiller. Quel cran elle avait de venir déclarer devant tous ces gens qu'elle le voulait pour mari ! Il lui avait proposé un mariage discret après une fuite à moto, mais elle avait refusé. Elle s'était mise en colère qu'il ait osé suggérer cela.

— Mon gars, tu es à moi et je tiens à ce que le monde entier le sache ! avait-elle dit.

Et elle s'était fait tatouer l'emblème d'Acheron, un soleil, sur l'épaule, avec son nom écrit dessous.

Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir.

Lorsqu'elle vit Acheron debout devant l'autel dans son smoking, Tory sentit son cœur manquer plusieurs battements. Les cheveux noirs de son bien-aimé étaient attachés en catogan bien net, et, fait exceptionnel, ses yeux n'étaient pas cachés derrière des lunettes noires. Il avait retiré ses piercings afin de ne pas embarrasser Tory devant sa famille.

— Jamais tu ne me mettras dans l'embarras, Acheron. Et de toute façon, ma famille, maintenant, c'est toi.

Il avait néanmoins préféré adopter une certaine sobriété.

Théo mit la main de la jeune femme dans celle d'Acheron, puis embrassa sa petite-fille sur la joue. Peu après, le prêtre grec prononça les vœux en grec ancien, et ils les répétèrent après lui.

La cérémonie terminée, Acheron attira Tory dans la sacristie et la serra très fort contre lui. Il déposa un baiser sur son épaule ornée du soleil tatoué.

— Je pense qu'il est trop tard pour que tu fasses machine arrière maintenant, hein ?

— Mon chéri, il était déjà trop tard le jour où tu as débarqué dans cette salle de conférences, à Nashville. J'étais fichue dès ce moment-là et je ne le savais pas...

Il noua ses doigts aux siens.

— J'ignore de quoi notre avenir sera fait, et ça me rend fou d'angoisse. Mais je te promets que, quoi qu'il advienne, jamais tu n'auras à regretter d'être avec moi.

Elle leva vers lui des yeux luisants d'émotion.

— Sais-tu ce qui m'émerveille ? Je cherchais l'Atlantide et j'ai trouvé un dieu atlante. Comment pourrais-je jamais le regretter ?

Nick assistait au mariage d'Acheron dans le jardin de la maison de Kyrian. Tout le monde riait et applaudissait en regardant l'Atlante danser avec Tory sur une chanson des Bee Gees. Et Nick était fou de rage. D'autant plus qu'une corde sensible, tout au fond de lui, vibrait de bonheur : jamais il n'avait vu Acheron si heureux et décontracté. L'Atlante lui avait toujours paru tellement triste...

Désormais, il ne l'était plus, et Nick était jaloux. Il aurait aimé être lui aussi soulagé du poids de la tristesse.

— Ce n'est pas juste, n'est-ce pas ?

Il se retourna. Artémis était derrière lui, vêtue de blanc et incroyablement belle.

— Que faites-vous ici ? lui demanda-t-il.

— La même chose que vous : j'espionne.

Elle se rapprocha.

— Il nous a bien eus, n'est-ce pas ?

— Ouais. Il nous a baisés en beauté. Enfin, moi. Qu'est-ce qu'il vous a fait, à vous ?

— Il m'a abandonnée, il m'a pris ma fille, et il ne me reste que les yeux pour pleurer.

Qu'elle s'apitoie sur son sort amusa Nick.

— Allons, vous n'êtes pas en tête de la liste des personnes recherchées par les Démons. Moi, je n'ai pas eu une seconde de paix depuis une éternité. Aux dernières nouvelles, Stryker serait prêt à me tomber dessus à bras raccourcis.

— Oh ? Vous imaginez donc que Stryker ne veut pas me voir morte ? Alors qu'il est dans la ligne de mire de mon frère ? Nous vivons dans un monde bien cruel.

— Ça pourrait être pire. Vous pourriez ne plus avoir d'amis.

Elle haussa les sourcils.

— Parce que vous pensez que j'en ai ?

Sa question laissa Nick de glace : la déesse ignorait combien l'existence qu'il menait était solitaire et déprimante.

— Comment une déesse pourrait-elle ne pas avoir d'amis ?

— Exactement de la même façon qu'un humain.

Elle était dingue !

— Mais vous avez le pouvoir de rendre votre vie meilleure !
Moi, non.

— Ce n'est pas vrai. J'ai perdu mon seul ami.

Nick ressentait la même chose. Il avait aimé Acheron comme un frère, et cette amitié lui manquait affreusement. D'accord, Acheron lui avait fait une belle saloperie. Mais ils avaient été si proches...

Maintenant, à cause de Stryker, Nick était totalement exclu du monde qu'il avait connu. Privé d'amis et de famille.

Cette solitude, il la détestait.

Artémis le considérait, manifestement en pleine réflexion.

— Accepteriez-vous de devenir mon ami, Nicholas ? demandait-elle enfin. Je vous promets que vous ne le regretteriez pas.

Une rafale de vent souleva la robe de Tory. Les sourcils froncés, Acheron regarda le ciel. Un coup de foudre éclata dans le lointain.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit Tory.

— Une tempête se prépare.

— Tu parles du temps, n'est-ce pas ?

Acheron se crispa, tous ses sens en alerte. Quelque chose se préparait, quelque chose de menaçant, de ténébreux et de mortel, qui lui était destiné.

— Ne t'en fais pas, Soteria, je te garderai au sec.

A peine eut-il prononcé ces mots que la réalité s'imposa à son esprit : Tory était sienne, et tant qu'il aurait cette femme auprès de lui, il serait capable d'affronter n'importe quoi.

— Que la pluie tombe, murmura-t-il, que la pluie tombe...

Voici deux scènes que je voulais insérer dans d'autres livres, mais elles n'y avaient pas réellement leur place. La première se trouvait dans *Prédatrice de la nuit*, mais la longueur du roman était telle que mon éditeur de l'époque a estimé qu'il fallait la couper, d'autant qu'elle n'avait pas vraiment de lien avec l'histoire. Notre idée était de trouver un autre livre dans lequel la placer, mais cela ne s'est pas fait. Alors, les voici maintenant, dans leur intégralité.

Scène supprimée de *la Prédatrice de la nuit*

Acheron écoutait avec recueillement les paroles de réconfort que prononçait le prêtre devant la tombe de Cherise Gautier, au cimetière St. Louis. Julien, Grâce, Kyrian, Amanda, Tabitha et Valerius se tenaient à sa droite, Talon, Sunshine et les Peltier à sa gauche. Tous étaient venus rendre un dernier hommage à l'une des femmes les plus estimables qu'Acheron ait eu le privilège de connaître. Il portait les mêmes vêtements que lors de leur première rencontre : un pantalon noir avachi, un sweat-shirt XXL et un long manteau de cuir. Cherise l'avait regardé, avait émis un claquement de langue et demandé :

— A quand remonte la dernière fois où vous avez mangé ?

— Une heure.

Cherise n'avait pas été dupe une seconde. Persuadée qu'il avait menti par fierté, elle l'avait fait asseoir et avait posé devant lui un plat de pommes de terre sautées, sous le regard railleur de Nick.

Au cours des onze mille années d'existence d'Acheron, Cherise avait été l'une des rares personnes à le traiter comme un être humain. Pour elle, il n'était qu'un jeune homme qui avait besoin d'une mère et d'une amie.

Elle lui manquait affreusement.

Immobile dans le vent glacial, il entendait sa propre âme hurler de rage, lui reprocher d'être responsable de ce qui était arrivé, lui crier qu'il était le seul à blâmer pour cette mort. Comment une simple phrase lâchée sous le coup de la colère avait-elle pu provoquer un tel désastre ? Le poids des mots était ce qu'il y avait de plus puissant dans l'univers. Les coups, les plaies guérissaient, mais les dommages causés par les mots, jamais. Ils laissaient le corps intact mais détruisaient l'esprit.

— J'ai fait la connaissance de Cherise le premier jour où sa mère la portait, dit le vieux prêtre. Et j'étais là le soir où elle-même a donné naissance à Nick. Il faisait sa fierté, et vous tous qui la connaissiez savez que si on lui demandait ce qui comptait plus que tout à ses yeux, elle prononçait le prénom de son fils.

Kyrian jeta un coup d'œil à Acheron, qui entendit les pensées de l'ancien général grec. Le cadavre de Nick n'ayant pas été retrouvé après l'assassinat de sa mère, tous les Chasseurs de la Nuit et les écuyers étaient persuadés que Nick était lui-même devenu un Chasseur. Mais ils n'avaient pas demandé confirmation à Acheron.

Quant aux humains, qui ignoraient tout de leur monde, ils supposaient que Nick avait connu le même sort que sa mère. Les

autorités, elles, pensaient que Nick avait tué Cherise, et c'était pour cela qu'Acheron ne pouvait le ramener à La Nouvelle-Orléans. Du moins pas avant longtemps. La police le recherchait, et il aurait été aussitôt arrêté.

De toute façon, Acheron n'avait aucune envie qu'on apprenne la vérité sur Nick. Il fallait d'abord que le jeune homme revienne à la raison. Pour le moment il était trop en colère, trop blessé. Ce qu'Acheron comprenait aisément.

Dès que le prêtre se tut, Amanda et Tabitha posèrent les roses qu'elles tenaient à la porte du tombeau de Cherise. Le prêtre et les Peltier s'en allèrent.

Amanda s'approcha d'Acheron.

— Nous organisons une cérémonie du souvenir pour Nick à la maison. Il n'y aura que les Chasseurs et les écuyers. Nous aimerions que tu sois des nôtres.

Acheron acquiesça sans la regarder, de peur qu'elle ne lise la vérité dans ses yeux.

Il ne bougea que lorsqu'il fut seul dans le cimetière. Il poussa un lourd soupir. Il y avait tant de gens qu'il avait connus, dans les mausolées qui l'entouraient. Tant de gens qu'il avait vus vivre puis mourir. Il entendait leurs voix dans le vent, se rappelait leurs visages. Comme Cherise, ils n'étaient désormais que des souvenirs qui le hantaient.

— Je suis désolé, Cherise, murmura-t-il.

Par magie, il fit apparaître une mavyлло, la rose noire sacrée créée par sa mère, et la plaça à côté des roses rouges. Celles-ci se faneraient, mais la mavyлло prendrait racine et un arbuste pousserait en mémoire de Cherise. C'était le plus grand honneur que ceux de son espèce pouvaient rendre aux disparus.

— Ne t'en fais pas, Cherise, je ne permettrai pas qu'il arrive d'autres malheurs à ton fils, je te le promets.

Scène supprimée du *Traqueur de rêves*

Cette scène, je pensais la faire figurer dans *Le Traqueur de rêves*, mais de nouveau, elle s'intégrait mal. Ceux qui ont suivi les aventures des Chasseurs de la Nuit et des Chasseurs de Songes se souviendront que, dans le livre de Talon, *La Fille du shaman*, les Charontes s'enfuient de Kalosis, puis disparaissent.

On les supposait morts. Dans *Le Traqueur de rêves*, on découvre qu'ils ont survécu. En fait, un important groupe de Charontes a trouvé refuge à La Nouvelle-Orléans. On les retrouve dans le livre d'Aimée et Fang, paru en 2009.

Dans l'intervalle ont lieu les retrouvailles de Simi et de son frère, que voici.

— Pourquoi on vient dans ce club idiot, *akri* ? Simi a envie de faire du shopping !

Acheron rit sous cape tout en marchant avec Simi et Xirena vers le coin du pâté de maisons.

— Eh bien, parce que c'est un club très spécial.

— Spécial comment ? s'enquit Xirena d'un ton aigre : comme Simi, elle voulait courir les boutiques et manger. Il y a de la nourriture, dans ce club ?

— J'en suis sûr, dans la mesure où le nom de l'endroit, c'est *Club Charonte*.

Simi s'immobilisa au milieu du trottoir.

— Est-ce *qu'akri* a acheté un club à Simi ?

— Non.

— Alors, pourquoi il s'appelle comme ça ?

— Tu verras.

Acheron la poussa gentiment. Les Démones se remirent en marche. Le club n'était plus très loin.

Il n'était pas encore ouvert. Une enseigne au néon rose clignotait au-dessus de la porte, qu'Acheron ouvrit grâce à ses pouvoirs.'

Le trio entra, et Xirena poussa un cri aigu.

— Xedrix !

Elle traversa la salle en courant pour se précipiter sur son frère, qu'elle fit tomber par terre.

— C'est le Xedrix de Simi, *akri* ?

— Oui, c'est ton frère.

Simi s'approcha, mais prudemment. Xedrix essayait de se débarrasser de Xirena. Dès qu'il vit Simi, il se figea.

— Xiamara ? souffla-t-il.

La Démone était l'image même de leur mère.

— Rik-rik ?

Xedrix quitta aussitôt sa forme humaine pour adopter celle de Démon, se dégagea de la pesante mais affectueuse étreinte de Xirena et alla étreindre la petite sœur qu'il n'avait pas vue depuis des siècles.

— Tu es vivante ! s'exclama-t-il.

Simi le serra furieusement contre elle et couina :

— Rik-rik ! Tu m'as tellement manqué !

Acheron recula, ému par tant de bonheur. Il sentait les Charontes présents dans le bar nerveux, y compris Xedrix. Etant donné qu'ils étaient les esclaves des Atlantes, ils lui appartenaient et avaient un mal fou à concevoir qu'il ne veuille pas les enchaîner.

— C'est très bien que tu aies fait ça, Acheron.

Il se retourna. Kerryana, la femme de Xedrix, se tenait derrière lui. Petite, blonde, la Dimme était très belle. Elle aussi passait son temps à fuir ceux qui lui voulaient du mal.

Acheron n'avait aucun problème avec les Démons. Il devait même sa santé mentale à l'un d'eux : Simi. Quelle bonne réaction il avait eue, lorsque Apollymi la lui avait envoyée... Il aurait pu la retourner à sa mère, mais non. Il l'avait gardée.

— Simi, c'est ma famille, Kerryana. Ce qui la rend heureuse me rend heureux.

— Je n'arrête pas de répéter à Xedrix que tu n'es pas comme les autres dieux. Pour le moment, il ne me croit pas, mais ça viendra.

— Merci, Kerryana, dit Acheron en souriant. Bon, je vais attendre dehors. Si Simi se rend compte que je ne suis plus là, dis-lui de ne pas s'inquiéter et de prendre son temps.

— Ouais, ce n'est pas comme si on avait tout le temps du monde devant nous, hein ? dit Kerryana en gloussant.

Acheron rit et baissa les yeux sur le ventre rebondi de la jeune femme.

— Félicitations.

— Merci.

Il commençait à s'éloigner quand Kerryana le rappela.

— Acheron, pour répondre à la question que tu n'as pas posée, oui, nous sommes très contents. Ce qu'il y a de plus beau, dans l'amour, c'est qu'il nous rend aveugles à tout ce qui n'est pas nous. J'espère qu'un jour tu le connaîtras.

Acheron inclina la tête. Oui, lui aussi, il l'espérait. Vœu pieu... Les fins heureuses, c'était pour les autres, pas pour lui. Mais ce n'était pas grave. Il pouvait trouver son bonheur dans celui d'autrui. Et voir

Simi aussi contente le comblait. Il lui suffisait de vivre à travers la Démone pour jouir de moments de félicité.